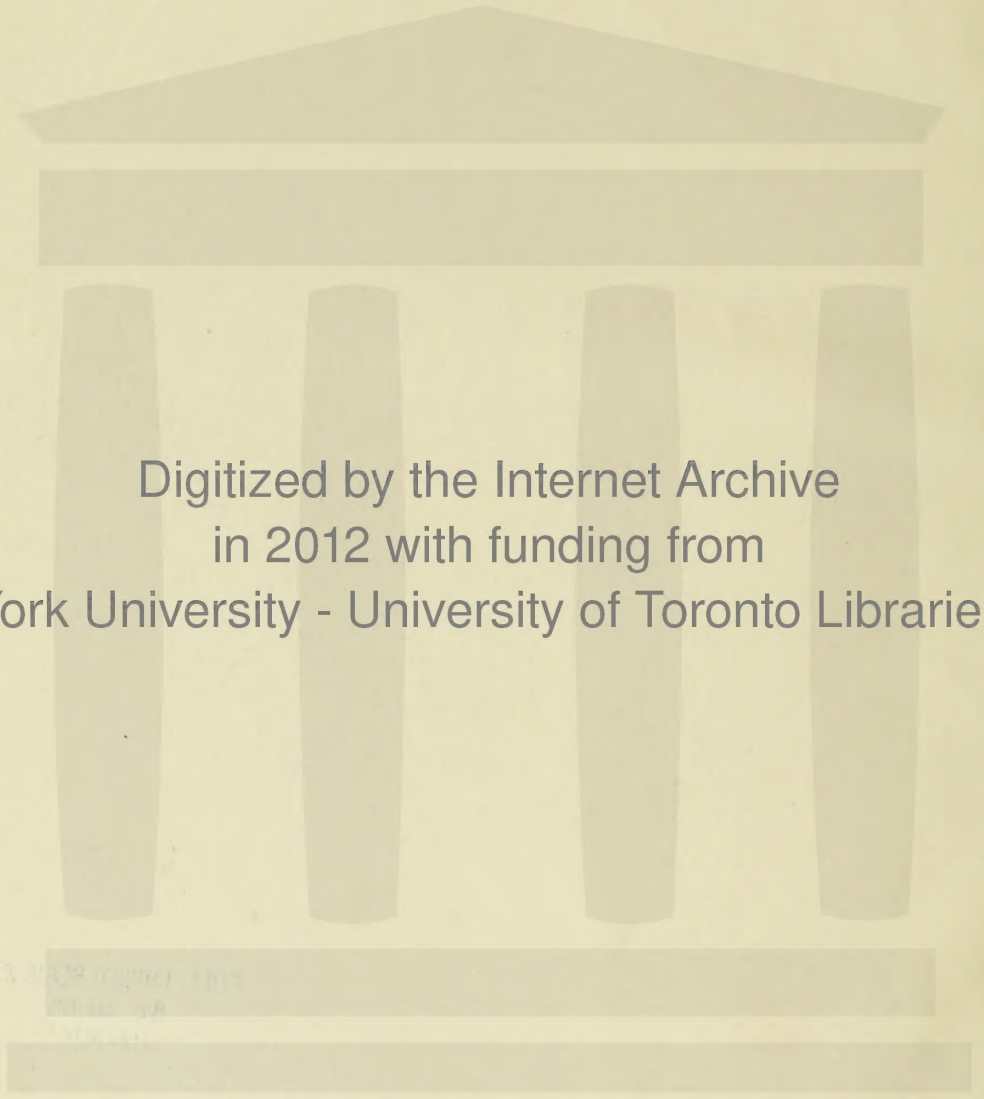
NONCIRCULATING

H 922.6

BDJ - 4908

COLL. CHRISTI REGIS S.J.
BIB. MAJOR
TORONTO


Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
York University - University of Toronto Libraries

http://archive.org/details/mnologedelacompa01guil

55

MÉNOLOGE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE FRANCE.

L'éditeur de cet ouvrage déclare se soumettre d'esprit et de cœur à toutes les ordonnances de la sainte Église Romaine, soit sur les titres de Saint et de Bienheureux, soit sur le récit des vertus et des œuvres miraculeuses qui n'ont pas été sanctionnées par l'autorité souveraine du Vicaire de Jésus-Christ.

MÉNOLOGE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

PAR LE P. ÉLESBAN DE GUILHERMY

DE LA MÊME COMPAGNIE

ASSISTANCE DE FRANCE

COMPRENANT LES MISSIONS DE L'ARCHIPEL, DE L'ARMÉNIE,
DE LA SYRIE, DE L'ÉGYPTE, DU CANADA, DE LA LOUISIANE, DES ANTILLES, DE LA GUYANE,
DES INDES ORIENTALES ET DE LA CHINE.

PREMIÈRE PARTIE

COLL. CHRISTI REGIS S.I
BIB. MAJOR
TORONTO

1497
PARIS
TYPOGRAPHIE M. SCHNEIDER
185, RUE DE VANVES.
1892

BX
3755
G84
v.1

Le P. Élesban de Guilhermy n'a pas eu le temps de publier lui-même la série complète de ses Ménologes. Dieu l'a rappelé à lui au moment où il se préparait à mettre la main au travail commencé près de vingt ans auparavant par la publication du Ménologe de l'Assistance de Portugal. Heureusement sa rédaction manuscrite était presque entièrement terminée ; la presse lithographique en avait multiplié les exemplaires, et l'on pouvait en jouir dans plusieurs maisons de la Compagnie. Le mérite de l'ouvrage faisait vivement désirer qu'il fût livré à l'impression.

Mais un travail préparatoire était nécessaire. Avec une exactitude scrupuleuse, le P. de Guilhermy, dans son Ménologe de Portugal, avait fait suivre chaque notice de l'indication des sources auxquelles il avait puisé, donnant ainsi à ses récits et à ses appréciations sur les hommes et sur les choses, une garantie historique, et s'abritant sous l'autorité d'écrivains dignes de foi, souvent de témoins oculaires et de contemporains. Dans le Ménologe resté manuscrit ou lithographié, ces

sources n'avaient pas été indiquées ; il fallait donc les retrouver ; c'était la première chose à faire.

Il fallait ensuite revoir le texte, et en s'inspirant de ce que l'auteur aurait fait lui-même s'il en avait eu le temps, corriger les fautes qui avaient pu se glisser dans une première rédaction, modifier tantôt une expression et tantôt une phrase, quelquefois ajouter un trait, plus souvent abréger ou élaguer des détails moins saillants. Nous avons rempli ce rôle avec une respectueuse réserve ; nous avons mieux aimé rester en deçà et laisser peut-être quelques incorrections, que d'aller trop loin et d'enlever au style du P. de Guilhermy son caractère original.

Le travail que nous venons d'indiquer, avait été commencé avant nous par le P. Jean Noury ; ses occupations ne lui ont pas permis de l'achever ; nous l'avons repris après lui, et nous avons été heureux de mettre à profit ses précieuses indications. Qu'il nous soit permis de remercier aussi le P. Archiviste de la Province de Paris, le P. Alexandre Vivier, qui, pendant l'impression de ces pages, n'a cessé de nous prêter un fraternel concours.

Différentes notices étaient restées à l'état de simple ébauche dans les cartons du P. de Guilhermy ; il se proposait sans doute de les revoir et de les compléter plus tard ; nous en avons publié plusieurs ; nous en avons ajouté d'autres, dont les éléments nous ont été fournis par les notes de l'auteur, ou que nous avons puisées à d'autres sources. Elles sont marquées d'un astérisque.

Cette publication s'ouvre par le Ménologe de l'Assistance

de France. S'il plaît à Dieu, les autres Assistances viendront en leur temps. Le P. de Guilhermy regrettait quelquefois que nos Provinces françaises fussent moins riches en monuments imprimés que celles de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Espagne, du Portugal et même de l'Angleterre, dont les histoires couvrent les rayons de nos bibliothèques. Pour combler cette lacune, dont souffrait son amour filial, il se mit à rechercher de toutes parts les pièces qui lui faisaient défaut; il parcourut et dépouilla la plume à la main les divers documents : Lettres annuelles, Histoires des maisons et collèges, Nécrologes, Correspondance avec les Pères Généraux, conservés encore dans nos Archives de Rome; il mit à contribution les vastes trésors amassés par le P. Prat, et que cet infatigable travailleur, enlevé récemment à ses livres à l'âge de plus de quatre-vingts ans, avait extraits de nos bibliothèques domestiques de France, d'Espagne et d'Italie, et des bibliothèques publiques. Grâce à ce patient labeur, il recueillit des matériaux considérables, lesquels, joints à ceux que l'impression avait déjà répandus dans le public, formèrent une mine très abondante dont la richesse l'étonna plus d'une fois et le paya largement de ses fatigues. Ce sont ces documents, inédits ou imprimés, que nous indiquons à la suite des notices.

Dans son préambule au Ménologe de l'Assistance de Portugal, le P. de Guilhermy faisait valoir les titres de cette Assistance à la gratitude et à l'admiration de la Compagnie. Ne pouvons-nous pas aussi rappeler ceux de nos Provinces françaises ? C'est en France que saint Ignace a réuni ses

premiers compagnons ; c'est en France, sur les hauteurs de Montmartre, qu'il a établi les fondements de la Compagnie. Et si nous jetons un coup d'œil sur nos annales, quelles légions de grands hommes se sont signalés dans toutes les carrières ouvertes par notre Bienheureux Père au zèle et à l'activité de ses enfants : missionnaires qui ont arrosé de leurs sueurs ou baigné de leur sang les terres les plus lointaines et les plus barbares, la Guyane, la Chine et le Canada : apôtres qui ont évangélisé nos villes et nos campagnes, à la suite de saint François-Régis : controversistes qui, par la parole et par la plume, ont porté les coups les plus terribles aux hérésies de Jansénius et de Calvin ; éducateurs qui ont vu la plus grande partie de la jeunesse française se presser à leurs leçons ; orateurs sacrés dont la parole a fait retentir les chaires les plus illustres ; théologiens, philosophes, exégètes, historiens, littérateurs, ascètes, que la postérité, d'accord avec leurs contemporains, a placés au premier rang ; religieux enfin qui, par la fidélité à tous leurs devoirs et souvent par l'héroïsme de leurs vertus, se sont élevés à la plus haute sainteté. Les pages qui suivent montreront que ces éloges n'ont rien d'exagéré, et que la Compagnie, en France comme en Portugal, s'est montrée digne d'elle-même et de son divin Chef, et a porté ses fruits propres pour le bien des âmes, la défense de la sainte Église et l'extension du règne de Jésus-Christ.

Les notices contenues dans ce Ménologe appartiennent exclusivement aux trois premiers siècles de la Compagnie, et vont de l'année 1540 à l'année 1840. Certes, beaucoup de re-

ligieux morts après cette dernière date, ne seraient pas indignes d'avoir une place à côté de leurs devanciers : les Ravignan, les Guidée, les Loriquet, les Renault, les Gautrelet, les Olivaint et tant d'autres dont nous avons entendu raconter ou vu de nos yeux les admirables vertus ; mais il nous a semblé préférable de ne pas toucher à cette période de notre histoire, encore trop voisine de nous.

Les notices sont placées au jour même de la mort de ceux dont elles résument la vie. Cette date est quelquefois douteuse ; d'autres fois, elle varie selon les auteurs ; nous avons choisi, avec le P. de Guilhermy, celle qui nous a paru se rapprocher davantage de la véritable ; à l'aide de ses notes, nous avons pu la fixer assez souvent d'une manière certaine. Quand les documents nous ont fait défaut, nous avons distribué les notices dans le courant du Ménologe, sans autre ordre que celui de notre convenance, par exemple, pour en relever d'autres moins riches, ou pour remplir des places vides.

On trouve aussi des variantes dans l'orthographe des noms propres ; on sait qu'autrefois cette orthographe n'était pas constante. De plus, nombre de ces noms ont été latinisés par les contemporains dans nos Histoires générales, dans les Lettres annuelles et même dans les Catalogues, et les historiens postérieurs ne les ont pas toujours traduits de la même manière. Nous avons adopté l'orthographe que nous avons jugée plus commune ou mieux établie.

Vaut-il la peine de faire remarquer que, pour l'exécution matérielle, les caractères, le format, le papier, le Ménologe

de l'Assistance de France est la continuation exacte de celui de l'Assistance de Portugal ? Cependant au point de vue bibliographique, ces détails ne sont pas sans importance.

Il nous reste à tracer une courte notice de l'auteur. Nous en demanderons les éléments aux notes intimes du P. de Guilhermy, au témoignage de ceux qui l'ont connu, à nos souvenirs personnels, et enfin à l'intéressante biographie publiée au lendemain de sa mort par le rédacteur des Lettres annuelles de la Province de France, le P. Armand Jean.

Le P. François-Élesban de Guilhermy naquit à Paris le 16 février 1818, d'une noble famille, originaire du midi de la France. Dès ses premières années, sous l'influence d'une éducation profondément chrétienne, la grâce parut s'être emparée de son cœur. A l'âge de trois ou quatre ans, il disait à sa mère : « Comme mon patron saint Élesban, je veux être un apôtre et un saint ». Il aimait et pratiquait déjà le sacrifice. Dès lors aussi, on voyait briller en lui une solidité de jugement étonnante et une facilité extraordinaire à retenir tout ce qu'on lui enseignait.

En 1826, il fut confié aux Pères de la Compagnie de Jésus qui dirigeaient le collège de Saint-Acheul, alors dans l'éclat de sa prospérité. Deux ans après, admis malgré sa grande jeunesse, à faire sa première communion, il s'approcha de la Table sainte avec la ferveur et la pureté d'un ange. Le divin Maître, qui avait des desseins particuliers sur son âme, se découvrit à lui avec ses amabilités infinies, et de sa douce et puissante voix l'invita à le suivre dans la Compagnie. Ce fut le premier germe de sa vocation.

Cependant les Ordonnances de Charles X, en fermant Saint-Acheul et les autres collèges de la Compagnie en France, obligèrent M. et

Mme de Guilhermy à chercher ailleurs une maison d'éducation où leur fils pût continuer ses études. Après une année de séjour, partie à Paris et partie à Boulogne, Élesban fut envoyé au collège du Passage, que les Jésuites français venaient d'ouvrir sur le territoire espagnol, à quelques pas de la frontière.

Là, il eut le bonheur d'avoir pour professeur un saint religieux, homme de foi, rempli de l'esprit surnaturel, le P. Marcel Bouix, de douce et vénérée mémoire, qui a survécu de plusieurs années à son disciple, et s'est endormi dans le Seigneur à Paris le samedi 28 décembre 1889. Dès les premiers jours, l'enfant s'était ouvert à lui de ses vœux secrets de suivre de plus près Notre-Seigneur dans la Compagnie. « A partir de cette confidence, écrit le P. Bouix, je sentis un immense désir de seconder les desseins de Dieu sur cette âme privilégiée. Préparer un fils de cette valeur à saint Ignace, me parut un bonheur insigne ; cette pensée ne me quitta plus ».

Après des études signalées par des succès extraordinaires, d'abord au Passage et puis à Mélan, Élesban de Guilhermy, soutenu et encouragé par sa pieuse mère, heureuse de sacrifier à Dieu toutes les espérances qu'elle avait fait reposer sur lui, sollicita son entrée dans la Compagnie, et à l'âge de dix-huit ans, le 30 août 1836, il franchit plein de joie le seuil du noviciat de Saint-Acheul. Il eut pour Maître des novices le P. Ambroise Rubillon, plus tard Provincial, puis Assistant de France pendant le long généralat du P. Beckx. « Que je m'estime heureux, écrivait-il l'année suivante à sa mère, de ne pas m'être donné au monde ! qu'y serais-je devenu » ?.. Et obéissant au mouvement de sa reconnaissance filiale : « Jamais je ne pourrai vous remercier assez, ajoutait-il, de la promptitude de votre sacrifice ».

Le noviciat terminé, le F. de Guilhermy reprit au juvénat les études littéraires qu'il avait déjà si brillamment faites au collège,

puis il entra dans cette longue et laborieuse carrière où l'enfant de saint Ignace achève de se former et de se préparer aux ministères de sa vocation : la régence, l'étude de la théologie dogmatique et morale, la troisième année de probation ; il reçut la prêtrise au mois de septembre 1848, et le 2 février 1852, il fit la profession solennelle des quatre vœux.

La liberté d'enseignement, depuis longtemps réclamée par les catholiques, venait enfin d'être accordée dans une certaine mesure. La Compagnie de Jésus s'empressa d'en profiter, et fonda plusieurs collèges pour remplacer ceux que les Ordonnances de 1828 l'avaient obligée d'établir à l'étranger. Le P. de Guilhermy, qui avait été nommé professeur de théologie à l'âge de trente-deux ans, immédiatement après sa troisième probation, fut retiré de sa chaire, et appliqué à l'éducation de la jeunesse, d'abord en qualité de Préfet des études au collège de Vaugirard, et deux ans après comme Recteur à celui de Poitiers. Il donna partout une vigoureuse impulsion aux études, mit en honneur les prescriptions du *Ratio Studiorum*, publia lui-même ou fit publier quelques-unes des éditions classiques de nos anciens Pères les plus estimées, et vit ses efforts couronnés de brillants succès.

Il venait de jeter les fondements du collège actuel de Poitiers, et déjà l'édifice avançait rapidement, quand l'obéissance l'appela à Saint-Acheul pour lui confier la formation littéraire des jeunes religieux qui s'y trouvaient réunis des deux Provinces de Paris et de Toulouse. Il était admirablement préparé à cette délicate et importante fonction, par sa connaissance des langues de l'antiquité et de notre code d'enseignement, par une prédilection marquée pour les méthodes de la Compagnie, et surtout par une très haute idée de la perfection à laquelle doit aspirer le compagnon de Jésus. En toutes choses, il poussait au meilleur et au plus excellent ; il ne souffrait pas que, par insouciance ou paresse, on s'arrêtât à la mé-

diocrité, en littérature pas plus qu'en philosophie, en théologie ou en spiritualité. Il était bien de l'école de celui qui ne propose pas moins à ses enfants que la plus grande gloire de Dieu.

Il n'occupa que deux ans la chaire de rhétorique. Au mois de septembre 1861, il fut déchargé de l'enseignement, pour se consacrer uniquement à un grand travail auquel il n'avait pu donner jusque-là que des loisirs arrachés à ses occupations de recteur, de professeur ou de préfet, et dont le complet achèvement était vivement désiré par toutes nos Provinces de France. Nous voulons parler du Ménologe.

Un attrait spécial l'avait toujours incliné vers l'histoire de la Compagnie ; c'était l'histoire de sa famille ; il voulait connaître nos gloires et nos triomphes, comme nos malheurs et nos revers. Peut-être n'avait-il eu en vue d'abord que de contenter sa piété filiale ; mais ensuite, cédant soit à ses propres inspirations, soit aux conseils de ceux qui pouvaient lui parler au nom de Dieu, il conçut le dessein de faire partager à ses frères les trésors qu'il avait amassés.

Le Ménologe fut, on peut le dire, le travail de toute sa vie religieuse ; et aux yeux de la Compagnie, il demeure son titre principal à notre reconnaissance. Plusieurs avant lui avaient abordé le même sujet ; les ouvrages des Pères Nieremberg, Andrade et Cassani en Espagne, du P. Franco en Portugal, des Pères Nadasi et Drews en Allemagne, du P. Patrignani en Italie, sont connus et justement appréciés ; peu de monuments sont plus glorieux à la Compagnie et ont contribué davantage à stimuler le zèle pour toutes les œuvres de notre vocation. le P. de Guilhermy crut néanmoins qu'il restait encore quelque chose à faire. Écrivant de longues années après ceux que nous venons de nommer, il pouvait compléter leur travail, combler, à l'aide de nouveaux documents, les lacunes qu'ils avaient laissées, continuer jusqu'aux temps modernes la galerie de nos grands hommes, et montrer que le troisiè-

me siècle de la Compagnie n'est pas indigne de ceux qui l'ont précédé.

De plus, son dessein était un peu différent du leur. Les notices du P. Nieremberg et des autres, sans cesser d'être de simples biographies, sont souvent trop longues pour être lues d'une seule haleine pendant la durée d'un repas ; elles paraissent faites surtout pour être parcourues à loisir dans le silence de la cellule. Le P. de Guilhermy eut principalement en vue la lecture du réfectoire. De là nécessité d'être plus concis, de condenser en un petit nombre de traits toute la vie de ses héros, même la plus chargée d'évènements.

Il se distingue encore d'une autre manière de ses devanciers. Les Pères espagnols, dans leur belle édition des *Varones ilustres* du premier et du second siècles de la Compagnie, ne semblent point avoir adopté d'ordre bien marqué ; leurs notices se succèdent comme au hasard, à mesure qu'elles sortent de leurs plumes. Les Pères Nadasi et Patrignani, et après eux le P. Guidée dans son Ménologe français, ont suivi l'ordre des mois et des jours, mais ils n'ont pas considéré si ceux dont ils rappellent la mémoire sont espagnols, portugais, allemands, français, italiens ou anglais ; ils les ont inscrits à leur date, sans distinction d'Assistances ou de nationalités. Le P. de Guilhermy garde aussi l'ordre des jours ; mais il sépare les Assistances, et fait pour chacune d'elles un ménologe spécial. Grâce à cette méthode, chacune des familles particulières qui composent la grande famille de saint Ignace, a son histoire intime, où se déroulent, à mesure qu'ils sont évoqués par un nom plus marquant, les évènements heureux ou malheureux qui en ont signalé le cours. Les exemples d'hommes qui ont vécu sur le même sol, ont lutté contre les mêmes ennemis, soutenu les mêmes travaux, se sont sanctifiés dans la même cité, quelquefois sous le même toit, ont je ne sais quoi de plus puissant et de plus per-

suasif pour animer leurs successeurs à la pratique des mêmes vertus.

Son but ainsi déterminé, le P. de Guilhermy avait devant lui une immense carrière ; car il ne s'agissait pas moins que de composer cinq ménologes complets. Pour mener à bien cette grande entreprise, deux choses étaient nécessaires : rassembler les matériaux de son travail, et ensuite les mettre en œuvre. Nous avons déjà dit à quelles investigations il dut se livrer pour écrire le ménologe de France ; les autres ne demandaient guère moins de recherches. Il parcourut nos histoires communes ou particulières, nos lettres annuelles, les relations des missions, les biographies spéciales ; dépouilla une multitude d'ouvrages appartenant à l'histoire ecclésiastique, profane et littéraire, et ne se donna point de repos qu'il n'eût trouvé et annoté sur chacun des membres de la Compagnie dont le souvenir lui paraissait digne d'être conservé, tout ce qui pouvait servir à sa gloire et à notre profit.

Si vaste qu'il soit, si ingrat qu'il paraisse, ce travail ne lui déplaisait point ; c'était une joie pour lui d'orner de tant de faits son incomparable mémoire ; et pour son cœur, si aimant de la Compagnie, c'était une fête de vivre au milieu de tant de héros et de s'édifier au spectacle de leurs vertus.

Les matériaux réunis, il fallait les utiliser, et s'occuper de la rédaction : tâche sans comparaison plus difficile et plus pénible que la première. Malgré ses rares qualités d'esprit, le P. de Guilhermy en fit cruellement l'expérience. Telle était sa répugnance pour ce travail, qu'elle lui apparaissait à certains moments, dit-il, comme « physiquement invincible ». Mais la grâce triomphe de tous les obstacles : ce que le religieux n'aurait point fait par goût naturel, il l'accomplit par obéissance. Que de combats il eut à livrer !

« O Jésus, s'écrie-t-il, par les mérites, les travaux, les souffran-

ces de vos serviteurs dont je dois retracer le dévouement à votre divine gloire, changez-moi, je vous en supplie, en un autre homme ». A chacune de ses retraites annuelles, et souvent dans le courant de l'année, il ranime ses résolutions ; il se fixe des heures chaque jour, principalement celles du matin, qui seront invariablement consacrées au Ménologe ; avec la permission des supérieurs, il s'enferme même dans sa cellule pour écarter plus sûrement toutes les distractions. Malgré tout, il manque parfois à ses engagements ; alors la discipline, la chaîne de fer autour des reins, le cilice le punissent de sa paresse. Il appelle le vœu à son aide, il se crucifie à sa plume : « Heureux, dit-il aux pieds de Notre-Seigneur en croix, heureux qui peut si facilement chaque jour être crucifié quelques heures pour vous et près de vous. Je l'ai refusé, je m'y rattacherai par vœu, aidez-moi, clouez-moi ». Et une autre fois : « Me crucifier à mon travail sans plus avoir un moment libre, voilà ce que Jésus veut de moi. Voici ma main, Seigneur ; qu'elle ne cherche pas à se détacher ». En dépit des retours de la nature, il ne perd pas courage : il lutte toujours contre ce qu'il appelle son « étrange torpeur ». « Avec votre grâce, ô Jésus, dit-il, le vœu et la verge en viendront à bout ».

Et en effet il en vint à bout : il conduisit jusqu'à son terme le grand monument que sa piété filiale s'était proposé d'élever à la gloire de la Compagnie ; et s'il n'y mit pas la dernière perfection, il le laissa néanmoins achevé dans ses grandes lignes, et nous n'avons plus à y faire aujourd'hui qu'un léger travail de retouche.

Il n'est pas besoin de rappeler avec quelle faveur l'ouvrage du P. de Guilhermy fut reçu parmi nous. Ce qu'on y admire, ce n'est pas seulement la science de l'auteur, pour qui l'histoire de la Compagnie semble n'avoir aucun secret ; c'est surtout son talent à saisir et à dessiner la physionomie caractéristique de chacun de ses héros, à grouper dans un tableau forcément restreint les traits

principaux de leur vie sans rien omettre d'essentiel, à en dégager une instruction pratique.

Au Ménologe, qui formait son occupation principale, le P. de Guilhermy ne laissait pas de joindre aussi dans une certaine mesure les travaux d'un ouvrier de la Compagnie. Sa direction ferme et éclairée attirait autour de son confessionnal un grand nombre d'âmes, et il était obligé de réduire les heures qu'il leur consacrait ; il excellait à donner les Exercices spirituels, soit aux Nôtres soit aux étrangers, et il avait une remarquable intelligence du livre de notre Bienheureux Père. Quand il fut question de commencer les premières démarches pour l'introduction de la cause de Béatification des Pères Olivaint, Ducoudray, Clerc, de Bengy et Caubert, frappés en haine de la religion aux journées sanglantes qui terminèrent la Commune de Paris en 1871, il fut chargé, en qualité de Pro-Postulateur, de recueillir les faits miraculeux qu'on attribuait à leur intercession, d'entendre les témoins et de les produire devant le tribunal institué par l'Ordinaire ; il eut la consolation de voir le procès archiépiscopal heureusement terminé, et la cause de ceux dont il avait failli partager le martyre, portée à Rome, pour y attendre le jugement définitif et solennel du Vicaire de Jésus-Christ.

Le P. de Guilhermy était avant tout un excellent religieux. Ceux qui l'ont connu n'ont qu'à faire appel à leurs souvenirs. Quelle affabilité, quelle bienveillance, quel empressement à mettre au service, même des plus jeunes, les trésors de sa sagesse et de son expérience ; quelle délicatesse de charité, quelle attention à ne rien dire qui parût un blâme des supérieurs, quel amour de la Compagnie, quel intérêt à toutes ses œuvres ! Nous avons ses notes intimes ; nous pouvons le suivre année par année, et souvent même jour par jour, appliqué à l'œuvre de sa sanctification. Depuis 1837, date de sa première retraite, jusqu'au temps où ses

mains paralysées ne furent plus capables de tenir une plume, il ne cessa d'écrire le journal de ses retraites. Son élection, renouvelée à la fin des exercices, montre avec quel zèle il poursuivait son but et faisait la guerre à ses défauts et à ses imperfections. Dans les dernières années de sa vie, comme pour combattre plus énergiquement cette lenteur au travail et cet engourdissement qui lui causèrent tant de pénibles luttes, il s'imposa la tâche de faire tous les jours par écrit la revue de sa méditation. Rien n'est plus pieux et plus touchant que les effusions de cette belle âme qui s'épanche dans le secret, tour à tour s'accuse de ses faiblesses et s'en humilie, ou se répand en actions de grâces et en chants d'amour.

Dieu le préparait ainsi aux épreuves qui devaient assombrir et sanctifier ses derniers jours. Chassé violemment avec tous ses frères de la maison du Jésus, en vertu d'iniques décrets portés contre les Ordres religieux et plus particulièrement contre la Compagnie de Jésus, il trouva sous un toit ami une généreuse hospitalité. Mais déjà sa santé commençait à s'ébranler ; bientôt il ressentit les premières atteintes d'une paralysie qui s'aggrava rapidement et fut rebelle à tous les efforts de l'art et de la plus attentive charité. Après la privation de la sainte messe, qu'il était hors d'état de célébrer, le plus douloureux sacrifice du P. de Guilhermy fut sans contredit celui de ne pouvoir plus travailler par lui-même à son Ménologe. Il ne laissa pas de s'en occuper avec le secours d'un secrétaire et d'en préparer la future publication.

Cependant il avait pu rentrer dans sa cellule du Jésus. C'est là que, toujours égal à lui-même, souriant et gracieux, mais la langue et les mains enchaînées, il acheva de se purifier et d'embellir sa couronne par une plus parfaite imitation des vertus de Jésus-Christ.

Enfin l'appel de Dieu se fit entendre, le P. de Guilhermy y répondit avec joie ; ce fut le 6 août 1884, fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur, et dans l'octave de la fête de saint Ignace, qu'il avait tant aimé et si magnifiquement glorifié dans son œuvre et dans ses fils. Il était dans la soixante-septième année de son âge, et il achevait la quarante-huitième de sa vie religieuse.

JACQUES TERRIEN, S. J.

Fête de saint Ignace, 31 *juillet* 1892.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE FRANCE.

Ier JANVIER

Le premier jour de janvier, mourut à Toulouse, en 1564, le P. Jean Pelletier, premier Recteur du Collège Romain, et d'une si rare perfection dans le gouvernement de ses inférieurs, qu'il mérita d'être surnommé, par saint Ignace lui-même, *le Saint Recteur ;* puis fondateur du collège de Ferrare, dont il fit comme un boulevard inexpugnable contre les assauts du Calvinisme dans la Haute Italie ; confesseur du duc de Ferrare Hercule II, ce grand bienfaiteur de nos premiers Pères, avant même la confirmation de la Compagnie ; enfin premier supérieur et premier apôtre de la Compagnie dans le Languedoc, où il fut salué des titres les plus glorieux, tels que restaurateur du culte de la sainte Eucharistie, colonne de la foi, fléau des hérétiques, docteur de Notre-Dame, et réformateur du sacerdoce.

Quand le P. Pelletier parut à la cour de Ferrare, où il passa près

de huit ans, la duchesse Renée de France y avait fait pénétrer à sa suite les plus astucieux ministres de Genève, et semait elle-même l'hérésie parmi ses dames d'honneur et ses courtisans. Mais la science, le zèle et la charité du P. Pelletier réduisirent bientôt cette princesse à redevenir, ou à paraître, au moins tant qu'il demeura auprès d'elle, fidèle à la foi des rois ses ancêtres. En même temps, grâce à ses leçons, le duc de Ferrare et ses enfants devenaient de parfaits modèles de princes chrétiens, non contents que Dieu régnât dans leurs cœurs, s'il ne régnait aussi dans le cœur des peuples soumis à leurs lois. « Et plût à Dieu Notre Seigneur, disait bien souvent à ses amis « le duc de Ferrare, d'accorder à chacun de ceux qui gouvernent « le monde, un Jean Pelletier, qui leur fît connaître et leur persuadât « l'art de conformer leur gouvernement à sa très sage et très sainte « volonté »!

Cependant la France, désolée par les prédicants et les bandes armées du Calvinisme, réclamait non moins instamment des apôtres prêts à donner leur sang et leur vie pour la foi romaine, qui n'y avait jamais couru de plus grands dangers. En 1559, un saint évêque, Robert de Pellevé, offrait au premier successeur d'Ignace, Jacques Laynez, sa ville de Pamiers, dont la moitié déjà était calviniste, pour y fonder un collège de la Compagnie, premier centre d'apostolat dans le Languedoc. Laynez accepta cette offre avec joie, et désigna Jean Pelletier pour chef de cette nouvelle colonie d'apôtres. Les obstacles étaient immenses. Les insultes, les cris de mort, les plus cruelles tentatives accueillirent Pelletier et ses compagnons. A l'ouverture des classes, beaucoup des premiers écoliers, qu'attiraient par bonheur le désir d'apprendre et le renom de science des professeurs, venaient au collège en chantant les psaumes de Marot ; et il ne fallut rien moins que le dévoue-

ment et la patience héroïque des nouveaux maîtres, pour rendre fécond un sol si ingrat. Mais en quelques mois, ces enfants devenaient à leur tour les plus ardents catéchistes de leurs familles et les plus utiles auxiliaires de Jean Pelletier et d'Émond Auger, et faisaient retentir la ville et les environs du chant des cantiques romains et de la doctrine chrétienne. En même temps, et par une inspiration surnaturelle, semblable à celle du glorieux patriarche saint Dominique au temps des Albigeois, Jean Pelletier conçut une ferme espérance que le plus sûr moyen de vaincre l'hérésie serait de remettre en honneur le culte à peu près disparu de la très sainte Mère de Dieu, et de relever partout ses autels détruits, ses statues renversées, ses confréries, ses fêtes, ses pèlerinages ; et il en vint à bout, avec tant de fruit et d'éclat, que bientôt tout le Languedoc, au témoignage des historiens de la Compagnie, ne le désigna plus que sous le beau nom de docteur et d'apôtre de Notre-Dame.

Cependant la guerre civile se répandait partout semant les ruines ; l'un de ses nouveaux exploits dans le diocèse de Pamiers, fut la destruction du collège. Réduit en captivité, menacé de mort, Pelletier n'échappa au glaive et au poison que par une sorte de miracle. Mais un retour offensif des catholiques, dont il avait ranimé le courage, le rendit bientôt à la liberté ; il en profita pour aller défendre la foi dans les diocèses de Toulouse, de Rodez et de Cahors, dont les habitants et le clergé, qui venaient de perdre leur évêque, mirent tout en œuvre pour obtenir que l'homme de Dieu le remplaçât. Telle était la puissance de sa parole, tout embrasée du feu de l'Esprit-Saint, qu'en une seule mission de quarante jours, il ramena au bercail de l'Église plus de mille calvinistes. Enfin l'un des fruits les plus précieux et les plus durables de son zèle et de ses travaux fut, avec l'instruction de la

jeunesse, la réforme et l'instruction des prêtres, qui avaient compté dans leurs rangs bien des apostats, trop oublieux de la science et de la sainteté sacerdotales.

Quatre années d'un pareil labeur avaient suffi pour épuiser les forces de ce vaillant fils d'Ignace. Il ne lui manquait que le martyre, et nous avons lieu d'espérer qu'il en a porté au ciel l'auréole. L'opinion générale du peuple et du clergé fut en effet qu'il mourut empoisonné par les hérétiques, dont la main lui avait déjà, durant sa captivité, versé le poison. Mais cette fois du moins son œuvre semblait consommée, la cause de Dieu était assurée du triomphe. Émond Auger, son disciple et son compagnon, à Rome, à Pamiers, à Toulouse, allait recueillir son héritage et en faire part à la France entière, durant plus de vingt ans et sur des théâtres plus vastes encore et plus éclatants, mais non toutefois avec plus de zèle et d'esprit de Dieu. Car, selon l'expression du P. Sacchini, les catholiques de Toulouse, en rendant les derniers devoirs à ce généreux confesseur de la foi, avec une pompe et des signes de douleur inaccoutumés, demandaient si la Compagnie de Jésus, déjà en si haute estime dans le monde entier, possédait cependant un autre homme de Dieu de pareille trempe et qui pût remplacer dignement le P. Pelletier.

Orlandinus *et* Sacchinus, *Histor. Societ. Jesu, part.* 1ª, *lib.* XI., *nn.* 4, 29; *l.* XIV, *n.* 26; *part.* 2ª, *lib.* III, *n.* 71; *lib.* IV, *nn.* 75, 79, 81; *l.* V, *n.* 187; *l.* VI, *n.* 49; *l.* VIII, *n.* 76. — Juvencius, *Epitom. histor. Societ. Jesu*, *t.* 1, *p.* 38; *t.* 2, *p.* 59, 69. — *Cartas de* S. Ignacio, *t.* 3, *p.* 248. — Bartoli, *Italia, édit. rom.* 1662, *l.* 3, *c.* 11 *et* 12, *p.* 307 *et suiv.* — Nadasi, *Annus dier. memorab. Soc. Jesu*, 1ª *Januar.*, *p.* 1. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 1ª *Januar.*, *p.* 2. — Patrignani, *Menologio della Compagnia di Gesù,*

1° *Genn., p.* 6. — Nic. Bailly, s. j., *Vita R. P. Em. Augerii, p.* 17. — Dorigny, *Vie du P. Ém. Auger, p.* 27, 37, 57. — Th. Raynaud, *opp. t.* 17, *p.* 398. — Salvan, *Histoire générale de l'Église de Toulouse, t.* 4, *p.* 92, 94, 126.

Le même jour, au collège de Quimper, mourut en odeur de sainteté, l'an 1663, Le P. François Le Grand, dont le nom mérite de figurer dans les annales de la Bretagne, à côté des glorieux noms du Vénérable P. Maunoir, de M. Le Nobletz, et des Pères Bernard, Huby et Rigoleuc. François Le Grand par sa naissance appartenait à la Champagne, mais associé dès l'âge de vingt-deux ans aux premiers ouvriers de la Compagnie choisis pour renouveler la face de la Bretagne, il y consacra plus de trente années à l'apostolat de la jeunesse ou à la sanctification des âmes consacrées à Dieu, et surtout à la formation du clergé breton. Tout ce que venait de faire pour l'Italie le célèbre P. Pavone, l'apôtre du clergé de Naples, François Le Grand, dit un de ses historiens, le réalisa non moins admirablement pour la Bretagne. Il eut la joie en mourant de laisser tous les diocèses voisins, comme le diocèse même de Quimper, peuplés d'une multitude d'excellents prêtres dont la foi déjoua toutes les trames de l'hérésie, et dont la vertu rappelait les plus beaux siècles de l'Église. Beaucoup même d'entre eux moururent comme lui en vraie réputation de sainteté.

A une œuvre pareille, toutes les résistances de l'enfer ne pouvaient manquer. Le serviteur de Dieu en triompha par une patience invincible, par un amour de la croix et de la prière qui ne faisaient

qu'enflammer ses désirs de travailler et souffrir pour Jésus-Christ, et par deux des œuvres les plus puissantes que Dieu ait données à la Compagnie, les Exercices de saint Ignace et les congrégations de la Reine du ciel. L'un des premiers il mit entre les mains de ses retraitants la traduction du texte des Exercices ; et sa belle congrégation, sous le titre « du Saint-Esprit et de son Épouse sacrée la très sainte Vierge », fut un vrai cénacle où tous les aspirants au sacerdoce et un grand nombre de vétérans du sanctuaire venaient encore, longtemps après sa sainte mort, puiser à longs traits ou renouveler la grâce de leur ordination. Du reste tout en lui respirait cette grâce, et dans un degré incomparable. Quand le corps de Notre-Seigneur était sous ses yeux et dans ses mains, il ne pouvait, comme saint Ignace, en dépit des efforts de son humilité, contenir ses larmes et les élans d'un amour extatique ; et il ne revenait de l'autel que tout épuisé. Enfin pour obtenir de mieux représenter tout à la fois Jésus prêtre et victime, avant de renouveler chaque matin le sacrifice de la croix, il se purifiait par la confession avec une extrême douleur de ses moindres fautes, et renouvelait sur lui-même le mystère sanglant de la flagellation.

Lettre du R. P. Pierre Bobynet, *Recteur du collège de Quimper, sur la vie et la mort du P. François Le Grand, Quimper, Janvier* 1663 *(Collect.* Rybeyrète, *Archiv. dom.). — Elogia defunct. Prov. Franciæ (Archiv. Rom.)* — Verjus, *Vie de M. Le Nobletz, p.* 273. — Champion, *Vie du P. Rigoleuc, p.* 122. — Abgrall, *Elogium R. P. Francisci Magni. — L'institution de la* Congrégation des Ecclésiastiques, *Quimper,* 1680.

N. B. *L'Elogium R. P. Francisci Magni,* publié par Henri Abgrall, prêtre

breton, recteur de la paroisse de Penhars, est un abrégé en vers latins de la vie du P. Le Grand, dans le genre des vies de Saints versifiées, si communes au Moyen-Age. Sa rareté, plus que son élégance, nous engage à la reproduire en note. Elle n'est du reste que la traduction presque littérale des autres documents que nous avons eus sous les yeux.

Magna cano, Magni referens præconia Sancti ;
Tu mihi, Sanctorum Sancte, faveto, precor.
Troja dedit mundo Franciscum nomine Magnum,
Gratia Majorem, nomine reque, polo.
Hunc solo natura vocat cognomine Magnum,
Gratia, quidquid inest, grande sonare facit.
Sic licet hic fuerit majorum sanguine Magnus,
Majorum merito maximus ipse fuit.
Ingenio magnus, virtutum dotibus ingens,
Franciscus solo corpore parvus erat.
Magnus quippe fuit magnarum pondere rerum
Quas scripto docuit consuluitque scholis ;
Quasque dedit prælo, quas passim dixit et egit ;
Quas æqua, in fragili corpore, mente tulit ;
Quasve palam faciens faciendas esse suasit,
Vel solo studuit teste patrare Deo :
Quas mihi, si centum linguæ sint oraque centum,
Versibus haud possem dinumerare meis.
Corde humilis mitisque fuit : lugebat amare
Non sua, sed populi crimina, flendo luens.
Justitiæ studiosus erat, memor esse statutum
Cœlitus ut justus justificetur adhuc.
Factus inops voto, sibi pauper, dives in omnes,
Assidue miseris suppeditabat opes.
Corde fuit mundo, quinimo corpore mundus,
Sic voluit duplici jure videre Deum.
Ast inimicorum satagens componere lites,
Pacificus meruit filius esse Dei ;

Qui bene promeritus, spreto gaudebat honore
Propter justitiam se maledicta pati.
Sic Evangelii perfectio scripta videtur,
Dum legitur Magni vita beata Patris.
Sæpe videbatur lacrymarum fonte rigari,
Quas fervens oculis eliciebat amor.
Præcipue celebrando Sacrum, tunc semper abunde,
Corde reluctanti, flere necesse fuit.
Ac velut extaticus, nimio liquefactus amore,
Viribus exhaustis, vix peragebat opus.
Nec mirum si tanta fuit vis ejus amoris:
Divino semper Pneumate plenus erat;
Unde redundabant donaria cætera mentis,
Virtutisque, quibus præditus ipse fuit.
Hinc precibus sine fine diu noctuque profusis,
Præsentem studuit semper habere Deum.
Hinc in corde latens, vix ullis sensibus usus,
Omnibus omnimode mortificatus erat.
Hinc vigiles noctes, jejunia nescia vini,
Verberibusque caro quolibet icta die.
Hinc labor, ut quatuor vix tantum fingere possent,
Qui tamen in nihilo præcipitatus erat;
Sed sibi mente magis præsens quam corpore semper,
Pluribus intentus, singula rite gerit.
Relligione pius, quidquid sibi regula sanxit,
Aut jussit præsul, suscipiebat ovans.
Imo consiliis ac legibus omnibus addens,
Semper plura luit quam sibi jussa forent.
Angelus in templo parebat, apostolus extra,
Præfectusque domi spiritualis erat.
Nullius irrisor, cunctis servire paratus,
Cuilibet auxilium consiliumve dabat.
Ac, ut Paulus ait, simul omnibus omnia factus,
Omnibus in Christo debitor ipse fuit.
Quin sua multiplici cum fœnore debita solvit.

Omnibus omnimodam gratificatus opem.
Qui licet ex animo bona cunctis omnia vellet,
Cunctorumque salus ipsius esset opus,
Presbyteris potiora dedit documenta salutis,
Quorum præcipue consiliator erat;
Cuique, ut decretis canonum sacer ordo subesset,
Vitaque conformis, maxima cura fuit.
Utque magis vellent præscriptis legibus uti,
Dulciter illectos utilitate movet,
Collectisque simul quos novit amare salutem,
Fraterno statuit jure sodalitium,
In quo perpetuis sanctarum sacra juventus
Virtutum studiis erudienda foret.
Quippe sacerdotum pietas, ut sæpe docebat,
Regula Christicolis inspicienda patet.
Unde reformatum mirata Britannia clerum,
Ipsa reformandis moribus incubuit.
Cumque ex productis noscatur fructibus arbor,
Quæ fuerit pietas Patris, adumbrat opus;
Quantaque Franciscum repleret gratia, virtus
Sanctificans alios, quæ fluit inde, docet.
Qui cum sanctorum fuerit vexilla secutus,
Cur non cum Sanctis glorificandus erit?
Quod si facta probant hominem miracula sanctum,
Multi multa ferunt hac operata manu.
Atque fide dignis moribundos testibus ægros
Illius meritis convaluisse liquet;
Et sic in numero sanctorum jure locandus
Inter Franciscos nomine sextus erit.
Sic semper laudandus erit, quia semper ab ortu
Hic Magnus sanctus nomine reque fuit.

Le même jour encore de l'an 1691, mourut à Quimper, où il travaillait depuis trente ans au salut des âmes, le P. Robert Jacquesson, laborieux et fervent ouvrier, honoré par le peuple et par le clergé des noms de saint et d'homme à miracles. A l'âge de plus de quarante ans, il avait appris la langue bretonne pour s'associer à l'apostolat du P. Maunoir, bien que dans des limites plus restreintes, c'est-à-dire dans la ville même de Quimper et dans les campagnes les plus voisines. Toutes les misères du corps et de l'âme étaient l'objet de sa charité. Il mendiait de porte en porte pour les pauvres, les malades, les prisonniers. Il s'enfermait dans les cachots des condamnés à mort, les consolait et les assistait jour et nuit, avec la tendresse d'une mère, jusqu'à ce qu'il les eût vus rendre saintement leur âme à Dieu.

On croit que Notre-Seigneur lui avait révélé l'heure de sa mort. Quand on exposa son corps à la vénération publique, le concours du peuple invoquant son intercession et proclamant les guérisons extraordinaires obtenues au contact de ses reliques, sembla quelque temps devoir opposer un obstacle invincible à la célébration de ses funérailles. Tout le clergé de la ville y accourut. L'évêque demanda et obtint pour son séminaire le cœur de cet homme de Dieu; puis, entouré de son chapitre, il voulut présider en personne à la cérémonie. En sa présence, on prononça l'oraison funèbre ou plutôt le glorieux panégyrique du P. Jacquesson, dont le corps fut déposé dans l'église S. Nicolas.

Elogia defunct. Provinc. Franc. (Arch. Rom.).

II JANVIER

—

Le second jour de janvier, l'an 1629, mourut à Carpentras en grande réputation de zèle et de sainteté le P. Jean Bérardier ; et l'année suivante, expira vers le même jour à Montélimart le P. Ignace Martignac ; ils étaient l'un et l'autre de cette glorieuse troupe des quatre-vingts martyrs de la charité que donna au ciel, en trois ans, la seule Province de Lyon. Le collège de Carpentras compta pour sa part sept victimes. Dès la première annonce du fléau, sachant que partout la famine marchait à la suite de la peste, le Recteur du collège, François Maillard, avait employé toutes ses ressources à faire venir du blé des provinces voisines ; et se chargeant lui-même du soin de le distribuer, il sauva la vie à plus de huit cents pauvres. Jean Bérardier, connu par son intrépidité de cœur et sa charité, avait obtenu pour sa part, à force d'instances, le poste le plus périlleux, au foyer même du fléau, où l'on apportait sans relâche de nouveaux mourants. Le jour où il s'enferma dans ce lazaret, montrant du doigt une place voisine où l'on déposa plus tard son saint corps : « Voilà, dit-il, le lieu de mon prochain repos ». Il se livra, en effet, avec tant d'ardeur à cet apostolat, qu'au bout de huit jours il rendit à Dieu sa sainte âme, dans des transports de joie et d'amour.

Le P. Ignace Martignac, envoyé au secours des pestiférés de

Montélimart, avait eu en partage toute une misérable population, campée hors de la ville, vers les rives du Jabron ou du Roubion. Ce qu'il y souffrit durant cinq mois est presque inconcevable. Ceux qui auraient dû l'aider s'étaient enfuis ; aux périls de la contagion, dont il finit par devenir victime, vinrent se joindre de telles intempéries, que, surpris une fois, au milieu des ténèbres, par une effroyable inondation qui emporta dans le Rhône quatre-vingts de ces malheureux avec leurs pauvres cases, l'homme de Dieu n'échappa lui-même à la mort qu'en demeurant, la nuit entière, au sommet d'un arbre secoué durant de longues heures par la fureur des flots.

Cordara, *Hist. Soc.*, *part.* 6., *t.* 2, *p.* 211, 308. — Alegambe, *Heroes ac victimæ charit.*, *p.* 277, 283.

Le même jour, à Orléans, l'an 1653, le Frère sacristain Jean Filedot mourut de la mort des prédestinés ; trois ans après, le P. Nadasi citait son nom avec honneur dans le beau livre des plus précieuses morts de la Compagnie. Les deux grands commandements de l'amour de Dieu et du prochain, avec un souverain oubli de lui-même, formaient comme le trait distinctif de sa perfection. Chargé du soin de la maison de Dieu, il remplissait son office avec le zèle et la piété d'un ange, et se réjouissait d'approcher si souvent du saint tabernacle, où étaient son cœur et son trésor. Il trouvait aussi dans le soin des pauvres un aliment à sa charité et à son zèle. Nul d'entre eux, disait-on, n'avait jamais été rebuté par lui. Il en amenait un grand nombre à un plus fréquent usage des sacre-

ments et les préparait souvent lui-même à la confession, avec toute la ferveur et l'humilité de son degré. Enfin l'auteur de son éloge assure que le bon Frère Fhiedot, loin de se dérober à aucune corvée, semblait toujours prêt à sacrifier son propre repos pour aider ses frères. Vingt ans d'une pareille vie lui méritèrent les joies d'une sainte mort. Il s'y disposait du reste de longue main. Craignant que la maladie ne lui laissât plus assez de vigueur et de liberté d'esprit ou de cœur, pour ne rien perdre alors de son union avec Dieu, il avait mis d'avance par écrit les actes de toutes les vertus que peut pratiquer un mourant, et il pria instamment le Frère infirmier de les lui relire à haute voix, pour peu qu'il le vît défaillir.

Elog. defunct. Prov. Franc. (Archiv. Rom.). — Nadasi, *Pretiosæ occupat. morient. in Soc. Jesu, p.* 319. — *Litt. ann. soc. Jesu, A.* 1653, *p.* 164.

Le même jour encore mourut à Toulouse en 1623 le P. Antoine Vivien, humble et fervent religieux qui depuis vingt ans travaillait sans éclat, mais avec les fruits les plus précieux, au salut et à la sanctification de cette grande ville. Au chevet des malades et au tribunal de la pénitence, où se consuma toute sa vie, il s'était acquis la réputation d'un directeur d'une incomparable habileté à guérir les âmes et à les conduire dans les voies de la perfection. Ce ministère lui laissait-il quelques moments libres, loin de jamais songer à son repos, il les partageait entre la prière et la composition ou la traduction de quelques ouvrages de piété, tels que ses opuscules sur l'Ange Gardien, sur l'Oraison des Quarante Heures, le bonheur de

l'état de virginité, la dévotion envers la très sainte Vierge, les Lettres des Pères généraux de la Compagnie . . . « La mort de ce saint homme, écrivait-on à Rome, fut véritablement un deuil public ». Dans un grand nombre de familles, ni prières, ni vœux, ni pèlerinages, ni pénitences ne furent épargnés pour prolonger une vie si utile. Mais Notre-Seigneur parut n'accueillir tant de supplications que pour combler l'âme de son serviteur des grâces les plus signalées ; et le P. Antoine Vivien expira plein de joie, dans les plus doux entretiens avec son Sauveur.

Elogia defunct. Provinc. Tolos. (Archiv. Rom). —Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Societ. Jes.*, *p.* 88.

Le même jour enfin rappelle la mémoire des Pères Gaspar Willin et Pierre-Joseph Dunod, morts le premier à Rouen l'an 1661, le second à Besançon en 1725.

Le P. Willin avait rempli pendant quarante ans l'office de Procureur et de confesseur au collège de Rouen. C'était surtout un homme de prière, intimement pénétré du bonheur que l'on goûte à se donner à Dieu sans réserve, et il inspirait ce sentiment avec tant de force et d'onction, que les Ordres religieux, particulièrement les Bénédictins, les Chartreux et les Supérieurs de la Compagnie lui témoignèrent hautement leur reconnaissance, pour le grand nombre de saints novices qu'il leur avait formés de ses mains.

Le P. Pierre-Joseph Dunod était un digne émule du P. Honoré Chaurand, pour ses œuvres de zèle et de charité. A lui seul il avait

fondé jusqu'à cinquante hôpitaux pour les pauvres et les malades. Ses instructions, toujours également claires, solides et entraînantes, attiraient en foule le peuple le plus ignorant et les hommes les plus instruits. Les premiers personnages du Parlement de Bourgogne n'osaient pour ainsi dire prendre aucune décision importante sans l'avoir auparavant consulté. La sainte habitude que le P. Dunod avait prise dès sa jeunesse de s'entretenir continuellement avec Dieu par la prière, lui rendit douces la solitude et les infirmités de la vieillesse. Après soixante-un ans de vie religieuse, il s'endormit tranquillement dans la paix du Seigneur, à l'âge de près de quatre-vingts ans.

Elogia defunct. provinc. Franc. et Lugdun. (Arch. Rom.).

III JANVIER.

Le troisième jour de Janvier de l'an 1674, mourut très saintement le P. Claude Maltret, Recteur du noviciat de Toulouse, bien connu du monde savant pour la part qu'il prit avec le P. Labbe à la publication des historiens grecs de la Byzantine ; mais plus digne encore de mémoire par sa vie exemplaire et les services qu'il rendit à la Compagnie. Il était de la race de ces grands hommes, en qui l'on ne savait qu'admirer le plus de la vie intérieure ou de la science ; par une grâce bien rare, il semblait posséder au même degré le don de communiquer l'une et l'autre aux jeunes religieux de sa Province. Seul, il semblait ignorer absolument son propre mérite ; plusieurs témoins très dignes de foi déclarèrent, après sa mort, n'avoir jamais pu surprendre en lui un mot ou un signe de vaine gloire, au milieu de tous les hommages qu'on lui rendait ; sa joie n'était même jamais plus vive que lorsque l'on paraissait ne point le connaître et le mépriser ; à ses yeux, c'était la part qui lui était due. Jusqu'aux derniers jours de sa vie, il tint pour une grâce si précieuse d'être averti de ses plus légers défauts, qu'il avait imposé à plusieurs jeunes religieux l'obligation de lui rendre habituellement ce bon office. Il partageait aussi avec ses novices les plus humbles pratiques de renoncement et de charité, jusqu'à laver, à son tour, les pieds de ses

hôtes, selon la coutume de nos premiers temps. Enfin, bien que d'une santé très délicate, il consacrait à la prière une partie notable de ses nuits, et ne passait pas un seul jour sans s'armer d'un rude cilice et se flageller rigoureusement.

Elogia defunct. Prov. Tolos. (Archiv. Rom.) — Sotuellus. — *Biblioth. Script. Societ., p.* 154. — Fabricii *Biblioth. Græca, t.* 7, *p.* 558.

Le même jour moururent en odeur de bénédiction, après une vie consumée dans les plus humbles ministères, les Pères Pierre le Camus à Verdun en 1634, Noel Hochet au collège d'Arras en 1671, et Jérome Michel en 1667 au noviciat de Paris.

Pierre le Camus était déjà prêtre quand il entra dans la Compagnie. Il aimait d'un amour passionné les douleurs et les ignominies de Jésus en croix. Pour mieux inspirer aux âmes fidèles ce même amour, il entreprit la traduction en français de *l'École de patience* du P. Drexelius ; or il se sentit un jour vivement pressé de demander à Notre-Seigneur encore plus de douleurs qu'il ne parvenait à s'en infliger. Il fut exaucé à l'instant même ; et durant vingt-sept mois, ses jours et ses nuits ne furent plus qu'un long martyre, sans que jamais il fît entendre une plainte. Bien plus, jugeant que la souffrance était trop peu de chose sans l'humiliation, il supplia son supérieur à plusieurs reprises, avant de recevoir les derniers sacrements, de lui laisser lire, en présence de tous ses frères, ou de faire lire en son nom au réfectoire, une confession générale de toute sa vie.

Le P. Noel Hochet passa plus de trente années à enseigner le catéchisme aux enfants, aux pauvres et aux ignorants de la ville d'Arras et des campagnes environnantes. Il était en si grande vénération, que

le peuple ne l'appelait que *le saint Père*. Deux des plus précieux fruits de son humble apostolat dans le nord de la France, furent la dévotion à la Sainte Famille, protectrice et modèle de toute famille vraiment chrétienne, et la communion de chaque mois pour le soulagement des âmes du purgatoire. L'ardent désir que le P. Hochet avait de voir Dieu face à face, lui avait fait demander la grâce de souffrir dès cette vie toutes les douleurs de son propre purgatoire; et la patience invincible qu'il fit éclater jusqu'au dernier moment de son agonie, donna tout lieu de croire à ceux qui reçurent son dernier soupir, qu'il avait été admis à l'instant même au séjour des bienheureux.

Enfin le dernier et le plus âgé de ces fidèles serviteurs de Dieu était le P. Jérome Michel. Les plus beaux traits de la vie des saints n'inspiraient pas aux jeunes religieux du Noviciat de Paris plus d'admiration et de ferveur que la vue de ce vieillard toujours infatigable dans son double office de catéchiste et de Procureur, à l'âge de plus de quatre-vingts ans. C'était le fruit d'une abnégation toujours croissante durant soixante années de vie religieuse, et d'une tendre piété, qui plus de cent fois par jour, dit son biographe, et dans les accidents les plus imprévus, lui faisait répéter avec amour : « Que Dieu soit béni » !

P. le Camus. — cf. Nadasi, *Annus dier. memorab. Soc. Jes.*, *p.* 8. — Drews, *Fasti Societ. Jes.*, *p.* 4.

P. Noel Hochet. — cf. *Elog. defunct. Prov. Franc.* (*Arch. Rom.*).

P. Jér. Michel. — cf. *Elog. defunct. Prov. Franc.* (*Arch. Rom. et Collect.* Rybeyrète, *n°* 32.).

IV JANVIER.

Le quatrième jour de janvier, mourut dans la Maison Professe de Paris, en 1692, le P. Jean Crasset, l'émule et l'héritier des deux grands serviteurs de Dieu Jean Suffren et Julien Hayneufve, dont la direction et les écrits, sous le règne et même à la cour de Louis XIII et de Louis XIV, eurent une influence si salutaire pour la sanctification d'une multitude d'âmes. Il naquit à Dieppe, en 1618. Dès l'âge de douze ans, il montra, près du lit de mort de son père, à quel degré son cœur était déjà sensible et docile aux inspirations de l'Esprit Saint. Car loin de s'abandonner à sa douleur, ne songeant qu'aux biens de l'éternité, il présenta d'une main ferme aux derniers regards du moribond l'image de Jésus en croix, et l'exhorta d'une voix angélique, et avec une ardeur si extraordinaire, à offrir sans réserve au Sauveur le sacrifice de sa vie et de sa famille, que soudain le malade ravi de joie s'écria dans un saint transport: « O mon cher fils, que tu seras un grand et fidèle serviteur de Dieu » !

Cependant parvenu au terme de ses études, Jean Crasset ne soupçonnait pas encore à quel genre de vie Dieu le destinait. Mais comme il parcourait un jour le livre *des états et empires du monde*, frappé comme d'un trait de feu, qui lui représenta en un moment ce nombre

infini de peuples vivant et mourant sans connaître Dieu, il entendit au même instant ces mots prononcés d'une voix distincte et venant du ciel : « Entre dans la Compagnie de Jésus. C'est là que je veux désormais que tu travailles à me gagner des âmes jusqu'à ta mort ». Jamais pareille pensée ni pareil désir ne s'étaient encore présentés à lui. Et telle était l'humble défiance, ou plutôt le mépris qu'il avait dès lors pour lui-même, qu'à peine osa-t-il en faire part à un bon Frère coadjuteur, dont il vénérait la sainteté. Sur ces entrefaites, la peste éclata dans Paris ; et dès les premiers jours le jeune écolier se sentit frappé. Mais loin de céder à la terreur et de recourir en toute hâte aux remèdes humains, il commença par se rendre à Notre-Dame et là prosterné devant l'autel de la Reine du ciel, il lui demanda de ne mourir qu'après avoir obéi à l'appel de Dieu. Le lendemain, à son réveil, toute trace du mal avait disparu. Sans plus de délai, Jean alla frapper, le jour même, à la porte du Noviciat de la Compagnie.

Grande fut sa joie d'être reçu parmi les enfants de saint Ignace. Mais au bout de quelques semaines, il était assailli de ces redoutables tempêtes de l'âme, dont la vie des grands serviteurs de Dieu et des plus grands maîtres de la vie intérieure en particulier, offre des exemples si étranges. Ainsi vécut-il onze années entières « comme un pauvre misérable, écrit-il lui-même, en proie à des peines d'esprit et à des infirmités de corps inexplicables. Je me trouvais quelquefois si désolé, que la nature se sentait comme dans une agonie mortelle ». Et néanmoins jamais, en ce douloureux état, sous aucun prétexte, comme il dut l'avouer à l'honneur de Dieu, jamais il n'eut à se reprocher, durant ces onze ans, ni une omission, ni une heure de relâche et d'abattement volontaire dans ses exercices spirituels. Bien plus, en rendant

compte de sa conscience, peu avant sa mort, il ne se rappelait pas avoir laissé perdre alors par sa faute, une seule occasion de se mortifier. Enfin, et en un seul jour, écrit-il encore, « Dieu essuya toutes mes larmes et me délivra du rude esclavage où je gémissais. Qu'il en soit éternellement béni » ! Un saint religieux, très éclairé en toutes les voies intérieures, le P. Simon de Lessau, étant venu le visiter, lorsqu'il était retenu par la maladie, au collège d'Amiens, fut pour lui l'ange du Seigneur; grâce aux paroles de lumière de cet admirable serviteur de Dieu, véritable organe de l'Esprit Saint, l'humble et patient malade eut la joie de se voir élevé, en peu de temps, au plus sublime degré de l'oraison et de l'union divine, qu'il devait à son tour faire connaître et goûter à tant d'autres âmes.

Il est à regretter que les faveurs surnaturelles dont fut comblé, à partir de ce bienheureux changement, le P. Crasset, ne nous aient pas été conservées en détail par son biographe, le P. Louis Jobert, confident de ses plus intimes secrets. A peine le P. Jobert en offre-t-il un ou deux exemples, et il se contente d'ajouter ces mots expressifs: « Elles font bien connaître que Jésus et sa sainte Mère ont encore aujourd'hui, pour leurs favoris, les mêmes tendresses qu'ils ont eues pour ceux des siècles passés ». A cette partie de la vie intérieure du P. Crasset, il faudrait joindre les œuvres non moins merveilleuses qu'il accomplit et qu'il inspira pour le salut et la sanctification des âmes; ses combats contre les ennemis de la sainte Église, et en particulier pour l'honneur de la très-sainte Vierge, Mère de Dieu ; les outrages qui en furent la récompense, et dont il remerciait chaque jour le Sauveur au saint sacrifice, en le priant pour le salut de tous ceux qui le maudissaient ; ses nombreux ouvrages ascétiques,

véritable trésor de perfection chrétienne et religieuse; son apostolat dans la chaire, les hôpitaux, et durant vingt ans, dans la grande Congrégation de la Maison Professe de Paris; puis, vers la fin de sa carrière, dans la Congrégation plus humble, mais non moins bénie, des gens de livrée, qui fut sa dernière création et qu'il présidait chaque semaine; enfin les fruits prodigieux de sa direction au saint tribunal de la pénitence, où il était appelé le Maître et le Père des saints.

Et pourtant ce laborieux ouvrier n'avait pas été délivré de ses douleurs de corps presque incessantes; mais son amour des âmes et de la croix les lui rendait si douces, qu'il s'était contenté de demander à Notre-Seigneur la grâce de pouvoir souffrir sans jamais cesser de travailler, et à ses Supérieurs celle de n'apporter d'autre remède à ses maux que la patience, et d'y ajouter même encore, suivant que l'attrait divin l'y porterait, de nouvelles et plus rudes austérités. Son unique sollicitude était de se tenir perpétuellement sous la divine influence du Sauveur, agissant, parlant, priant et souffrant pour lui; surtout depuis la grâce singulière d'une parole que lui avait adressée Notre-Seigneur, pendant les exercices de son troisième an : « C'est par moi, pour moi et en moi, que tu vis et que tu subsistes ». Cet admirable serviteur de Dieu touchait au terme de sa soixante-seizième année, et debout à l'autel, il venait d'offrir trois fois le saint sacrifice, à l'heure où la Reine du ciel avait la première adoré son Fils dans la crèche, lorsqu'il ressentit subitement les premières approches de sa mort prochaine; et néanmoins, comme le glorieux apôtre saint François Régis, il ne se crut point assez abattu, pour ne pas consacrer encore deux jours entiers à entendre les confessions. Mais le jour des Saints Innocents, il dut convenir que l'heure de sa dernière

défaillance était arrivé ; et il alla se remettre de lui-même à la disposition du Frère infirmier, avec la docilité d'un enfant, pour mourir en vrai fils de saint Ignace.

Comme parmi ceux qui le visitèrent les jours suivants, quelques-uns lui faisaient valoir l'excellence et lui citaient les plus surprenants effets de tel ou tel remède, nul ne parvint jamais à surprendre en lui un mot ni un signe de désir ou de répugnance. Perdre ou prolonger sa vie lui importait peu, pourvu qu'il obtînt de Dieu le bonheur de vivre ou de mourir enfant d'obéissance ! Enfin comme un de ses plus chers amis lui témoignait à ses derniers moments une vive douleur de le voir tant souffrir : « Ne faut-il pas, reprit le saint agonisant, mourir sur la croix de Jésus, afin de mourir comme Jésus » ? Et le seul adoucissement qu'il crut devoir humblement demander au Sauveur et qu'il obtint en effet pour son agonie, fut que du moins l'excès de la douleur le laissât jusqu'au bout maître de ses pensées et des mouvements de son cœur, afin que son dernier soupir fût encore un acte d'amour de Dieu.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Arch. Rom.). —Jobert, *Notice sur la vie et les vertus du P. Jean Crasset* (Cette notice se trouve en tête du dernier ouvrage du P. Crasset : *La foi victorieuse de l'infidélité...* Paris, 1693). — *Lettre circulaire du P. de Grieu pour annoncer la mort du P. Crasset.* —Patrignani, *Menolog.*, 24 *Genn.*, *p.* 236. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc.*, *p.* 434. — de Backer, *Bibl. des écriv. de la Compagnie, t.* 1, *au mot* Crasset.

V JANVIER

—

Dans les premiers jours du mois de janvier, l'an 1794, mourut saintement à Belfort, dans l'hospice de Sainte-Barbe, le P. François Joseph Sermonet, de la Province de Champagne, vénérable vieillard âgé de soixante-seize ans, confesseur ou plutôt martyr de la foi, dans les prisons de la Terreur. Né dans la petite ville d'Obernai, où jamais famille hérétique, depuis le temps de Luther et de Calvin, n'était parvenue à s'établir, et dont les murs portaient encore de vieilles images de Notre-Dame opposées aux boulets des Rustauds et des Suédois, Joseph Sermonet eut le bonheur de respirer, dès son enfance, ce vieil esprit de foi et de piété qu'il devait communiquer plus tard à tant d'âmes ; à l'âge de dix-sept ans, quarante ans avant le bref de Clément XIV, il entrait au Noviciat de Nancy.

Appliqué, quelque temps après ses études, aux travaux des missions fondées à Strasbourg par Louis XIV, puis à quelques autres œuvres de zèle non moins importantes, telles que les Congrégations des Bourgeois, établies à Strasbourg et à Ensisheim, ce fervent religieux devait se dévouer à des travaux plus utiles encore pour la sainte Église, en formant toute une génération de jeunes prêtres et de jeunes religieux de la Compagnie à la science et à toutes les

vertus sacerdotales, durant onze années, dans le double emploi de Père Spirituel et de Professeur de dogme à Pont-à-Mousson : dernier héritier de ces grands docteurs qui depuis deux cents ans, selon la belle parole de Clément XIII, fermaient la Lorraine à toute hérésie. Lorsque après la mort du roi Stanislas, l'Université de Pont-à-Mousson tomba sous les coups de ses ennemis, le P. Sermonet revint en Alsace, et par une exception à peu près unique, et sans aucun compromis de conscience, il n'en poursuivit pas moins son enseignement à Colmar, sous la protection du vaillant évêque de Bâle, dont l'autorité s'étendait alors sur cette ville ; et jusqu'aux jours les plus mauvais de la Révolution française, il y demeura constamment, véritable athlète de la foi, assidu au saint tribunal de la pénitence, partageant avec ses pauvres élèves et de pauvres prêtres le traitement attaché à sa chaire, pour demeurer pauvre lui-même, donnant la plus grande partie de ses moments libres, et surtout le temps de ses vacances, aux communautés religieuses, dépourvues alors de tout secours. Un pareil fils de saint Ignace ne pouvait hésiter quand on réclama de lui le serment à la constitution civile du clergé ; et après un refus qui le dépouillait de toute ressource, comme on le pressait de quitter la France: « Mon âge, reprit-il avec fermeté (il avait alors soixante-treize ans), m'autorise, d'après la loi, à demeurer ici, et j'y demeure pour assister ceux qui resteront fidèles à la sainte Église.

Mais dans les derniers jours de quatre-vingt-treize, la vieillesse des prêtres fidèles n'eut plus de privilège ; et Jean Sermonet dut faire partie d'un convoi de vieux prêtres, destinés à la citadelle de Besançon. Arrivé à Belfort par un temps affreux et consumé d'une fièvre ardente, enfermé dans l'église paroissiale convertie en prison, il y fut trouvé

presque mourant, étendu à terre sur un peu de paille à demi-pourrie, la tête appuyée sur le marchepied d'un confessionnal, par une pieuse et vaillante femme qui avait obtenu de pénétrer dans ce lieu d'infection et d'y visiter ces pauvres captifs. En la voyant approcher, l'homme de Dieu ne lui demanda d'autre aliment que le saint viatique et d'autre remède que la sainte onction des agonisants ; et elle eut le bonheur de les lui procurer, lorsque les geôliers du moribond, convaincus qu'il ne pouvait franchir les portes de la ville sans expirer bientôt entre leurs mains, eurent enfin permis de le porter à l'hospice de Sainte-Barbe. Ce fut là qu'il rendit à Dieu sa sainte âme, laissant, dit la courte notice qu'on lui consacra après sa mort, l'exemple d'une résignation sans nuage, et une mémoire en bénédiction.

Notice mss. sur le P. François Joseph Sermonet (Arch. dom). — Caballero, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu, supplem.* II^me^, *pp.* 93, 94.

Vers le commencement du mois de janvier de l'an 1695, mourut dans le royaume de Bengale, le P. Claude de Bèze, après vingt années seulement de vie religieuse, épuisé par des courses vraiment gigantesques, entreprises pour faire pénétrer la foi jusqu'aux extrémités de l'Orient. En 1686 il s'était embarqué pour le royaume de Siam, et dans l'espace de quelques mois, il s'était vu tour à tour admis dans l'intimité du roi, qui l'avait choisi pour son médecin ; puis, à la mort de ce prince, jeté dans les fers, et bientôt après exilé. Mais ces épreuves n'avaient point abattu son courage ; nous le retrouvons quelques années après, cherchant à s'ouvrir par terre le chemin de la Chine, à

travers la Perse, la grande Tartarie, à travers les déserts et les peuples féroces du centre de l'Asie, et travaillant à fonder des chrétientés et des centres de missions nouvelles à Samarkand et à Bocara. Arrêté par des obstacles infranchissables et contraint à redescendre vers le royaume des Indes, il y trouva enfin par une sainte mort le terme et la récompense d'un si laborieux et si glorieux apostolat.

Elogia defunctor. provinc. Franc. (Arch. Rom). — Villotte, *Voyages d'un missionnaire de la Compagnie de Jésus en Turquie, en Perse, . . .* 1730, *p.* 210. — *Lettres édif.* 1ere *édit., t.* 1., *préf., note.*

VI JANVIER

Le sixième jour de janvier de l'an 1799, mourut dans les prisons de Clermont-Ferrand le P. Pierre Fédon, confesseur de la foi, condamné à la déportation par les tribunaux du Directoire. C'était un de ces glorieux survivants de nos anciennes Provinces du midi, qui fidèles jusqu'à la mort à l'esprit de leur vocation, mirent si souvent, pendant la Terreur, leur vie et leur liberté en péril, pour conserver à Jésus-Christ et à son Église des populations ravagées par le schisme constitutionnel et l'impiété. Né dans l'ancien diocèse de Die, Pierre Fédon n'était pas encore prêtre, lorsque éclata en France l'orage qui dispersa les membres de la Compagnie. Mais loin de s'effrayer à l'aspect de la croix, il écrivit sur le champ à ses supérieurs, sollicitant avec une nouvelle ardeur la grâce immédiate du sacerdoce, bien décidé, ajoutait-il, à souffrir de bon cœur, pour demeurer fils de saint Ignace, la mendicité la plus extrême. « Ne me plaignez pas, disait-il à sa mère ; mais plutôt félicitez-vous d'avoir un fils en butte à la rage des ennemis de Dieu et de son Église. Redites souvent au Seigneur : « Mon Dieu, je vous l'ai donné, il est à vous, faites de lui tout ce que vous voudrez, ne l'épargnez pas » ! Aussi peut-on dire de Pierre Fédon qu'à chaque nouvelle crise qui vint l'assaillir, Dieu le trouva digne de lui.

En 1790, il donna hautement l'exemple de rejeter tout serment et

toute faiblesse indigne d'un ministre de Jésus-Christ. En 1792, son nom figurait parmi les proscrits, sur la liste des réfractaires, et il dut alors quelque temps s'exiler en Suisse. Mais dès 1794, il était de nouveau signalé à la Convention, comme un des plus fanatiques parmi ceux qui prétendaient relever les autels dans la Drôme, l'Ardèche, l'Isère et les Hautes-Alpes. Pierre Fédon avait en effet reçu de Rome par l'entremise du saint archevêque de Vienne, monseigneur d'Aviau, les plus amples pouvoirs et en particulier tous les anciens droits des évêques de Die. Or en peu de mois, Dieu lui fit la grâce de compter au nombre de ses conquêtes beaucoup de malheureux prêtres constitutionnels que ramenaient au bercail de l'Église son zèle, sa rare patience et sa charité. « Je ne me suis présenté, écrivait-il, faisant une allusion discrète au zèle trop dur de quelques bons prêtres, je ne me suis présenté ici, qu'avec les verges de la douceur, qui m'ont servi au-delà de mes espérances. Aussi je suis toujours le bien vu, le bien venu, le plus obligeamment toléré, malgré les orages ». Au bout de six mois d'installation, dans l'hôpital de Die, sous le déguisement d'officier de santé, il avait eu la joie de voir à peu près tous les enfants et plus du tiers de la population s'approcher de la table sainte. De zelées et vaillantes coopératrices le secondaient en portant ses messages, en distribuant ses instructions. Plusieurs parvinrent même à obtenir de quelques officiers municipaux, la promesse d'être prévenues de toute recherche, de tout péril qui menacerait l'homme de Dieu.

Mais enfin au bout de quatre ans, à l'époque où les haines révolutionnaires tentèrent un nouvel effort pour arracher jusqu'aux dernières racines de la foi, portant bientôt la main jusque sur le vicaire de Jésus-Christ, Pierre Fédon, alors épuisé de forces, fut arrêté dans l'hôpital de Die, par les émissaires du Directoire, et traîné à Valence, dont le tri-

bunal le condamna à la déportation. Remis sans délai aux mains des gendarmes, qui devaient le conduire sur une charrette à travers la France durant la plus rude saison de l'année, jusqu'à l'un des ports de l'océan, Pierre Fédon ne put achever ce douloureux voyage. En arrivant à Clermont, ses gardiens durent convenir qu'il était hors d'état d'aller plus loin, et dans la crainte de le voir expirer au milieu de la grande route, il le laissèrent en prison, consumé par les accès d'une fièvre putride, offrir à Notre-Seigneur la consommation de son sacrifice. Or Dieu qui voulait glorifier, même aux yeux des hommes, l'héroïque sainteté de son serviteur, renouvela aux yeux des habitants de cette ville, où il était inconnu jusqu'alors, un des prodiges que nous admirons dans les actes des saints martyrs. Durant trois jours et trois nuits, l'humble réduit où Pierre Fédon avait rendu le dernier soupir, apparut sous les yeux et de l'aveu même de trois guichetiers, tout éclatant d'une lumière dont ils cherchèrent vainement à se rendre compte ; et le corps vénérable du saint prisonnier, à demi consumé déjà par le mal auquel il était en proie, demeura souple et redevint comme incorruptible, jusqu'au moment où on le déposa dans le tombeau.

Documents recueillis par M. l'abbé Hozet dans les Arch. de la Drôme. — Extrait des manuscrits de M. Robin, ancien curé de Dieu-le-Fit, lieu de naissance du P. Fédon.

Le même jour mourut à Marseille en 1725, le P. Jean Levert, célèbre par ses travaux apostoliques dans les missions de Syrie, d'Arménie, de

Perse, des Indes, des côtes de la Mer Rouge, par ses tentatives pour pénétrer dans le Mogol et pour reporter la foi catholique en Éthiopie, enfin par son dévouement héroïque durant la grande peste de Marseille en 1720, à l'âge de soixante-quatorze ans. Dans cette vie errante et laborieuse parmi tant de peuples, de mœurs et de langues si diverses, il pouvait se rendre le témoignage de n'avoir jamais fait un pas qui ne fût réglé par l'obéissance, et d'avoir essuyé pour Jésus-Christ tous les périls qu'énumère le grand apôtre, de la faim et de la soif, de la maladie et des naufrages, des ennemis de Dieu et des faux frères, des emprisonnements, des coups, des dépouillements et des menaces mêmes du dernier supplice. Mais Dieu lui avait fait la grâce, ajoutait-il, de ne pouvoir plus être affligé de rien sur la terre que du souvenir de ses péchés ; et il accueillait toutes les croix comme des faveurs singulières. L'humilité de ce saint homme, écrit un de ses biographes, nous a dérobé la plus grande partie des détails de ce merveilleux apostolat, où le plus souvent il n'avait que Dieu pour témoin. L'historien des missions d'Arménie en a seul conservé quelques scènes touchantes, telles que ses trois mois de maître d'école et de catéchiste parmi les petits enfants d'Erzeroum. Tout en leur apprenant à lire et à écrire les langues de la Turquie et de l'Arménie, il s'appliquait à leur faire connaître et aimer la foi et les vertus du grand apôtre de leurs ancêtres, saint Grégoire l'Illuminateur. Or bientôt à leur tour devenus les apôtres de leurs familles, ces enfants montrèrent tant de zèle et tant de ferveur, quelques-uns même tant d'héroïsme parmi les traitements les plus indignes, que l'homme de Dieu se plaignait d'être réduit à une confusion extrême en face d'un pareil spectacle. Plusieurs d'entre eux, ajoutait-il, à la veille des principales fêtes et des dimanches, passaient la nuit entière dans leurs petits oratoires domestiques

devant les images des saints, à prier, à chanter des psaumes et des cantiques ; et ils se préparaient à la communion avec une contrition si sincère de leurs moindres fautes et un si ardent amour pour Notre-Seigneur, qu'ils avouaient parfois naïvement ressentir ensuite pendant huit jours Jésus présent et vivant dans leur cœur.

Rappelé en France par ses supérieurs après avoir vainement tenté de franchir les barrières de l'Ethiopie, du côté de Massouah, le P. Levert consacra surtout les dernières années de sa sainte vie au salut des Orientaux de toute langue que le commerce amenait à Marseille. Puis quand éclata la peste qui autour de lui et parmi ses frères immola tant de nobles et saintes victimes de la charité, l'intrépide vieillard, s'exposant aux mêmes périls, jusqu'à se coucher à terre sur les cadavres pour entendre et consoler les agonisants, demeura presque seul debout, comme par miracle ; et ce ne fut qu'après les derniers ravages du fléau, qu'il sentit peu-à-peu ses forces défaillir, quand nul malade n'eut plus besoin de son assistance pour mourir en paix.

Elogia defunct. Provinc. Lugd. (Arch. Rom). — Fleuriau, *État présent de l'Arménie, p.* 49, 131, 248, 254. — Villotte, *Voyages d'un missionnaire, p.* 169. — Patrignani, *Menolog., 6 Genn., p.* 69. — *Mémoire du P. Levert au R. P. Thyrse Gonzalez (Archiv. Prov. Lugd.).*

VII JANVIER.

—

Le septième jour de janvier de l'an 1595, mourut à Paris, en place de Grève, étranglé et brûlé par la main du bourreau, le P. Jean Guignard, pauvre et sainte victime des haines hérétiques et parlementaires du seizième siècle contre Rome et la Compagnie de Jésus. Le crime exécrable de Châtel fut, on le sait, le prétexte de cette mort ; mais tout historien qui fait profession de quelque respect pour la vérité, n'hésite plus de nos jours à répéter le mot du calviniste Sismondi, que la mort de Guignard « fut, de la part du Parlement, une scandaleuse iniquité et un grand acte de lâcheté ». Religieux de haute vertu, professeur distingué dont la réputation avait attiré toute une jeunesse d'élite à l'université de Pont-à-Mousson, le P. Jean Guignard demandait chaque jour à Dieu, depuis son entrée au noviciat, la grâce de beaucoup souffrir pour son amour. La sincérité de sa demande lui mérita d'être exaucé.

Condamné à la mort infâme de la potence et du bûcher, sans avoir été entendu, sans l'ombre d'aucune forme de justice, comme les ennemis de la Compagnie durent plus tard en convenir ; ne comptant pas même parmi ses juges, grâce à une odieuse préméditation d'Achille de Harlay, plusieurs magistrats de cœur et de conscience, qui eussent élevé la voix en sa faveur, Jean Guignard fut tiré des cachots de la

Conciergerie, où il languissait depuis dix jours, remis aux mains du bourreau dans la soirée du 7 janvier, heure désignée pour son supplice ; conduit d'abord au parvis Notre-Dame, pour y faire amende honorable, nu-pieds, nu-tête, en chemise, la corde au cou et la torche au poing, comme il était porté en son arrêt de mort, et demander pardon à Dieu, au roi et à la justice. Or « là étant », dit le récit de nos vieilles annales, « il demanda pardon à Dieu », mais protesta « haut et clair » devant le peuple, « n'avoir point offensé le roi ni la justice. Bien leur pardonna-t-il sa mort pour l'amour de Dieu ; et il ne fut jamais possible, quelques menaces qu'on lui fît, de tirer de lui autre parole ». Alors un des furieux qui l'environnaient, l'ayant frappé rudement d'un coup de bâton à la tête, comme pour compléter sa ressemblance avec son divin Maître : « Pourquoi me frappez-vous » ? se contenta de répondre l'humble religieux.

Mais, par une merveille bien surprenante, à ces mots prononcés d'un air et d'un ton si calme et si doux, un jeune écolier qui se trouvait là, saisi d'un mouvement de l'esprit de Dieu, forma sur-le-champ la résolution qu'il exécuta peu de jours après, d'aller au plus tôt chercher dans l'exil une vocation qui donnait à Jésus crucifié de pareils disciples, et lui vaudrait peut-être un jour une mort semblable. Cependant on luttait vainement depuis près d'une heure pour arracher au pauvre patient, à force d'outrages et de violences, une plus complète amende honorable, quand un envoyé d'Achille de Harlay vint apporter l'ordre de passer outre, et le funèbre cortège se mit en route. L'homme de Dieu priait toujours en silence. Mais dès qu'il aperçut la Grève et le gibet, empruntant soudain les belles paroles de saint André : « O bonne croix, s'écria-t-il, *O bona crux, diu desiderata, sollicite amata et cupienti animo præparata* » ! Puis gravis-

sant d'un pas ferme la fatale échelle d'où il allait être précipité, songeant bien moins à lui qu'à l'honneur de Dieu et de ses frères, il fit en quelques mots rapides une apologie si ferme et si touchante de la Compagnie, qu'une grande partie de son immense auditoire fondait en larmes ; et quand la flamme eut achevé de consumer son corps, beaucoup s'empressèrent de recueillir avec vénération quelques fragments de ses os calcinés, comme les reliques d'un saint.

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5, *t.* 2, *p.* 48, 52. — Id., *Epitom. histor. Societ. Jesu, t.* 3, *p.* 193. — Abram, *L'Université de Pont-à-Mousson ; cf. Docum. du* P. Carayon, *Docum.* xxii, *p.* 306. — *Récit des choses arrivées en France à la Compagnie de Jésus pendant le règne du roi Henry le Grand ; cf.* Carayon, *Docum. inédits, t.* 1, *p.* 72, 76. — *Vie du P. Émond Auger, appendice. Avignon,* 1828. — Prat, *Recherches historiques et critiques sur la Compagnie de Jésus en France, t.* 1, *p.* 185. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus, t.* 2, *p.* 372. — *Documents historiques.... . concernant la Compagnie de Jésus. Les Jésuites Ligueurs, t.* 1. — Feller, *Dictionnaire historique, au mot* Guignard. — Digot, *Hist. de Lorraine, t.* 4, *p.* 214.

---

* Le septième jour de janvier de l'an 1712 mourut au collège de Cahors le P. Eustorge Soulier, après quarante années environ consumées dans le laborieux apostolat des missions. C'était un homme d'une simplicité antique, d'une grande innocence de vie, et d'un merveilleux esprit de silence et de recueillement. Comme il n'apportait au tribunal de la pénitence aucun aveu qui fût matière à l'absolution, son confesseur lui dit un jour de s'accuser au moins des mensonges qu'il avait faits avant d'entrer dans la Compagnie. Le P. Soulier obéit

avec simplicité. Mais peu après, il revint tout anxieux s'accuser d'avoir menti en confession : « Car, dit-il, j'ai eu beau m'examiner, je ne me souviens pas d'avoir jamais manqué à la vérité, ni avant mon entrée dans la Compagnie, ni depuis ».

Le bien opéré dans les âmes par cet homme de Dieu est incroyable, disent ses contemporains. Les occupations les plus absorbantes ne lui faisaient rien perdre de son amour de la retraite et de sa continuelle union de cœur avec Dieu. Dès qu'il rentrait au collège après ses courses apostoliques, on le voyait avec admiration s'enfermer dans sa cellule et y demeurer des semaines entières sans autre distraction que celle des exercices communs, uniquement occupé de promouvoir par la prière et l'étude les intérêts des âmes et de la gloire de Dieu. La mort la plus consolante couronna « une vie qui avait été, disent nos annales, le miroir de toutes les vertus ».

Elogia defunct. Prov. Tolos. (Archiv. Rom.).

Le même jour encore, en 1743, mourut au collège Louis-le-Grand, à Paris, le P. Guillaume Hyacinthe Bougeant, âgé de cinquante-trois ans, dont il avait passé trente-sept dans la Compagnie, l'un des humanistes et des historiens les plus remarquables du temps de Louis XV, le fléau des sectaires du diacre Pâris, dont les outrages furent un de ses plus beaux titres de gloire ; l'auteur d'un catéchisme qui est justement considéré comme un chef-d'œuvre ; religieux aussi humble que savant, se soumettant avec docilité, parmi

des applaudissements presque universels, aux avis ou à la censure des Supérieurs ; et à l'approche d'une mort prématurée, qui le frappait dans toute la vigueur de l'âge, répétant avec la plus filiale confiance en Dieu, « que son cœur était prêt et qu'il faisait volontiers le sacrifice de sa vie ».

Lettre du P. DE FONTENELLE *pour annoncer la mort du P. Bougeant, « au collège de Paris, ce 7 janvier* 1743 ». — ZACCARIA, *Bibl. ritual., t.* 2, *p.* 145, 146. — *Journal de Trévoux, juin* 1744, *p.* 968-979. — *Litt. ann. prov. Franc.*, 1743. — DE BACKER, *Bibliothèque des écriv. de la Compagn. de Jésus, t.* 1, *col.* 802-807. — MICHAUD, *Biographie universelle, articl.* Bougeant. — *Journal de Trévoux, juin* 1744, *p.* 968 *et suiv.* — DOM GUÉRANGER, *Institut. liturg., t.* 2, *p.* 545. — *Nouvelles ecclésiast., Ann.* 1731, *p.* 66, 128 ; *A.* 1735, *p.* 142 ; *A.* 1739, *p.* 71 ; *A.* 1741, *p.* 4, 12 ; *A.* 1759, *p.* 16.

Le même jour, près de Paris, mourut dans l'exercice du saint ministère en 1695, dans la quarante-neuvième année de son âge et la trente-et-unième de son entrée dans la Compagnie, le P. JACQUES CROISET, très saint religieux, l'un des meilleurs observateurs, disent nos Annales, de la onzième et de la douzième règles du Sommaire, ne cherchant, à la lettre, qu'à se renoncer en toutes choses et ne vivant que pour Dieu seul, dont il ne perdait jamais la sainte présence. Nul n'était d'ailleurs plus adroit à dissimuler aux yeux de ses frères ce qu'il pouvait souffrir des créatures, et tout ce qu'il s'infligeait à lui-même de douleurs volontaires. Mais ses moindres paroles et mille rencontres soudaines trahissaient trop visiblement son amour sans bornes pour Jésus en croix. Le peu de lignes consacrées à son éloge ne nous en a conservé par malheur aucun détail précis. Mais

bien des années après sa mort, le P. Judde, parlant aux novices de la dévotion du P. Croiset pour la divine Eucharistie, ne rappelait pas sans une profonde émotion avec quel respect l'admirable religieux avait un jour consommé les saintes espèces involontairement rejetées par les lèvres d'un mourant.

Elog. defunct. Prov. Franc. (Archiv. Rom.).

VIII JANVIER.

—

Le huitième jour de janvier de l'an 1657, mourut au collège de Quimper, à l'âge de soixante-seize ans, le P. Guillaume Thomas, humble et infatigable chasseur d'âmes, d'une simplicité digne des anciens âges, partageant sa vie entre la prière et le laborieux apostolat des enfants et des ignorants. Lorsque Notre-Seigneur eut inspiré au Vénérable P. Julien Maunoir l'œuvre incomparable des missions bretonnes, Guillaume Thomas touchait à la vieillesse et n'avait plus la vigueur de corps nécessaire pour d'aussi rudes expéditions. Il apprit néanmoins la langue bretonne, de manière à pouvoir du moins faire le catéchisme et entendre les confessions. Il publia même en bas-breton un abrégé de la doctrine chrétienne, qui fut d'un puissant secours aux missionnaires, dans toute l'étendue de la Cornouaille. Les pauvres, les prisonniers, les suppliciés étaient aussi l'objet des prédilections du saint homme ; et il leur parlait avec une foi et un amour auxquels nul d'entre eux ne résistait. Un des plus doux délassements de ses travaux était parfois de sortir dans la campagne et d'apprendre aux petits bergers qui gardaient les troupeaux, à prier Dieu.

Un jour que plusieurs d'entre eux l'entouraient et l'écoutaient avidement, il en aperçut un qui s'appelait Pierre, et était aveugle de

naissance. Vivement ému de son malheur et plein de la plus filiale confiance en Dieu : « Pierre, lui dit-il avec tendresse, regarde-nous donc » ! Et à l'instant, aux cris de joie et d'admiration de la petite troupe, dit l'historien du P. Maunoir, Pierre ouvrit les yeux à la lumière. Dans les derniers jours de sa vie, ce saint vieillard, épuisé de forces, offrait le touchant spectacle d'un prédestiné, à moitié déjà dans le ciel, conversant nuit et jour avec les bienheureux, et en union de cœur avec eux, chantant doucement sur son lit de mort des hymnes, des psaumes et des cantiques. C'était la naïve joie d'un enfant qui va voir ses frères et son père ; au moment où il rendait le dernier soupir, un de ses plus chers et plus saints amis le vit de loin, tout rayonnant d'un vêtement de gloire, monter vers le trône de Dieu.

Elogia defunctor. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 8ª *jan., p.* 16. — Boschet, *Vie du R. P. Julien Maunoir, p.* 33, 158.

Le même jour de l'an 1769 mourut en Chine, parmi les chrétiens du Hou-Kouang le P. Nicolas Roy, presque encore à la fleur de l'âge, mais épuisé avant le temps par douze années du plus laborieux apostolat. Son ancien Supérieur, le P. Louis du Gad, homme d'une vertu et d'une prudence consommées, après avoir vu de très près les saints martyrs de la cruauté de Pombal, dont il partagea les souffrances, déclarait néanmoins que jamais il n'avait connu d'âme plus complètement à Dieu que celle de ce jeune missionnaire ; et l'on peut dire,

ajoutait-il, qu'absolument mort à lui-même, à ses sens et à toutes les choses créées, il ne vivait plus que pour Dieu, de Dieu et en Dieu. Parmi les grâces dont il remerciait plus affectueusement Notre-Seigneur, le P. Roy signale en particulier dans ses lettres, celle d'avoir connu dès sa première enfance religieuse quelques admirables serviteurs de Dieu qui l'avaient animé bien moins par leurs paroles que par leurs exemples à ne jamais dire « c'est assez », quand il s'agissait de se vaincre et d'obéir aux inspirations de l'Esprit-Saint. Aussi ses années d'études et d'enseignement, où il n'avait en effet cherché que Dieu, lui laissèrent-elles jusqu'à la mort le plus doux souvenir ; et longtemps après, au milieu même de ses travaux apostoliques : « Oh ! la belle vie, écrivait-il, que la vie de collège, pour se préparer à l'œuvre de Dieu » !

Parti pour la Chine sans avoir dit un dernier adieu à sa mère, qui sur son conseil accepta héroïquement ce sacrifice, Nicolas Roy dut attendre près de deux ans au collège de Macao, la permission de pénétrer dans le Hou-Kouang, tant la persécution sévissait avec fureur dans toutes les provinces du Céleste Empire. Il put dire, dès son arrivée : « J'apprends à mourir à toute heure, je n'ai pas été trompé en venant ici ». Puis traçant le tableau de son apostolat de nuit et de son emprisonnement de jour pour subvenir aux besoins de son troupeau sans le compromettre, il témoignait sa joie de ne jamais savoir ce que Dieu lui préparait pour l'heure suivante, d'avoir trouvé la croix qu'il appelait « le don des dons », d'avoir à tout moment l'occasion d'offrir à Notre-Seigneur l'immolation de sa volonté propre, « martyre qui l'honore infiniment » ; également calme de cœur au pied de l'autel et dans les asiles les plus assurés, quand il lui fallait passer au milieu même des satellites qui le cherchaient, ou bien encore quand après avoir

découvert le lieu de son refuge, une troupe armée d'idolâtres en ébranlait les portes avec fureur et menaçait de tout mettre à feu et à sang, s'il ne leur était livré sur-le-champ par ses néophytes pour être écorché vif. Aussi écrivait-il peu avant sa mort : « Pour obtenir l'empire de l'univers, je ne voudrais pas mener un an la vie que je mène depuis dix ans ». Mais pour le bon plaisir de Dieu, il se sentait toujours prêt à répéter avec le glorieux apôtre des Indes : « Encore plus, Seigneur, encore plus » !

Lettre du P. Roy, *Lyon* 1831. — *Lettres édifiantes, édit.* 1780-82, *t.* 23, *p.* 408, 425, 571, 615; *t.* 24, *p.* 150.

IX JANVIER

—

Le neuvième jour de janvier mourut à Paris, en 1820, prosterné au pied du saint tabernacle, selon la demande qu'il adressait depuis longtemps à Notre-Seigneur, le P. Pierre Joseph de Clorivière, suscité de Dieu pour un des apostolats les plus cachés et les plus féconds de l'ancienne Compagnie et de la nouvelle. Rarement les desseins de la sagesse divine se jouèrent mieux des obstacles et firent mieux triompher la vertu dans l'infirmité. Appelé à l'âge de vingt-et-un ans dans la Compagnie par la très sainte Mère de Dieu, avec cette promesse presque au dessus de toute croyance, que Notre-Seigneur le destinait à être un Ignace et un Xavier, Pierre de Clorivière sembla, durant presque tout le cours de sa longue vie, dénué à peu près de tout ce qu'exigeait ce double héritage. Dès ses débuts, il apportait l'infirmité d'une langue bégayante, qui lui interdisait en apparence les fonctions du saint ministère et lui valut bien des humiliations. De plus, pendant ses dix-huit années de vie religieuse avant la destruction de la Compagnie, en butte aux tentations les plus affligeantes pour une âme angélique et sous une perpétuelle impression de pusillanimité et de défiance, il n'avançait de vertu en vertu qu'au prix de luttes et de victoires dont il ne soupçonnait pas l'héroïsme. Tout en le comblant parfois de grâces insi-

gnes, le Sauveur et sa sainte Mère ne le délivraient pas du sentiment profond de sa faiblesse. Mais il devait reconnaître plus tard combien cette conduite de Dieu lui avait été salutaire ; et consolant d'autres âmes fidèles, affligées de la même croix : « Les faveurs, leur écrivait-il, ne sont pas écrites au livre de vie, mais bien les privations, les tentations, les combats, les peines » !

Une seconde période de dix-sept années allait le préparer à la création de ses plus belles œuvres, en lui faisant connaître et en amenant peu à peu sous sa direction bien des âmes d'élite. Mais presque accablé sous le poids d'une nouvelle et plus douloureuse épreuve, la destruction même de la Compagnie, privé de tous les secours qui faisaient sa force, voyant approcher l'heure où l'impiété triomphante lui interdirait jusqu'au plus modeste ministère, il se disposait à partir pour le Nouveau Monde, dans l'espoir du moins de venir en aide à l'un de ses anciens frères, Jean Carroll, le saint et illustre fondateur de l'Église des États-Unis, lorsque à la veille même de son départ, Notre-Seigneur lui adressa cette parole : « Ce que tu vas chercher au delà des mers, pourquoi ne le ferais-tu pas ici » ? Et peu de jours après, une illumination soudaine lui révéla, sans qu'il y eût jamais pensé jusqu'alors, l'œuvre nouvelle qui allait être confiée à sa faiblesse, pour la plus grande gloire de Dieu. Depuis cinq mois, une loi sacrilège avait frappé à mort toute vie religieuse en France. Avec la constitution civile du clergé, tout prêtre fidèle à son sacerdoce, toute âme consacrée à la perfection, n'aurait bientôt plus en perspective que la déportation ou l'échafaud. Or, un rayon de lumière divine dont fut illuminé en un moment Pierre de Clorivière, lui remit soudain devant les yeux comment, aux premiers siècles du Christianisme, parmi les plus sanglantes persécutions, des milliers de

fidèles s'étaient voués, au milieu du monde et à son insu, à toute la sainteté des conseils évangéliques. Dès cette heure, le grand apostolat du serviteur de Dieu pour le salut de l'Église de France commençait ; et les deux ferventes Sociétés des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus et des Filles du Cœur Immaculé de Marie étaient fondées.

L'histoire de leur formation et de leurs travaux, de leurs épreuves et même de leur martyre pendant toute la période révolutionnaire, devint à partir de ce jour l'histoire même de leur saint fondateur. Mais par une étrange permission de Dieu et pour que l'intervention divine y fût plus visible, celui qui était l'âme de ces deux familles religieuses, qui les faisait vivre et agir par toute la France, passait lui-même dix années comme enseveli dans un cachot. Captif volontaire à Paris pendant la Terreur, dans l'étroit intervalle de deux murailles, il y demeurait les jours entiers priant ou écrivant, près d'un petit autel où il offrait chaque matin et conservait perpétuellement la sainte Victime ; puis à la faveur des ténèbres, comme aux anciens jours des catacombes, il allait consoler, instruire, absoudre et nourrir du pain des forts les âmes qui attendaient le secours de Dieu. Moins libre encore sous le despotisme de l'empire, qui le découvrit et l'enferma dans la prison du Temple, et gardé avec un soin si jaloux, que les instances de Pie VII lui-même, à l'époque du couronnement de Napoléon, ne purent obtenir sa délivrance, il n'en disait pas moins avec le grand Apôtre : « La parole de Dieu n'est point captive » ; et il la faisait encore parvenir à la double famille que Dieu lui avait donnée.

Enfin Pierre de Clorivière venait d'accomplir sa soixante-dix-neuvième année ; croyant n'avoir plus désormais qu'à mourir, il sentit au fond de son cœur un désir ardent d'aller se jeter entre les bras

de ses frères de Russie, quand tout à coup vers le mois de juillet 1814, il apprit par une lettre du Père Général, que la Compagnie de Jésus était au moment de ressusciter dans le monde entier, à la voix du vicaire de Jésus-Christ. En même temps, il recevait l'ordre de consacrer ce qui lui restait de vie et de forces à cette résurrection de la Compagnie en France. Le saint vieillard se mit alors, avec un grand courage et une confiance héroïque en Dieu, à cette dernière entreprise, plus laborieuse encore que toutes les autres. Il ne s'agissait de rien moins que de relever à lui seul ce grand édifice tombé sous les efforts du dix-huitième siècle. A son âge, il lui fallait instruire, former suivant l'esprit et les règles de saint Ignace, plus de soixante candidats accourus vers lui dès les premiers jours, hommes pour la plupart de très haute vertu et résolus à tous les sacrifices, mais d'âge mûr et dont le caractère déjà entièrement formé, risquait de ne plus avoir assez de souplesse pour se plier à cette vie nouvelle. Enfin comme au temps d'Ignace, toute ressource manquait à la première heure, tout, sauf un asile prêté par la charité des filles de saint François de Sales, un revenu qui pouvait nourrir au plus cinq personnes, et un vieillard n'ayant pour l'aider que des novices. L'histoire détaillée de la Compagnie renaissante en France, pourra seule donner une juste idée de ce qu'elle doit de reconnaissance à son vénérable fondateur, et de l'admirable tempérament d'activité, de dévouement, de prudence, de douceur et de fermeté, qu'il déploya dans une œuvre si difficile. Un homme éminent, qui n'avait connu que la Compagnie de Russie et rêvait pour chaque Province une organisation subite et complète, que Notre Bienheureux Père Ignace n'avait pu réaliser lui-même qu'en plusieurs années, se vit néan-

moins contraint d'avouer que les résultats obtenus par l'homme de Dieu étaient merveilleux. Et quand Pierre de Clorivière, au bout de trois ans, transmit son héritage aux vaillantes mains du P. Simpson, la Compagnie était redevenue en France l'espoir de l'Église.

Alors seulement cet ouvrier fidèle eut la permission de ne plus s'occuper désormais que de Dieu. Durant les deux dernières années de sa sainte vie, privé de la vue, ne pouvant plus offrir le divin sacrifice, mais persévérant dans la prière, il attendit paisiblement l'heure de sa délivrance. Depuis les premiers périls de la Terreur, il avait constamment demandé à Notre-Seigneur, ou de verser son sang sur un échafaud, ou d'expirer au pied du saint tabernacle. S'il n'avait point goûté les joies du martyre, la seconde de ces deux grâces ne devait pas du moins lui être refusée. Chaque matin, lorsque ses frères venaient à leur réveil adorer le Sauveur et lui offrir les prémices de leur journée, Pierre de Clorivière s'y trouvait déjà prosterné en adoration, depuis une heure entière. Ce fut là, au pied de l'autel, dans cette attitude de foi et d'amour, que le Sauveur daigna l'appeler à lui et que sa sainte âme, sans effort et sans agonie, se détachant des liens de son corps, passa, nous avons tout lieu de le croire, de cette vie mortelle à la bienheureuse éternité.

Litteræ encyclicæ de morte R. P. Petri-Josephi de Clorivière (Archiv. dom.). — La vie du R. P. Pierre-Joseph Picot de Clorivière, Mantes. — Guidée, *Notices historiq. sur quelques membres de la Société du Sacré-Cœur, t. 1, p.* 291. — *Annales mss. de S. Acheul, p.* 127. — *Différents documents mss. (Arch. dom.).*

Le même jour encore rappelle la précieuse mort du P. Guillaume Sarrazin, de la Province de Toulouse, et celle du P. Edmond de Joyeuse, de la Province de Champagne, arrivées, la première à Auch en 1599, et la seconde à Metz en 1677.

* Le P. Guillaume Sarrazin avait reçu de la vénération publique le glorieux surnom de *Saint*, et il s'était rendu digne de ce titre par les guérisons merveilleuses qu'il ne cessait d'opérer au moyen de l'eau bénite et surtout par son admirable humilité et par sa charité à toute épreuve. Un acte de miséricorde envers les pauvres de l'hôpital d'Auch lui coûta la vie: pendant qu'il les visitait et les consolait, il fut frappé d'un mal soudain, et trois jours après il remit pieusement son âme entre les mains de Dieu.

Le P. Edmond de Joyeuse, d'une des plus illustres familles de France, avait vainement sollicité la grâce d'être admis dans la Compagnie en qualité de Frère coadjuteur. Pour se consoler de ce refus, il obtint du moins celle de consacrer la plus grande partie de ses cinquante-et-une années de vie religieuse au salut et à la sanctification des pauvres, des enfants et des ignorants.

P. Edmond de Joyeuse. — *Elogia defunctor. Prov. Campan.* (*Arch. Rom.*).
P. Guill. Sarrazin. — *Litter. ann. Soc. Jes., ann.* 1599, *p.* 234.

Le même jour encore de l'an 1657, mourut saintement à Bordeaux le P. Pierre Moury, du diocèse de Limoges, le plus illustre

des héros de la charité dont la Province d'Aquitaine nous ait conservé le souvenir. A neuf reprises différentes, il s'était dévoué au service des pestiférés, bravant toutes les horreurs de la mort, et de quelle mort ! Atteint par le fléau, mais ne pouvant se résoudre à poser les armes, il avait obtenu, à force de prières, de se traîner encore en cet état à travers les quartiers les plus infectés, ne dût-il consoler et sauver qu'une âme de plus avant de succomber lui-même. Depuis bien des années les pauvres l'aimaient et le vénéraient comme leur père et leur apôtre. Beaucoup d'entre eux lui avaient déjà dû la vie en temps de famine ; ils l'avaient vu durant les plus grands hivers, venir parfois en pleine nuit, les recueillir mourants de froid et de faim, au milieu des rues et sur la neige. Et cependant cet homme de Dieu avait à peine un souffle, et ne semblait pouvoir espérer d'autre couronne que celle de la patience. Les douleurs de la fièvre le réduisaient souvent à l'agonie ; il s'était soumis plusieurs fois, avec un courage de martyr, à l'opération si cruelle et si dangereuse alors de la taille. Mais par une faveur toute miraculeuse, et qui montrait combien la charité de ce saint homme était agréable à Notre-Seigneur, à chaque retour de la peste, non seulement le P. Moury obtenait aussitôt assez de forces pour reprendre un travail vraiment surhumain ; mais la bonté divine charmait et suspendait toutes ses douleurs, jusqu'à ce qu'il eût ouvert le ciel aux dernières victimes du fléau.

Éloge du P. Pierre Moury approuvé par le P. Thyrse Gonzalez pour le Ménologe de la Compagnie.

X JANVIER.

—

Le dixième jour de janvier mourut dans l'île de Nègrepont, l'an 1661, le P. Charles Boilesve, vénéré comme un saint dans les missions de Constantinople, de Smyrne et de l'Archipel, qu'il évangélisait depuis dix-huit ans. Toute sa spiritualité, disait-il, tout ce qu'il méditait et enseignait aux âmes les plus élevées comme aux plus simples, se résumait en ces seuls mots de l'Oraison dominicale : « Que votre volonté soit faite » ! Et l'on ne pouvait assez admirer en toute rencontre sa vigueur et son égalité d'âme, pour tout entreprendre et tout supporter. S'agissait-il de son intérêt propre, jamais il ne faisait entendre une plainte ou n'opposait la moindre résistance. Mais s'il s'agissait de Dieu ou d'une âme, jamais ni outrages ni menaces de prison, de coups, d'exil ou de mort ne l'arrêtaient. « Ne croyez-vous donc pas, répondait-il souvent aux âmes timides qui lui faisaient part de quelque péril, ne croyez-vous donc pas à cette parole de Jésus-Christ : « Pas un seul cheveu ne tombera de votre tête sans la volonté de votre Père qui est au ciel » ! Rien d'ailleurs ne faisait mieux surabonder son cœur d'une joie divine, que d'être alors traité comme les plus chers amis de Dieu. Mais ce que l'on admirait peut-être plus encore, c'était de l'entendre répéter, même quand ses ennemis avaient prévalu et que les fruits de ses tra-

vaux semblaient au moment d'être anéantis : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite » !

Deux des plus belles œuvres que ce vaillant zélateur d'âmes avait établies à Smyrne, d'après les récits de ses compagnons, et qui portèrent d'admirables fruits de salut, furent une simple école de petits enfants et la Congrégation de Notre-Dame parmi les marchands français de l'Asie-Mineure. Sous prétexte d'œuvres plus relevées et plus importantes en apparence, plusieurs de ses amis ayant d'abord voulu lui représenter qu'une petite école était chose trop basse, rebutante et infructueuse : « Sachez, leur répondit-il avec fermeté, que rien ne doit être trop bas à ceux qui prétendent suivre Jésus-Christ, et nul n'y peut prétendre s'il n'aime de cœur l'humilité. Que si, dans ces humbles fonctions, on trouve la croix et les rebuts, l'onction de la croix y surabonde ». La ville entière de Smyrne s'étonna bientôt de voir à quel degré la parole et l'exemple des petits écoliers de Charles Boilesve faisaient refleurir la foi et toutes les vertus chrétiennes dans leurs familles. Sa congrégation de Notre-Dame eut une influence non moins décisive sur les Français qui prenaient part alors au commerce de tous les ports du Levant. Pas un de ceux qui s'y consacraient à la très sainte Mère de Dieu, dit le P. Fleuriau, ne le cédait au plus fervent congréganiste de France. L'un d'eux tombait-il publiquement dans une faute même légère : « Eh quoi ! lui disait-on, vous êtes de la congrégation de Notre-Dame, et vous faites cela » ? Dans une occasion très périlleuse : « Sachez, répondait hautement un congréganiste de Charles Boilesve, que j'aimerais mieux avoir trente coups de poignard au cœur qu'un seul péché mortel en l'âme ». Un autre ayant appris qu'un tableau impur allait être exposé à Smyrne, l'acheta sur-le-champ ; et bien qu'un hérétique vînt en toute hâte lui en offrir une

somme cinq fois plus forte: « Mon Père, dit-il à son saint directeur en le lui apportant pour le brûler, mon Père, faites-en un sacrifice à la Mère de toute pureté » ! Pour la délivrance des captifs, surtout de ceux et de celles dont la vertu et la foi étaient le plus en péril, leur bourse lui était toujours ouverte; et plutôt que de se soustraire à une pareille œuvre de miséricorde : « J'aimerais mieux, déclarait l'un d'entre eux, avoir perdu six mille écus ».

Mais loin de retirer jamais pour lui-même quelque fruit de la charité de ses disciples, cet admirable apôtre ne connaissait pas de plus douce joie, écrit un de ses Supérieurs, que de manquer des choses les plus nécessaires. Depuis bien des années, il n'avait pas même de lit, et il prenait son repos à terre ou sur une planche ; il rendit son âme à Dieu dans le dénuement le plus absolu, heureux de ressembler, dans sa mort comme dans sa vie, au Sauveur, qui n'eut pas où reposer sa tête et mourut dépouillé de tout sur la croix.

. *Elogia defunctor. Prov. Franc.* (*Arch. Rom.*). — *Lettre du* P. François Guilly *au P. François Martin, Supérieur des missions de la Grèce. Nègrepont, 4 mai* 1661 (*Coll.* Rybeyrète.). — Fleuriau, *État des missions de Grèce... : Lettre du* P. Charles Boilesve *au P. Nicolas de S*te *Geneviève sur la Congrégation de Smyrne, 24 avril* 1657 (*cf.* Carayon, *Docum. inéd., Relations inédites des missions de la C. de J. à Constantinople, Docum. K, p.* 213 - 226).

Le même jour, mourut en 1650, à Pont-à-Mousson, après soixante-six années de vie religieuse, le saint Frère Coadjuteur Etienne Belvaux, « reste vénérable, dit le P. Abram, de cette vieille génération de

Frères, formée à l'école des premiers disciples de saint Ignace », et dont toute la vie n'était que travail, prière, obéissance et oubli d'eux-mêmes. Il avait passé la plus grande part de sa longue vie à Pont-à-Mousson ou à Verdun, dans l'office de jardinier, travaillant sous les yeux et pour l'unique amour de Notre-Seigneur, qui l'avait élevé à un éminent degré d'oraison. Aussi commençait-il toutes ses journées en se levant un peu après minuit et passait le reste de la nuit à genoux devant le saint tabernacle, ou assis sur un humble escabeau quand ses forces vinrent à défaillir, jusqu'après la messe de communauté. Cette sainte pratique lui était si chère que, peu de mois avant sa mort, lorsqu'il fut tombé en enfance, il fallait invoquer le nom de la sainte obéissance pour l'empêcher à pareille heure de se lever ; mais à ce nom il se soumettait comme un enfant. On sait le trouble qu'excita durant quelque temps, dans plusieurs Provinces de la Compagnie, l'ordre de raccourcir les soutanes des Frères coadjuteurs, afin de les distinguer des Pères. Oubliant leurs premiers désirs d'une vie humble pour l'amour de Jésus-Christ, plusieurs, non contents de murmurer, sacrifièrent alors l'honneur et le bonheur de la vie religieuse. Mais le F. Belvaux, entendant exhaler de semblables plaintes: « Ah ! dit-il, si mon Supérieur le désire, qu'on coupe ma soutane jusqu'à la ceinture, pourvu qu'on m'accorde la grâce de vivre et de mourir dans ma vocation » !

Un dernier trait fera juger à quel degré le saint vieillard possédait l'esprit d'obéissance et de charité. Devenu à peu près entièrement sourd, et âgé de plus de quatre-vingts ans, il se rendait encore, après chaque repas, à la récréation commune, sans demander jamais d'en être dispensé. Or comme on lui en témoignait quelque étonnement: « C'est une de nos règles, répondit-il ; et si je n'ai plus le

bonheur d'entendre nos frères, leur vue seule me cause une vive joie ».

Litt. Ann. Soc. Jesu, A. 1650. — Abram, *Hist. de l'université de Pont-à-Mousson. (cf.* P. Carayon, *Documents inédits., Doc. XXII, p.* 539-541*).*

XI JANVIER.

—

Le onzième jour de janvier mourut à Paris, en 1816, l'angélique Frère Scolastique Jean-François Renard, le Stanislas de la Compagnie renaissante en France, qui ne le posséda que treize mois. Dieu lui avait donné pour mère une des plus saintes femmes de ce siècle, Jeanne-Claude Jacoulet, dont les leçons et les exemples lui apprirent de bonne heure à ne rien aimer des choses de la terre et à ne vivre que pour le ciel. Elle-même, après quelques années de viduité, se dévouant sans réserve au salut des pauvres, devint la fondatrice de la Sainte-Famille de Besançon. François Renard fut digne d'une telle mère ; dès sa plus tendre enfance, l'Esprit-Saint sembla l'avoir prévenu de grâces bien au-dessus de son âge. Il avait à peu près quatre ans, lorsque fixant un jour les yeux sur un crucifix, il pria une pieuse fille qui veillait sur lui, de lui en expliquer tous les mystères. Or en le voyant écouter dans un profond recueillement le récit de tout ce que Jésus a souffert pour nous: « Voudriez-vous, lui demanda-t-elle, être crucifié aussi pour Jésus » ? — « Oui », répondit-il avec un visage angélique. — « Eh ! bien, étendez vos pieds et vos mains pour être cloués contre la muraille » ! Et à l'instant même, François se plaçant dans la position de Jésus en croix, présenta ses pieds et ses mains, d'un air si pénétré, que sa pieuse gardienne fondit en larmes. A

partir de ce jour, la vue d'un crucifix sembla charmer toutes ses douleurs, bien qu'il fût souvent consumé d'une fièvre ardente, et qu'à la suite d'une chute des mains de sa nourrice dans un brasier, un de ses yeux fût constamment en proie à des douleurs très vives. Peu après, à l'âge de six ans, un ancien jésuite, le P. Bacoffe, visitant le petit François gravement malade, le déclara digne de recevoir sans délai le corps de Notre-Seigneur ; et dès que l'enfant l'eut reçu avec la ferveur d'un ange, il se trouva subitement guéri.

A peine eut-il appris à lire, que les vies de Notre-Seigneur et des Saints firent ses délices, et rien ne lui semblait plus naturel que d'imiter ce qu'ils avaient fait à son âge. Ainsi malgré les industries de son humilité pour dérober ses saintes pratiques aux regards des hommes, il fut surpris, vers l'âge de onze à douze ans, imitant saint Louis de Gonzague dans toutes les rigueurs de sa pénitence. Mais par une conduite admirable de la Providence, toutes les vies des saints de la Compagnie exerçaient en particulier sur son cœur un attrait si vif, que longtemps avant la résurrection des fils de saint Ignace en France, il se regardait comme l'un d'entre eux, et sur les seuls récits de leurs exemples, pratiquait déjà leurs vœux et leurs règles. Parlant de son obéissance, le P. Loriquet va jusqu'à dire, dans une notice inédite sur François Renard, que non seulement ce jeune écolier n'eut jamais à se reprocher une désobéissance vraiment volontaire, mais que ni sa mère ni ses maîtres ne se rappelaient avoir dû l'avertir deux fois d'un même défaut; et selon la déposition non moins expressive d'un de ses compagnons, mort lui-même en odeur de sainteté : « Plutôt que de manquer à l'obéissance, François se serait fait victime, comme Jésus, et jusqu'à mourir sur la croix ». C'était

bien là du reste ce qu'il avait promis à Notre-Seigneur: « Dussè-je être mis en pièces, je veux être un saint » ! A sept ans, il avait écrit à sa mère : « Faisons à Dieu, ma chère mère, avec une égale générosité tous les sacrifices qu'il nous demande ». Ce langage si simple et si au-dessus de la nature, était le fond même de son âme. Il l'exprimait encore une dernière fois, presque à la veille de sa mort, en quelques lignes si touchantes, que le vénéré Père Joseph Varin, son supérieur, y ajoutait ces mots de sa propre main: « Le croiriez-vous, j'ai été sur le point de brûler cette lettre, par l'effroi que m'a causé la sublimité des sentiments qu'elle exprime ». Enfin, lorsque François Renard eut rendu le dernier soupir, pas un des saints religieux qui vivaient avec lui, ne crut qu'il pût avoir besoin de leurs suffrages auprès de Dieu; et l'un d'eux écrivait encore : « J'éprouve une consolation singulière, en considérant ce cher enfant comme les prémices que la Compagnie de Jésus sur la terre offre à la Compagnie de Jésus dans le ciel ».

P. Varin, *Jean François Renard, novice de la Comp. de Jés., décédé le 11 janv.* 1816 (Notic. mss. *Archiv. domest.*). -- *Vie de Madame Jacoulet, chap.* 2, *p.* 28-73.

Le même jour de l'an 1741, mourut au collège Louis-le-Grand, où depuis plus de trente-deux ans il professait la rhétorique, le P. Charles Porée, justement célèbre par l'éclat de son enseignement littéraire, mais non moins vénéré de ses contemporains pour son admirable sainteté. Admis à l'âge de dix-sept ans parmi les novices, il prit

dès lors à tâche de se signaler, suivant la recommandation de saint Ignace, en tout ce que Notre-Seigneur voudrait de lui, et au poste où le placerait l'obéissance : bien persuadé qu'il n'est dans la vie religieuse aucun travail si humble ou si absorbant qui ne puisse et ne doive être digne de Dieu. L'esprit apostolique de sa vocation l'avait engagé de bonne heure à s'offrir pour les missions sauvages. Mais il lui fut répondu qu'une classe serait sa mission; il prit à la lettre cette décision, ne cherchant plus une autre voie pour suivre le Sauveur jusqu'à la plus haute perfection. « Aussi, ajoute l'auteur d'un de ses éloges, qu'eût-il fait après tout chez les nations infidèles de plus sérieux! Les martyrs ont-ils plus de patience et de courage, et les missionnaires plus de zèle ? « Parmi les applaudissements mêmes du monde, nul ne se rappelait avoir pu surprendre, selon l'expression d'un autre témoin de sa sainte vie, « aucun de ces retours de vanité et d'amour-propre si ordinaires aux beaux esprits » ; tandis qu'il ressentait la plus vive joie de voir louer ses frères, d'entendre même leur attribuer ses propres ouvrages, qu'il ne signait pas de son nom. Il était pauvre jusqu'au plus entier dénuement ; d'une rigueur pour lui-même qui égalait celle des pénitents les plus austères; d'une conscience angélique dont la délicatesse ne pouvait souffrir la plus légère imperfection, et ne le laissait monter à l'autel qu'après s'être purifié de plus en plus chaque matin au saint tribunal de la pénitence; il ne se reposait du plus accablant travail que par la prière, et portait tour à tour à ce double exercice une ferveur presque incomparable.

Charles Porée, depuis un tiers de siècle, passait pour un professeur accompli, un religieux parfait et l'apôtre de la jeunesse; les élèves formés par lui à l'amour des lettres et de la vertu, avaient

porté son nom dans toute la France; la plupart lui faisaient le plus grand honneur; un historien du siècle de Louis XV assure en avoir compté jusqu'à dix-neuf que l'Académie française accueillit au nombre de ses membres; pour lui, peu sensible à la gloire humaine, il n'aspirait qu'à être l'homme du bon plaisir de Dieu en toute chose. Quand il sentit s'approcher, presque à l'improviste, l'heure d'aller rendre compte de toutes ses œuvres, son cœur se trouva prêt; il n'aperçut rien à changer de ses dispositions de chaque jour. Il n'avait travaillé que pour le service de son Maître, il attendit sa venue avec joie. Une heure à peine avant d'expirer, il demanda comme consolation suprême et obtint d'être porté au pied d'un autel voisin, d'y assister une fois encore au sacrifice du calvaire, et de remettre ensuite au Sauveur son âme très pure, laissant à tous ceux qui l'environnaient le ferme espoir qu'il adorait désormais face à face celui qu'il venait d'adorer avec tant de foi et d'amour, caché sous le voile de la sainte hostie.

Elogia defunct. Prov. Franc. (*Archiv. Rom.*). — Bougeant, *Lettre à Mgr l'évêque de Marseille sur la mort du R. P. Porée. — Eloge du P. Charles Porée de la Compagnie de Jésus* (*Journal de Trévoux, A.* 1741, *p.* 546-560) — Claud. Griffet, *opp. Car. Porée, Præf.* — Desbillons, *Epicedium in obitum Caroli Porei.* — Boero, *Menol., 11 Genn., p.* 212. — de Backer, *Bibliothèque des écrivains* ..... — Alleaume, *Notice biographique et littéraire sur les deux Porée* (*Cf.* Carayon, *Bibliographie historiq. de la Comp. de Jés., p.* 326, *n.* 2389).

XII JANVIER

Dans l'octave de l'Épiphanie, de l'an 1646, mourut à Lorette le P. Denis Guillier, vaillant confesseur de la foi romaine sous le bâton des janisssaires et dans les cachots de Constantinople. Il avait succédé au P. François de Canillac dans le gouvernement des premières missions fondées en Turquie par Henri IV ; et les humbles débuts de son apostolat, presque uniquement renfermé dans les murs d'une petite école grecque, faisaient néanmoins concevoir les plus belles espérances pour la régénération de l'Orient. Parmi les quelques élèves qu'attirait l'attrait de la science au pied de la chaire où il expliquait *l'Organon* d'Aristote, plusieurs jeunes clercs ne tardèrent pas à concevoir une si haute estime pour les vertus aussi bien que pour la doctrine de leur maître, que peu à peu ils en vinrent à l'interroger sur la foi romaine. La vénération que témoignait le P. Guillier en toute rencontre pour les anciens Pères et docteurs de l'Orient, leur ravissait surtout le cœur. Un seul exemple fera juger des fruits de ses travaux. Le jeune moine Cyrille Bérée, passant de son école au siège archiépiscopal de Thessalonique, porta bientôt de rudes coups au schisme grec ; et peu d'années après, appelé au trône patriarcal, il s'empressa dès son retour à Constantinople, de réclamer la présence et le concours du P. Guillier. Mais

l'homme de Dieu était déjà en exil. Par une mystérieuse conduite de la Providence, son glorieux et fidèle disciple, après un court pontificat, placé dans l'alternative du dernier supplice ou de l'anathème de la foi romaine, se livra aux bourreaux avec tant d'héroïsme, qu'au témoignage d'Allatius il fut question à Rome de le placer sur les autels.

Quant au P. Denis Guillier, comme la plupart de ses compagnons et de ses successeurs durant près d'un siècle, il avait eu à plusieurs reprises l'insigne honneur d'être mis à la chaîne et « bâtonné à la turquesque », selon l'expression de nos vieux annalistes. Or c'était bien là le salaire qu'il était venu chercher en Orient. Nous possédons encore la relation des dernières souffrances que lui infligèrent les sectateurs de Mahomet, avant de le bannir sous peine de mort, avec ses deux compagnons, le P. Jean Régnier et le F. C. Amable Fressange, dignes de la même récompense. Ils furent traînés au fond d'une sorte d'égoût attenant à une mosquée et d'une infection intolérable: « On nous enchaîna tous trois par le cou, comme de pauvres bêtes, écrit à l'un de ses supérieurs le P. Jean Régnier, avec des colliers de fer reliés ensemble par une grosse chaîne rivée au mur. La nuit, pour reposer, il ne se peut dire combien elle nous incommodait; et notre principal exercice le long du jour, après nos prières et offices, était de nous exhorter les uns les autres à souffrir en fidèles disciples de Jésus-Christ ». Mais bientôt s'oubliant eux-mêmes, pour travailler encore au salut des âmes autant qu'un pareil état pouvait le permettre : « Nous nous avisâmes, ajoute le saint captif, d'entreprendre une traduction en grec vulgaire de l'Imitation de Jésus-Christ». Au bout de cette douloureuse captivité de cinquante jours, à la veille même de celui où ils devaient être dé-

portés dans une des îles de l'Archipel, ayant mis la dernière main à ce fruit béni de leurs souffrances, ils eurent la consolation de le faire parvenir à l'un de leurs compagnons demeuré libre, le P. Isaac d'Aultry.

Le lendemain recommençait pour eux un nouveau martyre d'un mois, dont le premier n'avait été que l'ombre. Jetés dans une barque, à la merci de soldats musulmans, qui leur rappelaient les dix léopards du glorieux évêque et martyr d'Antioche, saint Ignace, exposés nuit et jour à toutes les injures de l'air, de la pluie, des tempêtes, sans couverture, plus qu'à demi-nus, car leurs premiers gardiens les avaient dépouillés à peu près de tout, ils se virent traités encore durant ces trente jours, comme des criminels condamnés à mourir de faim et de froid; et leur unique adoucissement, à certaines heures plus affreuses, avait été, ajoute le même auteur, de s'animer entre eux par le souvenir des quarante martyrs d'Arménie sur leur lac glacé.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* VI, *lib.* 5, *n.* 237, *p.* 411 *et seqq.* — *Récit de l'emprisonnement et de la déportation des PP. Guillier, Régnier et du F. Fressange (Arch. Rom. Missio Constantinop.).* — Allatius, *de Eccl. orient. et occid. perpetua consensione, p.* 1077.

Le même jour de l'an 1735, mourut à Paris, en grande réputation de science et de piété, le P. Jacques Longueval, l'éminent historien de l'Église de France et le défenseur intrépide des droits du Saint-Siège contre le Jansénisme et les Parlements. Né dans le Santerre, près de Péronne, et brillant élève de la Compagnie au

collège d'Amiens, il avait parcouru avec honneur le cercle entier des études sacrées et profanes et tous les degrés de l'enseignement, mais en vrai fils de saint Ignace, qui se souciait peu de sa propre gloire et, dans ses travaux littéraires, ne recherchait que la gloire de Dieu. Il en donna une preuve éclatante, lorsque au péril même de sa liberté, il publia, sans pouvoir toutefois y mettre son nom, une des plus belles défenses de l'autorité doctrinale du Saint-Siège, son Traité du schisme, aussitôt proscrit et condamné au feu par le Parlement, comme autrefois ceux de Suarez et de Bellarmin.

A la suite de cette intrépide profession de foi, Jacques Longueval dut se condamner à un exil volontaire pendant près de huit ans ; il en profita pour préparer, dans le même esprit, l'histoire de l'Église Gallicane jusqu'au pontificat d'Innocent II. Des juges éminents ont cru pouvoir mettre ce travail au rang des plus belles œuvres de notre histoire; et elle lui valut à plusieurs reprises la haute bienveillance des assemblées du clergé de France, ainsi que les injures de tous les partisans du schisme et de l'hérésie. Ce grand et savant religieux était en même temps un modèle de piété, un homme de prière, renommé en particulier pour sa tendre dévotion envers la très sainte Mère du Sauveur. Mais l'une des vertus que l'on admirait le plus en lui, était sa rare modestie à recevoir un conseil ou une critique, et à soumettre ses ouvrages à la censure de ses supérieurs et de ses amis.

Elogia defunct. Prov. Franc. (Archiv. Rom.). — Fontenay, *Hist. de l'Église Gallicane, t.* 9 (*en tête du vol.*). — de Backer, *Biblioth. des écrivains de la Comp.* (2e *édit.*), *t.* 2, *col.* 790. — *Journal des savants*, A. 1731,

p. 131, 201, 267, 330; *A.* 1733, *p.* 601, 645; *A.* 1735, *p.* 539, 601; *A.* 1741, *p.* 154. — *Nouvelles ecclésiastiques, A.* 1730, *p.* 233.

N. B. Le Traité du schisme du P. Longueval, les thèses publiées à Paris par le P. Coret et dénoncées avec fureur par les jansénistes, la défense de S. Grégoire VII et d'Honorius par les Pères René Hongnant et Charles Merlin, et quelques autres ouvrages du même genre, méritent d'occuper une place d'honneur dans l'histoire des doctrines de la Compagnie. Au milieu de difficultés presque inextricables, en face d'un pouvoir judiciaire qui étouffait par la violence toute voix s'élevant en faveur des droits et de la constitution divine de l'Église, il fallait autant de science que de courage pour exposer alors avec une pareille supériorité la plus pure doctrine catholique dans le langage le plus ferme et le plus capable de rattacher étroitement la France au Vicaire de Jésus-Christ. Les chapitres du P. Longueval sur les traditions doctrinales du clergé français et les libertés gallicanes, ébranlent le gallicanisme théologique et parlementaire jusqu'en ses fondements: il y établit hautement que *les auteurs qui ont traité des libertés de l'Église gallicane, ont avancé des maximes tendantes au schisme; et que l'Infaillibilité du Pape ou sa supériorité sur le Concile n'est contraire à aucune de ces libertés; il y met en lumière le peu d'autorité de ceux qu'on regarde comme leurs défenseurs les plus renommés*. Et rappelant cette belle parole du cardinal de Lorraine au concile de Trente, « qu'en peu de mois trois mille religieux avaient souffert en France le martyre, plutôt que de renoncer à l'obéissance due au Souverain Pontife », il ajoute, sans crainte d'être démenti: « on trouverait encore aujourd'hui les mêmes dispositions dans la plupart des religieux français ».

Le même jour encore de l'an 1829, mourut le P. Timothée Chauchon, trois mois après avoir fondé la maison de Vals, dont il fut le premier supérieur. Il était entré au noviciat de Paris à l'âge de

vingt-cinq ans, presque au lendemain de son élévation au sacerdoce. Parmi tant d'excellents religieux que la Providence, dans ces premiers temps, daigna donner à la Compagnie renaissante en France, bien peu paraissent avoir laissé le souvenir d'une plus haute et plus héroïque vertu. On dirait, à lire les témoignages qui lui furent rendus après sa mort, que rien ne se fût alors opposé à une enquête solennelle pour lui obtenir quelque jour l'honneur d'être inscrit par l'Église sur la liste des Bienheureux.

Ce fut en montant à l'autel pour y consacrer la première fois le corps et le sang de Jésus-Christ, que Timothée Chauchon comprit quel degré de sainteté Dieu attendait de lui, et se décida sans retour à ne reculer devant aucun sacrifice pour devenir un saint. Il avait à vaincre une nature ardente et difficile. L'indépendance était un des traits distinctifs de son caractère. Apre et impatient dès son enfance, d'un souverain mépris pour tout vice bas et dégradant, d'une foi énergique mais peu affectueuse, encore impétueux et dissipé, même au grand séminaire, il semblait promettre à l'Église un prêtre véritablement chaste et fidèle, mais trop dénué de ce qui fait un homme de Dieu. En redescendant de l'autel, il parut avoir un cœur nouveau. Bientôt il ambitionna l'honneur de porter le joug de la perfection religieuse ; et il l'embrassa d'un si grand amour, que les témoins de sa seconde vie ne purent soupçonner qu'il eût jamais aspiré à en porter un autre, tant il leur sembla constamment épris de la sainte joie d'obéir, de s'abaisser au-dessous de tous ses frères, de se dépenser en leur faveur, et de se crucifier sans autres limites que celles où il pourrait craindre d'offenser Dieu.

« De tous les hommes avec qui j'ai vécu dans quelque sorte d'in-

timité, dit un de ceux dont on a recueilli le témoignage, le P. Chauchon est bien certainement celui qui m'a paru le plus entièrement mort au monde et à lui-même. J'ai pu le suivre dans tous les détails de sa vie privée ; je déclare devant Dieu que je n'ai jamais pu découvrir en lui ni retour d'amour-propre, ni recherche secrète, ni attache à ses propres commodités, ni aucune de ces faiblesses pour ainsi dire inhérentes à notre nature, et dont les âmes les plus saintes ont tant de peine à se défendre ». En particulier, son amour pour la mortification était si grand, que non content de l'usage de tous les instruments ordinaires de pénitence, il alla, dit-on, par un de ces excès de ferveur que nous trouvons dans la vie de quelques saints pénitents, comme le Vénérable P. Mancinelli, jusqu'à vouloir éprouver les tourments du feu. Le modèle auquel il s'affligeait uniquement de ressembler si peu, était le Sauveur dans sa passion et sur la croix. Son dénuement fut si extrême, quand il fonda la maison de Vals, qu'il vécut, dans les premiers temps, comme un véritable mendiant, contraint de chercher, à titre d'aumônes, avec sa subsistance de chaque jour, quelques planches et quelques clous, pour faire des tables et des lits à ses frères et à lui ; recueillant bien des rebuts de la part des riches, tandis que les pauvres du village lui apportaient trois ou quatre sous.

Entre plusieurs exemples du zèle et de l'habileté de ce saint homme à former les âmes les plus grossières à une haute perfection, on cite un pauvre domestique du collège de Billom, en proie à de cruelles douleurs de goutte, et auquel il avait appris à méditer les mystères du saint Rosaire. Souvent les souffrances arrachaient à ce malheureux des cris aigus. Or, un jour que le P. Chauchon

lui demandait de ses nouvelles : « Ah, mon Père, répondit-il, depuis que vous m'avez appris à penser aux souffrances de Notre-Seigneur crucifié, je ne ressens plus les miennes ».

Litteræ ann. Soc. Jesu in Gallia, 1814 - 1835, *p.* 34, 36. — *Déposition mss. de vingt-huit témoins sur les vertus du P. Timothée Chauchon (Arch. dom.).*

XIII JANVIER.

—

Le treizième jour de janvier de l'an 1599, mourut saintement à Pont-à-Mousson le P. Bernard Roillet, l'un de ces intrépides missionnaires dont les travaux ne semblent plus aujourd'hui connus que de Dieu, mais qui, durant les quarante dernières années du seizième siècle, soutinrent ou rétablirent la foi catholique dans une grande partie de la France, au péril incessant de leur liberté et de leur vie. Les contemporains de Bernard, en sauvant son nom de l'oubli, se bornent presque à lui rendre ce témoignage si expressif dans sa brièveté, que pour combattre l'hérésie, jamais il n'avait reculé devant le martyre. Or il en avait eu bien souvent toutes les horreurs devant les yeux, et la palme pour ainsi dire entre les mains. Il s'était vu tour à tour traîné au gibet, la corde au cou, le corps meurtri, mais allant à la mort comme à un triomphe: puis soudain délivré par l'intervention visible de Dieu, ou par des populations catholiques prévenues au dernier moment et accourant en armes. Le centre, l'est et le nord de la France semblent avoir été le principal théâtre de son zèle.

Contre le mélange d'astuce et de violence du calvinisme, l'intrépidité communicative de Bernard Roillet ne fut pas moins heureuse à ranimer le courage des fidèles qu'à déjouer les ruses et à con-

fondre l'audace de ses adversaires. Pour rétablir l'honneur du culte divin, des pèlerinages, ou des funérailles catholiques, après avoir convoqué les fidèles, il marchait lui-même à leur tête, portant la croix haute, ce que depuis longtemps nul n'avait osé faire, heureux s'il recevait de quelque main hérétique les premiers coups. Le P. François de la Vie nous a conservé le souvenir d'un des plus précieux monuments du zèle de Bernard Roillet, lorsqu'il évangélisait le Berry. On sait de quel éclat brillait alors l'enseignement du droit, dans l'université de Bourges. Les doctes leçons de Cujas et de ses collègues y attiraient autour de leurs chaires une nombreuse et ardente jeunesse. Mais la foi de Cujas ne répondait pas à sa science, et de nos jours encore les calvinistes le revendiquent pour un des leurs. Or le serviteur de Dieu entreprit de conjurer un si grand péril, qui menaçait, avec les écoles de Bourges, toute la France catholique, par les jurisconsultes qui allaient sortir de leur sein. Il organisa donc « une espèce de confrérie des écoliers ès-lois », chose qui lui réussit, au grand bien et profit spirituel de ces jeunes gens et de la sainte Église, à laquelle ils formèrent comme un boulevard inexpugnable, et par leur doctrine et par la vigueur de leur foi.

A défaut du glaive et de l'échafaud, le martyre de la patience devait couronner cette belle vie du P. Roillet : « ses vertus, ajoute le même auteur, brillèrent encore plus en sa maladie qu'en sa santé ; car l'excès de ses grands travaux lui ayant refroidi les nerfs, ainsi que nous le lisons du glorieux pape saint Grégoire, il fut plusieurs années cloué à un lit ou à une chaise, et il y soutint d'étranges convulsions, avec une patience digne de son courage, que rien ici-bas ne pouvait abattre, étant insensible depuis longtemps à tout

mal qui ne blessait pas l'honneur de Dieu ».

Litter. ann. Societ. Jesu, ann. 1599, *p.* 210. —*Elog. defunct. Prov. Campan. (Arch. Rom.).* — Abram, *L'université de Pont-à-Mousson ; cf.* Carayon, *p.* 285. — *Extraits des mémoires histor. et apologét. pour la Compagnie de Jésus en France, par le* P. François de la Vie, *ann.* 1599.

Dans la nuit du douzième au treizième jour de janvier, mourut à Forcalquier, en 1828, le P. Sébastien Chanon, épuisé par l'excès de ses travaux pour le salut des âmes, à l'âge de quarante-et-un ans. Né d'une humble famille, à quelques lieues de La Louvesc, dans un pays où la mémoire de saint François Régis est encore aujourd'hui toute vivante, Sébastien Chanon ne fut initié aux premières leçons de foi et de vie chrétienne, qu'au plus fort de la tourmente révolutionnaire ; dès lors néanmoins il n'aspira qu'à suivre Jésus-Christ, comme les saints apôtres dont il entendait raconter la vie. Mais à l'âge de dix-huit ans, il n'avait pu faire aucune autre étude, lorsqu'il connut vers 1805, les Pères de la Foi. Jugeant alors que Notre-Seigneur lui interdisait tout espoir de monter jusqu'au sacerdoce et le voulait dans une vie non moins laborieuse mais plus obscure, il s'offrit de bon cœur au P. Varin, en qualité de Frère coadjuteur, et fut accepté. Cet abandon parfait à la Providence divine lui mérita promptement des grâces insignes pour sa sanctification personnelle, et ne le prépara que plus sûrement, bien qu'à son insu, à devenir un instrument de choix entre les mains de Dieu.

Quatre ans plus tard, le gouvernement impérial dispersait la peti-

te Société des Pères de la Foi ; et le F. Chanon, contraint de rentrer dans sa famille, perdait presque tout espoir de vie religieuse ; mais soudain se réveillèrent ses anciens désirs de gagner des âmes à Dieu. Son frère aîné, le P. Étienne Chanon, lui enseigna les éléments de la langue latine, et le mit en état de se préparer aux ordres sacrés. Dès qu'il les eut reçus en 1816, il vint solliciter du P. de Clorivière la grâce d'être réuni à ses anciens Pères et Frères, devenus dès lors presque tous novices de la Compagnie de Jésus. Cependant cette fois encore, Dieu parut d'abord vouloir comprimer cette flamme de zèle apostolique dont son serviteur était consumé.

Durant à peu près dix années, l'enseignement et la surveillance des petits enfants, ou les assujettissantes fonctions de sous-ministre, de ministre et de procureur, fournirent au P. Sébastien Chanon l'occasion de s'exercer aux plus solides vertus ; on voyait briller en lui une inaltérable soumission à toutes les dispositions de ses supérieurs, une humble et douce joie que rien n'altérait, quel que pût être à son égard le bon plaisir de Dieu ; si quelquefois l'obéissance lui confiait soit un catéchisme de petits enfants, soit une instruction familière dans quelque pauvre église de campagne, il laissait éclater une sainte allégresse. Il se préparait, dans ses moments libres, à ces modestes ministères avec un soin et un respect dignes de sa foi. Ce désir de se consumer au salut des âmes était même en lui si ardent, que bien souvent la nuit, durant son sommeil, se croyant en pleine mission, il adressait d'ardentes exhortations à son auditoire, ou entonnait les cantiques les plus populaires. Très dur en même temps à son propre corps, le fidèle disciple de Jésus-Christ s'animait encore aux exercices de la pénitence et de la prière dans le même esprit apostolique ; bien persuadé qu'un

vrai missionnaire doit être toujours prêt à tout souffrir et à manquer de tout. On ne pouvait lui faire accepter un soulagement; même infirme, il se flagellait longuement avec une rigueur extrême; sa patience parmi les contradictions était invincible; souffrir les mépris lui semblait facile, tant il se méprisait sincèrement lui-même.

Ces héroïques vertus du serviteur de Dieu étaient surtout le fruit de son union de cœur avec Jésus-Christ, renouvelée chaque jour à l'autel; et l'on assure qu'un véritable reflet de joie surhumaine brillait dans ses yeux et sur son visage tandis qu'il tenait dans ses mains le corps du Sauveur. Enfin, la belle carrière des missions fut ouverte à peu près sans réserve au P. Sébastien, mais après plus de sept ans d'attente et deux années seulement avant sa mort. Les exercices du jubilé sur tous les points du diocèse de Digne, eurent par malheur bientôt épuisé les forces de cet autre Régis, qui regardait comme une lâcheté de songer à son corps tant qu'un pécheur avait besoin de lui. Un des témoins de ses derniers travaux, qui remplissait les fonctions de Père spirituel au collège de Forcalquier, le P. Desbouillons, n'hésite pas à l'appeler un vrai martyr du zèle apostolique; et quand il eut rendu à Dieu sa sainte âme, il reçut, ajoute le P. Delvaux, tous les témoignages de vénération qu'on donne aux saints. Il fallut même, le jour de ses funérailles, pour répondre aux vœux du clergé et du peuple de Forcalquier ainsi que des campagnes environnantes, que le corps du saint Père, revêtu des habits sacerdotaux et le visage découvert, ne fût porté au cimetière qu'après avoir parcouru comme en triomphe toutes les principales rues de la ville; et plusieurs mois après on trouvait encore priant sur sa tombe, pour obtenir de Dieu

quelques grâces insignes, parfois jusqu'au milieu même de la nuit, beaucoup de ceux qu'il avait délivrés de l'esclavage du démon, ou dirigés dans les voies de Dieu.

Notes et Notice sur le P. Sébastien Chanon (Coll. LORIQUET, *Arch. dom.).*

XIV JANVIER.

—

Le quatorzième jour de janvier de l'an 1743, mourut à S^{t}-Nicolas-du-Port en Lorraine, le P. Jacques Villotte, célèbre par ses travaux apostoliques au milieu des Arméniens de l'empire turc et de la Perse, et par ses héroïques tentatives pour porter l'Évangile dans les plus impénétrables contrées de l'Asie. Travailler pour Dieu ou mourir était sa devise. La flamme qui le consumait pour gagner des âmes et la rare intrépidité de son cœur l'avaient fait choisir pour frayer par terre de nouvelles routes aux missionnaires destinés à la Chine, et nous avons encore le double itinéraire qu'il se traça, durant son séjour à Ispahan, pour atteindre aux confins du Céleste Empire. Il espérait y recueillir une riche moisson d'âmes pour le ciel et de souffrances pour lui-même, avec la perspective du martyre, double et puissant attrait, lisons-nous dans sa relation, pour le cœur d'un vrai missionnaire de la Compagnie, puisque son unique désir doit être, ajoutait-il, ou de s'épuiser pour Dieu ou de mourir.

Mais à des courses aussi gigantesques faites à travers d'immenses états, des montagnes inaccessibles, des hordes qui ne vivaient que de brigandages, et tant de royaumes inconnus, nulle force d'âme ne suffisait et ne suffirait peut-être encore, même de nos jours. Il lui fal-

lut donc, sur l'ordre de ses supérieurs, restreindre l'ardeur de son zèle dans les limites de la Perse et de l'Arménie ; et il y consuma près de vingt années de sa vie, en véritable enfant d'obéissance, « bien résolu, écrivait-il, en quelque endroit qu'elle me mette, d'y bien garder mon poste, et persuadé qu'il n'y a pour moi d'autre vertu que de sacrifier tout pour l'amour de Jésus-Christ à sa très sainte volonté ».

Les débuts de l'apostolat du P. Villotte, dans la mission d'Erzeroum, furent des plus humbles et des plus pénibles. En face de plusieurs milliers de schismatiques et sous le gouvernement ombrageux des Turcs, il en était réduit à parcourir la ville du matin au soir, entrant dans chaque maison où l'on consentait à le recevoir et à l'écouter. Peu à peu gagnés par sa charité et sa patience, les pères, les mères, les enfants et les domestiques se réunissaient autour de lui pour l'entendre expliquer un point de la vraie foi ou de la loi divine, laissant souvent voir sur leur visage leur faim de la parole de Dieu. Puis il allait recommencer ailleurs et jusqu'à la nuit, sans se lasser jamais ni se dégoûter. Pour mieux s'emparer des esprits et y imprimer ses leçons plus profondément, son ingénieuse charité inventa un jeu composé d'emblèmes et de figures, qui exprimaient les dogmes et les pratiques de piété de la vraie religion. Or, non seulement les enfants y prirent goût, dit le P. Fleuriau dans son tableau de l'Église d'Erzeroum, mais les grandes personnes et jusqu'aux principaux de la nation voulurent avoir de ces jeux, que le Procureur des missions du Levant fit graver en France ; et ils s'instruisaient peu à peu, en se divertissant, de ce qu'ils n'auraient pu savoir ou retenir qu'au prix de beaucoup de temps et de peine. Ainsi l'œuvre de Dieu se consolidait, et l'heure

du retour de la nation Arménienne à la foi de Rome semblait proche, quand l'astuce et les violences du trop fameux patriarche Avédike déchaînèrent une persécution formidable qui arracha le serviteur de Dieu à son troupeau. Ainsi l'anéantissement de ses espérances, les calomnies et les outrages d'une populace ameutée, la prison, les fers, plusieurs tentatives d'empoisonnement ou d'assassinat, enfin la sentence formelle du gouverneur turc et la déportation du vaillant et saint missionnaire semblaient être ici-bas son dernier salaire. Mais Dieu lui donnait la consolation de laisser dans le feu de la persécution bien des âmes fidèles et inébranlables, qui en attendant l'arrivée de ses successeurs, surent garder leur foi au prix de leur fortune, de leur liberté et de leur vie.

Villotte, *Voyages d'un missionnaire en Turquie, en Perse, en Arménie, etc.* — Fleuriau, *État présent de l'Arménié, p.* 157. 187. 190. 200. — D. Calmet, *Biblioth. de Lorraine, p.* 1018.

Le même jour mourut à Paris, l'an 1744, à l'âge de soixante-treize ans, le P. Étienne Souciet, l'aîné de cinq frères qui avaient suivi son exemple, en se consacrant à Dieu dans la Compagnie de Jésus : « un de ces hommes, dit le P. de Fontenelle en annonçant sa mort, également savants et vertueux, digne des temps de la première ferveur et des plus beaux jours de la Compagnie ». Sa frêle santé ne lui permit pas de parcourir en entier, après son noviciat, le cercle ordinaire de l'enseignement ; mais son courage le soutint au milieu de toutes les études qui pouvaient servir à la gloire de Dieu. « Il

est peu de savants, dit l'auteur de son éloge dans le journal de Trévoux, qui aient porté plus loin le travail et la science ». Ses dissertations sur l'Écriture sainte, sa parfaite connaissance des langues anciennes et de celles de l'Orient, sa vaste érudition qui s'étendait à toutes les branches des sciences humaines, lui avaient fait de nombreux amis dans tous les royaumes de l'Europe, jusqu'en Danemarck et en Suède, parmi les savants hérétiques, aussi bien que parmi les défenseurs de l'Église, et particulièrement parmi les continuateurs des « Actes des Saints ». Cette influence extraordinaire ne lui était précieuse que par l'apostolat qu'elle lui permettait d'exercer, et l'on a dit avec justice de ce grand et saint religieux, qu'il rappelait fidèlement ces premiers enfants de saint Ignace, en qui les infidèles eux-mêmes ne savaient qu'admirer le plus de la science ou de la vertu.

Lettre circulaire du P. DE FONTENELLE, « *à Paris, ce* 14 *janv.* 1744 ». — *Journal de Trévoux, avril* 1744, *p.* 746-756. — DE BACKER, *Biblioth. des écriv. de la Comp.*, 2e *édit.*, *t.* 3, *col.* 871. — *Biogr. univ., tom.* 43, *p.* 171. — FELLER, *Dictionnaire histor., au mot* SOUCIET.

Le même jour, mourut à Orléans, l'an 1688, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, le F. ANTOINE GUILLET, Coadjuteur temporel, l'humble et dévoué serviteur de tous, pendant les cinquante-cinq ans qu'il vécut dans la Compagnie. Les offices pénibles, et même plusieurs à la fois, les longues courses qu'il faisait en jeûnant au pain et à l'eau, et souvent chargé de lourds fardeaux, les veilles prolongées

durant les nuits entières, tous les services de la plus prévoyante charité, qui ne trouvait rien de trop bas quand il s'agissait de soulager ses frères, avaient fait du F. Guillet un de ces parfaits religieux également chers à Dieu et aux hommes, et dont la mémoire est à jamais en odeur de bénédiction.

Elog. defunct. Prov. Franc. (Archiv. Rom.).

XV JANVIER.

—

Le quinzième jour de janvier de l'année 1696, mourut au collège de Hesdin, le P. Jean Joseph Séguin, de la Province de Paris. A peine âgé de trente-cinq ans, il était déjà parvenu, dit sa notice, à une haute perfection ou plutôt à une sainteté consommée. Ceux qui ne comprenaient pas à quel point le bon plaisir de Dieu était le seul mobile de toute sa vie, osèrent quelquefois accuser sa régularité de scrupule; mais elle était, en réalité, le modèle et l'admiration même des plus parfaits; sa seule vue portait dans les âmes un profond sentiment de la présence et de l'amour de Dieu. Les souffrances du corps et les épreuves intérieures de l'âme le retinrent longtemps comme sur la croix, et l'aidèrent à purifier parfaitement son cœur de toute affection aux choses créées.

Après avoir enseigné les belles-lettres, la rhétorique et la philosophie, le P. Séguin, se sentant défaillir rapidement, demanda, pour ne pas être tout à fait inutile, une classe de petits enfants, et il s'attacha à faire pénétrer dans l'âme de ses élèves, avec les premiers éléments de la grammaire, un tendre amour pour la sainte Vierge et son divin Fils. Pendant les trois derniers mois de sa vie, au milieu d'extrêmes douleurs, toutes ses paroles et ses moindres gestes ne respirèrent que la reconnaissance envers Dieu et envers

ses frères, avec un ineffable sentiment de calme, de douceur et de sainte joie. Tant qu'il put se traîner à l'église, pour assister du moins au saint sacrifice et se nourrir du corps adorable du Sauveur, il n'y manqua jamais, quoi qu'il pût lui en coûter, et il passait la journée entière à s'entretenir avec Dieu, ou à parler de Dieu à ceux qui venaient le visiter. La paix inaltérable dont le P. Séguin jouit dans ses dernières douleurs, fut tellement au-dessus de tout sentiment humain, qu'on la regarda justement comme les prémices de la félicité et de la gloire que Dieu réservait dans le ciel à son fidèle serviteur.

Lettre circulaire sur la mort du P. Jean Joseph Séguin (*Archiv. Rom.*).

Le même jour, mourut à Lyon, l'an 1839, le P. Pierre Roger, que Dieu appela à lui pendant qu'il faisait une dernière fois les Exercices de saint Ignace pour se préparer à la mort. « C'était un homme d'une foi antique, disent nos annales, et dont les œuvres méritent d'être racontées pour la consolation de plusieurs et l'exemple de tous ». Il était déjà prêtre, dans le diocèse de Coutances, sa patrie, lorsqu'éclata la Révolution. Il dut se réfugier en Allemagne ; mais dès 1795, il se joignit aux Pères Tournely et Varin, qui avaient fondé la Société du Sacré-Cœur. Rentré en France avec ses compagnons, en 1800, il se fit remarquer par son zèle et son habileté à fonder les œuvres les plus variées et les plus utiles, auxquelles il imprimait le caractère particulier de foi vive et

d'énergie qui le distinguait lui-même. Aucun genre de travail ne lui était étranger. A Paris, à Lyon, à Coutances, à Marseille, il prodigua ses soins aux laïques, aux prêtres, aux religieux, aux soldats, aux malades dans les hôpitaux, aux prisonniers, aux condamnés à mort.

Le P. Roger était l'homme des œuvres. Il croyait avec raison que le bien n'a chance de durée que par l'association. Il excellait à donner à ces sociétés des règlements pleins de sagesse et d'esprit pratique. A Lyon, il fonda une congrégation de pieuses Dames, divisée en plusieurs sections qui, sous sa direction, se partagèrent toutes les bonnes œuvres de la ville; une autre congrégation d'hommes et de jeunes gens, qui devinrent les modèles et les apôtres de la cité; enfin une congrégation pour les artisans. Et telle fut l'influence de ces associations diverses, qu'on a pu dire que « le P. Roger a été entre les mains de Dieu le principal instrument de la régénération religieuse dans la classe noble et dans la bourgeoisie de la ville de Lyon » ; et que « si la foi, la charité, l'énergie pour le bien, distinguent encore une partie des catholiques lyonnais, ils en sont particulièrement redevables à cette forte impulsion qu'il avait si efficacement contribué à leur imprimer ». Aucun besoin, aucune misère n'échappait à son zèle. Bien peu d'hommes apostoliques ont su communiquer un pareil degré de force et de durée aux œuvres qu'ils ont entreprises pour le service de la sainte Église et pour l'honneur de Dieu. Il les préparait lentement, n'y employait que des éléments choisis et en petit nombre, mais à toute épreuve, demeurant lui-même dans l'ombre et travaillant à créer autour de lui comme autant de centres d'action et de vie.

Parmi ces œuvres, la congrégation de Nazareth occupe une place de choix. Le P. Roger avait remarqué que les jeunes filles des classes élevées et celles du peuple trouvaient des secours abondants pour leur éducation dans le dévouement de plusieurs congrégations religieuses, mais que les fortunes médiocres n'étaient pas également secourues. Il résolut de combler cette lacune, et sous les auspices et avec le concours de la duchesse de Doudeauville, il traça, en faveur des enfants des classes moyennes, le plan d'une congrégation nouvelle, nommée Congrégation de Nazareth. Aujourd'hui le corps du serviteur de Dieu repose à Oullins, dans la chapelle de ces religieuses, qui le vénèrent comme leur père et leur véritable fondateur.

Guidée, *Notices histor. sur quelques Pères du Sacré-Cœur, t.* 1, *p.* 49. — Boero, *Menolog.*, 15 *Genn.*, *p.* 289. — *Litt. ann. Prov. Lugd. ann.* 1838-39, *p.* 4. — *Notice sur la Congrégation de Nazareth.*

XVI JANVIER.

—

Le seizième jour de janvier, mourut dans la Nouvelle-France, en 1661, parmi les tribus sauvages de l'Acadie, le P. Martin de Lyonne. Il s'était consacré depuis dix-huit ans à la rude mission du Canada ; mais la délicatesse de sa santé fit juger d'abord qu'il n'en pourrait soutenir la rigueur. Toutefois, écrivait le P. Vimont son supérieur, comme il ne cherchait que Dieu et la croix, sans aucun souci de lui-même, on consentit à lui laisser faire l'essai de ses forces; et peu s'en fallut qu'il ne succombât presque à ses débuts. Son retour en France fut donc décidé. La Vénérable Marie de l'Incarnation, annonçant à son fils, la visite du P. Martin de Lyonne et d'un de ses compagnons d'apostolat: « Recevez, lui écrivait-elle, ces saints personnages comme autant de martyrs vivants, qui ont entrepris des travaux et souffert des croix incroyables ».

Cependant cette fois encore, à force d'instances, le fidèle disciple de Jésus-Christ obtint un sursis; et contre tout espoir, Notre-Seigneur, pour prix de son courage, lui rendit tout à coup une santé parfaite. Il poursuivit donc sa vie crucifiée, durant dix-sept ans, et la couronna par une mort digne de son grand cœur et de son amour pour les âmes. En 1660, une maladie pestilentielle éclata parmi les sauvages de l'Acadie. Martin de Lyonne se trouvait alors seul au

milieu d'eux; durant plusieurs mois, il se dépensa sans réserve au salut des pauvres agonisants, ne demandant à Dieu de leur survivre que pour leur ouvrir à tous les portes du ciel. Sa prière fut exaucée; selon l'admirable récit du P. Paul Le Jeune, « frappé du mal, mais le dernier de tous, par providence », il put rendre à tout son troupeau les devoirs suprêmes, avant que de remettre lui-même sa sainte âme à Dieu, par une vraie mort d'apôtre et de martyr. Car déjà malade, mais prévenu qu'un dernier moribond, dont la case était assez éloignée, réclamait encore son ministère, soutenu par sa foi et par la force de sa charité, il partit sur-le-champ à travers les neiges; et comme il franchissait un torrent glacé, dont la surface n'était pas assez résistante, elle s'entr'ouvrit sous ses pas. Or, loin de suspendre sa course et de retourner en arrière, l'homme de Dieu, les vêtements humides et la mort dans les veines, n'en poursuivit pas moins son œuvre de salut; et deux jours après, il remettait à Jésus crucifié son âme héroïque, avec la joie d'avoir sauvé une âme de plus.

Relations des Jésuites contenant ce qui s'est passé dans les missions... de la Nouvelle-France, ann. 1643, *p.* 36; 1646, *p.* 86-88; 1647, *p.* 76; 1648, *p.* 40; 1651, *p.* 29; 1659, *p.* 7; 1661, *p.* 30. — Vén. Marie de l'Incarnation, *Lettres*, *p.* 448.

Le même jour de l'an 1659, mourut saintement à Naxie, victime de la barbarie des Turcs, le P. Isaac d'Aultry, né en Lorraine, l'un des ouvriers les plus intrépides et des organisateurs les plus habi-

les des missions françaises du Levant. Pour étendre la vigne de Jésus-Christ, il avait parcouru avec d'incroyables fatigues et dans un dénuement souvent absolu, la Grèce, l'Anatolie, la Syrie, les îles de l'Archipel; et pour donner à son âme de nouvelles forces durant ses longs et fréquents voyages, il les faisait à pied, chargé de son pauvre bagage, revêtu d'un rude cilice, et s'entretenant presque jour et nuit avec Notre-Seigneur, qu'il aspirait à suivre jusque sur la croix. Constantinople, Thessalonique, les Laures du Mont-Athos et l'île de Naxie, furent tour à tour les principaux théâtres de son zèle. Il ne méditait rien moins que de ramener à la foi romaine les vingt-deux monastères grecs du Mont Saint *(Mont-Athos)*, contenant six mille caloyers, et donnant des évêques à toutes les églises de l'empire turc. Dans une de ses lettres qui nous a été conservée, il raconte au P. François Annat les espérances que lui offraient les religieux de la sainte Laure. Il avait tellement gagné leurs cœurs par ses bons offices, qu'ils en vinrent, dit-il, jusqu'à lui offrir, dans l'intérieur même de leurs murs d'enceinte, « une petite église et des champs et vignes pour entretenir de pain et de vin trois des Nôtres ». Grâce à ses instances, le Grand-Maître de Malte venait de donner une patente en faveur du Saint Mont, où il ordonnait hautement à tous les brigantins de l'Ordre, de respecter les moines et leurs vassaux, pour prix de leur bienveillance envers les religieux de la Compagnie. Ainsi par sa prudence et par sa charité, le P. d'Aultry préparait activement le retour de l'Orient à la foi romaine. Et une relation inédite des missions de Grèce, raconte que dix moines « bons et orthodoxes » s'étaient spontanément obligés par vœu de répandre autour d'eux, autant qu'ils le pourraient, les dogmes de la primauté du Saint-Siège et de la procession du Saint Esprit.

La bénédiction promise aux apôtres, celle des épreuves et des souffrances, ne pouvait manquer à un pareil homme. Les outrages, les calomnies, les emprisonnements, les bastonnades, de la part des Juifs, des Grecs et des Turcs, furent en diverses rencontres le juste salaire de ses travaux et de ses succès. La dernière année de sa vie, il était revenu depuis peu de jours d'Athènes à Naxie, lorsqu'une troupe d'infidèles le fit prisonnier, le jeta enchaîné dans un cachot où il languit vingt-quatre jours, puis le mit au nombre des galériens, dont il partagea le traitement durant six mois entiers. En digne fils de saint Ignace, le P. d'Aultry trouva dans ces rigueurs matière à un nouveau et fécond apostolat: il consolait, instruisait et réconciliait avec Dieu ses nombreux compagnons de captivité; mais ce fut au prix d'un tel épuisement, que peu après sa délivrance, due à la charité de quelques marchands catholiques, il rendit, plein de joie, son âme à Notre-Seigneur, également pleuré des Latins et des Grecs, qui prolongèrent la solennité de ses funérailles durant huit jours entiers.

Elog. Defunct. Assist. Gall. (Archiv. Rom.). — *Lettre du* P. Isaac d'Aultry *au P. François Annat, Assistant de France, Paris, 13 janv.* 1651. — *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable dans les missions des Pères de la Compagnie de Jésus, qui sont dans le Levant. Santorin, p.* 7, 33. — Fleuriau, *État des missions de Grèce ; Paris,* 1695, *p.* 242.

Le même jour encore, l'an 1710, mourut à La Flèche le P. Jean de Fontaney, premier supérieur de la mission française que Louis XIV envoya en Chine, « dans le triple but, d'aider au progrès des

sciences, de porter aux extrémités du monde l'honneur et l'influence de sa couronne, mais surtout d'étendre et d'établir parmi les infidèles le royaume de Jésus-Christ. Depuis plus de vingt ans, Jean de Fontaney sollicitait la grâce des missions; mais bien persuadé que le plus sûr moyen de s'en rendre digne, était une fidélité constante et absolue aux ordres de Dieu, il s'appliquait à chacun de ses emplois, comme si jamais il n'eût dû en attendre d'autres, et de manière à s'y rendre parfait. Il venait de passer huit ans dans la première chaire de mathématiques au collège Louis-le-Grand, et « tous les savants mathématiciens de l'Académie royale des sciences, lisons-nous dans une lettre du P. de la Chaise, le regardaient comme un homme extraordinaire, de ceux qui faisaient le plus d'honneur à la nation ». Choisi à ce titre pour porter en Chine la foi et la science, le P. de Fontaney ne parvint au terme de ses désirs qu'au bout de trois ans, parmi des épreuves de tout genre. « Vous devez vous attendre à souffrir beaucoup, lui avait écrit le P. Général, et à souffrir indifféremment de tous ». Cette parole s'accomplit à la lettre.

Les douleurs du corps vinrent les premières. Mais elles n'avaient rien de redoutable pour un homme attiré vers l'apostolat par le charme et les espérances du martyre. Et ce ne fut pas de loin, mais au plus fort des dangers et des souffrances, qu'il promit à Dieu de ne rien faire par crainte dans aucun danger où pourrait le mettre l'accomplissement des devoirs de sa vocation. « Dieu m'instruisit intérieurement », ajoute-t-il dans une de ses lettres; et à l'exemple de Xavier, il s'animait à rendre plus que jamais au Sauveur mille actions de grâces. Peu s'en fallut qu'il ne succombât durant une douloureuse course de près d'un mois à travers le Cambodge: tantôt le

long des grèves, « où nous apprîmes, dit-il encore, que ce n'est pas chose bien difficile d'aller pieds-nus parmi les cailloux, quand on se propose la gloire de Dieu » ; tantôt à travers une boue épaisse, où l'on enfonçait jusqu'au-dessus des genoux: ou bien encore sur quelques cours d'eau assez profonds, mais si étroits, que des deux rives les tigres de la forêt pouvaient d'un seul bond tomber subitement au milieu de la barque; « mais on ne vient pas aux Indes, poursuit ce fervent apôtre, pour chercher ses aises; et je prie Dieu, qui nous a conservé parmi ce peu de peines, de nous en faire souffrir davantage pour son amour ». La Chine devait apporter des épreuves d'un autre genre au P. de Fontaney. La recommandation qu'il avait reçue de se résoudre d'avance à souffrir de tous, ne sembla pas moins prophétique. Lui-même et ses compagnons, dans plusieurs lettres livrées au public, racontent comment sous des apparences plus brillantes, la vie du missionnaire dans la capitale du Céleste Empire, était une bien autre et perpétuelle mort à toutes les inclinations de la nature; et si la charité leur avait permis d'en soulever complètement le voile pour d'autres que pour leurs premiers supérieurs, on aurait peine à croire le martyre intérieur que Jean de Fontaney, pendant les douze années de son séjour en Chine, eut à endurer.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (*Arch. Rom.*). — *Lettres édifiantes*, 1ère *édit.*, *t.* 3, *Préface*, *p.* III. — 2ème *édit.*, 1781, *t.* 17, *p.* 7, 39, 68, 156, 207, 270, 307, 332, 408. — DU HALDE, *Description de la Chine*, *t.* 3, *p.* 25; *t.* 4, *p.* 157-160.

XVII JANVIER.

—

Le dix-septième jour de janvier de l'an 1687, le P. Emmanuel Berthold, de la Province de Lyon, mourut parmi les néophytes de Sainte-Marie du Paraguay, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, dont il avait passé soixante-seize dans la Compagnie et près de soixante dans les missions. Pendant ses premières études, tout son bonheur était de consacrer ses moments libres à visiter plusieurs fois chaque jour le très saint Sacrement, ou à s'entretenir avec des religieux de différents ordres, qui ne pouvaient assez admirer le travail intérieur du Saint-Esprit dans un cœur si bien préparé. Par un exemple peut-être unique, il n'avait pas encore douze ans lorsqu'il obtint la grâce d'être reçu au noviciat. C'était un délicieux spectacle pour les plus anciens religieux, de voir cet enfant, comme un autre Stanislas, devancer de bien loin tous ses frères dans la perfection de l'obéissance, de l'humilité et du détachement. Saint François de Sales, qui le vit peu d'années après professeur d'une classe de grammaire, ne se lassait pas de louer et de bénir Dieu de lui avoir montré, dans un religieux si jeune, tant de ferveur, de zèle et de maturité.

Les forêts et les déserts du Nouveau-Monde nous ont dérobé presque tous les détails du long et laborieux apostolat du P. Ber-

thold. Seulement le caractère des peuples sauvages qu'il évangélisa ; les rudes contrées qui furent le théâtre de ses travaux et où il ne trouvait souvent à manger que des racines ; les sanglantes macérations qu'il ajoutait encore à la fréquente privation de nourriture, de toit et de lit ; car, d'après un historien espagnol, il semblait avoir fait un pacte avec son corps, comme saint Pierre d'Alcantara, pour ne lui accorder aucune jouissance sur la terre ; le courage surhumain avec lequel il se faisait porter près des mourants, quand ses infirmités ou la vieillesse ne lui permettaient pas de se traîner jusqu'à eux ; la multitude d'enfants dont il peupla le ciel, et d'infidèles qu'il eut la consolation de baptiser ; l'empressement avec lequel on le vit tour à tour, durant des années entières, remplir auprès de ses néophytes les fonctions de manœuvre, de laboureur, de cuisinier ; puis, au moindre signe de l'obéissance, passer plus d'une fois des travaux de l'apostolat à l'enseignement de la grammaire ; à l'âge de soixante-dix ans, faire la classe aux juvénistes de Cordoue du Tucuman ; le soin jaloux de ne laisser perdre aucune parcelle de son temps, et dans la plus extrême vieillesse, prêcher encore chaque semaine, visiter, confesser les malades, traduire du français en espagnol des opuscules de piété ; enfin la réputation de saint qu'il avait non seulement parmi les sauvages et les Espagnols, mais encore parmi tant de vénérables missionnaires du Paraguay, qui ne l'appelaient pas d'un autre nom : tout cela peut suffire à donner une haute idée de cette longue et belle vie, et à ranger le P. Berthold parmi les plus grands apôtres et les plus admirables serviteurs de Dieu.

Boero, *Menol.*, 17 *genn.*, *p.* 318 (*Ex Elog. Viror. illustr. Provinc. Paraquariæ*). — Charlevoix, *Hist. du Paraguay, édit.* 1757, *t.* 2, *liv.* vii, *p.* 228.

N. B. Une lettre du P. Berthold nous apprend que ce fut un Frère Coadjuteur, français de nation, mais dont le nom nous est inconnu, qui enseigna le premier la musique aux sauvages du Paraguay, et « on disait que ce bon Frère avec son violon avait rendu à cette Église autant de services que bien des missionnaires; que ces nouveaux Chrétiens couraient après lui comme après leur Orphée, et que ce fut ce qui acheva de déterminer les fondateurs de la République chrétienne des Guaranis à leur faire apprendre la musique et à jouer de toutes sortes d'instruments. » — cf. Charlevoix, l. c.

Le même jour, l'an 1654, mourut au collège de Verdun, le P. Arnaud de Ste Marie, l'un des supérieurs les plus justement vénérés de la Province de Champagne, où il laissa la réputation d'un saint. Compagnon de deux Provinciaux, Recteur des collèges d'Auxerre, de Dijon, de Verdun, de Reims, il avait les yeux constamment fixés sur celui qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir; et véritablement humble de cœur, il s'estima heureux d'obtenir du Père Général, quand il remit le gouvernement du collège de Reims à son successeur, d'être envoyé à celui d'Auxerre, où il avait rempli la même charge, pour y professer la quatrième. Le P. Arnaud de Ste Marie était pour la seconde fois Recteur de Verdun, quand Dieu couronna sa sainte vie par une maladie des plus douloureuses. Ses chairs, attaquées par la corruption, tombaient peu à peu en lambeaux; et il ne reposait plus que sur ses plaies, comme un véritable crucifié. Mais toujours calme et souriant, il s'affermissait dans la patience, par le souvenir des martyrs. Tous les jours il voulait

qu'on lui lût le martyrologe, associant de bon cœur ses tortures à celles des saints, et espérant avoir bientôt part à leur récompense. Aussi quand il vit approcher l'heure désirée de rendre son âme à Dieu, il l'accueillit, en présence de tous ses frères, par un cantique de joie et d'actions de grâces: « Je vais donc enfin, leur répétait-il, chanter éternellement les miséricordes du Seigneur » ! et au moment de recevoir le saint viatique: « O mes chers frères, ajouta-t-il, qu'il fait bon mourir dans la Compagnie de Jésus » !

Elogia defunctor. Provinc. Campan. (Archiv. Rom.). — Nadasi, *Pretiosæ occup. morient. in Soc. Jesu., pag.* 178.

Le même jour encore mourut à Pont-à-Mousson, l'an 1670, le P. Jean Leurechon, savant distingué, connu par ses curieuses *Récréations mathématiques,* également versé dans la plupart des connaissances sacrées et profanes, et appelé à la cour de Lorraine par le duc Charles III, qui le nomma aumônier militaire, le choisit pour son confesseur, et lui confia l'instruction et l'éducation de son fils. La fermeté héroïque du jeune Leurechon, à l'âge de dix-sept ans, pour répondre à la grâce de sa vocation, avait fait dès lors concevoir de lui les plus brillantes espérances; et ses soixante années de vie religieuse répondirent à un pareil début. Voyant que ni larmes ni prières ne pouvaient fléchir la tendresse de ses parents, il s'était enfui, sans leur permission, au noviciat de Nancy.

A cette nouvelle, sa mère, folle de douleur, accourut, armée d'un poignard, prétendant venger la perte d'un tel fils sur le religieux

qu'elle soupçonnait de lui avoir conseillé de quitter le monde; tandis que son père, non moins irrité, mais plus maître de lui-même, en appelait au Parlement de Paris et à la justice du duc de Lorraine. Cependant le respect des lois de l'Église ne permit pas que ce nouvel enfant de saint Ignace fût abandonné sans défense à l'irritation de sa famille. Le duc de Lorraine le fit transférer dans le couvent des Minimes de Nancy, où durant tout un mois, Jean eut à subir de deux jours en deux jours, et les rigoureux interrogatoires d'une commission judiciaire, et tout ce que l'amour et la douleur d'un père et d'une mère purent lui livrer de plus redoutables assauts. Mais soutenu par la grâce divine, il fit valoir avec tant de résolution son droit et sa volonté inébranlable de suivre Jésus-Christ jusqu'à la mort, qu'un arrêt formel de ses juges lui en assura enfin la liberté. Toutefois pendant de longues années, le cœur ulcéré de son père refusa de lui pardonner et de le bénir; jusqu'au temps où l'obéissance envoya l'humble et fervent religieux gouverner le collège de Bar-le-Duc, sa ville natale. Car alors le vieillard, ne pouvant résister à tout ce qu'on lui rapportait chaque jour du zèle, des talents, des éminentes vertus du fils qui ne l'avait quitté que pour Dieu, lui rendit soudain toute sa tendresse, et désigna pour sa seule héritière la Compagnie, qu'il maudissait depuis si longtemps.

Patrignani, *Menolog.*, 17 *genn.*, *p.* 162. — Alegambe, *Biblioth. Script. Soc. Jes.*, *p.* 468. — Abram, *Histoire de l'université de Pont-à-Mousson, Documents du P. Carayon*, *l.* vi, *p.* 420, 447. — D. Calmet, *Biblioth. de Lorraine*, *p.* 585. — Chevrier, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de Lorraine*, *t.* 1, *p.* 171.

XVIII JANVIER.

—

Le dix-huitième jour de janvier de l'an 1638, mourut au fond des déserts du Paraguay le P. Nicolas Hénart, âgé seulement de trente-cinq ans, dont il venait de consacrer près de huit à l'apostolat. Né à Toul d'une famille riche et honorée, il avait brillé dans les cours de France et de Lorraine, en qualité de page, durant une partie de sa jeunesse, et il y avait conservé intacte la fleur de son innocence, dont il confiait chaque jour la garde à la très pure Mère de Dieu. Il prit aussi cette divine Vierge pour patronne dans l'importante affaire de sa vocation, et fut si pleinement et si constamment fidèle à la grâce, que lorsque, après son élévation au sacerdoce, il obtint du Père Général Mutius Vitelleschi la belle mission du Paraguay, « ce ne fut pas sans l'expression d'un très vif regret, dit Charlevoix, que la France le vit partir, tant elle avait droit de fonder sur lui ses plus légitimes espérances » !

Associé dès lors aux plus glorieux apôtres du Nouveau-Monde, Nicolas Hénart fit ses premières armes sous le saint et illustre P. Antoine de Montoya, dont il reçut bientôt ce magnifique éloge, que « ses débuts égalaient la gloire des vétérans ». Les anthropophages de Tayaoba furent désignés pour ses premiers catéchumènes, et lui firent goûter les premières joies de travailler et de souffrir pour

sauver des âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ. Puis appelé de là, par ses supérieurs, à la création et à la défense des importantes réductions de la Guayra, il y soutint durant quelques années les assauts réunis soit des maladies contagieuses qui décimaient sans cesse ses néophytes, soit des redoutables aventuriers si connus sous le nom de Mamelucos, pour qui les tribus baptisées et fixées au sol n'étaient qu'une proie facile à surprendre et à traîner en esclavage. Pour obtenir alors la délivrance de ses nouveaux enfants, il n'était point de fatigues, d'outrages et de coups auxquels ne s'exposât volontiers cet héroïque apôtre; et quand on reconnut que le seul moyen de soustraire à une destruction totale les victimes désolées de la Guayra, était de les transporter tout entières jusqu'au dessous des cataractes du Parana, le succès de cette douloureuse mais inévitable translation, fut encore en grande partie l'œuvre du P. Hénart.

Les belles réductions des Itatines, transplantées par ses soins et fixées à l'abri de nouveaux orages dans des positions inaccessibles, devait être le couronnement de ses travaux. Ce dur apostolat, joint aux privations de la vie sauvage, et plus encore à tout ce que lui inspirait de rigueur pour son corps l'amour de Jésus crucifié, acheva d'épuiser ses forces. En six ans, de son propre aveu, il n'avait pas mangé un morceau de pain: des herbes sauvages et des racines lui avaient suffi; et lorsqu'il était déjà presque à l'agonie, ce que purent lui trouver de plus délicat ces pauvres barbares, dit l'historien du Paraguay, fut un tronçon de vipère grillée. Parfois si la charité de ses hôtes, ou quelque rencontre extraordinaire, lui offrait des mets moins désagréables, son plus grand plaisir était de les distribuer aussitôt à ses compagnons; ou s'il n'avait

point alors de compagnon, il les abandonnait de bon cœur aux oiseaux du ciel, ne croyant pouvoir en faire un meilleur usage que d'en offrir à Dieu le sacrifice. Sous ce climat brûlant, il avait renoncé à l'usage du linge, qu'il remplaçait par un rude cilice, et il ne prenait un peu de repos que tout habillé, sur la terre nue, ou sur quelque branche d'arbre, après s'être flagellé chaque jour très cruellement. Mais sur ses traits rayonnait une joie si douce, un air de bonté si surnaturelle, que les barbares ne pouvaient s'empêcher de dire à sa seule vue, qu'il avait vraiment Jésus en son cœur.

Quand il avait près de lui quelqu'un de ses Frères, il se confessait chaque jour, pour porter à l'autel une âme plus pure. Mais était-il privé de ce bonheur durant de longs mois, il s'en consolait par la pensée que Dieu le voulait alors seul et sans autre soutien que lui, comme son cher et glorieux modèle saint François-Xavier. Or ce fut précisément ainsi qu'il mourut, sans aucun secours en apparence, ni pour l'âme ni pour le corps ; les relations du Paraguay ajoutent que nul des apôtres de ces contrées ne fit une mort plus semblable à la mort de Xavier, ni plus admirable. « Ce jour sera mon dernier », avait-il dit dès le matin à ses néophytes. Puis après les avoir encore une fois exhortés à demeurer fidèles jusqu'à la mort à la sainte foi de l'Évangile, sans autre agonie qu'une défaillance toujours croissante, ne pouvant plus se soulever de terre, mais les yeux au ciel, serrant sur son cœur l'image de Jésus en croix, il demeura ainsi dans une silencieuse prière jusqu'au soir, où il remit sans effort sa sainte âme à Dieu.

CHARLEVOIX, *Hist. du Paraguay, Liv.* VII-IX, *p.* 228, 320, 372. — *Litteræ ann. Prov. Paraguar. S. J. missæ a P. Jacobo de Beroa, p.* 93-100.

Le même jour moururent les Pères CHARLES DE SAINT-BONNET et JACQUES LAURENT, tous deux de la Province de Lyon, le premier à Nîmes en 1675, le second à Dôle en 1738. Depuis plus de trente ans, le P. DE SAINT-BONNET était le plus ferme soutien des catholiques de Nîmes, et avait fait éprouver de nombreuses défaites aux partisans de Calvin dans cette ville, le plus redoutable asile qu'ils possédassent alors dans le Midi. Mais loin de s'effrayer des dangers et des mauvais traitements auxquels il était exposé de la part des hérétiques, il était si dur pour lui-même et s'exposait avec si peu de ménagement à toutes les intempéries des saisons, à toutes les rigueurs de la faim, qu'à peine aurait-il pu craindre quelque chose de plus de la part des ennemis de la foi.

On disait du P. JACQUES LAURENT qu'il consacrait le jour au salut du prochain, et la nuit presque tout entière à Dieu, au pied des autels. Il traitait son corps avec une rigueur implacable, le considérant comme un esclave qui, au lieu de repos et de nourriture, n'aurait mérité que des coups. Quand les infirmités de la vieillesse ne lui permirent plus d'aller à la chasse des âmes, sa vie se passait auprès du saint tabernacle, dans la conversation avec Notre-Seigneur ; c'est là qu'il trouvait le plus doux repos de son corps et de son âme et le soulagement à tous ses maux. Il mourut à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

Elogia defunct. Prov. Lugdun. (Arch. Rom.).

XIX JANVIER

Le dix-neuvième jour de janvier de l'an 1591, mourut à Côme en Lombardie, le P. Émond Auger, du diocèse de Troyes, salué par les catholiques français du XVI^e^ siècle des noms d'apôtre, de saint, de sauveur de la foi, de père des âmes et de la patrie, de fléau et de marteau des hérétiques, de Paul, de Chrysostôme de la France, et d'autres semblables titres de gloire, qui ne furent peut-être jamais, dans leur ensemble, donnés avec plus de justice et de vérité. Saint Ignace s'était plu à le former de ses mains et à son image, en lui répétant sans cesse, comme à Xavier, que le secret de la sainteté était de se vaincre, et il bénissait Dieu de lui avoir donné un tel fils. Aussi, au P. Gonsalvès son ministre, qui se plaignait parfois du caractère impétueux d'Auger : « Ayez patience, répondait-il, en un mois, cet enfant a plus avancé dans la vraie vertu, que n'ont fait, depuis une année, tel et tel jeune religieux dont vous admirez la perfection ».

Le P. Olivier Manare, si renommé par sa prudence, et si juste appréciateur des hommes et des choses, témoin des premiers travaux du P. Auger, disait de lui dans une de ses lettres : « Les plus « honorables et grands personnages assurent que depuis quatre « cents ans c'est-à-dire depuis saint Bernard, il ne s'est pas ren« contré un homme qui ait acquis tant de réputation; et il n'est

« pas à croire comme l'odeur de ce très bon Père s'épand par toute « la France ». Les hérétiques mêmes lui rendaient un semblable hommage. Dès 1562, le serviteur de Dieu, prêchant à Valence, était tombé aux mains du baron des Adrets, qui le condamna à la potence. Or du haut de l'échelle et la corde au cou, Auger exhorta son auditoire à demeurer ferme dans la foi, et parla du bonheur de donner sa vie pour Jésus-Christ avec une éloquence si pénétrante, qu'on vit fondre en larmes à sa voix jusqu'aux ministres de l'erreur; et l'un d'eux, au nom de tous les autres, courut supplier des Adrets de remettre au moins l'exécution à un autre jour, l'assurant que s'il parvenait à gagner un tel homme au parti de Calvin, ce serait le plus glorieux triomphe remporté jusqu'alors sur l'Église romaine.

Délivré par les catholiques peu de jours après et trompé dans ses espérances du martyre, Émond Auger n'en fut que plus fidèle à la recommandation de saint Ignace, de ne jamais reculer devant un travail ou une souffrance pour l'honneur de la foi et la cause de Dieu. Tour à tour la plupart des provinces de France, le Languedoc, l'Auvergne, le Lyonnais, la Bourgogne, la Franche-Comté, la Lorraine, la Guyenne, le Limousin, sentirent les effets de son zèle, et purent attester que toutes les œuvres de dévouement, tous les genres d'apostolat lui étaient familiers: l'apostolat des savants et des ignorants, des magistrats et du clergé, des princes et des hommes de guerre; l'apostolat des catholiques, auxquels il avait le don d'inspirer son amour filial de la sainte Église et l'ardeur de toutes les saintes pratiques de piété, de pénitence et de charité; l'apostolat des hérétiques les plus influents par leur savoir, leurs richesses, leurs dignités, et dont plus de quarante mille lui durent de rentrer au

bercail de saint Pierre; l'apostolat des prisonniers, des malades, des mourants, surtout durant les horreurs de la peste qui frappa dans Lyon jusqu'à soixante mille victimes et dont les survivants songèrent à lui élever une statue; l'apostolat des champs de bataille, à Jarnac et à Moncontour, et au siège de la Rochelle, où il fut le premier de nos aumôniers militaires; l'apostolat de la plume, par son catéchisme, ses lettres, ses controverses, son pédagogue d'armes, sa défense des sacrements; l'apostolat des collèges qui lui durent leur fondation à Lyon, à Toulouse, à Bordeaux, à Dôle, à Dijon; l'apostolat des confréries qui se formèrent à sa voix, surtout dans les principales villes du midi de la France; et enfin l'apostolat qu'il lui fallut remplir jusque dans la chaire du Louvre et à la cour, d'où il sortit victorieux de tous les enchantements du monde et des offres les plus brillantes de Henri III, qui tenta vainement à plusieurs reprises de lui faire accepter l'honneur d'une mitre et la pourpre des princes de la cour romaine.

Comblé de tant de gloire devant les hommes, Auger avait aussi mérité devant Dieu de passer par l'épreuve comme l'or par la fournaise. Un bref du Souverain Pontife Sixte-Quint autorisait le roi à le garder près de lui exempt de toute autre juridiction, tant qu'il l'aurait pour agréable. Mais, instruit que le P. Claude Aquaviva ne le voyait pas sans peine si près du trône, au milieu de l'agitation des guerres civiles, le P. Émond obtint de Henri III, après une année d'instantes prières, de quitter Paris et la France, en 1588, pour aller se remettre entre les mains de son Supérieur. Toutefois il ne put arriver jusqu'à Rome, et ni la charité ni la prudence d'Aquaviva ne parvinrent à lui épargner des amertumes dont il épuisa le calice jusqu'à la lie.

Cependant aux dernières heures de cette belle vie, Dieu consola son serviteur, et rendit plusieurs âmes d'une rare vertu, spectatrices de son glorieux triomphe. Voici une partie de la déposition que l'une d'entre elles fit entre les mains de son confesseur, et qui après l'examen le plus sérieux, a été jugée digne de figurer dans l'Histoire de la Compagnie: « Transportée en esprit, dit-elle, dans « la chambre du saint mourant, je l'entendis d'abord qui s'entrete- « nait à haute voix des plus divins mystères de l'autre vie; et peu « après, vers la seconde heure de nuit, je vis s'approcher de son « lit trois anges qui portaient divers ornements d'une merveilleuse « beauté, et semblaient s'apprêter à l'en revêtir. Bientôt une splen- « dide et nombreuse troupe de bienheureux pénétra dans l'humble « cellule, qu'elle remplit de son éclat, et y demeura dans le plus « bel ordre, jusque vers la septième heure de nuit, où elle com- « mença à s'ébranler. Je la vis alors montant vers le ciel par une « voie large et lumineuse; et saisie de stupeur, je demandai à l'un « de ceux qui étaient près de moi, ce que signifiait ce spectacle. « Vous allez le voir, me répondit-il. Et au même instant Auger se « leva, marchant à leur suite, avec une majesté surhumaine, revêtu « d'un double vêtement, l'un plus brillant que la neige, symbole de « sa pureté angélique, l'autre transparent et où les couleurs les « plus brillantes, emblèmes de son amour de Dieu et des âmes, se « fondaient dans une ineffable variété. Je vis alors, en tête du cor- « tège, de charmantes troupes de petits enfants, qui chantaient en « chœur, avec une harmonie toute divine, un cantique en l'honneur « du serviteur de Dieu; et plus loin dans le bienheureux séjour « des saints, le trône qui lui était réservé, près duquel l'attendait « toute la légion des Pères et des Frères de la Compagnie de

« Jésus, admis avant lui à la possession de la gloire et de la béa-« titude céleste ». Or, autant que les témoins de la sainte vie du Père Auger purent en former quelque conjecture, ces chœurs angéliques de petits enfants se composaient de ceux qu'il avait, en si grand nombre, rendus participants du bonheur des anges, en leur conférant au péril de sa vie le saint baptême, pendant la terrible peste de Lyon. La pieuse malade, que Dieu avait daigné consoler par la vue de tant de merveilles, craignant d'être victime de quelque illusion, voulut à plusieurs reprises réciter le verset de la sainte Église : « Seigneur donnez à votre serviteur le repos éter-« nel » ; mais elle attesta n'avoir jamais pu répéter malgré ses efforts que ces mots : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit »!

Histor. Soc. Jes., *Part.* I., *p.* 385 ; — *Part.* III, *lib.* I, *p.* 8, *etc.* . ; — *Part.* IV, *lib.* VII, *p.* 222 ; — *Part.* V, *tom. prior*, *p.* 30, 132, 296, *etc.*., *et tom. poster.*, *lib.* XXIV, *p.* 769-774. — Nicolas Bailly, *Vita R. P. E. Auger.* — Dorigny, *vie du P. É. Auger.* — Patrignani, *Menolog.*, 19 *genn.*, *p.* 177. — Drews, *Fasti Societ. Jes.*, *p.* 26. — Nadasi, *Annus dier. memorabil.*, *p.* 35. — Alegambe, *Biblioth. Scriptor. Societ. Jes.*, *p.* 182. — Feller, *Biographie univers.*, *p.* 292.

L'an 1651, dans le courant du mois de janvier, on ne sait au juste quel jour, mourut très saintement, à Naxie, le P. François Albert, martyr de la charité en temps de peste, après treize années d'apostolat dans l'Asie Mineure et la Grèce. Sa mort et ses funérailles furent un vrai triomphe pour la sainte Église Romaine. Le P. Albert s'était exposé déjà à toutes les horreurs du même fléau avec la plus rare intrépidité, pour le salut des habitants de Smyrne. Or appre-

nant à Naxie qu'une femme grecque allait expirer, sans que le prêtre de son village osât lui porter les sacrements, il y courut en toute hâte à la grande joie des catholiques, ouvrit le ciel à la pauvre mourante, revint d'auprès d'elle la mort dans les veines, et rendit peu de jours après sa sainte âme à Notre-Seigneur. Mais les témoins de ses derniers moments, dans le récit qu'ils en envoyèrent à Rome, attestèrent que durant plus d'une heure entière, aux yeux de tous les habitants, un reflet de gloire divine avait environné l'homme de Dieu et illuminé son humble cellule. Loin d'inspirer l'horreur ou la crainte, ses restes sacrés, pendant toute la cérémonie des obsèques, exhalèrent un véritable parfum d'immortalité.

Litter. ann. Societ. Jesu, *ann.* 1651, *p.* 121. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, *p.* 38. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, *p.* 21.

XX JANVIER.

—

Dans un ouvrage dont le but est de n'offrir que des modèles de vie et de perfection religieuse, nous devions évidemment n'admettre aucun nom qui pût être à nos yeux un sujet de tristesse bien plus que d'honneur pour la Compagnie. Peut-être cependant nous excusera-t-on, dans un intérêt historique, de dire ici quelques mots du P. François de la Chaise, mort le 20 janvier 1709 dans la maison professe de Paris, après avoir rempli durant trente-quatre ans la charge de confesseur du roi. Sans prétendre nier ni bien moins encore excuser le manque de caractère, qui fut, croyons-nous, son principal tort, quand il eût fallu savoir s'exposer à tout souffrir pour les imprescriptibles droits du Siège Apostolique et l'intégrité du corps de la Compagnie : qu'on nous permette néanmoins de citer d'abord le témoignage du comte Joseph de Maistre, assez peu favorable aux tristes doctrines du Gallicanisme et bon juge en fait d'honneur et de fermeté : « Le P. de la Chaise, écrivait l'illustre homme d'état, ne fut pas certainement un des caractères les moins remarquables de l'époque fameuse où il vécut. Chargé de la tâche la plus difficile, il pouvait être considéré comme un homme constamment en état d'accusation et privé, par le devoir le plus sacré, du pouvoir de se défendre. Il n'a pu prendre aucune mesure envers la postérité ; mais pré-

cisément par cette raison, c'est à elle de lui rendre justice. C'est dans les Mémoires de Saint-Simon qu'il faut apprendre à connaître cet homme véritablement sage. Le portrait n'est pas suspect, puisqu'il est dessiné par un ennemi mortel des Jésuites. On verra le P. de la Chaise à la cour sans être de la cour, étranger à toutes les intrigues, ami de tout le monde, mais surtout des malheureux, et n'employant jamais l'ascendant de son ministère sacré que pour amortir les élans d'une volonté terrible. Vous êtes trop bon, P. de la Chaise, lui disait quelquefois Louis XIV. — Non, Sire, répondait l'homme apostolique, c'est vous qui êtes trop dur ».

A ces graves paroles du grand écrivain catholique, nous croyons pouvoir ajouter ce que le P. Laurent Ricci, dans des circonstances non moins critiques, disait du P. Étienne de la Croix, Provincial de France: « C'était un religieux véritablement exemplaire, et très capable selon nous de remplir à souhait une charge si importante, mais à une époque moins troublée ». Cette appréciation nous semble convenir parfaitement au P. de la Chaise. Voici en effet, quelques détails sur la vie et sur les vertus de ce Père, empruntés aux archives de la Compagnie.

Entré à l'âge de seize ans dans la Province de Lyon, François de la Chaise y parcourut le cercle des études les plus variées et y remplit successivement les charges de Recteur du petit et du grand collège de Lyon, et celle de Provincial. Il occupait cette dernière charge, lorsque Louis XIV lui confia la direction de sa conscience: « On lui rend cette justice à la cour, dit la lettre nécrologique annonçant sa mort, qu'il faisait à tout le monde tout le bien qu'il pouvait, dans les bornes de son devoir. Son zèle pour la religion était également vif et sage. On sait les grandes obligations que lui

ont les missions étrangères, et celles du royaume, où l'on compta jusqu'à six cents Jésuites consacrés à la conversion des Protestants. Il avait une tendresse extrême pour la Compagnie, et la maison professe de Paris lui dut sa conservation, dans un temps où elle était menacée d'une ruine prochaine, si le roi ne l'eût secourue. Les autres Ordres religieux avaient en lui un père, et il ne leur a jamais refusé ses bons offices dans toutes les occasions où il a pu les servir. Enfin nous admirions en lui un si grand amour pour la vie commune, que même à la suite du roi, dans ses voyages à la cour et à l'armée, non seulement il ne manquait à aucun exercice de règle, mais encore il s'attachait à les faire avec son compagnon aux mêmes heures que dans les maisons de la Compagnie.

« A l'âge de quatre-vingt-cinq ans, malgré la fatigue des audiences auxquelles l'obligeait sa charge, il ne consentit jamais à rien accepter d'extraordinaire, ni même à prolonger un peu son repos. Il eut toujours un grand respect et une grande déférence pour ses supérieurs, et ne se mêla jamais de juger leur administration. Cette régularité qu'il apportait en toutes choses, lui venait d'un grand fond de dévotion et de cette tranquillité d'âme que rien ne lui faisait perdre. Sa piété éclata surtout dans ses derniers jours. Il reçut le saint viatique avec une humilité qui édifia tout le monde. Il nous parla d'une manière si touchante, qu'il nous tira les larmes des yeux. Il eut sa présence d'esprit jusqu'au dernier soupir : il répondit à toutes les prières de la recommandation de l'âme, et expira dans les sentiments de la plus vive confiance. En apprenant la nouvelle de sa mort, Louis XIV ne put retenir ses larmes, et il dit aux Pères qui lui apprenaient cette nouvelle, qu'il avait toujours regardé le P. de la Chaise comme un saint ».

Elogia defunct. Prov. Lugdun. et Franc. (Archiv. Rom.). — *Lettre du* P. Daniel *pour annoncer la mort du P. de la Chaise (Arch. dom.).* — de Maistre, *Lettres et Opuscules, t.* 2, *p.* 449. — Feller, *Dictionn. historique, au mot* de la Chaise. — *Biographie Universelle.*

XXI JANVIER

Le vingt-et-unième jour de janvier de l'an 1726, le P. Jean-Baptiste Hervieu mourut à Nantes, directeur de la maison de retraite des hommes, laissant une haute réputation de mérite et de vertu. Son application à l'étude, aussi longtemps que l'obéissance l'y retint, montra combien il était pénétré de ces paroles d'une de ses règles, qu'il ne pouvait rien faire de plus agréable à Dieu; et ses progrès extraordinaires semblaient promettre à la Province de Paris un de ses écrivains les plus distingués. Mais il obtint comme une grâce insigne, de consacrer ses talents aux humbles et pénibles missions des campagnes et aux Exercices spirituels de saint Ignace, qu'il donna jusqu'à la mort à la noblesse, au clergé et au peuple de la Bretagne.

Il aimait surtout, à l'exemple du Sauveur, à former les pauvres et les ignorants à aimer et à servir parfaitement Dieu dans la simplicité de leur cœur. Le travail et la prière continuelle de ce saint religieux, le zèle dont il était consumé et qui avança de beaucoup le terme de sa vie, ce profond sentiment des vérités éternelles, du prix des âmes et du sang de Jésus-Christ, qui lui faisait chercher sans cesse, en chaire et au confessionnal, dans les communautés religieuses, dans les hôpitaux ,dans les prisons, dans les réduits

les plus misérables, des cœurs à gagner, faisaient regarder le P. Hervieu comme le saint et comme le père de toute la ville de Nantes. Pour lui, il se considérait comme un serviteur inutile, et mettait toute sa confiance dans les plaies sacrées du Sauveur. Après de longues et vives souffrances, qui achevèrent sa ressemblance avec Jésus-Christ, il expira doucement à l'âge de cinquante-quatre ans, dont il avait passé trente-sept dans la Compagnie.

Lettre circulaire pour annoncer la mort du P. Jean-Baptiste Hervieu (Arch. dom.).

Le vingt-et-unième jour de janvier de l'an 1705, mourut à Paris, le P. Claude François Ménestrier, l'un des plus doctes écrivains dont la ville de Lyon se soit glorifiée depuis plusieurs siècles. Tel est le témoignage que lui rend, en deux mots, l'histoire littéraire de sa patrie, résumant ainsi les éloges dont la France et l'Europe entière l'honoraient depuis plus de quarante ans. Mais sa prodigieuse érudition était celle d'un vrai savant de la Compagnie, attentif à ne rien perdre de tout ce que lui avait offert l'étude des sciences sacrées et profanes, et toujours prêt néanmoins à les quitter pour les plus humbles ministères de sa vocation. Il n'avait pas encore achevé sa théologie, lorsqu'il reçut l'ordre d'accompagner le P. de Saint-Rigaud, député par ses supérieurs pour surveiller et inquiéter le synode protestant rassemblé à Die. Il annonça aussitôt que chaque jour il défendrait publiquement la thèse orthodoxe, contraire aux erreurs que le synode aurait promulguées le jour précédent; et en

face d'un si redoutable antagoniste, les ministres ne tardèrent pas à se séparer.

La liste de ses curieux ouvrages ou opuscules, au nombre de plus de cent-quarante, suffit pour expliquer sa réputation parmi les savants et donnerait à croire qu'il consacra sa vie entière à ces travaux. Mais après sa régence et son élévation au sacerdoce, il parut durant plus de vingt-cinq ans, avec honneur et avec une grande bénédiction, dit l'auteur d'un de ses éloges, dans les principales chaires de France, et il se livrait encore plus volontiers aux missions de campagne et au catéchisme des petits enfants.

Mais ce qui assure surtout sa grandeur devant Dieu, c'est que jusqu'à son dernier jour ses supérieurs purent le signaler comme le modèle des plus fervents pour la promptitude et la perfection de son obéissance, le renoncement à son bien-être, la pauvreté de sa cellule, enfin pour sa tendre dévotion à la Reine du ciel et à Jésus dans le sacrement de son amour. Il ne trouvait nulle part mieux qu'auprès du saint tabernacle, le délassement de ses plus arides travaux. Le P. Ménestrier rendit saintement son âme à Dieu, à l'âge de soixante-quatorze ans.

P. Colonia, *Histoire littér. de Lyon, t.* 2, *p.* 724-8. — *Mémoires de Trévoux, avril* 1705, *p.* 687-706. — Niceron, *Mémoires, t.* 1, *p.* 72. — Collombet, « *Le P. Ménestrier* », *dans la Revue du Lyonnais*, 1837, VI, *p.* 327. — Pernetti, *les Lyonnais dignes de mémoire, t.* 2, *p.* 153. — Paul Allut, *Recherches sur la vie et les œuvres du P. Claude-François Ménestrier*. — Moreri, Michaud, Feller, *etc.*

XXII JANVIER

—

Le vingt-deuxième jour de janvier de l'an 1621, le P. Jacques Commolet, né au château de Commolet, en Auvergne, mourut chargé d'années et de mérites, dans la maison professe de Paris. L'influence qu'il avait exercée en faveur de la religion, au milieu même des guerres civiles, excita contre lui bien des haines ; les Parlements n'ont pas eu honte d'inscrire son nom parmi ceux des plus fanatiques ligueurs de son temps. Mais Henri IV lui témoigna son estime et son affection, en le chargeant de travailler à la conversion de la duchesse de Bar sa sœur ; et le pape Clément VIII, en recommandant au roi le rappel de la Compagnie en France, faisait surtout valoir, au témoignage du cardinal d'Ossat, les services qu'avait rendus à ce prince le P. Commolet. Pendant qu'il enseignait la philosophie, le P. Commolet eut la gloire de compter parmi ses disciples le saint et illustre cardinal de la Rochefoucaud. Il passait, avec le P. Émond Auger, pour le premier prédicateur de son temps ; mais il s'estimait plus heureux d'aller faire le catéchisme aux ignorants et aux pauvres, que de parler aux grands de la terre ; ou lorsqu'il lui fallait paraître à la cour, il y prêchait la pénitence comme un autre Jean-Baptiste. C'est ainsi, dit le P. Abram, que, appelé sept années de suite à la cour de Lorraine, tou-

jours au milieu de la même affluence et toujours redemandé, il ne prit jamais d'autre sujet que le psaume *Miserere mei, Deus,* et remplit son illustre auditoire d'une profonde horreur du péché.

Abram, *l'Université de Pont-à Mousson, cf. Documents publiés par le P. Carayon, lib.* 3, *p.* 177. — *Litteræ annuæ Prov. Franc., ann.* 1621. — *Les Jésuites ligueurs, p.* 25 *(cf. Collect.* S. Victor, *Documents historiques, critiques..., concernant la Compagnie de Jésus, t.* 1, 1827).

Le même jour de l'an 1659, mourut au collège de Pont-à-Mousson le P. Nicolas Aubertin, l'un des prédicateurs de la Province de Champagne qui au XVII^e^ siècle travaillèrent avec le plus de succès, dans l'est de la France, à l'extermination de l'hérésie. Catholiques et luthériens, sur les limites de l'Allemagne et de la Lorraine, étaient alors plongés dans une ignorance à peu près égale des choses de Dieu. La confirmation et l'extrême-onction étaient inconnues parmi les fidèles. L'armoire qui renfermait les vêtements sacerdotaux tenait partout lieu de tabernacle. Dans quarante villages que parcourut en quelques mois le P. Aubertin, comme compagnon et prédicateur de Monseigneur Coëffeteau, évêque de Dardanie, durant la visite épiscopale, il ne trouva pas plus de deux prêtres qui ne vécussent dans le désordre; plusieurs donnaient l'absolution à leurs pénitents sans vouloir entendre leur confession. Ce fut là un champ de bataille, où l'homme de Dieu remporta de glorieuses victoires contre l'enfer. Les écoles catholiques, à l'entretien desquelles les magistrats appliquèrent une partie notable des amendes, contribuèrent puissamment

à confirmer le bien de ses missions.

Le P. Abram nous a conservé, dans l'Histoire de l'Université de Pont-à-Mousson, quelques détails sur la puissance de cet orateur apostolique. Le P. Aubertin prêchait l'Avent dans la petite ville de Vic-sur-Seille ; par un seul sermon sur l'intempérance, il inspira une telle horreur de ce vice, presque universel alors parmi les habitants, que quand il revint au carême suivant achever le bien commencé, pas un seul homme, de l'aveu même des magistrats, n'était rentré dans les cabarets. Ses invitations à la charité furent pareillement si persuasives, qu'après les fêtes de Noël, les religieux de saint François vinrent lui témoigner leur reconnaissance de ce que, durant ces trente jours, ils avaient, grâce à lui, reçu plus d'aumônes qu'auparavant dans l'espace de trois années.

Abram, *L'Université de Pont-à-Mousson, cf. Documents du P. Carayon, liv.* vii, *p.* 464-469.

Le même jour encore en 1635, mourut à Dijon, en réputation de sainteté, le P. Guillaume Muret, proche parent du célèbre humaniste Antoine Muret, et qui renonça aux plus brillantes espérances des dignités ecclésiastiques, pour embrasser l'institut de saint Ignace, alors en butte aux plus violentes persécutions. Il était docteur de Sorbonne. Après son entrée dans la Compagnie, il remplit avec honneur, à deux reprises différentes, l'emploi de chancelier à l'Université de Pont-à-Mousson. Mais malgré sa réputation de science, on

l'avait appliqué d'abord, après les premières épreuves du noviciat, à l'enseignement d'une petite classe de grammaire. L'humilité, la simplicité, l'esprit intérieur et le zèle dont il donna constamment les plus beaux exemples dans ce modeste apostolat, lui assurèrent dès lors la réputation, qui ne fit que s'accroître jusqu'à sa mort, d'homme d'une vertu consommée. Cependant, à cette nouvelle, la Sorbonne porta ses plaintes au P. Ignace Armand, Provincial de Paris, prétendant que les supérieurs de la Compagnie montraient peu d'égards et de respect pour un de ses docteurs, en le rabaissant à un emploi si au dessous de ses mérites. Mais Armand et Muret se contentèrent de répondre que la pairie et noblesse de France ne se plaignaient point de voir le maréchal duc Ange de Joyeuse devenu pauvre mendiant sous l'habit des fils de saint François.

Un nécrologe manuscrit des plus saints religieux de la Province de Champagne ajoute que, pour le reflet de l'union d'une âme avec Dieu, bien peu semblent l'avoir possédé au même degré que le P. Guillaume Muret. Quand la ville de Dijon eut reçu son dernier soupir, elle lui rendit pendant trois jours les honneurs funèbres et publia hautement ses louanges, en retour des saintes leçons de perfection chrétienne qu'il y donnait, depuis plusieurs années, à la grande congrégation de Notre-Dame, composée de la fleur des habitants.

Elogia defunctor. Prov. Campan. (*Arch. Rom.*). — Abram, *L'Université de Pont-à-Mousson*, *cf. Documents publiés par le P. Carayon, liv.* VI, *p.* 421.

Enfin le même jour l'an 1743, mourut au collège de Pont-à-Mousson le P. Paul-Gabriel Antoine, l'un des théologiens les plus en renom vers le milieu du dix-huitième siècle. Le Souverain Pontife Benoît XIV professait pour lui une haute estime, et ordonna que sa Morale devînt le manuel classique de la Propagande. Elle fut même traduite en langue arabe et publiée à l'usage des monastères et des évêques d'Orient. On ne peut en effet refuser aux ouvrages du P. Antoine des qualités véritablement éminentes ; et tout en désirant le voir incliner vers plus d'indulgence quand il s'agit de la stricte rigueur des lois, il faut reconnaître que sa direction eut pour but de former des âmes plus viriles et plus chrétiennes. C'était la réputation bien méritée dont il jouissait parmi ses contemporains. Il n'aspirait qu'à faire avancer toute âme de bonne volonté dans la voie des vertus évangéliques. Il en donna des preuves éclatantes dans le gouvernement des principales maisons de sa Province, où il fut tour à tour Recteur des collèges de Nancy, d'Épinal, de Pont-à-Mousson, Instructeur des Pères du troisième an et Préposé de la maison professe.

Il avait un don particulier pour inspirer l'amour de la perfection religieuse, dont on le regardait d'ailleurs comme un parfait modèle. L'auteur d'une courte notice sur ses vertus signale en particulier sa charité, et une si paternelle sollicitude pour les malades, qu'elle semblerait rappeler celle de notre Bienheureux Père saint Ignace. Ceux qui le connaissaient plus intimement ne le taxaient guère de rigueur que pour lui-même, tant il s'adonnait aux saints exercices de la pénitence. Enfin nous devons ajouter, à l'honneur du P. Gabriel Antoine, qu'il fut en grande partie le promoteur de l'œuvre ad-

mirable du P. Jean-Pierre Caussade, en publiant « l'Instruction spirituelle sur les états d'oraison », livre, suivant Bossuet, justement accueilli par les cris de fureur du Jansénisme, et qui eut le mérite de faire le premier refleurir en France, au dix-huitième siècle, la grande théologie mystique des Saints.

Elog. defunct. provinc. Campan. (Arch. Rom). — *Theologia moral.* P. Antoine, 6ª *edit.*, *Venetiis* 1770, *p.* 4-6. — Feller, *Biographie universelle.* — *Journal de Trévoux,* 1732, *p.* 1761 ; — 1743, *p.* 167 ; — 1749, *p.* 359.

XXIII JANVIER.

Le vingt-troisième jour de janvier de l'an 1640, mourut à Paris le P. Jacques Salian, le savant auteur des Annales de l'Ancien Testament jusqu'à l'Ascension de Notre-Seigneur, ouvrage d'une érudition immense, destiné à servir d'introduction aux Annales ecclésiastiques de Baronius, et qui à la vie intérieure du peuple de Dieu joint le tableau complet de ses relations avec tous les peuples de l'antiquité. Ce vaste travail, entrepris pour la défense et l'honneur de l'Église, avait rencontré bien des obstacles, et il fallut à son auteur autant de force d'âme que de science pour le terminer. De justes appréciateurs de l'œuvre du P. Salian disent qu'elle semble écrite avec la plume des saints docteurs. Pour la conduire à sa perfection, l'auteur eut le courage de la récrire six fois tout entière de sa propre main, bien qu'elle forme six volumes in-folio. Il la poursuivait sans rien négliger des devoirs que lui imposèrent longtemps les importantes charges de Professeur, de Préfet et de Chancelier à l'Université de Pont-à-Mousson, puis de Recteur du collège de Besançon.

Digne héritier des Salmeron, des Canisius, des Possevin et de tant d'autres glorieux fils de saint Ignace, Jacques Salian était comme eux de la race des saints, et portait jusqu'à l'héroïsme toutes les

vertus religieuses. Nul n'était plus obéissant et ne semblait à un plus haut degré s'ignorer lui-même. Loin de s'affliger des critiques, même malveillantes, il les recevait bien plutôt comme des marques d'amitié et des corrections salutaires, dont il devait profiter pour son propre bien et pour celui de ses auditeurs ou de ses lecteurs. A près de quatre-vingts ans, ni les fatigues d'une vie aussi laborieuse, ni de cruelles infirmités, ne lui persuadaient d'adoucir l'extrême rigueur avec laquelle il maltraitait son corps. Ses pieux opuscules sur la crainte de Dieu, l'art de plaire à Dieu, et l'amour de Dieu, nous offrent l'image fidèle des saintes pensées de son âme. Pour donner enfin une juste idée de sa perfection, qu'il nous suffise d'ajouter que près de vingt ans après qu'il eut été recevoir sa récompense, le P. Philippe Labbe n'hésitait pas à inscrire le nom de Jacques Salian sur le catalogue donné au public des serviteurs et des servantes de Dieu, qui semblaient avoir le plus de droit à être placés un jour sur les autels, bien que la sainte Église ne les eût pas encore canonisés.

Abram, *l'Université de Pont-à-Mousson*, *cf. Documents du P. Carayon, liv.* IV, *p.* 278-282. — Sotuellus, *Bibl. Scriptor. Soc. Jes.*, *p.* 386. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 23ª *januar.*, *p.* 31.

Le même jour de l'an 1654, moururent glorieusement pour la foi, dans l'île Saint-Vincent, l'une des Antilles, les deux saints martyrs Guillaume Aubergeon et François Gueymu, de la Province d'Aquitaine, victimes de la perfidie des Caraïbes, qui les massacrèrent au pied de l'autel, à coups de massue. Leur apostolat parmi les sauvages datait à peine de quelques mois ; mais ils s'y étaient préparés longtemps par les plus humbles exercices du renoncement, de l'obéissance, du zèle des âmes: le P. Guillaume Aubergeon, à la Rochelle, dans une petite classe de grammaire, et le P. François Gueymu, au milieu des pauvres hérétiques de la Gascogne, dont il ramena un grand nombre à la foi romaine.

Quand ils eurent tous deux ensemble franchi l'océan sous la conduite d'un autre grand apôtre, le P. Pelleprat, Guillaume Aubergeon fut choisi le premier, à sa grande joie, pour aller annoncer la bonne nouvelle aux sauvages de Saint-Vincent ; et, selon l'expression du P. Pelleprat, Dieu répandit sur les travaux de son serviteur de si abondantes bénédictions, qu'il ne lui fallut rien moins, à lui-même, pour y ajouter foi, que d'en être témoin de ses propres yeux; et il ajoute : « Cet homme incomparable devait vivre des siècles entiers. Les jugements de Dieu sont des abîmes » ! Dans cette grande île, peuplée de neuf à dix mille sauvages, ces infidèles accouraient vers lui de toutes parts. Leurs malades trop épuisés ne pouvant entreprendre un pareil voyage, se faisaient transporter sur les chemins où il devait passer, ou lui envoyaient par mer leurs canots d'écorce, pour qu'il vînt, avant leur dernier soupir, les mettre dans le chemin du ciel. Dans ses incessantes courses apostoliques, se croisait-il avec quelques barbares, ceux-ci, dit

encore le P. Pelleprat, de quelque autorité qu'ils fussent et quelque pressante affaire qui les appelât, s'arrêtaient à sa voix, pour l'entendre au moins un moment parler de la vie éternelle, et pour prier Dieu avec lui de les sauver. « Et il fallait bien, ajoute-t-il, que le Saint-Esprit eût opéré lui-même dans ces âmes, pour qu'un changement si prodigieux eût pu se produire en trois mois. Or ce succès, je l'attribuais à la ferveur extraordinaire avec laquelle il suppliait Dieu, plusieurs fois le jour, pour le salut de ces pauvres infidèles. Je l'ai vu prosterné au pied des autels, les mains jointes et élevées, les yeux baignés de larmes, tout embrasé des flammes de la charité, faire instance à Notre-Seigneur ; et je pouvais juger dès lors qu'il offrait à Dieu, avec le précieux sang de son Fils Jésus-Christ, le sien propre, qu'il devait répandre quelques mois après ». De plus, il passait souvent les jours entiers, et quelquefois même deux jours de suite, dans un jeûne absolu, sans prendre seulement une goutte d'eau, et affligeait perpétuellement son corps par les plus sanglantes flagellations.

Une si riche moisson d'âmes était au-dessus des forces d'un seul ouvrier ; et depuis quelques jours le P. Gueymu venait d'être envoyé par ses supérieurs pour aider le P. Aubergeon à la recueillir. Mais le démon, jaloux de voir lui échapper ainsi tant de ses esclaves, suscita quelques misérables perdus de vices, et leur suggéra la pensée de donner la mort à ceux qui ne respiraient que pour leur salut. Au jour fixé pour cette immolation, jour de triomphe pour les deux apôtres de Saint-Vincent, une heure après le lever du soleil, les conjurés s'approchant en silence de l'humble case qui servait à la fois de demeure et de sanctuaire aux deux martyrs, les y trouvèrent comme ravis en Dieu, Guillaume Aubergeon à l'autel, debout,

achevant le divin sacrifice, François Gueymu prosterné près de lui et se préparant à offrir aussi dans quelques moments la sainte Victime ; et ce fut en cette attitude que, la tête et le corps brisés à coups de massue, tous deux ensemble remirent à Dieu leurs âmes victorieuses.

Pelleprat, *Relation des missions des PP. S. J. dans les Iles et dans la terre ferme de l'Amérique méridion.*, c. 7-8 (*cf.* P. de Montézon, *Mission de Cayenne et de la Guyane française, p.* 61-83). — Boero, *Menol.*, 23 *genn.*, *p.* 431. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 23a *januar.*, *p.* 44.

XXIV JANVIER

Le vingt-quatrième jour de janvier de l'an 1698, mourut au collège de Dôle, après un long et glorieux apostolat, d'abord aux portes de Genève, puis jusque dans la ville même de Calvin, le P. Claude-Matthieu Dufour, de la Province de Lyon. La petite ville d'Orneix, presque à la limite orientale du Jura, servait depuis un demi-siècle de poste avancé à quelques missionnaires de la Compagnie, qui de là menaçaient et inquiétaient perpétuellement la Rome hérétique. Or il y fallait des hommes d'un cœur à l'épreuve de tout péril, car plusieurs y trouvèrent la palme des martyrs. L'un d'eux, vaguement signalé aux actives recherches de tous les limiers de la police calviniste, et dont nous n'avons pu découvrir le nom, avait porté l'héroïsme du zèle des âmes jusqu'à emprunter le déguisement d'apprenti cordonnier, sous lequel il vécut longtemps dans Genève, pour être à portée de secourir les pauvres catholiques et les hérétiques repentants, au moins à l'heure de la mort. Claude Matthieu Dufour partagea pendant quatorze ans à Orneix les travaux de cette petite troupe d'élite ; et le premier, il eut la joie de voir enfin ses efforts couronnés par les plus éclatants succès. Ses hautes qualités de science

théologique, de vertu religieuse, et d'intrépidité à tout affronter et à tout souffrir pour Jésus-Christ, lui avaient mérité ce choix. En butte à plusieurs tentatives d'assassinat, il n'y avait trouvé qu'un encouragement de plus à son zèle. Nul obstacle ne l'arrêtait pour aller assister de pauvres malades ; traversant un jour un torrent, il s'était vu emporté à plus d'un mille, et quelques charitables paysans ne le retirèrent des flots qu'à grand'peine et à demi-mort.

Ainsi avait-il gagné çà et là autour de Genève, un grand nombre d'âmes, lorsque en 1680 il franchit enfin et à découvert ces portes si jalousement gardées par l'hérésie. A l'ombre du nom de Louis XIV, une humble chapelle, dédiée à saint François de Sales, fut ouverte au public, malgré l'indignation des ministres, dans l'hôtel du chargé d'affaires de France. Matthieu Dufour et un de ses compagnons y commencèrent solennellement le Jubilé, pour tous les catholiques de la ville de Genève et des environs ; des troupes nombreuses de fidèles s'y rendirent même en procession ; et ce que Genève n'avait pas vu depuis 150 ans, le corps du Sauveur fut exposé sans crainte et librement adoré, sur cet autel, relevé par le représentant du roi de France. Depuis lors, lisons-nous dans une relation de 1682, pas un dimanche, pas un jour de fête ne s'était passé, sans qu'un religieux de la Compagnie prêchât librement la foi romaine dans cet asile, que l'hérésie furieuse n'osait violer. Une balle qui devait atteindre le cœur ou la tête du P. Dufour, et dont la main divine le garantit, ne fit même que donner un nouvel élan et un nouvel éclat à son triomphe. Car tandis que, pour apaiser Louis XIV, les magistrats de Genève se voyaient contraints de condamner eux-mêmes le meurtrier au dernier supplice, l'héroïque fils de saint Ignace demandait sa grâce avec de si vives instances, que le représentant du roi dé-

clara solennellement, au nom de son maître, qu'il accordait le pardon au coupable en considération du serviteur de Dieu.

Histor. prov. Lugd., 1639-99 (*Arch. Rom.*). — Martin, *Vie de M. Vuarin*, *t.* 1, *ch.* 6, 7. — Picot, *Hist. de Genève*, *t.* 3, *ch.* 22.

Le même jour encore moururent saintement deux grands zélateurs de la gloire de Dieu, le P. François Vrevin à la Flèche en 1618, et le P. Jean Pommereuil au collège d'Amiens en 1666.

Le P. François Vrevin s'éteignit à l'âge de quarante-huit ans, charmé d'avoir épuisé en peu d'années, au service des âmes, une santé constamment chancelante. L'amour divin le consumait, il ne semblait respirer que pour embraser tous les cœurs de la même flamme. Le couronnement de sa sainte vie en offrit un touchant et dernier exemple que nos annalistes nous ont conservé. Lorsqu'il vit autour de son lit de mort, les religieux de la communauté, réunis pour l'aider dans son dernier passage : « Mes chers frères, leur dit-il d'une voix mourante, si vous voulez me donner à cette heure un secours bien puissant et une joie bien douce, je vous en prie, offrez tous avec moi à Notre-Seigneur l'acte d'amour le plus intense qui sera par sa grâce en votre pouvoir » ! Et ce fut ainsi dans l'exercice et l'apostolat du divin amour, qu'il remit sa bienheureuse âme à Dieu.

Le P. Jean Pommereuil était Recteur du collège d'Amiens. Il mourut avec cette douce et profonde joie des hommes qui n'ont vécu que pour Notre-Seigneur et qui vont recevoir leur récompense. Pour prix de la charité qui lui avait gagné tous les cœurs, et de

son amour pour la vie intérieure et pour la prière, Dieu daigna lui révéler d'avance le jour où il le rappellerait à lui, et lui donner ainsi l'heureuse assurance de son éternelle prédestination.

P. Vrevin : *Litter. ann. Prov. Franc., ann.* 1618 *(Arch. Rom.)*.
P. Pommereuil : *Elog. def. Prov. Franc. (Arch. Rom.)*.

Le même jour encore, l'an 1737, mourut à Naxie, après plus de quarante-cinq ans d'apostolat au service des missions d'Arménie et de Grèce, le P. Jacques Portier, de la Province de Toulouse, le père et le maître des petits catéchistes d'Erzéroum, le confesseur de la foi dans les prisons et les basses-fosses de Trébizonde, « très capables, écrivait-il, de me sanctifier, si j'eusse su profiter d'une occasion si précieuse », le guide du clergé et des vierges arméniennes de Constantinople dans la voie des vertus sacerdotales et de la perfection religieuse, le créateur des missions volantes de l'Archipel, justement appelé dès ses débuts, par le P. Jacques Villotte, « un vrai successeur de François-Xavier ». Rien ne nous semble pouvoir donner une idée plus exacte de son esprit apostolique et des fruits de son zèle, que le récit de ses premiers travaux pour la conversion des schismatiques d'Erzéroum, dont nous empruntons mot-à-mot quelques traits à l'Histoire des missions d'Arménie du P. Fleuriau.

Nouveau venu et ne sachant encore que fort imparfaitement la langue, « le P. Portier crut que, pour se former à la mission et acquérir plus de facilité à parler, il devait s'appliquer surtout à l'éducation de la jeunesse. Il fit de sa chambre une école, et dans

l'espace de deux ou trois mois, on y compta jusqu'à près de quatre-vingts enfants.

« C'était une grande consolation de voir avec quelle exactitude et quelle ferveur ils observaient ce qui leur était prescrit. Leurs parents étaient surpris que des enfants, qui auparavant faisaient tant de bruit et étaient si déréglés dans leurs églises, fussent devenus si sages, si dévots et si composés. Leur étonnement n'était pas moindre, quand le soir après souper ces enfants assemblaient toute la famille, et répétaient l'instruction qu'on leur avait faite à l'école. Parmi eux, le Père en avait choisi douze qu'il avait formés avec un soin tout particulier pour être comme ses catéchistes. Il n'est pas croyable avec quel zèle ces petits apôtres s'acquittaient de leur emploi. Ils s'étaient partagé la ville entre eux ; ils se répandaient dans les maisons, s'approchaient des enfants de la famille, les instruisaient et leur donnaient de petits prix. Des gens âgés se faisaient même volontiers leurs disciples. Je ne sais qu'admirer davantage, ou la docilité de ces bonnes gens, ou le zèle des enfants. On a vu de ces catéchistes, qui ont passé la nuit entière à enseigner la doctrine chrétienne devant quatorze ou quinze personnes de tout âge, sans que ni le catéchiste se lassât de parler, ni les auditeurs d'écouter.

« Quand ce fervent missionnaire eut acquis quelque facilité à parler, il prit la résolution d'aller en divers quartiers de la ville pour y instruire la jeunesse. Ses catéchistes prenaient les devants et ramassaient à petit bruit dans une maison tous les enfants, tous les petits esclaves et tous les garçons de boutique qu'ils pouvaient rencontrer. La mère d'un de ces catéchistes, bonne catholique, voulut éprouver son fils: elle lui représenta qu'il était honteux pour

lui d'aller ainsi courir dans les maisons, que cet emploi convenait mieux à un serviteur qu'à lui : « Ma mère, lui dit-il, vous devez vous estimer heureuse de ce que vous avez un fils qui peut contribuer en quelque chose à faire connaître Jésus-Christ dans ce pays ». Réponse plus digne d'un apôtre que d'un enfant, tant il est vrai que l'esprit de Dieu souffle où il lui plaît. Mais c'était particulièrement le dimanche que la consolation du P. Portier était grande : « Dès le matin, dit-il lui-même, je me vois environné d'une centaine d'enfants, qui me demandent avec empressement le pain de la parole de Dieu. Après le catéchisme, je les mène tous à la messe deux à deux, et je puis dire qu'ils sont modestes comme des anges. A peine est-il midi, qu'il faut recommencer comme le matin, et l'on ne saurait sans violence se défendre de leurs douces importunités. Je vous avoue pour moi, que quand je me souviens que saint François-Xavier se privait de la nourriture et du sommeil pour vaquer à l'instruction des enfants, je suis honteux de faire si peu de chose. La belle mission, mon Père, que celle qu'on fait aux enfants ! Je remercie Dieu de tout mon cœur de l'inclination particulière qu'il me donne pour ce saint emploi; quelque part que je sois, j'en ferai mon capital ».

Villotte, *Voyages d'un missionnaire, p.* 203 *et suiv.* — Fleuriau, *État présent de l'Arménie, p.* 164, 172, 309, 315, 352-64. — *Mémoires des missions de la Compagnie dans le Levant, t.* 1, *Lettre du P. Tarillon, p.* 9.

XXV JANVIER.

—

Le vingt-cinquième jour de janvier moururent dans les missions de Grèce deux saints missionnaires, dont la mémoire demeura longtemps en bénédiction parmi les fidèles et les infidèles : le P. Pierre Bernard à Andrinople en 1685, et le P. Louis de Boissy en 1704 à Santorin.

Le P. Pierre Bernard couronna par le martyre de la charité au service des pestiférés, dix ans du plus laborieux apostolat. Les esclaves des galères turques et des bagnes du Grand Seigneur, étaient l'objet de sa prédilection; et comme les durs travaux de ces malheureux durant tout le jour, ne leur laissaient pas un moment pour s'occuper du salut de leurs âmes, le serviteur de Dieu se faisait enfermer le soir avec eux et passait la nuit, soit à fond de cale, soit dans d'infectes cavernes, perpétuel foyer de pestilence. Aussi, dans les temps de contagion, quand un missionnaire obtenait la faveur insigne de s'y renfermer à poste fixe, la constante pratique de ces hommes de Dieu était de se préparer à ce martyre par quelques jours passés dans les Exercices de saint Ignace.

Désigné par ses supérieurs pour aller fonder une nouvelle mission à Andrinople, Pierre Bernard y fit éclater le même dévouement; et bien que le climat lui fût plus contraire que l'atmosphère même

des bagnes, il se garda bien de dire un seul mot qui laissât deviner ce qu'il y souffrait. Souffrir et travailler au salut des âmes était le comble de ses vœux. Rien n'est plus touchant que la douleur de toute la colonie arménienne d'Andrinople, quand cet héroïque serviteur de Dieu eut succombé aux atteintes de la peste. L'évêque arménien voulut célébrer les cérémonies de ses funérailles, qui se prolongèrent sept heures entières. Puis durant les sept jours suivants, tout le clergé du même rite revint en procession prier et pleurer sur sa tombe. Enfin, dans une lettre commune écrite et publiée au nom de tous les arméniens d'Andrinople : « Dieu soit béni, disaient ces pauvres gens, de ce qu'il a frappé notre tête et de ce qu'*il* nous a laissés sans yeux et sans lumière ; nous n'avions qu'un pasteur, et il a plu à Dieu de nous l'enlever..; nous sommes des orphelins abandonnés à la fureur des hérétiques, contre lesquels notre ange et notre apôtre, le P. Bernard, nous défendait » ! ! !

Le P. Louis de Boissy, de la Province de Toulouse, appartenait à une vraie famille de saints, et en se donnant tout à Dieu, il n'avait fait que répondre aux leçons et réaliser le désir de sa mère, femme d'une si haute vertu, qu'il fallut, à sa mort, placer des gardes auprès de son cercueil, pour empêcher la foule de mettre en lambeaux ses vêtements et de se les partager comme les reliques des saints. Sa sœur, Françoise de Boissy, première supérieure des Écoles Chrétiennes de Cahors, mérita des honneurs semblables ; et l'on peut voir, dans sa vie donnée au public, le vrai et parfait modèle des vierges consacrées à l'apostolat de l'enfance. Louis de Boissy ne demeura pas au-dessous de pareils exemples. Les schismatiques même des îles de l'Archipel avaient une si haute idée de sa sainteté, qu'à la seule nouvelle de sa mort prochaine, ils accoururent

vers lui de toutes parts, aussi bien que les catholiques, lui amenant ou lui apportant dans leurs bras jusqu'aux plus petits enfants à bénir avant son départ pour le ciel; et lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, ils vinrent longtemps encore, les uns et les autres, prier à son tombeau, que d'éclatantes faveurs miraculeuses ne tardèrent pas à rendre glorieux.

Elogia defunct. Provinc. Franc. (*Arch. Rom.*). — Fleuriau, *État des missions de Grèce, p.* 102-107. — *Mémoires des Missions du Levant, t.* 1, *p.* 121. — Cathala, *Hist. du Quercy, t.* 3, *p.* 82. — *La vie et les lettres spirit. de* M^lle^ Françoise de Boissy, *p.* 4, 5.

---

* Le même jour, l'an 1699, le P. François de Gournay mourut à Nancy, après cinquante-sept ans de vie religieuse dans la Compagnie. Dès le jour où il franchit les portes du noviciat, à l'âge de vingt-cinq ans, « il parut, disent ses contemporains, s'être revêtu de Jésus-Christ ». L'humilité, la pauvreté, la prière, la mortification, jointes à un désir ardent de ne mettre d'autre borne à sa perfection que la volonté de Dieu, étaient ses vertus de prédilection. Il gouverna tour à tour les collèges de Nancy, de Metz, de Charleville. Mais son attrait le portait de préférence vers les ministères les plus humbles auprès des enfants, des pauvres, des malades et des moribonds. Il parcourait les campagnes à pied, à peine soutenu par une nourriture grossière qu'il se mesurait avec parcimonie. Aussi la vénération populaire s'attachait à ses pas et le saluait du nom de Saint. Au milieu de ses frères, nul n'était plus exact à garder toutes nos observances, même les plus minimes, et l'un d'eux a pu

dire, après avoir suivi toutes ses démarches pendant une année entière, qu'il ne l'avait pas surpris en défaut une seule fois. Ni l'âge ni les services rendus ne ralentirent jamais cette fidélité jalouse du P. de Gournay, et dans la plus extrême vieillesse il était encore le modèle des plus fervents.

Elog. defunct. Prov. Campan. (*Arch. Rom.*).

XXVI JANVIER.

Le vingt-sixième jour de janvier, l'an 1636, mourut en Lorraine, dans la petite résidence de Saint-Mihiel, le P. Jean Fourier, formé à l'école des premiers Pères de l'Université naissante de Pont-à-Mousson; puis après quelques années d'études et d'enseignement, Recteur des collèges de Pont-à-Mousson, d'Avignon et de Chambéry, Provincial de Lyon et de Champagne, directeur du Bienheureux Pierre Fourier, son neveu, et du saint évêque de Genève, François de Sales, qui firent l'un et l'autre sous sa conduite les Exercices de saint Ignace, et « entre ses mains, selon l'expression d'un disciple même du Bienheureux, achevèrent tous deux de devenir ce que nous admirons ». Ces seuls titres pourraient suffire pour donner déjà une haute idée des différents genres de mérite du P. Fourier, surtout de son rare talent à diriger les âmes dans les voies de la sainteté. C'est par là surtout qu'il nous semble avoir mérité la reconnaissance de la Compagnie, mais ce fut au prix d'étranges épreuves, qui mirent en pleine lumière sa propre vertu.

Recteur de l'Université de Pont-à-Mousson vers l'âge de trente-sept ans, il regarda comme un de ses premiers devoirs, le soin de faire des jeunes religieux, confiés à sa sollicitude, des savants et des saints,

tels que les désire saint Ignace. Sa vigilance était extrême à éloigner de leurs yeux et de leur cœur tout ce qui aurait pu amoindrir en eux l'estime et l'amour de la perfection. Il avait un art merveilleux pour leur inspirer les plus saints désirs; et lorsqu'il rencontrait quelques âmes plus dociles à la grâce et plus généreuses, à l'exemple de notre Bienheureux Père Ignace, il se gardait bien de leur épargner les occasions de faire des actes héroïques. Ces jeunes gens ressentaient pour lui tant d'amour et de confiance, qu'ils le suppliaient à l'envi d'être leur directeur et leur confesseur ordinaire, ce qu'il ne pouvait leur refuser. Il méritait bien dès lors en effet de ses pénitents le témoignage si expressif que lui rendit plus tard le P. Suffren: « J'ai ouvert mon âme et ma conscience à de grands et saints religieux, que j'aime et vénère comme je le dois; mais Jean Fourier a été mon vrai Père »!

Cependant la manière d'agir du saint Recteur déplut à quelques-uns de ceux dont les vues étaient moins surnaturelles, et ils le blâmèrent vivement, à plusieurs reprises, dans leurs lettres au P. Claude Aquaviva. Ne soupçonnant pas qu'on le trompait, ce grand homme adressa au P. Fourier quelques réprimandes sévères, sans songer toutefois, par une permission de la Providence, à lui demander s'il était coupable des fautes dont on l'accusait. En vrai disciple de Jésus-Christ, charmé de pouvoir imiter le silence et de participer aux abaissements de son divin Maître, le P. Fourier se contentait de suspendre au pied de son crucifix les humiliantes lettres de son Supérieur, répétant à plusieurs reprises: « Voilà bien le jugement dû à mes mérites! *Vere dignum et justum est, æquum et salutare* »! Dieu, qui exauçait ainsi ses désirs d'être méprisé, permit que l'épreuve de son serviteur allât plus loin encore. Ce silence fut pris

pour l'aveu d'un coupable, hors d'état de pouvoir se justifier, et sur de nouvelles plaintes, Aquaviva lui envoya l'ordre de remettre aussitôt sa charge de Recteur en d'autres mains, et de quitter même sa Province pour aller remplir quelque emploi obscur dans un collège de Belgique. De plus, le Supérieur auquel il était confié, recevait en même temps l'ordre de veiller et faire veiller avec le plus grand soin sur ce nouveau-venu et d'observer ses moindres démarches. Mais au bout de six mois, rendant compte au P. Général de l'étrange commission qu'il avait reçue : « le plus minutieux examen des actes du P. Fourier, écrivait-il, ne m'a fait découvrir en lui qu'une perfection irréprochable et une vraie merveille de sainteté ».

Cette lettre fut un trait de lumière pour Aquaviva ; et comme la Province de Paris, à laquelle appartenait l'homme de Dieu, était dispersée à cette époque par l'arrêt d'exil du Parlement, Jean Fourier fut prêté à la Province de Lyon, qui parvint à le conserver pendant plus de trente ans, et lui confia les charges les plus éminentes. Recteur du collège de Chambéry à l'époque où mourut Claude Granier, évêque de Genève, ce fut lui qui, durant quinze jours entiers, prépara saint François de Sales par les Exercices de saint Ignace à recevoir l'onction épiscopale ; le Saint voulut que Jean Fourier signât l'admirable règlement de vie qu'il s'engageait à suivre jusqu'à la mort. Ce fut pareillement pour lui obéir que François consentit, comme il le raconte, à donner aux âmes chrétiennes son *Introduction à la vie dévote*. Quelques années plus tard, lorsque Jean Fourier, alors Provincial de Lyon, fut averti que le saint évêque touchait à sa dernière heure, accourant près de lui pour lui prodiguer tous les soins du corps et de l'âme : « Monseigneur, dit-il, me reconnaissez-vous » ?— « Ah ! répondit François de Sales, *si oblitus fuero*

tui, oblivioni detur dextera mea » ! tant il lui gardait un affectueux et reconnaissant souvenir.

Après trente ans d'absence, le P. Fourier fut renvoyé en Lorraine, en qualité de Provincial. Parmi les importantes charges qu'il remplissait avec tant d'éclat et de fruit, il avait toujours conservé l'attrait le plus vif pour les plus humbles ministères, pour les catéchismes des pauvres et pour les missions de campagne, et il ne laissait échapper aucune occasion d'y revenir ; il obtint enfin, à sa grande joie, de leur consacrer ses derniers jours, après avoir remis, à l'âge d'environ soixante-quinze ans, le gouvernement de la Province de Champagne au P. Ignace Armand, son successeur. Il jouissait par toute la France d'un si haut renom de sagesse et de sainteté, que dans sa retraite de Saint-Mihiel, les Pères de la Province d'Aquitaine vinrent, avec l'assentiment du P. Mutius Vitelleschi, le supplier de se laisser mettre à leur tête ; et sans l'affaiblissement de sa santé, dont son humilité saisit le prétexte, il n'eût pas évité ce nouvel honneur.

Abram, *L'Université de Pont-à-Mousson, cf. Documents du P. Carayon, l.* 5, *p.* 352-368. — Charles-Aug. de Sales, *Histoire de S. François de Sales*, *t.* 1, *l.* 5, *p.* 327-334. — Perennès, *Histoire de S. François de Sales, t.* 2, *l.* 7, *p.* 248. — S. François de Sales, *Introduction à la Vie dévote, préface.* — Chapia, *Histoire du B. Pierre Fourier*, *t.* 1, *l.* 2, *ch.* 2, *p.* 59.

Le même jour de l'an 1673, mourut au collège de Québec, à l'âge de quatre-vingts ans, le P. Jérome Lallemant, de cette vaillante famille qui donna, en moins d'un demi-siècle, trois de ses membres, deux apôtres et un des plus illustres martyrs de la Compagnie, à l'Église du Canada. Les plus précieux dons de la nature et de la grâce, l'étendue de ses connaissances, l'éclat de son enseignement, l'art si difficile de gouverner, de créer et d'organiser, faisaient de Jérôme Lallemant un des hommes les plus marquants de sa Province ; il n'obtint pas sans peine, à l'âge de quarante-trois ans, d'aller ensevelir en quelque sorte toutes ces qualités parmi les sauvages. Rappelé deux fois d'au-delà des mers par les intérêts de sa mission, il fut sur le point d'être retenu en Europe, mais Dieu le destinait à être l'âme et le soutien des grands intérêts de la foi dans la Nouvelle-France.

Comme il montait à la mission huronne, peu de mois après son débarquement, il lui fut donné, dès les premiers pas, de reconnaître et de goûter à quel genre de vie il se dévouait. Un Algonquin prétendit, en le voyant, avoir à se plaindre des Français, lui jeta une corde au cou pour l'étrangler, et leva sa hache sur sa tête. Il en fut quitte cependant, cette fois et bien d'autres, pour quelques traitements plus ou moins barbares et outrageants, devant lesquels il n'était pas homme à reculer. Les sept années qu'il consacra aux missions hurones, firent éclater toute la grandeur de son courage, de son amour pour la croix, et, selon la belle expression des témoins de sa sainte vie, d'un cœur chérissant tendrement ceux qui l'offensaient. Les cinq relations qu'il a écrites sur les travaux et les souffrances de ses compagnons, sont malheureusement muettes

sur sa présence ; ou plutôt, dit-il quelque part en les terminant, il n'a été durant ces sept années qu'un serviteur inutile, et pour ainsi dire, le simple témoin de l'héroïsme d'un Jogues, d'un Brébeuf, et de leurs glorieux coopérateurs, auxquels il ne méritait pas d'être associé. Mais la Vénérable Marie de l'Incarnation, justement surnommée la Thérèse du Canada, et qui nous a laissé de si magnifiques éloges de ces grands hommes, écrivait après leur martyre, en parlant du P. Jérôme : « C'est le plus saint homme que j'aie connu, depuis que je suis au monde. Je n'exagère rien ».

Contraint d'accepter par obéissance le gouvernement général de la Mission et de vivre ainsi dans un poste moins exposé à la rage des Iroquois, Jérôme Lallemant crut plus que jamais avoir été jugé par Notre-Seigneur indigne de la palme des martyrs. Les immenses services d'une administration de dix-huit ans ne purent l'en consoler. Toujours il ne voyait en lui que le serviteur inutile, bien qu'on le vénérât comme le père et le vrai sauveur de ce Nouveau-Monde. Quand on cherchait à modérer la rigueur extrême de ses pénitences : « Laissez-moi, disait-il, suppléer du moins en quelque manière aux tourments que je n'ai pas eu le bonheur de souffrir pour la foi et le très saint nom de Jésus ». A plus de soixante-dix-neuf ans, il se flagellait encore chaque jour ; et lorsqu'il ressentit les premières atteintes de sa mort prochaine, on le trouva étroitement ceint d'une chaîne de fer.

Ce véritable fils de saint Ignace n'avait pas été moins ardent à travailler pour la gloire divine et le salut des âmes qu'à boire au calice du Sauveur. Dans les derniers mois de sa vie, pour permettre aux plus jeunes et aux plus robustes d'entrer dans la vie apostolique, il remontait vaillamment à Québec dans une chaire de théologie ; et

quand on s'étonnait qu'il n'accordât pas enfin à son corps épuisé un peu de repos : « Ah ! répondit-il, mes chers frères, travaillons pour Dieu ! travaillons tant qu'il nous restera un souffle ! n'aurons-nous pas toute l'éternité pour nous reposer » ?

Litteræ mss. R. P. Claudii Dablon *de morte P. Hier. Lallemant (Archiv. domest.).* — *Relations de la Nouvelle-France, ann.* 1638, *p.* 30 ; 1639, *p.* 49 ; 1640, *p.* 52 ; 1645, *p.* 1-52 ; 1648, *p.* 1 *et suiv;* 1649, *p.* 2 *et suiv;* 1650, *p.* 48 ; 1659, *p.* 1 *et suiv;* 1664, *p.* 1 *et suiv.* — Patrignani, *Menol.*, 26 *genn.*, *p.* 259. — Drews, *Fasti Soc. Jesu,* 26ª *jan.*, *p.* 35. — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jes.*, *p.* 342. — Charlevoix, *La vie de la Mère Marie de l'Incarnation, l.* 5, *p.* 321 *et suiv.* — La Vén. Marie de l'Incarnation, *Lettres, p.* 190. — Rybeyrète, *Scriptor. Prov. Franc., P. Hieron. Lallemant, p.* 100.

Le même jour encore de l'an 1602, mourut en odeur de sainteté, à Pont-à-Mousson, le P. Martin Nicodeix, né en Savoie, homme de talents très distingués, mais qui s'était offert à ses supérieurs pour enseigner humblement, jusqu'aux derniers jours de sa vie, les éléments de la grammaire. Il joignait à cet emploi les modestes fonctions de confesseur des pauvres et des écoliers, de catéchiste des campagnes, de Père spirituel des religieux ; et il s'en acquittait avec une si rare perfection, qu'il semblait, selon l'expression de la Sainte Écriture, une lampe ardente et brillante, à laquelle se réchauffaient et s'illuminaient toutes les âmes. Trente-six ans après sa sainte mort, on rouvrit son tombeau ; et sa mémoire était toujours si vivante, que la ville entière de Pont-à-Mousson accourut pour le vénérer et réclamer quelques parcelles de ses reliques.

La charité aussi bien que l'humilité et les saintes conversations de ce serviteur de Dieu, le rendaient si aimable, qu'il était recherché de tous ; et il se donnait de bon cœur à tous pour les gagner doucement à Notre-Seigneur, surtout en les attirant peu à peu à faire les Exercices de saint Ignace. Mais dès qu'il n'avait plus à parler de Dieu, il rentrait dans un si profond recueillement que, s'examinant un jour sur une période de sept années, il avoua ne pas se rappeler qu'il eût même une seule fois manqué à la perfection du silence. Les douleurs de Jésus-Christ dans sa passion étaient l'objet ordinaire de ses pensées et de ses affections les plus vives ; pour y avoir quelque part, il portait constamment autour de ses reins une chaîne de fer armée de pointes, sans que la souffrance altérât en rien sa sérénité. Enfin parmi les conseils de perfection que le P. Nicodeix inculquait le plus instamment, surtout aux jeunes religieux de la Compagnie, et dont toute sa vie était le modèle, figurait en première ligne celui qu'il avait appris de saint Ignace, qu'on ne saurait tendre à la sainteté, si dans le travail et l'emploi le plus humble ou le plus vulgaire en apparence, on ne cherche à se signaler, sans se permettre jamais aucune œuvre peu digne des regards de Dieu.

Elog. defunct. Prov. Camp. (Archiv. Rom.). — Abram, *L'Université de Pont-à-Mousson, l.* 5, *p.* 375-377.

Le vingt-sixième jour de janvier de l'an 1772, nous rappelle le souvenir du P. Elzéar Fauque, l'un des principaux fondateurs des réductions sauvages de la Guyane, qu'il cultiva pendant près de quarante ans. L'ardeur avec laquelle il allait chercher ces pauvres barbares, mit bientôt ses jours en danger, sans pouvoir ralentir son zèle. Dieu le conserva, pour le salut de près de vingt nations différentes, qui lui durent la bonne nouvelle de Jésus-Christ. Tantôt il les poursuivait au milieu de plaines immenses dont les herbes s'élevaient à la hauteur d'un homme à cheval et lui permettaient à peine de voir à quelques pas devant lui, tantôt il s'enfonçait à leur recherche dans des forêts impénétrables, dans des marais remplis de serpents ; souvent il était réduit à passer les nuits sans sommeil, exposé à la morsure d'insectes que les indigènes eux-mêmes ne peuvent souffrir, à la dent des tigres et aux embûches des Indiens.

La misère et les habitudes sauvages de ces pauvres tribus étaient encore pour lui une source inépuisable de souffrances et de mérites : plus d'une fois il eut à évangéliser des peuplades entièrement couvertes de lèpre, et dont les nations voisines ne pouvaient supporter l'horreur : « Je vous avoue, écrivait-il alors, qu'on ne peut guè-« re rien voir de plus affreux ni de plus dégoûtant ; mais ce « sont pourtant des âmes rachetées par le précieux sang de Jésus-« Christ qui animent des corps si hideux, et qui par là méritent « tous nos soins » ! Pour triompher de tant d'obstacles et pour échapper à tant de périls, le P. Fauque aimait surtout à s'adresser aux saints anges ; et il faut qu'il en ait reçu des faveurs bien merveilleuses, pour n'avoir pas craint, malgré son humilité, d'en faire l'aveu, à l'occasion de sa captivité sur un vaisseau de corsaires

anglais : « Je dois dire ici, pour autoriser cette dévotion si con-
« nue et si fort en usage dans l'Église, que j'ai reçu en mon
« particulier et que je reçois chaque jour des bienfaits très si-
« gnalés de Dieu, par l'intercession de ces esprits célestes ».

Une expédition tout apostolique et qui ne fit pas moins d'honneur au P. Fauque que ses missions, ce fut le double voyage qu'il entreprit pour gagner et ramener à Cayenne les nègres Marrons, esclaves fugitifs très redoutés de la colonie, et dont les troupes royales n'avaient pu venir à bout : « Il serait impossible, lisons-nous
« dans une de ses lettres, d'expliquer avec quelles démonstrations
« de joie l'on me reçut, suivi de tout ce monde, chacun d'eux por-
« tant sur sa tête et sur son dos son petit bagage. Les rues é-
« taient bordées de peuple pour nous voir passer. L'air retentissait
« de mille cris d'allégresse et de bénédiction. Je conduisis d'abord
« mon petit troupeau à l'église, où je dis la messe en actions de
« grâces ; puis je les présentai à monsieur le Gouverneur, qui con-
« firma le pardon que je leur avais promis ». Cet insigne bienfaiteur des Français et des sauvages de la Guyane, ne fut pas néanmoins à l'abri des arrêts de proscription qui poursuivaient alors la Compagnie jusqu'aux extrémités du monde ; et arraché à sa chère misson par l'ordre des Parlements, le P. Fauque vint terminer auprès de ses frères d'Avignon, encore réunis à cette époque sous la protection des papes, près de soixante années de vie religieuse, de travaux, de croix et de dévouement.

Lettres édifiantes, t. 7. *p.* 283 *et suiv; p.* 311 *et suiv ; p.* 337 *et suiv ; p.* 347 *et suiv ; p.* 367 *et suiv; p.* 387 *et suiv*; — *t.* 8, *p.* 5 *et suiv;* — *t.* 28, 1re *édit., Préface, p.* XLVI.

* Enfin le 26 janvier 1729, mourut au noviciat de Toulouse, le P. Jean Astorg, dans la quatre-vingt-troisième année de son âge et la soixante-septième depuis son entrée dans la Compagnie. « Son génie propre à tout, écrit le vénérable P. Cayron dans la lettre circulaire où il annonçait sa mort, a paru dans presque toutes les fonctions de la Compagnie, dans les belles-lettres, les hautes sciences, les mathématiques, les missions, les prédications, la direction des âmes, le gouvernement de nos maisons ». Un sens exquis, joint à une prudence surnaturelle, inspirait tout ses actes ; « chacun, ajoute le même Père, se rendait sans peine à des ordres que la droiture dictait ».

Recteur du collège de Toulouse, il donna un admirable exemple de sa charité et de sa confiance en Dieu. Une sorte de famine avait attiré dans la ville une multitude prodigieuse de pauvres gens de la campagne. Le Parlement avait fait construire pour eux d'immenses baraquements et les y avait réunis. Mais bientôt le triste cortège de la misère les y suivit et changea cet asile en foyer d'infection. « Il n'y avait, dit le P. Cayron, qu'une ardente charité qui pût en approcher. Notre collège, sous un tel Recteur, se distingua » par son dévouement et sa libéralité. « C'était un spectacle pour les anges et pour les hommes de voir nos Pères aller de grand matin à ces pauvres malades, portant eux-mêmes une grande marmite pour leur distribuer du bouillon ou de la viande, passer la matinée auprès d'eux, confessant les uns, aidant les autres à bien mourir, les consolant tous et les exhortant à la patience ». Plusieurs payèrent de leur vie leur héroïque charité. Le P. Recteur était l'âme de tout ; à la première apparition du fléau, il avait fait une confession générale comme pour

mourir, et il s'était jeté au plus fort du danger. Mais Dieu le réservait pour d'autres travaux et d'autres épreuves.

Atteint d'une cécité presque complète et retiré du gouvernement, il fut chargé pendant plusieurs années de la direction des Pères de troisième probation, jusqu'à ce qu'il eût entièrement perdu la vue. Alors, continue le P. Cayron, il couronna sa belle vie par des vertus dignes de servir d'exemple à tous les vieillards. Dégagé du souci des affaires, il n'eut plus de pensée que pour les choses de Dieu, la prière, les pieuses lectures, la direction spirituelle des Nôtres et de quelques saintes âmes. Un novice venait deux fois par jour lui prêter le secours de sa voix et de ses yeux, et le P. Astorg parcourut ainsi la plupart des ouvrages de saint Augustin, de saint Jean Chrysostôme, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze et de saint Grégoire le Grand. Jamais, même dans un âge où c'est assez de souffrir, il ne consentit à demeurer oisif, et selon la belle expression de son biographe, « il n'y eut point chez lui d'intervalle entre les jours pleins et la mort ». Frappé d'une attaque d'apoplexie, il vit approcher sa fin avec une sérénité admirable, et après quatre jours seulement de maladie, il s'endormit doucement dans le baiser du Seigneur, laissant une mémoire en bénédiction.

Lettre circulaire du P. Cayron *à la mort du P. Jean Astorg,* 26 *janvier* 1729 (*Archiv. dom. Prov. Tolos.*).

XXVII JANVIER

Vers le vingt-septième jour de janvier, mourut saintement à Chang-haï en 1676, le P. Jacques Le Favre, vénéré de ses néophytes, disent nos annales des missions de Chine, à l'égal des premiers apôtres de la sainte Église. Il avait triomphé, à l'âge de dix-sept ans, des plus rudes assauts de sa famille, et en particulier de la tendresse de sa mère, pour entrer dans la Compagnie de Jésus; et dès lors aussi, ne respirant que le salut des âmes, il avait voulu partir pour l'extrême orient. Mais il lui fallut attendre humblement près de vingt-sept années cette dernière grâce. En effet, ses rares talents faisaient à bon droit reposer sur lui les plus chères espérances, et lorsque sa Province apprit qu'il s'était offert pour compagnon au P. Alexandre de Rhodes, qui était nouvellement arrivé du Tonkin et qui recrutait partout de nouveaux apôtres, elle s'opposa par de très instantes réclamations à son départ de France. Le P. Goswin Nickel gouvernait alors la Compagnie: devant cette opposition, il ne crut pas d'abord pouvoir exaucer les désirs du P. Le Favre. Mais quelques jours plus tard, après en avoir de nouveau traité avec Dieu pendant le saint sacrifice, le jour de la Pentecôte, il s'était senti, écrivait-il au P. Provincial, changé par l'Esprit-Saint, qui lui avait désigné Jacques Le Favre pour un des

apôtres de l'Orient. « Qu'il aille donc, ajoutait-il, là où Dieu l'appelle à le servir » !

Ce fut ainsi qu'à l'âge de quarante-quatre ans, ce grand zélateur des âmes partit pour la Chine, où il n'arriva qu'au bout de trois ans, par la voie de Syrie, la vallée de l'Euphrate, le golfe Persique et la mer des Indes, au prix de fatigues et de privations si douloureuses, que deux de ses compagnons y succombèrent. Peu s'en fallut qu'à son entrée dans la province de Nankin, le nouvel apôtre ne cueillît la glorieuse palme du martyre. Il venait de gagner à la foi et de baptiser, pour ses débuts, les sept bateliers qui le conduisaient, lorsque, en descendant le Kiang, à quinze lieues environ de Chang-haï, il vit tout à coup fondre sur sa barque, où était arborée la croix, soixante-dix pirates idolâtres. « Le gros de leur furie tomba sur moi, dit-il, comme sur le plus criminel, par deux coups de lance et un de cimeterre sur la tête ; après quoi ils me jetèrent dans la rivière ». Echappé à la mort comme par miracle, le P. Le Favre se dépouilla de tout ce qu'il avait apporté d'Europe, dans l'espoir de gagner la bienveillance des mandarins : « Le dénuement intérieur de toutes choses où Dieu me veut par cet extérieur, est un trésor beaucoup plus précieux, ajoutait-il, et je ne doute point que, n'ayant plus aucune confiance, pour la conversion des âmes, sinon en son assistance, il ne me la donne plus particulière ».

Ce n'était pas là un vain mot. Bien peu d'hommes apostoliques ont gagné au même degré l'estime et l'affection des grands de la terre, pour les faire servir à l'honneur de Dieu. Ainsi lorsqu'il célébra la dédicace de l'église de Han-tchéou, le vice-roi des quatre provinces du midi voulut y prendre part, en considération du serviteur de Dieu, avec tous les mandarins de la ville, encore ido-

lâtres comme lui, et selon le récit du P. Adrien Greslon, après la cérémonie, qui se fit au son des trompettes, prenant hautement la parole, il dit des merveilles de la foi, exhorta tous les mandarins, non seulement à la favoriser, mais à l'embrasser, et fit graver ensuite un fort bel éloge en l'honneur de l'Évangile de Jésus-Christ et de ses ministres, et en particulier du P. Le Favre, sur une grande pierre qu'on tira d'un temple d'idoles, et qui fut placée sur un piédestal, dans la grande salle du Kom-sou. Plus tard, dans une occasion presque semblable, où trois cents lettrés étaient réunis pour l'entendre, le saint et savant missionnaire en profitait pour leur prouver, par les seuls témoignages des livres classiques de leurs philosophes, l'existence et les attributs de Dieu, sans que nul d'entre eux tentât seulement de le contredire, et procurait ainsi à la foi chrétienne un de ses plus glorieux triomphes.

Quand éclata la persécution des quatre régents de l'empire pendant la minorité de Kang-Hi, le Vice-Provincial portugais des missions de Chine, contraint par la force des circonstances de se retirer à Macao, remit ses pleins pouvoirs au P. Le Favre, comme à celui de tous ses inférieurs dont la prudence était seule capable peut-être de pourvoir au salut de toutes les églises de l'empire, en si grand danger de naufrage. Mais le P. Jacques Le Favre fut bientôt lui-même en butte à la tempête. Après avoir, avant de quitter Nankin, confié à la femme même du vice-roi, sa pénitente et fervente chrétienne, la protection et la présidence des réunions de femmes chrétiennes, il se remit, avec la sainte joie des prisonniers de Jésus-Christ, entre les mains des satellites, qui le conduisirent à Pékin. Rien n'eût mieux comblé ses vœux qu'une sentence pareille à celle que les mêmes juges portèrent contre son illustre compagnon, le P.

Adam Schall, le condamnant à être taillé vivant en dix mille pièces. Mais il en fut quitte pour un arrêt de déportation à Canton. Là encore, il rendit un inestimable service aux missions de Chine, en profitant de l'accord fraternel entre les missionnaires des différents ordres, pour dresser les articles de Canton. Durant le temps de sa captivité, il eut la consolation de recevoir les plus touchants détails sur la ferveur et la persévérance de ses néophytes. Parfois même, malgré d'incroyables obstacles, des troupes nombreuses de chrétiens vinrent de trois cents lieues lui demander la rémission de leurs péchés et le pain des anges.

Quand la fin du gouvernement tyrannique des quatre régents et la bienveillance de l'Empereur eurent amené la délivrance des captifs de Canton, Jacques Le Favre se hâta de retourner vers ses chères églises du Kiang-Nan et les retrouva dignes de lui. Dans la seule ville de Chang-haï, il eut la joie, durant les deux années suivantes, de faire entrer au bercail de Jésus-Christ, par le saint baptême, cinq mille nouveaux enfants de Dieu. Puis pour dernier triomphe et couronnement de cette vie apostolique, il allait, avant sa sainte mort, porter encore, le premier, l'Évangile aux habitants de l'île de Tsomming, fondait au milieu d'eux huit nouvelles églises, et chargé de tant de glorieuses dépouilles de l'enfer, revenait aux bords du Wang-Pou rendre paisiblement à Dieu sa sainte âme : il était âgé de soixante-cinq ans.

Rybeyrète, *Scriptor. Prov. Franc., Jacob. Le Favre, p.* 116. — Gobiani, *Incrementa Sinicæ ecclesiæ, p.* II, *c.* XXXIII. — Couplet, *Histoire d'une dame chrétienne de la Chine, p.* 33, 44, 68. — Greslon, *Histoire de la Chine, p.* 51,

214, 236, 256, 269, 302. — *Lettre du* P. LE FAVRE *sur son arrivée à la Chine, 8 sept.* 1657 *(Collect.* RYBEYRÈTE, *n.* 159-160). — *Relation des missions de la Compagnie de Jésus dans les Indes Orientales (Paris,* 1659), *p.* 98, 105, 179, 195. — PFISTER, *Ancienne mission de Chine, P. Jacques Le Favre, n°* 93.

Le même jour de l'an 1750, mourut saintement à Paris, le P. LOUIS SÉGUIN, âgé de soixante-dix ans, dont il avait consacré plus de la moitié sans interruption au soin de la classe élémentaire du collège Louis-le-Grand. Doué de talents distingués, il venait de remplir avec honneur la charge de Préfet des études à Orléans, et sollicitait vivement la grâce d'aller se dévouer au salut de la Chine, lorsque l'obéissance lui proposa l'apostolat plus humble et non moins méritoire des petits enfants. Dieu seul, écrivait après sa sainte mort le P. Le Gallic, son supérieur, Dieu seul connaît le riche trésor que lui ont valu dans le ciel trente-six années d'une telle vie, et le degré de gloire auquel est élevé un pareil apôtre de la jeunesse. Heureux de consumer ses forces dans ce dur labeur sans se réserver une heure de repos, et à la fatigue de l'enseignement joignant la surveillance d'une salle commune, il eût été bien surpris d'entendre dire qu'il suivait de si près les traces des plus grands serviteurs de Dieu.

Dans cette mort incessante à lui-même, que son union de cœur avec Jésus crucifié lui rendait très douce, Louis Séguin ne trouvait pas encore de quoi satisfaire son ardent amour pour la croix. Il faisait de son corps une perpétuelle victime de pénitence, l'exposait volontiers à toutes les intempéries des saisons, ne s'approchait jamais du feu, pas même au plus fort de l'hiver, ne prenait un peu de nour-

riture qu'une fois par jour, et suppléait largement au martyre qu'il avait désiré chercher au delà des mers. Son unique délassement, avec la prière, était de recueillir et de transcrire les plus beaux exemples des saints, pour inspirer à ses écoliers l'admiration et l'amour des mêmes vertus. D'ailleurs, disait-il, ce travail, en confondant sa lâcheté, l'animait à se vaincre lui-même. Ainsi, à ses derniers comme à ses premiers jours, la Compagnie près de disparaître, comptait jusque dans ses plus humbles emplois, des fils de saint Ignace dignes de leur père, et dont la mémoire, ajoute le supérieur du P. Séguin, devait être longtemps en bénédiction.

Lettre circulaire du P. LE GALLIC, 28 *janv.* 1750 *(Arch. dom.)*.

XXVIII JANVIER.

—

Le vingt-huitième jour de janvier de l'an 1683, mourut à Plévin, au centre de la Cornouaille, le Vénérable P. Julien Maunoir, en qui Dieu fit revoir au dix-septième siècle toutes les merveilles des anciens apôtres et des grands thaumaturges de la Bretagne. Qu'il nous soit même permis de dire que, jusqu'à ce jour, nul n'en a donné une pleine idée. Quelque surprenantes, en effet, que paraissent déjà les relations de cette sainte vie données au public, elle sont restées bien au-dessous de la vérité; et de leur propre aveu, ses biographes reculèrent devant le flot de l'incrédulité, qui envahissait de leur temps le reste de la France, n'osant raconter, disent-ils, tout ce qu'attestaient hautement les témoins innombrables des quatre cents missions bretonnes et des quarante-deux années d'apostolat du serviteur de Dieu. Rome a conservé par bonheur le récit des dix premières années que Maunoir dut écrire, par obéissance, au Général de la Compagnie, Jean Paul Oliva, et dont nous avons entre les mains de précieux extraits.

On sait quel juste et profond souvenir les Bretons ont gardé d'un autre ouvrier apostolique de premier ordre, Michel Le Nobletz, prédécesseur de Julien Maunoir. Plusieurs fois, du haut de la chaire, cet homme admirable s'était déclaré le simple précurseur d'un en-

voyé de Dieu plus grand que lui. Le Seigneur, disait-il, dès l'an 1613, lui formait en France un fils spirituel qui n'avait encore que sept ans ; et il suivait en esprit cette formation, qui faisait sa joie et le soutenait parmi les plus rudes épreuves. Quand une révélation nouvelle lui eut appris que ce fils de ses larmes et de ses prières venait d'arriver à Quimper, où il enseignait les premiers éléments de la grammaire aux petits enfants, le saint vieillard s'y rendit aussitôt, pour voir de ses yeux, disait-il, avant de mourir, l'ange prédestiné au salut de l'Armorique, mais sans lui révéler encore son secret. Tout dévoué à ses humbles fonctions, Maunoir, alors âgé de vingt-quatre ans, n'aspirait, selon le désir constant de son cœur, dont rien ne put jamais le faire départir, qu'au seul contentement de Dieu, en tout ce que lui prescrirait l'obéissance, et il se préparait, par toutes les saintes rigueurs dont il lui était permis d'affliger son corps, à la rude mission du Canada.

Mais bientôt une inspiration soudaine et irrésistible de l'Esprit-Saint lui suggéra de consacrer sa vie au salut des Bretons, et d'apprendre leur langue, dont il ne savait pas alors le premier mot. En véritable fils de saint Ignace, incapable d'avoir d'autre volonté que celle de ses supérieurs, Julien fit aussitôt connaître au P. Barthélemy Jacquinot, Provincial, la grâce qu'il venait de recevoir et les circonstances merveilleuses dont elle avait été accompagnée. Ce fut le jour de la Pentecôte, l'an 1630, que lui fut remise la lettre qui l'autorisait à étudier la langue bretonne ; « et avec la faveur céleste, écrit-il au P. Oliva, grâce à la divine puissance et à la divine bonté, je pus, dès le mardi suivant, faire le catéchisme au pauvre peuple ». Tels furent les premiers essais de Maunoir ; et pendant la courte période des trois années suivantes, que dura son enseigne-

ment à Quimper, Dieu bénit tellement ces simples catéchismes des jours de fêtes et de dimanches, que « vingt-trois paroisses bretonnes changèrent de face, et vingt mille âmes, ajoute-t-il, qui vivaient jusque-là comme des bêtes, apprirent à connaître et à servir celui qui les avait créées ».

Dès lors, malgré une interruption de sept ans, qu'il passa à Tours, à Bourges, à Nevers, à Rouen, attendant avec patience l'heure du bon plaisir de Dieu, on peut dire que les missions bretonnes de la Compagnie étaient fondées. Le tableau tracé par Maunoir du réveil de la foi dans les sept diocèses de la Bretagne, est précédé de ces touchantes paroles: « Je ne tairai pas les bienfaits que la main de Dieu a répandus sur nos missions, pour ne pas priver de sa gloire la bonté divine, ou faire injure à la foi de ce peuple, qui a mérité des bénédictions si extraordinaires ». Pour lui, c'est en quelque sorte comme un étranger et presque en simple spectateur qu'il y assiste. Dès la première année, il ne s'étonne pas de voir ces populations revenant à Dieu comme à leur père, mettre leurs malades sur le passage de ses envoyés ; et il leur est fait, dit-il, selon leur foi. L'enfer se déchaîne de toutes parts ; mais saint Ignace, saint Michel, la Reine du ciel, tous les vieux saints bretons et anges de la Bretagne, semblent exercer en même temps un apostolat tantôt invisible et tantôt visible, dont les annales de l'Église n'offrent peut-être pas d'autre exemple. Il faut en lire les détails dans le récit même de l'homme de Dieu.

Aussi, résumant quelque part toute une période de vingt-six ans : « Je ne crois pas, dit-il, que la toute miséricordieuse bonté de Notre-Seigneur brille aujourd'hui, en aucun lieu du monde, d'un plus vif éclat ». Des îles de l'Océan, poussées comme par un souffle divin, les

populations entières viennent vers lui, en chantant ses cantiques et lui apportant leurs petits enfants pour qu'il les bénisse. A son départ, les milliers de pécheurs qu'il a ramenés à Dieu, le suivent en criant : « Bénie soit la mère qui t'a enfanté et le tombeau où reposera ta tête » ! Retraçant, presque à ses débuts, le tableau d'une seule année, où il n'a encore d'autre compagnon que le P. Pierre Bernard : « Cinquante mille âmes, écrit-il, ont appris de nous, cette année, la doctrine chrétienne, et cinq mille insignes pécheurs sont revenus à Dieu ». Or une fois convertis par Maunoir, telle est leur fidélité à la grâce, que « ceux dont les paroles infâmes méritaient, dit-il, l'enfer vingt fois dans une heure, n'ont pas rapporté, après plus d'un an, matière suffisante d'absolution ».

Plus tard, à sa voix, le clergé breton presque tout entier s'ébranlera pour lui venir en aide ; et il aura vu, avant de mourir, jusqu'à mille prêtres auxiliaires, divisés par troupes de trente ou quarante, accourant vers lui à chaque mission, et prenant part à ce prodigieux apostolat. Il semblera même avoir obtenu de Dieu la grâce de transmettre aussi son esprit apostolique aux chefs de ces glorieuses expéditions, jusqu'à la destruction de la Compagnie, comme une effusion permanente de cette vertu miraculeuse dont Dieu l'a vraiment revêtu à l'égal des plus grands apôtres. Mais plus éclatait en lui et autour de lui la force divine, plus il se confondait dans son néant, plus il se soumettait sans réserve à l'autorité de Dieu et des hommes qui avaient droit à son obéissance, plus il acceptait humblement et docilement jusqu'à la suspension même de ses travaux pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, plus il se résignait, pour contenter Dieu, à demeurer infirme et inutile tant qu'il lui plairait ; et à l'un de ses compagnons, qui s'étonnait de sa patience

parmi de longues et cruelles infirmités: « Laissez-moi, disait-il, avec la croix de Notre-Seigneur; c'est une bonne compagnie ».

Boschet, *Vie du R. P. Julien Maunoir.* — Leroux, *Recueil des vertus et des miracles du R. P. Julien Maunoir.* — P. Paris, *Lettre circulaire pour annoncer la mort du P. Maunoir.* — Patrignani, *Menol.*, 28 *genn.*, *p.* 279. — Rybeyrète, *Scriptor. Prov. Franc.*, *p.* 194.

Dans la nuit du 27 au 28 janvier de l'an 1643, mourut saintement à Nancy, dans la maison du noviciat, après avoir gouverné les collèges de Pont-à-Mousson, de La Flèche, de Reims, de Nancy, de Besançon et la Province de Champagne, le P. Jean Bouvet, âgé de soixante-dix-huit ans, dont il avait passé près de cinquante-neuf dans la Compagnie. Il descendait d'une noble famille italienne, qui était venue se fixer en Lorraine au temps du roi René de Sicile. Reçu au noviciat de Verdun, que l'on appelait à cette époque la maison des saints, Jean Bouvet y donna, dès les premiers jours, d'insignes exemples de mépris du monde et de lui-même. Ceux qui l'avaient vu naguère richement vêtu et toujours suivi de quelque serviteur, purent le rencontrer plusieurs jours de suite, affublé de haillons comme un mendiant, et conduisant par la bride à l'abreuvoir, à travers les rues les plus fréquentées, une vieille cavale maigre et galeuse. Cette épreuve, à laquelle l'avait soumis son Maître des novices, « homme, dit le P. Abram, qui ne se contentait, ni pour lui ni pour les novices confiés à ses soins, d'une vertu médiocre », fut vaillamment acceptée et supportée.

Dès lors le P. Bouvet dompta d'une main si ferme toutes les révoltes de la nature, qu'au témoignage de ses historiens, nul ne se rappelait l'avoir vu s'émouvoir d'une injure, pas plus que d'un éloge ou d'une souffrance. L'honneur de Dieu seul était tout pour lui; il y travailla du même cœur jusqu'à son dernier souffle, sans jamais rien accorder à son âge, sans admettre jamais aucune exception à la vie commune.

Pendant vingt-cinq ans, il célébra chaque semaine une messe en l'honneur de la très sainte Vierge, pour obtenir la grâce de ne pas être à charge à ses frères dans sa dernière maladie, et de ne pas mourir sans sacrements. Il fut exaucé; car le dernier jour de sa vie, il dit encore la messe, remplit tous ses devoirs d'ouvrier apostolique, et suivit les différents exercices de la communauté ; et le soir, sentant son heure venue, il demanda l'onction des mourants et le saint viatique, et s'endormit doucement dans le Seigneur.

Abram, *L'Université de Pont-à-Mousson, publiée par le* P. Carayon, *l.* 7, *p.* 450-454. — Nadasi, *Ann. glorios.*, 28ª *januar.*, *p.* 51. — id., *Pretiosæ Occupat. morient. in Soc. Jes.*, *p.* 223. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, *p.* 37. — *Annal. mss. dom. probation. Nanceianæ Soc. Jes.* — *Relation mss. de la mort du P. Jean Bouvet (Archives de la Meurthe, papiers des ex-Jésuites).*

Le même jour encore de l'an 1833, mourut à Firminy, près de Saint-Étienne, de la même mort et dans les mêmes circonstances que son glorieux modèle saint François Régis, le P. Bernard Pruvot, du diocèse d'Arras, âgé seulement de trente-deux ans. Il appartenait à une modeste famille d'agriculteurs, qui gagnaient honorablement leur vie, mais dont la vieille foi était l'héritage le plus précieux, et d'une piété si rare, qu'en apprenant sa mort, son père et sa mère ne surent que bénir la bonté de Dieu et dire à leurs nombreux enfants : « Oh ! si vous pouviez mourir tous aussi saintement que votre frère, combien nous serions tous deux résignés à ne garder aucun de vous pour nous fermer les yeux » ! Bernard Pruvôt ne vécut guère plus de cinq ans dans la Compagnie, à partir de son entrée au noviciat. Durant les six années précédentes, il avait rempli au Blamont, près de Saint-Acheul, en qualité d'auxiliaire, l'emploi de professeur et de surveillant, et menait déjà la vie d'un parfait religieux. Il était d'une humilité si simple et si vraie, que l'on pouvait vivre longtemps avec lui sans, pour ainsi dire, s'en apercevoir ; et ceux qui pénétraient jusqu'au fond de son âme, parvenaient seuls à découvrir les trésors de grâce qu'elle renfermait.

Toujours prêt, sans affectation, à obéir au premier signe et à la lettre, à rendre quelque service que ce fût, à manquer de tout sans le laisser voir, ne se dérobant jamais à une fatigue, ne s'excusant jamais, ne montrant aucune répugnance, n'ayant pas même demandé, écrivait un de ses supérieurs, une seule dispense en toute une année, et si attentif, ajoutait un autre, à ne jamais perdre un moment, qu'il semblait en avoir fait le vœu : il ne vivait plus en réalité que pour Dieu, pleinement mort au monde et à lui-même. La seule plain-

te qu'un de ses compagnons ait cru pouvoir formuler contre lui, n'eut pour objet que la rigueur de ses flagellations; et le seul défaut naturel qui avait paru quelque temps pouvoir l'entraver, dans le ministère apostolique, était une extrême timidité, dont son héroïque vertu le fit triompher; car il n'en garda d'autres traces que celles de la juste défiance des saints pour eux-mêmes et une angélique modestie, sans jamais paraître hésiter, dès qu'il s'agissait de plaire à Notre-Seigneur et d'accomplir une œuvre de zèle ou de charité.

Appliqué, selon ses désirs, à l'humble et dur labeur des missions de campagne, pendant les trois dernières années de sa vie, le P. Pruvôt s'y montra constamment si plein de l'esprit de Dieu, qu'on ne l'appelait partout que le saint. Pour ne citer ici qu'un seul exemple de cette vénération universelle, durant son troisième an, après la révolution de 1830, associé à quelques Pères de la Province de Suisse, qui évangélisaient la partie française du Valais, ayant perdu la voix au bout de quelques jours, il dut se borner à entendre les confessions. Et néanmoins le souvenir de ses premiers sermons, de son attitude à l'autel et au pied du saint tabernacle, de ses avis au saint tribunal de la pénitence, demeura si vivant, si profondément gravé dans toutes les âmes, qu'au bout de quinze ou dix-huit mois, quand le curé de Grisminat annonça du haut de la chaire que Dieu venait d'appeler à lui son serviteur, « il y eut dans l'église, écrivait le P. Recteur du collège de Sion, autant de pleurs et de sanglots qu'au moment des adieux de la mission » ; et, ajoutait-il, « quiconque a vu des missions, connaît la force de cette expression, adieux ». Les hommes répétaient en pleurant : « Le saint homme Pruvôt est mort » ! Dans chaque famille on voulut avoir une copie de la

relation de cette mort, que l'on suspendit à côté du Mémorial de la mission.

Ce n'était en effet rien moins que la mort du grand et saint apôtre de la Louvesc. Selon l'inscription que firent graver les habitants de Firminy, sur la tombe en marbre qu'ils élevèrent à leurs frais au saint missionnaire, il était tombé au milieu d'eux « victime de son zèle pour la conversion des pécheurs ». Ce fut en descendant de chaire baigné de sueur, que sur les instantes prières d'un prêtre inconnu qui le supplia d'entendre sans un moment de retard sa confession, Bernard Pruvôt, assis, comme Régis, auprès d'une fenêtre brisée, sentit pareillement le souffle glacé de la mort pénétrer soudain dans ses veines. Suivant jusqu'au bout l'exemple de son héroïque modèle, il ne cessa pas même sur son lit de mort, d'accueillir et d'absoudre les pécheurs. Les scènes qui suivirent l'annonce de son dernier soupir et accompagnèrent ses funérailles, les luttes étranges du peuple de Firminy pour le faire reposer au pied de l'autel, le concours des populations venant de bien loin vénérer son corps, l'affluence incessante autour de sa tombe, et les murs d'enceinte du cimetière escaladés la nuit, avec des échelles, par les visiteurs et les pèlerins, enfin les nombreux miracles obtenus dès les premiers jours, même par le simple contact de la terre qui le recouvrait, témoignèrent à quel degré, devant Dieu et devant les hommes, ce jeune missionnaire de trente-deux ans était vraiment de la race des Saints.

P. Guillermet, *Notice mss. sur le P. Bernard Pruvôt : « Le Puy, 16 juin 1833 » (Arch. dom.).* — *Lettre du* P. Nettner, *Recteur du collège de Sion (Arch. dom.).*

L'an 1825, le même jour encore, vingt-huit janvier, mourut au noviciat d'Avignon, à l'âge de vingt-et-un ans et après cinq mois seulement de vie religieuse, le F. Jean-Dominique Pélissier, élève d'abord, puis surveillant, et enfin simple domestique au collège de Forcalquier, avant d'être reçu dans la Compagnie en qualité de Scolastique. « Il n'y a guère que quatre ans, disait-il sur son lit de mort, que j'ai commencé à servir et à aimer Dieu », paroles qui, selon toute apparence, n'étaient que l'expression de son humilité. Mais fallût-il en accepter l'aveu en toute rigueur, ces quatre années furent celles d'un saint; et les circonstances de sa mort parurent si belles au P. Renault, son Maître des novices, qu'il déclarait n'en avoir jamais lu de plus édifiantes dans l'histoire des plus grands serviteurs de Dieu.

Brillant élève de troisième et de seconde, membre fervent de la Congrégation de la sainte Vierge, Dominique Pélissier reçut bientôt de Notre-Seigneur un don si merveilleux de présence de Dieu et de prière, que même à l'étude et en classe, il ne passait pas plus de cinq minutes sans jeter les yeux sur le crucifix; et l'un de ses amis, devenu plus tard comme lui fils de saint Ignace, s'en étant aperçu et lui en témoignant un jour sa surprise : « Oh ! répondit-il en souriant, c'est l'effet d'une convention faite avec mon bon ange ; et jamais il ne manque de m'en rappeler le souvenir ». Ce n'étaient là néanmoins que des préludes: dès sa seconde année de collège, pressé d'un ardent désir d'être tout à Dieu, Dominique sollicitait instamment la grâce de partir pour le noviciat de Montrouge. Mais les supérieurs lui répondirent qu'il devait d'abord achever ses études, en remplissant dans le collège l'emploi de surveillant auxiliaire.

La liberté relative que lui procurait sa nouvelle charge, ouvrit à sa ferveur une large carrière, pour se livrer à peu près sans contrôle à d'étranges excès de l'amour de la croix. Épris de la onzième règle du Sommaire, et bien décidé, dût-il lui en coûter la vie, à ne rien refuser aux inspirations de la grâce, à ne donner aucun relâche à la nature, il se traça aussitôt un plan de conduite qui faillit devenir fatal même à sa vocation. Mais Dieu veilla sur son serviteur, dont les défauts n'étaient que ceux des âmes héroïques. « Toutes ses pensées, lisons-nous dans la courte notice que lui a consacrée le P. Loriquet, toutes ses pensées, ses désirs, ses paroles, ses actions, ne tendaient qu'à un seul but: mourir à soi-même, vivre pour Dieu » ! Le défaut et l'excès vinrent du plaisir qu'il goûtait à se laisser moquer, bafouer, maltraiter par des élèves indociles, qui lui firent souffrir, disent des témoins oculaires, « tout ce que l'on peut ». Et toutefois, ajoute le P. Renault, plusieurs traits prouvent que sa vertu n'était rien moins qu'une vertu de tempérament, ce qui la rendait bien plus admirable. En même temps il portait si loin ses austérités, qu'au témoignage d'un autre de nos Pères qui l'avait connu intimement et dont le P. Loriquet cite les paroles, « il ne serait pas prudent de faire connaître ce que Dominique avait le courage de faire avec joie ». Car plus il goûtait les fruits de la croix, plus il avait de joie au cœur, et en portait le reflet sur son visage.

Cependant malgré sa vertu et ses talents, il fut déclaré incapable de travailler à l'éducation de la jeunesse: mais cette décision ne l'abattit point. Il s'offrit de bon cœur à la Compagnie en qualité de Frère Coadjuteur; et sans différer, sous les yeux des mêmes élèves et des mêmes Pères qui l'avaient vu à la tête de ses condisciples et

revêtu de l'habit ecclésiastique, il prit le vêtement et partagea durant plusieurs mois les travaux des domestiques du collège. Dieu voulut alors qu'il devînt l'objet d'une vénération universelle, trompant en partie ses désirs d'une vie toujours plus souffrante et plus abaissée. On crut revoir en lui un nouvel Alphonse Rodriguez. Chargé de faire à haute voix la méditation aux domestiques de bonne volonté, il les enflamma d'un tel amour de Dieu et des vertus propres à leur condition, qu'à la fin de l'année, le P. Provincial, jugeant que dans le degré de Scolastique il rendrait à Dieu d'éminents services, l'admit à ce titre au nombre des premiers novices d'Avignon.

Là, pendant cinq mois, le F. Pélissier fut l'image fidèle des Stanislas, des Louis de Gonzague, des Jean Berchmans, et l'éclat de sa sainteté parut d'autant plus admirable qu'il arrivait absolument épuisé de forces, n'ayant que la vigueur toute surnaturelle de son âme héroïque pour se soutenir. Son humilité, sa charité, son obéissance, et surtout sa joie de souffrir pour l'amour de Jésus crucifié, ravissaient le cœur des hommes les plus vénérables et les plus saints. Lorsqu'il reçut les derniers sacrements, le P. de Mac-Carthy, agenouillé près de son lit, ne put contempler sans fondre en larmes cet enfant « qui allait à la mort comme à une fête ». Toute nouvelle douleur faisait ses délices; et au plus fort d'une crise, il répétait : « Encore plus, Seigneur, encore plus ! Vive Jésus souffrant ! Jésus, que mes souffrances soient unies aux vôtres » ! Il avait un désir extrême de prononcer ses vœux avant d'expirer; et comme, pour éprouver ses dispositions, le Père Maître ne lui en donnait que peu d'espérance : « Après le Corps de Notre-Seigneur, répondit-il, je ne désirais que cela sur la terre. Mais que la sainte volonté de Dieu soit faite » !

Cette faveur ne lui fut pas refusée; il les prononça dans la joie de son âme avant de recevoir le saint Viatique. Quand il eut rendu le dernier soupir, on le coucha dans son cercueil, et on l'exposa, tenant d'une main son chapelet, de l'autre une branche de laurier, signe du glorieux triomphe qu'il semblait avoir remporté avec tant d'éclat sur la mort, et on regarda vraiment comme un jour de fête celui qui offrait à Dieu de telles prémices du noviciat d'Avignon.

Lettres des novices d'Avignon aux novices de Montrouge (1). *(Arch. dom.)* — P. Loriquet, *Notice mss. sur le F. Jean-Dominique Pélissier (Arch. dom.)*.

(1) Parmi les signataires de cette lettre, on relève les noms des PP. Besnoin, Canoz, plus tard évêque du Maduré, Pierre Gury, Jos. Bertrand, Felix Martin, Hus, Alexis Lefebvre, de Réverseaux, de Saint-Aloüarn, le seul survivant aujourd'hui, après trois quarts de siècle bientôt, de cette réunion d'élite.

XXIX JANVIER

* Le vingt-neuvième jour de janvier de l'année 1665, rappelle l'heureuse mort du P. Guillaume de Sommyèvre, d'une des premières familles d'Auvergne, religieux d'une douceur et d'une tendresse de cœur incomparable. Pendant qu'il étudiait à notre collège de Billom, Guillaume de Sommyèvre sentit un ardent désir d'entrer dans la Compagnie. Mais une maladie d'yeux qui résistait à tous les remèdes, semblait devoir lui en fermer l'entrée pour toujours. Le jeune homme ne perdit pas courage, et s'adressant à celle qui est la Reine et la Mère de la Compagnie, il ne cessa de lui redire avec une confiance filiale ces touchantes paroles de l'hymne de l'Église : *Solve vincla reis, profer lumen cæcis, brisez les liens des coupables, rendez la lumière aux aveugles,* jusqu'à ce qu'il eût vu son mal disparaître et les portes du noviciat s'ouvrir devant lui. Il ne se montra pas indigne de cette insigne faveur, et il ne négligea rien pour répondre pleinement à tous les devoirs de sa vocation.

Avant tout, il résolut d'être un homme de prière et d'obtenir cette tendre familiarité avec Dieu que saint Ignace demande à ses enfants. Son oraison était presque continuelle, et dans ce commerce assidu, son cœur s'enflammait d'un amour qu'il avait peine

à contenir ; ses traits animés, les larmes qui jaillissaient de ses yeux dès qu'il s'entretenait de Jésus et surtout des mystères de la Passion, trahissaient le feu intérieur dont il était consumé, amour vrai et pratique qui se traduisait par l'immolation complète de lui-même, par le renoncement à toutes les aises et à toutes les satisfactions des sens et par une charité sans bornes pour le prochain. Toutes les misères spirituelles et corporelles excitaient son ardente compassion ; il était la providence des pauvres ; et pour leur venir en aide, nulle démarche, nulle fatigue ne lui semblaient pénibles ; à toute heure du jour et de la nuit les pécheurs pouvaient faire appel à son ministère ; il était comme l'apôtre, l'homme de tous ; les plus misérables et les plus grands seigneurs le trouvaient également empressé et rempli, pour sauver et consoler leurs âmes, de la mansuétude de Jésus-Christ.

Aussi quand Dieu rappela à lui son fidèle serviteur, ce fut dans toute la ville de Montpellier un concert unanime de louanges et de regrets. La foule accourut à notre collège pour faire toucher à ses restes vénérés des images, des chapelets et d'autres objets de piété qu'elle voulait garder ensuite comme de précieuses reliques.

L'évêque de la ville fit prendre son portrait et le plaça dans ses appartements, et il exprima le désir que le corps du P. de Sommyèvre fût placé dans une tombe à part, comme celui d'un saint.

Elog. P. Gulielmi Sommyèvre (Arch. Rom.). — Prat, *Le disciple de S. François-Régis... Notes supplém. : Le P. de Sommyèvre, p.* 172.

Le même jour de l'an 1715, le P. Jean-Baptiste Gisbert, de la Province de Toulouse, mourut au milieu de ses travaux apostoliques, à Millau ; il était âgé de soixante ans. L'Albigeois, le Rouergue, le Quercy, le Gévaudan, les Pyrénées et les Cévennes l'avaient vu tour à tour porter l'Évangile à leurs plus pauvres habitants, avec des peines inouïes. Il n'était jamais plus content que lorsqu'il tombait épuisé de fatigues. Cependant il s'accusait même alors de n'avoir rien fait pour la gloire de Dieu ; mais les succès et l'ardeur de son zèle, aussi bien que sa sainte mort, dont il contracta le germe dans l'exercice du saint ministère, lui ont assuré une place glorieuse parmi les successeurs et les plus dignes émules du saint apôtre du Velay.

Prat, *Vie du P. Paul-Antoine Dauphin, p.* 198.

Dans le dernier tiers du mois de janvier, abordèrent aux îles de Nicobar, l'an 1711, deux jeunes et intrépides missionnaires, les Pères Pierre Bonnet et Pierre Faure, dont nous ne connaissons guère que la glorieuse mort pour Jésus-Christ. Nul n'avait encore évangélisé ces plages barbares, où ils se firent jeter, sans autre assistance que celle de Dieu. On apprit seulement de quelques sauvages, assez longtemps après leur martyre, que durant dix mois de séjour dans une première tribu, ils étaient parvenus à y former une église très florissante. Mais n'aspirant qu'à porter plus loin la bonne nouvelle, ils s'étaient transportés, vers la fin de l'année, dans une autre île, dont les habitants plus féroces ne tardèrent pas à les massacrer.

Or comme le petit nombre de missionnaires que la France comptait alors dans les Indes, ne permit point durant plus de vingt ans de remplacer les deux jeunes martyrs, plusieurs vaisseaux, passant en vue de ces îles, se virent accostés à divers reprises par un pauvre sauvage, qui avec une touchante persévérance venait leur demander s'ils n'amenaient pas quelques-uns des frères de ceux qui les premiers leur avaient promis de leur enseigner le chemin du ciel.

Lettres édifiantes, 1ère *édit.*, *t.* 10, *p.* 67-76, *Lettre du* P. Faure ; *t.* 13, *p.* xiii, xv *et suiv.* ; *t.* 17, *p.* xxii ; *t.* 25, *p.* xii.

XXX JANVIER.

—

Le trentième jour de janvier de l'an 1633, mourut au noviciat d'Avignon, après plus de soixante années de vie religieuse, le P. Jean-Baptiste Pujol, insigne directeur des âmes, surtout des jeunes religieux de la Compagnie, et parfait modèle de toutes les vertus qu'il leur enseignait. Il n'y avait pas pour lui de petite règle, de petite charge, de petite observance, disent les annales de sa Province ; parce qu'à ses yeux il n'y eut jamais de petite volonté de Dieu. Sans la plus légère ombre d'affectation, il était admirable en la manière d'accomplir toute chose, n'apportant pas moins de soin et de ferveur à un simple détail d'ordre ou de propreté, d'étude ou de conversation, de modestie ou d'observation du silence, qu'aux exercices de prière, de zèle ou de charité; et dans les modestes emplois de Préfet de santé, de Préfet d'église, et autres semblables, il n'était pas moins l'homme de son office, que dans les fonctions si importantes de la formation des novices et de la direction spirituelle de ses frères, qu'il remplit durant plus de trente-cinq ans.

A l'exemple de saint Ignace, ce saint homme ne recommandait rien tant dans ses exhortations et au saint tribunal de la pénitence, que l'obéissance parfaite. Or pour confirmer ses leçons, Dieu renouvela en faveur d'un de ses novices, le F. Sébastien Davin, une des merveilles

rappelées dans l'admirable lettre de Notre Bienheureux Père sur cette vertu ; et les témoins du prodige se demandèrent, comme autrefois les enfants de saint Benoît après avoir vu saint Maur marcher sur les eaux, si la vertu du maître n'y avait pas eu plus de part encore que celle du disciple. Chargé d'arroser un rameau sec planté dans le jardin du noviciat, le F. Davin obéit aveuglément, bien que fort éloigné d'attendre un miracle. Mais ce bois desséché ne tarda pas à se couvrir de feuilles, et porta constamment dans la suite le nom d'*arbre de l'obéissance*, jusqu'au jour où, pour laisser place à quelque construction nouvelle, un des successeurs du P. Pujol donna l'ordre de le couper.

Elogia defunctor. Prov. Lugdun. (Archiv Rom.). — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 30ª *januar.*, *p.* 54. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, *p.* 40.

Le même jour l'an 1666, le P. Guillaume Thiersault mourut à Paris, à l'âge de soixante-dix-sept ans, en odeur de sainteté. On le regardait comme le disciple doux et humble par excellence du Sauveur, qui a voulu prendre comme marque distinctive la douceur et l'humilité. Plus de vingt-cinq ans avant sa mort, il avait résumé tout ce qu'il pensait de lui-même en ces quelques mots, dont la vérité lui semblait de plus en plus éclatante à mesure qu'il avançait en âge : « *Gulielmus Thiersault, vir multis infirmitatibus plenus tam in anima quam in corpore !* » Mais Dieu se communiquait libéralement à cette âme, qui avait de si bas sentiments d'elle-même et de sa misère ; il se glorifiait dans les infirmités de son serviteur, en faisait l'objet de l'ad-

miration universelle, et donnait une onction toute divine à ses paroles et à ses exemples pour porter à une haute perfection les jeunes religieux de la Compagnie, dont il eut la charge comme Socius du Maître des novices pendant plus de trente-cinq ans. Il écrivit, au milieu de ses longues et cruelles maladies, la vie de sainte Lydwine, qui avait souffert durant près de quarante ans un martyre semblable, pour s'animer par son exemple à porter courageusement lui-même la croix du Seigneur jusqu'à la mort.

Elogia defunct. Prov. Franciæ (Archiv. Rom.). — SOTUELLUS, *Bibl. Script. Soc., p.* 321. — RYBEYRÈTE, *Scriptor. Prov. Franc., p.* 96. — ID., *Varia de Soc. Jesu..., n.* 82.

Le même jour encore moururent les Pères JOSEPH DE LIMOGES et CHARLES LATTAIGNANT, le premier à Vannes l'an 1704, le second à Paris en 1728.

Le P. JOSEPH DE LIMOGES tombait à la fleur de son âge, épuisé avant le temps par la grandeur de ses travaux pour le salut des âmes. Prévoyant les rudes assauts qu'il aurait à soutenir pour sa vocation, et jaloux de se mettre lui-même dans une sainte impuissance d'y succomber, il s'était d'avance engagé par vœu à suivre le Sauveur dans la Compagnie. Ce premier acte de générosité fut bientôt suivi de la demande des missions du Canada, dont il fut jugé digne par sa ferveur et son amour de la croix. Dans la traversée, le capitaine et les passagers lui rendirent ce glorieux témoignage, que par sa

charité, son humilité et son zèle, il leur avait rendu croyable tout ce que l'histoire raconte, en ce genre, de saint François-Xavier, puisqu'il le leur avait fait voir de leurs propres yeux. Après deux ans de la rude vie des anciens missionnaires dont il partageait les travaux, le P. de Limoges obtint la permission de porter l'Évangile à de nouvelles tribus encore plus éloignées et plus sauvages. Mais les forces de son corps n'égalaient pas la vigueur de son âme. C'est en vain que ses supérieurs, pour conserver à la Compagnie un si grand et si saint ouvrier, le firent repasser en France. Il ne tarda pas à succomber, vrai martyr de son zèle apostolique, heureux d'avoir donné sa vie à Dieu et aux âmes rachetées du sang de Jésus-Christ. Il n'était âgé que de trente-six ans.

Le P. Charles Lattaignant était un des successeurs du P. Le Valois dans la direction de l'œuvre des retraites. Durant trente années de prédication, il était demeuré si fidèle à l'observation de toutes ses règles, si ami de la solitude et du silence, si pauvre et si dépendant de ses supérieurs, enfin si charitable pour ceux qui recouraient à lui, si oublieux et si ennemi de lui-même, qu'à l'âge de plus de quatre-vingt-sept ans, il servait de modèle aux plus fervents novices et obtenait encore comme une grâce de se conformer en tout à la vie commune.

Elogia defunctor. Prov. Franc. (Archiv. Rom.). — *Lettre circul. pour annoncer la mort du P. Lattaignant.* — de Backer, *Biblioth. des écriv. de la Compagnie, au mot* Lattaignant.

XXXI JANVIER.

—

Le trente-et-unième jour de janvier 1663, mourut dans la maison professe de Paris, le P. Julien Hayneufve, en si haut renom de sainteté qu'il s'en fallut peu, au témoignage du P. Rybeyrète, que les deux reines de France et d'Angleterre, en vertu de leur privilège royal, n'exigeassent le droit d'entrer dans sa pauvre cellule pour assister au dernier soupir du saint mourant. Né à Laval et consacré au service de Dieu par sa pieuse mère, dès qu'elle lui eut donné le jour, Julien Hayneufve n'hésita pas à ratifier cette offrande, aussitôt qu'il put lui-même la comprendre ; et l'on peut dire que toutes les saintes pratiques de la perfection religieuse lui furent chères dès sa première enfance, et pour ainsi dire dès les premières lueurs de sa raison. Mais il ne savait pas encore sous quel étendard il devait suivre le Sauveur ; lorsque, dans un songe mystérieux, il vit saint Jean, l'apôtre bien aimé, l'offrant à Jésus et à Marie, et les priant de l'admettre dans leur famille. Or il n'eut pas de doute à son réveil, que cette famille ne fût la Compagnie qui portait le nom de Jésus.

Autant qu'il peut être permis à la faiblesse humaine d'apprécier le mérite des saints, Julien Hayneufve nous semble comparable aux plus héroïques serviteurs de Dieu placés sur les autels. Selon l'expression de son biographe, toute sa longue et admirable vie, depuis le premier jour de son noviciat jusqu'à sa mort, ne fut qu'une vie-

toire non interrompue sur tous les désirs de la nature, et bien moins une mortification continuelle qu'une mort complète et incessante à toute autre vie que celle de Dieu ; l'âme toujours suspendue à Dieu, ajoute-t-il, comme le rayon l'est au soleil. Un seul trait dans lequel se résume près d'un demi-siècle, en fera juger. Quarante-et-un ans avant sa mort, il était déjà parvenu à une perfection si haute, qu'au jour béni de ses derniers vœux de religion, il lui fut permis d'en ajouter un, dont l'étendue égale ce que les vies des saints nous offrent en ce genre de plus admirable. Les vœux héroïques de sainte Thérèse, du Vénérable P. du Pont, du Vénérable P. de la Colombière, y sont réunis. Julien Hayneufve s'y engageait à ne rien vouloir dans toute sa vie, à ne rien chercher, à ne rien prétendre que la seule gloire de Dieu, sa divine volonté et son bon plaisir, selon toute l'étendue et la perfection du livre des Exercices de saint Ignace ; puis après la longue énumération des vertus qu'il faisait vœu de pratiquer avec Jésus pour modèle, il terminait ainsi son offrande : « Je « veux que ce soit là ma seule étude, de les exercer parfaitement, « chacune actuellement à toute occasion ; afin que, par ce moyen, « je serve et plaise, autant qu'il sera en moi, à la divine bonté, « pour l'amour d'elle-même. Je l'arrête ainsi en Notre-Seigneur ; je « le veux ainsi dans le Saint-Esprit, confirmé par sa grâce ; en « cette ferme volonté, je désire être, vivre, mourir. Seigneur, Dieu « des vertus, source et fin de ce qui est très bon et très parfait, « favorisez de votre aide ces vœux, qui viennent de l'inspiration « dont vous m'avez prévenu, par les mérites de Jésus-Christ Notre-« Seigneur ».

Élevé à ce comble de sainteté, il n'en relisait pas moins, chaque semaine, un autre écrit qu'il avait composé, sous le titre de

Canticum confusionis, où il avait réuni tous les motifs de se confondre et de se rabaisser jusqu'au néant. Contraint cependant par l'obéissance de gouverner, pendant près de quarante ans, les principales maisons de sa Province, et en particulier celles du noviciat et du troisième an, il y forma toute une génération de religieux qui l'aimaient et le vénéraient comme le plus tendre, en même temps que le plus saint des pères ; et ce double sentiment était partagé, sans exception, par tous ceux qui traitaient avec lui du bien de leur âme. Parvenu à sa soixante-quinzième année, et ne consentant pas encore à rien relâcher de l'extrême rigueur avec laquelle il crucifiait son corps, Julien Hayneufve poursuivait également sa tâche apostolique en composant les derniers chapitres de ses *Réponses* sur les plus hautes voies de l'union divine, lorsque, vers les fêtes de Noël, il se sentit subitement atteint d'une défaillance irrémédiable. En peu de jours, sa faiblesse devint si grande, qu'il en fut réduit à ne pouvoir plus même se tenir debout sans être appuyé sur deux de ses frères. Son âme cependant conserva encore assez d'énergie pour ne pas déposer la plume durant près d'un mois, jusqu'à ce qu'il eût enfin mis la dernière main au travail entrepris en vue de la seule gloire de son Maître. Le reste lui importait peu.

Au moment où on lui apporta le saint viatique, les yeux fixés sur son Sauveur : « Maintenant, Seigneur, lui dit-il, vous savez « que je ne désire plus qu'une seule chose, accomplir en mou- « rant votre très sainte volonté, selon tous les desseins que vous « avez conçus sur moi de toute éternité ». La veille de sa mort, il cessa de donner aucun signe de connaissance ; mais on eut lieu de croire qu'il était saintement abîmé en Dieu, dans une véritable

extase ; et comme, au bout de vingt-quatre heures, un de nos Pères approchait de ses lèvres le crucifix, en prononçant ces mots : « *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi, quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum ;* Nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons d'avoir par votre sainte croix racheté le monde », Julien Hayneufve ouvrit doucement les yeux, souleva sa tête en signe d'adoration, baisa les pieds de la sainte image du Sauveur, et expira.

DE BRISACIER, *Lettre circulaire annonçant la mort du P. Hayneufve ;* « *Paris, ce 1er févr.* 1663 » *(Archiv. dom.).* — SOTUELLUS, *Biblioth. Script. Soc. Jesu.* — RYBEYRÈTE, *Script. Prov. Franc., p.* 186. — PATRIGNANI, *Menol.*, 31 *genn., p.* 308. — LEMPEREUR, *Vie du P. Bernard, p.* 159. — DE BACKER, *Biblioth. des écriv. de la Compagn.* — CHAMPION, *Vie du P. Louis Lallemant, p.* 29. — *Vita mss. citée par le P. Patrignani, loc. cit.*

Le même jour de l'an 1738, mourut au noviciat d'Avignon, après plus de soixante ans de vie religieuse, le P. JEAN CROISET, appelé par Notre-Seigneur lui-même, le véritable ami et le futur apôtre de son divin Cœur. Ces deux mots suffisent à son éloge ; et Dieu a permis que nous ne puissions guère aujourd'hui lui en donner d'autre. Car d'une si longue carrière, à peine est-il resté d'autre souvenir que la simple liste des importantes charges qu'il remplit tour à tour dans la Compagnie, et celle de ses nombreux ouvrages de piété, traduits en toute langue, et destinés à répandre la connaissance et l'amour du Sauveur dans le monde entier. Dès avant son élévation au sacerdoce, le P. Croiset avait consacré sa plume au Cœur de Jésus, et recevait de lui le seul prix qui pût ici-bas combler ses désirs, celui d'être embrasé lui-même

et d'embraser les âmes du divin amour. C'est ce qu'il écrivait dès lors à la Bienheureuse Marguerite-Marie, et ce qui fut l'œuvre de toute sa vie : « Je ne sais, disait-il, si je me trompe ; mais il me semble que je suis destiné principalement de Dieu pour l'aimer. Dieu veut que mon caractère particulier soit son amour, le désir de l'aimer me brûle. Pour ma volonté, il me semble qu'elle est entièrement changée en celle de Dieu. Le reste ne m'est rien. Les peines, les croix, la mortification sont inséparables de cet état ; mais vous savez bien qu'il n'y a rien de rude en tout cela que le nom, quand on souffre pour ce que l'on aime ».

Professeur de grammaire, de philosophie, de théologie, Recteur, Provincial, Maître des novices, partout et toujours, le P. Croiset semblait ne vouloir user de son influence que pour inspirer à ses élèves, à ses frères, à ses inférieurs, à une multitude d'âmes de choix que Dieu plaçait sous sa conduite, les mêmes sentiments d'amour. Et nous avons tout lieu de croire que ce grand zélateur du Cœur de Jésus fut, avec le Vénérable P. de la Colombière, un de ceux dont Notre-Seigneur prétendait parler à la Bienheureuse, quand il lui déclara qu'il se ferait une couronne de douze de ses bien aimés, qui lui auraient procuré le plus de gloire, et seraient comme douze étoiles brillantes, placées tout autour de son Sacré-Cœur.

Elogia defunctor. Prov. Lugdun. (Archiv. Rom.). — P. Daniel, *Vie de la Bienh. Marguerite-Marie, p.* 37, 325, 348, 351, 381, 404, 443. — Boero, *Menolog.*, 31 *genn., p.* 578. — de Backer, *Biblioth. des écriv. de la Comp.*

Le même jour encore mourut au noviciat de Toulouse, en 1754, le P. Jean-Pierre Cayron, dont un de ses plus vertueux disciples, le P. Sérane, nous a heureusement retracé la longue et sainte carrière. Il fut tour à tour appelé par ses contemporains le Stanislas, le Louis de Gonzague, le Régis de la Province de Toulouse, et le détail de ses vertus montre jusqu'à l'évidence que cet éloge n'avait rien d'exagéré. Deux traits suffiront pour faire juger la sublime perfection à laquelle il était déjà parvenu, n'étant encore que scolastique et jeune professeur de grammaire : la grâce ineffable que lui accorda Notre-Seigneur, en l'assurant que son nom était écrit dans le livre de vie, et le projet de vœu, daté de cette époque et retrouvé dans ses papiers après sa mort : « Je me sens pressé, y disait-il, de vouer à Dieu de faire tout ce que je connaîtrai qu'il veut de moi, c'est-à-dire : 1° de ne rien faire qui lui déplaise ; 2° de me laisser entièrement conduire par lui en toutes choses ; 3° de lui être uni autant qu'il est possible et toujours conformément à sa sainte volonté ; 4° d'être anéanti en lui, ne voulant ni me considérer moi-même ni quoi que ce soit hors de lui ; 5° de voir Dieu en toutes choses, soit par la considération, soit par l'affection ; 6° de me considérer en Dieu et d'avoir une parfaite confiance en lui pour tout, dans les maladies, les afflictions, les dangers ; en un mot que Dieu soit mon tout, *Deus meus et omnia* ».

Plus de quarante ans avant la mort du serviteur de Dieu, un Visiteur de la Province de Toulouse écrivait au Père Général : « Il n'y a ici qu'une voix pour louer le P. Cayron et applaudir au choix que vous avez fait de lui pour le Rectorat du noviciat de Toulouse. C'est en effet un homme admirable de sainteté, mais de cette sain-

teté aisée, douce, affable, qu'on ne peut s'empêcher d'aimer ». Il ne trouvait à reprendre dans l'homme de Dieu qu'un de ces pieux excès familiers aux saints, son prodigieux amour pour la mortification : « Je réclame sur ce point, ajoutait-il, l'attention des supérieurs, car il achèverait par ses macérations de ruiner sa santé ». Ces vertus admirables du P. Cayron et les continuels miracles qu'opéraient entre ses mains les reliques de saint François Régis, ne lui permettaient plus, pour ainsi dire, de faire un pas, même dans les autres villes de la Province, sans qu'il fût aussitôt suivi d'une foule nombreuse de peuple qui réclamait à haute voix le secours de ses prières, en lui donnant le nom de Saint. Plusieurs fois, même à l'âge de soixante ans, il demanda en grâce, afin de se dérober à ces honneurs, d'être envoyé dans quelque mission étrangère. Mais il remplissait à Toulouse un plus utile apostolat, en préparant à sa Province des saints et des martyrs, tels que les Pères Dauphin, Sérane et Nolhac ; et en peuplant de ses novices la Syrie, la Grèce, l'Égypte et la Perse, le Canada et les Antilles, la Chine et le Maduré, il méritait le beau nom de père des apôtres.

Enfin, chargé d'années et de mérites, il vit arriver avec joie, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, l'heureux moment de son éternel repos dans le sein de Dieu. Le P. Delmas, alors Recteur du noviciat de Toulouse, fut averti de sa mort à l'instant même où il expirait, par une brillante lumière. De nombreux miracles firent en même temps éclater la gloire du nouvel habitant des cieux; et la pieuse reine de France, Marie Leczinska, s'estima heureuse d'obtenir comme de précieuses reliques son chapelet et son crucifix.

Jean Serane, *Vie du R. P. J. Cayron.* — Boero, *Menol.*, 31 *genn.*, *p.* 580. — Bouniol, « *Le Serviteur de Dieu Pierre-Jean Cayron* », *Toulouse* 1886.

Enfin, le même jour, l'an 1742, mourut à Québec le P. Jean-Baptiste du Parc, âgé de soixante-six ans, dont il avait consacré près de trente-cinq aux travaux de l'apostolat, et six au gouvernement général de toutes les missions du Canada. « Si la Nouvelle-France, écrivait le P. de Saint-Pé, un de ses successeurs dans la même charge, s'appelle depuis longtemps la mission des saints, le P. du Parc a contribué autant que personne à lui conserver ce glorieux titre. J'irais contre la voix publique et contre ma conscience, si je lui refusais le nom de saint ». Il mesurait vraiment toutes ses actions à la grandeur du Maître qu'il servait. Les hérétiques eux-mêmes ne pouvaient cacher leur admiration pour l'esprit de Dieu qui brillait en lui, et beaucoup d'Anglais firent leur abjuration entre ses mains. Une charité toujours prompte à oublier ses propres intérêts, dès qu'il s'agissait de rendre un bon office et surtout de sauver une âme, lui avait gagné tous les cœurs. Elle lui semblait même si naturelle, bien que la charité divine en fût l'unique source, qu'entre ses plus saints compagnons, on ne se rappelait pas un pareil exemple de délicatesse, dès qu'il s'agissait du service ou de la réputation du prochain.

Lettre circulaire pour annoncer la mort du P. Jean-Baptiste du Parc (Archiv. dom.).

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE FRANCE.

Ier FÉVRIER

Le premier jour de février, mourut aux Dardanelles, en 1716, le P. François Braconnier, de la Province de Champagne, aumônier des bagnes de Constantinople, Supérieur des missions de Grèce et fondateur de celle de Macédoine. Homme de conseil et d'action, savant dans toutes les langues et les sciences qui pouvaient être utiles à Constantinople, également cher par sa charité, son tact, son zèle, aux pauvres, aux malades, aux esclaves des galères du Grand Seigneur et aux plus nobles personnages, même parmi les hérétiques et les schismatiques ; d'un cœur à braver toutes les douleurs du corps et de l'âme, la peste, la persécution, les traitements les plus indignes et les plus cruels, sans jamais se plaindre, et revenant, dès qu'il était guéri, aux mêmes œuvres entreprises pour la gloire de Dieu, François Braconnier semble mé-

riter une place à part entre les hommes apostoliques et les principaux organisateurs des missions de l'empire ottoman.

Parmi ses plus illustres conquêtes sur l'hérésie ou l'infidélité, l'histoire nous signale celle de Michel Paléologue, prince non moins distingué par son mérite et son influence personnelle, que par sa fortune et par la noblesse de son sang, et celle du célèbre comte Emeric Tekeli, qui de luthérien, était devenu renégat par ambition, dans l'espoir de parvenir aux premiers honneurs de l'armée musulmane.

Le P. Braconnier travaillait ainsi, depuis bien des années, au salut de Constantinople, lorsque pour étendre de plus en plus parmi les Arméniens la foi et l'autorité du Siège de saint Pierre, il résolut de parcourir la Galatie, la Cappadoce et les provinces voisines de l'Asie ; mais à ce moment, Dieu sembla l'inviter à relever de leurs ruines les vieilles Églises catholiques de la Macédoine. En lisant les Actes des Apôtres, à la veille même de son départ: « J'étais tombé, écrit-il, sur le chapitre où il est rapporté que saint Paul, étant dans l'Asie Mineure, vit la nuit, dans un songe miraculeux, un Macédonien qui lui faisait cette prière: « Passez en Macédoine et secourez-nous ». Or, précisément le même jour, un marchand arrivait de Thessalonique et adressait au P. Braconnier la même prière : « Ce rapprochement, ajoute-il, me parut comme un avertissement du ciel ; et je ne songeai plus qu'à suivre la route que l'Apôtre m'avait tracée ».

Ce fut par cette disposition de la Providence que, durant dix années entières, l'homme de Dieu ne cessa plus d'évangéliser les villes et les campagnes de la Macédoine et de la Thessalie, les îles de Scopoli, de Thasse et de Négrepont, pénétrant jusque dans les

monastères du Mont Athos, et laissant partout la réputation de fidèle disciple et d'émule des anciens Apôtres et des saints Docteurs. Aussi quand il dut laisser à ses successeurs, pour obéir à la voix de l'obéissance, le champ qu'il venait de féconder, et que Dieu l'appela, peu de jours après, à la récompense de tant de fatigues, la vieille église fondée par le grand Apôtre, mais désolée depuis des siècles, était glorieusement relevée.

Nouveaux Mémoires des missions de la Compagnie de Jésus dans le Levant, *t.* 1, *p.* 51 ; *t.* 9, *p.* 321-401. — *Lettres édifiantes, édit.* 1780-1783, *t.* 1, *p.* 33, 335; *t.* 2, *p.* 361, 414. — VILLOTTE, *Voyages d'un missionnaire, p.* 602. — *Relation de la mission de Salonique (Archiv. dom.).*

Le même jour de l'an 1620, mourut au collège de Verdun, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, et après cinquante-six ans de vie religieuse, le P. ANDRÉ ROLLIN. Admis au nombre des novices dans la maison professe du Gesù de Rome, deux ans avant la mort du P. Laynez, il avait puisé à leur source, parmi les premiers enfants de saint Ignace, cette obéissance d'esprit et de cœur et cette souveraine indifférence par rapport à toute créature, qui firent de lui jusqu'à sa mort un des plus parfaits modèles du vrai religieux de la Compagnie, partout où le porta le souffle de la Providence, en Italie, en France, en Allemagne. Il était, on peut dire, suspendu comme par un fil au plus imperceptible signe de la volonté de ses supérieurs ; à l'âge de quatre-vingts ans, il les conjurait encore d'user de lui comme ils voudraient, sans l'épargner en rien : « Car je sais par expérience,

leur disait-il, que l'obéissance donne des forces ..; et d'ailleurs est-il pour un Jésuite une mort plus belle que la mort par l'obéissance » ? Devenu trop faible pour marcher, et chargé de la direction spirituelle des religieux du collège de Verdun, il n'eut rien plus à cœur que de communiquer autour de lui, par des conseils et par des exhortations pleines de flamme, le zèle dont il était animé pour cette vraie vertu des enfants de la Compagnie. Il s'endormit doucement dans le baiser du Seigneur, avec ces paroles sur les lèvres : *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum.*

Elog. defunct. Prov. Campan. (Arch. Rom.).

Le même jour, l'an 1761, mourut à La Flèche, à l'âge de soixante-dix-huit ans, le P. François-Xavier de Charlevoix, justement surnommé l'Hérodote des missions de la Compagnie. Dès les premières années de sa jeunesse religieuse, il s'était dévoué à l'apostolat de la Nouvelle-France. Dans l'intérêt de sa chère mission et de toute la colonie, que le gouvernement de Louis XV le chargea de parcourir jusqu'aux tribus sauvages les plus reculées, il traversa quatre fois l'océan avec des dangers extrêmes et des peines infinies. Ni les horreurs de plusieurs naufrages, ni la crainte d'une mort sanglante, à laquelle il se vit plus d'une fois exposé au milieu des peuples barbares, ne purent le faire reculer. Le baptême d'un seul enfant lui paraissait une récompense suffisante de tant de maux. « Mon voyage, écrivait-il alors du fond des forêts, dût-il être d'ailleurs tout à fait inutile, je n'en regretterais pas les fatigues et les

dangers, puisque, selon toutes les apparences, si je n'étais pas venu ici, cet enfant ne serait jamais entré au ciel ».

Le P. de Charlevoix consacra sa vieillesse à écrire l'histoire des missions du Canada, du Japon, du Paraguay, avec un charme dont les plus grands écrivains de notre siècle ont témoigné leur admiration ; et il contribua puissamment, en nous retraçant la vie et la mort héroïque de tant de saints apôtres, à entretenir ce zèle pour les missions, si ardent dans toutes nos Provinces de France jusqu'à la destruction de l'ancienne Compagnie.

De Charlevoix, *Hist. et description générale de la Nouvelle-France*. 1744, 3 *in* 4°. — de Backer, *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie*, 2e *édit.*, *t.* 1, *col.* 1217. — Chateaubriand, *Génie du Christian.*, *édit.* 1841, *t.* 3, 4eme *part.*, *l.* 4, *ch.* 1, *p.* 74. — Clère, *Hist. du collège de la Flèche*, *ch.* 4, *p.* 159. — *Biog. univers.*, *t.* 8, *p.* 229.

II FÉVRIER

—

Le second jour de février de l'an 1646, fut trouvé mort à genoux, au milieu des neiges, sur les rives du Saint-Laurent, à trois lieues au-dessus du fort Richelieu où il allait, le P. Anne de Noue, dont le nom, après plus d'un siècle, était encore en bénédiction parmi les apôtres du Canada. Il leur avait en effet laissé de grands exemples de vie angélique et crucifiée à toutes les inclinations de la nature, trouvant qu'ici-bas rien n'était plus doux pour un compagnon de Jésus que la fatigue et l'abjection. Fils d'un gentilhomme champenois, Anne de Nouë avait passé son adolescence au milieu des cours ; sa rare et céleste beauté, dit un de ses historiens, l'avait fait surnommer le beau page ; et sa vertu s'y était trouvée en d'étranges périls et rudes assauts. Aussi dans son humble reconnaissance d'être demeuré toujours invincible et d'avoir conservé intacte la fleur de son innocence, grâce dont il renvoyait tout l'honneur à la Reine des anges, il ne cessa jamais jusqu'à sa mort de jeûner tous les samedis et d'offrir chaque jour, comme tribut d'hommage à Notre-Dame, l'office de l'Immaculée Conception. Le

désir de donner sa vie, ou du moins de beaucoup souffrir pour le salut des âmes, l'amena deux fois au Canada. Ses vœux y furent largement exaucés.

Premier compagnon du P. de Brébeuf parmi les Hurons, où il ne fallait songer à se rendre, écrit un de leurs successeurs, que « pour se perdre saintement et ne trouver plus rien d'aimable que Dieu », il n'en redescendit que pour tomber entre les mains de corsaires anglais qui le ramenèrent en France. Mais ce double essai d'apostolat et de captivité lui rendit sa mission encore plus chère ; et il obtint bientôt d'y revenir pour lui consacrer les quatorze dernières années de sa sainte vie. Voici en quels termes son supérieur, le P. Jérôme Lallemant, retrace en abrégé, pour cette nouvelle période, quelques traits épars des vertus et des travaux de cet admirable serviteur de Dieu : « Rude et sévère, dit-il, en son endroit, tout de cœur pour les autres ». — « Les choses les plus basses et les plus viles lui étaient grandes et relevées, et tout ce qui est dans l'éclat lui semblait rempli de ténèbres. Comme il vit que sa mémoire ne lui permettait pas d'apprendre les langues, il se donna et dédia tout entièrement aux plus humbles services des pauvres sauvages et de ceux qui les instruisaient, s'abaissant avec une ardeur non pareille aux offices plus rudes et plus ravalés, tantôt comme un pauvre bûcheron, dit le P. de Quen, tantôt comme un pauvre laboureur, menant la charrue et les bœufs, je veux dire comme un saint Isidore ou comme un saint Marcel, parmi les mésaises et les misères. Et ce fut lui qui sauva la vie à nos Pères dans une famine de deux ans, allant par terre et par eau chercher des racines, des herbes, du poisson pour les nourrir, avec des peines et des fatigues incroyables ». — « Extrêmement délicat en l'obéis-

sance, quelque empressement qu'il eût dans les affaires occurrentes, quelque difficulté qui se présentât à ses yeux, il était prêt à tout quitter, comme à tout embrasser, à la voix de son Supérieur, sans examiner son pouvoir ou son industrie, désirant que la seule volonté de Dieu donnât le branle à ses actions, rebutant toute suggestion de cette prétendue prudence, qui à force d'ouvrir les yeux aux raisons trop humaines, les ferme à la beauté de l'obéissance ». — « Nous l'avons vu, écrivait le P. Bressani, âgé de près de soixante-dix ans, pleurer comme un enfant, dans une circonstance où il craignait de n'avoir pas suivi avec assez de perfection les intentions de son supérieur, non par scrupule, mais par pure délicatesse de conscience ». — « Quelqu'un le voyant entrer dans la caducité, ajoute un de ses compagnons, lui proposa de retourner en France, pour y passer plus doucement les dernières années de sa vieillesse. Je sais bien, repartit alors ce saint homme, que la mission est chargée et que je tiens la place d'un bon ouvrier. Je suis prêt à la soulager et à obéir en tout ; mais je serais bien aise de mourir dans le champ de bataille. Je sens cette inclination d'employer les restes de ma vie au service des pauvres sauvages et de ceux qui les convertissent ».

Cette bénédiction lui fut accordée. Le P. de Nouë se rendait de la résidence des Trois-Rivières au fort Richelieu, pour y célébrer, avec les Français et les Hurons, la Purification de Notre-Dame, lorsque surpris, la nuit du 31 janvier, par une tempête de neige qui lui déroba la vue du ciel et de la terre, il ne put retrouver sa route ; et après avoir erré au hasard deux jours entiers, sans abri et sans nourriture, sentant à l'épuisement de ses forces que la mort approchait, il se mit à genoux pour rendre en adoration sa

sainte âme à Dieu, et fut retrouvé en cet état, les bras croisés sur la poitrine, les yeux ouverts et regardant le ciel.

Relations de la Nouvelle-France, A. 1632 *et* 1646. — Charlevoix, *Hist. de la Nouvelle-France, t.* 1, *l.* 6, *p.* 416. — Creuxius, *Hist. Canad., l.* VI, *p.* 440 *et seqq.* — Cassani, *Glorias del seg. siglo, t.* 1, *p.* 617, 620. — Bressani, *Relat. abrég. de quelq. missions, p.* 175. — Patrignani, *Menol.,* 2 *febb., p.* 27. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.,* 2ª *febr., p.* 64. — *Lettres de la V.* Marie de l'Incarnation, *p.* 411.

Le même jour, l'an 1615, mourut à l'âge de 27 ans, après quatre années de vie religieuse, le F. Nicolas Haguays, professeur de grammaire au collège de Moulins. Au milieu d'étranges vicissitudes qui firent de sa jeunesse le plus romanesque enchaînemment d'aventures que l'on puisse imaginer, tour à tour étudiant, pèlerin, soldat, valet, mendiant, en France, en Italie, en Allemagne, il eut le bonheur de conserver toujours la pureté de son corps et de sa foi et un ardent amour pour la très sainte Mère de Dieu. Il en était redevable à la pieuse éducation qu'il avait reçue de sa mère, femme d'une très rare vertu, et d'une si tendre dévotion pour la Reine du ciel, que plusieurs fois elle en avait été récompensée par des faveurs miraculeuses. Elle avait mis tous ses soins à inspirer de bonne heure à son fils cette même dévotion, et en même temps une extrême horreur de l'hérésie, lui lisant et lui faisant lire souvent les actes des martyrs, qui avaient tout souffert plutôt que de renoncer à leur foi. Aussi Nicolas ne craignait-il pas dès lors de reprocher publiquement aux Huguenots leur perfidie; et toute sa vie il remercia

Notre-Seigneur du bonheur qu'il avait eu d'être blessé à la main d'un coup de hache reçu des ennemis de son saint nom. Mais parmi les innombrables périls du corps et de l'âme auxquels il fut exposé, Notre-Dame se montra toujours sa mère; « et j'ai bien éprouvé, disait-il dans la suite avec un profond sentiment de reconnaissance, que cette Mère de grâce ne se peut laisser vaincre ni par bienfaits ni par amour ». Ce fut dans la sainte maison de Lorette qu'il sentit les premiers désirs de se consacrer au service de Notre-Seigneur avec plus de fidélité. Bientôt après, dans la Congrégation de la sainte Vierge à Munich, il commença à mener une vie parfaite, méprisant toutes les choses du monde, faisant vœu de chasteté perpétuelle, cherchant à effacer chaque jour les péchés de sa vie passée, aussi bien par son sang que par les larmes, et excitant par ses paroles et par ses exemples un grand nombre de ses condisciples à ne plus vivre que pour Dieu.

Il n'osait pas encore cependant solliciter la grâce d'être admis au nombre des enfants de la Compagnie, dont il avait conçu dès son enfance une si haute idée, qu'il les estimait, disait-il, plus que des hommes; lorsqu'une nuit la très sainte Vierge daigna lui apparaître et le recommander elle-même à notre Bienheureux Père saint Ignace, en ajoutant qu'elle le prenait sous sa protection spéciale et l'assisterait fidèlement pendant sa vie et à la mort. Durant les quatre années de sa vie religieuse, le F. Nicolas Haguays donna d'admirables exemples de dévotion, d'obéissance, de pénitence et d'humilité. Toute sa joie, en dehors du temps consacré à sa classe et à ses études, était de remplir les plus bas offices et de se faire le serviteur de tous. Il aimait particulièrement à passer la récréation avec nos Frères Coadjuteurs pour s'entretenir avec eux de la

vie des saints et de la manière d'imiter leurs plus héroïques vertus. Mais en même temps Dieu donnait tant de bénédiction aux premiers essais de son zèle, que ses catéchismes aux petits enfants de la ville de Moulins, attiraient en foule les personnages les plus distingués. Enfin après quatre années d'une vie tout angélique, il mourut en grande réputation de sainteté le jour même de la Purification de Notre-Dame, témoignant une ineffable joie, parce qu'il sentait, disait-il, l'accomplissement des promesses que lui avait faites la très sainte Vierge de l'assister et de l'aider à faire une sainte mort.

Nadasi, *Ann. dier. memorab., p.* 65 . — Id, *annus Marianus, p.* 504. — *Vie mss. de Nicolas Haguays (Arch. domest.).*

Le même jour encore de l'an 1686, mourut saintement à Toulouse, après soixante-et-un ans de vie religieuse, le P. Pierre Poussines, du diocèse de Narbonne, l'un des plus savants hommes de l'Europe au XVII^e^ siècle, et l'un des plus dévoués serviteurs de la sainte Église. Le P. Petau se glorifiait de l'avoir eu pour disciple dans la carrière de l'érudition et des belles-lettres. Les savants auteurs des *Acta Sanctorum* eurent souvent recours à ses lumières, et leur recueil lui doit plus de deux cents vies de saints de la Grèce, du Languedoc et de la Gascogne, dont il a en quelque sorte ressuscité la mémoire. Sa haute réputation le fit appeler à Rome pour enseigner l'Écriture Sainte et continuer l'histoire de la Compagnie, dont il nous a laissé un volume. Après environ vingt-huit ans passés dans la capitale du monde chrétien, admiré et consul-

té par les princes même de l'Église, célèbre dans toute l'Europe par une multitude de savants ouvrages, il revint terminer à Toulouse une vie qui n'avait été, selon l'expression du P. Lombard, qu'un passage incessant « du travail au travail », pour la plus grande gloire de Dieu. « Plaise à Notre-Seigneur, écrivait le célèbre P. Papebroeck, à la nouvelle de sa mort, que ce grand homme trouve un successeur qui, avec autant de science et de succès, puisse porter la lumière au milieu de nos ténèbres ».

Cet infatigable ouvrier, auquel on peut appliquer cette belle parole, qu'il se crucifiait à sa plume, n'en était pas moins un homme de prière et de pénitence, presque à l'égal des saints dont il faisait revivre le souvenir. Il eut l'honneur de réaliser, selon le plus pur esprit de sa vocation, ces autres paroles du Vénérable P. Maunoir: « Dieu veut que je sois saint et savant, il m'ordonne de me servir de tous les moyens que j'ai dans la Compagnie d'acquérir la sainteté et la science; je tâcherai donc là-dessus de contenter Dieu ».

Acta SS., t. 7 maii, Paralipom. ad conat., p. 26. — *Acta SS., ib., p.* 20, *et t.* 8 *maii, p.* 12 *et suiv.* — DE BACKER, *Bibliot. des écriv. de la Comp...* — P. THÉOD. LOMBARD, *Éloge historiq. du P. Poussines (Mémoires de Trévoux. nov.* 1750, *p.* 2536-2554). — FELLER, *Dictionn. historique, au mot* POUSSINES.

III FÉVRIER

Le troisième jour de février de l'an 1699, mourut au collège de Moulins, peu de mois après son retour des Antilles françaises, le P. Jean-Claude de la Mousse, âgé de quarante-huit ans, dont il avait consacré près de quinze au salut des nègres de Cayenne et de la nation sauvage des Galibis. Sa charité pour ces pauvres barbares l'avait porté à s'établir seul le premier de tous au milieu d'eux; et trente ans plus tard, ses successeurs, auxquels il avait cependant préparé les voies, y rencontraient tant d'obstacles et de souffrances, que le célèbre P. Aimé Lombard, racontant ses propres débuts et ceux du P. Simon Romette, son compagnon: « Je fus saisi malgré moi, dit-il, d'un certain effroi dont je n'étais pas le maître », rien qu'à l'aspect d'un pays si sauvage; et « ce fut pour nous une occasion de nous offrir de nouveau en sacrifice réel, et non tel qu'on le fait au pied d'un oratoire ».

C'était là qu'était venu seul, sans aucune ressource humaine, sans savoir même encore un mot de la langue des Galibis, le P. Claude de la Mousse, et il usa sa vie dans des souffrances qui n'eurent le plus souvent que Dieu pour témoin. Ceux qu'il voulait sauver, désolaient indéfiniment sa patience par leur indolente stupidité; et quelques-uns tentèrent même à plusieurs reprises de l'assassi-

ner. Errant çà et là pour découvrir, dans l'épaisseur des bois, quelques huttes nouvelles, où la parole de Dieu serait accueillie peut-être plus docilement, il lui était arrivé de passer plus de quatre jours de suite sans abri et sans nourriture; et Notre-Seigneur permit qu'une fois il fût retrouvé ainsi presque agonisant, étendu à terre, le corps tout en sang, au milieu des ronces et des épines où il n'avait pu s'ouvrir un passage. Mais sa récompense, dès ici-bas, lui paraissait dépasser de bien loin ses peines, chaque fois qu'il lui arrivait de baptiser un enfant moribond et de l'envoyer jouir du bonheur des anges. Quand l'obéissance le contraignit à quitter, déjà épuisé de forces, sa chère mission, il venait d'ajouter à ses autres fatigues le dur travail de composer un dictionnaire et une grammaire de la langue des Galibis. L'espoir de faciliter ainsi à ses successeurs l'apostolat de ces pauvres sauvages, lui avait adouci un labeur si ingrat; et il eut encore par là une large part au succès des grands missionnaires de cette partie de la Guyane, jusqu'à la destruction de la Compagnie.

P. Aimé Lombard, *Lettre à son frère, le P. Jean Lombard. cf. Mission de Cayenne, par le* P. de Montézon, 1857, *p.* 290 *et suiv.* — *Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.).* — Boero, *Menol.*, 3 *febb.*, *p.* 66.

IV FÉVRIER

Le quatrième jour de février de l'an 1623, le P. Marcellin Bompar mourut au Puy, victime de sa charité, à l'âge de soixante-sept ans. La peste ayant éclaté parmi les troupes royales réunies alors dans cette ville, il n'hésita pas, malgré sa vieillesse, à se consacrer au service de ces pauvres soldats, et à leur rendre nuit et jour, jusqu'à son dernier soupir, les services les plus humbles et les plus dévoués. Un respect et un amour d'enfant pour les moindres signes de l'obéissance, l'observation inviolable des règles même les plus légères, une sainte haine de son corps que ne pouvaient satisfaire les plus cruelles macérations, et enfin son zèle pour le salut des âmes, semblèrent lui avoir mérité ce glorieux couronnement d'une longue et admirable vie.

Nadasi, *Ann. dier. memor.* 4ª *febr.*, *p.* 66. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, *p.* 47. — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jesu*, *p.* 576.

Le même jour, l'an 1732, mourut à Paris le P. Louis d'Avaugour. Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, il avait suivi la carrière des armes, lorsque, au milieu des plus belles espérances selon le monde, il se sentit appelé par Dieu à la Compagnie. Il porta dans cette nouvelle vie le feu et la générosité de son âme toute militaire, et ne tarda pas à se consacrer à la rude mission des Hurons, dont il fut le père pendant quinze ans. Renvoyé en France par ses supérieurs, à cause de ses nombreuses et douloureuses infirmités, il fut chargé, pendant les dernières années de sa vie, de diriger les jeunes scolastiques dans les voies de la perfection. La seule vue de ce vieil apôtre, usé au service des âmes et ne respirant que Dieu, n'était pas moins puissante que ses paroles pour leur inspirer l'amour de la prière et de la croix. Il s'endormit enfin doucement et en prédestiné dans la paix du Seigneur, à l'âge de soixante-deux ans, dont il avait passé trente-sept dans la Compagnie.

Elog. defunct. Prov. Franciæ (Archiv. Rom.).

Enfin, l'an 1776, mourut à Avignon, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, dont il avait passé plus de soixante dans la Compagnie, le P. Esprit Pézenas, un des plus savants mathématiciens et astronomes de son temps. Son mérite l'avait fait nommer membre associé ou correspondant des académies de Lyon, de Marseille, de Montpellier, et de l'académie des sciences de Paris; il fut professeur royal d'hy-

drographie à Marseille pendant plus de vingt ans; et le célèbre Lalande publia lui-même son éloge dans le Journal des Savants. A ces travaux, entrepris et soutenus avec tant de persévérance et de succès pour la plus grande gloire de Dieu, le P. Pézenas joignait la pratique assidue des plus pures vertus religieuses et d'un zèle ardent pour le salut des âmes, consacrant avec bonheur au ministère apostolique des missions et du saint tribunal de la pénitence, le temps dont ses études et l'obéissance lui permettaient de disposer.

De Backer, *Biblioth.*, 2e *édit.*, *t.* 2, *col.* 1923. — Maynard, *Des études et de l'enseignem. des Jésuites...*, *p.* 264. — Feller, *Dictionn. histor.*, *au mot* Pézenas. — Lalande, *Journal des Savants*, 1779, *p.* 569.

V FÉVRIER

Le cinquième jour de février de l'an 1648, mourut dans la mission de Saint-Paul à Damas, le P. Charles Malval, consumé à la fleur de l'âge par son amour pour Jésus présent au saint tabernacle, et pour les âmes rachetées de son sang. Il s'était consacré d'abord au salut des Grecs et ne songeait point à la Syrie, lorsque ses supérieurs lui proposèrent d'aller partager les fatigues et les persécutions du P. Jérôme Queyrot, l'héroïque apôtre des deux missions d'Alep et de Damas. Malgré les fruits de ses premiers travaux et les plus brillantes espérances, l'amour de l'obéissance et du sacrifice ne permit pas au jeune missionnaire la plus légère hésitation. Dès les premiers jours de la traversée, l'étude opiniâtre des langues arabe, persane et arménienne, devint, sur le vaisseau qui l'emportait, son unique sollicitude, tant il était prompt à embrasser tout ce qui pouvait faire de lui l'instrument toujours prêt de la gloire et du bon plaisir de Notre-Seigneur. D'une humilité pleine de courage, qui ne reculait devant aucun péril, aucun affront ; d'une sainte haine de son corps, qui allait jusqu'à l'excès, Charles Malval frappait néanmoins d'une admiration bien plus vive encore les compagnons de son apostolat, par le reflet de charité divine, qu'il semblait avoir héritée du grand Apôtre des Gentils. Cette charité le re-

tenait chaque nuit de longues heures prosterné en adoration au pied de l'autel, était comme l'aliment visible de sa vie; et l'on peut ajouter que ce fut elle qui lui donna aussi la mort; car il ne succomba, d'après le témoignage de son supérieur, qu'à un véritable assaut d'amour si véhément, qu'il fallut, peu d'instants avant qu'il rendît le dernier soupir, l'emporter défaillant de l'autel où il avait offert le saint sacrifice; Dieu voulant s'en faire une victime, dit l'auteur de la Syrie sainte, le jour du sacrifice de nos Bienheureux Martyrs du Japon, qu'il accompagna sans doute en leur triomphe, comme il les imitait depuis bien longtemps en leurs combats.

Jos. Besson, *la Syrie et la Terre Sainte, nouv. édit.*, 1862, 1^ere^ *p., traité* 3^e^, *n.* IV, *p.* 74. — *Lettres édif., Lyon,* 1819, *t.* 1, *p.* 105. — *Nouveaux Mém. du Levant, t.* 4, *p.* 96.

Dans les premiers jours de février moururent de la mort des saints les trois Frères Coadjuteurs Valentin Sanier à Rouen l'an 1608, Claude Esrangin à Vienne l'an 1616, et à Caen l'an 1697 Christophe Regnault.

Valentin Sanier était par excellence l'homme du travail et de la prière. Il ne pouvait comprendre que, pour un salaire temporel, un ouvrier se dépensât plus volontiers et avec plus d'ardeur qu'un religieux pour Dieu et pour ses frères. La pensée des choses divines lui était si présente, que rien ne pouvait l'effacer de son cœur et de sa mémoire; et la relation de sa mort en offre un exemple singulier qui parut tenir du miracle. Réduit par une violente attaque de paralysie à ne plus donner, pour ainsi dire, aucun signe de

vie intellectuelle, et à ne pas même sembler reconnaître son propre nom : dès que l'on prononçait cependant le saint nom de Dieu, il commençait à reprendre connaissance et manifestait une sainte joie, se soulevant comme pour entreprendre encore quelque chose à la gloire et pour l'amour de Notre-Seigneur : spectacle plein de dévotion, dit le P. Jean Nadasi, et qui remplissait tous les assistants d'une merveilleuse consolation.

Claude Esrangin avait apporté dans la Compagnie une âme angélique, mais au prix de rudes combats. Le monde et le démon s'emblaient s'être ligués pour lui arracher son innocence. Mais il luttait constamment et d'un cœur si ferme, qu'un jour, au plus fort de la tentation, tombant à genoux, il fit sur-le-champ vœu de chasteté jusqu'à la mort. Dieu récompensa la confiance de son serviteur par des grâces insignes, et lui fit même connaître, longtemps à l'avance, le temps de son bienheureux départ pour le ciel. Toutefois jamais ce saint Frère ne cessa de crucifier son corps, par les veilles, les jeûnes et l'usage des plus douloureux instruments de pénitence, autant que l'obéissance le lui permettait. Peu de temps avant son dernier soupir, pressé d'adresser une fois encore quelques mots d'édification aux Frères Coadjuteurs réunis auprès de son lit de mort : « Mes très chers Frères, leur dit-il, trois choses vous assureront, je crois, la douce espérance d'être accueillis avec miséricorde par Notre-Seigneur, quand vous paraîtrez devant lui : l'entière ouverture de cœur avec vos supérieurs, une simplicité sans réserve dans l'obéissance, et l'affection à vous entretenir des choses de Dieu ».

Christophe Regnault avait mérité la grâce de sa vocation, en se

consacrant au service des apôtres et des martyrs du Canada, et en partageant tous leurs périls durant quinze années, dans cette modeste et vaillante troupe d'engagés volontaires ou d'auxiliaires des missions sauvages, dont l'histoire est encore à faire, et dont saint Ignace, à plusieurs reprises, déclara au P. Chaumonot qu'il se glorifiait d'être le Père. Peu s'en fallut que dès lors il n'eût le bonheur de partager la couronne des deux grands martyrs, les Pères de Brébeuf et Lallemant. Un des traits caractéristiques de ce bon Frère était sa dévotion pour le saint sacrifice et la sainte Eucharistie ; et dans sa vieillesse, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, après avoir consacré deux ou trois heures chaque nuit à la contemplation des choses divines, ne pouvant plus donner tout le jour au travail, il ne connaissait d'autre repos que de s'entretenir avec Jésus-Christ dans le sacrement de son amour, et trouvait près du tabernacle l'avant-goût du ciel.

F. Sanier. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 5ª *febr.*, *p.* 70. — *Litter. ann. Soc. Jes., ann.* 1608, *p.* 243.

F. Esrangin. — *Litter. ann. Prov. Lugdun. (Arch. Rom.).*

F. Regnault. — *Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.).*

VI FÉVRIER.

Le sixième jour de février de l'an 1753, mourut saintement à Paris, au pensionnat du collège Louis-le-Grand, le P. Nicolas Pingré, parvenu au plus haut degré de perfection religieuse, surtout par son humble et constante application, durant trente-quatre ans, aux règles de son office. La lettre qui annonçait sa mort à la Compagnie, prenait toute la Province de Paris à témoin de sa sainteté; elle rappelait en même temps de curieux détails sur l'organisation intérieure des grands pensionnats de la Flèche et de Louis-le-Grand, qui servent à mettre en lumière les vertus du P. Pingré. Aussi les reproduisons-nous presque mot-à-mot. Le P. Pingré avait à peine trente-deux ans, lorsque ses supérieurs lui confièrent la charge de Ministre des pensionnaires, dans laquelle il persévéra trente-quatre ans de suite, « emploi aussi nécessaire pour le bon ordre, que pénible et désagréable par la continuité et la multiplicité des embarras ». Or il le remplit sept ans à La Flèche et vingt-sept ans à Paris, « avec une vigilance, une égalité d'âme, une supériorité de vertu qui l'a fait constamment regarder comme un homme mort à lui-même et qui mettait sa satisfaction à remplir dans l'exactitude la plus scrupuleuse ce qu'il y avait de plus mortifiant et de plus crucifiant dans son emploi. On ne doit pas s'étonner qu'un homme préposé par office à la manutention du bon ordre dans une maison compo-

sée d'enfants, de précepteurs, de gouverneurs et de domestiques, la plupart volontaires et ennemis de la gêne, trouve souvent des contradictions, quand il veut faire exécuter ce que demande l'ordre et la discipline; c'était surtout dans ces occasions que la vertu du P. Pingré paraissait avec plus d'éclat. Alors parfaitement maître de lui-même, et envisageant de sang-froid les raisons que lui opposait, dans les personnes âgées, l'impolitesse ou la dureté du naturel, la variété du tempérament, le désir d'esquiver un règlement assujettissant et onéreux, il calmait tout par sa douceur, et il rappelait à leur devoir ceux qui s'étaient échappés vis-à-vis de lui. En un mot il obtenait, par l'ascendant de sa vertu et de ses bonnes manières, ce qu'on aurait eu de la peine à accorder à une fermeté plus rude et moins conciliante. Ceux qui savent la variété étonnante de personnes avec lesquelles un Ministre des pensionnaires a des rapports, et surtout à Paris, peuvent seuls apprécier au juste ce qu'il en a dû coûter au P. Pingré pour se contenir constamment vis-à-vis certains procédés qui piquent au vif les plus apathiques et les moins sensibles ».

Cette fidélité aux règles les plus délicates de son office, venait du grand esprit de foi qui lui faisait chercher uniquement et envisager en toute chose ce qui pouvait plaire à Notre-Seigneur, n'ayant d'autre volonté que la sienne; et il le montrait pareillement par la promptitude et la perfection de son obéissance, « respectueux au delà de ce qu'on peut dire envers la personne de ses supérieurs, se conformant à ce qu'ils décidaient, avec autant de simplicité que de docilité ». Un cœur si plein de Dieu ne pouvait se trouver pris à l'improviste, quand les infirmités le condamnèrent au repos; et tandis que son corps allait s'affaiblissant et s'épuisant de jour en jour,

son âme trouvait dans la prière et l'union divine, que n'avaient jamais altérées en lui les embarras d'une vie si active, cette douce et sereine résignation qui, dans les ennuis de l'infirmité et aux approches de la mort, est la véritable pierre de touche des saints.

Lettre circulaire pour annoncer la mort du P. Pingré (Arch. dom.).

Le même jour de l'an 1654, mourut à La Flèche le P. Jean de la Chaussée, vraie merveille d'humilité, de pénitence et de patience. Il s'était livré dans sa jeunesse aux folles joies du monde; et peu de jours avant de se donner à Dieu, il venait, durant le carnaval, de prendre part à toutes les folies d'un bal masqué : lorsque aux premiers jours du carême, entrant dans une église où l'on exorcisait un démoniaque, il s'entendit interpeller soudain en ces termes : « Voilà un des miens. Hier j'ai dansé avec lui et avec ses amis. J'étais le surnuméraire inconnu dont l'arrivée les a tant effrayés ». Saisi d'une crainte salutaire, et se rappelant aussitôt les promesses de son baptême, Jean de la Chaussée fit à l'instant vœu à Notre-Seigneur de renoncer aux pompes du démon et d'embrasser sans délai la vie religieuse, ne désirant rien tant que de pouvoir entendre un jour des lèvres du Sauveur ces mêmes paroles : « Voilà un des miens »! A Rome, où il passa environ vingt-cinq ans dans l'office de substitut, son souvenir demeura longtemps en bénédiction ; et l'on disait de lui qu'il commençait chacune de ses journées par se flageller durant une demi-heure entière.

De retour en France, il se vit atteint, dans sa vieillesse, d'une sorte de lèpre et d'une affligeante surdité, qui le contraignit à un isolement presque absolu. En cet état, on le comparait au saint homme Job, dont il égalait, disait-on, les douleurs et la patience, et il ne cessait de bénir la divine main qui achevait ainsi de le purifier.

Elogia defunct. Prov. Franc. (*Arch. Rom.*). — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 6a *febr.*, *p.* 74. — Patrignani, *Menol.*, 6 *febb.*, *p.* 74. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, *p.* 50.

VII FÉVRIER.

—

Le septième jour de février de l'an 1593, moururent glorieusement pour la foi, dans la petite ville d'Aubenas en Vivarais, le Vénérable P. Jacques Salez et le Vénérable F. Guillaume Sautemouche son compagnon, massacrés par les calvinistes en haine du très saint Sacrement de l'Eucharistie. Ils étaient nés tous les deux dans la Basse-Auvergne, s'étaient consacrés à Dieu dès leur jeunesse, avaient à peu près le même âge, de trente-six à trente-huit ans, et semblaient également dignes de la couronne du martyre que la divine bonté leur destinait. « Déjà en son enfance, dit le vieil historien de nos saints martyrs auquel nous empruntons presque tous les traits de ce tableau, Jacques Salez se plaisait aux choses de vertu ». A l'âge de cinq ans, il rassemblait ses petits compagnons pour les exhorter à servir Dieu, à détester le vice et l'hérésie ; et les passants prenaient grand plaisir à l'entendre. A huit ans, il portait une telle affection au saint Sacrement, que sa plus douce joie était de consacrer plusieurs heures de suite chaque matin à servir les prêtres à l'autel, avec la dévotion d'un ange ; en le voyant, chacun disait que c'était un enfant choisi de Dieu. Le grand bienfaiteur de la Compagnie, Guillaume du Prat, avait laissé au collège de Billom une rente annuelle destinée à nourrir, entretenir et ensei-

gner dix-huit pauvres écoliers de son diocèse. Jacques Salez fut admis dans cette humble école, où il fit son premier apprentissage de vie religieuse; quand il revenait, au temps des vacances, dans sa famille, on admirait comment il se levait la nuit pour faire oraison et réciter l'office de Notre-Dame.

Entré au noviciat de Verdun à l'âge de dix-sept ans, déjà « médiocrement versé aux lettres latines, grecques et hébraïques », il devint bientôt un parfait enfant de saint Ignace, assouplissant à toutes les vertus, surtout par la patience et l'humilité, son naturel ardent et mélancolique. La douceur qu'il puisa au Cœur de son divin Maître, brilla même dès lors d'un si vif éclat, qu'au jour de son martyre, la plupart des soldats huguenots auxquels leurs ministres le livraient, en furent saisis de stupeur et se refusèrent à le frapper. C'était le fruit de la sainte habitude qu'il avait prise, et dont il convint plus d'une fois, en communiquant son secret à des âmes capables de le comprendre: « A la vérité, leur disait-il, à la vue de Dieu toujours présent en toute créature, je ne trouve plus rien qui puisse altérer ma sérénité ». On raconte même de lui, comme de notre Bienheureux Père Ignace, qu'il lui suffisait d'une fleur pour que son âme, élevée tout à coup vers Dieu, tombât dans un véritable ravissement. Mais la source par excellence où il puisait à longs traits sa sainte joie, était la divine Eucharistie ; l'un des témoins dont on réunit les dépositions après sa sainte mort, osait affirmer que, durant au moins l'espace d'un an, le P. Salez, à sa connaissance, n'avait pas laissé passer un quart d'heure par jour, sans se prosterner en esprit aux pieds du Sauveur, caché pour l'amour de ses élus dans son tabernacle. Aussi était-ce pour défendre ce glorieux mystère qu'il devait mourir.

Toutefois les rares qualités que Dieu lui avait données pour l'enseignement des hautes sciences, semblaient devoir le retenir dans une tout autre carrière que celle de l'apostolat. On l'avait jugé digne, à Pont-à-Mousson, d'occuper quelque chaire de théologie dogmatique, de controverse, de langues orientales ; et bien que le dur travail des études lui fît de bonne heure ressentir de cruelles infirmités, « il ne se soucia toutefois jamais d'en être délivré, faisant, dit son vieil historien, plus d'état de l'obéissance que du bon portement de sa personne ». Il enseignait depuis cinq ans, toujours avec la même sérénité de cœur et de visage, lorsque les médecins jugèrent « qu'il fallait donner congé aux livres », si l'on voulait lui conserver la vie. Ainsi Dieu le préparait-il à verser son sang pour la foi, grâce qu'il désirait depuis bien longtemps, et dont on croit qu'il reçut dès lors l'assurance ; car il répétait souvent à ses amis, ce que ceux-ci prenaient pour un simple vœu de son cœur : « Oh ! bénie soit la main qui fera le coup ! et béni soit Dieu Notre-Seigneur qui prépare mes mains au dernier combat » !

Comme il partait de Tournon pour Aubenas, où il allait prêcher l'Avent et raffermir la foi des catholiques, son supérieur lui donna pour compagnon Guillaume Sautemouche, humble Frère Coadjuteur de haute vertu, pauvre en son extérieur et de peu d'apparence, mais dont toute la beauté était en son âme, selon l'expression du P. de Gissey. « De trente-huit ans qu'il vécut, ajoute le même auteur, il en avait dépensé vingt-deux au service de Dieu en la religion, si vertueusement qu'on l'appelait un ange ». Portier au pensionnat de Pont-à-Mousson, il s'était vu un jour frappé au visage par le valet d'un jeune seigneur allemand, qui le mit tout en sang à coups de poings et de pommeau d'épée ; mais il s'estimait heureux d'être ainsi trai-

té pour le salaire d'un acte d'obéissance, montrant, dit encore le même auteur, parmi les dépouillements ou les injures, « aussi peu de ressentiment qu'une statue ».

Depuis deux mois entiers, ces deux intrépides serviteurs de Dieu travaillaient donc, chacun selon son degré, à l'instruction et au salut des âmes, lorsque dans la nuit du six février de l'an 1593, une troupe de huguenots escalada en armes les murs d'Aubenas. C'était pour eux une riche proie que deux Jésuites ; dans l'espoir qu'ils faibliraient peut-être devant la mort, les ministres qui accompagnaient les vainqueurs, provoquèrent, dès le jour suivant, Jacques Salez à une lutte publique et tumultueuse sur la présence réelle du Sauveur dans le saint Sacrement de l'Eucharistie. Mais il les confondit avec tant de vigueur que, désespérant de la victoire, l'un d'eux, après l'avoir traité de faux prophète, s'écria qu'avec ce blasphémateur toute controverse pacifique était inutile et qu'il fallait s'armer du zèle d'Élie, égorgeant les prêtres de Baal de ses propres mains. Alors, sur son ordre et sur le refus de plusieurs soldats, leur capitaine saisissant le bras de l'homme de Dieu: « Suis-moi, idolâtre, dit-il, il te faut mourir ». — « Allons, au nom de Dieu » ! répondit le Père ; et comme il ajouta, pour sauver la vie de son compagnon, que celui-là du moins n'était pas homme de lettres et prédicateur: « Oh ! mon Père, s'écria le F. Guillaume, non, que je ne sois séparé de vous ni à la vie ni à la mort » ! Et tous deux prosternés ensemble, offrant à haute voix le sacrifice de leur vie et pardonnant de bon cœur à leurs bourreaux, furent transpercés au même instant de divers coups de dagues et d'arquebuses.

Le sang des martyrs fit si merveilleusement refleurir la foi, que dix ans plus tard, en 1603, écrit dans ses mémoires Jacques de

Bannes, chanoine de Viviers, quinze mille catholiques, sous les yeux de ce qui restait d'hérétiques saisis d'une étrange stupeur, pouvaient venir prendre part librement à une procession solennelle, où figuraient toutes les confréries de pénitents et tous les curés de quatre ou cinq lieues à la ronde avec leurs paroissiens, « pour rendre grâces à Dieu que les Jésuites, religieux, dit-il, de sainte et grande probité », fussent installés à perpétuité en la dite ville d'Aubenas, où deux de leurs frères avaient été si glorieusement martyrisés.

Juvencius, *Histor. Soc. Jesu, part.* 5ª, *p.* 254. — *Ann. Litteræ S. J., A.* 1593, *p.* 274. — Odon de Gissey, *Recueil de la vie et martyre du P. Jacques Salez et de Guillaume son compagnon...* — Alegambe, *Mortes illust., p.* 155-163. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sanguinem et vitæ profusionem militans, p.* 22. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 7ª *febr., p.* 75. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 7ª *febr., p.* 51. — Patrignani, *Men.*, 7 *febb., p.* 77-82. — Sérane, *Vie du R. Père Cayron, p.* 303. — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jes., p.* 385. — Branche, *La vie des Saints et Saintes d'Auvergne, édit.* 1858, *t.* 2, *p.* 228-250.

---

* Le même jour rappelle la mémoire du P. Simon Rivière, qui mourut à Auch en 1610, à l'âge de quatre-vingts ans, dont il avait passé cinquante dans la Compagnie. Rempli d'une tendre dévotion pour notre Bienheureux Père et pour saint François-Xavier, il ne laissait passer aucun jour sans se recommander plusieurs fois à leur intercession. Mais sa méditation préférée était celle de Jésus crucifié; il avait sans cesse dans le cœur et sur les lèvres la prière chère à saint Ignace,

Anima Christi; il l'avait écrite en grands caractères et attachée au pied de son crucifix, afin de l'avoir au moins sous les yeux quand la maladie ne lui permettrait plus de la réciter de bouche.

A cette divine école, il avait appris toutes les vertus, mais surtout l'humilité, l'obéissance et la mortification. Quoiqu'il fût prêtre et d'une science conforme à son degré, il demanda et obtint la permission de remplir les offices des Frères Coadjuteurs ; et on ne le vit pas sans attendrissement occupé, sept années entières, aux travaux les plus bas et les plus durs de la maison. On raconte de son obéissance un trait pareil à celui qu'on admire justement dans la vie de saint Ignace. Il était prêt à dire la sainte messe et déjà il quittait la sacristie et se dirigeait vers l'autel, quand le P. Recteur, peut-être pour l'éprouver, lui fit dire qu'il avait besoin de lui parler. Au même moment, sans aucune trace d'émotion, le P. Rivière revint sur ses pas, se dépouilla des ornements sacerdotaux, et comme s'il avait entendu la voix même de Dieu, alla prendre les ordres de son supérieur. Quant à sa mortification, elle était véritablement continuelle et en toutes choses. Il avait horreur de toutes les délicatesses de la nature ; la louange lui était un supplice : *Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini Nostri Jesu Christi,* disait-il ; ou encore : *Gloriabor in infirmitatibus meis.* Dans sa dernière maladie, il répétait sans cesse : « Fuyons la vaine gloire ».

La charité couronnait de si belles vertus, Elle lui inspira de faire à Dieu le sacrifice de sa vie. Un de nos Pères ayant été saisi d'une fièvre ardente qui mit ses jours en danger, le P. Rivière s'offrit en victime à sa place ; sa prière fut exaucée, le malade revint à la santé et il fut frappé lui-même d'un mal irrémédiable. Il reconnut aussitôt l'appel de Dieu et déclara, dans la joie de son

âme, qu'il n'avait plus que huit jours à vivre ; il mourut en effet huit jours après, un samedi, comme il l'avait annoncé.

Juvencius, *Histor. Societ.*, *part.* 5, *l.* 25, *p.* 858. — Patrignani, *Menolog.*, 7 *febb.*, *p.* 83. — Nadasi, *Annus dierum memorab.*, 7ª *febr.*, *p.* 76. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, *p.* 51.

Le même jour encore mourut à Dijon, en 1628, le P. Gérard Carrière, couronnant une sainte vie par le martyre de la charité au service des âmes les plus délaissées. La chaîne des galériens passait à Dijon et ne pouvait aller plus loin, retenue par les fièvres contagieuses qui consumaient une partie de ces malheureux. Instruit qu'ils étaient enfermés et entassés dans une étable aux portes de la ville, le P. Gérard Carrière n'hésita pas à courir vers eux pour les arracher, s'il le pouvait, à la double mort du corps et de l'âme. Il gagna leur cœur par son dévouement et sa charité, les confessa, prépara les mourants à paraître devant Dieu, et ne quitta ce lieu de pestilence que pour expirer lui-même, quelques jours après, du mal qu'il avait contracté en leur prodiguant ses soins.

Ann. litter. prov. Campan. (*Arch. Rom.*).

VIII FÉVRIER

—

Dans la nuit du sept au huit février de l'an 1652, mourut à Rennes le P. Charles Charré, âgé de soixante-quinze ans, dont il avait passé près de cinquante dans la Compagnie. Il rendit de grands services à plusieurs maisons de sa Province, en qualité de Ministre et de Procureur, surtout à la maison professe de Paris et au collège de Rennes, où il passa les vingt-cinq dernières années de sa vie. Avant d'entrer au noviciat, il s'était fait recevoir docteur en droit civil et droit canon ; et sa science lui fut très utile dans les circonstances difficiles où se trouvait alors la Compagnie. Homme d'un grand sens, de peu de paroles mais pleines de sagesse, il était souvent consulté même par les plus habiles membres du barreau et du Parlement. Il profita de ces relations pour en gagner à Dieu un grand nombre, qu'il dirigeait dans les voies de la vie chrétienne. Dans sa plus extrême vieillesse, malgré de fréquentes et douloureuses infirmités, il ne se faisait jamais prier, quand il s'agissait d'entendre les confessions ou de se charger de quelques nouvelles fatigues pour le service de Dieu et des âmes. La veille même de sa mort, il était encore sorti pour une œuvre de charité et

avait passé une partie de la journée au saint tribunal de la pénitence, voulant pour ainsi dire mourir les armes à la main.

Lettre du P. Castillon *annonçant la mort du P. Charré, Rennes, 8 févr.* 1652 (*Archiv. dom.*).

L'an 1647, on ignore quel jour, mourut saintement à Bordeaux, le P. Jacques Cothereau, Recteur et Maître des novices de la Province d'Aquitaine, homme d'une haute vertu, et dont les humiliations et le dénuement faisaient les délices. Il était en quelque sorte passé en proverbe que si quelque objet, meuble ou vêtement semblait hors d'usage, ou bien si au moment de se mettre en route, il se rencontrait un mauvais cheval parmi ceux de ses compagnons, on devait lui en accorder la préférence. Plusieurs fois, il s'était offert à ses supérieurs pour consacrer toute sa vie à enseigner les premiers éléments, pour s'enfermer dans les hôpitaux des pestiférés et s'y dévouer au soulagement des corps et des âmes, trouvant la vie humble et crucifiée du Sauveur bien au-dessus de toutes les joies de la nature. Il n'en fut jugé que plus digne des premières charges de sa Province et il les remplit avec honneur, en parfait serviteur de Dieu.

Le recueillement du saint homme était admirable, et il n'y avait, disait-on, qu'à le voir devant Dieu, soit au saint autel, soit récitant l'office divin toujours à genoux, pour apprendre à bien prier. Dans sa dernière maladie, au noviciat de Bordeaux, touché des soins que

lui prodiguait le Frère infirmier, mais résolu fermement de se renoncer jusqu'à la mort : « Mon Frère, lui dit-il, je prendrai toujours de bon cœur, par obéissance, toute potion que vous ou le médecin jugerez utile à ma guérison ; mais je vous en prie, n'y ajoutez rien qui ait seulement pour but de me soulager ».

Elogia defunct. Provinc. Aquitan. (*Archiv. Rom.*).

IX FÉVRIER

Le neuvième jour de février de l'an 1617, mourut en odeur de sainteté, après trente années de vie religieuse, le P. Gaspard Masius, Recteur du collège de Tournon. Il ne s'était proposé rien moins, dès son enfance, que de devenir un vrai saint et d'imiter à la lettre les plus beaux traits de ceux dont il parcourait la vie. Ayant lu, par exemple, durant ses premières études, que plusieurs serviteurs ou servantes de Dieu, pour mieux se préparer à recevoir la sainte Eucharistie, avaient coutume de passer en prières toute la nuit précédente sans aucun repos, il n'hésita pas à faire de même ; et ce ne fut qu'après un assez long temps que son confesseur, instruit comme par hasard de ces veilles si longues et si surprenantes à pareil âge, lui ordonna d'en supprimer la plus grande partie.

Du jour de son entrée dans la Compagnie à celui de sa mort, Gaspard Masius mérita, dit son biographe, ce glorieux éloge qui renferme tout en un seul mot, d'avoir paru constamment digne d'admiration, et dans les plus petites observances et dans les plus grandes, sans manquer jamais à une règle, et sans donner un signe d'une inclination déréglée. Or tout incroyable que puisse paraître un tel témoignage, il le confirma lui-même sans y songer, par cet aveu qui lui échappa du cœur et des lèvres, en rendant compte de son

âme, presque au moment de paraître devant Dieu : qu'il ne se rappelait pas avoir jamais rien fait ni rien désiré, depuis trente ans, par un autre motif que celui du plus grand honneur, amour et service de Notre-Seigneur ; parole vraiment digne de notre Père saint Ignace, ajoute l'annaliste qui nous l'a transmise. Aussi avait-il fait un jour spontanément la réponse si belle et si justement admirée de Louis de Gonzague, lorsque interrogé sur la manière dont il voudrait se préparer, s'il apprenait de Dieu, au moment de se rendre en classe ou en récréation, qu'il n'avait plus qu'une heure à vivre : « Je me rendrais, répondit-il, là où m'appellerait alors l'obéissance », montrant par là dans quel esprit il s'acquittait de chaque exercice, pour plaire à Dieu.

Nadasi, *Annus dier. memor.*, 9ª *febr.*, *p.* 79. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, *p.* 54.

Le même jour de l'année 1822, mourut à Saint-Acheul, dans tout l'éclat des dons les plus précieux de la nature et de la grâce, le P. Louis de Bussy, à peine âgé de trente-trois ans et d'une perfection déjà consommée. La Compagnie renaissante n'avait pas en France, à cette époque, de littérateur et de professeur plus distingué. Elle pouvait sans crainte l'opposer à ses plus brillants adversaires. Les fruits surprenants de son apostolat près de la jeunesse, lui méritèrent également d'être signalé comme le maître par excellence, selon le cœur de saint Ignace et selon le Cœur de Jésus.

Né à la veille des premiers orages qui allaient renverser le trône et l'autel, Louis de Bussy connut de bonne heure le prix de la foi, de l'innocence et de la piété, dont il trouvait sous le toit paternel les plus beaux exemples. Tels étaient le respect et l'amour de son père et de sa mère pour la sainte Eucharistie, dont il devait lui-même devenir plus tard un des apôtres, que par leur testament l'un fondait dans l'église de sa paroisse l'entretien de la lampe du sanctuaire et du linge d'autel destiné au saint sacrifice, l'autre une messe solennelle du saint Sacrement pour le premier jeudi de chaque mois, et une amende honorable publique à la fin des offices de chaque dimanche. Ce ne fut toutefois qu'un peu avant l'âge de vingt ans, au terme d'une première année de philosophie, dont il suivit le cours au séminaire de Saint-Sulpice, que Louis se consacra tout entier à Dieu sous la sainte et forte direction du P. Sellier, qu'il ne cessa d'aimer et de vénérer depuis cette époque comme son vrai père. « Plus j'étudie cette grande âme, écrivait-il, plus je remercie la bonté divine de me l'avoir fait connaître » ; et par un juste retour d'estime et d'affection, plus tard quand le maître eut reçu le dernier soupir de son disciple, il ne put retenir ce cri de douleur : « Quel trésor nous avons perdu en perdant cette âme si belle, ce religieux si instruit, si détaché de lui-même, si modeste avec tant de talents » ! Puis ne pouvant douter qu'il ne fût déjà dans la gloire, en grand crédit près de la Reine du ciel : « Il aura sans doute, ajouta-t-il, prié pour moi ».

Au collège de Montdidier, pendant les quatre ans qu'il y passa en compagnie d'un autre saint, le vénéré P. Le Leu ; au grand séminaire d'Amiens, où il étudia la théologie, durant la persécution impériale, avec les jeunes Scolastiques des Pères de la Foi, dont il

était l'ange gardien ; à la maîtrise de la cathédrale, dont il dut accepter la direction jusqu'au rétablissement de la Compagnie ; enfin durant les sept dernières années de sa vie religieuse à Saint-Acheul, partout Louis de Bussy exerça une merveilleuse influence, pour remettre en honneur parmi la jeunesse, et grâce à ses ouvrages, dans toute la France, les grandes dévotions catholiques du saint Sacrement, du Cœur de Jésus, de la sainte Vierge. L'histoire de ses congrégations, les saintes industries de son zèle et de sa charité, l'esprit d'oraison, de dévouement, de renoncement qu'il inspirait à de simples écoliers : tout cela est à la hauteur, nous pouvons le dire, de ce que nos anciennes annales nous ont conservé en ce genre de plus mémorable, et montre ce que peut, aujourd'hui comme aux jours anciens, un homme vraiment animé de l'esprit de Dieu. Lorsqu'il avait reçu l'onction sacerdotale, il lui avait semblé que Notre-Seigneur lui adressait au fond de l'âme les mêmes paroles qu'à saint Pierre : « Louis, m'aimes-tu ? Pais mes agneaux ». Puis se demandant à lui-même d'où lui venait cet ardent désir de la sanctification des enfants : « C'est, répondait-il, que Jésus les a beaucoup aimés ».

Vraiment humble de cœur, et plaçant bien haut dans son estime l'honneur de Dieu et de la Compagnie, il désirait sincèrement qu'on ne lui passât rien de médiocre. Il en donna un touchant exemple lorsqu'il composait son Mois de Marie, durant les trop courts moments libres que lui laissait sa classe de rhétorique : après avoir lu ce premier travail, le R. P. Simpson, alors Provincial, lui écrivit une lettre toute paternelle que nous avons entre les mains, où mesurant la portée d'une œuvre semblable, qui dans sa pensée était destinée à imprimer au culte de Marie un élan décisif, il lui disait

franchement que la Compagnie avait droit d'attendre encore mieux des talents que Dieu lui avait donnés ; et le P. de Bussy se remit vaillamment à l'œuvre, n'aspirant qu'au bonheur de mieux faire connaître et aimer Jésus et Marie.

Notice sur M. L. Debussi (en tête de la 2ème et 3ème édit. du Mois de Marie, 1828). — Guidée, *Notices sur quelques membres de la Compagnie de Jésus, t.* 2, *p.* 235-264. — Loriquet, *Annales de St-Acheul, p.* 19 *et suiv.* (*Archiv. dom.*).

Le même jour encore de l'an 1827, mourut à Montrouge, où il étudiait la philosophie, le Scolastique Louis Dussol, âgé de vingt-trois ans, mais d'une vertu déjà consommée, et dont les meilleurs juges, les Pères de Bussy, Renault et Gury ont cru devoir nous transmettre des traits dignes d'être appelés héroïques. Près de deux années en effet avant son entrée dans la Compagnie, Louis Dussol, simple élève de rhétorique à notre collège de Bordeaux, avait pratiqué sous les yeux de Dieu seul, durant une longue épreuve de six mois, ce troisième degré d'humilité si cher à saint Ignace, et dont bien peu de vétérans ont jamais donné de pareils exemples. Admis dans la Congrégation de la sainte Vierge, placé par ses talents au nombre des plus brillants élèves, environné de l'estime et de l'affection de ses condisciples et de ses maîtres, choisi pour servir d'ange gardien aux plus jeunes écoliers qui se préparaient à leur première communion ou qui aspiraient au titre de Congréganis-

tes, chargé du catéchisme aux pauvres et de la distribution des aumônes, privilège réservé à la Congrégation, Louis Dussol se vit en un seul jour, devenu un objet d'horreur et de répulsion universelle. Une calomnie des plus étranges, ourdie avec une adresse véritablement infernale, le fit soudain considérer comme un hypocrite, un sacrilège, une âme abandonnée à un endurcissement irrémédiable ; et sans une intervention de Dieu qui tient du prodige, on peut à peine s'expliquer comment il ne fut point chassé du collège et ne demanda ni ne consentit à être retiré par ses parents pour se soustraire au déshonneur. La vérité ne se fit jour et l'auteur de la calomnie n'avoua son crime qu'au bout de six mois. Pendant tout ce temps, Louis Dussol, divinement éclairé sur le prix des humiliations, avait tout souffert en silence, et s'était contenté, lorsqu'on lui demandait s'il était coupable, de répondre non.

Le Recteur du collège, le P. Chauchon, si connu par la douleur qui le consumait lorsqu'il voyait se perdre un de ses élèves, tenta de l'amener à un aveu qui du moins sauverait son âme, et il porta le zèle et la charité jusqu'à mettre devant lui ses mains dans le feu, espérant ainsi le toucher. Il y réussit en effet, mais autrement qu'il n'attendait ; car en ce moment-là même, Louis Dussol conçut la pensée d'entrer un jour, si Dieu le lui permettait, dans un Ordre qui renfermait des hommes d'un pareil cœur.

Tel était cet écolier de dix-huit ou de dix-neuf ans. La suite fut digne d'un pareil prélude ; et Dieu sembla prendre plaisir à poursuivre et à consommer la sanctification de son serviteur par la croix. Au noviciat d'Avignon, tandis que sa ferveur et sa fidélité faisaient l'admiration de ses frères et du P. Renault, son Maître des novices ; tandis que par ses catéchismes il exerçait sur la jeu-

nesse la plus salutaire influence et relevait avec éclat une pieuse Congrégation en l'honneur de saint Louis de Gonzague, il passait lui-même par un état d'impuissance, d'obscurité intérieure qui faisait trembler sans l'abattre cette âme héroïque. « Je suis aveugle, écrivait-il, aveugle d'esprit ; je ne vois rien. Dieu m'a envoyé des humiliations plus fortes que je ne m'y serais attendu. Quels jours je viens de passer ! J'espère ne pas refuser le calice d'amertume qui m'est offert. Serais-je assez malheureux pour ne pas être admis dans la Compagnie de Jésus ? Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! Mais voudriez-vous au moins me recevoir parmi ceux de vos serviteurs qui paraissent les moindres dans votre maison ? » — « Mon Dieu, disait-il encore, me voici devant vous sans réflexions, sans sentiments ; je vous glorifierai par mes souffrances, si je ne le puis par ma ferveur. Ma paix sera de goûter la connaissance de plus en plus profonde de mes misères ».

Quarante jours d'une maladie très aiguë allaient achever d'embellir la couronne du jeune et vaillant fils de saint Ignace. Dieu lui avait rempli le cœur d'une joie ineffable au jour de ses vœux, et cette joie ne l'abandonna plus, même sur son lit de mort. Sûr désormais de vivre et de mourir Compagnon de Jésus, on ne saurait, écrit le P. Gury, dire combien de fois ou avec quelle onction et quelle douceur il répétait nuit et jour le nom de Jésus. Durant ses longues insomnies : « Parlez-moi de Jésus », disait-il à celui de ses frères qui veillait alors près de lui. Chose surprenante, ajoute le P. Loriquet, au milieu même du délire, il suffisait de prononcer le nom de Jésus, pour qu'il retrouvât sur-le-champ toute sa connaissance. Un moment le démon tenta de lui persuader qu'il était perdu ; mais après une courte lutte, tenant entre ses

mains Jésus crucifié et mettant en lui seul toute sa confiance, il expira doucement et sans agonie.

Notice mss. sur le F. Scol. Louis Dussol (Arch. dom.).

Enfin le même jour de l'an 1655, mourut au collège d'Hesdin le P. Robert Planterose, homme vraiment humble de cœur et ne vivant que pour la sanctification des âmes, procurée sans éclat et sans autre témoin que Dieu. L'obscurité d'un confessionnal et d'une classe ne put cependant dérober sa vertu à tous les regards ; on ne se lassait pas d'admirer l'homme mort à lui-même et à toute satisfaction des sens ou de l'amour-propre, dans ce professeur qui, après avoir mené ses premiers élèves de la dernière classe de grammaire à la rhétorique, n'eut pas d'autre emploi que de parcourir sans relâche et sans défaillance le même cercle pendant trente années. Rude labeur, dit un de nos annalistes, mais bien digne d'un fils de saint Ignace, de la reconnaissance de la Compagnie, et de haute valeur devant la divine Majesté.

Elog. defunct. prov. Franc. (Archiv. Rom.).

X FÉVRIER

Le dixième jour de février de l'an 1656, mourut en odeur de sainteté au grand collège de Lyon, après trente-deux ans de vie religieuse, le P. François d'Aix, fils d'une sœur du P. Coton, vénérée elle-même comme une sainte pendant sa vie et après sa mort. Élevé pour Dieu seul par cette vraie mère, ce jeune enfant, dès l'âge le plus tendre, s'exerçait à chercher et à demander en toute chose ce qui lui semblait le mieux plaire à Dieu ; et à peine âgé de seize ans, il porta l'innocence de son baptême dans la Compagnie de Jésus. Deux traits de son noviciat font voir à quel degré de perfection il parvint dès ses premiers pas dans cette nouvelle carrière : il s'y engagea aux pieds de Notre-Seigneur, dit son biographe, à rechercher et embrasser toujours d'un cœur prompt et joyeux tout ce qu'il verrait être pour ses frères l'objet d'une répugnance quelconque ; et il contracta dès lors la sainte habitude, qui lui demeura familière jusqu'à sa mort, de demander chaque jour au Sauveur, comme une grâce insigne, d'être traité en toute chose comme le dernier des hommes et le plus digne d'oubli et de mépris. Cette vigueur à se dompter lui-même eut bientôt rendu le jeune novice supérieur à tout ce qui a coutume d'arrêter les âmes appelées à suivre Jésus-Christ. On s'aperçut même en

peu de temps que tout manque d'égard, tout acte de malveillance, quel qu'en fût l'auteur, était un titre particulier à sa charité et à quelque témoignage extraordinaire de reconnaissance et de dévouement.

L'éclat de son enseignement au grand collège de la Trinité à Lyon, n'affaiblit jamais cette incomparable humilité du serviteur de Dieu ; et il ne négligeait rien pour l'entretenir. Par un profond sentiment de respect pour toutes les paroles de l'Esprit-Saint, il lisait tous les jours au moins un chapitre de l'Ancien Testament ou du Nouveau, la tête découverte et à genoux. Comme les plus saints enfants de la Compagnie, le P. François d'Aix était embrasé d'un très ardent amour pour la Reine des anges ; et la piété lyonnaise, si dévouée à Marie Immaculée, dut à ce grand serviteur de Notre-Dame la joie de célébrer avec un nouvel éclat et un redoublement de ferveur populaire, la Conception de la Mère de Dieu. Il obtint en effet que les prières des Quarante-Heures précéderaient désormais chaque année la solennité du huit décembre ; et durant ces trois nuits qu'il passait presque entières prosterné devant le Saint Sacrement, à peine accordait-il à son corps une heure de repos. Mais sa dévotion par excellence avait pour objet l'amour et la gloire de la Très Sainte Trinité. Il lui consacrait toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions, et n'épargnait rien pour les rendre dignes d'être présentées par les anges aux trois adorables Personnes. Comme son Père saint Ignace, il n'aimait rien tant que de louer, d'aimer et d'invoquer la Sainte Trinité ; et il composa en son honneur un pieux opuscule que les magistrats de Lyon firent imprimer, mais auquel il refusa de mettre son nom. On remarqua même, après sa mort, que le plus sûr moyen d'obte-

nir les effets de sa puissante protection auprès de Dieu, était de s'engager à offrir quelque acte de vertu, particulièrement le saint sacrifice, en union de cœur avec lui, pour l'amour et l'honneur de la Très Sainte Trinité.

Enfin le P. François d'Aix devait retracer en sa personne l'image du Roi des martyrs, selon une prophétie de son oncle, et mériter le nom d'homme de douleur que lui donne l'histoire de la Compagnie. Son ardeur et sa persévérance à se crucifier faisaient de lui l'émule des Borgia et des Claver. Quand on le suppliait d'avoir égard à la délicatesse de sa complexion et de sa santé souvent chancelante : « Quelle joie voulez-vous que je goûte, répondait-il, le jour où je n'aurai pas donné un peu de mon sang à celui dont les veines ont été épuisées pour mon salut ? Si je ne puis, ajoutait-il, mourir par le feu ou par le glaive, il ne tiendra pas à moi, je l'espère, que je ne prenne la plus grande part dont je suis capable aux souffrances de mon Maître et de mon Dieu » ! Parfois les pauvres âmes du purgatoire lui apparaissaient et le suppliaient de leur appliquer le mérite de ses flagellations et de ses prières : et le désir de les délivrer plus promptement, en leur obtenant de plus nombreux et de plus puissants suffrages, le contraignit de faire quelquefois l'aveu de ces apparitions. Enfin dans le touchant récit des derniers jours du P. François d'Aix, digne couronnement d'une si sainte vie, le P. Gibalin raconte que Notre-Seigneur daigna consoler alors son serviteur par la vision de deux croix : l'une était toute noire, symbole de la mort et du long martyre volontaire auquel il s'était dévoué depuis tant d'années ; l'autre éclatante de lumière, symbole de sa prochaine entrée dans le ciel et de la gloire qui serait le prix de ses souffrances. Et en effet, au mo-

ment où il expira, un jeune religieux du noviciat d'Avignon, qui priait pour lui, vit soudain son âme toute rayonnante entrer dans la gloire du paradis.

GIBALIN, *Elogium P. Franc. d'Aix (Arch. dom.).* — *Histor. Prov. Lugd. (Arch. Rom.).* — PATRIGNANI, *Menologio, 10 febb., p.* 104. — DREWS, *Fasti Soc. Jes., p.* 55. — NADASI, *Ann. dier. memor., p.* 82. — P. D'ORLÉANS, *La vie du P. Coton, p.* 296 *et suiv.* — P. PRAT, *Recherches .... sur la Comp. en France du temps du P. Coton, t. 4, p.* 7 *et suiv. et p.* 527.

Le même jour de l'an 1714, mourut à Paris en réputation de sainteté le P. JEAN DE LAMBERVILLE, Procureur des missions de la Nouvelle-France, où il avait travaillé lui-même près de vingt-trois ans à la conversion des Iroquois. La grandeur d'âme, la patience, l'humilité de ce digne serviteur de Dieu, semblent rappeler la physionomie du Vénérable P. Jean de Brébeuf. A la merci du premier ivrogne qui voudrait lui briser la tête à coups de barre de fer, ou du conseil de quelque tribu infidèle parlant de l'attacher au poteau et de le brûler, non seulement il ne laissait voir aucune crainte, mais tel était son ascendant sur les plus cruels de ces barbares, qu'en séance publique, il obtint la promesse qu'on le laisserait instruire et baptiser tous les captifs destinés au bûcher; dès les jours suivants, on lui amenait deux pauvres femmes, dont on différa les tortures et dont il eut la joie de faire deux enfants de Dieu, avant de les

voir lentement rôtir et dévorer. Ce furent les prémices de toute une moisson d'âmes qu'il offrit durant plusieurs années à Notre-Seigneur. Dans une lettre admirable, il raconte comment, durant l'intervalle de deux supplices, ces pauvres victimes, priant avec lui, levaient vers le ciel leurs mains tronçonnées, « et m'ensanglantaient, ajoute-t-il, à force de me caresser, pour me témoigner leur reconnaissance ». Rien que pour baptiser un enfant en danger de mort, il avait entrepris avec bonheur une pénible course de vingt lieues. C'était assez pour lui d'avoir à offrir au Sauveur une âme de plus. Dans une autre lettre, où il rendait compte de toute une année de travail : « J'ai aussi baptisé, disait-il, quarante-cinq enfants, dont près de quarante sont devant Dieu » !

Les dernières années du P. Jean de Lamberville ne furent pas perdues pour la mission qu'il avait tant aimée. Se dévouer pour les intérêts du royaume de Jésus-Christ dans ces contrées lointaines et sauvages, était à ses yeux son premier devoir. Comme dans les forêts et sur les grands lacs du Canada, son bonheur, lisons-nous dans la relation de sa mort, fut, jusqu'à la fin de sa sainte vie, de manquer de tout, de beaucoup souffrir, de ne chercher que Dieu, et de le reconnaître en la personne de ses supérieurs avec une docilité d'enfant, si simple et si humble, qu'elle excitait au plus haut degré leur admiration. Il priait et parlait de Dieu en homme qui semblait l'avoir vu face à face; et sachant que la pureté de cœur peut seule rendre une âme digne d'avoir sa conversation dans le ciel, il ne laissait plus passer un seul jour sans se purifier par le sacrement de pénitence. Enfin ce fut au sortir de l'autel, au moment où il commençait son action de grâces, que le P. Jean de Lamberville, portant encore en lui le corps et le sang du

Sauveur, sentit les atteintes de la mort, et il rendit, peu d'heures après, son âme à son Dieu ; il était âgé de soixante-dix-huit ans.

Elog. defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — Lettre circulaire pour annoncer sa mort (Arch. dom.). — CHARLEVOIX, *Histoire de la Nouvelle-France, édit.* 1744, *t.* 2, *l.* 10, *p.* 282 ; *l.* 11, *p.* 333 *et suiv.* — *Relations inédites de la Nouvelle-France (édit. de Montézon, Paris,* 1861*), t.* 2, *p.* 39, 108, 196, 347.

Le même jour encore, l'an 1638, mourut à Besançon le P. LÉONARD PERRIN, l'un des plus saints religieux dont il soit fait mention dans l'histoire de l'ancienne Compagnie. Vainqueur de toutes les affections du monde et de la chair, il ne cessa de reproduire en toute sa vie jusqu'à son dernier soupir la ressemblance de Notre-Seigneur, qu'il avait toujours devant les yeux. Appliqué par l'obéissance à presque tous les ministères de la Compagnie, tour à tour chargé de l'éducation des enfants, professeur de rhétorique, de philosophie, de théologie, d'Écriture sainte, chancelier de l'université de Pont-à-Mousson, Recteur, missionnaire parmi les hérétiques, ou prédicateur à la cour des ducs de Lorraine : partout et toujours il fut regardé comme un homme qui ne cherchait que la plus grande gloire de Dieu. On disait communément que, si les premiers compagnons de saint Ignace étaient revenus sur la terre, ils n'auraient pu remplir les mêmes ministères avec plus de zèle et de perfection. Il était en si grande réputation de vertu, que l'on vit des populations entières se mettre à genoux pour recevoir sa bénédiction, lorsqu'il paraissait en public.

Quand l'armée française s'empara de la Lorraine et chassa nos Pères de la ville de Pont-à-Mousson, le P. Léonard Perrin fut seul et expressément excepté de cette proscription, à cause de sa sainteté. Le Bienheureux Pierre Fourier ne se lassait pas d'exalter ses vertus et ses miracles, et avait coutume de l'appeler la colonne de la très sainte Compagnie de Jésus. Enfin un Père de grande autorité, qui avait été son Recteur et son Provincial, et avait pénétré dans tous les secrets de son âme, ne craignit pas d'assurer qu'à sa connaissance le P. Léonard Perrin avait non seulement conservé jusqu'à la mort son innocence baptismale, mais qu'il ne s'était même jamais rendu coupable d'une faute vénielle de propos délibéré.

Elogia defunctor. Prov. Campan. (Arch. Rom.). — Patrignani, *Menologio*, 10 *febbr.*, *p.* 103. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 10ª *febr.*, *p.* 82. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 10ª *febr.*, *p.* 55. — Abram, *L'Université de Pont-à-Mousson, édit. P. Carayon, l.* 2, *p.* 114 ; *l.* 8, *p.* 493 *et suiv.* — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jesu, p.* 554. — Chevrier, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de Lorraine*, *t.* 1, *p.* 167. — Dom Calmet, *Biblioth. de Lorraine, p.* 723.

XI FÉVRIER

—

Le onzième jour de février de l'an 1717, mourut à Avignon le P. Alexandre Chevalier, l'un de ces humbles ouvriers dont le nom s'oublie au bout de quelques générations, mais que des milliers d'âmes bénissent au ciel comme leurs sauveurs et leurs pères. Marchant sur les glorieuses traces de saint François Régis, il consuma une grande partie de sa vie dans le rude apostolat des Cévennes. L'austérité de sa vie, un dénuement qui affrontait avec joie les plus extrêmes privations, une oraison continuelle, qu'il prolongeait même souvent durant les nuits entières à genoux au pied des autels, devant le très Saint Sacrement, attiraient sur sa parole d'abondantes bénédictions; et il eut le bonheur de ramener à Dieu une grande partie de ces populations, si longtemps plongées dans l'ignorance et toutes frémissantes encore de la fureur des guerres de religion. Il était âgé de soixante-douze ans, et en avait passé cinquante-cinq dans la Compagnie.

Elogia defunct. Prov. Lugdun. (Archiv. Rom.).

Le même jour mourut à Nancy, l'an 1766, le P. Joseph de Menoux. Prédicateur et confesseur de Stanislas roi de Pologne, il profita de la confiance de ce prince pour conserver à la Lorraine le dépôt intact de sa foi ; aussi mérita-t-il la haine implacable des jansénistes et des philosophes, qui avaient cherché vainement à endormir sa vigilance et à triompher de ses efforts. Un des premiers, il attaqua énergiquement Voltaire, Rousseau et leurs adeptes, par son célèbre « Défi à l'incrédulité », un des meilleurs ouvrages du dix-huitième siècle. C'est encore à sa prière que Stanislas fonda à Nancy la résidence des missions de Lorraine, où huit de nos Pères étaient entretenus aux frais de ce prince, pour parcourir sans cesse en apôtres toutes les parties de ses états. Le P. de Menoux se fit aussi remarquer par son ardent amour pour la Compagnie, qu'il défendit en fils dévoué jusqu'à son dernier soupir ; et il ne tint pas à lui et à son illustre protecteur que les débris dispersés de la Province de Portugal ne trouvassent en Lorraine un asile et une nouvelle patrie.

Caballero, *Biblioth. Script. Soc. Jesu, Supplem.* I, *p.* 189. — de Backer, *Biblioth. des écriv. de la Compagn.*, 2e *édit.*, *t.* 2, *col.* 1251. — *Biographie univ.*, *t.* 28, *p.* 319. — *Nouvelle biogr. génér.*, *t.* 34, *p.* 1003.

Le même jour encore, deux vaillants fils de saint Ignace tombèrent sous les coups des révolutionnaires et des calvinistes, également ennemis de Jésus-Christ et de son Église. Le P. Dominique Ferry, de la Province de Lyon, fut frappé en 1794 par la main du bourreau,

à l'âge de plus de quatre-vingts ans. Nous n'avons pu retrouver de ce saint martyr, que la glorieuse sentence qui le condamna au dernier supplice. Le tribunal révolutionnaire de Collot-d'Herbois et de Fouché livrait à la hache du bourreau Charles-Dominique Ferry, comme convaincu de fanatisme, coupable de n'avoir prêté aucun des serments ordonnés par la République, et d'avoir soutenu la foi des Lyonnais en celui que les proconsuls venaient de déclarer le tyran des âmes.

Près d'un siècle et demi auparavant, l'an 1656, à Ornex était mort empoisonné par les calvinistes, pour prix de son ardeur à prêcher la foi catholique, le P. François de Pey, l'un des plus intrépides missionnaires du Jura, du pays de Gex, et des frontières du canton de Genève. Ses victoires sur l'hérésie lui méritèrent cette glorieuse palme du martyre, dont l'annonce publique n'avait fait qu'enflammer son zèle. Car presque à la veille de sa sainte mort, un des sectateurs de Calvin l'avait menacé hautement d'une éclatante et prompte vengeance du ciel, pour avoir, disait-il, blasphémé le pur évangile ; et moins de huit jours après, l'homme de Dieu succombait avec joie aux mortelles atteintes du poison.

P. Ferry. — Guillon, *Les martyrs de la foi, t. 3, p. 94.*
P. de Pey. — *Histor. Prov. Lugdun., ann.* 1656 (*Archiv. Rom.*).

Le douzième jour de février de l'an 1672, mourut à Paris le P. Jacques Grandami. Dans le gouvernement des différentes maisons de la Province, il parut la vivante image de notre Père saint Ignace, tant il réunit dans un haut degré une prudence toute céleste, une tendresse de mère pour ses enfants, une simplicité qui gagnait tous les cœurs, et par dessus tout un zèle dévorant pour la gloire de Dieu. Il ne semblait vivre que pour procurer et faire procurer par tous les autres cette divine gloire, selon toute l'étendue de leurs forces; aussi l'avait-il sans cesse devant les yeux, par une oraison perpétuelle; et c'est cette même pensée qui lui inspira son beau travail sur « Notre-Seigneur gloire de son Père Éternel »! A l'âge de quatre-vingt-quatre ans, dont il avait passé soixante-cinq dans la Compagnie, il était encore le modèle de tous; et malgré sa faiblesse, il récitait chaque jour l'office divin à genoux, pour mieux témoigner son profond respect envers la divine Majesté. Plein de jours et de mérites, il s'endormit enfin doucement dans le Seigneur, laissant, disent les archives de la Compagnie, la réputation d'un des plus saints religieux de son siècle, qui vit en France tant d'admirables exemples de sainteté.

Elog. defunct. Prov. Franc. (Archiv. Rom.). — Rybeyrète, *Scriptores Prov. Franc., p.* 114. — Sotuellus, *Bibliothec. Scriptor. Soc. Jesu, p.* 368.

Le même jour, l'an 1675, mourut au collège de Metz le P. Étienne Pétiot, de la Province d'Aquitaine, religieux non moins éminent par ses travaux pour la sanctification des âmes que par ses talents littéraires et ses vertus. L'enseignement des sciences sacrées, la lutte contre les ennemis de la foi, la direction des congrégations de Notre-Dame, des communautés religieuses et d'un grand nombre de personnes, auxquelles il inspirait un merveilleux amour pour la perfection, remplirent la plus grande partie de ses cinquante-six ans de vie religieuse. Il portait si loin la charité que, dans cette longue carrière, jamais, assure-t-on, il ne lui échappa un seul mot qui pût blesser le prochain : éloge bien rare et qui peut suffire à donner une haute idée de sa sainteté. L'onction avec laquelle il parlait des choses de Dieu, dont son cœur était plein, rappelle à la lettre saint François de Sales; et dans l'histoire littéraire des écrivains qui fleurirent en France dès avant le règne de Louis XIV, nous croyons qu'il serait difficile d'en trouver de plus remarquable que le pieux et charmant auteur de la « Vie exemplaire de Bernard Bardon », le saint de l'Aquitaine et le grand bienfaiteur de la Compagnie dans le Limousin.

Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jesu, p.* 751.

Le même jour encore de l'an 1789, mourut à Paris le P. Gabriel Brotier, l'un des grands noms de l'histoire littéraire de la Compagnie et de la France. Avec le P. des Billons et le P. Grou, il clôt dignement la liste de nos savants et de nos humanistes les plus distingués du dix-huitième siècle. Ses travaux sur l'antiquité classique, et en particulier sur Tacite, sur Pline, et sur les découvertes successives de tous les âges, lui valurent l'estime de l'Europe entière et mériteraient une étude à part. Ses connaissances théologiques n'étaient ni moins fermes ni moins étendues; avant l'âge de trente ans, il confondait avec éclat la trop fameuse thèse de l'abbé de Prades, qui commençait à semer ses erreurs. Mais dans ce savant de premier ordre, la Compagnie avait aussi formé un excellent religieux. Placé par la haine des Parlements dans l'alternative de l'infidélité ou de la proscription, il se condamna de bon cœur et durant de longues années, à une vie errante, pleine des misères de l'exil, en Flandre, en Allemagne, en Italie, et ne revit la France que lorsqu'il put y rentrer sans avoir failli. Ce fut alors que l'Académie des Inscriptions tint à honneur de posséder un homme de ce mérite. Et lorsque après la mort du P. Brotier, un membre de cette savante Compagnie prononça son éloge, après avoir dignement apprécié ses titres de gloire littéraire, l'orateur profane ajouta ces paroles, qui nous montrent bien en quel respect était sa vertu, même au jugement des hommes du monde: « Son engagement était indissoluble à ses yeux. Aussi l'a-t-on vu observer, après la destruction des Jésuites, autant que les circonstances le permettaient, la discipline rigoureuse qui depuis tant d'années dirigeait sa conduite. C'était la même décence dans le maintien, la même pureté

de mœurs, la même frugalité, la même piété, le même goût de la retraite. On eût dit qu'en rentrant dans le monde, il avait changé de lieu, sans changer d'état ».

Éloge de Brotier (Histoire de l'Acad. roy. des Inscriptions, t. 47, p. 412-422, ann. 1809. — Caballero, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu, Supplem.* 1, *p.* 110. — de Backer, *Biblioth. des écriv. de la Compagnie de Jésus,* 2ème *édit., t.* 1, *col.* 896. — *Biographie univers., au mot* Brotier. — Feller, *Dictionn. historique, au mot* Brotier.

XIII FÉVRIER

—

Le treizième jour de février, mourut à Nancy, en 1808, le P. Nicolas Munier, confesseur de la foi durant la tourmente révolutionnaire. Deux fois jeté dans les cachots, sous la Convention et le Directoire, condamné à la déportation dans l'île de Rhé, il parut n'avoir échappé au dernier supplice que pour le salut des élus de Dieu. Seize de ses anciens frères de Lorraine avaient partagé sa captivité ; et trois d'entre eux, Henri Dubois, Jean-Pierre Deschamps, Dominique Salomon étaient morts dans les fers. A peine rendu à la liberté, Nicolas Munier crut ne la recevoir que des mains de Dieu et pour la consacrer sans ménagement à sa gloire. Un témoin oculaire, Monseigneur d'Osmond, évêque de Nancy, écrivant au ministre du premier consul, après le Concordat, et passant en revue ses principaux auxiliaires pour réparer les ruines de l'impiété, signalait entre tous et au premier rang le P. Munier, dont il résumait la vie en ces termes : « Sous les livrées de la misère et sans ressources personnelles, après avoir alimenté cent huit prêtres pendant sa propre captivité, il trouve encore dans la charité publique les moyens nécessaires pour fournir des messes à celui-ci, des libéralités à celui-là, distribuer du pain aux pauvres honteux, soutenir des hôpitaux de campagne, fonder de petites écoles, payer

des pensions pour des enfants, ériger des monuments pieux, décorer des autels, etc.: le tout sans cesser de se transporter lui-même à pied, dans des villages éloignés, ou pour aider ou pour suppléer quelque prêtre infirme ».

Or le P. Munier avait alors soixante-dix-sept ans ; pendant près de huit ans encore, il poursuivit ses travaux pour l'amour de Dieu et des âmes. D'autres témoins de cet apostolat nous le représentent relevant partout, aux yeux des impies frappés de stupeur et des fidèles tressaillant de joie, les croix renversées de leurs calvaires ; tantôt se joignant, dans ses courses de chaque jour, à quelques pauvres villageois, pour leur parler de Dieu, comme Jésus aux disciples d'Emmaüs ; tantôt appelant de loin quelque pauvre petit berger, lui enseignant avec bonté ce qu'un chrétien doit croire et pratiquer, priant avec lui et le confessant. La piété reconnaissante du peuple de Nancy a longtemps conservé le souvenir du P. Munier ; et plus d'un demi-siècle après sa mort, un vieillard qui l'avait connu, nous signalait encore l'humble ruelle, la rue des Quatre-Églises, où il célébrait en secret le saint sacrifice et administrait les sacrements, avec deux de ses plus fidèles compagnons, les Pères Pierre Tassin et Marcellin Prévôt ; seul asile peut-être où put reposer à Nancy, durant une partie de la Terreur, la sainte Eucharistie, et que la voix publique avait surnommé *le saint coin*.

Lettre de Mgr. d'Osmond au conseiller d'État Portalis, 4 Nivôse an XII ; *cf.* CARAYON, *Documents inédits concernant la Comp. de Jésus*, « *L'Université de Pont-à-Mousson* », *préface*, *p.* LII. — *Vie de M. Michel, confesseur de la foi, Nancy,* 1861, *p.* 209.

XIV FÉVRIER

—

Le quatorzième jour de février de l'an 1651, mourut près de Châlons-sur-Marne, à l'âge de trente-huit ans et après dix-huit années seulement de vie religieuse, le P. Césaire le Pois, issu d'une famille illustre dans les annales de la science, et fils d'un conseiller intime de duc de Lorraine Charles III. Confié dès son enfance à la Compagnie dans l'Université de Pont-à-Mousson, il y conserva son innocence « à l'ombre des ailes de Notre-Dame », dit un vieil auteur anonyme ; et grâce aux pieuses pratiques des Congrégations, il se signala bientôt parmi les plus fervents serviteurs de Marie. Le collège de Pont-à-Mousson possédait alors un humble et laborieux Frère Coadjuteur dont la sainteté frappait tous les yeux. Rien qu'à le voir priant ou travaillant, le jeune Césaire fut si vivement épris de l'air céleste et de la sérénité de son visage, que s'adressant un jour à quelqu'un des Pères qui avait gagné sa confiance : « Mon Père, lui dit-il, ne pourrais-je pas, moi aussi, mener la bienheureuse vie de ce bon Frère » ? Des désirs si naïfs ne purent échapper complètement à la vigilance de son père, qui avait sur lui bien d'autres desseins : pour le dérober à toute influence suspecte, il l'envoya faire sa rhétorique au collège de Molsheim, et son cours de philosophie à Mayence. Mais dans une touchante lettre à son ancien directeur de Pont-à-Mousson, lettre tout en-

tière écrite de son sang, Césaire Le Pois protestait du fond de son exil, que rien n'ébranlait sa résolution de suivre Jésus-Christ dans la Compagnie qui portait son nom ; et revenu de Mayence en Lorraine, lorsque l'invasion Suédoise se répandit dans la vallée du Rhin, il eut la permission d'achever ses études là où il les avait commencées.

On admirait dès lors en lui les plus rares dispositions pour l'éloquence ; et souvent, dit son biographe, par manière de délassement, ses amis l'invitaient à reproduire les discours des prédicateurs les plus vantés. Or il en profitait souvent pour y insérer, comme par mégarde, d'excellents conseils et même de vives sorties pour la réforme des défauts de son jeune auditoire ; et l'historien de Pont-à-Mousson, le P. Abram, nous a conservé le souvenir de cet ingénieux et curieux genre d'apostolat.

Néanmoins le premier désir du jeune Césaire d'entrer dans la Compagnie de Jésus en qualité de Frère Coadjuteur, ne s'était pas éteint. Il en fit la demande au P. Provincial, sans obtenir qu'elle fût exaucée. Mais toute sa vie du moins, il en conserva ce caractère d'humilité, cette affection pour la pauvreté et pour les pauvres, cet esprit de mortification et de dépendance, qui firent toujours et partout sa gloire et sa joie. Ministre au collège de Metz après avoir enseigné les hautes sciences, il profita de sa nouvelle charge pour se réserver tout ce qu'il trouvait de plus vil en fait d'ameublement ou de vêtement ; à tel point qu'un jour le P. Recteur lui en fit une réprimande publique très humiliante ; mais bientôt, à la promptitude plus humble encore de l'obéissance du saint religieux, voyant quel esprit l'animait, il lui rendit l'autorisation de reprendre ses usages.

Le martyre de la charité devait couronner une vie si sainte. Le serviteur de Dieu s'était offert tour à tour à ses supérieurs, d'abord pour les missions de la Grèce et de l'Amérique ; puis pour un apostolat plus pénible encore et plus entravé, en qualité d'aumônier des ambassadeurs de Danemarck, de Suède et de Norwège. N'aspirant toutefois qu'à obéir, il se contentait, en attendant, de parcourir les Vosges et d'en instruire les pauvres populations ignorantes : lorsque au mois de décembre 1650, après la bataille de Réthel, un grand nombre de soldats blessés ou malades furent dirigés sur des ambulances disposées dans le voisinage de Châlons. C'était là un nouveau théâtre, digne de la générosité du P. Le Pois. Il s'y dévoua sans réserve et respira bientôt, au chevet des mourants, la fièvre qui les consumait. Durant un long délire, que Dieu suspendait chaque matin, comme par miracle, pour qu'il eût le bonheur de recevoir le pain des forts, pendant les quinze derniers jours de sa maladie, ses invocations ardentes à Notre-Seigneur, à sa sainte Mère, à saint Ignace et à ses compagnons déjà dans la gloire, et mille affections de tendresse envers la divine Eucharistie, trahirent malgré lui les plus intimes secrets de sa piété ; et son biographe assure que non seulement il prédit sa mort, mais qu'il avait déjà, trois ans à l'avance, connu et révélé à plusieurs personnes dignes de foi, des événements que nulle science humaine ne pouvait faire alors même soupçonner.

Abram, *L'Université de Pont-à-Mousson, éditée par le P. Carayon, l.* 8, *p.* 533 *et suiv.* — *Histor. Prov. Campan., ann.* 1651 (*Arch. Rom.*). — *Elogia defunct. Prov. Campan.* (*Ibid.*).

Le même jour de l'an 1645, mourut à Paris le saint Cardinal François de la Rochefoucauld, regardé par plusieurs de ses contemporains, non seulement comme l'ami et le défenseur le plus dévoué de la Compagnie, mais comme lui appartenant par des liens secrets et plus intimes, autant que purent le lui permettre les devoirs de sa dignité. Quelques années auparavant, le grand Cardinal Erric de Lorraine, fils du duc de Mercœur et frère de la reine de France Louise de Vandémont, avait demandé à plusieurs reprises la grâce de déposer la mitre et la pourpre romaine pour faire profession dans la Compagnie ; et il ne se consola du refus de Rome que par ses bienfaits, fondant le noviciat de Nancy, et d'année en année lui envoyant ses clercs et ses serviteurs les plus fervents pour y tenir sa place. Digne d'une égale reconnaissance et animé du même désir, François de la Rochefoucauld adressa aussi la même demande au Pape Urbain VIII. Mais l'honneur du Sacré Collège et les intérêts de la sainte Église, surtout en France, parurent au Vicaire de Jésus-Christ ne pouvoir s'accorder avec un pareil exemple d'humilité. Telle était en effet la haute considération de ce prince de l'Église que, dans plusieurs conclaves, Bellarmin lui avait donné son suffrage pour le souverain Pontificat, disant à ses collègues : « Je choisis celui-là, parce que j'ai prêté serment de choisir le plus digne, et que je n'en connais pas de plus digne dans toute l'Église de Dieu ». Ce que nous savons seulement avec certitude, sans que les historiens et les confidents du saint Cardinal aient cru devoir préciser davantage, c'est que le P. Mutius Vitelleschi, pour le consoler selon son pouvoir, lui accorda la triple autorisation de faire les trois vœux simples de dévotion à l'heure de sa

mort, de vivre en attendant autant qu'il le voudrait dans les maisons de la Compagnie, et de participer aux mêmes suffrages que tous ceux qui meurent dans son sein. Son cœur fut déposé dans le collège de la Compagnie à Paris.

André Castillon, « *Oraison funèbre prononcée aux obsèques de feu Mgr le Cardinal de la Rochefoucauld dans l'église de Sainte-Geneviève, le 21 de mars* 1645. — Nicolas Nau, *Laudatio funebris Illmi et Revmi Cardin. Franc. Rupefucaldii dicta in Coll. Claromontano S. J.*

Le même jour encore, l'an 1649, mourut à Moulins le P. Jacques Desbans, le restaurateur des études grecques en Espagne sous le règne de Philippe IV. Ce prince, jaloux d'élever l'enseignement des lettres anciennes, dans la capitale de son royaume, à un degré de splendeur digne de la monarchie espagnole, avait demandé à la Compagnie quelques-uns de ses plus illustres professeurs, et parmi eux le P. Denis Petau, pour lui confier la chaire de langue grecque au collège impérial de Madrid. Mais sur le refus de Louis XIII de laisser interrompre les importants travaux d'un si grand homme, le P. Desbans fut choisi pour le remplacer et soutint noblement à Madrid l'honneur de la France. Ainsi le collège de Clermont payait à l'Espagne son ancienne dette de reconnaissance pour l'enseignement des Perpinien et des Maldonat. Ce savant religieux n'excitait pas moins d'admiration par l'éclat de sa sainteté, surtout de son obéissance, dont il offrit constamment les plus beaux exemples. On

pouvait sans crainte le mettre à l'épreuve par les ordres les plus difficiles et les plus étranges ; tant on le trouvait constamment humble de cœur et ne désirant que d'être abaissé au-dessous de tous. C'était le fruit d'un esprit d'oraison qui lui rendait la pensée de Dieu toujours présente, et d'une abnégation qui ne lui laissait trouver de joie qu'à vivre crucifié avec Jésus-Christ.

Rybeyrète, *Scriptor. Provinc. Franc., p.* 113 *et* 301. — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jesu, p.* 362.

XV FÉVRIER.

Le quinzième jour de février de l'an 1682, mourut à Paray-le-Monial, de la mort des saints, le Vén. P. Claude de la Colombière, désigné à la Bienheureuse Marguerite-Marie par le Sauveur lui-même, comme le fidèle serviteur, le bien aimé disciple et l'apôtre prédestiné de son divin Cœur. Par une mystérieuse disposition de la Providence, la plupart des témoins de cette vie, si belle aux yeux des anges, ne semblent pas en avoir soupçonné tout le prix. Ce fut surtout par les révélations du journal secret de la retraite où il fit le vœu héroïque d'observer dans toute leur perfection chacune des règles de saint Ignace, et plus tard par la manifestation des témoignages que lui avait rendus la Bienheureuse, ou plutôt le Sauveur parlant à sa fidèle servante, que le monde connut à quel degré de sainteté était parvenu, dans l'humble carrière des collèges, ce jeune et fervent religieux. « Il y a longtemps, écrit-il lui-même, en sollicitant l'autorisation de se lier pour toujours à son Seigneur par ces liens d'un amour si fort et si pur, il y a longtemps que j'ai médité ce projet; et ce n'est point là un accès de ferveur passagère ou l'envie de faire quelque chose de nouveau et d'extraordinaire. La pensée de cet engagement me réjouit, loin de m'effrayer. Il me semble que je touche à mon bonheur et que j'ai enfin trouvé le trésor qu'il faut ache-

ter si cher ». Et Jésus, attestant la fidélité de son serviteur, annonce à la Bienheureuse Marguerite qu'il va lui envoyer, pour la soutenir et avoir part lui-même aux plus riches trésors de l'amour divin, « l'un de ses plus chers amis ».

A partir de ce jour, les témoignages du ciel ne manquent plus. Jésus, découvrant son Cœur adorable, y montre réunis et embrasés comme en une fournaise, les cœurs de son serviteur et de sa servante, et promet de les enrichir « également de ses dons spirituels, comme frère et sœur ». Il se glorifie et se complaît dans les travaux et les tribulations du saint apôtre. Il lui envoie, pour prix de son dévouement, un trésor d'anéantissements et de douleurs d'un prix inestimable, dit la Bienheureuse. Quand il a rendu le dernier soupir, Marguerite-Marie le voit glorieux au ciel et assez puissant pour avoir obtenu à la Compagnie de Jésus tout entière l'héritage de son apostolat. Pour l'accomplissement de tant de merveilles, la parole du P. de la Colombière, semblable au grain de sénevé dont il est question dans l'Évangile, ne parut d'abord qu'une humble semence confiée à un petit nombre d'âmes choisies, au saint tribunal de la pénitence ou dans quelque modeste confrérie; puis durant deux années dans l'étroite enceinte d'une chapelle de palais, jalousement gardée et surveillée par une troupe de soldats hérétiques. Mais du sanctuaire de Paray et de la chapelle des rois d'Angleterre, elle devait bientôt se répandre au loin et changer la face du monde.

Quant à celui qui, selon l'expression du Sauveur lui-même, avait donné ce plaisir à son divin Cœur, il allait recevoir pour récompense la couronne d'un lent martyre, prolongé pendant trois années. Prédicateur de la duchesse d'York, accusé de conspiration papiste, c'est-à-dire, coupable en réalité d'avoir réconcilié à la sainte Église

un grand nombre d'âmes, entre autres plus de vingt religieux apostats; traduit devant le parlement anglais, jeté dans les cachots de Londres: s'il n'eut pas le bonheur de verser son sang sur un échafaud, l'agonie de langueur et d'épuisement qui ne lui donna plus de trève jusqu'à la mort, n'en fut pas moins le fruit de sa douloureuse captivité: et rien n'est plus touchant, dans toute sa vie, que ces trois dernières années, où il semble ne plus rien faire. « C'est une des plus grandes miséricordes que Dieu ait exercées sur moi, écrit-il, c'est un trésor inestimable. Priez bien Notre-Seigneur qu'il me le fasse aimer pour son amour et qu'ensuite, si c'est sa gloire, il l'augmente tous les jours davantage, et la conduise jusqu'au comble, sans avoir égard à mes répugnances ni à mon indignité ». Depuis bien des mois, dit-il ailleurs, il ne peut plus se rendre aucun service. Il faut qu'on l'habille et qu'on le déshabille comme un enfant; et dans ce triste état, sa seule crainte est de ne pas encore assez aimer son abjection. « Dieu pourrait bien, ajoute-t-il, me renvoyer la santé, pour me punir du mauvais usage que je fais de la maladie ». Et c'est ainsi que jusqu'au dernier jour, Dieu, comme il le révèle à la Bienheureuse, se donne « et plus de loisir et plus de plaisir » de parler au cœur de ce nouveau disciple *bien aimé*.

Retraite spirit. et Lettres du R. P. Claude de la Colombière. — Daniel, *Histoire de la B^se^ Marguerite-Marie, ch.* 12, 13 *et* 16. — Pierre Pouplard, *Notice sur le P. Claude de la Colombière,* 1875, *p.* 8 *et suiv., et p.* 26, *note.* — Séguin, *Histoire du P. de la Colombière.* — *Le Messager du Sacré-Cœur, t.* 10, *p.* 301. — *Elog. defunct. Prov. Lugdun.* (*Arch. Rom.*). — *Vie et œuvres de la B^se^ Marguerite-Marie, t.* 1, *passim.* — *Légendaire d'Autun, t.* 1, 15 *fevr.*

Le même jour de l'an 1628, mourut au collège de Nevers, fondé par le duc Louis de Gonzague en 1572 et rétabli par Henri IV après le rappel d'exil de la Compagnie, le P. Michel Sonnet, surnommé le Saint de Nevers, et digne de ce glorieux titre durant les vingt dernières années de sa vie. Né dans le diocèse d'Auxerre, il était entré au noviciat à l'âge de vingt-six ans, déjà prêtre ; et sur ses quarante-trois années de vie religieuse, il en passa onze dans l'enseignement d'une petite classe de grammaire à Pont-à-Mousson, et consacra le reste à l'apostolat des pauvres, des malades, des prisonniers, des ignorants, de tous les délaissés du monde. C'était vraiment l'homme humble de cœur et débordant de la charité du Saint-Esprit. Rien ne lui était trop dur ou trop bas, pourvu qu'il parvînt à soulager les douleurs du corps et de l'âme. On raconte entre autres traits de sa charité que, rencontrant un jour sur la place publique un pauvre mendiant qui n'avait plus la force de se lever, il s'agenouilla près de lui et y demeura longtemps à le consoler, à l'instruire, à le confesser, sans s'inquiéter des passants, que ce spectacle édifiait singulièrement. Les écoles, les hôpitaux, et en particulier l'hospice des pauvres vieillards de Nevers, fondé par les ducs de Mantoue, étaient les plus chers théâtres de son zèle. Il aimait à réciter sur les malades le passage de l'Évangile de saint Marc, où le Sauveur promet aux apôtres de guérir par leurs mains toute sorte d'infirmités, et Dieu accorda souvent des guérisons miraculeuses à sa foi et à son humilité. Nul du reste ne s'étonnait de le voir porter partout avec lui l'abondance des divines bénédictions, tant le seul reflet de son visage, ses regards, sa démarche, ses paroles faisaient sentir qu'il était toujours avec Dieu.

Lorsqu'il n'était pas forcé de parler aux hommes, il s'entretenait constamment avec Notre-Seigneur et avec ses saints, d'un cœur et d'un ton si affectueux, qu'il employait fréquemment jusqu'à trois heures à la récitation de l'office divin. Cet homme admirable ne semblait goûter ici-bas d'autre joie que de voir honorer Dieu, et d'autre tristesse que de le voir offensé. En entendant la confession des pécheurs, il fondait en larmes, et beaucoup d'entr'eux déclarèrent que rien ne leur inspirait plus de componction et une plus vive horreur de leurs fautes. Mais sa douleur éclatait surtout aux pieds de son confesseur, lorsqu'il s'accusait des fautes les plus légères ; et ce n'était point là l'effet d'un vain scrupule, car il avait une conscience extrêmement droite : c'était le sentiment d'une âme blessée de tout ce qui pouvait déplaire à son Dieu.

Depuis environ trente ans, le P. Sonnet souffrait au genou d'une tumeur très douloureuse, dont on ne l'avait jamais entendu se plaindre, et qui ne l'avait jamais arrêté dans ses courses apostoliques. Elle avait pour lui l'insigne avantage de charmer son amour de la croix et d'être ignorée. Il ne se crut obligé en conscience à la révéler que peu de mois avant sa mort. Mais le mal était alors si profond et si invétéré, qu'il fallut en venir à des opérations presque intolérables. Ce ne fut pour le saint religieux qu'un attrait de plus. Il se livra au fer des chirurgiens avec une sérénité qui rappelait la vigueur d'âme d'Ignace à Loyola. Un jour que les médecins étaient comme saisis de stupeur à la vue de son calme au milieu de ces tourments : « C'est qu'en vérité, leur dit-il, si vous n'épargnez pas la douleur à mon corps, je puis vous assurer que vous avez fait grand bien à mon âme ». Enfin, les derniers mots qu'il adressa par obéissance et par charité à ses

frères agenouillés près de son lit, furent dignes de toute sa sainte vie : « Mes chers frères, aimez beaucoup à parler de Dieu de l'abondance de votre cœur, et ne laissez jamais s'affaiblir en vous l'estime et l'amour de votre bienheureuse vocation à la Compagnie de Jésus » !

Elog. defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 15ª *febr.*, *p.* 93. — Patrignani, *Menologio*, 15 *febbr.*, *p.* 134.

XVI FÉVRIER

—

Le seizième jour de février de l'an 1700, mourut au petit village de Damas, au milieu des Vosges, le P. Jean Pierron, ancien ouvrier apostolique de la mission Iroquoise dite des Martyrs, arrosée dès son origine par le sang du Vénérable P. Isaac Jogues, et qui devait donner à Jésus-Christ, contre toute espérance humaine, les plus beaux fruits de sainteté. Jean Pierron la cultiva près de six ans et fit servir, avec autant de bonheur que de zèle, au salut des pauvres sauvages le talent que Dieu lui avait donné pour la peinture, et toutes les ressources de l'esprit le plus ingénieux. Le bien qu'opéraient alors en Bretagne les tableaux spirituels de M. Le Nobletz et du Vén. P. Maunoir, lui suggéra d'en transporter l'usage au milieu des forêts de la Nouvelle-France ; et il avoue lui-même que cette méthode lui fut « infiniment utile » pour fixer l'attention de ces esprits rebelles mais curieux. La Vén. Marie de l'Incarnation, donnant à son fils quelques détails sur les premiers tableaux, où le P. Pierron avait représenté l'enfer et le ciel, ajoutait dans une de ses lettres : « Ces pauvres gens sont si ravis, qu'ils suivent le Père partout et le tiennent pour le plus grand génie du monde. Il fait ce qu'il veut par le moyen de ses peintures. Les Iroquois en sont si touchés, qu'ils ne parlent dans leurs conseils que de ces matières.

Ils écoutent le Père avec une avidité admirable. Il a baptisé un grand nombre de personnes. On parle de ces peintures dans les nations voisines, et les autres missionnaires en voudraient avoir de semblables ».

Bientôt son esprit inventif et la connaissance plus intime du goût de ces peuples, lui suggérèrent l'idée de plusieurs jeux qui n'eurent pas un moindre succès. L'un d'eux, appelé par les Iroquois « le chemin pour arriver au lieu où l'on vit toujours », représentait tout ce qu'un chrétien doit savoir ; « et c'est ainsi que j'ai tâché, écrivait l'homme apostolique, d'allier ce qu'ils aimaient avec passion à ce qu'ils devaient encore aimer davantage ». L'autre était appelé « le jeu du monde », « que j'ai inventé, ajoute-t-il, pour détruire leurs superstitions et les dégoûter du plaisir qu'ils prennent à s'entretenir de leurs fables ». Aussi, de simples femmes et de petits enfants étaient si bien instruits et si pénétrés des vérités et des vertus chrétiennes, que les Hollandais de Manhatte, après avoir essayé vainement de les pervertir, furent à plusieurs reprises réduits au silence, contraints d'admirer l'énergie et la pureté de leur foi. L'impression produite sur les guerriers, sur les jongleurs, sur les capitaines les plus fiers, n'était pas moins vive. Un de ces derniers, encore infidèle, partant pour une expédition pleine de périls, vint lui demander publiquement ce qu'il devait faire ou dire pour aller au ciel et non en enfer, s'il était pris en guerre et livré aux tourments du feu par ses ennemis; puis il partit sans crainte de la mort, après avoir appris et répété durant des heures entières l'acte de contrition. En plein conseil des anciens de la tribu, l'homme de Dieu, après leur avoir offert trois présents, suivis selon l'usage d'autant de demandes, obtenait d'eux par acclamation la triple pro-

messe : de ne plus invoquer jamais le démon ; de ne plus avoir jamais recours aux jongleries invétérées, employées pour la guérison des malades ; enfin de renoncer pour toujours à toute danse superstitieuse : ce qui faisait dire à leur capitaine : « Mon frère, tu nous demandes là des choses qu'il nous est bien rude de t'accorder. Néanmoins nous sommes résolus de te contenter ; nous te faisons le maître de nos corps et de nos âmes. Dispose ta chapelle de telle sorte que nous y puissions tous aller pour recevoir tes instructions, que nous savons être l'explication des volontés de Dieu ».

D'autres tribus étaient cependant plus rebelles, et en particulier celle des Tsonnontouans, où il lui fallait constamment, selon la parole du Saint-Esprit, porter son âme entre ses mains, en danger à toute heure d'être massacré.

Durant de longs mois, son principal ou plutôt son unique emploi, lisons-nous dans une lettre de son supérieur, fut « de souffrir et pour ainsi dire de mourir à chaque moment ». Mais, ajoute le P. Dablon, « c'est un homme de grande et rare vertu ». Puis pour donner un exemple de sa ferveur : « avant de partir, écrit-il, pour retourner aux Iroquois, pour lesquels il a naturellement une répugnance très grande, s'étant mis à genoux dans mon cabinet, la tête nue et les mains jointes, voulant que je fusse couvert et assis, il m'a demandé à faire deux vœux : le premier, de ne répliquer jamais quoi que ce soit aux ordres de ses supérieurs, et de ne rien proposer qui y soit contraire ; le second, de ne retourner jamais en France, ni de le procurer en aucune façon. Je ne lui ai pas permis le premier, mais bien le second selon l'intention de l'obéissance ». Il ne lui fallut rien moins en effet qu'un ordre de l'obéissance, pour revenir consacrer, sous un ciel moins rude, le reste de vie que lui avaient laissé tant

de travaux et de souffrances, au salut des campagnes de la Lorraine, où il devait achever d'épuiser ses forces, et où il succomba dans l'exercice du saint ministère, vénéré partout comme un saint.

Elog. defunct. Prov. Camp. (Archiv. Rom.). — *Relations des Jésuites de la Nouvelle-France, édit. de Québec,* 1858, *t.* 3, *ann.* 1667, *p.* 28 ; 1668, *p.* 13, 32 ; 1670, *p.* 23-44, 45, 46, 76. — *Relations inédites de la Nouvelle-France, édit. de Montézon,* 1861, *t.* 2, *p.* 8, 12, 44, 100. — Marie de l'Incarnation, *Lettres*, *p.* 274, 624, 637.

Le même jour de l'an 1630, mourut à Montélimar le P. Louis Bouillet, victime de la charité. Depuis plusieurs années il travaillait en apôtre à chasser l'hérésie de cette ville et des campagnes environnantes; et il avait abondamment reçu la récompense des apôtres, c'est-à-dire, avec une riche moisson d'âmes, avec le respect et l'amour des catholiques, la haine et les outrages des hérétiques, qui n'osaient plus le provoquer au combat; lorsqu'en 1630 la peste embrasa tout le pays. Le P. Bouillet, confiant les campagnes à son compagnon, se chargea seul du soin de la ville; car le fléau ne tarda pas à enlever ou à mettre en fuite tous ceux qui étaient capables de l'aider. Chaque jour, après avoir célébré deux fois le saint Sacrifice, il parcourait tous les quartiers, le crucifix à la main, baptisant les enfants, administrant les moribonds, ensevelissant les morts, mendiant de porte en porte pour les pauvres abandonnés, prodiguant à tous, hérétiques et catholiques, les secours du corps et de l'âme, et soutenant le courage de cette population abattue, par l'intrépidité de sa parole et la sérénité de son front. Par-

tout il était accompagné des bénédictions de ce malheureux peuple, qui se pressait en foule sur ses pas; les rues et les places publiques retentissaient autour de lui de ces paroles: Que Dieu nous conserve notre père, notre soutien et notre unique espérance! Les religieuses cloîtrées, dont il entretenait chaque jour la vie par les aumônes qu'il avait mendiées, l'accueillaient en chantant ces paroles de David: *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor.* Enfin ce grand homme fut atteint à son tour; et la ville entière parut frappée en sa personne, dit l'historien de la Compagnie. Pour lui, se confessant indigne d'un si beau trépas, il tressaillait de joie de mourir victime de la charité et enfant de la Compagnie. Il expira en tenant étroitement embrassé le crucifix qui lui avait servi de compagnon dans toutes ses fatigues, et dont il ne voulut pas se séparer jusqu'à son dernier soupir.

Cordara, *Histor. Soc.*, *t.* 2, *ann.* 1630, *p.* 308. — Patrignani, *Menol.*, 16 *febb.*, *p.* 146. — Alegambe, *Heroes et Victim. charit.*, *ann.* 1630, *c.* 1, *p.* 284. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 16ª *febr.*, *p.* 63.

XVII FÉVRIER

—

Le dix-septième jour de février, mourut en odeur de sainteté au collège de Rennes, l'an 1708, le P. François Nepveu, né à Saint-Malo, l'un des derniers représentants de la grande et ferme spiritualité du dix-septième siècle, maître excellent de vie chrétienne, sacerdotale et religieuse, durant les trente dernières années de sa vie. Ses ouvrages, traduits dans la plupart des langues de l'Europe, attestent la haute estime dont il jouissait. Le célèbre P. Paul Ségneri le Jeune voulut être lui-même l'interprète de son traité sur l'amour de Notre-Seigneur et sur les moyens de l'acquérir. Ses belles retraites sur les devoirs et la sanctification des prêtres, la perfection des âmes consacrées à Dieu, et la conformité du chrétien avec Jésus-Christ, sa préparation à la mort, ses courtes et saisissantes réflexions pour servir de lecture chaque jour de l'année, sont encore aujourd'hui le plus substantiel aliment des âmes fidèles.

Avant de consacrer à ce genre d'apostolat la seconde moitié de sa sainte vie, François Nepveu avait parcouru avec honneur la carrière de l'enseignement. Puis vers l'âge de quarante ans, il s'était vu appelé par l'obéissance au gouvernement de ses frères, d'abord dans la résidence de Nantes. Là parmi les âmes qu'il dirigeait, il ne tarda pas à former une modeste mais fervente association pour obtenir l'amour de Notre-Seigneur: œuvre féconde en fruits de sainteté, et bénie sous ce titre par le Souverain Pontife Innocent XI,

qui daigna l'enrichir de précieuses indulgences. Nommé cinq ans plus tard Recteur du collège de Vannes, puis de ceux d'Orléans, de Rouen, de Rennes, le serviteur de Dieu y propagea le même esprit, avec un si rare succès, surtout parmi les religieux placés sous ses ordres, que pas un d'entre eux, disait-on, ne semblait tenté de se refuser à quelque sacrifice ou à quelque travail que ce pût être, dès que le saint Recteur le lui demandait pour le service et l'amour du Sauveur. L'épreuve et le sceau de la croix ne devaient pas manquer à ce fidèle disciple de Jésus-Christ. Nous en ignorons les détails; mais le témoignage qui nous reste montre du moins que sa patience y brilla jusqu'à l'héroïsme, durant les trois dernières années de sa sainte vie. Non seulement il ne lui échappa jamais alors une seule plainte, écrit un témoin de ses douleurs, mais « béni soit Dieu, répétait-il souvent, d'avoir bien voulu me donner, sur la fin de mes jours, l'occasion de pratiquer une vertu que la bonté qu'on avait toujours eue pour moi, ne m'avait pas permis jusqu'ici de pratiquer. Je commence à croire que Dieu m'aime, puisqu'il me donne ce trait de ressemblance avec Jésus-Christ ».

Lettre du P. Barré *pour annoncer la mort du P. François Nepveu (Arch. dom.). — Elogia defunctor. Prov. Franc. (Archiv. Rom.).* — Boero, *Menologio*, 17 *febbr., p.* 306. — de Backer, *Bibliothèque des écriv. de la Compagnie, au mot* Nepveu. — Feller, *Dictionn. histor.*

XVIII FÉVRIER

—

Le dix-huitième jour de février de l'an 1794, fut livré au bourreau par le tribunal révolutionnaire, qui chercha vainement à le sauver en lui faisant dissimuler son titre de prêtre, l'intrépide P. Gabriel Dupleix, l'une des colonnes de la foi, avant et pendant la Terreur, dans le diocèse de Lyon. Durant la période des dix-huit années qui précédèrent la destruction de la Compagnie de Jésus en France, il s'était signalé entre les jeunes religieux de sa Province, par la ferveur et les fruits de son dévouement pour la sanctification de la jeunesse. Dieu lui avait donné, pour ce genre d'apostolat, les dons les plus rares, et on le regardait comme l'ange visible des jeunes écoliers confiés à ses soins. Chaque jour, lisons-nous dans la notice qui lui fut consacrée après son martyre, il suppliait leurs anges invisibles de lui venir en aide, et offrait incessamment à Notre-Seigneur, pour la conservation de leur innocence, d'ardentes prières, et l'effusion même de son sang, s'il les croyait coupables de quelque faute. Il ne pouvait alors goûter de repos, qu'il ne les eût fait rentrer en grâce avec Dieu; et presque toujours quelques simples mots lui suffisaient pour leur changer le cœur, tant sa foi et son zèle étaient accompagnés de prudence et de charité.

Le prix de ce premier apostolat du P. Dupleix et de son amour filial pour sa vocation, devait être bientôt l'exil et le dénuement. Il les accepta sans balancer en digne fils de saint Ignace: mais ce ne fut pas sa plus rude épreuve. Le libre exercice du saint ministère allait lui être refusé, quand il put pénétrer dans sa patrie: et jusqu'à la mort du triste archevêque de Lyon, Antoine de Montazet, ce ne fut que par des conseils et par des conversations privées, qu'il lui fut permis de lutter en faveur de la sainte Église, contre les ravages de la philosophie et du Jansénisme: obscur et pénible apostolat, par lequel il eut néanmoins le bonheur d'être de nouveau l'ange gardien caché d'un grand nombre d'âmes, et en particulier de plusieurs ferventes communautés, dont il soutint le courage et la foi. Mais dès que le diocèse de Lyon fut délivré du joug qui l'opprimait, le nouveau successeur de saint Irénée, non content de rendre au P. Dupleix toute sa liberté apostolique, se hâta de lui conférer le titre et la charge de grand vicaire, à la très vive joie de toutes les âmes dévouées à la foi romaine, et soumises de cœur au Vicaire de Jésus-Christ. Le serviteur de Dieu se montra digne de ce poste d'honneur, où il devait trouver la palme du martyre. Tombé aux mains des égorgeurs après la prise de Lyon par l'armée révolutionnaire, il parut devant le comité de la Convention d'un air calme et d'un visage si plein de sérénité, que plusieurs de ses juges en furent émus et cherchèrent à le dérober au supplice. Quand ils l'interrogèrent sur sa profession: « Je suis prêtre de Jésus-Christ », leur répondit-il, et comme l'un d'entre eux lui suggérait de se déclarer « ci-devant prêtre »: — « Je suis prêtre, reprit-il avec fermeté, et je le serai éternellement. Le caractère de mon sacerdoce est ineffaçable ». Reconduit en prison,

et rappelé le lendemain par les mêmes juges, qui se flattaient de fléchir sa constance et de le sauver, il se contenta de ces mots: « Ce que j'ai dit hier, je le confirme ». Mais en l'envoyant à l'échafaud, ceux qui prononcèrent sa sentence, ne purent s'empêcher de lui rendre encore cet hommage: « Peut-on se voir condamner à mort avec une telle grandeur d'âme » ? Et l'un d'eux ajouta: « Cet homme est véritablement un saint » !

Carron, *Les confesseurs de la foi, t.* 3, *p.* 213-233. — Guillon, *Les martyrs de la foi pendant la Révolut. française, t.* 3, *p.* 50.

Le même jour, de l'an 1687, mourut saintement à Paris le P. François Diez, l'héritier des grands catéchistes de la maison professe au dix-septième siècle, et surnommé le père des pauvres, des prisonniers, des malheureux condamnés aux galères ou au dernier supplice : poste d'honneur que lui méritaient également sa patience, son zèle et sa charité. Ce fidèle disciple de Jésus-Christ était saintement avide des douleurs et des ignominies de son divin Maître, goûtant une vraie et intime joie, qui brillait dans ses traits et sur son visage, lorsqu'il s'était vu abreuvé d'injures. Plusieurs des instruments dont il se servait pour châtier son corps, rappelaient ceux que les bourreaux avaient employés contre les martyrs, comme si les flagellations de chaque jour et les autres inventions ordinaires de la pénitence eussent été pour lui trop peu de chose. Aussi le vit-on sans étonnement, sur son lit de mort, subir en paix les plus

violents assauts de sa dernière maladie, et ne laisser échapper ni un signe ni une parole qui ne témoignassent de sa constante et absolue conformité de cœur avec le bon plaisir de Dieu.

Elog. defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.).

Le même jour encore de l'année 1829, le F. Emmanuel Temmerman mourut à Avignon, après quinze mois seulement de vie religieuse. Depuis le moment où il s'était donné tout à Dieu vers la fin de ses études au collège de Saint-Acheul, la croix fit ses plus chères délices. A peine entré au noviciat, il forma la résolution de devenir un saint, et il prit Berchmans pour modèle. Mais bien persuadé que, sans le renoncement, il est illusoire de prétendre à la perfection, c'est dans les humiliations et dans les souffrances qu'il voulut la chercher. De là une ardeur à crucifier son corps qu'il fallait modérer; cette ardeur au reste n'était rien moins que naturelle et ne l'empêchait point de sentir l'amertume de cette guerre sans trêve contre l'amour-propre; mais il immolait généreusement ses répugnances, et l'on a pu dire de lui que « les souffrances faisaient sa nourriture habituelle ».

Les progrès les plus rapides récompensèrent les efforts du pieux novice. Bientôt il en arriva à ce degré d'oraison, que tout dans la nature élevait son cœur à Dieu, même les objets les plus indifférents. Dans le cahier où il notait ses moindres fautes, il ne se reprocha qu'une fois d'avoir perdu un court moment la présence de Dieu pen-

dant une récréation. Tendrement attaché à la Compagnie, qu'il aimait à appeler avec saint François-Xavier *Societas amoris*, il avait obtenu la permission de se préparer à la fête du Saint Nom de Jésus avec ceux qui devaient renouveler leurs vœux. Or il reçut l'assurance intérieure et indubitable que cette fête ne s'achèverait pas sans qu'il fût favorisé de quelque grâce signalée; le soir même il fut atteint du mal qui devait lui ouvrir le ciel. Un jour qu'on lui demandait s'il souffrait beaucoup: « On ne souffre pas beaucoup, dit-il, quand on souffre pour faire la volonté de Dieu ». Et une autre fois, quelqu'un exprimant la crainte qu'il ne trouvât les jours bien longs: « Oh! répondit-il, comment s'ennuyer ici? Je suis toujours dans la société de Jésus, de Marie et de Joseph. Mon bon ange, le Vén. Berchmans et tous les saints de la Compagnie ne me laissent jamais seul ». L'avant-veille de sa mort, il eut une sorte de ravissement: « Oh! s'écriait-il, si les hommes voyaient ce que j'ai vu, il n'y aurait plus d'enfer »! Le lendemain il reçut le saint viatique et prononça ses vœux de dévotion; on le vit alors tomber dans une douce et profonde méditation, et quelqu'un lui ayant suggéré de pieuses pensées, il parut comme sortir d'une extase: « C'est ici mon lit »? demanda-t-il. — « Et où pensiez-vous être, mon cher Frère »? — « Au ciel, où je remerciais Jésus et Marie des grâces qu'ils viennent de me faire ». Il s'éteignit doucement le jour suivant, à l'heure même qu'il avait indiquée.

Notice mss. sur le F. Emmanuel Temmerman (Arch. dom.). — Annales de Saint-Acheul, t. 4, p. 102-119 *(Arch. dom.).*

XIX FÉVRIER

Le dix-neuvième jour de février de l'an 1656, mourut au collège de Verdun le P. Pierre Le Brun, né en Bourgogne, miracle de souffrance et de patience presque sans exemple, durant cinquante ans. Il était né d'une vraie famille de saints. Son aïeul maternel, pour avoir défendu la pureté virginale de Notre-Dame, fut frappé d'un coup de poignard par un hérétique. Son père, moins connu, disent nos historiens, sous son propre nom que sous le nom de père des pauvres, était en même temps un homme d'oraison, favorisé de grâces miraculeuses ; plusieurs années avant sa mort, il connut par révélation le jour où il irait recevoir au ciel le prix d'une vie toute consacrée à la charité. Sa mère et ses tantes menaient, au milieu du monde, une vie de prière et de pénitence, à rendre jalouses les plus ferventes communautés. Pierre, dès l'âge le plus tendre, formé à une si sainte école, parut un ange de ferveur et de pureté ; il mettait dès lors son bonheur à s'entretenir des heures entières avec le Sauveur et sa sainte Mère. Mais ce bonheur devait être court ; Dieu allait faire de lui, pour sa gloire, un des plus fidèles imitateurs de Jésus crucifié, dont l'histoire ait gardé le souvenir.

Admis au noviciat de la Compagnie de Jésus, vers l'âge de dix-

huit ans, Pierre Le Brun lut bientôt dans la vie de saint Ignace, que la voie de la croix était la plus courte et la plus sûre pour parvenir au comble de l'amour de Dieu. Il supplia sur-le-champ Notre-Seigneur de ne point lui en faire suivre d'autre, s'offrant à vivre crucifié de corps et d'âme jusqu'à la mort. En un jeune homme de vingt ans, ce désir pouvait paraître téméraire et sujet à de prompts retours. Mais l'Esprit-Saint, qui le lui inspirait, l'arma d'une force invincible pour soutenir, pendant un demi-siècle, le plus douloureux des martyres. A partir du jour de ses premiers vœux, à travers ses études, son enseignement, les travaux de tout genre du saint ministère, comme il en fit l'aveu au moment de sa mort, il ne reçut ni de Dieu, ni des créatures, une goutte de consolation sensible. Selon la nature et selon la grâce, l'état perpétuel de son âme était l'agonie, l'ennui, la tristesse intime de Jésus au jardin de Gethsémani. Il passait souvent les nuits en veille et en larmes, implorant le secours de la Reine du ciel, et dans une sorte de désespoir qui ressemblait à la peine du dam, ne cessant de redire : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Les divines bénédictions que Dieu répandait sur ses œuvres, ne lui apportaient aucune impression de joie. Sous sa conduite, bien des âmes faisaient de merveilleux progrès dans la voie parfaite, beaucoup embrassaient la vie religieuse ; ses auditeurs ne pouvaient l'entendre sans se sentir embrasés de l'amour de Dieu ; son saint pénitent, Charles de Lorraine, avait renoncé à l'épiscopat pour entrer dans la Compagnie de Jésus, et faisait sa gloire devant Dieu et devant les hommes. Mais l'impression désespérante qu'il était un vase de réprobation, n'en demeurait pas moins vive ni moins profonde.

En même temps, à cette perpétuelle agonie des douleurs de l'âme se joignait un étrange martyre des douleurs du corps, et sans rien de ce qui le rend d'ordinaire aimable aux âmes saintes, ou du moins tolérable pour l'amour de Jésus-Christ. C'était une complication inouïe de maux sans remède, et qui faisaient de chacun de ses membres une intarissable source de tourments: le poids d'un accablement de tête incessant, une bouche ulcérée, des dents que ne pouvait toucher le moindre aliment sans provoquer les élancements les plus douloureux, un feu intérieur qui le dévorait, les assauts de la goutte et de la pierre, enfin une défaillance de cœur et des maux d'entrailles si excessifs, qu'il ne pouvait souvent retenir ce cri: « O mon Dieu » ! — « Je suis l'enclume du Seigneur, disait-il encore en adorant la divine justice ; que sa volonté sur moi s'accomplisse ». Il semble impossible de concevoir comment, sans une intervention toute miraculeuse, cet homme de douleurs pouvait dans cet état donner constamment aux plus jeunes et aux plus robustes de ses frères, l'exemple d'une inviolable fidélité à toutes les exigences de la vie commune et des plus durs travaux de l'apostolat. Une fois ou deux seulement durant tant d'années, il se crut permis, non pas de murmurer, mais de faire valoir l'excès des infirmités auxquelles il était réduit par la main de Dieu, pour se soustraire à l'honneur du gouvernement.

Enfin, comme il ne désirait pas moins sincèrement les ignominies que les souffrances, Dieu combla encore largement ce désir du saint crucifié. Traité de fou comme son Maître, calomnié dans son honneur et dans sa probité, à tel point, dit un historien de la Compagnie, qu'un de ses supérieurs eut l'inconcevable légèreté de le tenir quelque temps pour un voleur, Pierre Le Brun garda con-

stamment le silence, jusqu'au jour où, sans lui, Dieu fit éclater son innocence. Parvenu au terme de sa sainte vie et toujours en proie aux mêmes angoisses de corps et d'âme, ce fidèle compagnon de Jésus souffrant ne demandait d'autre grâce que la patience jusqu'à la mort; et pour l'obtenir plus sûrement par l'intercession de deux de ses frères auprès de la toute-puissante Reine des martyrs, il les pria d'aller en pèlerinage à un pieux sanctuaire de Notre-Dame, situé dans le voisinage de Verdun, implorer en son nom cette dernière et unique faveur. Mais à l'heure même où ils s'acquittaient de cet humble message, soudain toutes les douleurs du pauvre mourant s'apaisèrent; et peu d'instants après, il remettait en paix son âme à Notre-Seigneur, dont il portait la croix depuis un demi-siècle avec tant d'héroïsme et qui allait le consoler éternellement.

Litter. annuæ Provinc. Campan., ann. 1656 *(Arch. Rom.).* — Cassani, *Varones illustres, t.* 2, *Vida de el pacientissimo Padre Pedro Brun...*, *p.* 559-588. — Patrignani, *Menologio,* 19 *febbr., p.* 177. — Nadasi, *Annus dier. memor.,* 19ª *febr., p.* 100.

Le même jour, au collège de Toulouse, mourut en 1658 le P. Jean Portalier, du diocèse de Mende, homme de prière, de travail et d'obéissance, à l'égal des saints les plus renommés, mais dont l'éminente perfection n'eût pas été pleinement connue sans les merveilles de sa mort. Rien d'éclatant ne le trahissait au dehors. Doux et humble de cœur, d'une santé délicate et chancelante, dans les mo-

destes fonctions de professeur, de ministre, de père spirituel, il s'était acquis la réputation d'un religieux instruit, fervent, zélé, irréprochable, faisant bien toute chose, mais dans les limites de la vie commune. Toutefois en y regardant de plus près, il était facile de reconnaître une âme totalement détachée de l'amour d'elle-même et des créatures, ne demandant rien, ne désirant rien, ne refusant rien, travaillant avec la même constance quel que fût son état de force ou de faiblesse, toujours unie à Dieu et lui abandonnant tous ses intérêts, enfin regardant comme un trésor digne de la plus affectueuse reconnaissance, ses fréquentes infirmités.

Mais le Seigneur se plut à révéler de quel prix était à ses yeux cette vie cachée, avant de la couronner dans le ciel. Jean Portalier mourait de pur épuisement au service de son Maître. Il venait d'accepter depuis quelques mois, sans le plus léger signe de répugnance, d'enseigner à la fois les mathématiques, l'Écriture sainte et l'hébreu. Plusieurs de ses amis lui avaient conseillé de représenter à son supérieur combien un tel fardeau était au-dessus de ses forces: « C'est Dieu qui me l'impose par la voix de mon supérieur, répondit-il, que sa volonté soit bénie » ! Quand il fut contraint de s'arrêter par une défaillance irrémédiable, l'approche de la mort et du jugement parut lui causer d'abord quelque frayeur. Il pria humblement ses frères de lui venir en aide auprès de Dieu : et durant plusieurs jours, il ne cessa de se préparer à son dernier passage par les actes les plus ardents de foi, d'espérance, de charité, d'une vive douleur de ses péchés, et surtout d'une parfaite conformité de sa volonté avec la volonté divine. Mais enfin la dernière nuit, après un profond ravissement : « Oh ! qu'il est doux, s'écria-t-il soudain, de se voir appliquer le prix du sang de Jésus ! Oh ! quelle

joie pour le pauvre pécheur tremblant ! Béni soit le Dieu qui m'a consolé et qui daigne me faire miséricorde » ! Puis dans un transport d'allégresse qui ne cessa plus jusqu'à sa mort, il commença le récit du merveilleux spectacle qu'il venait de contempler : Devant le tribunal du souverain Juge, ses saints patrons et la très aimable Reine du Ciel l'avaient assisté ; Jésus lui avait appliqué les mérites de sa passion et de sa croix ; toute la peine, aussi bien que toute la coulpe de ses péchés, lui avait été remise ; saint Ignace et ses plus glorieux enfants étaient venus au-devant de lui, portant un signe qui fera leur joie dans l'éternité, pour s'être consacrés à la plus grande gloire de Dieu, sans vouloir ici-bas d'autre récompense que la croix et l'ignominie. — Or les témoins de ces dernières scènes d'extase qui se prolongèrent pendant douze heures, n'étaient rien moins que des hommes crédules, dit l'auteur de la relation à laquelle nous empruntons ces détails, et ils n'épargnèrent aucune épreuve pour s'assurer que le mourant n'était pas le jouet du délire. Mais la justesse de ses réponses, la sainteté de ses enseignements et tous les signes auxquels peut se fier la prudence humaine, ne leur laissèrent aucun doute que le Saint-Esprit ne leur eût révélé les secrets célestes par la bouche de l'humble religieux.

Elogia defunct. Provinc. Tolos. (Arch. Rom.). — Boero, *Menologio,* 19 *febbr.,p.* 348.

Le même jour encore mourut en 1664, dans la maison professe de Paris, le P. Louis Le Mairat, âgé de quatre-vingt-sept ans, dont il avait passé soixante-neuf dans la Compagnie. Il n'avait encore que dix-huit ans, quand pour obéir à la voix de Dieu qui l'appelait, il suivit l'héroïque exemple de saint Stanislas, s'enfuit de la maison paternelle, et alla chercher loin de son pays natal la Compagnie persécutée. Déjà son père, gouverneur de la ville de Troyes, avait obtenu du Parlement de Paris un décret qui défendait aux Jésuites de recevoir cet intrépide jeune homme ; puis à la nouvelle de sa fuite, il avait lancé à sa poursuite six cavaliers, qui ne tardèrent pas à l'atteindre et à le ramener prisonnier. Durant sept mois entiers de captivité, le jeune Louis eut à combattre tour à tour les caresses, les menaces, les mauvais traitements et les plus violents assauts de la chair et du sang ; mais enfin, toujours invincible, il s'échappa non sans peine une seconde fois, et parvint à rejoindre hors de France, à travers mille nouveaux périls, la Compagnie alors exilée. Le reste de sa longue carrière répondit à ces généreux commencements ; cette énergie à chercher en tout la volonté de Dieu, fut un de ses caractères les plus éclatants; il contribua puissamment à répandre autour de lui cet esprit de ferveur, pendant environ quarante ans que Dieu le donna pour maître à presque toute la Province, tour à tour en qualité de professeur des Nôtres et de supérieur. Et s'il fut justement célèbre dans toute l'Europe par ses glorieux travaux et par ses savants ouvrages, il mérita de l'être bien plus encore par sa sainteté. Dans les dernières années de sa vie, ne pouvant plus même marcher, il ne soupirait qu'après la jouissance de Dieu, et s'entretenait nuit et

jour avec lui par une oraison continuelle et par la lecture des saintes Écritures, qui faisaient sa plus douce consolation. D'une pureté de conscience qui ne pouvait souffrir la plus légère tache, il conserva jusqu'à la mort la pieuse habitude de se confesser chaque jour avant de célébrer le saint Sacrifice ou, lorsqu'il ne put plus monter à l'autel, avant de recevoir la sainte Communion. Enfin après trois longs mois de souffrances, qu'il dut passer assis sur une chaise sans changer de position ni jour ni nuit, il alla plein de jours et de mérites recevoir au ciel sa récompense.

Juvencius, *Hist. Soc., Part.* 5, *t.* 2, *p.* 57. — *Elog. defunct. Prov. Franc. (Archiv. Rom.).* — Rybeyrète, *Varia de Soc. mss., Lettre du P. J.-B. Ragon.* — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc., p.* 567.

XX FÉVRIER.

—

L'an 1625, on ignore quel jour, mourut dans la maison professe de Naples le Frère Scolastique François Falloux, de la Province d'Aquitaine, âgé de trente ans. Le peu que nous savons de sa sainte vie et de sa mort, nous suffit néanmoins pour signaler en lui un des enfants privilégiés de la très sainte Vierge, que dès sa plus tendre jeunesse il avait aimée d'un cœur angélique et d'un amour véritablement filial. Né dans la petite ville de Thouars, d'une des meilleures familles du pays, il conçut de bonne heure le désir de se consacrer à Dieu dans la Compagnie. Mais pour mieux faire éclater sa foi et la grandeur de son courage, Notre-Seigneur permit qu'il eût à lutter contre des obstacles presque invincibles. Le premier venait de sa santé et d'une maladie chronique d'entrailles, qui semblait le rendre inutile. Les supérieurs auxquels il s'adressa, refusèrent donc de le recevoir ; il s'engagea aussitôt par vœu à se rendre en pèlerinage à Notre-Dame des Ardillers de Saumur, pour lui demander sa guérison ; et dès qu'il eut accompli son vœu, elle le guérit. Les liens du sang devaient être moins faciles à rompre. La lutte fut longue et violente : François Falloux,

s'étant enfui de la maison paternelle au noviciat, se vit, peu de jours après, contraint d'en sortir et de subir une détention d'un mois entier, par ordre du Parlement de Bordeaux, dans la maison du Gouverneur, ami de son père, pour y être examiné sur sa vocation, en dehors de toute influence religieuse. Rien n'ayant pu l'ébranler, les magistrats enfin le laissèrent libre de suivre la voix de Dieu.

Le nouveau religieux parut avoir, depuis cette époque, un don particulier pour inspirer aux plus jeunes enfants le désir de la vie parfaite ; et plusieurs ordres religieux se félicitèrent dans la suite d'avoir reçu au nombre de leurs novices beaucoup d'écoliers formés par ses soins. Quand il leur parlait surtout du Sauveur et de sa sainte Mère, c'était avec un tel accent d'amour et de dévotion, qu'on eût cru qu'il sortait de s'entretenir avec eux. Étant jeune professeur au collège de Saintes, on le vit, un jour de fête de Notre-Dame, comme hors de lui dans l'excès de sa joie. Vivement pressé par un de ses frères de lui confier la cause d'un pareil transport et la grâce qu'il venait d'obtenir sans doute de la toute-puissante Reine des anges, il avoua que, le jour même, il avait reçu la douce assurance de son éternelle prédestination.

Les dernières années du Frère Falloux se passèrent loin de sa Province, qui semble n'en avoir connu presque aucun détail. Envoyé à Rome par ses supérieurs pour y étudier la théologie, il y perdit rapidement ses forces ; et les médecins jugèrent que pour le sauver il ne restait guère d'autre remède que le climat plus doux de Naples. Pour lui, depuis longtemps il avait abandonné son corps et son âme au bon plaisir de Dieu ; et un simple mot de la lettre qui apporta en France la nouvelle de la mort de ce

saint jeune homme, montre combien elle fut précieuse : une heure avant qu'il rendît le dernier soupir, la Reine du ciel était visiblement descendue vers lui et l'avait invité maternellement à la suivre au royaume des bienheureux.

Elogia defunct. Provinc. Aquitan. (Arch. Roman.).

XXI FÉVRIER.

—

Le vingt-et-unième jour de février de l'an 1693, mourut à Québec le P. Marie-Joseph-Pierre Chaumonot, vénéré par les plus saints apôtres du Canada comme une merveille de sainteté. Il s'était consacré à Dieu depuis soixante-et-un ans dans la Compagnie de Jésus, et depuis cinquante-quatre ans au salut des pauvres sauvages, sans jamais démentir en rien, même en son extrême vieillesse, le vœu héroïque de chercher constamment en toute chose la plus grande gloire de Dieu, vœu que le P. Mutius Vitelleschi lui avait permis de prononcer dès l'âge de vingt-sept ans, aux pieds de Notre-Dame de Lorette. Cinq ans avant sa mort, un de ses supérieurs lui ordonna de mettre par écrit une partie des grâces dont il avait été comblé depuis sa jeunesse ; il obéit, mais à la manière des saints, s'attachant surtout à mettre en relief les fautes, les misères et ce qu'il appelle, non sans raison, « la gueuserie de son adolescence ». Il était fils d'un pauvre vigneron des environs de Châtillon-sur-Seine. « Après avoir étudié les éléments de la langue latine jusqu'en rhétorique, grâce à la libéralité d'un de ses oncles, prêtre à Châtillon, il s'enfuit, comme un véritable enfant prodigue. « Je me déterminai, dit-il, à courir par le monde, quoique je n'eusse ni sou ni maille ». Il se dirigea vers Rome ; et dans cette vie de vagabondage, le tableau de ce qu'il souffrit, en France

en Savoie, en Italie, lui inspire le plus humble et touchant regret de n'avoir pas dès lors offert à Dieu « la faim, la nudité, la lassitude, le chaud, le froid », et jusqu'à la gale et la teigne, qui faisaient de lui un objet d'horreur, et dont il croit avoir été guéri par la main d'un ange, près du sanctuaire de Lorette, où il fit vœu perpétuel de chasteté. « Mais hélas ! mon orgueil et mes autres péchés, écrit-il encore, me rendaient beaucoup plus semblable alors au démon que je ne l'étais à Jésus-Christ par ma pauvreté ». Ainsi néanmoins Dieu le préparait à tout ce qu'il devait souffrir pour les âmes dans le Nouveau Monde, où la Vénérable Marie de l'Incarnation assure qu'il endura, parmi les sauvages, autant et plus que les grands martyrs du Canada.

Recueilli par la charité, purifié par la pénitence, Pierre Chaumonot fut admis enfin, à l'âge de vingt-et-un ans, au noviciat de Saint-André. Là, de son propre aveu, le désir d'avoir part aux humiliations de Notre-Seigneur lui fit désirer et subir des confusions si étranges, qu'il leur attribue volontiers le don d'oraison et la plupart des faveurs dont il fut comblé dès lors et jusqu'à sa mort par toute la Sainte Famille, et il laisse échapper ce cri de reconnaissance : « O Jésus, ô Marie, ô Joseph, qui méritait moins que moi vos faveurs ? Et envers qui en avez-vous été plus prodigues »? Ce fut Notre-Dame elle-même qui lui suggéra de faire le vœu « de chercher toujours et en toutes choses la plus grande gloire de Dieu », et daigna l'assurer qu'il était accepté et « enregistré dans le ciel ». Aussi pour se déclarer plus ouvertement serviteur et esclave de la Reine des anges et de son chaste époux, il obtint du Père Général, avant de quitter Rome, d'ajouter à son nom de Pierre les noms de Joseph et de Marie.

La vie du P. Chaumonot parmi les Hurons et les Iroquois dépassa de beaucoup les espérances que faisaient déjà concevoir de pareils débuts. Il faudrait l'y suivre sur toutes les scènes de gloire et de conquêtes, de sang et d'ignominies, où son héroïsme brilla tour à tour pendant un demi-siècle. Les anciens bourreaux du P. de Brébeuf lui donnèrent, comme au plus digne, dès qu'ils le connurent, le nom sauvage qu'avait porté parmi eux le grand martyr. Lors d'une de ses ambassades vers leurs plus féroces tribus, il exerça sur eux un tel empire, que « les larmes tombaient des yeux de nos Français », dit son compagnon de voyage le P. Dablon, en voyant le nom de Jésus « si magnifiquement annoncé en cette extrémité du monde » ; et ce « que j'ai vu et entendu passe tout ce qu'on en peut dire et écrire » ! La conservation des débris de la nation huronne et la sainte église qu'ils formèrent dans l'île d'Orléans près de Québec, où fleurirent toutes les vertus des premiers fidèles, furent pareillement l'œuvre de son zèle. Enfin l'un des plus beaux fleurons de sa couronne apostolique fut la célèbre association de la Sainte Famille de Nazareth, encore vivante après plus de deux siècles, pour la sanctification des familles sur le modèle de celle du Verbe incarné, les hommes imitant, dit-il, saint Joseph ; les femmes, la divine Marie ; et les enfants, l'enfant Jésus ».

Mais plus Dieu bénissait les travaux de son serviteur, et plus il le favorisait, selon l'expression de son supérieur, « de communications si ineffables » que, bien qu'il eût une éloquence plus divine qu'humaine, il ne pouvait en expliquer que la moindre partie, plus le saint apôtre se rabaissait, et cherchait toutes les occasions de s'humilier ; il ne rencontrait jamais un nouveau confesseur, sans lui redire toutes les fautes de sa jeunesse. Peu d'heures avant

d'expirer, comme il s'entretenait avec son père spirituel, il lui témoigna « qu'ayant tâché, durant sa vie, d'imiter saint Joseph », il sentait un ardent désir « de lui ressembler en sa mort, et d'être comme lui assisté de Jésus et de Marie ». Or nous avons sujet de croire, écrit l'un des témoins de ses derniers moments, que son désir a été exaucé ; car tout à coup dans la matinée de son dernier jour, il prit un visage riant et plus serein qu'à l'ordinaire : puis se soulevant, étendant les bras, et prononçant dans un très doux transport de joie les saints noms de Jésus, de Marie et de Joseph, il fit le mouvement d'embrasser « quelques personnes bien chères » et rendit peu après le dernier soupir « dans l'exercice actuel du saint amour ».

La Vie du P. Joseph-Marie Chaumonot, écrite par lui-même sur l'ordre de son supérieur, l'an 1688. *New-York* 1858. — *Suite de la vie du P. Chaumonot, par un Père de la même Comp.. New-York*, 1858. — *Le* P. Carayon *a re-édité ces deux Notices dans sa collection de Documents concernant la Compagnie de Jésus ; cf. Document* XII, LE P. Pierre Chaumonot. — *Relations de la Nouvelle France, ann.* 1640, 1641, 1642, 1644, 1649, 1655, 1656, 1657. — *Lettres de la* Vén. M. de l'Incarnation, *p.* 334, 347, 519, 530. — Creuxius, *Histor. Canad., lib.* 4, *p.* 257 ; *lib.* 10, *p.* 748 *et seqq.*

Le même jour de l'an 1662, mourut au diocèse d'Agen, couronnant par un glorieux martyre plus de trente-cinq ans de vie religieuse, le P. Hervé Malvais, aumônier militaire de la Mission Royale de Clairac, massacré en haine de la foi. Entré à l'âge de vingt-neuf ans dans la Compagnie, il s'y était signalé, dès les premiers

jours, par une vigueur à se vaincre, un amour des humiliations et une perfection d'obéissance qui ne se démentirent point jusqu'à sa mort. Mais il brûlait surtout du zèle des âmes. Parvenu à l'âge de soixante ans, après avoir rempli successivement, avec une fidélité exemplaire, les emplois de ministre, de compagnon du Maître des novices, et de Recteur du collège de Rodez : voyant éclater de nouveau toute la fureur des guerres de religion, il sollicita instamment la grâce de se consacrer à l'apostolat des champs de bataille. Là, sous le feu de l'ennemi, ou parmi les horreurs des maladies contagieuses dans les ambulances, aux sièges de Saint-Jean d'Angely et de Montauban, partageant toutes les fatigues et les privations des soldats, il ravit par son dévouement l'admiration de l'armée catholique. Mais la dernière campagne l'avait réduit à un tel excès d'épuisement, qu'il s'était vu contraint d'aller au collège d'Agen prendre quelques jours de repos, lorsque tout à coup il apprit que la petite ville de Clairac était de nouveau menacée par les huguenots : il repartit sur-le-champ.

Au moment où il disait le dernier adieu à ses frères, l'un d'eux, le P. Jean Fournier, vit avec stupeur, ainsi qu'il le déposa plus tard par écrit sous la foi du serment, le visage du serviteur de Dieu brillant comme le visage d'un ange, tel qu'autrefois celui de saint Étienne avait apparu aux Juifs avant son martyre. C'était à n'en pas douter, le reflet de la gloire que Dieu préparait à son serviteur. Depuis longtemps la haine des hérétiques avait en effet voué à la mort le P. Hervé Malvais. Dans un conseil militaire tenu la nuit même qui précéda la prise de Clairac, il fut décidé que tout homme d'armes qui pourrait mettre la main sur le P. Malvais, le massacrerait sans merci. Frappé d'un coup de feu à la

poitrine par le premier calviniste qui l'aperçut, tandis qu'il donnait l'absolution à quelques catholiques accourus vers lui, le saint martyr fut bientôt achevé à coups d'épées, de dagues et de lames, puis dépouillé et laissé nu à terre dans le sang qui ruisselait de ses dix blessures. Mais Dieu veilla sur les restes meurtris de ce témoin fidèle, outragé pour sa gloire ; et plusieurs mois après, le corps déchiré du P. Malvais n'offrait encore aucun signe de corruption.

Cordara, *Histor. Soc. Jesu. part.* 6, *t.* 1, *p.* 374. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 21ª *febr.*, *p.* 105. — Alegambe, *Mort. illust.*, *p.* 321. — Tanner, *Soc. Jesu usq. ad sanguin. profusion. militans*, *p.* 94. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 21ª *febr.*, *p.* 70. — Patrignani, *Menologio*, 21 *febbr.*, *p.* 192. — Prat, *Le discip. de saint François Régis*, *p.* 161-166. — Bonnefoy, s. j., *Histor. Hæresis in Gallia ortæ*, *t.* 2, *p.* 229. — du Saussay, *Supplem. Martyrol. Gallican.*, 21ª *febr.*

XXII FÉVRIER

—

Le vingt-deuxième jour de février de l'an 1771, mourut à Bruxelles, en exil, pour prix de sa fidélité à la Compagnie, le P. Henri Griffet, religieux exemplaire, écrivain distingué, directeur excellent d'un grand nombre d'âmes d'élite qui, même à la cour de Louis XV et dans la famille royale, parvinrent à une très haute perfection. Laissant à l'histoire littéraire le soin d'énumérer et d'apprécier ses nombreux et savants ouvrages profanes, nous devons rappeler ici ceux qui eurent plus directement pour objet la gloire de Dieu, les devoirs du chrétien, la défense de la sainte Église contre l'hérésie et l'impiété. Ils lui valurent, durant plus de vingt ans, la glorieuse haine et les outrages des jansénistes, des philosophes et des libertins. Quiconque recevait alors la pure doctrine romaine, devait embrasser pareillement la doctrine de ce jésuite dans toute son étendue, écrivaient avec une fureur mal déguisée les rédacteurs des Nouvelles Ecclésiastiques; et ce fut dans les livres du P. Griffet que la Vén. Clotilde de France, sœur de Louis XVI et reine de Sardaigne, puisa, au témoignage du roi Charles-Emmanuel, cette connaissance et cet amour de la vie parfaite, qui la fit parvenir à un si haut degré de sainteté. Le Dauphin, père de Louis XVI, ce nouveau saint Louis, comme on l'appelait, dont la mort fut une calamité publique, n'a-

vait pas de plus sûr et de plus fidèle conseiller que le P. Griffet : « Vous savez, lui écrivait-il, que je me suis emparé de votre plume, et que j'en dispose comme si je la tenais moi-même ». Ce fut en effet pour ce prince et à sa demande, que l'infatigable religieux rédigea son « Traité de la Connaissance des hommes », ses « Exercices de piété pour la communion », ses « Méditations sur les principaux devoirs du christianisme ».

Cependant malgré cette haute confiance, le P. Griffet, pas plus que les confesseurs du Roi, de la Reine, de la Dauphine, ne fut épargné par la haine des Parlements contre la Compagnie de Jésus. A quatre reprises différentes, ce vrai fils de saint Ignace avait pris la plume pour défendre sa Mère attaquée, calomniée : et plusieurs arrêts du Parlement condamnèrent ses défenses à être lacérées par la main du bourreau et jetées au feu, « comme injurieuses à la justice, et capables d'en imposer ». Il n'y avait pas en effet d'autre manière d'y répondre : on peut même ajouter qu'elles n'ont rien perdu, depuis plus d'un siècle, de leur à-propos et de leur force. Enfin quand une dernière sentence ordonna au P. Griffet de partir pour l'exil, il allait être opéré de la pierre. Son douloureux état le contraignit à demander un sursis de quelques jours. Mais on lui déclara que, pour l'obtenir, il devait se mettre à la discrétion d'un chirurgien nommé par le Parlement. Le vaillant athlète préféra s'en remettre à la discrétion de Dieu, et partit sans délai, en le bénissant.

Caballero, *Biblioth. Scriptor. Societ. Jesu, supplem.* 2um, *p.* 43. — de Backer, *Bibliothèque...*, *t.* 2, *p.* 266. — Fréron, *L'Année littéraire*, *t.* 2, 1771. — Bouchard, *Notice biographique sur Henri Griffet*, *Moulins*, *in*-8°, 1863. —

Journal de Trévoux, 1748, *févr.*, *p.* 358. — Feller, *édit.* 1839, *t.* 3, *p.* 395. — *Biographie univers.*, *t.* 18, *p.* 478. — *Nouvelle Biographie génér.*, *t.* 22, *p.* 28. — Picot, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiast.*, *t.* 4, *p.* 343. — *Nouvelles Ecclésiastiques*, *ann.* 1747, *p.* 93, 97, 101, 105, 193, 197, 201, 205.

Le même jour, l'an 1653, mourut au collège de Dôle le F. Antoine Courbon, Scolastique, âgé de vingt-huit ans, dont il avait passé onze dans la Compagnie. C'était une vive et parfaite image des Stanislas, des Berchmans et des Louis. Les étrangers proclamaient hautement bienheureuse la Compagnie qui avait de pareils enfants, la ville qui jouissait de leur présence, et les enfants qui recevaient d'eux les premières leçons de vertu. Ses supérieurs et ses frères attestèrent unanimement que jamais il ne l'avaient vu manquer à une seule de nos règles, et qu'ils n'avaient pu même découvrir en lui l'ombre de la plus légère faute. Inaltérablement uni à Dieu par une douce et continuelle oraison, la nuit même semblait ne pas interrompre sa prière, et souvent on l'entendait pendant son sommeil pousser vers le ciel des soupirs enflammés. Le reflet de cette présence de Dieu répandait comme une lumière indéfinissable sur sa modestie, sur ses conversations, sur son enseignement, sur ses repas même et sur ses actions les plus indifférentes ; et l'on ne pouvait s'approcher de lui sans se sentir embrasé d'un plus vif désir d'aimer Notre-Seigneur et de se dévouer pour lui ! Animé du zèle d'un vrai fils de saint Ignace, il ne laissait échapper aucune occasion de porter les âmes à la vertu, surtout les enfants qui lui étaient confiés ; il leur inspirait particulièrement, avec un charme irrésistible, l'amour de la sainte Eucharistie

et de la croix, la dévotion à Notre-Seigneur, à la très sainte Vierge et aux anges, une haine mortelle pour le péché. Et pour étendre aussi loin que possible son apostolat, il avait encore obtenu, par ses pieuses instances, la grâce de faire tous les jours le catéchisme aux pauvres réunis à la porte du collège pendant la récréation de midi.

Lorsqu'il fut atteint de la maladie qui devait briser ses liens et le réunir aux anges, comme il eut le bonheur de l'apprendre par révélation divine, plusieurs de ses frères et son supérieur lui-même s'offrirent comme victimes pour racheter une vie si précieuse ; mais cet angélique jeune homme était mûr pour le ciel. Toute la ville de Dôle accourut pour vénérer ses restes sacrés, lui baiser les pieds et les mains, enlever comme des reliques les lambeaux de ses vêtements et tout ce qui avait été à son usage, et surtout implorer sa puissante intercession auprès de Dieu.

Elog. defunct. Prov. Lugdun. (*Archiv. Rom.*). — Patrignani, *Menolog.*, 22 *febbr.*, *p.* 208.

Le même jour encore, l'an 1709, mourut au collège de Tours, après soixante-cinq ans de vie religieuse, le P. Pierre Caullier, âgé de quatre-vingt-quatre ans, et travaillant encore au salut des âmes avec une ardeur et une constance qui furent la cause de sa mort. Dès sa jeunesse, on avait admiré en lui l'union des saints exercices qui font l'homme intérieur et dévoué par-dessus

tout à l'honneur de Dieu, avec la modestie, le tact parfait et la politesse, qui sont bien souvent le premier appât pour gagner les hommes du siècle. Aussi lorsque le grand Condé témoigna le désir d'avoir près de lui un religieux de la Compagnie pour l'éducation de son fils et de ses neveux, les supérieurs choisirent-ils le P. Caullier, qui justifia leurs espérances. Après avoir achevé sa tâche, ce digne fils de saint Ignace reparut dans les collèges, aussi étranger à l'esprit du monde, aussi fidèle aux moindres observances de la vie commune, et d'une conscience aussi délicate et aussi pure, que s'il eût constamment habité un cloître au lieu d'un palais. Cette régularité exemplaire le fit en effet juger digne, après l'éducation des princes, d'être mis à la tête du noviciat de Rouen, puis des collèges d'Alençon, d'Amiens et de Tours, où il fit régner constamment la paix, l'amour du devoir et la charité. Après avoir gouverné à deux reprises le collège de Tours, dont il fut un des principaux bienfaiteurs, il y remplit, durant les dix-sept dernières années de sa vie, les fonctions de père spirituel, et s'en acquitta comme les saints s'acquittent de tous les emplois que Dieu leur confie : « Toujours prêt à nous entendre », écrivait son dernier supérieur, le P. Philippe Morel, et n'oubliant rien de ce qui pouvait contribuer au salut et à la sanctification des âmes. Pouvait-il disposer de quelques moments libres, il les consacrait, ajoute le même Père, à cultiver de jeunes écoliers et à les former à la vertu. Depuis dix ans, une chute terrible avait réduit le P. Caullier à ne plus franchir le seuil du collège ; mais il se traînait encore au confessionnal et y passait de longues heures, quelle que fût, en plein hiver, la rigueur du froid. Il n'en sortit que la mort dans les veines, mais plein d'une sainte joie et d'une si douce

conformité à la volonté de Dieu que, durant les quinze jours qu'il vécut encore, sa pauvre cellule semblait du matin au soir comme un lieu de pèlerinage, où beaucoup d'étrangers, mais surtout ses frères, venaient apprendre, disaient-ils, comment meurent les saints.

Lettre circulaire du P. Morel *pour annoncer la mort du P. Caullier, Tours,* 23 *févr.* 1709.

XXIII FÉVRIER

—

Le vingt-troisième jour de février de l'an 1709, mourut au noviciat de Paris, où il dirigeait la congrégation des gentilshommes, le P. Étienne du Parc, issu d'une pieuse famille de Normandie. La maison de son père était appelée dans la contrée le refuge des pauvres et l'hospice des religieux ; grâce aux exemples de charité dont il fut témoin dès sa plus tendre enfance, l'amour de Dieu et du prochain s'empara de son cœur avant l'âge des séductions du monde. Externe au collège de Caen, il partageait déjà ses jours de congé entre de pieux pèlerinages où il demeurait en oraison des heures entières, la visite des pauvres honteux et des malades de l'hôpital, les saintes conversations des plus vénérables amis de sa famille, tels que le célèbre P. Eudes, Monsieur de Bernières, et quelques fervents religieux, surtout de l'Ordre de saint Norbert et de la Compagnie.

Une âme si belle ne pouvait hésiter à briser les liens du sang et de la fortune, dès qu'elle sentit l'appel de Dieu à la vie parfaite. Non seulement durant les épreuves du noviciat, Étienne du Parc se montra vraiment insatiable de mortifications et de mépris ; mais dans l'espoir d'être associé, après ses études, aux durs travaux et aux souffrances des apôtres du Canada, il conserva sans altération

dans les collèges les saints exercices de renoncement et de vie crucifiée dont il avait été un si parfait modèle parmi les novices. Il semblait toucher au comble de ses vœux, lorsqu'au milieu de la traversée, une maladie soudaine le réduisit à un tel état d'épuisement, que les médecins exigèrent son retour en France.

Peu d'années après, Dieu lui réservait d'assister de pauvres âmes encore plus abandonnées que des sauvages. Le marquis de Villars, ambassadeur de Louis XIV dans plusieurs cours du nord de l'Europe, demanda pour aumônier d'ambassade le P. du Parc, et le fit ainsi pénétrer jusqu'en Danemark et en Suède, où le petit troupeau des catholiques restés fidèles à Jésus-Christ, n'avait pas un seul prêtre pour le consoler. Le succès d'un si difficile apostolat demandait autant de prudence que de dévouement et d'abnégation. Mais la conversion et la sainte mort de bon nombre de ces pauvres gens, si longtemps abandonnés, dédommagèrent surabondamment le saint religieux de tous les périls et de toutes les peines qu'il affrontait. De retour en France, il fut chargé du gouvernement de plusieurs collèges, entre autres de ceux de Vannes et de Rennes, où la noblesse et le Parlement de Bretagne rendirent des témoignages extraordinaires d'estime et de respect à sa vertu ; puis de la congrégation des gentilshommes, alors très florissante, au noviciat de Paris. Ce fut dans ce dernier emploi, singulièrement cher à son zèle et à sa dévotion pour Notre-Dame, que le P. Étienne du Parc acheva sa sainte carrière. Les nombreux disciples qu'il y forma, nous dit l'auteur anonyme de son éloge, lui rendirent publiquement ce témoignage, qu'il était leur guide et leur maître bien plus par ses exemples que par sa parole. Lui-même il les menait visiter et instruire chaque semaine les prisonniers,

les pauvres et les malades, toujours le premier à servir, à laver, à panser de ses mains les plus rebutants ; toujours le premier à remplir, en un mot, jusqu'à son dernier jour et dans un degré vraiment héroïque, toutes les œuvres de la charité la plus humble et la plus dévouée.

Elogia defunct. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.).

Le même jour de l'an 1620, mourut en odeur de sainteté à Saint-Amour dans le Jura, après cinq années de vie religieuse, le jeune Frère Scolastique Louis Frèredoux, de la Province de Lyon. C'était véritablement une âme angélique ; comme il en fit l'aveu à son confesseur, jamais une image moins pure ne s'était même offerte à sa pensée, tant son cœur était étranger à toute contagion des choses humaines. Dès qu'il connut, bien jeune encore, la vie de saint Louis de Gonzague, il le prit pour modèle et pour protecteur auprès de Jésus et de Marie, se forma un recueil de ses plus beaux traits de vertu pour les imiter, et composa même en son honneur un petit office qu'il récitait chaque jour avec ferveur, lui demandant de marcher sur ses traces. Profondément humble de cœur, il se faisait une joie de remplir les plus bas offices de la maison; et plus d'une fois on l'aperçut baisant, lorsqu'il se croyait seul, à l'exemple de sainte Catherine de Sienne, la trace de ses pères et de ses frères, remerciant avec effusion Notre-Seigneur de l'avoir appelé à une si sainte Compagnie. Un mot recueilli de ses lèvres peu avant sa mort, et qui n'était point la vaine expression d'une

ardeur d'enfant, mais le fidèle résumé de sa trop courte vie, fait entrevoir à quel degré de perfection était parvenu cet enfant : « Je sens qu'en vérité j'aime mieux ici-bas être privé de tout soulagement et de toute joie ou me sentir en proie aux plus vives douleurs du corps et de l'âme, que de rien faire qui puisse tant soit peu déplaire à mon Dieu ou de rien omettre qui lui plaise ».

Nadasi, *Ann. diev. memorab., p.* 107. — Id, *Pretiosæ occupationes morientium in Soc. Jesu, p.* 216. — Drews, *Fasti Societ. Jesu,* 23ª *februar., p.* 73.

XXIV FÉVRIER

—

Le vingt-quatrième jour de février de l'an 1679, mourut saintement à Marseille le P. François Rigordi, le premier Jésuite français qui pénétra en Perse, vers le milieu du dix-septième siècle, et obtint un décret du roi Schah-Abbas II pour établir « en la ville royale d'Ispahan et la sainte ville de Chiraz, une église et une maison de la Compagnie de Jésus ». Lui-même nous a conservé le récit de ses longs et rudes voyages, où l'on peut voir ce qu'avaient à souffrir les hommes apostoliques des missions du Levant, même en dehors des temps de persécution. Dès son arrivée en Syrie, il lui avait fallu, pour gagner Alep, suivre à pied pendant cinq jours une caravane ; et pour ne pas demeurer en arrière, dans cette contrée inconnue, au risque de périr de faim ou de tomber entre les mains des pillards du désert, il avait dû chaque nuit, durant plusieurs heures, se tenir par les mains à la queue d'un chameau, qui le traînait souvent au travers des pierres et des épines. Fondateur de notre mission de Saïda, il y fut atteint de la peste, en se dévouant au salut des pauvres moribonds ; mais Dieu le conserva pour d'autres épreuves.

Son intrépidité l'ayant fait choisir pour préparer les voies à la

mission de Perse, il n'y parvint, à travers l'Arabie déserte, la Mésopotamie et la Chaldée, qu'au prix de souffrances incroyables. Aussi dans la touchante dédicace de sa relation, il remercie affectueusement son ange gardien, auquel il la consacre comme au fidèle compagnon de toutes ses courses, de lui avoir cinq fois et par une intervention visible sauvé la vie. C'était à lui qu'il s'adressait dans tous ses embarras et tous ses périls, et il célébrait alors le saint sacrifice en action de grâces de ce qu'au jour de la rébellion de Lucifer, ce bienheureux esprit était demeuré fidèle à Dieu. Parmi plusieurs traits signalés de cette merveilleuse protection, le vaillant apôtre rappelle comment, après avoir traversé l'Euphrate, se trouvant épuisé de forces la veille du jour où la sainte église honore le grand apôtre de l'Orient, saint François Xavier, il crut qu'il allait expirer dans un dénuement et un abandon semblable à celui de son héroïque modèle ; s'étendant au pied d'un arbre, les mains jointes, les yeux au ciel, il s'offrit en victime à l'amour divin. Mais tandis qu'il n'attendait plus que la mort, son cher et fidèle gardien fit soudain retentir à ses oreilles la même parole qui avait ranimé jadis le prophète Élie : « Lève-toi, il te reste une longue route à parcourir » ; et à l'heure même il se releva plein de vigueur et de courage. Revenu en France par l'Arménie, la mer Caspienne, la Moscovie et la Pologne, pour rendre compte de l'heureux succès de sa mission, François Rigordi se préparait à regagner la Perse, et à y consumer le reste de ses jours au service des âmes. Mais contraint par l'obéissance et par la charité de ses supérieurs à s'accorder enfin un peu de repos, il fit bien voir à quel degré il n'avait cessé d'unir constamment la vie intérieure au travail épuisant de ses courses apostoliques : car jusqu'à sa bien-

heureuse mort, il ne trouvait point de plus doux repos, disent nos annales, que près de Jésus dans le sacrement de son amour.

Rigordi, *Peregrinationes apostolicæ R. P. Franc. Rigordi ex Soc. Jes.*, *Massiliæ* 1652 ; *nouvelle édit. par le P. Carayon*, 1874. — Carayon, *Bibliographie histor. de la Compagnie de Jésus*, *n.* 2503. — Villotte, *Voyages d'un missionn.*, *p.* 132. — *Elog. defunct. Prov. Lugdun. (Arch. Rom.).* — Besson, *La Syrie et la Terre Sainte*, *nouvelle édit.*, 1862, *traité* 6e, *p.* 126. — *Lettres édifiant.* (1780-81), *t.* 1, *p.* 216.

Le même jour, l'an 1657, mourut dans une heureuse et sainte vieillesse le P. Vital Théron, cher à toute la Province de Toulouse, dont il avait été le modèle et le père. Dès l'âge de huit ans, il avait mis son innocence sous la protection de la sainte Vierge, en se consacrant à son service avec une ferveur qui ne se démentit jamais. On admirait surtout en lui une docilité d'enfant à l'égard de ses supérieurs ; bien peu de religieux l'égalèrent dans la simplicité et l'esprit de foi avec lesquels il semblait apercevoir visiblement en eux la personne même de Notre-Seigneur Jésus-Christ. A ce caractère d'un véritable enfant de saint Ignace, il joignait un grand amour pour les Constitutions de notre Bienheureux Père, dont il faisait comme l'âme de son gouvernement et de toute sa vie. Le P. Vital Théron se fit également remarquer par son talent pour l'éloquence et la poésie : pendant plus de cinquante ans, il prêcha la parole divine avec éclat dans tout le midi de la France ; ses œuvres poétiques faisaient l'admiration du célèbre Balzac ; mais

il ne consacrait sa verve qu'à des sujets patriotiques ou religieux, seuls capables de l'inspirer ; particulièrement à Notre-Seigneur, le plus doux objet de ses pensées, et dont il chanta l'enfance divine, la vie humble et silencieuse, les travaux, les douleurs et les gloires avec un rare talent. Parvenu à l'âge de plus de quatre-vingts ans, il conservait encore toute la ferveur de sa jeunesse ; et tout chargé des mérites d'une si longue et si sainte vie, il s'endormit enfin de la mort des justes, après avoir passé soixante-dix ans dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth. Script. Societ. Jesu, p.* 784. — de Backer, *Bibliothèque.., t.* 6, *p.* 711. — Balzac, *t.* 2, *Entretiens, Entret.* 6, *ch.* 2, *p.* 342, *Paris, Lecoffre*, 1854.

XXV FÉVRIER

—

Le vingt-cinquième jour de février de l'an 1655, mourut à Marseille, après soixante-deux ans de vie religieuse, le F. Philippe Le Fort, l'un des plus saints Frères Coadjuteurs de la Province de Lyon. Toujours priant et travaillant, profondément humble et mort à lui-même, portant nuit et jour en son corps, autant que l'obéissance le lui permettait, la mortification de Jésus-Christ, il n'avait eu, pendant quarante ans de suite, d'autre lit que la terre, une planche ou un escabeau ; et à deux reprises différentes, il s'était exposé à la mort, avec une rare intrépidité, en temps de peste. La lecture assidue et la méditation, aux pieds de Notre-Seigneur, des règles de son degré et de son office, faisaient vraiment de lui la vivante image du portrait des Coadjuteurs tracé par saint Ignace ; et l'on allait jusqu'à dire de lui qu'il n'avait pas une pensée ou un mouvement qui ne fût conforme à cet idéal. Enfin, la ville de Marseille était tellement embaumée des vertus du F. Philippe Le Fort, que le jour de ses funérailles, quand le corps du saint, comme

on l'appelait, fut exposé aux regards du peuple, tous les efforts des Pères de la Résidence furent impuissants à modérer les flots de la multitude qui se précipita sur lui, et lui enleva, comme des reliques, non seulement des lambeaux de ses vêtements, mais jusqu'à ses ongles et ses cheveux.

Elogia defunct. Prov. Lugdun. (*Archiv. Rom.*). — Drews, *Fasti Societ. Jes.*, *p.* 75. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 25ª *febr.*, *p.* 111.

XXVI FÉVRIER

—

Le vingt-sixième jour de février de l'an 1640, mourut à Paris le P. César-François de Haraucourt de Chambley, d'une des quatre grandes familles de Lorraine que l'on appellait les *grands chevaux* et qui toutes donnèrent quelques-uns de leurs membres à la Compagnie. Ce ne fut pas sans de vives luttes, avant et pendant son noviciat, que César de Haraucourt vint à bout de s'enrôler sous l'étendard de saint Ignace. Mais les combats de la chair et du sang ne firent que mieux ressortir la trempe héroïque de son caractère et de sa vertu. Sa belle-sœur, l'une des premières dames de la Cour, l'ayant rencontré un jour, dans les rues de Nancy, vêtu d'une pauvre robe d'acheteur qu'on appelait au noviciat la robe nuptiale, et portant sur ses épaules un large panier rempli de viande de boucherie, fit une telle scène de cris et de larmes, que le palais et la ville tout entière en furent émus. Mais quand elle vint peu après décharger son indignation sur le Père Maître des novices et sur le jeune religieux qui, disait-elle, déshonorait ainsi sa famille, celui-ci, sans autre réponse, se contenta de sourire, charmé de devoir à sa sœur ce surcroît d'humiliation.

Une intervention à peu près semblable réussit, quelques années plus tard, à lui dérober l'espoir du martyre de la charité : sur les instances de hauts et puissants personnages, les supérieurs du P. de Haraucourt révoquèrent la permission qu'il avait reçue de se dévouer au service des pestiférés. S'adressant alors au P. Général, il obtint l'autorisation de passer dans la province d'Aquitaine et de s'y consacrer au dur et périlleux apostolat des populations hérétiques, parmi lesquelles il recueillit les fruits les plus consolants. Dans son histoire de l'Université de Pont-à-Mousson, le P. Nicolas Abram nous a conservé un trait admirable de l'humble et intrépide charité de ce vrai fils de saint Ignace. « Un des-Nôtres, dit-il, atteint d'une sorte de frénésie, croyait avoir reçu la mission divine de tuer le plus grand nombre possible de prédestinés, afin de hâter leur entrée au ciel. Pas un de nos Pères et Frères ne se croyait en sécurité près de lui, et l'on demandait hautement qu'il fût enfermé. Le P. de Haraucourt, alors professeur de philosophie, émit presque seul un avis contraire et demanda qu'on lui confiât le soin du pauvre insensé, espérant à force de douceur le ramener à la raison. Il s'établit donc dans la même chambre que lui, plaça son lit près du sien, se fit à la lettre son serviteur. Il serait long de raconter, ajoute ici le narrateur, ce que son industrieuse tendresse ne se lassait pas de faire, jour et nuit, pour ce membre souffrant de Jésus-Christ, sans aucun résultat sensible de ses efforts ». Il fallut enfin, par prudence, soumettre cet infortuné au traitement des fous et le retenir sous les verrous. Mais alors même et sans se rebuter, l'homme de Dieu obtint encore de passer près de lui les heures du jour qu'il ne donnait pas à ses élèves, et de deux nuits l'une sur un matelas étendu à terre, jusqu'à ce que la

vertu des remèdes naturels ou surnaturels eût enfin triomphé d'une si redoutable hallucination.

ABRAM, *L'Université de Pont-à-Mousson, éditée par le P. Carayon, l. 7, p.* 483-488. — SOTUELLUS, *Biblioth. Script. Soc. Jes., p.* 126. — D. CALMET, *Biblioth. de Lorraine, p.* 475.

Le même jour de l'an 1723, mourut à Beaugency, où il était allé prêcher le carême, le P. AUGUSTIN LE BLANC, homme d'un grand cœur, toujours prêt, durant plus de cinquante ans de vie religieuse, à se dévouer sans réserve, n'importe dans quel poste ou dans quel pays, et d'une obéissance si souple, qu'il fut appelé à bon droit la ressource de ses supérieurs. Ceux-ci en profitèrent largement, pour l'honneur de Dieu et le bien des âmes, sûrs de ne jamais rencontrer en lui le plus léger signe de répugnance ; peu de semaines avant sa mort, il espérait, disait-il à l'un d'eux en lui rendant humblement compte de son âme, que Dieu le recevrait dans sa miséricorde, parce qu'à défaut d'autre mérite, il avait du moins, croyait-il, toujours obéi. Cette obéissance parfaite l'avait ballotté tour à tour d'une extrémité de la terre à l'autre, vers les îles de l'Archipel, à Constantinople, en Arménie, en Perse, puis de l'Orient au Canada ; et elle le trouvait encore, peu avant sa mort, malgré ses soixante-douze ans, prêt à s'embarquer pour les Antilles ; elle lui avait fait dévorer les difficultés de tant de langues différentes et braver avec joie à plusieurs reprises les persécutions, les fers et

la mort. Elle lui semblait même si naturelle, si présente au cœur et à la mémoire, qu'après avoir parcouru tant de contrées, changé tant de fois d'habitudes, dès qu'il retrouvait une maison de la Compagnie, il rentrait comme sans effort dans toutes les observances de la vie commune, ne voulait aucune dispense et offrait aux jeunes religieux l'image d'une inaltérable régularité.

Enfin toutes les vertus dont l'ensemble fait « un homme vraiment religieux », selon l'expression de son supérieur, une pureté angélique, un travail incessant, l'amour du dénuement, de l'humiliation, de la pénitence, de l'union à Dieu par la prière, brillaient dans toute sa conduite du plus vif éclat ; et les étreintes de la mort, qui le firent tomber soudainement, près du saint tabernacle, au pied de l'autel, chez les Ursulines de Beaugency, pendant qu'il se préparait à offrir le saint sacrifice, parurent moins un sujet de tristesse que l'appel de Notre-Seigneur lui-même à son serviteur, au jugement des témoins de sa vie.

Lettre circulaire du P. Gramain *sur la mort du P. Le Blanc, Orléans, 27 févr.* 1723 *(Arch. dom.). — Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.).*

Le même jour encore de l'an 1670, mourut à Rouen le P. Jean Canaye, né à Paris en 1594 et entré dans la Compagnie en 1611. Il fut le plus célèbre de nos aumôniers militaires, durant la première moitié du règne de Louis XIV. Il partagea, pendant vingt-

deux ans, toutes les fatigues de la guerre sur les champs de bataille, dans les hôpitaux, dans les tranchées, constamment aimé des soldats, auxquels il apprenait, par ses exhortations et son exemple, à rendre leurs souffrances méritoires pour le ciel. Lorsque la ville de Dunkerque fut enlevée aux Espagnols en 1658 et cédée pour un temps à l'Angleterre, le cardinal Mazarin exigea par une clause spéciale que le P. Jean Canaye y demeurât pendant les quatre années de l'occupation étrangère, avec le titre de *Rerum catholicarum moderator,* afin de protéger la foi des habitants. En face de l'hérésie et du drapeau britannique, il remplit ce poste de confiance avec tant de zèle et de succès, qu'il ne se trouva que des catholiques à Dunkerque, lorsque Louis XIV rentra en possession de cette ville après la paix des Pyrénées. A plus de soixante-dix ans, le P. Canaye accompagnait encore nos armées dans les guerres de Flandre, veillant jour et nuit avec les soldats, au plus fort de la fatigue et du danger; et le Roi, qui avait fait ce dernier appel à son dévouement apostolique, en témoigna hautement son admiration.

Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jesu, p.* 431. — Rybeyrète, *Scriptor. Prov. Franc., p.* 151. — Crétineau-Joly, *Hist. de la Comp. de Jésus, t.* 4, *liv.* 5, *p.* 303.

XXVII FÉVRIER

—

Le vingt-septième jour de février de l'an 1658, mourut au collége de Vannes le P. Jean Rigoleuc, homme d'une perfection consommée, d'une science éminente des voies de Dieu, et l'émule des grands apôtres de la Bretagne au dix-septième siècle, par la sanctification du clergé breton. Doué de talents très distingués, d'un rare génie pour l'éloquence, d'un cœur généreux, mais d'une imagination ardente et mélancolique, dont la complète soumission à tous les mouvements du Saint-Esprit devait lui coûter bien des luttes, Jean Rigoleuc conçut dès son enfance la forte résolution d'être un saint. Jeune écolier au collège de Rennes et bientôt admis dans la congrégation de la sainte Vierge, il ressentait dès lors une horreur si vive du péché, qu'il eût voulu, disait-il, l'exterminer sur toute la face de la terre. Durant le temps des vacances, dans la petite ville de Quintin, où il était né, une grande partie de la jeunesse se réunissait autour de lui, chez un de ses amis, les jours de fêtes, pour l'entendre parler du mépris du monde, de l'amour de Dieu, de la fréquentation des sacrements, et même des saintes pratiques de la pénitence et de l'oraison : ce qu'il faisait avec tant de ferveur et tant de fruits, dit le P. Champion son historien, que pour assister à ces assemblées, on laissait volontiers le jeu et la

danse. Lui-même plus tard, se retrouvant avec trois de ses nièces dans la petite chambre où, durant sa jeunesse, il avait épanché toute son âme aux pieds du Sauveur : « Vraiment, il me semble, leur dit-il, que mon cœur a battu de plus d'amour ici pour Notre-Seigneur, que nul autre, jamais et en aucun lieu, pour aucune créature ! » Néanmoins Dieu permit qu'une appréhension si vive le saisît, à la veille de son départ pour entrer dans la Compagnie de Jésus, qu'il lui semblait aller à la mort. Mais son amour était plus fort et plus invincible que la mort et que l'appréhension même de l'enfer, comme il le fit voir à plusieurs reprises, quand Dieu, pour éprouver sa fidélité, voulut qu'à la fin de sa sainte vie, il portât, six années entières, l'impression désolante qu'il était au nombre des réprouvés.

Presque au début de sa vie religieuse et pendant ses années d'étude et d'enseignement, il avait contracté la sainte habitude de ne jamais recevoir le corps de Notre-Seigneur sans offrir quelque sacrifice, de ceux qui pouvaient alors lui coûter le plus. Or une fois entre autres, avant son élévation au sacerdoce, il reçut en retour, pendant trois jours de suite, un très riche don des vertus infuses et une surprenante liberté de cœur pour en produire les actes comme par instinct, tout le reste de sa vie. Une âme si bien préparée à toutes les opérations de l'Esprit divin, allait trouver, pendant son troisième an, un maître digne d'elle et capable de la conduire aux plus hauts sommets de la sainteté, dans la personne du P. Louis Lallemant. Jean Rigoleuc comprit alors ce qu'il nous a laissé dans ses écrits, comment un religieux vraiment intérieur rend plus de gloire et de service à Dieu, par son travail durant une seule heure, que de bons ouvriers, d'une vertu com-

mune, par toute leur activité naturelle en plusieurs années. Les âmes qu'il guida plus tard suivant cet esprit, même d'humbles servantes, comme la *bonne* Armelle si célèbre à Vannes, méritèrent d'être signalées comme de vrais prodiges de sainteté.

Mais la grande œuvre apostolique à laquelle Dieu avait prédestiné le P. Rigoleuc, fut la sanctification du clergé breton. Atteint d'une dangereuse maladie et presque aux portes de la mort, malgré l'ardent désir qui le consumait d'aller jouir de la vue de Notre-Seigneur, il s'offrit à lui, par l'entremise de saint Corentin, pour consacrer aux prêtres et à la jeunesse qui se destinait au sacerdoce, tout ce que la bonté divine voudrait lui donner encore de force et de vie. Or à l'instant même, le saint évêque lui fit entendre ces paroles : « Lève-toi donc, instruis désormais les prêtres à s'acquitter dignement de leur saint ministère » ; et soudain le mourant se releva plein de santé. A partir de ce jour, autant que le lui permit l'obéissance, Jean Rigoleuc ne vécut plus que pour ce nouvel apostolat. Rien n'est plus touchant que les détails recueillis par son biographe des saintes industries de sa charité pour gagner le cœur de tous les prêtres, leur faire concevoir la plus haute idée du caractère sacerdotal, ranimer leur ferveur par les Exercices de saint Ignace, leur enseigner à faire le catéchisme, à prêcher et à confesser. On peut dire, sans aucune exagération, que le P. Rigoleuc, au collège de Vannes, fit pour le clergé breton de plusieurs diocèses, et avec des fruits non moins merveilleux, tout ce que faisaient dans le même temps les Pères Maunoir et Bernard pour le pauvre peuple de la Cornouaille.

La joie des élus devait couronner une vie si belle. Dieu avait montré de loin à une âme sainte qu'il favorisait de ses plus inti-

mes secrets, le trône destiné à Jean Rigoleuc dans le ciel, comme autrefois au bienheureux Alphonse le trône de Pierre Claver. Toutefois les terreurs de sa réprobation, qui torturaient son âme depuis six ans, ne lui laissaient entrevoir la mort qu'avec tremblement. Assisté dans ses derniers jours par son saint ami, le P. Vincent Huby, l'humble malade en profita pour revoir avec lui, dans l'amertume de son âme, toutes les négligences qu'il se reprochait d'avoir commises par rapport à chacun des devoirs de sa vocation et des commandements de Dieu et de l'Église. Mais tandis qu'il multipliait ses actes d'horreur du péché, de douleur, et d'amour divin, soudain, au plus fort de ses angoisses, Notre-Seigneur daigna le rassurer par ces consolantes paroles : « Ridebis in die novissimo ; tu te réjouiras au jour de ta mort ». Et quand ce bienheureux jour fut venu, le saint mourant vit descendre la Reine des anges, qui venait recevoir son âme pour la présenter au trône de Dieu.

Pierre Champion, *La Vie du P. Jean Rigoleuc, S. J.* — Patrignani, *Menologio*, 27 *febbr.*, *p.* 237-243. — Cassani, *Varones illustres*, *t.* 3, *p.* 189-217. — Tresvaux, *Vies des Saints de Bretagne*, *t.* 4, *p.* 272.

XXVIII FÉVRIER

—

Le vingt-huitième jour de février de l'an 1654, mourut au collège de Poitiers le P. Jean Bonnet, vénéré, dit son biographe, comme un homme très cher à Dieu, dans toute la Province d'Aquitaine. La sainte Eucharistie était pour lui, par excellence, la source de toute lumière et de tout amour ; et non seulement son âme très pure, mais toutes les âmes que lui confiait le Saint-Esprit, s'y désaltéraient à longs traits. Avec l'autorisation expresse de ses supérieurs, il demeurait chaque jour une heure à l'autel, souvent hors de lui, ravi en extase, recevant du Sauveur, qu'il tenait en ses mains, les communications les plus intimes. L'histoire de l'Ordre de Notre-Dame en a conservé le souvenir ; et nous lisons dans le P. Nadasi que, durant ses travaux pour la conversion du Béarn, il apprit ainsi, à ce qu'on pense, les secrets desseins des hérétiques pour s'emparer de la ville d'Oloron, qui lui fut redevable de son salut. Du reste à l'exemple de saint Ignace, il n'entreprenait rien, ne conseillait rien, sans distinction de grande ou de petite chose, qu'après en avoir conféré d'abord avec Dieu. Malgré tous ses soins à cacher l'abondance des grâces célestes dont il était favorisé, on l'entendit plus d'une fois, à son insu, parler à Notre-Seigneur

comme face à face, et paraissant écouter la réponse qu'il venait solliciter.

Sa plus douloureuse épreuve ici-bas était de voir offenser Dieu ; il répétait souvent à ses auditeurs : « Est-il bien possible à une âme d'aimer véritablement Jésus-Christ, sans lui faire amende honorable et lui offrir, par quelque œuvre de pénitence, l'expiation et la réparation de l'ingratitude des pécheurs » ? Quant à ce qui touchait à sa propre personne, rien n'était capable de l'affliger, grâce à la sainte et constante habitude qu'il avait prise dès sa jeunesse, de tout recevoir, sans exception, comme de la main et du cœur de Dieu. Enfin, plusieurs années avant sa mort, la voix publique avait donné au P. Bonnet le nom de maître et de père des saints, tant était grand le nombre d'âmes vraiment saintes, dans les cloîtres, dans le clergé, dans les familles chrétiennes au milieu du monde, qui étaient parvenues sous sa conduite aux plus éminents degrés d'oraison, de renoncement à elles-mêmes, de pureté, de zèle et d'amour divin.

Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 28ª *febr.*, *p.* 114. — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jes.*, *p.* 424. — *Litter. ann. Provinc. Tolos. (Archiv. Rom.).* — *Histoire de l'Ordre des Religieuses Filles de Notre-Dame*, *Poitiers* 1697, *t.* 1, *p.* 186.

Le même jour, l'an 1715, le P. Jérome de Gonnelieu mourut dans notre maison professe de Paris, à l'âge de soixante-quinze ans, dont il avait passé cinquante-huit dans la Compagnie. Prédicateur célèbre et directeur insigne dans les voies de la perfection,

ne parlant que de Dieu et toujours avec force et onction, il fut à Paris, pendant près de quarante ans, l'oracle de presque toutes les communautés religieuses et d'une multitude d'âmes qui parvinrent sous sa conduite à une haute sainteté. Il était lui-même un modèle des plus héroïques vertus, mort à tout, excepté à Dieu et aux âmes; d'une pureté de vie où l'on avait peine à découvrir la plus légère imperfection, et d'une délicatesse de conscience qui le ramenait chaque jour aux pieds de son confesseur: d'un amour pour la dépendance religieuse, l'humiliation et la mortification corporelle, que la vieillesse ne put jamais affaiblir; enfin d'une ardeur à faire connaître et aimer toujours davantage Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui ne consentit jamais à s'accorder un peu de repos, et remplissait par des missions de campagne tout l'intervalle qui séparait ses retraites, ses carêmes et ses avents. Dieu semble avoir donné à ses livres de piété la même bénédiction qu'à sa parole et à son exemple. Ses pratiques « de la vie intérieure et de la présence de Dieu », ses instructions « sur la confession, la communion, la prière, et sur le Sermon de Notre-Seigneur après la Cène », et surtout les prières et les pratiques qu'il a composées pour tous les chapitres de l'Imitation de Jésus-Christ, font toujours les délices des âmes pieuses et produisent encore aujourd'hui des fruits abondants de sainteté.

Lettre circulaire du P. DE LAISTRE *sur la mort du P. de Gonnelieu. Paris. 2 mars* 1715 *(Arch. dom.).* — *Elogia defunct. in Prov. Franc. (Arch. Rom.).* — BOERO, *Menol., 28 febbr., p.* 524.

XXIX FÉVRIER

—

Le dernier jour de février, mourut à Tours en 1717, après vingt années de vie religieuse, le F. Coadjuteur Guillaume le Fèvre, vénéré de ses supérieurs eux-mêmes comme un saint. Avant de s'enrôler sous l'étendard de saint Ignace vers l'âge de trente-deux ans, il s'était montré dans les camps vaillant homme de guerre, et croyait ne pouvoir assez témoigner sa reconnaissance à Notre-Seigneur et à Notre-Dame, qui l'avaient préservé des plus mortels périls du corps et de l'âme. Sa constance à ne reculer devant aucun genre de travail ou de sacrifice dans la Compagnie, fit bien voir qu'il n'y était pas venu chercher le repos. Dès qu'il eut formé le projet de renoncer au monde, il chercha d'abord dans quel Ordre il lui serait plus facile de satisfaire son attrait pour la vie intérieure et la pénitence, attrait qui ne s'affaiblit jamais en son âme et dont il donna jusqu'à sa mort de rares exemples. Mais quand il eut reconnu que le Sauveur l'appelait à sa Compagnie, rien ne l'emporta plus à ses yeux sur les plus légères exigences de ses règles, de son office et des ordres de ses supérieurs. Chargé à peu près constamment de l'emploi d'acheteur, le plus opposé peut-être à ses goûts de recueillement et de solitude, il avait écrit de sa main et observait à la lettre cette maxime : « Mon devoir

essentiel est de bien faire mon emploi pour Dieu. Quand j'y aurai satisfait, je ferai mes prières de dévotion ». Mais en réalité, il priait sans cesse ; et les intérêts matériels, dont il s'occupait avec tant de sollicitude, suspendaient à peine pour lui le saint exercice de la présence de Dieu.

On aurait peine à croire jusqu'à quel degré ce serviteur fidèle portait sa vigilance à ne rien laisser perdre des grâces qu'il recevait de Notre-Seigneur. « J'ai trouvé, écrivait son supérieur peu après sa mort, un détail merveilleux de son intérieur, dans un livre écrit de sa main, où il se rendait compte de son avancement dans la vertu, l'ordre qu'il s'était prescrit pour ses actions, l'esprit dont il les animait, ses combats, ses victoires, ses comptes de conscience, ses examens généraux et particuliers, ses mortifications et ses prières », humble et touchant mémorial qui révélait une âme toute sainte. Réduit, dans les derniers mois de sa vie, à un épuisement irrémédiable, Guillaume Le Fèvre essayait encore de rendre quelque service à ses frères ; et lorsqu'il était à bout de force, il ne cherchait un peu de repos qu'auprès de Notre-Seigneur dans son tabernacle ; et quand, la veille de sa mort, on lui apporta le saint viatique, ce fut à genoux qu'il voulut pour la dernière fois recevoir son Dieu.

Lettre circulaire du P. Morel *sur la mort du F. Le Fèvre, Tours, 5 mars* 1717 (*Arch. dom.*).

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE FRANCE.

Ier MARS

Le premier jour de mars, mourut à Dôle, en 1819, à l'âge de quarante-neuf ans, le P. Léopold Boissard, du diocèse de Besançon, premier Procureur de Province en France après le rétablissement de la Compagnie et premier Recteur du collège de Forcalquier. Lorsque la constitution civile du clergé, bientôt suivie de la Terreur, ouvrit pour l'Église de France l'ère des emprisonnements et des massacres, Léopold Boissard n'avait que vingt ans; mais il n'en demeura pas moins inébranlable ni moins fidèle à sa vocation sacerdotale, et n'hésita pas, aux plus mauvais jours, à se rendre en Suisse pour y recevoir les ordres sacrés. C'était se vouer tout à la fois à Dieu, au salut des âmes et à l'échafaud. Aussi quand il franchit de nouveau la frontière, armé de la force du Saint-Esprit, le nouveau prêtre s'arrêta et se recueillit un moment pour offrir

au Sauveur le sacrifice de sa vie, s'il lui plaisait de l'accepter, puis il se rendit à Dôle pour y exercer le saint ministère sous un nom et sous un vêtement empruntés. Là, jusqu'à l'apaisement décisif de la tourmente révolutionnaire, son zèle, sa prudence et sa charité furent la principale consolation des âmes fidèles, et assurèrent le bonheur d'une mort chrétienne à un grand nombre de malades et de prisonniers.

Un de ses plus ardents désirs était de se voir prisonnier lui-même et livré au bourreau pour prix d'un si bel apostolat. Il portait aux martyrs une sainte envie. Mais il se fût reproché sévèrement la moindre imprudence, capable de compromettre le salut des âmes en le faisant tomber entre les mains de ceux qui le cherchaient. C'était la nuit, souvent après de longues heures d'immobilité dans quelque cachette obscure et infecte, qu'il célébrait devant un petit troupeau choisi le saint sacrifice, ou parcourait les villages voisins pour y porter la grâce des sacrements. Plusieurs fois, une providence merveilleuse le déroba seule aux plus grands dangers. Sachant un jour qu'on venait de l'appeler auprès d'un moribond, trois scélérats se mirent en embuscade, bien résolus de le précipiter d'un troisième étage. Mais en entendant derrière une porte les touchantes exhortations de l'homme de Dieu, qui faisaient tressaillir de joie le pauvre agonisant, et l'accent des bénédictions que celui-ci prodiguait au saint prêtre, ils se sentirent le cœur tellement changé, que soudain ils se retirèrent, sans lui laisser soupçonner leur complot. La prédiction du Sauveur à ses disciples, que leurs amis et leurs proches les trahiraient, devait aussi s'accomplir pour le P. Boissard. Un de ses parents le dénonça aux agents révolutionnaires, et il fut jeté en prison. Mais bientôt ren-

du à la liberté, il se vengea du traître comme savent se venger les vrais disciples de Jésus-Christ, en secourant, durant plusieurs années, l'indigence de ce misérable par ses aumônes, et en veillant après sa mort sur l'éducation de son fils. Neuf ans d'une pareille vie, qui rappelait si bien celle des apôtres cachés dans les catacombes, avaient mérité au P. Boissard une glorieuse couronne. Dix-sept ans de vie religieuse allaient mettre le comble à sa perfection.

Aussitôt après le Concordat, dès que l'exercice journalier du saint ministère n'offrit plus les mêmes souffrances, il se réunit aux Pères de la Foi, pour porter du moins le joug de l'obéissance ; et dans un âge déjà mûr, il atteignit bientôt le plus haut degré de cette vertu, à laquelle le saint fondateur de la Compagnie promet de reconnaître ses plus chers enfants. Les étrangers même qui le soignèrent dans sa dernière maladie, en étaient dans l'admiration. Sentant que les prescriptions des médecins ne faisaient qu'irriter son mal, il s'y soumettait néanmoins avec la docilité d'un enfant, bien décidé à ne consulter ni ses goûts ni ses répugnances ; et loin de témoigner le désir de quelque aliment particulier, il regardait toujours comme les meilleurs ceux que la charité ou l'obéissance lui présentaient ; « son goût seul, ajoutait-il, ne valait plus rien ». Recteur du collège de Roanne, dont l'arrachèrent les persécutions du premier empire, novice du P. de Clorivière dès le mois de juillet 1814 et chargé de pourvoir aux besoins temporels de la Compagnie renaissante en France, le P. Boissard, par son dévouement et par ses souffrances, pouvait être appelé le martyr de la charité fraternelle.

Depuis près de quinze ans, Dieu l'éprouvait par de cruelles et incessantes douleurs de foie. Souvent au milieu des crises les plus

violentes, on l'entendait s'écrier avec ferveur : « Oh ! que le bon Dieu me fait de grâces » ! Il avait senti les premières atteintes du mal pendant qu'il était Recteur de Roanne, et il se plaisait parfois à répéter : « Vraiment la maladie est une bénédiction toute particulière pour un supérieur ; car elle lui enseigne à compatir aux douleurs de ceux dont il est le père, et le rend attentif à les soulager ». Les voyages qu'il fit, en qualité de Procureur, pour la fondation de nos collèges, achevèrent de l'épuiser. Il gouvernait depuis peu de temps celui de Forcalquier, lorsque les médecins furent d'avis de le renvoyer à Dôle pour essayer de réparer ses forces. Mais Notre-Seigneur l'y ramenait en réalité pour consommer sa vie là où il avait le plus travaillé à sa gloire. C'était une dernière bénédiction dont allaient profiter, durant onze mois, bon nombre d'âmes ferventes et généreuses qu'il fit avancer à grands pas dans les voies de Dieu. Révéré comme un saint, mais aussi humble que patient, « si l'on savait ce que je vaux, disait-il les larmes aux yeux, on me jetterait, quand je serai mort, sur un fumier ». Il demandait à Dieu d'expirer dans les bras de la Compagnie, son pieux désir fut exaucé. A la veille de rendre le dernier soupir, il tressaillit de joie en voyant arriver deux de ses frères ; et quand il eut remis à Dieu son âme héroïque, l'un d'eux, le P. Charles Gloriot, écrivait dès le jour suivant : « Cette mort est vraiment pour la ville de Dôle un deuil public. Mais je ne puis que bénir Dieu de m'avoir rendu témoin de la mort d'un saint ».

Guidée, *Vie du P. Joseph Varin* (2ème *édit.*), *p.* 203 *(note)*. — *Lettre circulaire du* P. Simpson *sur la mort du P. Boissard, Paris, 6 mars* 1819. *(Cette lettre renferme un extrait de celle du P. Gloriot).*

* Le même jour moururent saintement les PP. Martin Doujat à Bourges en 1607, Jean Maltrait à Toulouse en 1662, et Armand de Montesquieu à la Flèche en 1714.

Le P. Martin Doujat avait vu deux de ses frères, Nicolas et Étienne, le précéder dans la Compagnie, et il brûlait du désir de les y rejoindre ; mais les défauts extérieurs de sa personne semblaient devoir lui en interdire à jamais l'entrée ; au dire du P. Abram, c'était un vrai portrait d'Ésope. Il ne se déconcerta pas : aidé de son père, avocat ou procureur à la cour de Paris, il mit en œuvre tant de moyens, qu'il gagna enfin sa cause et força les portes de la Compagnie. On n'eut pas à s'en repentir, ajoute l'historien de l'université de Pont-à-Mousson. Car si la nature avait été avare de ses dons extérieurs envers le P. Doujat, la grâce l'avait largement dédommagé du côté des qualités du cœur et de l'esprit. A une science peu commune, il alliait une modestie et une humilité admirables, et un travail incessant à une santé délicate. Il fut longtemps employé au saint ministère et au rude et fructueux apostolat du confessionnal. La pénétration de son esprit, jointe à une longue expérience, en avait fait comme un oracle dans la solution des cas de conscience les plus difficiles et lui avait concilié l'estime et la considération universelles.

Le P. Jean Maltrait était le modèle des vertus les plus aimables. La bonté semblait être née avec lui ; dès son enfance, sa mère devenue veuve l'avait associé au gouvernement du patrimoine dont il devait hériter un jour. Il profita de cette confiance pour suivre les mouvements de son cœur. Telles étaient les aumônes qu'il versait entre

les mains des pauvres et des mendiants, que ses proches crurent devoir en prévenir sa mère et lui déclarer que sa fortune ne résisterait pas longtemps à de telles largesses. Mais cette femme admirable, éclairée par une lumière plus haute et sachant, par les oracles du Saint-Esprit et par sa propre expérience, quelles bénédictions sont attachées aux œuvres de miséricorde : « Rassurez-vous, leur dit-elle ; voudriez-vous donc que la prudence humaine prît dans ma maison la place de la prudence divine ? Sachez que du jour où j'ai remis à mon fils les clefs de mon trésor, mes biens, loin de diminuer, n'ont fait que s'accroître. » Jean Maltrait porta dans la Compagnie la même tendresse. Rien n'égalait sa charité pour les pauvres, pour les malades et surtout pour ses frères. Il passa les sept dernières années de sa vie au noviciat de Toulouse. La vue de ces jeunes gens, l'espoir de la Compagnie et de l'Église, le remplissait de consolation : par sa piété, son admirable candeur, son obéissance, son humilité, son mépris de lui-même, il leur servait d'exemple. Il avait pour eux une affection surnaturelle si tendre et si vraie, qu'on l'appelait la mère des novices. Il s'endormit paisiblement dans le Seigneur à l'âge de soixante-dix-huit ans : il en avait passé cinquante-cinq dans la Compagnie.

Le P. Armand de Montesquieu était proche parent du célèbre président de ce nom. A l'âge de vingt-cinq ans, il renonça aux premières dignités du Parlement de Bordeaux et à toutes les espérances du monde, pour suivre Jésus-Christ humble et pauvre dans la Compagnie. Notre-Seigneur, exauçant les désirs de son serviteur, lui accorda une large part de sa croix ; mais la vertu du P. de Montesquieu ne se démentit point au milieu des souffrances de toutes sortes qui vinrent l'assaillir. Il puisait dans une prière continuelle

la force dont il avait besoin, et jusqu'à la mort il justifia cette parole du Saint-Esprit : *In silentio et spe erit fortitudo tua.*

ABRAM, *L'Université de Pont-à-Mousson, édit. Carayon, liv.* 5, *p.* 342. — JUVENCIUS, *Hist. Soc., l.* 12, *p.* 57. — *Litter. ann.* 1607, *p.* 511. — *Elogia defunct. Provinc. Tolos. (Arch. Rom.).* — *Elog. defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.).*

II MARS

Le second jour de mars de l'an 1622, mourut à Dôle, où il avait passé la plus grande partie de sa vie religieuse, le P. Jacques Coton, âgé de quarante-sept ans. Cinq ans avant sa mort, en 1617, le saint et illustre P. Louis Richeome, Visiteur des collèges de la Province de Lyon, voyant tout ce qu'avait fait à Dôle cet homme de Dieu, et en particulier l'esprit de ferveur, de zèle et de charité qu'il inspirait à l'élite des magistrats, de la noblesse, des chefs de familles, réunis sous sa direction dans la congrégation de la sainte Vierge, ne put retenir des larmes de joie; et l'embrassant avec tendresse: « O mon cher Père, lui dit-il, continuez d'aimer et d'honorer notre bonne mère la Compagnie, comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour. Ainsi serez-vous cher à Dieu, à ses saints et aux hommes » ! Ce parfait ouvrier selon le cœur de saint Ignace, ne cherchait en effet qu'à devenir un saint et à faire des saints; entièrement mort à lui-même, pour ne vivre qu'aux âmes et à Jésus-Christ, et se faisant encore victime des pécheurs par toutes les rigueurs de la pénitence. Mais le trait caractéristique de la vertu du P. Jacques Coton, fut, ce semble, la perfection avec laquelle il s'acquittait de tout emploi que lui confiait l'obéissance: sans cesse il

en repassait, une à une, les moindres règles, examinant quel compte lui demanderait de chacune d'elles Notre-Seigneur, le divin fondateur de la Compagnie.

Elogia defunct. Provinc. Lugdun. (Arch. Rom.).

Le même jour de l'an 1616, mourut au collège de Saintes le P. Pierre du Jarric, né à Toulouse, également recommandable, disent nos annales, et par ses éminentes vertus religieuses, et par sa science toute consacrée à la plus grande gloire de Dieu. Il avait professé quinze années de suite la théologie morale à Bordeaux. Pour se dédommager en quelque sorte de ne pouvoir porter lui-même l'Évangile au delà des mers, dans quelque royaume infidèle, il consacra sa plume à répandre l'esprit apostolique, et publia le plus bel ouvrage que nous possédions en français sur les missions des soixante premières années de la Compagnie. Ainsi, disait-il dans son épître dédicatoire, adressée au roi Henri IV, « j'ai estimé bien employer le peu de temps qui me restait des occupations ordinaires de ma charge, à raconter les victoires du Saint-Esprit, en la conversion de tant d'âmes que sa divine grâce a conduites à la connaissance et confession de la foi ».

Un autre but, non moins légitime et non moins utile que se proposait le P. du Jarric dans ce vaste travail, était de faire connaître de plus en plus au roi et à la France l'esprit et les œuvres de la Compagnie fondée par saint Ignace; et quand il vit les mis-

sions de Constantinople et du Canada fondées par Henri IV, il n'en poursuivit qu'avec plus d'ardeur sa sainte entreprise. Arrêté au milieu de ces travaux et averti quelques jours d'avance que l'heure de sa mort était proche : « Ah ! Seigneur Jésus, s'écria-t-il sans ombre de tristesse ou d'inquiétude, Seigneur Jésus, venez ! Depuis longtemps, vous le savez, je vous attends » !

Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables advenues tant es Indes... Epitre dédicatoire et Avertissement au lecteur.* — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jesu, p.* 677. — *Histor. Prov. Aquit., ann.* 1616 (*Arch. Rom.*).

III MARS

—

Le troisième jour de mars de l'an 1682, mourut le P. Daniel Rouxel, de la Province de Paris. Il avait passé dans la Compagnie près de cinquante ans, et en avait consacré une grande partie à l'apostolat des soldats. Sa vie et sa liberté furent plus d'une fois en grand péril, surtout dans la guerre de Hongrie contre les Turcs, où peu s'en fallut qu'il ne versât son sang pour la foi. Il avait une tendre dévotion pour la très sainte Vierge ; et pendant toute sa vie religieuse, même au milieu des travaux les plus accablants, il ne laissa passer aucun jour sans réciter son chapelet. C'était comme le plus doux repos de ses fatigues, son bouclier le plus sûr contre tous les dangers du corps et de l'âme, et l'arme la plus puissante de ses victoires sur le démon.

Elogia defunct. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.).

L'an 1648, mourut à Smyrne le P. Jacques d'Anjou, fondateur de la mission de Paros. Notre-Seigneur avait révélé sa venue dans cette île à un petit enfant, deux mois avant qu'aucun des habitants pût la soupçonner, et qu'il en eût lui-même connaissance. Dans la nuit du premier jour de l'an, cette âme innocente avait vu en songe sortir processionnellement d'un oratoire de saint Georges une troupe d'anges, dont le premier, d'un éclat admirable, portait un encensoir. Ces bienheureux esprits lui annoncèrent que bientôt « cette pauvre église, désolée depuis longtemps, prendrait un nouveau lustre, Dieu y étant servi avec plus de zèle et de dévotion qu'il n'avait été aux siècles passés ». Quinze ou seize mille chrétiens du rite grec, destitués de tout secours, et si ignorants des choses de Dieu qu'il ne se pourrait rien dire de plus, formaient le troupeau confié au zèle apostolique du P. d'Anjou. Le dénuement auquel il dut se condamner pour l'amour de leurs âmes, allait si loin, que plusieurs fois ses successeurs furent obligés de s'éloigner momentanément, sous peine de mourir de faim et de misère. Mais la force de Dieu était avec lui ; et çà été, disait-il, son bon plaisir de bénir les commencements de cette mission par quelques guérisons contre toute espérance humaine. Parfois, il est vrai, pour voiler ce don des miracles, le saint missionnaire avait recours à quelque remède : mais il en attribuait surtout l'efficacité à l'humble foi de ses malades ; comme lorsque à la vue des plaies désespérées d'un pauvre artisan, « n'étant mon métier, ajoute-t-il, de m'employer à telle cure, je m'avisai de bénir du vin et de l'huile, le remède du Samaritain de l'Évangile : et peu de temps après, ce pauvre homme

qui avait cru et s'était confié en Notre-Seigneur, se vit complètement guéri ».

CARAYON, *Documents inédits.., Mission de la Compagnie de Jésus à Constantinople et dans le Levant, p.* 122-138, 213. — FLEURIAU, *État des Missions de Grèce, p.* 244.

IV MARS

Dans les premiers jours du mois de mars, mourut en 1709, à Chamakié, près des bords de la mer Caspienne, le P. Jean-Baptiste de la Maze, âgé de quatre-vingt-sept ans, dont il avait consacré plus de quarante-cinq aux missions de Perse et d'Arménie. La ville de Chamakié était l'un des postes les plus importants de toutes les stations orientales, le lieu de passage de tous les marchands et de tous les ambassadeurs entre les royaumes d'Europe et d'Asie : le P. de la Maze en fit comme le centre de l'enseignement catholique et des exercices d'une perpétuelle mission, dont l'influence s'étendait, par des caravanes, sur les églises de Géorgie, de Crimée, de Tartarie, du Turkestan et de tout le périmètre de la mer Caspienne. Il avait établi la sainte coutume que pas un marchand catholique ne traversât la ville sans s'approcher des sacrements de pénitence et d'eucharistie ; et quand une caravane se mettait en marche, il l'accompagnait encore durant plusieurs jours pour achever l'œuvre de Dieu, avec une vigueur d'âme vraiment héroïque. Il ne fallait rien moins en effet, comme on peut en juger par le seul voyage dont il affronta les fatigues durant deux mois entiers, à l'âge de soixante-seize ans, pour le salut de son troupeau : traversant tantôt des marais où les bêtes de somme enfonçaient jusqu'aux flancs,

tantôt des forêts de roseaux qui lui frappaient le visage et les jambes, course si douloureuse, et où le saint vieillard se sentit bientôt si épuisé, que pour l'empêcher de tomber, ses compagnons durent l'enfermer dans une grande cage, fixée sur le dos d'un chameau. Et néanmoins il trouvait encore, à chaque halte, assez de force, ou plutôt de courage, pour administrer les sacrements, offrir le saint sacrifice de la messe et, de son propre aveu, pour empêcher beaucoup de maux et d'offenses de Dieu. Pour prix de si durs travaux, ce vaillant apôtre désirait ardemment le sort de son prédécesseur, dont le sang avait arrosé les fondements de l'Église de Chamakié. Mais le dénuement où il vivait, joint à de cruelles infirmités, fit de sa longue vie un lent martyre. Il lui avait fallu à plusieurs reprises se dépouiller des objets les plus nécessaires, rien que pour ne pas mourir de faim ; n'ayant plus même de lit, il se consolait sans peine et bénissait Dieu de son extrême pauvreté ; car elle ne doit pas étonner, disait-il, un vieux missionnaire, quand il se rappelle que Jésus n'eut pas non plus où reposer sa tête.

Fleuriau, *État présent de l'Arménie, p.* 277. — Villotte, *Voyages d'un missionnaire, p.* 93, 96, 142, 146, 153. — *Mémoires du Levant, t.* 3, *p.* 386, 388, 392-482.

V MARS

Le cinquième jour de mars de l'an 1708, mourut à Paris le P. Charles le Gobien, âgé seulement de cinquante-cinq ans, dont il avait passé trente-sept dans la Compagnie. C'est à lui que nous devons les Lettres édifiantes, ce beau monument de la science et de la piété de nos Pères, accueilli même par les ennemis de l'Église avec une admiration qui ne s'est pas affaiblie depuis près de deux siècles. Secrétaire et Procureur des missions, il avait compris que, pour multiplier le nombre des apôtres et pour leur assurer les secours nécessaires à la fondation de ces églises naissantes où tout était à créer, il n'y avait pas de moyen plus sûr que de présenter au monde catholique le tableau fidèle des travaux, des souffrances, des martyres et des œuvres de tout genre de tant de missionnaires généreux, répandus chez les peuples les plus barbares. Il se consacra donc tout entier à leur service; et l'on peut dire qu'il est mort avant le temps, épuisé par les fatigues de ce laborieux apostolat. En même temps, ses rares vertus et sa science des voies les plus élevées de la perfection, faisaient rechercher ses exhortations et ses conseils par un grand nombre de communautés religieuses, parmi lesquelles il répandit l'amour des âmes et l'aposto-

lat de la prière, pour faire descendre sur les missionnaires la bénédiction qui devait féconder leurs travaux.

Elog. defunct. Provinc. Franc. (Arch. Rom.). — *Lettres édifiantes,* 1ere *édit, t.* 9, *préface, p.* VII. — FELLER, *Dictionnaire histor., t.* 4, *p.* 82. — *Biographie univ., t.* 23, *p.* 569. — *Nouvelle Biograph. génér., t.* 30, *p.* 403.

Le même jour, l'an 1609, mourut le P. DÉSIRÉ COLIN, professeur de rhétorique au collège du Puy. Il se fit surtout remarquer par une tendre dévotion pour la très sainte Vierge, et pour Notre-Seigneur caché sous les voiles eucharistiques. Sa ferveur à l'autel embrasait les âmes les plus froides ; et l'on était sûr de tout obtenir de lui au nom de la Mère de Dieu. « Pourrais-je bien, disait-il quelquefois au milieu des plus vives répugnances de la nature, pourrais-je bien refuser à ma Mère ce témoignage de mon affection » !

Litt. Ann. Soc. Jesu, A. 1609, *p.* 207. — NADASI, *Ann. diar. memor.,* 5a *mart., p.* 124.

VI MARS

Le sixième jour de mars de l'an 1656, mourut à Paris le F. François Pignot, Scolastique, âgé de vingt-neuf ans, dont il avait passé onze dans la Compagnie. Une âme si pure et si fervente à chercher en tout le bon plaisir de Dieu, pour l'accomplir ensuite selon toute l'étendue de ses forces, donnait à la Compagnie les plus belles espérances ; mais le F. Pignot était consumé d'un ardent désir de la mort, « pour pouvoir, disait-il, s'unir immuablement à Dieu, sans aucun péril d'inconstance » ! Notre-Seigneur, qui lui avait inspiré ces désirs, consentit à les exaucer, après avoir achevé de le sanctifier par les douleurs d'une longue maladie de près de deux ans. La nouvelle de sa fin prochaine le remplit d'une joie ineffable ; et il expira doucement, après avoir plusieurs fois répété ces paroles : « Oh ! quel bonheur de voir Dieu pour toujours » !

Lettre circulaire du P. Castillon *pour annoncer la mort du F. Pignot, « Paris, 6 de mars* 1656 ». *(Arch. dom.).*

Le même jour de l'an 1718, mourut à Smyrne le P. François de l'Estringant, de la Province de Paris. Pendant plus de quarante années, il avait glorieusement consumé ses forces dans nos missions du Levant. A plusieurs reprises, il s'était exposé à la mort servant les pestiférés ; et l'on raconte qu'atteint lui-même de la peste, il avait été miraculeusement guéri par Notre-Seigneur, pour le salut d'un grand nombre d'âmes. Pour prix de son zèle et de sa charité, le P. de l'Estringant eut aussi le bonheur de confesser la foi devant les tribunaux turcs et dans les prisons ; mais jamais il n'estima ses travaux apostoliques mieux récompensés que par les avanies et par les chaînes dont il fut chargé pour le nom de Jésus-Christ.

Elog. defunct. Provinc. Franc. (*Archiv. Rom.*). — *Mémoires des missions du Levant*, *t.* 1, *p.* 47. — Fleuriau, *État des missions de Grèce*, *p.* 270. — *Lettres édifiantes* (*édit.* 1780), *p.* 334.

VII MARS

Le septième jour de mars, en 1668, mourut au noviciat de Nancy, à l'âge de près de quatre-vingts ans, le F. Coadjuteur Jean de l'Isle. « C'était, dit la courte notice consacrée à sa mémoire, un religieux d'une vertu éclatante, d'une patience à toute épreuve, d'une obéissance toujours prompte au premier signe des supérieurs, d'une charité si gracieuse, de manières si distinguées et en même temps si simples et si aimables, même dans la vieillesse la plus avancée, qu'il s'était gagné tous les cœurs : au reste si mortifié, si ennemi de toute singularité, qu'il ne souffrit jamais aucune exception à la vie commune. »

Annales domus probat. Nanceianæ.

L'an 1708, on ignore quel jour, mourut dans les flots sur les côtes du Portugal, le P. Antoine Beauvollier, de la Province d'Aquitaine, dont les vingt dernières années ne furent qu'un perpétuel enchaînement de travaux presque au dessus des forces humaines, en faveur des missions de l'extrême-orient. Il s'était fait en quelque sorte leur esclave, se dévouant par un vœu spécial à les servir en toute manière. Son courage, capable de tout entreprendre et de tout souffrir, joint à un esprit fertile en expédients, l'avait fait choisir

pour tenter par la Sibérie ou par l'Asie centrale d'ouvrir un nouveau chemin aux missionnaires, surtout aux futurs apôtres de la Chine. Il y travailla pendant onze années ; et dès la première, le P. Philippe Avril, son supérieur et son compagnon d'apostolat, ne craignait pas de dire qu'Antoine Beauvollier serait quelque jour « un des plus illustres instruments de la gloire de Dieu ». Il ne visait à rien moins en effet qu'à relier les missions françaises de Perse aux missions du nord de la Chine par deux nouveaux centres apostoliques dans les villes de Samarcand et de Bocara.

Forcé de revenir souvent sur ses pas, tantôt par la malveillance des hommes, tantôt par les obstacles infranchissables que lui opposaient la nature et les éléments, contraint d'apprendre tour à tour les langues les plus difficiles et les plus diverses, captif parmi les infidèles, et dépouillé par eux de tout ce qui tentait leur cupidité, échappé comme par miracle tantôt à des violences manifestes, et tantôt à des embuscades où il devait perdre la vie : jamais il ne se laissait abattre ; et après tant de fatigues et de périls dont le détail n'est connu que de Dieu, il courait en braver de nouveaux, avec le même dévouement et le même cœur ; il revenait en Europe, au nom de l'empereur Cang-Hi, porter les présents de ce prince au vicaire de Jésus-Christ, et défendre à ses pieds les intérêts des églises de Chine, lorsque Dieu permit qu'une tempête l'engloutît à la vue du port, à l'âge de cinquante-deux ans.

Villotte, *Voyages d'un missionnaire, p.* 94, 210, 218, 226 *et suiv.* — *Mémoires du Levant, t.* 3, *p.* 274. — *Lettres édifiantes, t.* 3, *p.* 451, 454; *t.* 10, *p.* 37.

VIII MARS

—

Le huitième jour de mars de l'an 1683, mourut saintement à Paris le P. Michel Nau, confesseur de la foi sous le bâton des Turcs, et l'un de nos plus illustres missionnaires de Syrie, de Perse, de Mésopotamie et d'Arménie. Il avait travaillé pendant dix-huit ans, au prix de fatigues extrêmes et avec un succès vraiment prodigieux, à ramener au bercail de saint Pierre toutes les églises du Levant ; il eut la joie de déposer aux pieds du Souverain Pontife, l'acte de soumission de vingt-cinq évêques schismatiques, ramenés par lui à la foi romaine. Il possédait dans un degré très rare le talent de gagner les cœurs, sans aigrir les esprits. Profondément versé dans la connaissance des vieilles liturgies orientales, de tous les monuments de la tradition, et même de l'Alcoran, il en citait si à propos les textes les plus décisifs, qu'avant toute dispute, les Grecs, les Arméniens, les infidèles, se félicitaient de trouver un pareil accord entre ce prêtre romain et leurs ancêtres.

Néanmoins la bénédiction promise aux hommes apostoliques, de beaucoup souffrir pour Jésus-Christ, ne devait pas manquer au P. Nau ; et nous pouvons croire qu'il jouit au ciel de la glorieuse couronne des martyrs, puisqu'il mourut à peine de retour en Fran-

ce, des suites de sa dernière captivité dans la mission naissante de Mérédin, en Mésopotamie. Avec lui se trouvaient, à cette importante fondation, le P. René Pillon et le F. Hilaire, qui furent associés à l'honneur des mêmes souffrances. La haine des schismatiques et des infidèles ne leur épargna que la mort. Voici en quels termes ce vaillant apôtre, dans la relation qu'il en rédigea pour ses supérieurs, résume ces scènes douloureuses : « Notre-Seigneur nous a fait la grâce, dans cette persécution, de souffrir quelque chose de semblable à ce qu'il a souffert pour nous. Une troupe de soldats armés d'épées et de bâtons, conduite par un autre Judas, vint nous prendre. Nous fûmes menés, comme lui, devant un juge infidèle ; accusés comme lui, par des prêtres ; et accusés, comme lui, de ravager et de gâter tout par nos prédications ; nous eûmes, comme lui, le déplaisir de nous voir abandonnés de tout le monde, et tous nos disciples obligés de se cacher. Nous éprouvâmes la rigueur des désolations intérieures ; les coups de bâtons, quoique rares, n'ont pas manqué. Nous avons été chargés d'opprobres et d'injures par les hérétiques. L'on nous a traités de fous, un jour principalement, qu'on mit au milieu de nous à la chaîne un folâtre du Vayvode, et qu'on nous fit promener avec lui, au milieu de la place publique, où il nous insultait insolemment, donnant à rire aux assistants et aux passants. Nous avons été menés de tribunal en tribunal ; et nous avons été condamnés partout, infiniment heureux si c'eût été à mort, afin de donner notre sang pour l'amour du Sauveur adorable, qui a répandu tout le sien pour nous ».

Elogia defunct. Provinc. Franc. (*Archiv. Rom.*). — *Lettre circulaire du* P. Antoine Verjus *sur la mort du P. Nau, Paris*, 10 *mars* 1683 (*Cf. Carayon, Bibliographie historique de la Compagnie de Jésus, n°* 2326). — Nau, *Voyage nouveau à la Terre-Sainte..., Paris*, 1679. — *Mémoires du Levant, t.* 4, *p.* 98, 100, 157. — Fleuriau, *État présent de l'Arménie, p.* 66. — Moreri, *Dictionn. historique, t.* 7, *p.* 939.

Le même jour, l'an 1710, le P. Louis Jobart mourut à Nantes, plein de jours et de mérites, à l'âge de soixante-quinze ans, laissant une grande réputation de sainteté. Il avait partagé avec le Vén. P. Maunoir les travaux et le nom glorieux d'apôtre de la Bretagne; c'est à lui que la ville de Nantes doit la fondation de deux œuvres apostoliques, dont elle a recueilli, jusqu'à la destruction de la Compagnie, les fruits les plus abondants : une maison de retraites pour les hommes, et la congrégation des artisans.

Elogia defunct. Prov. Franc. (*Arch. Rom.*).

IX MARS

Le neuvième jour de mars de l'an 1743, mourut à Reims le P. François Baltus, âgé de soixante-seize ans, dont il avait passé plus de soixante dans la Compagnie. Peu de littérateurs et de savants ont joui d'une réputation plus universelle, plus pure et mieux méritée. Nourri de la lecture des anciens et formé dès son enfance à l'art si difficile de bien écrire, possédant à fond les auteurs sacrés et profanes, le P. Baltus ferma la bouche aux hérétiques et aux incrédules, qui mettaient en doute, avec toutes les ressources de l'érudition et du talent, le silence des oracles et la défaite des démons à l'avènement de Jésus-Christ. Bientôt après, il vengeait les saints docteurs et l'Évangile des prétendus emprunts que l'incrédulité moderne les accuse d'avoir faits à la doctrine de Platon, et défendait victorieusement la morale des Pères de l'Église et la vérité des prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ces ouvrages et plusieurs autres, que le zèle de la foi lui fit composer au milieu même des fatigues de l'enseignement, de l'administration et du ministère, malgré de fréquentes maladies que son ardeur au travail ne faisait qu'aggraver, nous montrent le caractère, la force d'âme et la vertu du P. Baltus. « Il n'aurait fait aucun cas de ses talents, disent les mémoires de Trévoux, s'il n'eût pu les consacrer à la

gloire du Seigneur et au soutien de la religion, seul but qu'il se proposait dans ses laborieuses recherches ».

A ces qualités éminentes de l'esprit, le P. Baltus joignait une modestie charmante, que ne purent éblouir les offres les plus honorables de la cour d'Espagne, où son mérite le faisait vivement désirer ; une innocence de cœur et une délicatesse de conscience dignes d'un parfait enfant de la Compagnie : un tendre amour pour Jésus-Christ et, à l'exemple de saint Paul, pour Jésus-Christ crucifié : enfin une confiance sans bornes dans les mérites de Notre-Seigneur, confiance fondée sur la joie ineffable qu'il ressentait déjà, en proie aux plus vives douleurs de la pierre, de mêler ses souffrances à celles de son divin Maître et de boire avec lui au même calice de douleur. C'est dans ces sentiments de prédestiné qu'il expira, muni des secours de l'Église, à la défense de laquelle il s'était uniquement dévoué.

Mémoires de Trévoux, janvier 1744, *p.* 139. — DE BACKER, *Biblioth. des écriv. de la Compagn., t.* 1, *p.* 41. — D. CALMET, *Biblioth. de Lorraine, p.* 73. — FELLER, *Dictionn. histor., t.* 1, *p.* 341. — *Nouvelle Biographie générale, t.* 4, *p.* 318. — *Biograph. univers., t.* 3, *p.* 294. — GIRAULT, *Essais sur Dijon, p.* 448.

Le même jour en 1743, mourut dans la maison professe de Paris le P. JEAN-BAPTISTE DE BELINGAN, religieux rempli de l'esprit de Dieu et d'une sagesse surnaturelle pour conduire les âmes à la plus haute perfection. Animé d'une dévotion très tendre

envers le bienheureux François de Sales, il s'était pénétré de ses pensées et de ses maximes, et s'appliquait à en faire la règle de sa conduite et des âmes qu'il dirigeait. On admirait en lui un entier détachement de lui-même, une fidélité exemplaire à toutes les règles et à toutes les observances de la vie religieuse, une piété aimable et solide, et une connaissance pratique et approfondie de tous les trésors de la science des saints. Au milieu des travaux de la chaire, qu'il soutint pendant vingt-quatre ans avec honneur, et des charges de Recteur, de Préposé de la maison professe de Paris et de Provincial, qu'il remplit tour à tour, il savait trouver le temps d'écrire des ouvrages de piété. Les cinq dernières années de sa vie furent éprouvées par de douloureuses infirmités ; mais il se consolait de ne pouvoir plus travailler, en offrant ses souffrances pour les âmes, en union avec son divin Maître crucifié

Litteræ ann. Provinc. Franc., ann. 1743 (*Archiv. Rom.*). — Beauvais, *Notice en tête de la « Retraite spirituelle pour tous les états, par le* P. de Belingan, S. J. », *p.* IX-XII.

---

* Le même jour encore moururent plusieurs saints religieux, dont nous ne pouvons que rappeler les noms : le P. François Bonald, que toute la ville de Moulins, où il rendit pieusement son âme à Dieu en 1614, voulut accompagner à sa dernière demeure, en témoignage de l'estime et de la vénération qu'elle professait pour ses vertus et

en particulier pour son admirable mépris de lui-même ; le P. Gilbert Jonin, philosophe, théologien, poète d'une muse à la fois pure, facile et élégante, mort à Tournon en 1638, dans la quarante-deuxième année de son âge et la vingt-cinquième de sa vie religieuse ; le P. Odon de Gissey, vaillant ouvrier qui recherchait de préférence les ministères des prisons et des hôpitaux, adversaire déclaré des hérétiques, dont il eut la consolation de ramener un grand nombre au bercail de Jésus-Christ, pleuré comme un père après sa mort, arrivée à Toulouse en 1743 ; le P. Honoré Fabri, mort en 1688 à Rome, où il fut longtemps pénitencier, homme d'une assiduité extraordinaire au travail et auquel nulle branche, pour ainsi dire, des connaissances humaines ne semble avoir été étrangère ; d'un dévoûment sans bornes au Pontife romain et à la sainte Église, « que j'aime plus que mon cœur et que mes yeux, écrivait-il à un de ses amis de Rome, et pour laquelle je n'ai pas une goutte de sang qui ne tressaillît de joie d'être versée pour son amour et pour son service . . . ».

Il faut nommer encore l'admirable F. Scholastique Pierre de la Noe, d'une noble famille du diocèse de Tréguier en Bretagne, succombant en 1625, à peine âgé de vingt-six ans, à une longue et douloureuse maladie, et devenu au milieu des siens, près desquels l'obéissance l'avait obligé d'aller respirer l'air natal, un apôtre par le spectacle de sa patience, de son humilité, de son amour pour sa vocation et de ses transports de joie en face de l'appel de Jésus-Christ : et enfin les Frères Coadjuteurs Jean Langlois, Guillaume Cornet et Claude Vitton, morts les deux premiers à La Flèche en 1751, et le troisième en 1740 à Chambéry, dignes par leur amour du travail, leur esprit de prière, de mortification, d'obéis-

sance qui ne se démentit point pendant une longue vie de plus de quatre-vingts ans, d'être proposés comme modèles à tous nos Frères Coadjuteurs.

Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu, p.* 216, 300, 641, 350. — de Backer, *Biblioth. des écriv. de la Compagnie, aux mots* François Bonald, Gilbert Jonin, Odon de Gissey *et* Honoré Fabri. — Feller, *Dictionn. histor., aux mots* Gilbert Jonin *et* Honoré Fabri. — *Litteræ annuæ Provinc. Franc., ann.* 1625 (*Archiv. Rom.*). — *Litt. ann. Prov. Lugdun., ann.* 1740 (*Archiv. Rom.*). — *Lettre circulaire du* P. Claude Hervé de Montaigu *pour annoncer la mort des Frères Langlois et Cornet*; « *à la Flèche, le* 11^e^ *mars* 1751 ».

X MARS

—

Le dixième jour de mars de l'an 1610, mourut au collège de Tournon le P. Jean Voelle, Bourguignon, après plus d'un demi-siècle de travaux et de mérites pour la gloire de Dieu dans la Compagnie. Il enseigna, pendant une grande partie de sa vie, l'éloquence et la littérature grecque avec une haute réputation de science, dont ses ouvrages nous offrent encore de précieux monuments ; et comme il avait acquis cette science pour l'amour de Dieu seul, il se faisait un bonheur de la communiquer à tous, avec une simplicité charmante. Aussi regardait-on ses entretiens comme une source de lumière, à laquelle chacun s'empressait d'aller puiser, sans qu'on aperçût jamais en lui la plus légère trace d'ennui ou de vaine satisfaction.

L'esprit intérieur avec lequel il récitait son bréviaire et lisait les saintes Écritures, lui faisait découvrir chaque jour de nouvelles richesses dans ces deux livres sacrés ; et il en composa son précieux opuscule intitulé *Index in Breviarium Romanum ad conciones formandas aptissimus*, destiné à devenir le manuel et le trésor de tous les prédicateurs et surtout des missionnaires de la Compagnie. Mais ce qui mérite au P. Voëlle une place à part dans nos annales, c'est, dit le P. Nadasi, un si merveilleux tempérament de pru-

dence et de charité dans le gouvernement de nos collèges et la direction des âmes, que jamais un seul de ses inférieurs ne recourut à lui, sans recevoir sur-le-champ la consolation, la lumière et la force qu'il était venu demander.

Litter. ann. Soc. Jes., A. 1610. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 10a *mart, p.* 131. — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jes., p.* 512. — de Backer, *Biblioth. des écriv. de la Compagn., au mot* Jean Voelle. — Breghot du Lut, *Mélanges, p.* 395.

XI MARS

Le onzième jour de mars moururent trois grands religieux, sur lesquels nous n'avons presque aucun détail, mais que leurs contemporains nous signalent comme admirablement unis à Dieu par la vie intérieure, et doués des dons les plus rares pour conduire les âmes à la sainteté : le P. André Baiole, en 1660, au collège de Saintes, le P. Simon de Lessau, la même année, au collège d'Amiens, et le P. Claude Judde en 1735, au noviciat de Paris.

Du P. André Baiole nous ne connaissons guère que ses opuscules spirituels *Du bon plaisir de Dieu, De la simplicité évangélique, Des entretiens de l'âme avec Dieu,* et l'assurance qu'il était un homme de prière, puisant au pied du tabernacle ou de son crucifix, comme le docteur angélique, la lumière et l'onction du Saint-Esprit.

Le P. Simon de Lessau était prévôt de la cathédrale d'Amiens, et semblait désigné par son mérite pour les premières dignités de l'Église de France, quand il se mit sous le joug de l'obéissance à l'âge de trente-quatre ans. Il était si possédé de l'amour de Dieu, dit le P. Champion dans la vie du P. Rigoleuc, qu'il brûlait d'un feu sensible dont l'ardeur lui donnait souvent la fièvre et lui causait de longues mais bienheureuses insomnies.

Enfin, dans un éloge trop court envoyé à Rome sur les vertus du P. Judde et les services qu'il avait rendus à la Compagnie en

qualité de Maître des novices et d'Instructeur du troisième an : « Nul autre, lisons-nous, n'a mieux travaillé à l'œuvre de sa sainteté et à la sanctification des autres ; on pouvait dire de lui que tou jours il traitait de Dieu avec les âmes ou des âmes seul avec Dieu ».

P. Baiole. — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jes., p.* 47. — de Backer, 1re *édit., t.* 2, *p.* 50.

P. de Lessau. — *Elog. defunct. Provinc. Franc. (Arch. rom.).* — P. Champion, *Vie du P. Rigoleuc, p.* 132. —

P. Judde. — *Elog. defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — Préface de ses œuvres, par l'Abbé* Lenoir du Parc. — *Préface de sa Retraite aux personnes relig., par le* P. Ch. Lallemant. — de Backer, *Biblioth. des écriv. de la Comp.,* 1re *édit., t.* 2, *p.* 319. — Feller, *Dictionn. histor., édit.* 1839, *t.* 3, *p.* 712. — Michaud, *Biographie univers.*

Le même jour, l'an 1654, mourut à Bourges le F. Roger le Moine, Coadjuteur temporel, orné dans un degré bien rare des plus belles vertus de son humble vocation. On ne pouvait sans admiration l'entendre parler de Dieu, ni le voir sacrifier avec joie son repos et son sommeil pour le travail, la prière et la charité. Mais il possédait surtout très excellemment le don de piété ; et pour en obtenir sans cesse de nouveaux accroissements, il récitait chaque jour avec ferveur l'office du Saint-Esprit et celui de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu.

Elogia defunct. Prov. Franc. (Archiv. Rom.).

—

Le douzième jour du mois de mars, mourut en 1622, dans la maison professe de Naples, le P. Guillaume Lévêque, né en Normandie, dans le diocèse de Coutances, l'un des trois fondateurs de la mission française de Constantinople, et des plus saints religieux de la Compagnie. L'impression profonde qu'il laissa de ses vertus, de ses souffrances, de son apostolat et de ses miracles, en France, en Turquie, en Italie, et la manière dont il fut appelé à la gloire des bienheureux, semblent le placer en effet à côté des plus grands serviteurs de Dieu que nous vénérons sur les autels ; bien qu'il ait réussi la plupart du temps à voiler le détail des dons de la grâce dont son âme était enrichie. Entré à l'âge de trente-trois ans dans la Compagnie, après d'excellentes études, qui lui permirent d'enseigner la langue hébraïque et l'Écriture sainte à l'université de Pont-à-Mousson, Guillaume Lévêque ne laissa guère connaître, de sa jeunesse, que le tendre amour dont son cœur avait été prévenu par la Reine des anges, amour qui lui inspira de bonne heure le vœu perpétuel de virginité. Appliqué selon ses désirs au salut des âmes dans les missions du Poitou, du Berry, de l'Ile-de-France et de la Lorraine, durant la plus grande partie des quinze ou dix-huit ans qui suivirent ses premiers vœux, il n'eut à peu près constamment que Dieu pour témoin de ses tra-

vaux, de ses épreuves, de ses victoires sur l'enfer, parmi les catholiques et les hérétiques.

Il fallait, pour que l'on connût ce qui pouvait être à sa gloire, qu'il travaillât sur un théâtre plns voisin des regards de ses supérieurs et de ses frères ; et c'est ainsi que dans son histoire de Pont-à-Mousson, le P. Abram a pu nous conserver le souvenir des processions de pénitence, formées par les auditeurs du P. Lévêque, durant la semaine sainte à Verdun, et la résurrection d'un enfant auquel il obtint assez de vie pour recevoir la grâce du baptême.

Quand le roi Henri IV fonda la mission française de Constantinople, en 1609, le serviteur de Dieu, bien qu'âgé de plus de cinquante ans, obtint d'être associé aux travaux des Pères Gobin et de Canillac, espérant bien trouver, parmi les Turcs, une vigne plus féconde en fruits de la croix. Son espoir ne fut pas trompé, durant les trois années de son apostolat au milieu des Grecs, des Juifs, des Musulmans, des marchands catholiques ou hérétiques de toute nation affluant au port de Constantinople, des pauvres esclaves du bagne et des renégats. Traîné ignominieusement, à plusieurs reprises, devant des juges infidèles, qu'animait encore à sa perte la haine contre tous les religieux de la Compagnie, enchaîné et frappé comme un malfaiteur, atteint de la peste au lit des mourants, empoisonné par les schismatiques, il ne quitta cette arène de mort que sur un ordre exprès de ses supérieurs, en laissant le nom de Jésus et la foi romaine hautement connus et respectés, même des sectateurs de Mahomet, surtout par la puissance que Dieu lui avait donnée sur les démons : puissance irrésistible et si avérée, que les infidèles eux-mêmes, aussi bien que les catholiques et les hérétiques, lui amenaient en foule leurs énergumènes.

Mais ayant appris par les relations de Constantinople que Guillaume Lévêque n'avait plus qu'un souffle de vie et semblait devoir succomber aux attaques d'une irrémédiable paralysie, le P. Claude Aquaviva lui envoya l'ordre d'aller chercher, du moins, sous le ciel de Naples un peu de soulagement à ses maux ; et ce fut là, dans l'obscur et laborieux ministère du confessionnal, que le saint malade consuma les dix dernières années de sa vie, avec une patience et une assiduité si surprenantes, dit le P. Santagata, qu'elle jetait dans la stupeur les plus fervents et les plus robustes ouvriers. Mais les âmes qu'il conduisait à la perfection, les pécheurs auxquels il découvrait le secret de leur conscience, les affligés qu'il consolait, les malades qu'il guérissait, firent bientôt connaître le Père français à toute cette grande ville. Sa charité le contraignait à unir ses toutes-puissantes prières à celles de tous les malheureux qui recouraient à lui ; et parmi les merveilles que la reconnaissance publique lui attribuait, les histoires de la Compagnie citent jusqu'à trois morts rendus à la vie. Enfin Notre-Seigneur daigna révéler, quatre ans à l'avance, à son fidèle serviteur la glorieuse fin qu'il lui réservait. Son entrée dans le ciel devait avoir lieu en un jour de si grande joie pour la Compagnie, que depuis celui de sa fondation, elle n'en avait pas, disait-il, connu de pareil. Il ne devait pas ici-bas voir les honneurs des saints rendus à son bienheureux Père Ignace ; mais il irait le premier lui offrir, parmi les chœurs célestes, les félicitations de sa famille militante. Et en effet, sans secousse et sans agonie, dans un simple transport d'ineffable allégresse, Guillaume Lévêque, au jour qu'il avait annoncé, rendit son dernier soupir, à l'heure même où le Souverain

Pontife Grégoire XV, dans la basilique vaticane, proclamait les glorieux noms d'Ignace et de Xavier dignes d'être inscrits sur le catalogue des saints.

Litteræ ann. Soc. Jesu, *A.* 1612, *p.* 664, 683, 687. — Santagata, *Istoria della Compagnia di Gesù della Provinc. di Napoli*, *t.* 4. — Abram, *L'Univers. de Pont-à-Mousson, édit. Carayon*, *l.* 5, *p.* 377-390. — Juvencius, *Histor. Soc. Jesu*, *pars* 5ª, *p.* 424. — Cordara, *Hist. Societ.*, *pars* 6ª, *p.* 352. — *Missions de la Compagnie de Jésus à Constantinople*, *Lettre du* P. François de Canillac, 30 *octob.* 1610. *Cf. Documents du* P. Carayon, *Docum. K*, *p.* 1 *et suiv.* — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 134. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, *p.* 95. — Patrignani, *Menologio*, *p.* 75.

—

Le treizième jour du mois de mars de l'an 1619, mourut saintement dans la fleur de l'âge le P. Jean Bienaise, professeur de rhétorique à l'université de Pont-à-Mousson. La plus belle part de l'éloge que lui consacrèrent les annales de sa Province, peut se résumer en ces deux mots : que sa classe était le vrai type des classes de la Compagnie, où la culture des belles-lettres s'alliait admirablement à l'enseignement et à l'exercice des plus hautes vertus évangéliques. Aussi la désignait-on sous le nom d'école de sainteté, et le fervent et brillant professeur en passait pour l'âme et le modèle. Quelques traits de la dévotion, de l'innocence et même de la mortification parfois héroïque de ses enfants, nous font entrevoir à quel degré le jeune professeur possédait lui-même et leur inspirait la haine du péché, le désir d'imiter les exemples des saints, l'amour du Sauveur et de ses souffrances. L'un d'eux, transporté d'amour pour Jésus crucifié, avait porté secrètement, six semaines de suite jour et nuit, un rude cilice, qu'il ne quitta que par obéissance, quand son confesseur en fut instruit et lui ordonna de modérer une si extrême rigueur. Un autre, attaqué soudain et brutalement frappé au visage, avait suivi sans hésiter le conseil du Sauveur dans l'Évangile, en présentant à

son agresseur l'autre joue. Un troisième, pour conserver intacte jusqu'à la mort la première fleur de sa chasteté, adressait trois fois par jour d'ardentes supplications à la Reine des anges ; et au moment de rendre le dernier soupir, on l'entendit s'écrier avec joie : « Bénie soit Marie Immaculée, par qui je meurs vainqueur de mes ennemis ».

Litt. Ann. Prov. Campan., ann. 1619 *(Arch. Rom.).*

Le même jour moururent les PP. François Tacon et Jean-Baptiste Godefroy, le premier à Paris en 1663, et le second à La Flèche en 1728.

Le P. François Tacon était âgé de quatre-vingt-quatorze ans. Il avait été longtemps Procureur de toutes les Provinces de France à Paris. Pendant les tempêtes furieuses qui nous assaillirent après la mort de Henri IV, il publia une des meilleures apologies de la Compagnie, où il se contentait d'exposer le plan des Constitutions de saint Ignace et les moyens choisis par notre Bienheureux Père pour procurer la plus grande gloire de Dieu. Du reste, ajoutait-il en finissant, « les persécutions sont les vrais et souhaitables honneurs du Christianisme, comme d'aller les premiers à la brèche est l'ambition des plus vaillants soldats » !

Le P. Jean-Baptiste Godefroy avait exercé de longues années l'emploi de Ministre dans un de nos collèges les plus nombreux. Son

éloge, écrit par un de ses supérieurs, signale particulièrement en lui trois excellentes vertus, que ses fonctions mêmes semblaient faire briller d'un plus vif éclat : un admirable mélange de douceur et de fermeté, pour faire fleurir l'amour et la pratique des règles ; une charité toute maternelle et prévenante pour ses inférieurs, surtout pour ceux dont les travaux, la santé chancelante et l'oubli d'eux-mêmes réclamaient des soins plus vigilants ; enfin une abnégation sans bornes, que ne pouvaient rassasier ni les humiliations, ni le dénuement le plus absolu. Il y joignait chaque jour les plus rudes mortifications corporelles, n'aspirant qu'à se rendre en tout semblable à Jésus-Christ flagellé et crucifié.

P. Tacon. — Sotuellus, *Biblioth. Script. Societ. Jes.*, *p.* 258. — de Backer, *Biblioth. des écriv. de la Comp. de Jésus,* 1ère *édit.*, *t.* 1, *p.* 767.

P. Godefroy. — *Lettre circulaire du* P. L. Raffard, « *à La Flèche, ce* 19 *mars* 1728 » *(Arch. dom.)*.

XIV MARS.

—

Le quatorzième jour de mars de l'an 1623, mourut au collège de Dôle, à l'âge de quatre-vingts ans, le P. Valère Réginald, docte et saint religieux, en très haute estime auprès du grand évêque de Genève saint François de Sales, et des plus illustres personnages de son siècle, qui le regardaient comme leur maître. Né en Franche-Comté, d'une pauvre et humble famille dont la foi était l'unique trésor, il n'avait aspiré dès son enfance qu'à l'honneur de monter un jour à l'autel. Aussi après avoir étudié à Salins les premiers éléments des lettres humaines, il s'était rendu à Paris, pour y suivre les cours des sciences sacrées, juste à l'époque où Maldonat et Mariana réunissaient autour de leurs chaires une jeunesse enthousiaste ; et ce fut surtout par la connaissance et les entretiens de ces deux grands hommes, qu'il conçut le désir de suivre leurs exemples et de parcourir la même carrière. Peu de théologiens ont fait plus d'honneur en effet à la Compagnie et à la France. On peut dire que l'âme et la sainteté du P. Réginald, non moins que sa science de grand moraliste, sont toutes vivantes dans ses ouvrages, trop peu consultés de nos jours. Lorsque dans un âge très avancé, il consentit sur de vives instances, à laisser mettre en lu-

mière son dernier livre, sur la pratique du saint tribunal de la pénitence, les Pères de la Province du Mexique lui en adressèrent d'au delà des mers leurs actions de grâces, ajoutant que, même en dehors de la Compagnie, les plus éminents docteurs du Nouveau-Monde déclaraient bienheureux l'Ordre qui possédait en Europe de pareils hommes. Mais dans une lettre admirable, l'humble serviteur de Dieu leur répondit : « Si mon livre contient quelque chose de bon, je puis bien vous dire, comme la mère des Machabées, qu'en vérité j'ignore comment il a été conçu dans mon esprit, sol aride et stérile. Ce n'est pas moi, c'est le Créateur de toutes choses, qui seul a pu lui donner la forme et la vie. Pour vous, mes chers Frères, je vous en supplie, priez-le que je ne sois pas une vaine cymbale retentissante ; qu'il me donne part aux mérites de vos travaux pour lui gagner des âmes ; et qu'à l'heure de ma vieillesse, quand ma vigueur va défaillir, il daigne ne pas m'abandonner ».

Cet humble sentiment de mépris pour lui-même était du reste comme le fond et le trait caractéristique du P. Réginald. Il avait demandé que son nom ne figurât pas en tête de ses œuvres, de peur qu'il n'en pût rejaillir quelque honte sur le nom de la Compagnie. La moindre louange lui faisait venir les larmes aux yeux : « Oh ! que vous me témoigneriez bien plus d'affection, disait-il alors, en demandant avec moi et pour moi à Notre-Seigneur qu'il me pardonne mes péchés » ! — « Non, répétait-il encore dans ses derniers jours, ni vivant ni mort, je ne dois ni ne veux être loué » ! Ses quatre-vingts ans ne l'empêchaient pas, dans le même esprit de réparation et de confusion, de se flageller cruellement, comme le dernier des pécheurs. Cet humble et saint docteur, dont les prétendus partisans de morale austère ont voulu faire le complice de

l'impénitence, était dans l'exercice du saint ministère un admirable médecin des âmes ; les plus criminelles venaient à lui gagnées par sa douceur, comme les publicains et les pécheresses allaient à Jésus. Il les accueillait, les encourageait, les écoutait avec tant de miséricorde et de patience, que les cœurs se révélaient à lui comme sans effort. Mais, leur confession terminée, il leur faisait sentir l'horreur du péché et la terreur des peines éternelles, par des paroles si vives et si pénétrantes, qu'il les jetait dans la stupeur et les laissait d'ordinaire à l'abri de toute rechute. Son biographe cite, entre autres exemples, un haut et puissant seigneur, qu'avait attiré au saint tribunal de la pénitence la tendre charité du P. Réginald. On avait pu d'abord le croire assez peu repentant des fautes énormes dont il s'était rendu coupable depuis sa jeunesse. Et toutefois, quand le saint confesseur lui mit devant les yeux la grandeur et les jugements du Dieu qu'il avait offensé, un tel tremblement le saisit, qu'il tomba soudain en faiblesse comme foudroyé.

Bien des années avant sa sainte mort, la lecture assidue de la Passion du Sauveur ne semblait plus laisser au P. Réginald d'autre désir que de partager de plus en plus la croix et les humiliations de son divin Maître. A l'approche même de son agonie, il priait avec une touchante sollicitude le Frère infirmier d'éloigner de lui tout ce qui pouvait adoucir ses derniers moments. Sa souveraine joie et toute son humble confiance étaient dans les seules plaies de son crucifix, et ce fut dans ces sentiments qu'il expira, en si grande odeur de sainteté que, durant le temps de ses funérailles, on vit des mères apporter leurs petits enfants, pour leur faire toucher ou même baiser les mains et le visage du saint vieillard ; et plusieurs qui avaient ainsi présenté leurs enfants malades,

proclamèrent dans toute la ville de Dôle qu'ils leur avaient été rendus pleins de santé.

Cordara, *Histor. Soc. Jesu, part.* 6, *l.* 8, *p.* 439. — Abram, *L'univers. de Pont-à-Mousson, édit. Carayon, l.* 2, *p.* 125-129. — *De vita et morte P. Valerii Reginaldi (Arch. Rom.).* — Sotuellus, *Bibl. Script. Societ. Jes., p.* 775. — Drews, *Fasti Societ. Jesu,* 14ª *mart., p.* 99. — Nadasi, *Ann. dier. memor.,* 14ª *mart., p.* 139. — Patrignani, *Menolog.,* 14 *marzo, p.* 100. — de Backer, 1re *édit., t.* 2, *p.* 513.

XV MARS.

—

Le quinzième jour de mars de l'an 1821, mourut à l'âge de trente-sept ans, au collège de Forcalquier, le P. Jean-Pierre Chapelle, laissant la réputation d'un vrai saint partout où il avait passé, mais particulièrement à Vannes, à Laval et à Mende, où l'évêque lui témoigna, par un service solennel dans sa cathédrale, la reconnaissance de son diocèse. Quand il atteignit l'âge de raison, la persécution religieuse était déchaînée sur la France ; mais sa première éducation n'en fut que plus fortement chrétienne, et il apporta plus tard au sacerdoce et à la Compagnie un cœur angélique, ne connaissant des maladies de l'âme que ce qui lui était indispensable pour les guérir. Peu de jours après la résurrection de la Compagnie, il se présentait au noviciat ; et dès lors, écrit un de ses compagnons, le P. Louis Valantin, sa vue seule inspirait l'amour de la vertu et donnait l'idée d'un homme intérieur, pour qui toutes les choses créées n'offrent plus aucun intérêt, si elles ne servent à louer Dieu. Errant de côté et d'autre sans asile, à la triste époque des Cent-jours, et traversant les armées étrangères, il fut arrêté comme espion par quelques soldats qui le conduisirent à leur chef. Mais, dès que celui-ci eut vu l'homme de Dieu, il ordonna de le laisser libre et lui

donna même quelque secours. Lui adressait-on des injures, il récitait sur-le-champ un Ave Maria ou quelque autre prière pour ses insulteurs, et il suggérait à ses compagnons la même pratique.

Choisi par le P. de Clorivière, dans les derniers mois de 1815, pour aller en Bretagne, à Sainte-Anne-d'Auray, préparer l'ouverture d'un nouveau collège, il vit accourir aussitôt près de cinquante enfants de tout âge et de toute classe, et demeura seul quinze jours entiers, au milieu d'eux, jusqu'à l'arrivée de leurs professeurs, leur inspirant une vénération si affectueuse et un si grand amour pour Notre-Seigneur, que plusieurs d'entre eux, à son exemple, passaient plus de la moitié du temps de leurs jeux à réciter en se promenant le saint rosaire. Cette vive impression d'homme de prière se faisait du reste sentir à tous ceux qui vivaient quelque temps avec lui, et le Recteur d'Auray à cette époque aimait à raconter comment, au milieu d'une tempête, sur une barque où ils se trouvaient tous les deux ensemble, le P. Chapelle demeura constamment debout, appuyé au mât, absorbé en Dieu. C'était, disait-il aimablement, son préservatif infaillible contre le mal de mer. A Laval, où il demeura quelque temps, faisant partie du corps des missionnaires qui évangélisa la France pendant quinze années, le P. Chapelle devait laisser un souvenir plus vif encore et plus persévérant de son zèle, de ses vertus et des dons que le Saint-Esprit lui communiquait pour le bien des âmes. On peut voir dans la vie de la Mère Thérèse, cette héroïque femme si connue par son dévouement au salut des pauvres pécheresses, comment le P. Chapelle lui révéla les desseins de Dieu sur elle pour la fondation de la Miséricorde de Laval, et jusqu'aux détails précis des épreuves et des traitements indignes qu'elle subirait.

Le diocèse de Mende était destiné à recueillir les derniers fruits du zèle de cet homme apostolique ; mais avant de quitter Laval, il fut averti par Notre-Seigneur du peu de temps qui lui restait à vivre ; et il en profita pour redoubler d'ardeur et de dévouement. A Mèze, à Mende, à Meyrueis, qu'il évangélisa successivement, les populations le vénérèrent comme un autre François Régis, et sur une humble image reçue de sa main et conservée comme un trésor dans une famille chrétienne, on écrivait après sa mort : « Bienheureux Père Chapelle, de la Compagnie de Jésus, priez pour nous » ! Au départ des autres missionnaires, l'évêque de Mende avait supplié le P. Provincial de lui laisser quelque temps le P. Chapelle, pour inspirer l'esprit apostolique à une réunion de quelques bons prêtres ; et ce fut le couronnement de sa sainte vie. Mais sachant qu'enfin l'heure de sa délivrance était proche, pour rendre à Dieu son âme au milieu de ses frères, il se hâta de repartir pour la maison de Forcalquier, que lui avait désignée l'obéissance ; et dès le lendemain de son arrivée, il accueillit avec joie de la main de Dieu, les premières atteintes du mal qui, en peu de jours, acheva de le préparer à la mort des saints.

Vie de la Mère Thérèse, fondatrice de la Miséricorde de Laval, par l'Abbé Le Segretain, t. 1, p. 64, 65, 66. — Témoignages des contemporains : PP. Valantin, Brad, Thomas, Boissard, etc. (Arch. dom.).

Le même jour de l'an 1774, mourut à Pékin le F. Coadjuteur Louis Bazin, qui avait partagé souvent au péril de sa vie les rudes labeurs des missionnaires de la Perse, des Indes et de la Chine, du-

rant environ trente-huit ans. Il était très habile dans l'art de la médecine, en si grand honneur parmi les orientaux ; et la trempe de sa vertu, aussi bien que la décision de son caractère, avait permis de l'exposer aux épreuves les plus critiques. Choisi pour premier médecin par le trop fameux Nadir-Schah, dont la férocité et les soudains accès de violence pouvaient, d'un jour à l'autre, le faire étrangler ou brûler, pour prix d'un remède mal choisi ; perpétuellement en butte à la jalousie des médecins persans, auxquels il était préféré, il lui fallait à chaque heure, pour ainsi dire, porter son âme dans ses mains, selon la parole de l'Esprit-Saint. Quand son terrible malade fut assassiné, le charitable religieux, dont la tente était dressée chaque soir à côté de celle du conquérant, se vit à deux doigts de sa perte ; car au moment où Nadir-Schah tombait sous les coups des conjurés, dans une nuit de meurtre, de pillage et d'incendie, Louis Bazin, contraint de prendre la fuite, dut traverser deux fois les combattants, se vit arrêté et dépouillé de tout vêtement, et n'échappa même à la mort qu'en se précipitant dans une fosse si profonde, que les meurtriers ne pouvant l'y atteindre qu'en le fusillant, furent arrêtés par la seule peur que le bruit de leurs armes ne lui attirât des sauveurs ou des vengeurs.

Lettres du F. Bazin, 2 *févr.* 1751 *et* 1er *nov.* 1751. *Cf. Nouveaux Mémoires des missions du Levant, t.* 9, *p.* 13-132. — *Lettres édifiantes*, 1re *édit., t.* 34, *préface, p.* xii. — P. Feister, *notices. . , n.* 428.

XVI MARS.

—

Le seizième jour de mars de l'an 1649, mourut dans la mission huronne de Saint-Ignace, parmi les tourments les plus raffinés que sut inventer la rage des Iroquois, le vénérable P. Jean de Brébeuf, premier missionnaire des tribus sauvages du Haut-Canada, et l'un des plus glorieux martyrs de la sainte Église. Dans une merveilleuse apparition, où il l'appela en l'embrassant un de ses vases d'élection destiné à porter la gloire de son nom et à partager toutes les douleurs de ses plus chers apôtres, le Sauveur lui avait promis que ce serait là le couronnement de ses travaux et de ses espérances. De son côté, l'homme de Dieu, plus de douze ans avant sa mort, s'était engagé par un vœu qu'il renouvelait chaque jour en tenant dans ses mains le corps du Sauveur, à faire et à souffrir tout ce qui serait en son pouvoir pour le glorifier et lui témoigner son amour, « de telle façon, ajoutait-il, à moins que votre gloire ne m'y oblige, que tout le reste de ma vie, ce ne me soit plus une chose licite de fuir les occasions de répandre mon sang pour vous ; et quand je recevrai le coup de mort, je veux être obligé de le recevoir comme de votre main, dans toute la joie de mon âme. Ainsi recevrai-je votre calice, en invoquant votre saint nom, Jésus, Jésus, Jésus ! ! ! »

Les vieilles relations de la Nouvelle-France peuvent seules donner une juste idée de ce que lui coûtèrent les sept mille âmes gagnées à Dieu, qu'il laissa en mourant dans la mission des Hurons. Ces hommes, dont beaucoup allaient devenir, non seulement d'admirables chrétiens, mais d'inébranlables martyrs, l'avaient souvent accablé de coups et d'outrages. Souvent aussi les démons l'avaient attaqué sous les formes les plus effrayantes ; mais il se contentait de leur répondre : « Faites de moi ce que Dieu vous permet ». Et ces simples mots suffisaient pour les mettre en fuite. Les ignominies, disait-il en découvrant son cœur à ses supérieurs, ne lui semblaient pas des humiliations : car en quelque bas lieu qu'on pût le mettre, il se voyait toujours plus haut qu'il ne voulait, et avait autant de pente à descendre qu'une pierre, « qui n'en a jamais à monter ». Et comme, au témoignage du P. Ragueneau, pour coopérer à la grâce de Dieu sur lui et à ses désirs, ses supérieurs même ne l'épargnèrent pas, moins il se sentait ménagé ou considéré, plus il avait l'air et le cœur contents.

Aux premières lueurs du jour de sa mort, quand une troupe d'Iroquois tomba comme la foudre sur la mission de Saint-Ignace, plein de joie pour lui-même de voir approcher le moment de son holocauste, mais plein de compassion pour les pauvres captifs destinés aux mêmes tortures, et ne songeant qu'à les mener avec lui à Dieu : « Mes enfants, leur dit-il, levons les yeux au ciel dans le plus fort de nos tourments! Souvenons-nous que Dieu est le témoin de nos douleurs et en sera bientôt notre trop grande récompense » ! — « Prie Dieu pour nous, lui répondirent-ils ; notre esprit sera dans le ciel, tandis que nos corps souffriront en terre ». Alors commença le supplice de ce vaillant athlète, supplice l'un des plus

affreux dont il soit fait mention dans toute l'histoire de l'Église, et dont nous abrégerons les détails. Après y avoir préludé en arrachant les ongles du martyr, et en lui mettant le corps en sang, les bourreaux le lièrent à un poteau, qu'il embrassa, disent les témoins de cette incomparable scène, comme l'objet de sa joie et de son amour. Puis quelques-uns de ces barbares lui firent un collier de haches brûlantes, qui lui rôtirent le dos et la poitrine, et une ceinture d'écorces toutes pleines de poix et de résine, à laquelle ils mirent le feu. D'autres lui perçaient les mains avec des alènes rougies, ou lui promenaient la flamme sur tous les membres, et en arrachaient ensuite des lambeaux de chair pour les dévorer. D'autres encore, après lui avoir écorché la tête, se faisaient un jeu de l'arroser avec de l'eau bouillante, en dérision du saint baptême. Mais ce qui redoubla encore leur fureur et la poussa jusqu'au délire, ce fut de le voir, en cet état, durant plus de quatre heures, constamment calme et immobile, tour à tour priant Dieu dans un profond silence, ou soutenant la foi de ses compagnons, et exhortant ceux mêmes qui le tourmentaient à ne pas oublier le salut de leur âme. Ne parvenant à l'empêcher, par aucun effort, de louer, de bénir et d'invoquer Dieu, ils lui arrachèrent encore les lèvres, lui brûlèrent la langue, lui mutilèrent la mâchoire, lui enfoncèrent dans la gorge des tisons ardents ; et enfin, dans leur désespoir de n'avoir pu lui arracher un gémissement, ils lui entr'ouvrirent la poitrine, d'où ils arrachèrent son cœur, et en burent le sang, croyant par là boire, pour ainsi dire, une part de son âme et de son courage.

Mais loin de jeter la terreur parmi les frères du saint martyr, le récit de cette triomphante mort les remplit au contraire d'une

ardeur nouvelle ; et pour mettre le comble à leur consolation, Dieu voulut que bientôt plusieurs grandes âmes fussent admises à contempler le haut degré de gloire dont il avait couronné son serviteur, entre tous ceux qui ont jamais versé leur sang pour son nom. L'une d'entre elles, la Vénérable Catherine de Saint-Augustin, le vit même, au milieu du chœur des élus, portant une palme à la main, au front un étincelant diadème, et sur le cœur une colombe plus blanche que la neige, dont chaque plume était marquée du nom, gravé en traits de feu, d'une des béatitudes évangéliques, ou de l'un des dons de l'Esprit-Saint, et recevant du Père, du Fils et du Saint-Esprit le glorieux titre de patron de l'Église du Canada.

Relations de la Nouvelle-France, Ann. 1626, 1632, *etc.*; 1649, *chap.* 4: « *De l'heureuse mort du P. Jean de Brébeuf et du P. Gabriel Lallemant* ». — Bressani, *Relation abrégée de quelq. missionnaires, p.* 251-262. — Alegambe, *Mortes illustres, p.* 644-652. — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jesu, p.* 426. — Rybeyrète, *Scriptor. Prov. Franc., p.* 159. — Creuxius, *Hist. Canad., lib.* 2, *p.* 158, 161; *lib.* 7, *p.* 539, 542. — Drews, *Fasti Societ. Jes.*, 16ª *mart., p.* 102. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 16ª *mart., p.* 146. — Patrignani, *Menologio,* 16 *marzo, p.* 115. — Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguin. profusion. militans, p.* 533. — Cassani, *Ilustres Varones, t.* 1, *p.* 572 *et suiv.* — Martin, *Vie du P. de Brébeuf.* — Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France, t.* 1, *p.* 290 ; *t.* 2, *p.* 13 *et suiv.* — *Lettres de la* Vén. Marie de l'Incarnation, *p.* 440 *et suiv.*. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus, ch.* 4, *p.* 216. — *Vie de la Vén. Catherine de S.-Augustin, p.* 116, 131, 153, 179, 192, 248. — Ferland, *Cours d'histoire du Canada, t.* 1, *ch.* 7, *p.* 374 *et suiv.*

Le même jour de l'année 1800, mourut saintement à Québec, le P. Joseph Cazot, dernier survivant des enfants de saint Ignace en ce pays, et « qui a laissé autant d'orphelins qu'il y a de pauvres », disent les annales des Ursulines du Canada. Il était entré dans la Compagnie en qualité de Frère Coadjuteur, et s'était montré constamment fidèle, selon son degré, au service de Notre-Seigneur et de ses apôtres, quand éclata l'orage qui devait détruire les plus florissantes missions de l'ancien et du nouveau monde. N'espérant plus alors d'autres secours, et sachant l'amour de son peuple pour nos anciens Pères, l'évêque de Québec, d'accord avec les derniers représentants de la Compagnie, conféra les ordres sacrés au F. Cazot; et durant plus de dix années après la mort des derniers missionnaires, l'humble et dévoué religieux, se refusant à lui-même le nécessaire, n'employa l'héritage qu'il avait reçu de ses compagnons, qu'à multiplier dans tout le pays les œuvres de zèle et de charité.

Les Ursulines de Québec.., Québec, 1866, *t.* 3, *p.* 347. — Brasseur de Bourbourg, *Histoire du Canada, t.* 2, *p.* 65, 106.

XVII MARS.

—

Le dix-septième jour de mars de l'an 1649, après plus de quinze heures des mêmes tourments que son glorieux maître et modèle, Jean de Brébeuf, le P. Gabriel Lallemant rendit à Notre-Seigneur son âme invincible, dans la mission huronne de Saint-Ignace, à l'âge de trente-neuf ans. C'était l'homme de la complexion la plus faible et la plus délicate qu'on pût voir, écrit la Vénérable Marie de l'Incarnation, mais d'une ferveur angélique ; la force de Dieu n'en parut qu'avec plus d'éclat dans sa longue et sainte agonie. Depuis longtemps il s'était consacré par vœu à la mission du Canada ; et souvent il s'offrait à Notre-Seigneur pour le martyre, ne comptant toutefois que sur le secours divin, et n'épargnant rien pour s'en rendre digne, durant une attente de seize années. Nous pouvons lire encore, dans une touchante prière où il se dévoue à l'abandon de tous ses contentements d'ici-bas, à quel degré d'amour et de renoncement il était dès lors parvenu. Il la termine par ces mots : « Sus donc, mon âme, perdons-nous saintement, pour donner ce contentement au Cœur Sacré de Jésus-Christ ! Tu ne peux t'en dispenser, si tu ne veux vivre et mourir ingrate ».

Il n'était arrivé que depuis six mois près du grand apôtre des Hurons, lorsqu'il se vit, selon ses désirs, entre les cruelles mains

des Iroquois ; et comme première épreuve de son courage, avant d'être attaché au poteau des tortures, il eut à contempler toutes les horreurs épuisées sur son héroïque maître. Car pour prolonger le plaisir que leur faisaient goûter de pareilles scènes, les vainqueurs avaient décidé de ne tourmenter que l'un après l'autre ces deux grands captifs. Ce fut donc seulement quand ils virent Jean de Brébeuf à peu près épuisé de sang et de vie, qu'ils firent monter près de lui, sur le même échafaud, le P. Lallemant. Alors, avant d'offrir ses membres au feu, le jeune martyr se prosternant aux pieds du saint mourant, baisa tendrement ses plaies enflammées et le conjura de prier pour sa persévérance. Brébeuf ne pouvait plus parler, un tison plongé dans sa gorge étouffait sa voix. Mais une douce inclination de tête fut sa réponse ; et son cher compagnon, plein d'une humble allégresse, se relevant soudain et se livrant à ses bourreaux, sans laisser entendre un gémissement, l'esprit et le cœur en Dieu, les mains jointes, passa, durant la nuit entière et jusque bien après le lever du soleil, par toute la même série de tourments que le vieil athlète ; et quand on recueillit ses précieux restes, « nous ne vîmes, écrit le P. Ragueneau, aucune partie de son corps qui n'eût été grillée toute vive, même les yeux, que ces barbares avaient arrachés, pour mettre à la place des charbons ardents ».

A la nouvelle de cette glorieuse mort, toute la famille du P. Gabriel tressaillit de joie. Son héroïque mère, qui avait donné de grand cœur à Dieu quatre de ses enfants et leur avait inspiré dès leur jeunesse un si généreux amour de la croix, chanta le *Te Deum*, rendant au Sauveur mille actions de grâces de l'avoir faite mère d'un martyr, et termina peu après sa vie admirable sous

le manteau de sainte Claire, laissant au Carmel, où deux de ses filles se vouaient au martyre de la pénitence, quelques lambeaux de la sainte chair et des ossements de leur frère grillés et calcinés pour l'honneur de Dieu.

Mêmes sources que pour le P. Jean de Brébeuf. Cf. 16 *mars.*

Le même jour de l'an 1667, mourut saintement à Paris le P. Philippe Labbe, un des plus infatigables ouvriers du second siècle de la Compagnie, pour la défense et l'honneur de la sainte Église. Rien que dans les quatre dernières années de cette incessante application, dont il fut la victime et le martyr avant d'avoir atteint l'âge de soixante ans, il avait publié douze volumes in-folio de sa collection des conciles ; et l'on peut voir dans nos bibliographes, avec la liste des ouvrages sortis jusqu'alors de sa plume, ceux qu'il méditait encore à sa dernière heure, ne voulant de repos que lorsqu'il ne pourrait plus travailler pour Dieu. Bien des lecteurs, écrit un savant critique étranger à la Compagnie, se sont enrichis de ses dépouilles ; et ce n'est pas chez eux, le plus souvent, que l'on trouverait son éloge. Mais en dehors des amis de l'Église, qui regardèrent sa perte comme irréparable, les protestants eux-mêmes les plus distingués par leur science, lui rendirent l'hommage dont il était digne.

Entré à l'âge de seize ans dans la Compagnie, avec toute la fleur de son innocence, Philippe Labbe ne regardait l'étude que comme un devoir de sa vocation ; elle ne lui fit jamais négliger

aucune des vertus religieuses. Pas un moment ne fut dérobé à Dieu, pour acquérir cette vaste érudition qui le faisait appeler par le célèbre P. Jean Garnier, la Bibliothèque des bibliothèques. Son temps appartenait avant tout à la Compagnie, à l'obéissance, à ses frères, souvent à de pauvres écoliers qui le priaient d'entendre leurs confessions, et dont plusieurs se glorifièrent de lui devoir leur vocation à la Compagnie. Un désir de ses supérieurs lui suffisait pour suspendre à l'instant des travaux dont il était seul capable, et donner tous ses soins à quelque modeste opuscule pour les classes de nos collèges. En un mot, selon l'expression du P. Étienne De Champs, sa vie était celle du parfait religieux de la Compagnie, vraie merveille de science et de sainteté. Cinquante-huit jours d'une fièvre ardente achevèrent de purifier cette âme angélique et de l'éprouver comme le feu éprouve l'or. On vit surtout alors, ce qu'on avait souvent admiré à l'autel, combien sa piété était tendre et affectueuse. Ses accès de délire n'étaient que des élans d'un cœur brûlant d'amour pour la très sainte eucharistie, de très doux entretiens avec Notre-Dame ; et l'un de ses plus chers amis nous a conservé deux touchantes prières, en vers latins hendécasyllabes, que le P. Labbe composa sur son lit de douleur, peu de jours avant d'expirer, dans l'intervalle de quelque accès de fièvre, et où il épanchait doucement son âme dans celles de Jésus en croix et de Marie.

Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — Rybeyrète, *Script. Prov. Franc., p.* 238. — Id., *Varia de Societ. Jes., Lettre circul. du* P. E. de Champs, *Paris,* 18 *mars* 1667 *(Arch. dom.).* — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jesu, p.* 710. — *Catologus librorum omnium quos hactenus*

in lucem emisit, Lutetiæ, 1656. — Garnier, *Præfat. ad opp. Marii Mercatoris.* — *Bibliographia critica*, *t.* 3, *p.* 476. — Zaccaria, *Biblioth. ritualis*, *t.* 3, *p.* 268. — de Backer, 1re *édit.*, *t.* 1, *p.* 434. — Lelong, *Biblioth. historiq. de la France*, *p.* 970. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, *t.* 25. — Feller, *Dictionn. historiq.*, *au mot* Philippe Labbe. — Moreri, 1759. — Breghot du Lut, *Mélanges*. *t.* 2, *p.* 174, 175, 415. — *Nouvelle Biographie univers.*, *t.* 28, *etc.*

N. B. Voici les deux prières dont il est parlé plus haut :

Ad Christum oratio.

Torreret mihi dum febris medullas,
Et noctes habui laboriosas,
Et dies habui laboriosos,
Jejunos, vigiles, graves, iniquos,
Ingratos mihi, cæteris molestos.
Hos, Christe, obtulimus Patri, Tibique,
Tibi quem trabe pendulum probrosa,
Pernox, perdius, usque et usque cerno,
Mulcentemque meos tuis dolores,
Mulcentemque tuos meis dolores.
Et quodcumque tuli, quod et ferendum
Morbi noxia vis adhuc minatur,
Dicabamque tuo dicoque amori,
Languens victima ; nec rogare cesso,
Ut cum lux mihi venerit suprema,
Mortali ultima, sola christiano,
Verorum una dies negotiorum,
Vanorum una quies negotiorum,
Plebi, regibus, omnibus pavenda ;
Dies quæ fuit una cura quondam,
Arseni, tibi, cæteris volebas
Quam præesse tuis ubique curis:
Hæc cum venerit, et profunda longum

Claudet nox oculos, piisque Patrum
Elatum manibus jacens cadaver
Terræ vermibus inferetur esca,
Clangore horribilis tubæ ad severi
Urnam judicis inde devocandum :
Lumen sis animæ perenne nostræ :
Hanc ad te jubeas statim evolare,
Amplexusque tuos, tuisque tecum
Una cum Patre, Spirituque Sancto
Supra sidera considere regnis.

Ad Virginem oratio.

Nec tu non mihi sæpius vocata,
Ardores febris inter æstuosæ,
Christi Virgo Parens, Parensque nostra.
Nam matrem memini mihi fuisse,
Matrem usque a teneris ad usque canos,
Ducentemque manu gradus per omnes
Ætatis tibi Filioque sacræ ;
Foventemque tuo sinu per omnes
Et vitæ salebras severioris,
Et curas studii molestioris,
Quas tu lacte tuo velut rigabas.
Unum nunc precor, ut benigna semper,
Viventi mihi, Virgo, quæ fuisti,
Sis mater quoque mortis in periculo.
Extremum lege spiritum jacentis ;
Hic te ad sidera spiritus sequatur,
In terris fuit usque qui secutus
Mariam ducem et auspicem Mariam.

XVIII MARS

—

Le dix-huitième jour de mars de l'an 1692, mourut sur le vaisseau qui le ramenait en France, le P. Nicolas Lançart, l'apôtre des noirs de Cayenne pendant vingt ans. Ces pauvres esclaves l'aimaient et le vénéraient comme leur père ; les jours où leurs travaux étaient suspendus, ils venaient de huit à dix lieues, soit pour assister à ses catéchismes, soit pour obtenir la grâce des sacrements. On comptait par milliers ceux qu'il avait faits enfants de Dieu ; parmi les douleurs de leur servitude, beaucoup d'entre eux parvinrent à un degré de prière et de pénitence peu ordinaire. Fidèle imitateur de saint Pierre Claver, Nicolas Lançart avait tellement dompté son corps par la pénitence, qu'il ne semblait plus ressentir aucune répugnance à braver les dégoûts, l'infection, toutes les révoltes de la nature, toutes les croix inséparables de son héroïque ministère. Dès qu'il s'agissait d'une âme à sauver, de l'honneur de Dieu à défendre, ni les affronts, ni les menaces des plus indignes traitements, que lui prodigua plus d'une fois le libertinage ou la dureté des maîtres d'esclaves, ne pouvaient le faire reculer. Contraint par la maladie et l'épuisement de se séparer de ses chers nègres, le P. Lançart venait de quitter Cayenne, plein de regrets, mais en même temps plein d'espoir qu'une prompte conva-

lescence lui permettrait bientôt de revenir. Mais il ne devait pas même revoir les côtes de France ; il rendit à Dieu sa sainte âme, riche de vertus et de mérites, peu de jours après son embarquement.

Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.).

Le même jour, l'an 1632, mourut à Cahors, le P. Jean-Jacques Rocher, ancien chanoine de l'Église du Puy, entré dans la Compagnie à l'âge de trente-trois ans. Homme de foi, il avait conçu dès son enfance une dévotion extraordinaire pour la divine eucharistie; dans une grave maladie que les médecins déclaraient mortelle, il avait demandé qu'on lui apportât le corps du Sauveur, et en le recevant il avait recouvré soudain la santé. Le saint nom de Jésus le ravissait également. Comme saint Bernard, il l'avait sans cesse et dans le cœur et sur les lèvres ; il le répétait avec tant de ferveur et de suavité, qu'il semblait en perdre parfois l'usage de ses sens. Le P. Nadasi assure qu'il était si plein du divin amour, qu'au milieu d'une simple conversation, il jaillissait de ses yeux et de son visage comme des étincelles ardentes pénétrant jusqu'au fond des cœurs et les embrasant de la flamme qui le dévorait. Tour à tour professeur de dogme, de morale, d'Écriture sainte, de langue hébraïque, Recteur du collège de Rodez, ou humble et laborieux missionnaire parmi les hérétiques, le P. Rocher se montrait partout l'appui des catholiques et la terreur des plus fiers ministres calvinistes, qu'il réduisit souvent au silence. Mais en même temps sa

charité le portait, comme la plupart des hommes de Dieu, vers les œuvres de pauvres, la visite des prisons et des hôpitaux, le soin des mourants, ainsi que vers un genre d'apostolat plus important encore et bien cher à la Compagnie, l'apostolat des prêtres. Sur les instances de l'évêque de Cahors, il publia en leur faveur un précieux Manuel sacerdotal, qui exerça l'influence la plus salutaire, dit le P. Alegambe, pour l'instruction et la sanctification du clergé.

Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 18ª *mart.*, *p.* 150. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 18ª *mart.*, *p.* 105. — Sotuellus, *Bibl. Scriptor. Soc. Jesu*, *p.* 465.

XIX MARS

Le dix-neuvième jour de mars nous rappelle la mémoire du célèbre P. Pierre Coton, mort à Paris, l'an 1626, le matin même de la fête de saint Joseph, comme il l'avait prédit plus de dix années auparavant. Il venait à peine d'entrer dans la Compagnie, et n'avait pas encore vingt-cinq ans, lorsque le P. Bobadilla, dernier survivant des compagnons de saint Ignace, ravi de voir en un si haut degré tous les dons de la nature et de la grâce joints au plus pur esprit de notre Bienheureux Père, s'écria publiquement, dans un transport de joie : *Voilà un Français qui vaudra dix Espagnols pour la gloire de Dieu !* Dès que le P. Coton parut dans la chaire sacrée, il fut acclamé comme le boulevard de la foi et de la piété catholique ; et il remporta sur le calvinisme tant et de si éclatantes victoires, que le P. Biner, savant historien allemand, témoin des luttes et des triomphes du catholicisme dans le nord de l'Europe, doute que jamais un autre membre de la Compagnie ait été, de la part des hérétiques, l'objet de plus de mensonges et de calomnies, et il lui décerne le titre de fléau et de marteau de l'hérésie.

Le rétablissement de la Compagnie, exilée depuis plus de huit

ans, la fondation de nos deux belles missions françaises de Constantinople et du Canada, un apostolat de quatorze ans à la cour de Henri IV et de Louis XIII, où il arracha une multitude d'âmes et des familles entières de la noblesse de France à l'erreur, au monde et au péché ; en même temps des persécutions sans nombre, et jusqu'aux dernières heures de sa vie, des calomnies et des libelles infâmes, de fréquentes menaces de mort plus d'une fois réalisées, et en particulier un coup de poignard qui le perça d'outre en outre, mais dont la Mère de Dieu détourna miraculeusement la fatale direction ; enfin une sainteté dont la Bienheureuse Marie de l'Incarnation et saint François de Sales ne parlaient eux-mêmes qu'avec une profonde admiration ; une pureté angélique d'âme et de corps, dont il avait reçu par le ministère des anges un don miraculeux comme autrefois saint Thomas d'Aquin ; une dévotion comparable à celle du Bienheureux Pierre Le Fèvre pour les anges gardiens, et dont ces bienheureux esprits le récompensaient par de fréquentes apparitions, l'aidant à diriger dans les voies de la perfection les âmes qui lui étaient confiées ; une oraison que rien ne pouvait troubler, et par une faveur dont les annales de l'Église nous offrent à peine quelques exemples, la grâce miraculeuse de ne pas même interrompre sa prière pendant le repos de la nuit ; les dons habituels de prophétie et de miracle, la haine des démons, une lumière toute divine dont il parut plus d'une fois publiquement environné, le spectacle de son triomphe dans le ciel accordé à un grand nombre d'âmes saintes, et la gloire de son tombeau, peuvent le faire regarder à juste titre, selon l'expression du P. Cordara, comme le plus grand homme que la France ait donné à la Compagnie depuis son origine.

Rouvier, *De Vita P. Petri Cottoni, Lugd.* 1660. — d'Orléans, *La Vie du P. Pierre Coton.* — Prat, *Recherches historiques et critiques sur la Compagn. de Jésus en France, du temps du P. Coton.* — Juvencius, *Historia Soc. Jes., part.* 5ª, *p.* 66, 72, 85, 250, 392, 401, 423. — Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *t.* 1, *l.* 9, *p.* 510; *l.* 10, *p.* 625; *t.* 2, *l.* 11, *p.* 44. — *Annuæ Litter. Soc. Jes., ann.* 1604, *p.* 429. — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jes., p.* 667. — de Backer, *Biblioth. des Écriv. de la Compagn.*, 1ere *édit.*, *t.* 2, *p.* 149. — Nieremberg, *Varones ilustres, t.* 3, *p.* 374. — Patrignani, *Menologio*, 19 *marz., p.* 133. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 19ª *mart., p.* 151. — Id., *Annales Mariani Soc. Jesu, p.* 361. — Drews, *Fasti Soc. Jesu, p.* 107. — Biner, *Apparatus eruditionis, t.* 8, *p.* 578. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus, t.* 3, *p.* 29, 56, 128, 206, 339, 344. — Garasse, *Récit au vrai des persécut. . . contre les PP. de la Compagn. Cf.* Carayon, *Documents inédits, « Hist. des Jésuites de Paris. . . » — Bibliogr. critica, t.* 2, *p.* 101. — *Revue rétrospective, t.* 2, *p.* 383, 404. — Michaud, Feller, *Biograph. univers., article* Coton. — Sainte-Foy, *Les premières Ursulines, t.* 1, *p.* 359.

Le même jour de l'an 1738, mourut au petit village de Ver, près des rochers du Calvados, où il prêchait encore une mission, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, le P. Pierre Sandret, l'un des grands zélateurs de la gloire de Dieu au dix-huitième siècle, honoré des glorieux noms de père des prêtres et d'apôtre des populations de la Normandie. Dans les trop courtes lignes consacrées à l'annonce de sa sainte mort, les seules parvenues jusqu'ici à notre connaissance, il est affirmé que la vie de Pierre Sandret ne méritait pas moins d'être transmise à la postérité que celle du Vénérable P. Julien Maunoir. Dans l'un et l'autre de ces grands hommes, la Normandie et la Bretagne avaient vu les mêmes prodiges de zèle, les mêmes fruits d'apostolat, les mêmes vertus hé-

roïques, et jusqu'à la même puissance miraculeuse. De même que Maunoir, Sandret, atteint d'une maladie mortelle, s'était consacré par vœu aux missions de campagne de la Normandie, si Notre-Seigneur lui rendait la vigueur de corps indispensable à ce laborieux ministère ; et Dieu avait exaucé ses désirs, le soutenant, dans les plus durs travaux, jusqu'à une extrême vieillesse. Les nombreux ouvrages populaires qu'il composait, dans les courts intervalles de ses missions, sur la doctrine chrétienne, la prière, les sacrements, les leçons du Calvaire, l'adoration perpétuelle, le guide et l'école du salut, le règlement des familles, les conférences ecclésiastiques, conservaient les fruits de sa parole, et pourraient encore aujourd'hui servir de modèle à ses successeurs. Quand il tomba, les armes à la main, comme plusieurs des grands apôtres dont il avait suivi de près les traces, des guérisons miraculeuses s'opérèrent au seul contact de son saint corps, exposé à la dévotion des fidèles dans la petite église de Ver, où son épitaphe subsiste encore; et ces merveilles changèrent ses funérailles en un vrai triomphe. On cite entre autres une pauvre femme, infirme depuis quatre années entières, dont toutes les douleurs disparurent au moment où elle baisait les pieds du serviteur de Dieu.

Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — DE BACKER, *Biblioth. des écrivains de la Compagn.*, 1ère *édit.*, *t.* 6, *p.* 594.

Le même jour encore de l'an 1653, mourut en odeur de sainteté dans la maison professe de Paris, le P. AMABLE BONNEFONS, surnommé le père des pauvres, des enfants et des ignorants, dont il

était le catéchiste perpétuel depuis vingt ans. Chaque semaine il avait un jour pour les mendiants, un autre pour les gens du peuple et les artisans qui avaient besoin de s'instruire, un autre pour les jeunes enfants, un autre, à la chapelle du Louvre, par l'ordre du roi, pour les serviteurs de Leurs Majestés ; et durant le carême, pendant que les orateurs en renom rassemblaient, dans notre église, autour de leur chaire, l'auditoire le plus distingué, Amable Bonnefons, six fois par semaine, faisait le catéchisme à leurs valets. Dieu semblait nous aimer d'un amour de prédilection en nous le conservant malgré de continuelles infirmités, dit la relation de sa sainte mort, pour le servir dans cet apostolat, le plus cher de tous à saint Ignace, et il y excédait de bien loin ses forces, par un excès de zèle et d'amour des âmes qui lui faisait dire avec le grand apôtre de la Compagnie: « Encore plus, Seigneur, encore plus ». Néanmoins, ajoute son supérieur, il s'accusait sur son lit de mort de n'avoir rien fait, au prix de ce que le Sauveur attend de ses vrais compagnons ; sa maxime était que le vœu le plus cher d'un Jésuite doit être de vivre et de mourir debout et en travaillant. Une autre de ses maximes les plus familières, qui peint toute son âme, fait assez voir à quel degré ce saint homme unissait la vie apostolique et la vie de prière : « J'ai mis, disait-il, ma volonté dans le cœur de Dieu et la volonté de Dieu dans mon cœur. *Voluntas mea in corde Dei et voluntas Dei in corde meo* » !

Lorsqu'on lui apporta le saint viatique, il supplia le prêtre qui tenait dans ses mains le corps du Sauveur, de vouloir bien attendre pour le lui laisser d'abord adorer ; et avec des paroles pleines de tendresse, il prononça à haute voix une amende honorable

qui fit fondre en larmes tous les assistants; il demanda pardon des irrévérences qu'il avait commises, disait-il, dans l'usage de cet ineffable sacrement, et il y ajouta les plus touchantes expressions de reconnaissance pour le triple don de son sacerdoce, de sa vocation religieuse et du bonheur qu'il avait de mourir dans la Compagnie. Depuis bien longtemps le P. Bonnefons avait témoigné le désir que le jour de sa mort fût celui de la fête de saint Joseph. Il le renouvela dès les premiers accès de sa maladie, et fit mettre au pied de son lit une image de ce grand patron des mourants, entre Jésus et Notre-Dame l'assistant à sa dernière heure. Or nous avons tout lieu de croire qu'il sut que ses vœux étaient exaucés, tant il fit éclater de joie dès les premières heures de ce beau jour. Il demanda donc aussitôt qu'on lui apportât pour la dernière fois le corps de son Seigneur, et se leva sur-le-champ, sans aucun secours, pour le recevoir humblement prosterné à terre; puis après son action de grâces, donnant un dernier souvenir au cher auditoire de ses catéchismes, recommandant surtout le soin de ses pauvres, et sentant croître d'heure en heure, avec la flamme d'amour qui le consumait, ses désirs d'aller voir et posséder son Dieu, il remit son âme à son Créateur comme dans une très douce extase.

Lettre circulaire pour annoncer la mort du P. Amable Bonnefons, « Paris, ce 19 mars 1653 ». (Arch. dom.) — Elogia defunctor. provinc. Franc. (Arch. Rom.). — Litter. ann. Provinc. Franc., ann. 1653 (Archiv. Rom.). — Rybeyrète, *Scriptor. Provinc. Franc., p.* 9. — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu, p.* 44. — Bonnefons, *L'année chrétienne, Paris,* 1688, *t.* 1, *p.* 8-10. —

Le même jour encore de l'an 1704, mourut à Paris, après soixante-quatre ans de vie religieuse, le P. Jean du Doy, vénéré comme un saint et digne de ce nom par les grands exemples qu'il avait donnés dès sa jeunesse. Après ses premières années d'études et d'enseignement, il fut assailli de si vives et si opiniâtres douleurs de tête, que toute application lui devint impossible. Pressé de rentrer dans le monde, où sa famille lui offrait de le remettre en possession de son héritage, le jeune professeur eût mieux aimé la mort que la perte de sa vocation ; mais sa plus vive angoisse était de se voir à charge et comme un fardeau inutile pour la Compagnie. Il s'offrit alors généreusement à remplir les emplois de nos Frères Coadjuteurs, et on le vit avec édification durant plusieurs années chargé de la porte et du réfectoire. Dieu récompensa dignement son humble et fervent serviteur, par les trésors de grâces dont il le combla. Il lui rendit même la santé ; et ses supérieurs en profitèrent pour l'élever plus tard aux premières charges de sa Province, où il donna constamment les mêmes exemples et sut inspirer l'amour des mêmes vertus.

Elogia defunct. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.).

Le même jour enfin de l'an 1671, mourut au collège de Rouen, le P. Claude de Lidel, travaillant encore au salut des âmes à l'âge de près de quatre-vingts ans avec un dévouement que ni les infirmités ni la vieillesse n'avaient ralenti. La perfection avec laquelle

il s'appliquait à remplir, pour l'amour de Notre-Seigneur, tous les emplois que l'obéissance lui confiait, l'avait rendu grand devant Dieu et devant les hommes ; plusieurs semaines avant sa mort, il apprit par révélation le jour précis où il irait recevoir au ciel sa récompense. Dans sa jeunesse, il avait enseigné la rhétorique au collège de Rouen, et avait compté au nombre de ses disciples Pierre Corneille. Lorsqu'à l'âge de soixante-quinze ans il offrit au grand poète un exemplaire de son beau traité sur la Théologie des Saints, celui-ci répondit par six stances de dix vers, noble témoignage de son affection pour son ancien maître. Voici comment il remercie le P. de Lidel dans les deux dernières. Après avoir consacré les premières à résumer les merveilles de la grâce, il ajoute :

J'en connais par toi l'efficace,
Savant et pieux écrivain,
Qui jadis de ta propre main,
M'as élevé sur le Parnasse.
C'était trop peu pour ta bonté
Que ma jeunesse eût profité
Des leçons que tu m'a données ;
Tu portes plus loin ton amour,
Et tu veux qu'aujourd'hui mes dernières années
De tes instructions profitent à leur tour.

Je fus ton disciple, et peut-être
Que l'heureux éclat de mes vers
Éblouit assez l'univers,
Pour faire peu de honte au maître :
Par une plus sainte leçon,
Tu m'apprends de quelle façon

Au vice on doit faire la guerre.
Puissè-je en user encor mieux !
Et comme je te dois ma gloire sur la terre,
Puissè-je te devoir un jour celle des cieux !

Par ton très obligé disciple :
PIERRE DE CORNEILLE.

Quod scribo, et placeo, si placeo, omne tuum est.

Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — RYBEYRÈTE, *Scriptor. Prov. Franc., p.* 42. — SOTUELLUS, *Biblioth. Script. Soc. Jesu, p.* 153. — DE BACKER, *Biblioth. des écrivains de la Compagn.,* 1ere *édit., t.* 5, *p.* 431. — *Les Stances de Corneille se lisent en tête de l'ouvrage du* P. DE LIDEL : « *La Théologie des Saints, où sont représentés les mystères et les merveilles de la grâce* ». *Paris* 1668.

XX MARS.

—

Le vingtième jour de mars de l'an 1720, mourut en odeur de sainteté dans la mission de Damas, le P. Pierre Blein, de la Province de Paris, confesseur de la foi et martyr de la charité, après vingt-et-un ans de travaux apostoliques parmi les fidèles et les infidèles de la Syrie. Dans les relations du Levant, il est signalé, à plusieurs reprises, pour sa science, sa prudence, son union à Dieu par la prière, qu'il prolongeait souvent la nuit durant de longues heures, sa joie dans la souffrance, vertu si nécessaire à un vrai chasseur d'âmes. Mais rien n'égale les éloges que les témoins de sa sainte vie prodiguent aux merveilles et à la salutaire contagion de sa charité. Rome s'en émut, et la Propagande en envoya des lettres de félicitation et d'actions de grâces au troupeau de l'homme de Dieu. En le voyant se dépouiller de tout, se réduire au plus absolu dénuement, prêt à vendre même ses vases sacrés, pour sauver du péril de l'apostasie deux chaînes de pauvres captifs, l'une composée d'enfants et de femmes, l'autre dont le sang devait arroser l'entrée du désert qui mène à La Mecque, les catholiques de Damas, même les plus pauvres, accoururent vers lui pour mettre à ses pieds, comme les premiers chrétiens aux pieds des

apôtres, l'or, l'argent, les vivres, les vêtements, et jusqu'aux ornements de tête de leurs femmes, pour nourrir, soulager, racheter leurs frères dans la foi ; et de peur que quelques-uns de ces malheureux ne succombassent en attendant l'heure de la délivrance, la charité de ces fervents chrétiens et de leur digne maître, joignait à leurs aumônes et offrait à Dieu un riche trésor de vœux, de prières et de pénitences.

Dans plusieurs autres circonstances, pour enlever au démon une seule proie, peu s'en fallut que Pierre Blein, couvert de sang et de blessures, n'expirât sous les coups de bâton et de couteau des Turcs, qui après l'avoir renversé, le traînaient par les rues en continuant à le frapper. C'était du reste un titre particulier à l'affection de ce vrai disciple de Jésus-Christ, que de l'outrager ou de le maltraiter. Un misérable chrétien dont l'ingratitude lui avait suscité une rude persécution, fut longtemps l'objet de ses soins les plus empressés. Car sachant que cet homme était tombé gravement malade et était couvert de plaies, il ne laissa, durant plusieurs semaines, passer aucun jour sans le visiter, le panser et le consoler. Enfin la peste, qui ravageait la ville de Damas, ayant frappé au chevet des mourants ce glorieux apôtre de la charité, ses compagnons jugèrent que la prudence leur faisait un devoir de n'inviter personne à ses funérailles, et de les célébrer sans pompe les portes fermées. Mais la reconnaissance des catholiques ne le souffrit pas. Grecs et Maronites, prêtres et fidèles accoururent en foule réciter l'office des morts dans leur langue et selon leur rite, devant le cercueil du P. Blein ; et bien loin de craindre que l'approche et même le contact d'un pareil ami de Dieu pût leur être nuisible, ils allèrent jusqu'à lui baiser les pieds et les mains

et se partagèrent comme des reliques les lambeaux de ses vêtements.

Lettre du P. Ant. Nacchi au T. R. P. Michel-Ange Tamburini, cf. Nouveaux Mémoires du Levant, t. 4, p. 58, 118-127.

Le même jour de l'an 1746, mourut au Canada le P. Jean-Baptiste Maurice, de la Province de Paris. Après son noviciat, il avait été envoyé au collège de Québec pour y enseigner la grammaire. Dès les premières années de sa jeunesse religieuse, le futur apôtre attirait déjà tous les regards par son humilité, son zèle, son esprit de prière et de mortification. Dès lors, son plus doux repos après les fatigues de la classe, était d'enseigner les premiers éléments de la science et de la vertu à quelques pauvres enfants abandonnés, et de consacrer les jours de congés et de vacances à de petites excursions apostoliques dans les campagnes voisines, où ses catéchismes et ses exhortations pleines de l'ardeur du Saint-Esprit, produisaient des fruits admirables et laissèrent un long souvenir. Aussi lorsqu'on apprit son retour dans la Nouvelle-France, après ses études de théologie, les habitants de Québec accoururent en foule au-devant de lui, pour le recevoir en triomphe ; mais le P. Maurice, retenu par son zèle près d'un malade que l'on allait porter du vaisseau à l'hôpital, les conjura de ne pas le retenir ; et il eut la consolation de recevoir dans ce court trajet le dernier soupir de ce pauvre homme, qui expira entre ses bras. Le serviteur de Dieu ne put refuser les prémices de son sacerdoce à une ville

qui semblait se livrer tout entière à lui ; mais bientôt, aspirant à une vie plus crucifiée, il obtint à force de prières d'aller vivre et mourir au milieu des sauvages, dans les montagnes du Nord, loin de toute consolation et de tout secours humain. Un travail au-dessus de ses forces, des voyages où il dut quelquefois passer les journées entières dans l'eau presque jusqu'à la ceinture, sans autre abri le soir que la voûte du ciel, sans autre lit qu'une couche de neige à moitié fondue, ne tardèrent pas à ruiner sa santé. Après six années de cet héroïque apostolat, le P. Maurice mourut épuisé de travaux et de souffrances, mais plein de joie d'avoir travaillé et souffert pour Jésus-Christ ; il était à peine âgé de trente-huit ans.

Lettre circulaire du P. Saint-Pé *à la mort du P. J.-B. Maurice, « à Québec, le* 13 *octobre* 1746 » *(Archiv. dom.). — Rapport sur les missions du diocèse de Québec et autres missions qui en ont ci-devant fait partie. Québec, in-*12, *p.* 46.

XXI MARS.

—

Le vingt-et-unième jour de mars de l'an 1758, mourut à Brest, victime de la charité, le P. Étienne Joublet, Recteur du Séminaire de la marine, âgé de cinquante-six ans, dont il avait passé trente-six dans la Compagnie. Son zèle et son talent pour la direction le firent placer de très bonne heure dans notre maison de retraites de Quimper ; et pendant dix-huit ans, il y fut regardé comme l'âme d'une multitude de bonnes œuvres en tout genre, nées des Exercices de saint Ignace, et dont la Bretagne entière recueillait les fruits. Aussi le nom du P. Joublet devint bientôt célèbre, comme celui d'un saint et d'un apôtre, parmi les habitants de ces contrées, et de toutes parts les retraitants venaient par centaines à la fois se remettre entre ses mains. Mais sa santé ne pouvant résister à un si laborieux ministère, les supérieurs lui confièrent le séminaire de Brest, où la Compagnie travaillait avec tant de succès à l'apostolat de la marine et à la formation des aumôniers de nos vaisseaux. Il s'y consacrait tout entier depuis cinq ans, lorsque vers la fin de 1757, quelques navires venus de Louisbourg, apportèrent les premiers germes d'une maladie contagieuse, qui fit, en peu de jours, de toute la flotte et de toute la ville de Brest, un immense hôpital, bientôt encombré de

moûrants. Animés par l'exemple et le zèle de leur supérieur, les Pères du séminaire de la marine volèrent, dès les premiers symptômes de la maladie, au secours de ces infortunés, et ne tardèrent pas à être atteints l'un après l'autre du même fléau. Treize d'entre eux, dont nous regrettons de n'avoir pu retrouver les noms, succombèrent avec le P. Joublet dans cet héroïque ministère.

Lettre circulaire du P. DE BOTDERN *sur la mort du P. Ét. Joublet, « à Brest, ce* 27 *mars* 1758 »*(Arch. dom.). — Voir aussi* CARAYON, *Établissement de la Compagnie de Jésus à Brest, p.* 75.

Le même jour mourut à Paris, l'an 1729, le P. VINCENT HOUDRY, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, dont il avait passé quatre-vingt-deux dans la Compagnie. On ne pouvait voir sans admiration ce vénérable vieillard, modèle de toutes les vertus religieuses, travailler sans relâche, selon ses forces, au salut des âmes, conserver jusqu'à la mort ces habitudes de vie laborieuse qu'il avait contractées dès sa jeunesse, et publier encore les derniers volumes de sa Bibliothèque des prédicateurs, à plus de quatre-vingt-dix ans.

Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — DE BACKER, *Biblioth. des écriv. de la Compagn.*, 1ere *édit., t.* 3, *p.* 359.

XXII MARS.

—

Le vingt-deuxième jour de mars de l'an 1693, mourut au collège de Vannes, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et après soixante-huit ans de vie religieuse, le P. Vincent Huby, justement honoré du glorieux titre d'apôtre de l'amour de Dieu, et créateur de plusieurs saintes œuvres de la Compagnie en France et, nous pouvons bien le dire, dans le monde entier. Embrasé de bonne heure des flammes qui ont consumé le cœur des saints, Vincent Huby ne semblait vivre que pour répandre partout ce même amour.

D'après les témoins de sa vie, l'ardeur ou la froideur des âmes à rendre au Sauveur amour pour amour, était l'objet unique de ses joies ou de ses tristesses. Toutes ses industries n'avaient d'autre but que de faire aimer Jésus-Christ ; et nul ne nous semble avoir possédé le don de mieux parler ou de mieux écrire sur ce sujet, le plus excellent de tous, qu'il ne l'a fait dans ses motifs pour aimer Jésus, sa pratique et ses exercices du divin amour, sa retraite, ses litanies, ses supplications pleines de toutes les ardeurs du Saint-Esprit, pour obtenir la grâce et l'accroissement de l'amour divin.

Plus de quarante ans avant sa mort, cherchant à mieux faire aimer Jésus au saint sacrement, il fondait dans la cathédrale de Quimper, l'œuvre de l'adoration perpétuelle qui, de son vivant, al-

lait se répandre dans des milliers de villes et de villages, d'abord en Bretagne, puis dans toute la France, et hors de France, jusque dans les missions lointaines au delà des mers. Vers le même temps, sous l'inspiration visible de l'Esprit-Saint, et pour prix sans doute de son amour, il devenait, au fond de la Bretagne, un des plus ardents précurseurs de la dévotion au Cœur de Jésus et à celui de sa très sainte Mère, et il faisait graver ces deux cœurs réunis sur des médaillons qu'il distribuait de toutes parts, en y joignant une courte méthode, où il enseignait aux âmes les plus simples à les honorer, à les imiter et à les aimer. Deux autres dévotions, tombées peu à peu en désuétude, le culte public de Notre-Dame et celui de la sainte Croix, ne tardèrent pas à refleurir parmi les populations de la Bretagne, partout où passait l'homme de Dieu, grâce aux industries et à l'ardeur de son zèle à les populariser. Sur toutes les portes des villes, dans les places publiques, près des fontaines, aux carrefours, sur les grands chemins, aux points les plus saillants et les plus honorables des hameaux, il faisait placer des images de la sainte Vierge sous le titre de Notre-Dame de la Charité, comme pour enseigner encore par cette nouvelle industrie le saint amour de Dieu et du prochain. Là, chaque soir, d'abord les petits enfants, puis peu à peu la population presque entière prit la pieuse habitude de se réunir aux pieds de Marie, pour la saluer et chanter en chœur ses litanies ou quelques cantiques à sa louange ; et chaque année, dans toutes les familles, en un même jour, se renouvelait la consécration solennelle des parents, des enfants et des serviteurs à la Reine du ciel et de la terre, choisie pour maîtresse et pour protectrice de la maison. Quant à la croix du Sauveur, Vincent Huby parvint à établir en Bretagne la

sainte coutume que tout chrétien et toute chrétienne en portât le signe sur son bras, pour l'avoir toujours devant les yeux, se rappeler ainsi constamment, en face des hommes, non seulement la mort et l'amour de Jésus, mais de plus la vertu que chacun s'engageait à pratiquer, le vice qu'il voulait combattre, la force de vaincre qu'il ne puiserait que dans la Croix. Dieu, par d'éclatants miracles de grâce et de guérison et surtout par des conversions innombrables, montra combien lui était agréable cette invention de l'amour de son serviteur.

Mais le plus glorieux couronnement de l'apostolat du P. Huby devait être la création des maisons de retraites, véritable école de sainteté, qui allait rapidement se propager, de Vannes et de Quimper, dans toutes les provinces de France, en Allemagne, en Espagne, en Italie, aux Indes et en Chine, au sud et au nord de l'Amérique, pour survivre même en plusieurs contrées à la destruction de la Compagnie. Ce vaillant apôtre devait, par lui-même, consacrer ses trente dernières années à cette réalisation toujours croissante du vœu et de l'œuvre par excellence de Notre Bienheureux Père saint Ignace; les développements qu'il lui donna furent d'une fécondité si prodigieuse, qu'en une année, quinze ans avant sa mort, deux mille cinq cent vingt retraitants, dont cinq cents prêtres, firent sous sa direction les saints Exercices, dans la seule maison de Vannes, qui devait en compter plus tard jusqu'à quatre mille par an. Ce fut au milieu de pareils triomphes que le P. Huby, après avoir consacré au salut des âmes ses quatre derniers jours en donnant une fois encore les saints Exercices, se sentant enfin défaillir le soir du samedi saint, reçut plein de joie et de confiance le corps adorable de son Sauveur, et peu d'heures après

le milieu de la bienheureuse nuit où Jésus sortit du tombeau, lui remit son âme fidèle. Or au moment même où il expirait, Dieu voulut qu'au loin l'un de ses disciples jouît de la connaissance de sa gloire. Vincent Huby lui apparut soudain, ravi en une divine extase, s'élevant vers le ciel, et en s'éloignant: « Adieu, mon fils, lui dit-il, voici que je pars pour le bienheureux séjour des élus ».

Champion, *Vie des fondateurs des maisons de retraites*, *Nantes* 1698. — *Elogium* P. Vinc. Huby, *a Provincia Franciæ propositum et a nobis (Adm. R. P. Angel. Tamburini) accurate examinatum, de consilio PP. Assistentium inserendum Menologio (Copie, Archiv. dom.).* — Patrignani, *Ménologio*, 22 *marzo*, *p.* 158. — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jes.*, *p.* 782. — de Backer, *Biblioth. des écrivains...*, 1ere *édit.*, *t.* 2, *p.* 302. — Tresvaux, *Histoire des saints de Bretagne*, *t.* 5, *p.* 252. — Feller, *Dictionn. histor.*, *au mot* Huby.

Le même jour, l'an 1729, mourut à Lyon le P. Antoine Gette, insigne zélateur de la dévotion au Cœur de Jésus dans les différents emplois de professeur, de directeur des âmes et de supérieur, qu'il exerça tour à tour dans sa Province. La Bienheureuse Marguerite-Marie, à laquelle il survécut plus de trente-huit ans, avait conçu de sa sainteté la plus haute estime. Voici ce qu'elle écrivait de lui à l'une de ses anciennes supérieures, dans une lettre où elle croyait ne pas devoir encore trahir son nom: « Votre charité me demande le nom de ce saint religieux auquel sa bonté a inspiré tant de charité pour moi. Ayez la bonté de me dispenser de vous le dire pour le présent. Je vous dirai seulement que ce sera

un second Père de la Colombière. Il nous a envoyé un petit office du Sacré-Cœur qu'il a composé, dans la pensée qu'il croyait que ce divin Cœur désirait cela de lui. C'est l'original que nous vous envoyons. Vous nous le renverrez, parce que je pense qu'il vient d'un saint, auquel j'ai de grandes obligations pour les secours spirituels que j'en ai reçus, par le moyen de ses saints sacrifices et prières ».

Parmi les dons que le Cœur de Jésus communiqua libéralement à son fidèle disciple pour le bien des âmes, l'auteur d'une très courte note sur Antoine Gette croit devoir signaler une merveilleuse grâce de saintes et douces paroles, dont les fruits étaient surprenants pour la conversion des pécheurs, la consolation des malades et la sanctification des cœurs de bonne volonté. On ne pouvait, ajoute-t-il, sortir d'un entretien avec lui, sans se sentir meilleur. Bien des mourants le réclamaient, aussi bien la nuit que le jour, persuadés que nul autre ne les aiderait mieux à paraître avec confiance devant Dieu ; et on le trouvait toujours prêt. C'est ainsi que lorsqu'il était Recteur du collège de Nîmes, un grand évêque et un grand ami de la Compagnie, Fléchier, voulut mourir entre ses mains. Le P. Gette ne le quitta pas une seule heure, durant les trois derniers jours et les trois dernières nuits de sa vie. Pendant des années entières, cet homme de Dieu avait passé peu de jours sans donner au moins six heures au saint ministère de la confession et de la sanctification des âmes. C'était son apostolat par excellence et comme un fruit naturel de son attrait pour la vie intérieure ; mais ceux qui le connaissaient plus intimement, attribuaient en grande partie la grâce et la puissance divine de sa direction aux rigueurs incroyables d'une immolation qui l'égalait aux

plus saints pénitents, et faisait de lui une victime d'amour du Cœur de Jésus.

Histor. Provinc. Lugdun., Ann., 1695, 1709 (*Archiv. Roman.*). — *Vie et œuvr. de la Bienheur. Marguerite-Marie, t.* 2, *p.* 162.

Le même jour encore, l'an 1707, mourut à Pékin le P. François Gerbillon, l'une des plus fermes colonnes de toutes nos missions de Chine pendant près de vingt ans. La paix qu'il était seul parvenu à conclure entre les Chinois et les Russes, au moment où les deux partis, plus irrités que jamais, allaient en appeler aux armes ; les savantes leçons qu'il donnait presque chaque jour à l'empereur Cang-Hi ; la santé qu'il rendit à ce prince dans une dangereuse maladie, à laquelle les médecins du palais ne voyaient plus aucun remède ; son habileté dans toutes les sciences de l'Europe et dans les langues tartare et chinoise, lui avaient gagné la bienveillance et même la familiarité de ce redoulable monarque. Après le traité de Nipchou, Cang-Hi l'avait fait paraître en public couvert de ses vêtements impériaux ; il lui avait accordé la liberté de prêcher l'Évangile dans tout l'empire, et jusqu'à une résidence et une église bâties dans l'enceinte même du palais et ornées d'inscriptions qu'il avait écrites de sa propre main ; de plus, il voulait l'avoir pour compagnon toutes les fois qu'il s'éloignait de sa capitale, et particulièrement chaque année dans ses voyages en Tartarie.

Mais il est difficile d'imaginer au prix de quels travaux et de quels sacrifices le P. Gerbillon devait acheter ces faveurs, dont il

savait si bien profiter pour la gloire de Dieu. Chaque jour, souvent dès quatre ou cinq heures du matin, il devait être à la porte du palais, et quand il avait travaillé jusqu'au soir pour satisfaire les moindres caprices de l'empereur, il lui fallait encore, épuisé de fatigue, prendre une partie de la nuit pour préparer la leçon du lendemain. Dans ces voyages si enviés à la suite du monarque, réduit plus d'une fois à l'extrémité, couché sur un chariot de bagages, et renversé à terre au milieu de chemins affreux, il lui fallait traverser des déserts immenses, sans pouvoir s'arrêter un moment pour se reposer, et sans rencontrer aucun secours humain. Mais loin de succomber sous cette charge ingrate, qui lui refusait également les consolations de la nature et les joies sensibles de l'apostolat, l'homme de Dieu s'animait au pied de son crucifix à la porter généreusement jusqu'à la mort ; heureux de donner à ses frères, en se sacrifiant pour eux, la facilité de répandre au loin sans obstacle la connaissance et l'amour de Jésus-Christ.

Relations de ses voyages en Tartarie dans le P. DU HALDE : « *Description de l'Empire de la Chine* », *t.* 4, *p.* 31 *et suiv.* ; *p.* 87 *et suiv.* — ID., *t.* 3, *p.* 101 *et suiv.* — GROSIER, *Hist. générale de la Chine*, *t.* 11, *p.* 111 *et suiv.* (*note*) ; *p.* 188 *et suiv.* (*note*) ; *p.* 233 *et suiv.* (*note*). — *Lettres édifiantes, édit.* 1781, *t.* 17, *p.* 276-287 ; 310-331 ; 342 *et suiv.* — LE GOBIEN, *Hist. de l'édit de l'Empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne.* — DE BACKER, *Biblioth.*, 1ère *édit.*, *t.* 5, *p.* 225. — PFISTER, *L'Ancienne mission de Chine*, *n°* 166, *article* GERBILLON. — FELLER, *Dictionn. historiq.* — CRÉTINEAU-JOLY, *t.* 5, *p.* 42, 50. — DOM CALMET, *Biblioth. de Lorraine*, *p.* 412.

Le même jour encore de l'an 1628, mourut au collège de Tournon le F. Coadjuteur Pierre Collet, compagnon des voyages et des tribulations du célèbre P. Émond Auger. Pour prix de sa fidélité à toutes les observances religieuses, Notre-Seigneur daigna lui apparaître un jour, attaché à la croix, et lui promit de l'admettre pour l'éternité dans la glorieuse troupe de ses élus. Une parfaite obéissance avait été constamment la règle de tous les actes du bon Frère ; quand approcha l'heure de sa bienheureuse fin, il témoigna hautement le désir de mourir par obéissance. Il en demanda même l'ordre à son supérieur, et sur la prudente réponse qui lui fut faite, d'accepter en esprit de soumission la manière dont Notre-Seigneur disposait de lui, il ne fit plus que bénir avec effusion la bonté divine et témoigner sa joie de pouvoir la glorifier par son agonie.

Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 22ª *mart.*, *p.* 162. — Id., *Pretiosæ occupat. morient. in Soc. Jesu*, *c.* 24, *p.* 252. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 22ª *mart.*, *p.* 111.

Enfin, le même jour de l'an 1799, mourut à Léry, dans le diocèse de Dijon, le P. Jean Couturier, de l'ancienne Province de Champagne, si connu par son zèle et par ses travaux pour l'instruction et la sanctification des enfants, des pauvres et des ignorants. Confesseur de la foi pendant la Terreur, il ne dut qu'à la mort de Robespierre de ne pas monter sur l'échafaud ; à peine rendu à la

liberté, il n'en fit usage que pour braver de nouvelles persécutions, en se consacrant jusqu'à la mort au salut des campagnes de la Bourgogne dans la paroisse de Léry. Telle était son influence, que le clergé constitutionnel de Dijon l'avait surnommé par dérision le petit évêque de la montagne ; c'était à lui que s'adressaient la plupart des prêtres fidèles de cette partie du diocèse, pour assurer le succès de leurs travaux, parmi les difficultés et les périls de leur apostolat. Durant les vingt-six années qui avaient suivi le bref de destruction de Clément XIV, le P. Couturier était constamment demeuré fidèle à l'esprit et aux règles de la Compagnie, et s'était toujours montré un modèle de pauvreté, de perfection religieuse, d'amour des âmes et des ministères les plus humbles ; il mourut en réputation de sainteté, pendant qu'assisté par son propre frère, il se faisait lire, à son agonie, le récit des évangélistes sur la Passion de Jésus-Christ.

Notice sur la vie et les écrits de M^r^ Couturier *(En tête du Catéchisme).* — Feller, *Dictionn. histor.*, *édit.* 1838, *t.* 2, *p.* 417. — *Ami de la Religion*, *t.* 31, *p.* 81 ; *t.* 35, *p.* 210 ; *t.* 49, *p.* 1.

XXIII MARS

—

Le vingt-troisième jour de mars 1833, mourut à Laval le P. Antoine Thomas, né en Normandie, docteur de l'ancienne Sorbonne avant 1789, confesseur de la foi dans les prisons d'Arras pendant la Terreur, Père de la Foi sous l'empire, et depuis le rétablissement de la Compagnie, Supérieur du corps des missionnaires fondé à Laval dès 1816, et qui évangélisa la France entière avec tant de fruit, durant les quinze années de la Restauration. Cet apostolat de quinze ans, contre lequel se déchaîna toute la fureur de l'enfer, est une des plus belles pages de la Compagnie renaissante en France. Le zèle, l'esprit d'organisation et la haute sagesse du P. Thomas lui en firent confier la direction. Il possédait lui-même au plus haut degré le don d'instruire, de charmer, de gagner à Dieu ses auditeurs. On appliquait à sa parole ce que dit saint Ignace de la voix intérieure du bon esprit, pénétrant doucement dans l'âme comme l'eau pénètre dans une éponge. Les villes qu'il avait évangélisées lui gardaient le plus affectueux souvenir. On lui donnait des signes de vénération que l'on n'accorde guère qu'aux saints, jusqu'à baiser la trace de ses pas. Tous les témoignages contemporains se plaisent en effet à le représenter comme un véritable homme de

Dieu, un homme de prière et de prudence surnaturelle, également modeste et puissant en œuvres.

Comme aux anciens jours de Canisius et d'Émond Auger, chacune des missions qu'il donnait ou qu'il dirigeait, était suivie des plus vives instances de la population et des évêques pour obtenir un collège de la Compagnie ; rien que pour l'année 1823, nous avons pu retrouver les demandes des archevêques de Sens et de Toulouse, des évêques d'Aire, de Limoges, de Luçon, de Rennes, d'Angers, de Coutances, de Beauvais, de Saint-Claude, de Carcassonne et de Clermont. Parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, et poursuivant toujours l'œuvre de la sanctification des âmes, le P. Thomas ne déposa les armes que le cinquième jour avant d'expirer, et avec tant de calme et de sérénité que, visitant peu de jours auparavant un de ses compagnons en danger de mort, auquel il avait administré le saint viatique : « Mon Père, lui dit-il, c'est moi qui vais prendre votre place ». Puis sans se préoccuper davantage de ce qui pouvait lui rester de vie, il ne songea plus, selon sa coutume, qu'à se tenir doucement uni et soumis de cœur au bon plaisir de Dieu.

Guidée, *Vie du R. P. Joseph Varin, p.* 154, *note.*

Le même jour de l'an 1724, mourut au collège de Compiègne, à l'âge de soixante-trois ans, le P. Jean-Bonaventure le Seigneur, l'apôtre du Valois et des contrées environnantes pendant les vingt-trois dernières années de sa vie. Il s'était vu contraint par la ma-

ladie de renoncer, encore à la fleur de l'âge, au travail de la grande prédication dans les premières chaires de France. Envoyé à Compiègne par ses supérieurs pour y rétablir sa santé, il y devint en peu de temps, dans des ministères d'abord moins pénibles, l'homme de toutes les œuvres de zèle et de charité ; à tel point que lorsqu'il eut recouvré ses forces, on crut avec raison que la plus grande gloire de Dieu exigeait qu'il en conservât la direction jusqu'à la mort.

Profondément pénétré de cette maxime que, pour gagner des âmes à Jésus-Christ, un apôtre doit avant tout n'être à charge à personne et ne laisser voir aucune recherche de son amour-propre ou de ses aises, le P. Le Seigneur parcourait les campagnes en vrai pauvre ; il voulait n'être traité que comme les pauvres, refusait jusqu'aux soulagements les plus légitimes, et donnait au clergé des bourgs qu'il évangélisait, une haute idée de l'abnégation aussi bien que du zèle des ouvriers de la Compagnie. Il s'estimait du reste si heureux de beaucoup souffrir sans qu'on s'en aperçût, que la veille même de sa mort, il était encore debout au travail ; et après s'être confessé pour recevoir le saint viatique, il ne s'alitait que cinq heures avant de rendre le dernier soupir.

Elogia defunct. Prov. Franc. (Archiv. Rom.). — *Lettre circulaire du* P. Fénice *sur la mort du* P. le Seigneur, « *à Compiègne, le* 26 *mars* 1724 ».

XXIV MARS

—

Le vingt-quatrième jour de mars de l'an 1719, mourut à La Flèche le P. Hervé Guimond, âgé de quatre-vingt-quatre ans, dont il avait passé près de soixante-huit dans la Compagnie. On peut en un seul mot résumer son éloge, en affirmant qu'il fut, pour la Province de Paris, ce que fut pour celle de Toulouse, vers la même époque, un autre admirable fils de saint Ignace, dont la vie nous est plus connue, le Vénérable Père Jean-Pierre Cayron. Directeur des retraites de Vannes à plusieurs reprises, Recteur du noviciat et Instructeur des Pères du troisième an, Supérieur de la maison professe de Paris, il répandit partout un tel parfum de sainteté et conduisit tant d'âmes, surtout parmi les jeunes gens, dont il fut le père, à une perfection consommée, que bien peu d'hommes ont mérité au même degré la reconnaissance de la Compagnie. Dès les premiers jours de son noviciat, il avait, disait-il, gravé en son cœur cette pensée, qui fut vraiment l'âme de toute sa longue et sainte vie : « Je suis compagnon de Jésus ! Je dois en tout le suivre, en tout lui ressembler. Ferait-il ce que je vais faire ? Comment le ferait-il ? En quel esprit ? Avec quel soin » ? C'était là le sujet de son examen de chaque jour, et c'est dans cette vue que durant tant

d'années, sans qu'on eût pu noter un jour de défaillance, il priait, il étudiait, il enseignait, il travaillait et portait sa croix.

Guéri miraculeusement par sainte Geneviève, pendant ses premières études de philosophie, il estima que la santé lui était rendue pour mener non une vie molle et lâche, mais une vie toute crucifiée avec Jésus-Christ ; la sainte haine avec laquelle il traitait constamment son corps, même à plus de quatre-vingts ans, parut égaler les rigueurs des plus illustres pénitents. La courte notice que lui consacra un de ses supérieurs après sa mort, signale en particulier la manière dont il faisait à pied tous ses plus longs voyages, à l'exemple de saint Ignace, ou plutôt du Sauveur lui-même, en des temps où il était si faible et si abattu, qu'une visite de malade semblait suffisante pour l'épuiser. Il en avait obtenu la permission du Père Général, et ne suspendait pas même alors ses jeûnes, ses flagellations de chaque jour, ni le perpétuel usage du cilice ; et ce fut encore à pied, en pèlerin ou plutôt en pénitent, qu'à l'âge de soixante-dix-neuf ans, il vint, en 1715, de La Flèche à Paris pour une Congrégation provinciale. Ce temps de fatigue pour son corps était pour son âme, assurait-il, un temps de repos et même de saintes délices, tant il trouvait de joie à passer les journées entières dans les exercices de l'oraison et de la souffrance ; et toutefois le même auteur ajoute, pour nous donner une idée de la vigueur d'âme surhumaine du P. Guimont, qu'il lui arrivait sur la route de tomber plusieurs fois à terre en une journée. Mais parvenu au terme, on ne le voyait ni se dispenser d'un seul exercice de la vie commune, ni s'accorder une heure de délassement. « Un aussi grand pécheur que lui, comme il s'exprimait dans un humble compte rendu de ce qu'il pensait de lui-même, un aussi grand

pécheur ne pouvait jamais trop souffrir ». Aussi dans les crises redoublées et toujours plus aiguës de ses derniers jours, répétait-il à ceux qui le visitaient et lui témoignaient avec larmes leur compassion, « qu'il n'avait jamais été plus heureux ».

Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — Lettre circulaire du P. Recteur du collège de La Flèche sur la mort du P. Guimont *(Arch. dom.). — Summarium vitæ P. Hervæi Guimont (Arch. dom.).*

---

* Le même jour de l'année 1725, mourut à Paris le P. Thomas Gouye, que ses rares connaissances en mathématiques, appréciées par le monde savant dès le temps où il les enseignait dans notre collège de Paris, avaient fait agréger à l'Académie des Sciences et appeler même à l'honneur de présider l'illustre assemblée. Mais ces avantages, si recommandables qu'il soient aux yeux des hommes, observe avec raison le supérieur du P. Gouye dans la courte notice consacrée à sa mémoire, « seraient comptés pour peu de chose devant Dieu, si le P. Gouye n'avait pris soin de les sanctifier par toutes les vertus propres de son état », l'obéissance, la modestie, le détachement de toutes les choses du monde, une inaltérable patience au milieu de longues et douloureuses infirmités, et surtout une admirable charité, mise au service des apôtres dans le laborieux et important emploi de Procureur des missions de l'Amérique méridionale. Il exerça cet office plusieurs années « avec baucoup d'exactitude et d'application », heureux qu'il était de pouvoir alléger ainsi les travaux de ses frères et contribuer à la dilatation du roy-

aume de Jésus-Christ. Le P. Gouye mourut dans la soixante-quinzième année de son âge et la cinquante-huitième depuis son entrée dans la Compagnie.

Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — *Lettre circulaire du* P. Claryer *sur la mort du* P. Gouye, « *à Paris, ce* 27 *mars* 1725 » *(Arch. dom.).* — de Backer, *Biblioth. des écrivains,* 1ere *édit.*, *t.* 2, *p.* 255. — *Lettres édifiantes,* 1781, *t.* 7, *p.* 188, 192, 193.

XXV MARS

—

Le vingt-cinquième jour de mars, dimanche des Rameaux, de l'an 1736, mourut glorieusement au milieu des flammes, dans le pays des Illinois, le P. Antoine Sénat, jeune missionnaire de la Louisiane, martyr volontaire du salut des âmes. Il n'était arrivé que depuis dix-huit mois parmi les sauvages; et la perfection avec laquelle il parlait leur langue, ne les charmait pas moins que son zéle et sa charité.

Dans les derniers mois de l'année 1735, la guerre ayant éclaté entre les Français et la tribu des Tchicachas, le P. Sénat fut choisi pour aumônier d'un petit corps d'armée, composé de Français et d'Illinois, qui marchait contre ces barbares. Mais cette expédition fut désastreuse. Surpris à l'improviste par l'ennemi, le commandant et environ vingt-cinq de ses plus braves compagnons, mis hors de combat, durent se rendre. Le reste fut sauvé par un jeune homme de seize ans qui organisa la retraite; rien n'était plus facile au P. Sénat que de s'enfuir aussi. Mais il n'était pas homme à se soucier de sa vie, à la vue des captifs destinés à mourir dans les tortures. Il demeura donc au milieu d'eux. C'était d'ailleurs la mort qu'il avait souvent demandée à Notre-Seigneur. Consumé par la fièvre, avant

son départ de France pour la Louisiane, on l'avait entendu, au collège de la Rochelle, répéter avec larmes cette prière: « Mon Dieu, faut-il donc que je meure ici ? Ne me ferez-vous pas la grâce de parvenir à ma chère mission et de l'arroser de mon sang » ? Saisi par les vainqueurs et destiné au supplice du feu, Antoine Sénat, après une longue scène d'outrages et de cruautés, mit à profit les dernières heures du jour, pour exhorter ses compagnons de tourments, les absoudre, les animer à offrir vaillamment et en vrais martyrs le sacrifice de leur vie. Puis quand il les eut préparés à paraître avec confiance devant Dieu, tous, malgré la douleur de leurs blessures, se mirent à genoux, et en présence même des bûchers où ils allaient consommer leur holocauste, ils commencèrent à entonner des psaumes et des cantiques, d'une voix si ferme que les barbares en furent frappés de stupeur. Quelques-uns des bourreaux racontant plus tard ce spectacle étrange qui s'était poursuivi au milieu des flammes: « Vraiment, disaient-ils, ces Français n'étaient pas des femmes ! Tant qu'ils ont conservé un souffle de vie, ils n'ont pas cessé de faire entendre leur chanson de mort pour aller au ciel » !

Charlevoix, *Hist. de la Nouvelle-France, t.* 4, *p.* 297. — *Lettres du* P. Mathurin Le Petit, *Supérieur de la mission de la Louisiane,* 29 *juin* 1736 *et* 25 *juin* 1738 *(Arch. dom.).* — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus, édit. Casterman,* 1846, *t.* 2, *ch.* 33, *p.* 725. — Bancroft, *History of the United States, t.* 3, *p.* 367.

Le même jour, l'an 1786, la mission française de Chine perdit un de ses plus vaillants ouvriers, le P. Louis du Gad, après plus de quarante-cinq ans d'apostolat. Pour attirer sur lui et sur ses néophytes des bénédictions plus abondantes, le P. du Gad avait, dès ses premiers pas dans la carrière apostolique, mis sous la protection spéciale du Sacré-Cœur de Jésus et du Cœur Immaculé de Marie, l'immense province qui lui était confiée. « Je suis très convaincu, écrivait-il à un de ses amis, que les grâces que nos chrétiens ont reçues du ciel, en particulier cette vivacité de foi qui les distingue, sont le fruit de leur zèle et de leur assiduité à honorer les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie ».

La persécution ne devait par tarder à faire briller d'un plus vif éclat la ferveur de ces chrétientés nouvelles et de leurs apôtres. Plus d'une fois, le P. du Gad crut qu'il aurait le bonheur de verser son sang pour Jésus-Christ. Poursuivi par les infidèles, errant sans asile et sans ressources, contraint de se retirer pour un temps à Macao, il épiait le moment favorable de rentrer dans sa chère mission, lorsqu'en 1762, il se vit arrêté tout à coup avec les missionnaires portugais du Tonkin, de la Cochinchine et de la Chine, dont les satellites du gouverneur purent s'emparer, et ramené captif en Europe au milieu de souffrances inouïes. Nous avons de sa main le touchant récit des vingt-et-un mois de traversée, où plus durement traités que des forçats, « nous fûmes, dit-il, donnés en spectacle sur plus d'un rivage célèbre de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, au grand scandale de la gentilité, au déshonneur de la religion catholique, du caractère sacerdotal, et du corps entier de la Compagnie de Jésus ».

Cette longue et douloureuse course achevée, le P. du Gad fut, par ordre de Pombal, jeté avec ses compagnons dans les trop célèbres cachots du fort Saint-Julien. Il y demeura enseveli deux années entières, et il y aurait terminé ses jours, si la pieuse reine Marie Leczinska ne l'eût fait réclamer au nom de la France, et n'eût contraint Pombal à lâcher sa proie.

A peine rendu à la liberté, le P. Louis du Gad se hâta de repasser les mers pour consacrer à ses néophytes les derniers restes de sa vie. Bientôt après, frappé au cœur dans ses plus chères affections par la destruction de la Compagnie, il ne fit plus que languir, épuisé de forces mais non de courage, toujours uni à Dieu et ne cherchant que sa gloire, et laissant les saints missionnaires qui environnaient son lit de mort, dans l'admiration de ses vertus.

Lettres édifiantes, édit. 1781, *t.* 22, *p.* 448; *t.* 23, *p.* 5, 97, 303, 375, 570, 613. — *Relation du* P. DU GAD, *cf. Documents du* P. CARAYON, *Docum. I,* « *Les Prisons du marquis de Pombal* », *p.* 123-141 *(note).* — CARAYON, *Les Prisons de Pombal, p.* 143, 144 *(note).* — *Anecdotes du Ministère . . . du marquis de Pombal,* 1783, *p.* 438. — *Lettre du* P. BOURGEOIS, *Pékin,* 29 *oct.* 1788 (*Arch. dom.*). — P. PFISTER, *notices. . .*, *n°* 346.

Le même jour encore, l'an 1671, mourut à Paris le P. ANDRÉ CASTILLON, qui, vers la fin du règne de Louis XIII, avait occupé avec le P. Claude de Lingendes, le premier rang parmi les prédicateurs de la capitale. Bien que le grand art de la parole ne dût atteindre sa perfection qu'en plein siècle de Louis XIV, les hautes

pensées qui forment la trame des discours du P. Castillon, expliquent les éloges et l'admiration de ses contemporains : il prêchait, selon leur expression, d'une façon si belle, que nul ne leur semblait l'avoir surpassé. Enlevé à la chaire et appelé, dans des temps difficiles, au gouvernement de la Province, le grand orateur acquit un égal renom par son rare talent de manier les hommes et les choses, en tout ce qui intéressait l'honneur de Dieu.

« C'était de lui, écrit un de ses successeurs, le P. Bordier, qu'on empruntait les plus vives lumières et les plus forts conseils » ; peu de supérieurs, par leur charité, leur prudence et leur dévouement, méritèrent au même degré la reconnaissance de la Compagnie.

Lettre circulaire du P. Bordier *sur la mort du P. André Castillon « à Paris, ce 25 de mars* 1671 *(Arch. dom.)* — *Elogia defunct. Provinc. Franc. (Arch. Rom.).* — Rybeyrète, *Scriptor. Provinc. Franc., p.* 12. — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jes., p.* 49. — Courcier, *Maria negotium omnium sæculor., p.* 431.

XXVI MARS

—

Le vingt-sixième jour de mars de l'an 1634, mourut au collège de Dôle le P. Jean Lorin, l'un de nos plus doctes interprètes des Livres saints, et en particulier du livre des Psaumes. Les juges les moins favorables à la Compagnie, tels que le célèbre Ellies Dupin, n'ont pu refuser leurs hommages à l'esprit de sage critique, à la profonde connaissance des langues sacrées, à la vaste érudition du P. Lorin. Mais en même temps ce savant homme était aussi un grand et parfait religieux, bien plus attentif à se rendre digne des lumières de l'Esprit-Saint, qu'à s'enrichir des trésors de la tradition sacrée et profane. Pour obtenir le don d'intelligence et pénétrer les sens les plus mystérieux des divins oracles, il recourait souvent au jeûne et à la prière, à l'exemple de saint Thomas, en dépit des fatigues que lui imposait déjà le rude travail d'étudier, d'écrire et d'enseigner. Ses plus saints amis lui reprochaient même parfois l'excès des rigueurs de sa pénitence. Mais il s'estimait trop heureux de pouvoir partager les douleurs de son divin Maître.

Appelé d'abord à Paris, pour y recueillir l'héritage de Maldonat et de Mariana, le P. Lorin se montra digne de soutenir la

renommée de ces deux grands hommes ; et plus tard, quand le P. Claude Aquaviva voulut qu'il vînt au Collège Romain occuper la chaire d'Écriture sainte, sa réputation ne fit que grandir encore, dans la capitale du monde chrétien. Le P. Alegambe nous assure qu'il profita de son influence, pour propager par lui et par ses amis, en Italie, en France et en Espagne, la croyance et la dévotion à l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge, dévotion si chère à la Compagnie, et dont il mérita d'être signalé comme un des plus zélés et des plus heureux défenseurs. Ce fut en particulier par ses conseils et à la grande joie de ses derniers jours, que l'université de Dôle s'imposa la loi de n'admettre désormais aucun de ses membres au grade et au titre de Docteur, à moins qu'il ne s'engageât par serment à défendre jusqu'à la mort ce glorieux privilège de la Mère de Dieu.

Enfin parmi les monuments du zèle et de la piété du P. Lorin, les historiens de la Compagnie en signalent deux autres, également dignes de souvenir. Avec l'assentiment des autorités ecclésiastiques, il établit, pour les Juifs d'Avignon, une œuvre de conférences hebdomadaires, où, grâce à sa science et à sa charité, un grand nombre de ces malheureux ouvrirent les yeux à la lumière de l'Évangile ; et c'est à lui encore que beaucoup de villes et de villages, surtout aux environs de Dôle et d'Avignon, durent l'établissement du pieux usage d'inviter chaque soir, au son de la cloche, toutes les familles chrétiennes à prier pour les trépassés.

Sotvellus, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu, p.* 469. — Courcier, *Maria negotium omnium sæculor., p.* 405. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 26ª *mart.*,

p. 117. — Patrignani, *Ménolog.* 26 *marzo, p.* 188. — Feller, *Dictionn. histor., Articl.* Lorin.

Le même jour, l'an 1718, mourut à La Flèche le F. Coadjuteur Étienne Linot, parfait modèle d'obéissance, de travail, de renoncement à lui-même et d'oraison, dans les offices de portier ou de sacristain, qu'il ne cessa de remplir pendant ses quarante-cinq ans de vie religieuse. Le P. Jean Chauveau, Recteur de La Flèche, lui rendit, après sa mort, ce beau témoignage, qu'il voyait vraiment Dieu dans chacun de ses supérieurs, et se conformait à leurs volontés avec tout le respect et l'exactitude que peut inspirer cet esprit de foi. Les nombreux étrangers auxquels son emploi l'obligeait de répondre du matin au soir, ne pouvaient assez admirer sa modestie, sa patience, et la manière humble et simple, mais affectueuse, dont il savait parler des choses de Dieu, surtout aux pauvres qui venaient à la porte recevoir l'aumône. C'était l'abondance d'un cœur dont l'entretien le plus ordinaire était avec la sainte Vierge et son divin Fils. Dieu éprouva son serviteur par de longues infirmités, durant près de vingt ans. Mais loin de désirer ou d'accepter un peu de soulagement et de repos, le F. Linot refusait même alors toute dispense des jeûnes et des abstinences de l'Église, toute permission de prendre quelque chose entre ses repas, donnait constamment la préférence aux aliments les plus grossiers, et jeûnait encore en l'honneur de Notre-Dame tous les samedis.

Lettre circulaire du P. Chauveau *sur la mort du* F. Étienne Linot, « *à La Flèche, ce* 30 *mars* 1718 » *(Arch. dom.)*.

Le même jour encore, l'an 1746, le P. de Kérivon mourut au collège de Nevers, dont il était Recteur depuis un an. Son attrait, ses talents et l'ardeur de son zèle le portaient surtout vers les ministères apostoliques ; pendant plusieurs années les missions de Bretagne et la maison de retraites de Vannes lui donnèrent une abondante moisson. Mais pour ne pas le voir périr d'épuisement avant l'âge, les supérieurs avaient été contraints de lui chercher une occupation moins pénible. Heureusement il avait pour maxime que toujours et partout un vrai Jésuite doit vivre en apôtre, et peut trouver à chaque pas mille occasions de porter les âmes à Dieu. Pour lui, il n'en laissait échapper aucune, auprès des étrangers, des enfants, des pauvres, des malades, des prisonniers et surtout de ses frères et de ses inférieurs, auxquels il savait merveilleusement inspirer, par ses conversations de chaque jour, le désir de se rendre en tout de dignes enfants de la Compagnie.

Lettre circulaire sur la mort du P. de Kérivon, « *à Nevers, ce* 30 *mars* 1746 » *(Arch. dom.)*.

XXVII MARS

—

Le vingt-septième jour de mars de l'an 1821, mourut à Paris le P. Jean-Baptiste de la Fontaine, saint et vénérable vieillard de quatre-vingt-deux ans; bénissant avec la plus douce effusion de cœur jusqu'à son dernier souffle, Dieu qui l'avait appelé à la Compagnie dès sa jeunesse, et lui avait donné la joie de la voir renaître. Il avait passé en Angleterre, parmi les nombreux exilés de France, une partie notable de sa longue vie, constamment fidèle à toutes les règles et au plus pur esprit de saint Ignace, même après le bref de Clément XIV. Parmi les âmes qui parvinrent sous sa conduite à une très haute perfection, il faut signaler au premier rang la princesse Louise de Condé, fondatrice des Bénédictines du Saint-Sacrement, qui le vénéra toujours comme un saint. Elle avait reçu de Dieu par son entremise des grâces insignes, et se plaisait entr'autres à raconter comment, au milieu d'épreuves intimes et d'anxiétés qui la réduisirent à une sorte d'agonie, elle en fut délivrée soudain après s'être mise à genoux près du seuil de la sacristie, pour recevoir sur elle l'ombre de l'homme de Dieu, qui se rendait à l'autel. La vie de cette fervente princesse nous a conservé pareillement le texte des règles de perfection que lui dic-

ta le P. de la Fontaine, et qui n'étaient autres que celles qu'il s'était tracées pour lui-même. On y sent le souffle d'une âme profondément unie à Dieu par amour et uniquement dépendante du Saint-Esprit.

Cet amour, joint à une innocence et à une simplicité de cœur incomparable, rappelait à plusieurs témoins des dernières années du P. de la Fontaine, la douce et affectueuse physionomie du patriarche d'Assise et de Jean l'apôtre de la charité, tant il semblait en effet ne plus vivre que pour parler d'aimer Dieu et le prochain. On le voyait répéter des heures entières le cantique des trois enfants de la fournaise, et inviter toutes les créatures qu'il rencontrait, les oiseaux, les fleurs, toute la nature, à bénir et à glorifier leur Créateur. Partout il portait aux âmes la paix, la confiance, la joie des enfants de Dieu. Chaque soir, avant de s'endormir, il voulait que son dernier acte fût un acte aussi ardent que possible d'amour de Dieu, désirant, s'il se réveillait dans l'éternité, être accueilli de Dieu dans cet exercice d'amour. Enfin, durant sa dernière maladie, veillé chaque nuit par deux novices, il convint avec eux d'entretenir dans sa cellule l'adoration perpétuelle du saint sacrement, se chargeant, disait-il, et du jour entier et des longues heures de ses insomnies, mais les priant de le suppléer, dès qu'il s'endormait.

Lettre sur la mort du P. Jean-Baptiste de la Fontaine. Cf. Vie et œuvres de la princesse Louise de Condé, t. 1, p. 181 et suiv., p. 311 et suiv. — Témoignages de quelques contemporains sur le P. de la Fontaine (Arch. dom.). — Mémoires sur le noviciat de Montrouge, p. 90, 121, 154.

Le même jour, un an après le P. de la Fontaine, mourut en odeur de sainteté à l'âge de trente-deux ans, dans l'hôpital de Lyon, après deux années seulement de vie religieuse, le P. Emmanuel Vallet, jeune prêtre du diocèse de Besançon. Des trente années qui précédèrent son entrée dans la Compagnie, il ne reste d'autre souvenir que celui de sa merveilleuse innocence, de son ardent désir d'aimer Dieu, et de ses peines intérieures si cruelles, que le P. Gury, Maître des novices de Montrouge, hésita longtemps à l'admettre. Mais la surprenante perfection de son obéissance, qui mérita d'être comparée à celle du B. Pierre Le Fèvre et de saint Alphonse Rodriguez, fit passer par-dessus toute autre considération.

Les difficultés de ces premiers temps de la Compagnie renaissante, contraignaient parfois les supérieurs à confier aux novices, surtout aux prêtres, des emplois au-dessus de leurs forces et de leur science. Il fallait suppléer presque à tout le reste par le dévouement. Celui d'Emmanuel Vallet fut sans bornes, et il y sacrifia sa vie en moins de dix-huit mois. S'abandonnant sans réserve à l'obéissance, avec cette foi que saint Ignace avait tant admirée dans Canisius partant pour Messine, il fut envoyé dès le milieu de sa première année de noviciat, au collège de Forcalquier, où il reçut l'ordre d'enseigner la philosophie. « Il prit le joug sans résistance et le porta sans murmurer », écrit un de ses compagnons, montrant assez qu'il travaillait pour Dieu et qu'à ce prix peu lui importait même de mourir. « Jamais, ajoute le même Père, nul ne l'entendit raisonner sur un commandement; et il en recevait pourtant de bien difficiles, sans perdre jamais la paix de l'âme et l'i-

naltérable reflet de joie qui se peignait sur son visage séraphique; doux et humble de cœur, sans même soupçonner qu'un enfant de la Compagnie pût être autrement ». — « Je ne pouvais douter, dit un autre, qu'il ne marchât continuellement devant Dieu et qu'il ne fût parfait ». Et un plus jeune religieux qu'il avait prié instamment de le surveiller et de l'avertir de ses moindres fautes, ajoute que l'homme de Dieu lui en témoignait une reconnaissance sans égale, et lui obtenait en retour, par quelque fervente prière, d'abondantes grâces pour répondre à sa vocation.

Miné par l'épuisement et par la fièvre, et visiblement hors de combat, sans avoir jamais témoigné l'ombre d'une répugnance, d'un désir, le P. Vallet reçut enfin l'ordre de s'arrêter. La décision du médecin fut que, pour lui sauver la vie, il ne restait d'autre ressource que de l'envoyer sur-le-champ respirer l'air natal. L'humble religieux, pour qui toute parole de son supérieur était la parole de Dieu même, se soumit avec sa simplicité ordinaire, sans empressement et sans résistance, et quitta Forcalquier dans les premiers jours de 1822 ; mais il ne put aller au delà de Lyon, où une défaillance irrémédiable le contraignit de demander aux Sœurs de Saint-Charles un lit de pauvre dans l'hospice de la Providence de Saint-Nizier. Il y passa les cinquante-neuf derniers jours de sa sainte vie, donnant aux Sœurs qui le soignaient et à toutes les personnes qui le visitèrent, de tels exemples de vertus, que la ville entière en fut bientôt embaumée. Sept ans plus tard, pour satisfaire au pieux désir de ses frères, la supérieure des Sœurs de Saint-Charles écrivait elle-même, sur les souvenirs toujours vivants de cet admirable fils de saint Ignace, une relation détaillée de sa maladie et de sa mort, dont l'original est entre nos mains,

et qui commence par ces touchantes paroles : « Béni soit Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui permet que les vertus de son fidèle serviteur Pierre-Emmanuel Vallet soient connues » ! Elle y atteste avoir vu de ses yeux, avec une de ses compagnes, durant trois nuits où le saint mourant se préparait à la visite de Notre-Seigneur, une splendeur miraculeuse éclairer sa pauvre cellule. Elle l'entendit elle-même révéler le secret des cœurs et annoncer l'heure précise où il irait jouir du bonheur des anges. L'affluence du peuple, accourant du matin au soir à l'hôpital, pendant trois jours entiers, pour y vénérer la dépouille du saint Jésuite, fut si surprenante, que par cette mort la Compagnie sembla, disait-elle encore, « prendre possession de notre ville ». Et longtemps après, dans une courte note sur ce qu'il savait de l'homme de Dieu, le P. Alexis Pernet ajoutait ces mots : « Je vis en passant par Lyon le buste du P. Vallet, ainsi que l'endroit où il est mort ; on les montrait avec vénération ».

Relation de la Sœur S.-Clément, *Supérieure des Sœurs de S.-Charles à l'hospice de la Providence de Saint-Nizier,* 26 *févr.* 1829 *(Arch. dom.).* — *Quelques témoignages contemporains (Arch. dom.).*

Le même jour encore, l'an 1715, mourut à Québec, de la mort des saints, le P. Léonard-Martin Dumans, jeune missionnaire de trente-cinq ans, mais d'une perfection déjà consommée et dont la mémoire demeura longtemps en bénédiction. Il n'aspirait qu'à la vie crucifiée des missions sauvages ; mais la vigueur du corps n'égalait pas en lui la vigueur de l'âme ; et il fallut donner des bornes

à sa ferveur, en le rappelant bientôt à Québec, où il ne vécut même pas deux années entières. Ce peu de temps lui suffit toutefois pour être regardé, dit son supérieur, comme un homme envoyé du ciel, destiné à conduire un grand nombre d'âmes à la plus haute sainteté, surtout par l'œuvre des retraites et la dévotion au Cœur de Jésus. « Il était, ajoute le même témoin, si vigilant, si maître de ses passions, que par une exception bien rare, même chez les saints, l'œil le plus attentif ne pouvait découvrir, ni dans ses actions ni dans ses paroles, l'ombre d'un défaut sensible ou d'une démarche qui n'eût pas pour but unique le bon plaisir, l'amour et la plus grande gloire de Dieu ». De son propre aveu, c'était si bien là le principe de sa vie et comme la respiration de son cœur, qu'à grande peine aurait-il trouvé, en plusieurs jours et plusieurs semaines, un demi-quart d'heure où il n'eût joui de la présence et de la pensée actuelle de Notre-Seigneur.

Pour faire aimer Dieu, rien n'était capable d'arrêter le P. Dumans. Consumé d'une fièvre ardente, et prévenu au milieu d'une nuit d'hiver, qu'une pauvre femme était attaquée d'une maladie contagieuse, il n'hésita pas, mais se leva sur-le-champ, courut l'assister, et revint, la mort dans les veines, bénissant Dieu et plein de la plus douce joie, durant les quatre jours qu'il vécut encore. « Et maintenant la voix publique le canonise, dit la trop courte relation envoyée en France sur sa vie et sur ses vertus ; bien des personnes ont voulu avoir de ses reliques ; et l'on publie des grâces insignes, de merveilleuses guérisons de corps et d'âmes, demandées avec confiance et subitement obtenues par l'intercession de cet admirable serviteur de Dieu ».

Lettre circulaire du P. Jos. Germain *sur la mort du* P. Martin Dumans, « *à Québec, le* 1er *nov.* 1715 » *(Arch. domest.).*

Enfin, le même jour moururent trois généreux enfants de saint Ignace qui, dans le ministère des missions aux Indes, ou en France, ou dans les modestes fonctions de Frère Coadjuteur, se signalèrent également au service de Notre-Seigneur : le P. Bertrand Parra à Saint-Affrique en 1639, le P. Gilbert Petit à Blois en 1740, et le F. Pierre Laberie à Strasbourg en 1699.

Le P. Bertrand Parra était un homme puissant en œuvres et en paroles, et l'un des missionnaires du Rouergue les plus vénérés. Ce que François Régis faisait à la même époque pour le diocèse du Puy, il l'accomplissait pour celui de Rodez. A la nouvelle de sa mort, le conseil de ville et le chapitre de la cathédrale se hâtèrent de députer un des premiers magistrats et deux chanoines, pour aller en leur nom à Saint-Affrique, réclamer le corps de l'homme de Dieu. Ils n'y réussirent qu'en se résignant à laisser du moins la précieuse relique de son cœur à un monastère de religieuses qu'il venait en dernier lieu d'évangéliser ; longtemps après, ces pieuses filles conservaient encore la coutume d'aller chaque jour le vénérer, protestant qu'elles continuaient à recevoir, par l'intercession du P. Parra, des grâces insignes, et sentaient se renouveler dans leurs cœurs les flammes de l'amour divin, dont il les avait embrasés.

Le P. Gilbert Petit avait été l'un des cinq premiers fondateurs de la mission du Carnate, vénérés tous les cinq par leurs néophytes comme de vraies merveilles de sainteté. Sur le vaisseau qui

l'emportait aux Indes, il s'était déjà mis en danger de mort par son dévouement au service des malades de l'équipage ; l'épuisement de ses forces ne l'empêcha pas d'embrasser dès les premiers jours la vie de privations et de pénitence, indispensable alors à tout missionnaire de ces contrées. Plus tard, lorsque la distinction des castes de l'Inde, qui mettait de si redoutables obstacles à l'œuvre de Dieu, parut exiger la création de l'humiliant ministère d'apôtre et de père des parias, Gilbert Petit, heureux d'y trouver l'occasion de suivre de plus près Jésus crucifié, s'offrit un des premiers et obtint que le choix de ses supérieurs tombât sur lui. C'était se dévouer à être le rebut des hommes, et même en apparence le rebut de ses propres frères, puisqu'il ne pouvait plus traiter avec eux ; et il y persévéra dix années entières, jusqu'à ce que sa vie s'y fût ruinée. Rappelé alors en Europe, l'humble missionnaire obéit ; mais il ne fit plus que languir ; loin de ses chers néophytes, il offrait du moins pour leur salut, avec le parfait abandon des saints, les longues souffrances de ses douze dernières années.

Le F. Coadjuteur Pierre Laberie, de la Province de Champagne, se montra toujours un vrai modèle de toutes les vertus religieuses dans les divers emplois que lui confia l'obéissance, surtout dans celui d'infirmier. Avant de renoncer pour l'amour de Dieu à sa liberté, il avait rempli les fonctions de chirurgien militaire d'un régiment suisse, avec la réputation d'un parfait chrétien ; les huit années qu'il vécut dans la Compagnie, lui valurent celle d'un saint. Ce que l'on semble avoir le plus admiré en lui, après sa profonde union à Dieu, ce fut sa charité à soulager toutes les douleurs de ses frères, et en même temps l'ardent désir de souffrir les

mêmes douleurs et de bien plus vives encore, pour mieux imiter Jésus crucifié. Dieu contenta son serviteur, en lui accordant de cruelles infirmités. Loin de trouver l'épreuve trop lourde, Pierre Laberie ne suspendait alors ni son travail, ni même la rigueur de ses pénitences, qui ne faisaient parfois de son corps qu'une plaie. Pour adoucir ses souffrances, il lui suffisait, disait-il, ou de regarder son crucifix, ou lorsqu'il avait terminé sa tâche, d'aller se reposer au pied du très saint Sacrement.

P. Parra. — *Litt. Ann. Provinc. Aquit., Ann.* 1639 *(Arch. Rom.)*. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 27ª *mart.*, *p.* 170.

P. Petit. — *Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.)*. — *Lettres édifiant.*, *t.* 10, *p.* 296, 302, 334 ; *t.* 11, *p.* 238. — de Backer, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 578.

F. Laberie. — *Elogia defunct. Prov. Campan. (Arch. Rom.)*.

XXVIII MARS

—

Le vingt-huitième jour de mars de l'an 1715, mourut au collège d'Avignon le P. Annibal-Ignace Restaurand, prévenu des bénédictions de Dieu dès son enfance, bien que sa naissance parût le vouer à l'hérésie. Son père était un gentilhomme du Pont-Saint-Esprit, ardent sectateur de Calvin ; mais sa mère était catholique, et la douce influence qu'elle exerça sur son cœur le prépara aux touches secrètes de la grâce. En effet, à l'âge de treize ou quatorze ans, Annibal quitta en fugitif la maison de son père pour embrasser librement la foi romaine, et bravant de dures épreuves; obtint d'être admis d'abord au collège, puis au bout de quatre ans, au noviciat d'Avignon. Cette fidélité précoce à la voix de Dieu était d'autant plus admirable, qu'il avait à lutter contre une timidité naturelle presque insurmontable ; plus tard, durant le cours de sa carrière apostolique, nul ne put jamais se douter, à la force et à la ferveur de sa parole, qu'il eût constamment besoin d'efforts héroïques, rien que pour adresser quelques mots à ses auditeurs. Mais l'Esprit-Saint, auquel il s'était livré, préféra lui laisser l'honneur et le mérite d'un pareil combat, tout en l'armant d'un courage invincible. Toute sa vie religieuse se résuma, pour ainsi dire, en la

pratique incessante de cette maxime qu'il avait tracée au pied de son crucifix, et qu'il fit adopter par un grand nombre d'âmes généreuses: « Ou la mort, ou la croix » !

Aux luttes intérieures, le P. Restaurand joignait, autant que l'obéissance le lui permettait, d'étranges exercices de pénitence. Dans sa sainte haine de son corps, on peut affirmer qu'il en vint à ne plus lui donner un moment de repos. Parmi les fatigues de l'enseignement, de la prédication, du confessionnal, il s'armait d'ordinaire d'un long cilice de lames de fer-blanc en forme de râpe, ou d'une ceinture de fer, et d'un cœur de métal hérissé de pointes qui avaient gravé sur sa chair le cœur et le nom de Jésus. La nuit, il dormait sur la terre nue ou sur une planche ; et non content de se flageller une fois par jour, il recommençait à plusieurs reprises, quand il avait à sauver de l'enfer quelque âme endurcie. Plus d'une fois, lorsqu'il désespérait presque de la fléchir, il laissa échapper cet aveu: « Oh ! si Dieu vous faisait savoir ce que vous m'avez coûté de sang » ! D'atroces calomnies ne furent pas ménagées à ce saint homme. Il se vit traiter en public avec la dernière indignité. Mais il ne demandait pas mieux que d'être soufflet̀é, ou brisé de coups de bâton, comme on lui en fit souvent la menace. Loin de s'en plaindre, il suppliait alors très instamment Jésus outragé et flagellé de combler de biens ses insulteurs et ses accusateurs. Dieu se chargea de sa défense, et le glorifia même aux yeux des hommes, jusqu'à le faire voir élevé de terre à l'autel et environné de lumière. Les plus hauts personnages, aussi bien que le pauvre peuple, l'aimaient et le vénéraient comme l'apôtre et le saint d'Avignon. Le dernier confesseur du P. Restaurand ne craignit pas d'affirmer, après sa mort, que non seulement le serviteur de Dieu emportait

au tribunal du souverain Juge l'innocence de son baptême, mais encore que depuis au moins huit ans, il n'avait pas apporté, dans ses aveux au tribunal de la pénitence, une seule faute volontaire, qui pût servir de matière suffisante d'absolution.

Patrignani, *Menologio*, 28 *marzo*, *p.* 203.

Le même jour, l'an 1731, mourut dans l'île de Saint-Domingue, au lieu appelé les Terriers Rouges, le P. Louis Olivier, de la Province d'Aquitaine, vénéré comme un saint par les colons et les esclaves noirs de la mission du Cap-Français. Lorsque les premiers religieux qui s'étaient dévoués au soin de la colonie de Saint-Domingue, décimés par les fièvres et les privations de ce dévorant apostolat, eurent déclaré au gouvernement qu'ils se retiraient, la Compagnie n'hésita point à se charger d'un poste aussi périlleux; et plus de cinquante de ses enfants y sacrifièrent leur vie en peu d'années, dans le plus obscur des martyres du zèle et de la charité.

Un de ceux qui s'étaient offerts les premiers, et que la délicatesse de sa complexion semblait vouer à une mort prochaine, fut le P. Olivier, jeune missionnaire de trente-deux ans, ne respirant que le salut des âmes, et préparé déjà de longue main, par l'oraison et par la pénitence, à tout entreprendre et à tout endurer pour l'amour de Dieu. Jamais il ne croyait avoir trop à souffrir; et il semblait, comme le bienheureux apôtre des noirs de Carthagène,

puiser, dans des austérités vraiment prodigieuses, la force et la vie nécessaires à des travaux dont il soutint le poids durant plus de quinze ans. Son plus doux repos était à l'autel; après avoir consacré, chaque matin, trois heures entières, à s'unir au Sauveur, avant, pendant et après le saint sacrifice, il se sentait une vigueur que nulle fatigue n'épuisait. Dans ses dernières années, une plaie dont il avait eu trop peu de soin, le condamna à l'immobilité, et ne fit que mieux éclater sa patience. Tout le temps libre que lui laissait l'instruction des nègres, à laquelle il ne renonça jamais, appartint dès lors à la prière, où il trouvait un avant-goût du ciel. Il accueillit l'approche de sa fin avec cette douce sérénité des ouvriers de Dieu qui ont achevé leur tâche et attendent joyeusement leur récompense.

Lettres édifiantes, édit. 1781, *t.* 7, *p.* 193, 210 *et suiv.*

Le même jour encore de l'an 1637, mourut en odeur de sainteté, à Charleville, le P. Vincent Franchomme, humble et laborieux ouvrier de la Compagnie, d'une vertu et surtout d'une obéissance si parfaite, qu'après en avoir été témoin de ses propres yeux, le P. Claude Aquaviva crut devoir l'honorer de la profession des trois vœux. Avant d'entrer au noviciat à l'âge de vingt-cinq ans, Vincent Franchomme avait fait le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, et avait rempli quelque temps l'emploi de payeur militaire dans l'armée du roi catholique. Mais à partir du jour où il eut re-

noncé à sa liberté pour s'enrôler sous l'étendard de saint Ignace, jusqu'à l'heure de sa mort, il parut s'être abandonné sans le plus léger souci de sa personne et de ses intérêts, à la discrétion de ceux qui lui tenaient la place de Dieu. Après les premières épreuves du noviciat, il fut chargé de la dernière classe de grammaire, et il monta par tous les degrés de l'enseignement jusqu'à la rhétorique. Envoyé alors aux études, à l'âge de plus de trente ans, il suivait à peine depuis quatre mois les cours de la première année de philosophie, lorsque la maladie d'un professeur le ramena de nouveau dans la plus basse classe de grammaire, et lui fit parcourir encore une fois toute la carrière de la régence, sans qu'il donnât un signe d'ennui ou d'impatience, même par rapport au délai de son élévation au sacerdoce. Le bon plaisir de Dieu lui suffisait.

Ce long terme écoulé, il se soumit avec la même docilité à n'étudier que la morale, afin d'être ordonné prêtre et de pouvoir entendre les confessions ; puis presque au lendemain de son sacerdoce, jeté en exil par la tempête que déchaîna contre la Compagnie le crime de Châtel, il continua à donner les mêmes exemples de l'indifférence la plus parfaite, et en Allemagne, où il enseigna pendant les neuf années suivantes la langue grecque, et à Rome, où l'avait appelé le P. Général. Quelques détails, conservés par bonheur, sur ce dernier voyage à travers les Alpes et l'Italie, laissent entrevoir à quel degré l'humble et obéissant serviteur de Dieu portait aussi la mortification. Il fit la route tout entière à pied, sans viatique, demandant l'aumône, les épaules chargées de son humble mais pesant bagage, qui se composait de ses écrits, d'un lourd volume des poètes grecs dont il se servait, même en ce temps-là, pour ache-

ver un important travail, fruit de ses neuf dernières années d'enseignement, et d'une longue croix de bois, qu'il avait coutume de porter dans les prisons et sur les échafauds, lorsqu'il devait accompagner quelque malheureux au dernier supplice.

De retour en Lorraine, le P. Franchomme espérait consacrer à l'apostolat du pauvre peuple des campagnes ce qui lui restait de force et de vie. Mais de si saints désirs devaient faire encore l'objet d'un sacrifice à la perfection de l'obéissance. Le duc de Nevers, Charles de Gonzague, fondateur du collège de Charleville, avait demandé que chaque dimanche il y eût dans l'église de la Compagnie un sermon en langue allemande ; et durant trois années ce soin fut confié au serviteur de Dieu. Or il était bien rare que son auditoire allemand se composât de plus de trois ou quatre personnes. Il y apportait néanmoins la même préparation et le même zèle que s'il eût compté devant lui plus de mille auditeurs. Et lorsqu'on lui en témoignait quelque étonnement : « Est-ce donc à faire notre volonté, ou la volonté de Dieu, répondait-il, que chaque moment de notre vie doit être employé » ?

Elogia defunct. Provinc. Campan. (*Arch. Rom.*).

Enfin le même jour de l'an 1682, le P. Jean Lhermite mourut au collège de Pont-à-Mousson. La pensée des fins dernières fut comme l'âme de sa vie. Après l'avoir arraché au monde, elle le fit parvenir dans la suite à une très haute perfection. Sa famille le destinait aux

dignités ecclésiastiques; et dès l'âge de dix-huit ans, il avait obtenu un canonicat à la cathédrale de Sens, lorsque la mort soudaine d'un de ses collègues le remplit d'effroi; dans son trouble, ouvrant au hasard le livre de l'Imitation, il tomba sur ces paroles: « Pour une modique prébende, on parcourt une longue voie; pour la vie éternelle, on ne lève pas même le pied pour faire un seul pas ». A l'instant il promit à Notre-Seigneur de le suivre jusqu'à la mort, et peu de jours après il partit pour le noviciat de Nancy, où les plus violents assauts de la chair et du sang tentèrent vainement de le rejeter au milieu du monde. C'était sans retour que Jean Lhermite mettait désormais ses espérances dans la vie pauvre, chaste et obéissante des fils de saint Ignace; et jamais sa fidélité ne se démentit. Néanmoins, au bout de quelques années, un second exemple de mort subite, parmi ses frères, le fit rentrer encore plus profondément en lui-même. Il se demanda si une pareille surprise le trouverait prêt, autant qu'il devait le désirer, pour se présenter, comme les saints, aux regards de Notre-Seigneur; et il commença dès lors cette vie nouvelle toute cachée en Dieu et crucifiée au monde, qui lui mérita d'être signalé parmi les plus parfaits religieux de la Compagnie. Il en résuma lui-même le plan dans ces deux vers latins, qu'il répétait sans cesse, au pied de son crucifix:

Quid me vis facere aut fieri, dulcissime Jesu,
Omnia qui pro me fecisti, ipse omnia factus!

Que voulez-vous que je fasse ou que l'on fasse de moi, ô très doux Jésus, vous qui avez tout fait, et dont on a tout fait pour moi!

Elogia defunctor. Prov. Campan. (Arch. Rom.).

XXIX MARS

Le vingt-neuvième jour de mars de l'an 1659, mourut à La Flèche le P. Nicolas Adam, dont moins de quatre années au service de la mission du Canada, avaient épuisé les forces. La rigueur du climat l'avait tellement abattu dès les premiers mois, qu'il fut sur-le-champ question de le renvoyer. Toutefois son courage et ses instances lui obtinrent un délai de ses supérieurs. « Il dit, écrivait le P. Le Jeune, qu'il est venu ici pour donner sa vie à Notre-Seigneur, qu'il est prêt d'obéir, mais que le sentiment de son cœur serait de ne point reculer, et d'aller au ciel du haut de la croix où Dieu l'a mis. Nous le retiendrons donc; son exemple nous instruira, et sa patience obtiendra de nouvelles bénédictions pour ces déserts ». C'était en effet une âme capable de tous les genres d'héroïsme, très habile à gagner le cœur des sauvages, à leur rendre sensibles toutes les vérités de l'Évangile, à les faire instruire en public les uns par les autres, sous ses yeux et sa direction, « d'où s'en suivrait, ajoute le P. Le Jeune, une émulation pleine d'édification et de profit ». Il sut ainsi travailler et souffrir, en passant trois années entières couché sur un lit de douleurs, où il étonnait ses frères et ses néophytes par sa sainte joie. Cette joie lui venait surtout, il en

fit l'aveu, de ce que sa pauvre couche était à peine séparée par une planche du tabernacle où reposait nuit et jour et si près de lui Jésus immolé.

Mais la troisième année, à l'approche des fêtes de Noël, ne pouvant résister à un désir subit d'offrir à l'autel la sainte Victime, il eut recours à Notre-Dame; et après l'avoir suppliée de lui obtenir cette grâce, en l'invoquant durant neuf jours en l'honneur des neuf mois qui avaient suivi son Immaculée Conception, il monta en effet à l'autel le jour de la Nativité. Mais il ne s'y maintenait debout qu'à grand' peine; quelques semaines plus tard, pressé du désir de pouvoir plier le genou pour mieux adorer le Roi des anges, il recourut de même à l'intercession de ces bienheureux esprits et de leur Reine. Or sa seconde prière, comme la première, fut exaucée le jour où saint Gabriel avait salué Marie Mère du Sauveur. L'espoir de contribuer à l'accroissement du culte de Notre-Dame, l'engagea seul plus tard à révéler cette double faveur. C'était du reste par Marie qu'il avait, dès son enfance, offert à Dieu toutes ses demandes. Sa joie de s'entretenir avec elle était si filiale, que dans les longues et cruelles douleurs qui consommèrent sur la croix sa sainte vie, le plus doux remède à ses maux fut de réciter constamment, et jusqu'à plus de trente fois par jour, son chapelet.

Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — Relat. de la Nouvelle-France, édit. 1858, *Québec*: *ann.* 1636, *p.* 2, 74; 1637, *p.* 6, 86; 1641, *p.* 1.

Le même jour, l'an 1691, mourut à Paris le P. Nicolas Talon, aumônier des troupes de Louis XIV au temps des campagnes de Flandre, également aimé des soldats et des généraux, et en particulier du prince de Condé; mais non moins heureux, ni moins honoré de l'affection et de la docilité des misérables qu'il visitait, consolait, ramenait à Dieu, dans les hôpitaux ou dans les prisons, et dont il était appelé le père. L'unique scène de ce genre dont les détails nous ont été conservés, nous montre en lui le digne émule du célèbre P. Claude Bernard, le pauvre prêtre: c'est l'exécution d'Aimé du Poncet, roué vif en place de Grève, et assisté pendant quinze heures, sur l'échafaud, devant une foule innombrable, par le P. Talon, qui d'un blasphémateur et d'un assassin en fit un des imitateurs les plus parfaits du bon larron mourant en prédestiné. A entendre l'homme de Dieu s'adressant tour à tour au patient et à la multitude, à voir tout ce peuple oubliant qu'il était venu comme à un spectacle, et s'agenouillant d'heure en heure pour chanter le *Veni Creator*, le *Salve Regina* et quelques autres hymnes de la sainte Église, puis écoutant dans un profond silence le dialogue de l'apôtre et du supplicié, on eût cru, selon l'expression d'un témoin oculaire, que toute la Grève était changée en une vaste chapelle où l'on montrait au peuple le crucifix, pendant la Passion du Vendredi saint.

Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — *Une exécution en place de Grève. . . , pièce inédite publiée par le* P. Carayon, *Poitiers,* 1863. — Rybeyrète, *Scriptor. Prov. Franc., p.* 211. — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu, p.* 636. — de Backer, *Biblioth. des écrivains. . ,* 1ere *édit., t.* 5, *p.* 717.

XXX MARS

—

Le trentième jour de mars de l'an 1659, mourut saintement à Chambéry le P. Alexandre Fichet, l'un des plus vaillants défenseurs de la foi romaine dans les provinces du Midi, sous les règnes d'Henri IV et de Louis XIII, et en même temps, selon la parole du savant luthérien Albert Fabricius, l'un des maîtres les plus excellents de ceux que possède le désir d'apprendre. Ce dernier éloge s'applique surtout au remarquable ouvrage du P. Fichet, *Arcana omnium Methodus et Bibliotheca scientiarum*. Fabricius en fut lui-même le second éditeur, pour favoriser le progrès des études sacrées et profanes de l'Allemagne. Né en Savoie presque au même lieu que le B. Pierre Le Fèvre, dont le culte était déjà en honneur, Alexandre Fichet aima tendrement la Compagnie dès qu'il eut le bonheur de la connaître ; et quand, après ses premiers vœux, il fut appliqué à l'étude et à l'enseignement, il parut n'aspirer à rien moins qu'à mettre au service de Dieu tous les trésors de la science humaine. Il y réussit sans rien perdre de sa ferveur. Une de ses prières de chaque jour était dès lors celle du grand et saint docteur d'Hippone : « Faites-moi la grâce, Seigneur, que tout ce que je lis, tout ce que j'écris, tout ce que j'ai pu apprendre d'utile de-

puis ma jeunesse, serve à votre plus grande gloire » ! Et il inscrivit plus tard ces mêmes paroles en tête de son riche et vaste répertoire de la tradition de tous les siècles.

A cette ardeur d'autant plus vive pour le dur travail des études que l'amour et l'honneur de Dieu en furent toujours le mobile, Alexandre Fichet joignait en un si haut degré l'ardeur du zèle apostolique, que parmi les seuls écoliers confiés à ses soins, l'histoire de la Compagnie en signale plus de cent trente qui, grâce à la ferveur de ses instructions et à ses exemples, embrassèrent en peu d'années la vie religieuse. Ce n'était là toutefois que le prélude de ce qu'il allait bientôt accomplir, en faveur de la foi et de la piété, parmi les catholiques et les hérétiques du Midi. Les témoignages contemporains nous assurent que peu d'églises pouvaient contenir les vastes auditoires attirés par sa renommée, souvent de bien loin, pour l'entendre. Il lui fallait monter en chaire sur les places publiques, et l'affluence des calvinistes ne le cédait pas à celle des catholiques, malgré les défenses les plus expresses de tous les ministres de l'hérésie, dont on l'avait surnommé le marteau. Le vaillant cœur de cet homme de Dieu ne reculait d'ailleurs devant aucun obstacle. Il en donna un illustre exemple en 1633, dans la ville de Nîmes, où il avait déjà remporté bien d'autres victoires. Avec la bénédiction de ses supérieurs, il entreprit d'y soustraire au moins en partie l'éducation de la jeunesse à l'influence des disciples de Calvin. Une ordonnance de Louis XIII avait décidé que désormais dans plusieurs villes du Midi, longtemps sous le joug des sectaires, à Nîmes en particulier et à Montauban, les consulats et les autres charges municipales seraient partagées également entre les catholiques et les hérétiques. Mais jusqu'alors un seul collège, dont

tous les professeurs appartenaient à l'hérésie, avait réuni toute la jeunesse, et l'on ne pouvait songer à en fonder deux. L'unique moyen de conjurer cet enseignement de pestilence, fut d'enlever du moins à l'hérésie la moitié des chaires du collège et de les offrir à la Compagnie, qui les accepta. Ce furent celles de rhétorique et des classes de troisième et de cinquième. Il est facile de comprendre ce qu'exigeait de science et de vertu, de patience héroïque et de dévouement, une tâche si ingrate et si délicate. Le succès en fut confié au P. Alexandre Fichet ; sous sa conduite, les jeunes professeurs de la Compagnie furent à la hauteur de cet apostolat, où les assaillirent d'étranges épreuves. Enfin une mort toute sainte et pleine de joie couronna dignement une vie si bien dépensée pour le salut des âmes et la plus grande gloire de son Seigneur. Aussi le vieil athlète la vit-il approcher sans crainte ; s'adressant d'un visage riant aux religieux assemblés près de lui à sa dernière heure : « O mes chers Frères, leur dit-il, croyez-en mon expérience ! Elle est bien facile et bien douce la voie qui mène au ciel par la Compagnie de Jésus » !

Elogia defunct. Provinc. Lugdun. (Arch. Rom.). — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu, p.* 21. — de Backer, *Biblioth. des écriv. de la Compagnie,* 1ère *édit., t.* 2, *p.* 193. — Feller, *Dictionn. histor., article* Fichet. — *Biographie univers.* — Ménard, *Histoire civile, ecclésiastique . . . de Nimes, t.* 5, *p.* 633.

Le même jour de l'an 1680, mourut en odeur de sainteté, à Constantinople, après soixante-cinq années de vie religieuse, le P. Nicolas

DE SAINTE-GENEVIÈVE, « un des plus vénérés et des plus accomplis missionnaires de l'Orient », dit la relation de sa mort. Malgré ses ardents désirs de se consacrer à l'apostolat, les rares qualités que Dieu lui avait données pour l'enseignement, le firent longtemps retenir en France. Il venait d'occuper successivement, durant seize années, les chaires de philosophie et de théologie dans la Province de Paris, lorsque appelé au gouvernement d'un de nos collèges, il en profita pour redemander avec plus d'instances l'humble et laborieuse mission de Grèce, et il obtint de partir à l'âge de cinquante-cinq ans.

Sur ce nouveau théâtre, en face du schisme et de l'hérésie, la science n'était pas moins nécessaire que la sainteté; et cette longue attente, l'une des plus rudes croix du serviteur de Dieu, entrait merveilleusement dans les vues de la Providence. Aussi quand le P. de Sainte-Geneviève, après un nouveau prélude de huit années dans les îles de l'Archipel, reçut ordre de se fixer à Constantinople, il y parut soudain comme l'oracle de tous les Francs, c'est-à-dire de tous les catholiques et des orientaux de toute religion et de toute secte, au témoignage du P. Fleuriau. Par ses conférences particulières et par une direction également pleine de douceur, de force et de sagesse, il produisit, ajoute le même auteur, des fruits incroyables, durant encore près de vingt années. « A le voir seulement », tous étaient pénétrés pour lui de vénération, tant on sentait l'homme de Dieu et l'homme absolument mort à lui-même, toujours prêt à tout entreprendre et à tout laisser, par charité ou par obéissance. A plus de quatre-vingt-deux ans, il enseignait encore à lire ou à écrire, dans une humble classe de petits enfants, heureux de leur apprendre en même temps à conserver leur inno-

cence et à aimer Dieu ; et s'il lui restait quelque moment libre, il l'employait à terminer son savant lexique pour l'enseignement du grec vulgaire, bien résolu, autant que Dieu le lui permettrait, de consacrer les restes de sa vie et jusqu'à son dernier souffle au salut des âmes. Enfin se sentant défaillir, l'humble et laborieux vieillard, étendu sur son lit de mort, s'exhortait lui-même à partir en paix, et il répétait, plein de confiance, les touchantes paroles du grand Hilarion durant sa suprême lutte avant d'expirer : « Sors, mon âme, qu'as-tu à craindre, puisque depuis plus de soixante ans tu sers le Seigneur » ?

Ses obsèques furent un triomphe pour la foi romaine. Car ce fut chose merveilleuse, écrivait peu de jours après son supérieur, de le voir parcourir les rues de la grande ville infidèle, porté à visage découvert sur les épaules des catholiques les plus qualifiés, le crucifix en main, vêtu de ses ornements sacerdotaux, accompagné de plus de trente religieux, suivi de l'évêque latin, qui présidait à cette glorieuse cérémonie, et des trois ambassades de France, de Gênes et de Venise, au milieu des Turcs saisis de respect, et dont pas un n'osait faire entendre les malédictions ordinaires contre les chrétiens.

Elogia defunctor. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — Fleuriau, *État des Missions de Grèce, p. 75 et suiv.* — *Lettre du* P. Franç. Guilly *sur la mort du P. de Ste-Geneviève, Constantinople*, 31 *Mars* 1680.

XXXI MARS

Le trente-et-unième jour de mars de l'an 1681, mourut à Besançon le P. Louis Chiquet, homme apostolique toujours à la chasse des âmes, et ne reculant jamais, pour les arracher à l'enfer, devant le travail, les obstacles et les dangers. Souvent il parlait trois ou quatre fois dans un jour, dans les congrégations, aux pauvres, aux soldats, au peuple réuni sur la place publique, et il employait à des démarches de zèle ou à entendre les confessions, tout le reste de la journée et même une partie de la nuit. Profondément pénétré de cette pensée, que pour chasser le démon des âmes aussi bien que des corps, il n'est point d'arme plus puissante que la pénitence et la prière, il joignait continuellement le jeûne aux fatigues de l'apostolat ; et après un court sommeil pris à terre, et toujours précédé ou suivi d'une rude flagellation, il donnait à l'oraison tout le temps dont il pouvait disposer. Sa mort fut un deuil universel pour la ville de Besançon, en particulier pour les soldats de la garnison, qui vinrent en foule vénérer ses précieux

restes, et se partagèrent les lambeaux de ses pauvres vêtements comme les reliques d'un saint.

Elogia defunctor. Prov. Lugdun. (Arch. Rom.).

Le même jour, l'an 1698, mourut à Paris le P. Pierre-Joseph d'Orléans, âgé de cinquante-sept ans, dont il avait passé près de quarante dans la Compagnie. Appelé d'abord à annoncer la parole de Dieu, il paraissait destiné par ses talents à jeter un grand éclat dans la chaire chrétienne. Ses sermons imprimés et la préface qu'il a mise en tête, prouvent assez qu'il avait approfondi tous les secrets du grand art de la prédication, au double point de vue de l'éloquence et de l'apostolat. Mais lorsqu'il était à peine au début de la carrière, ses forces le trahirent tout à coup, et il se vit condamner jeune encore au travail ingrat et silencieux du cabinet. Ses ouvrages historiques, surtout ses Révolutions d'Angleterre et d'Espagne, ne tardèrent pas à lui créer une brillante réputation dans le monde littéraire; et les ennemis mêmes de la Compagnie ne purent se dispenser d'en faire l'éloge. Mais ce zèle ardent pour la gloire de Dieu et des saints et pour le salut des âmes, que la maladie n'avait pu éteindre ni affaiblir en lui, l'engagea surtout à consacrer sa plume à des sujets de piété. Son beau travail sur la dévotion à la sainte Vierge, contre les froides doctrines du Jansénisme, les biographies de saint Stanislas, de saint Louis de Gonzague, et des Pères Charles Spinola, Pierre

Coton et Matthieu Ricci, les Pratiques chrétiennes pour les actions ordinaires de la vie, l'abrégé des méditations du P. Dupont, la Méthode courte et facile pour discerner la véritable religion, doivent nous faire admirer la piété et le zèle du P. d'Orléans, bien plus encore que ses talents littéraires si distingués.

Elogia defunct. Prov. Franc. (*Archiv. Rom.*). — DE BACKER, *Biblioth. des écrivains. . .*, 1ere *édit.*, *t.* 1, *p.* 527. — FELLER, *Dictionn. histor.*, *article* D'ORLÉANS.

Typ. M. SCHNEIDER, 185, rue de Vanves — Paris.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE FRANCE.

Ier AVRIL

Le premier jour d'avril de l'an 1717, mourut à La Flèche le P. François Nail, âgé seulement de trente-six ans, « homme auquel il ne manquait que la santé », écrit un de ses supérieurs. Doué d'un esprit excellent, d'une bonté de cœur qui le faisait aimer de tout le monde, il soutenait avec une vigueur d'âme portée jusqu'à l'héroïsme, l'épuisant travail de l'enseignement, sans qu'il lui échappât jamais un mot de plainte. Se sentant frappé à mort à l'autel, pendant qu'il célébrait le saint sacrifice, il eut le courage de comprimer tout signe de douleur ou d'inquiétude, et de rester debout jusqu'à ce qu'il eût pris en viatique le corps et le sang du Sauveur ; et quand il dut, après le dernier évangile, se laisser reporter à la sacristie : « Je suis mort, dit-il, mais je m'en console ; car j'ai affaire à un bon maître ; et il aura pitié de moi » !

Son tendre amour pour Jésus au saint tabernacle, semblait lui mériter une pareille mort. Nul n'était plus assidu à le visiter, ni ne se tenait à ses pieds dans un plus profond recueillement ; les sentiments de foi et de dévotion qu'inspirait alors sa vue, ne furent pas le moindre fruit de sa trop courte carrière apostolique. Là il se reposait de ses incessantes douleurs et s'estimait heureux de n'en avoir pour témoin que Dieu seul, car il en cachait la plus grande part aux yeux des hommes avec un soin jaloux, et la vigilante charité de ses supérieurs ne lui en arrachait l'aveu qu'avec peine. Il ne se plaignait auprès d'eux que du misérable état de son âme, dont il était seul à s'apercevoir, et de sa paresse à travailler au salut des âmes, bien qu'il travaillât en réalité toujours au delà de ses forces. Il avait un don tout particulier pour parler de Dieu à ses élèves et aux pauvres, qu'il aimait à visiter et auxquels il enseignait l'amour et la sanctification de leurs souffrances. Depuis quelque temps déjà, le P. Nail sentait, au délabrement de ses forces, qu'il n'avait plus que peu de jours à vivre. Dans son humilité, il s'en estimait d'autant plus heureux, que sa mort lui semblait devoir décharger la Compagnie d'un fardeau inutile. Mais Notre-Seigneur le préparait à la récompense de son dévouement par un tel accroissement d'amour et de confiance filiale, que presque à la veille de sa dernière défaillance, lorsqu'on était loin, autour de lui, de la soupçonner si voisine, il fit cet aveu à l'un de ses frères : « Je sens que mon heure s'approche, et j'en goûte une joie vraiment inconcevable, à la pensée que je vais bientôt voir et posséder mon Dieu pour l'éternité ».

Lettre circulaire du P. L. DES FOSSES *sur la mort du P. François Nail, « à La Flèche, ce 1er avril 1717 » (Arch. dom.).*

Le même jour nous rappelle la mort édifiante de deux jeunes Scolastiques de la Province de France, le Frère LOUIS DE BEAUREIN, mort au collège de Paris en 1656 à l'âge de vingt-sept ans, et le Frère RENÉ SYLVAIN D'AUVERGNE, au collège d'Arras, en 1758, à l'âge de vingt-sept ans, dignes l'un et l'autre d'être proposés pour modèles, par leur innocence angélique, leur fidélité aux plus petites règles et l'esprit intérieur dont ils étaient animés. Le F. de Beaurein était appelé l'ange de la maison, et la douce modestie de sa démarche et de son visage montrait assez que toute sa conversation était dans le ciel ; le F. d'Auvergne semblait avoir pris à tâche d'imiter la pénitence, aussi bien que la pureté de vie de saint Louis de Gonzague ; il s'était si parfaitement détaché de tout par cette continuelle mortification, que ne tenant plus à rien sur la terre, il répétait avec joie, au moment de rendre le dernier soupir : « Vous le voulez, ô mon Jésus, je suis prêt » !

Lettres circulaires du P. ANDRÉ CASTILLON *sur la mort du F. Louis de Beaurein, « Paris, 1er avril 1656 » (Arch. dom.) ; et du* P. COIFFIER *sur la mort du F. d'Auvergne, « Arras, 4 avril 1758 » (Arch. dom.).*

II AVRIL

Le second jour d'avril de l'an 1620, mourut dans la mission du Béarn, à Sainte-Marie-d'Oloron, le P. Jean de Bordes, l'un des plus grands, des plus saints, des plus savants hommes du premier siècle de la Compagnie, le fondateur des Filles-Notre-Dame, le François-Régis de la Saintonge, des vallées Béarnaises, du Lavedan, d'Aspe et d'Oloron. Ce que nous racontent de lui, dès sa jeunesse, les historiens de la Compagnie, tient vraiment du prodige. Il avait appris et possédait tout ce qu'un homme peut apprendre : lettres divines et humaines, universalité des arts et des sciences, il était capable de tout enseigner. Ses leçons excitaient un tel enthousiasme, que la peste ayant envahi soudain la ville de Milan, où il occupait la chaire de rhétorique, la jeunesse milanaise le suivit en foule dans un bourg voisin, où il poursuivit son cours d'éloquence. Provoqué à l'improviste dans ses missions par des ministres calvinistes, qui avaient amassé de longue main et lui citaient des pages entières de textes grecs et hébraïques, il y répondait sur-le-champ et leur fermait la bouche par les auteurs mêmes qu'on lui opposait.

Ce grand zélateur des âmes s'affligeait vivement des ravages de

l'hérésie parmi la jeunesse, surtout parmi les jeunes filles de la noblesse du Midi ; et il suppliait avec larmes le Sauveur et sa sainte Mère d'apporter remède à un si grand mal, lorsque le vingt-trois septembre 1605, pendant qu'il offrait à l'autel le saint sacrifice, il fut tout à coup ravi en extase et apprit par révélation que la Reine du ciel, « en qualité de Reine des apôtres », voulait avoir une Compagnie qui portât son nom, comme son divin fils Jésus, le Roi des apôtres, en avait une. Puis quelques jours après, comme il implorait de nouveau le secours divin pour savoir quel serait l'instrument de cette grande œuvre, saint Pierre et saint Jean lui apparurent au milieu du saint sacrifice ; et saint Pierre lui désigna pour coopératrice choisie de Dieu, la Vénérable Jeanne de Lestonnac, dont il ne put cependant obtenir le consentement et vaincre entièrement les résistances, qu'après lui avoir prophétisé les croix et les ignominies que lui vaudrait, au lieu d'honneurs, la fondation des Filles-Notre-Dame. Aussi comme témoignage de reconnaissance, le nom de saint Ignace est aujourd'hui encore le premier, après celui de Marie, invoqué dans les litanies, pour la profession de chaque nouvelle fille de la Vénérable, et Jean de Bordes est reconnu et vénéré dans l'Ordre comme fondateur.

C'est encore à l'inspiration et aux instances de ce grand serviteur de Dieu, que la Compagnie est redevable de la mission du Canada ; mais il n'eut pas la joie d'être, selon ses désirs, le premier apôtre des sauvages. Notre-Seigneur lui destinait, pour ses dix dernières années, le sol non moins stérile et dur à défricher du Béarn, livré depuis près d'un demi-siècle à l'hérésie. Ce qu'il y trouva d'ignorance, de superstitions et de corruption, semble défier toute croyance et peut expliquer en partie les prompts et dé-

solants succès de l'erreur sous Jeanne d'Albret. Pour n'en apporter ici qu'un exemple, le P. de Bordes eut de tristes preuves que de mauvais prêtres avaient conféré le baptême à un trop grand nombre de nouveau-nés, non pas au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, mais au nom de Béelzébuth ; et dans des villages entiers, il lui fallut, sous condition, faire rebaptiser une partie notable de la jeunesse. Quant à la vie du serviteur de Dieu, pour sauver ces âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ, elle était d'ordinaire, à l'exemple et suivant l'expression énergique du grand Apôtre, une vraie mort de chaque jour. Réduit tantôt à errer, même la nuit, au travers des bois et des montagnes, pour y découvrir çà et là de pauvres catholiques abandonnés, tantôt à ne trouver, au milieu des villes, d'autre abri et d'autre refuge qu'une masure ouverte ou la place publique ; regagnant à la foi romaine, bien plus par sa charité que par sa parole, de pauvres mendiants, des malades, qu'il ramassait et portait jusqu'à l'hôpital sur ses épaules, pansant de ses mains leurs plaies les plus dégoûtantes ; parfois se travestissant, pour venir à bout d'aborder des populations calvinistes, qui avaient ordre de le fuir, sous peine d'anathème, comme un suppôt d'enfer, ou pour attirer au combat les plus savants émissaires de Genève, dont pas un n'osait l'affronter ; traîné devant les tribunaux, abreuvé d'outrages, honteusement chassé de tout le Béarn, où il reparaissait bientôt, au péril de sa liberté et de sa vie : il ne lui manqua, aux yeux des hommes, que l'auréole, mais non la patience des martyrs.

Du moins la bonté divine, qui le conservait pour le salut éternel de tant d'âmes, lui donna l'ineffable consolation de voir refleurir en ces contrées le culte solennel, depuis si longtemps aboli,

de la Reine des cieux et du sacrement adorable de nos autels. Parvenu à l'âge de soixante ans, épuisé de forces, et d'ailleurs averti par révélation que sa délivrance était proche, le P. Jean de Bordes ne songea plus qu'à s'y préparer, peu après avoir publié, en faveur de la piété catholique, l'histoire de Notre-Dame de Sarranz, dont il avait relevé le pèlerinage, et mis la dernière main au recueil des règles et constitutions qu'avait réclamé de son dévouement l'Ordre de la Reine des apôtres. Lorsque la nouvelle se répandit qu'il lui restait à peine quelques heures avant de remettre à Notre-Seigneur sa bienheureuse âme, d'un assentiment unanime, les chanoines de Sainte-Marie d'Oloron lui portèrent en procession le chef d'un saint évêque, l'une des reliques les plus vénérées de leur trésor, voulant payer ainsi solennellement un dernier tribut de vénération et de reconnaissance à ce grand apôtre des Béarnais.

Litteræ annuæ Prov. Aquitan., *ann.* 1620 *(Arch. Rom.)*. — Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 1, *p.* 47; *l.* 5, *p.* 254. — Tanner, *Societas Jesu Apostolorum imitatrix, p.* 527. — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu, p.* 424. — Abram, *L'Université de Pont-à-Mousson, Cf.* Carayon, *Documents inédits. . , liv.* 2, *p.* 129 *et suiv.* — Nadasi, *Annales Mariani, p.* 321. — Id., *Annus dier. memorab.*, 2ª *april.*, *p.* 181. — Patrignani, *Menologio,* 2 *aprile, p.* 11. — Nieremberg, *Varones ilustres, t.* 3, *p.* 747. — Prat, *La Compagnie de Jésus en France du temps du P. Coton, t.* 4, *p.* 259 *et suiv.* — *Histoire des Filles-Notre-Dame, t.* 1, *p.* 52, 61, 149. — Beaufils, *Vie de Madame de l'Estonnac*, *p.* 68, 78, 160, 409.

* Le même jour nous rappelle encore la mémoire de deux saints Frères Coadjuteurs, les Frères Jean Mauger et Guillaume Pierre, morts le premier à Orléans en 1714, et le second à Moulins en 1651.

Dans sa longue vie religieuse de cinquante-deux ans, le F. Mauger avait constamment pratiqué toutes les vertus propres de son état, « et l'on peut dire, affirme le P. Chauveau, son supérieur, qu'il en avait acquis la perfection ». Doux, complaisant, d'une candeur d'âme admirable, d'une humeur toujours égale, ami du silence, d'une ardeur singulière au travail, il répandait autour de lui un véritable parfum d'édification, et l'estime qu'on avait au dehors pour sa vertu « allait jusqu'à la vénération ». Pendant trente-sept années consécutives, il avait rempli « avec une exactitude surprenante » le pénible office d'excitateur, et ni ses infirmités croissantes avec l'âge, ni les instances des supérieurs n'avaient pu lui persuader de s'en décharger. « Il semble que Dieu, ajoute le P. Chauveau, ait voulu marquer que cette action faite avec tant de constance lui a été bien agréable ; car il a rappelé à lui son serviteur à l'heure même où celui-ci avait coutume de la faire ».

La courte notice consacrée au F. Guillaume Pierre le représente comme un religieux d'une vertu consommée, qui jetait dans une sorte d'admiration les témoins de sa vie. Son oraison était pour ainsi dire continuelle ; afin de mieux s'entretenir avec Dieu, il s'interdisait toute parole inutile avec les hommes, et sa réserve sur ce point était si extrême, que les personnes du dehors l'avaient surnommé « le Frère qui ne parle pas ». Sa mortification n'était pas moins grande ; il prenait son repos sur quelques planches étendues à terre et ne quittait jamais ses vêtements, même pen-

dant ses maladies. Mais le trait distinctif du F. Pierre semble avoir été son amour du travail. Il s'était véritablement donné corps et âme à la Compagnie, uniquement désireux de la servir et de se dépenser pour la gloire de Dieu jusqu'au complet épuisement de ses forces. On ne comprenait pas comment un homme pouvait suffire à tant d'emplois différents, sans en laisser un seul en souffrance. Il était à la fois linger, excitateur, infirmier, socius du P. Procureur et sacristain ; et comme on lui en témoignait un jour de l'étonnement : « Le temps, répondit-il, ne fait jamais défaut à qui n'en perd pas une minute ». Sa mort fut le digne écho de sa vie ; et la vénération populaire se disputa ses reliques comme celles d'un saint.

F. Mauger. — *Lettre circulaire du* P. Chauveau *sur la mort du* F. Jean Mauger, « *à Orléans le* 6e *d'avril* 1714 » *(Arch. dom.). — Elogia defunct. Provinc. Franc. — Elogium F. Joann. Mauger (Arch. Rom.).*

F. Guillaume Pierre. — *Litteræ annuæ Prov. Franc., ann.* 1651 *(Arch. Rom.).*

Le même jour encore de l'an 1712, mourut glorieusement à Scio le P. Richard Gorré, frappé, à fond de cale des galères turques, de la maladie contagieuse qui lui assura la couronne des martyrs de la charité. Sa ferveur, ses exemples, ses entretiens, sa joie dans le dénuement de toutes choses, lui avaient partout gagné les cœurs ; et l'on ne saurait dire, écrivait un de ses compagnons d'apostolat, combien de pécheurs il a retirés du désordre, et combien

de bonnes âmes il a sanctifiées. Instruit que les galères du Grand-Seigneur étaient encombrées de malades et devaient bientôt partir de Scio pour se rendre dans la Mer Noire, où elles ne trouveraient aucun secours, il alla s'enfermer au milieu des pauvres esclaves, français, italiens, allemands, espagnols, au nombre de plus de douze cents ; et quand il les quitta réconciliés tous avec Dieu et ne sachant comment lui témoigner leur reconnaissance, l'insomnie, l'infection, l'épuisement avaient réduit cet héroïque zélateur des âmes à un tel état d'agonie, que peu de jours après, le peuple, le clergé, les représentants de la France, tous les religieux de Scio venaient pleurer auprès de son lit de mort et le déposaient dans sa tombe en l'invoquant comme un saint.

Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — Lettre circulaire sur la mort du P. Richard Gorré (Arch. dom.). — Nouveaux Mémoires du Levant, t. 1. *p.* 84.

III AVRIL

—

Le troisième jour d'avril de l'an 1827, mourut en odeur de sainteté, au noviciat d'Avignon, le F. Coadjuteur novice François Berger, à l'âge d'un peu moins de vingt-deux ans. Nous avons sur les seize mois de sa vie religieuse deux courtes relations, l'une rédigée par son supérieur, le P. Renault, l'autre par un Père du noviciat, témoin de ses admirables vertus ; et toutes les deux nous le représentent comme une de ces âmes pures et droites, ne cherchant que Dieu en toute chose, le trouvant partout comme sans effort, et n'ayant ici-bas d'autre sollicitude que de lui plaire et de l'aimer. Quand on lui faisait rendre compte de son oraison, il répondait avec une naïveté si affectueuse, qu'elle était pour les plus fervents de ses frères un perpétuel sujet d'admiration ; on y sentait un cœur toujours plein de Dieu, bien qu'il n'eût pas le plus léger soupçon des dons surnaturels de vie intérieure et de lumière que lui prodiguait l'Esprit-Saint. Déjà retenu à l'infirmerie, pendant qu'il faisait les grands Exercices de saint Ignace, et n'ayant pu se rendre à Notre-Dame-de-Lumière avec les autres retraitants, il répondit le soir à un Père novice qui lui en faisait le récit pour le consoler : « Mon Père, c'est la sainte volonté de Dieu. C'est comme si j'y avais été ».

L'amour de la croix lui était devenu si familier que, tout brûlant déjà des ardeurs de la fièvre, il garda quelque temps son mal en silence, comme un vrai trésor ; et quand on s'en aperçut, il était trop tard. Le P. Godinot, Provincial de France, crut donc qu'il fallait rendre le pauvre malade à sa famille ; et voici en quels termes le P. Renault, alors Maître des novices d'Avignon, raconte la scène touchante dont il fut témoin, lorsqu'il lui fallut annoncer au F. Berger cette douloureuse nouvelle : « Vous savez, mon Père, me dit-il, que la Compagnie est tout ce que je désirais sur cette terre. Mais je n'en suis pas digne » ! — « En disant cela, il levait les yeux au ciel et les y tenait fixés, avec l'expression de la douleur et de la résignation. Puis me regardant : « Mon Père, quand voulez-vous que je parte » ? — « Je n'eus pas le courage de lui répondre. Et comme il demeurait à la même place, attendant humblement l'ordre de Dieu : « Allez, mon frère, lui dis-je, nous verrons encore ». Il alla, comme si de rien n'eût été. Et j'admirais cette simplicité de la confiance ».

Peu à peu cependant Dieu permit qu'une tristesse profonde envahît son âme ; et comme il baissait de jour en jour, bientôt son supérieur dut se décider à le prévenir de sa mort prochaine, en ajoutant toutefois qu'il mourrait novice. A ces derniers mots, le bon Frère entra soudain dans un transport de joie véritablement extatique : « Je mourrai novice ! répétait-il ; ah ! je ne l'ai point mérité ; mais je prierai bien pour la Compagnie ». Le jour où il reçut les derniers sacrements, il était, lisons-nous encore dans la relation du P. Renault nous décrivant cette dernière scène, il était dans une joie qui ne se conçoit pas. Il ressemblait à un homme qui prendrait plaisir à écouter un concert dans le lointain. Il s'y mê-

lait et disait plein de confiance : « Entre mon Dieu et moi, il n'y a plus que ce corps de boue, qui se dissout » ! Pour nous, nous admirions la bonté de Dieu qui lui inspirait de tels sentiments. Ce fut ainsi qu'il expira en prononçant doucement et joyeusement les noms de Jésus et de Marie, et tenant la croix embrassée. Mort, il semblait respirer le bonheur. « Je ne sais, ajoute le P. Renault, si je dois le dire ; mais je crois avoir reçu quelques grâces particulières, les jours qui suivirent sa mort ».

Lettre du P. François Renault *sur la mort du F. Berger,* « *Avignon*, 1^er^ *févr.* 1829 » *(Arch. dom.)*.

Le même jour de l'an 1750, mourut à Paris le P. Anne-Joseph de la Neuville, à l'âge de soixante-dix-huit ans, dont il avait passé cinquante-deux dans la Compagnie. Son ardeur pour les ministères les plus pénibles du salut des âmes, l'avait attiré de bonne heure à l'apostolat des nègres et des sauvages de la Guyane. Mais la faiblesse du corps était loin d'égaler en lui la générosité d'une âme avide de croix. Rappelé en France par ses supérieurs, il ne cessa jusqu'à la mort, surtout en qualité de Procureur des Iles de l'Amérique, de travailler à l'œuvre de ces missions, que l'obéissance seule avait pu lui faire abandonner. Au milieu de continuelles infirmités, qui le mirent plus d'une fois en danger de mort, et ne laissèrent place qu'à la douleur et à la prière dans les dernières années de sa vie, le P. de la Neuville puisait encore

assez de force, dans son zèle de la gloire de Dieu, pour travailler à la sanctification des âmes, au tribunal de la pénitence, et par ses exhortations, ses conseils et ses ouvrages de piété. Ses Réflexions sur le Nouveau Testament pour tous les jours de l'année, tiennent un rang distingué parmi les meilleurs livres de méditations, aussi bien que le Modèle des veuves chrétiennes, tiré du livre de Judith, et celui des familles chrétiennes, tiré du livre de Tobie, où l'on trouve les plus solides leçons de la foi et de la piété, proposées avec une onction que notre siècle ne connaît plus. Aussi de savants auteurs n'ont pas fait difficulté d'appliquer à l'explication des Évangélistes par le P. de la Neuville, ces belles paroles des disciples d'Emmaüs : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au dedans de nous, lorsqu'il nous parlait durant le chemin et qu'il nous expliquait les Écritures » ?

Lettre circulaire du P. Frey de la Neuville *sur la mort du P. Anne-Joseph de la Neuville, « à Paris, le 4 avril 1750 » (Arch. dom.). — Mémoires de Trévoux, sept.* 1722, *nov.* 1724, *janv.* 1729. — de Backer, *Biblioth. des écriv. de la Compagnie,* 1ère *édit., t.* 1, *p.* 521.

Le même jour encore de l'an 1763, mourut à Lyon le P. Toussaint Braissoud, dernier professeur de sixième du petit collège de cette ville, au moment de l'expulsion de la Compagnie. Dans ce modeste emploi, il s'était acquis la réputation d'un parfait religieux, tout dévoué au service de Dieu et à l'apostolat de la jeunesse.

Chassé de sa cellule, il était allé chercher un asile au milieu des pauvres du grand hôpital de Lyon, et ce fut là qu'au bout de quelques mois il couronna sa sainte vie par une mort précieuse devant Dieu et devant les hommes. A ses funérailles, dit une touchante relation publiée dès le lendemain par un témoin oculaire de cette scène, la population lyonnaise montra tout ce qu'elle pensait de lui et de la persécution qui l'avait frappé. La foule courut vénérer son corps et se partager les parcelles de ses vêtements comme les reliques « d'un saint et d'un confesseur de la foi ».

---

*Lettre d'un créancier des Jésuites à M***, avocat au Parlement, Lyon* 1764, *in*-12, *p.* 5 *et suiv. (Collect. du* P. Prat*).*

IV AVRIL.

Dans la nuit du jeudi au vendredi saint, du trois au quatre avril 1738, mourut à Crichnebouram dans les Indes, après trente-cinq années d'apostolat, le P. Étienne le Gac, vénéré des fidèles et des missionnaires comme un des plus grands ouvriers des royaumes du Carnate et du Maduré. « Tout ce que j'ai connu en lui me le fait regarder comme un grand saint », écrivait de Pondichéry le P. Memmius Gargan son supérieur. A la nouvelle de sa mort, « ma première pensée, disait un autre témoin de ses vertus, a été de me prosterner, de l'invoquer et de le prier d'être mon ami dans le ciel comme il l'a été sur la terre ». — « Je pourrais, ajoute le P. Cœurdoux, vous rapporter de lui des traits de miracle et de prophétie » ; mais ce qui vaut mieux qu'un pareil éloge, c'est qu'entre tant d'hommes admirables, de confesseurs de la foi et de martyrs, dont les missions de l'Inde ont conservé le souvenir, il eût été, croyait-on, bien difficile d'en trouver de plus intérieurs, de plus morts à eux-mêmes, de plus crucifiés. Sa vie de missionnaire avait été un long enchaînement de persécutions et de conquêtes sur l'enfer. Lui-même nous en a conservé quelques traits, en racontant l'héroïsme de ses néophytes. Presque à ses débuts, il s'était vu traité si

indignement, qu'un vieux brame ne craignit pas de dire en présence du prince qui laissait l'émeute se déchaîner contre lui, que la malédiction de Dieu pourrait en tomber sur la ville.

Il passait parfois plusieurs jours et plusieurs nuits de suite, sans asile et presque sans nourriture, exposé en plein air à un soleil brûlant ou à des pluies torrentielles. Instruit qu'en son absence les prêtres de Vichnou en étaient venus aux derniers excès contre une partie de son troupeau, il se hâta d'écrire une lettre admirable, où il promettait à ces pauvres persécutés de se rendre au plus tôt près d'eux, pour participer à leurs souffrances, et leur rappelait qu'en les invitant à devenir disciples de Jésus-Christ, il ne leur avait pas fait espérer les biens de ce monde, mais la croix. Aussi eut-il la joie de voir jusqu'à des enfants s'offrir à la mort, et des femmes chrétiennes se laisser traîner par les cheveux et meurtrir de coups à travers les rues, en confessant leur foi. Trois mois avant de rendre à Dieu sa sainte âme, le P. Le Gac venait d'écrire à l'un de ses compagnons d'apostolat : « Vous passerez encore cette année ; mais moi je ne la passerai pas ». Et cependant il se portait alors aussi bien que jamais, dit la relation de sa mort. Mais bientôt apprenant qu'une maladie contagieuse exerçait de cruels ravages dans un des lieux les plus malsains de tout le Carnate, il vola au secours de ses néophytes, et fut atteint du mal qui les décimait. « On ne peut exprimer la joie, dit l'auteur d'une autre relation, que ressentit ce fidèle disciple de Jésus, quand le médecin malabare qui le traitait, lui annonça sa fin prochaine. Dès lors, malgré la fièvre ardente qui le consumait, il ne cessa plus de prier que quand il eut cessé de vivre. C'était mourir comme il avait vécu ». Car on ne croyait pas que, depuis des années, son apostolat

lui eût laissé un seul quart d'heure libre, qu'il ne l'eût employé à prier.

Lettres édifiantes, 1ere *édit.*, *t.* 25, *préface*, *p.* XVI ; *édit.* 1781, *t.* 11, *p.* 238 ; *t.* 12, *p.* 313, 349, 364, 428 ; *t.* 13, *p.* 141, 222, 340, 356 ; *t.* 14, *p.* 207.

Le même jour moururent trois grands serviteurs de Dieu, le P. Charles Le Roi à Amiens en 1626, le P. Pierre Maillefer à Auxerre en 1634, et le P. Pierre Marnat à Paris en 1645.

Le P. Le Roi mérite d'être regardé comme le fondateur et le père du collège d'Amiens. Il avait reçu de la Compagnie les premières leçons de science et de piété dans notre université de Douai ; et dès lors, jeune écolier de quinze ans, pour conserver sans tache la pureté de son âme et de son corps, il joignait l'usage des plus rudes instruments de pénitence à une tendre dévotion à la Reine des vierges, à laquelle il s'était consacré. Élevé à la dignité de grand archidiacre de la cathédrale d'Amiens, il s'appliquait surtout à instruire les enfants, les pauvres et les ignorants, en leur enseignant le catéchisme ; il le fit avec tant de succès, que l'évêque d'Amiens, dont il était tendrement aimé, le supplia d'accepter la direction de la jeunesse chrétienne de son diocèse, afin de peupler la Picardie tout entière de fervents chrétiens et de prêtres savants et dévoués. Le P. Le Roi, voulant assurer l'avenir d'une entreprise toute à la gloire de Dieu, profita de cette circonstance pour inspirer au pré-

lat et aux magistrats de la ville la pensée de fonder un collège de Jésuites. A peine eut-il réussi dans ce pieux dessein, qu'il se donna lui-même à la Compagnie ; et ne désirant plus que de se faire oublier dans les ministères les plus humbles et les plus laborieux, il obtint de se consacrer uniquement à l'apostolat des campagnes tout le reste de sa vie, et mérita d'être honoré comme le premier des intrépides missionnaires, qui n'ont cessé, depuis deux siècles, d'entretenir la foi et la piété chrétienne dans ces contrées.

Le P. Pierre Maillefer était un religieux dont les annales de sa Province célèbrent l'union continuelle avec Dieu, qui le retenait chaque nuit de longues heures au pied de l'autel, la tendre charité pour les pauvres, dont il était surnommé le père, et le parfum de douce sainteté qu'il exhalait autour de lui. Sa tendre familiarité avec son ange gardien et sa fidélité à en suivre les inspirations, lui méritèrent la grâce d'être consolé à l'heure de la mort par la présence visible de ce bienheureux esprit.

Le P. Pierre Marnat était un directeur très éclairé dans la conduite des âmes. Le célèbre et saint Père Bernard, surnommé le pauvre prêtre, n'avait cru pouvoir choisir un meilleur guide. Il le regardait (ce sont ici ses propres paroles) comme l'organe du Saint-Esprit; et c'est sous sa conduite qu'en faisant les Exercices de saint Ignace, il jeta les fondements de son admirable sainteté. Le P. Marnat, rempli de l'esprit de Dieu, le formait énergiquement à la plus mâle vertu, l'humiliant souvent en particulier et en public; mais en même temps il lui inspirait, au milieu des plus rudes tempêtes, un courage invincible et une inaltérable confiance en Dieu. Malgré ses travaux et de continuelles infirmités, qui faisaient briller sa vertu comme l'or dans la fournaise, le P. Marnat aimait à joindre

à la direction de ces grandes âmes, la direction plus humble de jeunes écoliers, auxquels il apprenait avec le plus grand soin à fuir le péché, à pratiquer les plus belles vertus de leur âge, à connaître et à suivre en toutes choses l'appel et la sainte volonté de Dieu.

P. Le Roi. — Cordara, *Histor. Societ. Jesu*, *t.* 2, *p.* 48. — Patrignani, *Menol.*, *4 april.*, *p.* 37.

P. Maillefer. — *Elog. defunct. et Ann. Litt. Prov. Camp. (Arch. Rom.).* — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 4ª *april.*, *p.* 184.

P. Marnat. — *Elogia Provinc. Franc. (Archiv. Rom.).* — Lempereur, *Vie du V. P. Bernard (Clermont,* 1834), *p.* 23 *et suiv.*, 46 *et suiv.*, 70, 99, 113, 131 *et suiv.*, 152, 159 *et suiv.*, 169, 225 *et suiv.* — Le Gauffre, *Vie du P. Bernard*, *p.* 68, 242.

Le même jour encore, l'an 1747, mourut au collège de Rennes, où il avait consacré plus de vingt-cinq ans à l'instruction et à la sanctification de la jeunesse, le P. Charles Despréaux, l'un des théologiens et des littérateurs les plus distingués de la Bretagne au dix-huitième siècle, et vénéré par les habitants de Rennes comme un véritable apôtre et un saint. Il serait difficile de se figurer, écrit un témoin oculaire, jusqu'où allait pour lui la confiance de toute la ville. Il l'avait en quelque sorte instruite et formée tout entière durant tant d'années; et il était comme passé en proverbe que, pour bien mourir, il fallait rendre le dernier soupir entre les mains du P. Despréaux. Homme d'oraison, de vie intérieure, de renonce-

ment parfait à lui-même, il ne sortait de son recueillement que pour accueillir ou chercher des âmes et leur inspirer son amour de Dieu. L'influence de ses leçons se faisait ressentir parmi toutes les classes de la société. A sa mort, on ne put voir sans étonnement le grand nombre de prêtres et de religieux étrangers qui vinrent demander à célébrer le saint sacrifice dans notre église, près du corps de celui dont ils avaient été les élèves, les pénitents, les congréganistes. Non content d'assister avec sa communauté entière aux funérailles du P. Despréaux, le gardien du couvent de saint François la ramena encore peu de jours après pour célébrer un office plus solennel, à la mémoire du serviteur de Dieu.

Lettre circulaire du P. Dhouppeville *sur la mort du P. Charles Despréaux, « à Rennes, ce* 6e *avril* 1747 » *(Arch. dom.).* — de Backer, *Biblioth. des écrivains de la Compagnie,* 1ere *édit., t.* 6, *p.* 113.

V AVRIL

—

Le cinquième jour d'avril de l'an 1635, mourut au collège de Bourges, après vingt-neuf ans et demi de vie religieuse, le P. Louis Lallemant, surnommé, par plusieurs de ses contemporains, le Balthasar Alvarez de la France, nom qui suffirait seul à son éloge. Il semble avoir en effet mérité ce glorieux titre, et par l'héroïsme de ses vertus, et par la science des voies divines dans lesquelles, à l'exemple du grand directeur de sainte Thérèse, il guida des âmes éminentes jusqu'à la plus haute sainteté. A peine était-il sorti de l'enfance, que déjà l'Esprit-Saint possédait son cœur. Au milieu de ses premiers jeux et de ses premières études, on voyait avec un profond étonnement ce jeune écolier s'arrêter souvent et se recueillir pour écouter et suivre la voix intérieure qui lui apprenait à chercher et à trouver Dieu en toute chose. Tout en lui respirait l'amour de la pureté, du travail, du silence, de l'oraison et même de la croix; et cette incomparable fidélité le fit vénérer dès lors comme le disciple, et plus tard comme l'interprète, l'oracle et le plus fervent des adorateurs de la divine personne du Saint-Esprit.

Admis à l'âge de dix-sept ans parmi les enfants de saint Ignace, il y reçut, dès les premiers jours, une grâce insigne pour concevoir,

dans toute son étendue, la perfection que le saint fondateur propose à tous ceux qui veuleut porter dignement le nom de Jésus. Mais l'esprit d'anéantissement du Fils de Dieu fut en particulier, dit le P. Champion son historien, le modèle d'humilité qu'il se proposa, et le Sacré Cœur du Verbe incarné l'école divine où il s'instruisit des secrets et de la pratique de cette vertu. Cette dévotion et cet amour pour la personne adorable du Verbe fait chair, ne firent que s'accroître avec les années ; et il fut payé de retour par de telles faveurs, que l'histoire des saints nous en offre bien peu d'exemples semblables. Nous n'en citerons ici qu'une seule, dont il lui fut donné de ressentir constamment les effets durant plusieurs années avant sa mort. Une nuit, selon le récit de son biographe, Notre-Seigneur, l'ayant éveillé soudain, lui dit que c'était l'heure où le mystère de l'Incarnation s'était accompli ; qu'il se levât donc et se disposât à recevoir quelque participation de la grâce accordée en cette même heure à Notre-Dame, lorsqu'elle devint Mère de Dieu. Il se leva et se mit à prier ; et dans la ferveur de son oraison, il se sentit intérieurement comme investi et tout pénétré de l'Homme-Dieu, par une miraculeuse union qui purifia, dit-il, son âme et ses sens d'une façon inexplicable. Puis la Reine du ciel lui étant apparue et daignant l'appeler son fils, il ne craignit pas de demander à cette Mère de bonté deux autres grâces merveilleuses : l'une de penser désormais constamment à elle ; l'autre de ne plus jamais être séparé de cette adorable Humanité, qui venait de s'unir à lui. Or la divine Vierge lui promit que sa double requête serait exaucée ; et en effet, à partir de cette heure, il jouit toujours également de la double présence du Verbe incarné et de sa Mère.

Quant aux autres faveurs d'ordre moins élevé, telles que ses fré-

quents entretiens avec les deux anges que Notre-Seigneur lui avait donnés, avec saint Joseph, saint Ignace et sainte Thérèse, avec les anges et les saints qui semblent avoir pris quelque part singulière à l'adorable mystère de l'Incarnation, enfin avec plusieurs glorieux enfants de la Compagnie, qu'il vit entrer triomphants dans le ciel, conduits et présentés par leur bienheureux Père à Notre-Dame, et par Notre-Dame à son divin Fils : on peut en lire le détail, aussi bien que celui de ses vertus, dans la notice publiée en tête de ses opuscules. Qu'il suffise ici d'ajouter qu'il avait fait le vœu héroïque de sainte Thérèse, s'engageant à choisir toujours et en tous ses actes, ce qu'il jugerait être le plus parfait. Comme pour donner au P. Louis Lallemant un nouveau trait de ressemblance avec Balthasar Alvarez, Notre-Seigneur voulut qu'il méritât pareillement le glorieux titre de père des saints, surtout durant les sept années où ses supérieurs le chargèrent de la formation des novices et des Pères du troisième an.

Au premier rang des âmes héroïques qui, dans la Compagnie ou hors de la Compagnie, se glorifièrent alors de l'avoir pour maître, l'histoire ne saurait oublier des noms tels que ceux des PP. Surin, Hayneufve et Rigoleuc. Il s'attachait surtout à leur inculquer que, pour être saint, il n'est pas besoin d'avoir l'occasion de faire ou de souffrir pour Dieu de grandes choses, mais que la sainteté consiste en un cœur fidèle, intérieur et généreux. Il leur répétait avec insistance et d'après les lumières toujours croissantes répandues en son âme par le Saint-Esprit, que cette sainteté du cœur à laquelle étaient appelés, sans distinction d'office, tous les religieux de la Compagnie, surpassait de beaucoup ce qu'ils en pouvaient imaginer. Et lui-même en offrait un bel exemple, ayant con-

sacré par obéissance dix-neuf années entières de sa sainte vie à l'étude ou à l'enseignement de la philosophie, de la théologie et des mathématiques. « Mais qui pourrait voir, ajoutait-il, les grâces destinées par la bonté divine à chacun de nous, si nous avions vraiment ce cœur fidèle, jugerait que Dieu les prépare ou pour un Ignace ou pour un Xavier ».

Pierre Champion, *La Vie et doctrine spirituelle du P. Louis Lallemant.* — *Summarium vitæ R. P. Lud. Lallemant (Arch. dom.).* — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 5ª *april.*, *p.* 185. — Drews, *Fasti Societ. Jes.*, 5ª *april.*, *p.* 129. — Patrignani, *Menolog.*, 5 *april.*, *p.* 42. — de Backer, *Biblioth. des écriv. de la Compagn.*, 1ere *édit.*, *t.* 3, *p.* 432.

VI AVRIL

* Le six avril 1827 mourut au collège de Billom, à l'âge de vingt-huit ans et après quatre années seulement de vie religieuse, le F. Claude Brand, Coadjuteur temporel, signalé par le P. Gury dans ses Mémoires inédits sur le noviciat de Montrouge, comme un des plus saints Frères Coadjuteurs de la nouvelle Compagnie. Né au bourg de Cruseilles, dans la Haute-Savoie, il était parvenu à l'âge de plus de vingt ans sans avoir jamais entendu parler de l'Ordre de saint Ignace, lorsqu'un étranger en fit un jour, comme par hasard, l'éloge en sa présence. Ce fut un trait de flamme qui l'embrasa sur-le-champ d'un ardent désir de partager une si belle vocation. Pour le détourner de ce dessein, plusieurs de ses parents lui représentèrent que la Compagnie de Jésus était un des Ordres les plus austères de l'Église, qu'on y marchait toujours pieds nus, même en hiver, qu'on n'y portait jamais de linge, qu'on y jeûnait au pain et à l'eau plus de la moitié de l'année, et qu'on ajoutait à tout cela le constant usage des plus douloureux instruments de pénitence.

Loin de s'effrayer de cette sombre peinture, Claude Brand se contenta de répondre : « Les Jésuites ne sont-ils pas de chair et d'os, comme vous et moi? Et si l'amour de Dieu leur fait trouver assez de

forces pour mener une vie aussi pénitente, pourquoi ne la mènerais-je pas aussi ? Je veux être Jésuite, quoi qu'il m'en coûte ». Et sur-le-champ, comme pour exercer son courage, il se mit à pratiquer à la lettre les austérités dont on lui avait tracé le tableau. Il partit quelque temps après et fit à pied le long trajet qui sépare la Savoie de Montrouge. Admis au noviciat, il crut, disait-il, « entrer en paradis ». Rien n'égalait sa ferveur ; il se portait à tous les exercices de mortification avec une ardeur incroyable ; « car je m'attendais, ajoutait-il, à de bien autres sacrifices ». Deux frères auraient à peine suffi au travail dont il se chargeait. Sa joie d'être dans la maison de Dieu s'exhalait en accents de la plus vive reconnaissance : « En un jour, aimait-il à répéter, j'ai plus de moyens de sanctification que d'autres dans une année et même dans toute leur vie ».

C'est au pied de l'autel que le F. Claude Brand entretenait sa ferveur ; il passait devant le saint Sacrement, avec la permission de son supérieur, toutes les heures dont il pouvait disposer ; le dimanche, il ne s'en éloignait, pour ainsi dire, pas un seul instant. Notre-Seigneur se hâtait de faire mûrir ce fruit de bénédiction, qu'il allait bientôt cueillir. Après son noviciat, le F. Brand fut envoyé au collège d'Aix, où il renouvela les mêmes exemples de dévouement, d'abnégation et de vie intérieure. Mais bientôt atteint d'une maladie de langueur qui fit éclater sa patience, son humilité, son courage et sa foi, il fut, sur l'avis du médecin, transféré au collège de Billom, qu'on venait d'ouvrir ; et c'est là qu'il remit pieusement entre les mains de Dieu son âme vaillante : « Vraiment, dit un des témoins de sa vie, c'était un saint ».

Mémoires sur le noviciat de Montrouge, p. 258. — *Notes sur le F. Claude Brand par des contemporains (Arch. dom.).*

Le même jour de l'an 1611, mourut très saintement à Tarascon, où il venait de prêcher le carême, le P. Christophe Clémenson, l'un des grands adversaires du calvinisme dans le midi de la France, durant trente années. Le Dauphiné et le Languedoc furent les principaux théâtres de ses combats. Ne pouvant triompher de lui par la parole, les ministres de Calvin tentèrent à plusieurs reprises de s'en défaire par le poison, le poignard et la sédition. Christophe Clémenson ne s'en effraya pas ; et l'un des plus fameux suppôts de l'erreur dut lui-même s'enfuir avec ignominie, maudissant ses anciens auditeurs, qui l'abandonnaient et préféraient, leur reprochait-il, les ténèbres à la lumière. Puis dès 1583, Clémenson pénétrait dans Nîmes, un des plus forts boulevards de l'erreur dans le Languedoc, et il y rencontrait des résistances, des outrages et des périls plus grands encore ; mais ces difficultés ne servirent qu'à lui faire remporter des victoires plus signalées. En quelques semaines, il rendit le courage aux catholiques abattus, et arracha près de quatre cents âmes à l'hérésie. Peu de mois après, il rendait aux cérémonies de l'Église leurs pompes antiques, convoquait les fidèles au son des cloches, muettes depuis de longues années, rétablissait les processions solennelles et, malgré la rage des ministres, faisait présager la fin prochaine de leur puissance.

A l'exemple de saint François de Sales, il se gardait bien de ja-

mais entamer contre ses adversaires une controverse irritante; il se bornait à exposer, devant son immense auditoire, la vraie doctrine catholique dans toute sa lumière et sa pureté. Cette charité devint plus persuasive encore, lorsqu'on le vit se vouer à la mort au chevet des pestiférés et, déjà près de rendre à Dieu sa sainte âme, ne pas cesser d'accueillir les pécheurs, de les exhorter, de les confesser, d'arracher en un mot de nouvelles dépouilles au démon. Les magistrats de Tarascon voulurent qu'au milieu de la pompe de ses funérailles, son éloge solennel, prononcé devant tout le peuple, fût un témoignage de leur affection et de leur reconnaissance pour cet héroïque serviteur de Dieu.

Poussines. — *Histor. Societ. Jes., part.* 5ª, *lib.* 2, *p.* 90; *lib.* 3, *p.* 136. — *Litteræ annuæ, ann.* 1611, *p.* 203. —

N. B. Si l'on veut se faire une juste idée de la terreur qu'inspirèrent aux hérétiques les premiers missionnaires de la Compagnie dans le Dauphiné, il est bon de lire les prescriptions d'une de leurs assemblées de ministres, tenue à Grenoble, en 1601. Effrayés du bruit qui se répandait, que le roi Henri IV songeait à révoquer l'édit de bannissement de la Compagnie, après le crime de Châtel, ces fidèles disciples de Calvin déclarèrent « que si les Jésuites étaient rappelés, la cause (de la Réforme) n'avait reçu jamais tant d'échec à Moncontour, Jarnac et Saint-Denys; que de nécessité nécessitante, il fallait se jeter à la traverse, trouver quelque invention, la fureter sous terre, n'en fût-il point; qu'il était assez loisible de mentir, calomnier, faire et contrefaire, dire et dédire en telles occasions fondamentales à l'Église; que dès à présent un beau moyen se présentait à leurs yeux, à savoir: de faire courir sous main force papiers volants, les chargeant ores d'une chose, ores d'une autre, et que cela fût dru et menu comme grêle. . Sur quoi, d'une

commune voix fut arrêté qu'il serait ainsi fait, confessant tous ingénument sans contradiction que, ou il fallait perdre les Jésuites, ou les Jésuites perdraient leur religion » (1). Et le premier fruit de cette entreprise fut, dès l'année suivante, l'histoire du Jésuite Henry brûlé à Anvers.

---

(1) Prat, *La Compagnie de Jésus en France du temps du P. Coton*, t. 1, *p.* 679 *et suiv.*

VII AVRIL

—

Vers le septième jour d'avril de l'an 1794, mourut à fond de cale d'une galiote hollandaise, dans le port de Nantes, le P. Philippe-Gaspard Moreau, de l'ancienne Province de Champagne, agonisant, depuis plus de vingt jours, de faim et de soif. Il enseignait la théologie à Pont-à-Mousson, lorsque la mort du pieux Stanislas laissa les Jésuites de Lorraine sans protecteur, livrés à toute la haine des Parlements. Chassé de ce dernier asile, après vingt-deux ans de vie religieuse, le futur martyr de la Terreur n'en demeura pas moins fidèle à l'esprit de sa vocation, et ne cessa, comme la plupart de ses frères, de consacrer le reste de sa vie au salut des âmes.

Quand Fouché proclama, dans le diocèse de Nevers, la destruction du fanatisme et promit trois cents livres de récompense à qui lui livrerait un prêtre, le P. Moreau, déjà signalé aux persécuteurs pour refus de serment à la Constitution civile du clergé, fut pris et condamné à la déportation, avec soixante prêtres de la Nièvre, qu'on entassa sur une barque, en les livrant au caprice de seize soldats. On pourrait justement donner le nom de voie douloureuse aux dix-neuf jours que ces vaillants confesseurs de la foi mirent

à descendre la Loire jusqu'à Nantes, tant ils furent constamment abreuvés d'outrages, et aux onze jours qu'ils passèrent dans les cachots de la citadelle d'Angers, presque mis à nu sous prétexte de les fouiller, liés deux à deux, menacés de la même mort que ceux dont ils voyaient flotter les cadavres sur la Loire. Un des soldats de leur escorte avait poussé la rage et la cruauté jusqu'à dépouiller un d'entre eux de son crucifix et à s'en servir pour en frapper plusieurs au visage. Et néanmoins le frère de Philippe Moreau, fidèle comme lui à son sacerdoce, compagnon de ses chaînes et témoin de sa sainte mort, ose attester que ce premier mois de douleurs fut bien au dessous du martyre qu'il eut à subir encore durant vingt-et-un jours avant d'expirer. Le tableau seul en fait horreur. Les plus faibles, les plus âgés (et il était du nombre) furent liés sous les aisselles et hissés sur le pont de la galiote par leurs bourreaux, qui les faisaient ensuite retomber de tout leur poids jusqu'au fond de la cale. On les laissa sans pain huits jours entiers. Mais ce qui dépassait toute autre souffrance et peut à peine être même indiqué, il leur fallait demeurer jour et nuit au milieu de leurs immondices, et dans un air tellement empesté, que leurs gardiens se refusèrent à continuer, même sur le pont, leur service. Et ce fut du fond de ce purgatoire, où périrent en trente-deux jours quarante-cinq victimes, que ce digne fils de saint Ignace alla recevoir sa récompense, à l'âge de soixante-huit ans.

Guillon, *Les Martyrs de la Foi*, *t.* 1, *p.* 279 *et suiv.* ; *t.* 4, *p.* 106 *et suiv.*

VIII AVRIL

Le huitième jour d'avril de l'an 1681, mourut à Québec, après plus de trente-sept ans de vie apostolique, au milieu des tribus sauvages du Canada, le P. Gabriel Druillettes, de la Province de Toulouse, le premier apôtre des Abnaquis et de plusieurs peuples barbares dans le voisinage de la mer du Nord. Même dans les réductions du Paraguay, rien ne semble plus beau que cette mission Abnaquise, arrosée des sueurs de cet homme de Dieu, qui dans sa vieillesse était appelé par les Français, aussi bien que par les sauvages, le patriarche et l'homme de miracles. Les Anglais des bords de l'Hudson, malgré leur aversion pour la foi catholique, pour la Compagnie de Jésus et pour la France, semblaient faire eux-mêmes une exception en faveur de Druillettes, l'accueillant et le vénérant comme un saint.

Dans les relations annuelles de la Nouvelle-France, on ne saurait lire sans une admiration mêlée de frayeur, le récit de ses courses pour chercher et sauver de nouvelles âmes. Presque à ses débuts, il ose emprunter, et avec raison, les paroles mêmes de Moïse dans le désert, *Transivimus per eremum terribilem* (Deut. 1, 19), ne trouvant point d'expression capable de peindre les montagnes

et les abîmes où il lui a fallu disputer sa vie presque à chaque pas. A peine d'ailleurs s'est-il mis en route, que Dieu semble vouloir soumettre son cœur et sa foi aux plus dures épreuves. La fumée des huttes sauvages lui fait, en peu de jours, totalement perdre la vue ; et après de nombreuses chutes, des plus périlleuses, il doit se laisser conduire, à travers les bois, par la main d'un enfant. Bientôt ses néophytes, craignant de ne pouvoir emmener plus loin celui qu'ils aimaient déjà comme leur père, s'avisèrent, pour le guérir, de lui racler les yeux avec un morceau de fer. Mais ce remède étrange lui causa d'affreuses douleurs, qui les firent désespérer eux-mêmes de sa guérison. Alors invitant tous ses compagnons à joindre leurs prières aux siennes, et à demander au Grand-Esprit, qui lui avait donné les yeux, de les lui rendre, si ce devait être pour sa gloire, il commença, au milieu d'eux, à réciter par cœur et à haute voix, les prières de la messe en l'honneur de la très sainte Vierge ; et il recouvra subitement une vue si pleine et si ferme, que ni l'éclat éblouissant des neiges ni la fumée ne lui causèrent plus désormais aucune fatigue. A partir même de ce jour, Dieu, pour récompenser et glorifier la foi de son serviteur, lui donna sur les maladies de ses pauvres sauvages un empire souverain. Un signe de croix, un peu d'eau bénite, lui suffisaient pour les délivrer sur-le-champ de toutes leurs infirmités. Pour lui, se reposant sur l'aimable Providence, à laquelle il s'était confié, il faisait de la croix ses délices et surabondait de joie dans les plus amères tribulations.

Sans cesse il recommençait à parcourir les lacs, les forêts et les montagnes, pour étendre plus loin le royaume de Jésus-Christ. Dans un seul voyage vers la mer du Nord, il annonçait le saint nom de

Jésus à huit ou dix nations barbares qui vivaient sans Dieu comme des bêtes. Voici en quels termes un sauvage, encore infidèle à cette époque, et qui lui avait servi de guide à travers le désert, ne lui épargnant parfois ni les injures, ni les plus indignes traitements, racontait plus tard aux autres sauvages la patience et la charité du saint missionnaire : « Vraiment, je n'avais pas d'esprit, de maltraiter ainsi un homme à qui j'ai de si grandes obligations ! Il m'a rendu la santé par ses prières, et tandis que j'étais malade, il veilla près de moi la nuit tout entière, chassant par son oraison le démon, qui me voulait ôter la vie. Me voyant infirme, il ne se contentait pas de son bagage, mais il se chargeait encore du mien. Il obtient de Celui qui a tout fait, tout ce qu'il veut : les eaux où nous passions étant trop basses, il demanda de la pluie pour faire grossir les torrents, et il fut exaucé sur l'heure, ce qui nous a bien soulagés. La faim étant près de nous faire périr, il pria pour nous, et Celui qui est le maître des animaux, nous donna de la chair plus qu'il n'en fallait pour le reste de notre voyage. Pour lui, il n'en mangeait pas pour l'ordinaire, lorsqu'elle était fraîche ; mais il pêchait vers la nuit quelques petits poissons dont il se contentait. Lorsque notre canot était en danger de toucher le fond, il descendait à terre pour nous soulager, cheminant les six jours entiers par des broussailles et par des rochers épouvantables. Quand je criais contre lui, ou le menaçais, l'accusant d'être la cause de quelque malheur, ou il ne disait pas un mot, ou s'il parlait, on eût cru qu'il était coupable et que j'avais raison, tant ses réparties étaient douces et pleines de bonté. Ce n'est pas un homme tel que nous ; c'est un des esprits supérieurs ! Désormais je veux aimer la prière et me faire instruire par lui ».

Ce naïf récit d'un barbare, habitué dès son enfance aux privations et aux fatigues d'une telle vie, nous offre à peine néanmoins une faible image de la vie crucifiée et des incessantes épreuves du P. Druillettes, capables, selon l'expression d'un de ses supérieurs, d'abattre un géant, mais pleines de charme pour un homme qui ne respirait que l'esprit, la croix et l'amour de Jésus-Christ. Et le P. Jérôme Lallemant ajoute: « Il fallait vraiment que Jésus souffrît pour sauver les âmes, car s'il les eût rachetées par des délices, qui serait jamais venu les chercher ainsi, jusques dans le fond de la barbarie, des neiges et des glaces, et de la faim et de la mort? ».

Relations de la Nouvelle-France, ann. 1643, 1645, 1646, 1647, 1648, 1650, 1651, 1652, 1656, 1661, 1664, 1671, 1672. *Cf. édit. Québec,* 1858. — Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France, t.* 1, *p.* 435, 436; *t.* 2, *p.* 6 *et suiv.* — Creuxius, *Historia Canadensis, l.* 6, *p.* 483; *l.* 8, *p.* 650. — *Relations inédites de la Nouvelle-France. . . , publiées par le* P. de Montézon, *Paris* 1861, *t.* 2, *p.* 7. — Brasseur de Bourbourg, *Histoire du Canada, t.* 1, *p.* 60, 61. — Ferland, *Cours d'histoire du Canada, t.* 1, *ch.* 5, *p.* 346, 347. — *Mémoires sur la Vie de M. de Laval, t.* 1, *p.* 64.

---

* Le même jour de l'an 1647, mourut au collège de Toulouse le P. Sauveur Durand, en grande réputation de sainteté. Toutes les connaissances qui conviennent à un ouvrier de la Compagnie, lui étaient familières; et par un privilège singulier, après qu'il s'en était rendu maître une fois, il ne les oubliait plus. Mais les dons

surnaturels brillaient en lui d'un éclat encore plus admirable. Justement persuadé que l'oraison est l'âme de la vie religieuse, et que, pour en assurer le succès, nul moyen ne doit être négligé, il s'était imposé la règle non seulement de la préparer la veille, comme il est imposé à tous, mais de faire cette préparation la plume à la main, et d'en noter par écrit les pensées et affections principales, et il s'était même engagé à cette pratique par un vœu spécial. Son union à Dieu était continuelle. Au milieu de ses occupations les plus absorbantes, il ne manquait jamais, à l'exemple de saint Ignace, de se recueillir après chaque quart d'heure et même, quand il était sans témoins, de se jeter à genoux après chaque heure pour adorer Dieu et renouveler l'offrande de ses actions. Son amour pour la Compagnie était celui d'un fils pour sa mère ; toute sa préoccupation était de la défendre, son désir de la glorifier, sa joie de la voir se dilater dans tout le monde. Toujours égal à lui-même, aimable à tous, d'une modestie angélique qui composait également ses sens intérieurs et extérieurs, le P. Durand, dit la notice consacrée à sa mémoire, était la vivante image de la perfection religieuse. La Province de Toulouse pouvait se promettre de jouir longtemps encore de l'exemple de ses vertus et du fruit de ses travaux, quand il plut à Dieu de le rappeler à lui ; il était dans la cinquantième année de son âge, et la trente-quatrième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litter. ann. Provinc. Tolos., *ann.* 1647 *(Archiv. Rom.)*.

IX AVRIL

—

Le neuvième jour d'avril de l'an 1651, mourut à Caen le P. Pierre Chénart, vieillard vénérable, chargé d'un immense trésor de mérites et d'âmes gagnées à Jésus-Christ. Visiter les pauvres, les prisonniers et les malades, consacrer chaque jour de longues heures à entendre les confessions d'une multitude presque innombrable de tout âge et de tout rang, et s'entretenir avec Dieu par la prière, fut son unique occupation pendant les quarante dernières années de sa vie. Aussi n'était-il appelé que le saint confesseur, le refuge des malheureux et le père de la ville de Caen. C'est au tribunal de la pénitence qu'à l'âge de quatre-vingts ans, il fut attaqué pendant la semaine sainte des premières atteintes de la mort ; après avoir uni, pendant les trois derniers jours, ses souffrances et son agonie à celles de Jésus-Christ mourant sur la croix, il lui remit doucement son âme, plein de confiance et de joie, le jour de la résurrection.

Elogia defunct. Provinc. Franc. (Arch. Rom.) — *Litteræ. ann. Soc. Jesu, ann.* 1651, *p.* 118.

* Le même jour de l'année 1708, mourut à Moulins le P. René de Chateigneraye, âgé de cinquante-sept ans. Pendant ses longues années d'enseignement à La Flèche, Rouen, Orléans et Paris, il s'était « également appliqué, dit la relation de sa mort, à se rendre habile lui-même, et à instruire ses écoliers dans la piété et dans les sciences ». Mais ce fut surtout dans la charge de supérieur, à Vannes, Amiens, Moulins, ajoute la même relation, que toutes les vertus qu'il avait soigneusement cultivées depuis son noviciat, jetèrent un plus vif éclat. Vrai modèle de ceux qui gouvernent, il joignait à une douceur, à une égalité d'âme inaltérable, une application scrupuleuse à tous ses devoirs et une si parfaite régularité, qu'on l'appelait la règle vivante de sa maison. Rempli d'une tendre dévotion pour Notre-Seigneur, extrêmement mortifié et dur à lui-même, il ne redoutait aucune fatigue dès qu'il s'agissait de venir en aide aux âmes rachetées au prix du sang divin : il tomba victime de sa charité, épuisé avant l'heure par des travaux excessifs. Lorsqu'il se vit frappé à mort et sans espérance de guérir, « pour montrer la joie qu'il ressentait d'aller bénir éternellement Dieu dans le ciel, après l'avoir servi si fidèlement sur la terre, il voulut qu'on lui récitât le psaume *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus* ; et ce fut dans ces sentiments qu'il rendit doucement son âme le samedi saint, peu d'heures avant la résurrection du Sauveur glorifié.

Lettre circulaire du P. François Dobeilh *sur la mort du P. René de Chateigneraye, « à Moulins, ce 10 d'avril 1708 » (Archiv. dom.).*

X AVRIL

—

Le dixième jour d'avril de l'an 1836, mourut à Rome, dans la maison professe du Gesù, le P. Antoine Kohlmann, né en Alsace. Pendant la Terreur, il s'exila volontairement en Suisse pour y recevoir les ordres sacrés, et, à l'âge de vingt-cinq ans, il se réunit aux Pères Varin et de Tournely, dans la Société naissante des Pères du Sacré-Cœur, qui devinrent plus tard les Pères de la Foi. Neuf années entières il partagea leurs œuvres de zèle et de charité, avant d'aller chercher, en 1805, la Compagnie de Jésus en Russie. Cette première période de sa vie religieuse et apostolique fit concevoir à ces hommes de Dieu la plus haute idée de sa vertu. A vingt-huit ans, il se dévouait, avec tant d'héroïsme, au salut des pestiférés d'Hagenbrünn, que toute la corrée, témoin de ses souffrances, le proclama martyr de la charité. La même année, il partait pour les hôpitaux de la Haute-Italie, encombrés de plusieurs milliers de malades et de blessés, victimes de la guerre, hommes de toute langue et de toute secte, qu'il pour la plupart consentirent à se réconcilier avec Dieu avant de mourir. C'était un travail presque surhumain. Pour mieux aider les premiers compagnons de saint Ignace, Antoine Kohlmann et ses frères a-

vaient décidé qu'ils mendieraient leur pain de porte en porte; mais pour ne pas laisser des âmes en péril imminent de leur perte éternelle, il leur fallut bien accepter, au bout de quelques jours, le pain de l'hôpital, où leur séjour d'ailleurs avait largement de quoi satisfaire les désirs les plus passionnés de mortification. On les voyait en effet, tantôt à genoux dans la vermine, à côté des agonisants, ou bien couchés près de leur oreille, sur leur lit de paille putride, ou encore debout, durant des heures entières, courbés vers eux; et par cette charité incomparable ils triomphèrent des plus rebelles.

Du reste, ce dévouement pour le salut des âmes et cette intrépidité à ne reculer ni devant l'épuisement, ni devant la mort, furent deux des traits caractéristiques de toute la sainte vie du P. Kohlmann. Admis au noviciat de Dunabourg, en 1805, il fut jugé digne, dès l'année suivante, d'aller prendre part à la création de l'Église, aujourd'hui si florissante, des États-Unis; et durant dix-huit ans, tour à tour missionnaire, curé de Saint-Pierre à New-York, Recteur de Georgetown, Maître des novices, Supérieur général de la mission du Maryland, il rendit à la foi de si éclatants services, qu'il ne parvint qu'à grand'peine à se dérober aux honneurs de l'épiscopat. Pendant son séjour à New-York, la liberté de l'Église aux États-Unis lui fut redevable d'un triomphe demeuré célèbre dans ses annales. Cité d'abord comme témoin, et bientôt comme criminel, au banc de la cour suprême de justice, pour avoir refusé de révéler le nom d'un voleur pénitent, qui l'avait prié au saint tribunal de restituer le fruit de son vol, il montra tant de calme et de fermeté devant la menace d'être emprisonné lui-même comme voleur, et défendit si vaillamment le secret de la

confession, qu'après de longs débats et par un arrêt solennel, ses juges protestants eurent la loyauté de déclarer qu'on ne pouvait légalement contraindre un prêtre catholique à un acte contraire à sa religion.

De retour en Europe, douze ans environ avant sa mort, et professeur de dogme au Collège Romain, que Léon XII rendait à la Compagnie, Antoine Kohlmann y jouit de la même estime dont il avait partout reçu tant de gages ; et quand, pour lui accorder enfin un peu de repos, le R. P. Roothaan l'eut appelé à la maison professe du Gesù, ce fut dans l'exercice même du salut des âmes, au saint tribunal de la pénitence, que sa dernière défaillance vint le surprendre, l'avant-veille du jour où il rendit en paix sa vaillante âme à Dieu.

Guidée, *Notices historiques sur quelques membres de la Société des Pères du Sacré-Cœur, t.* 1, *p.* 103-123.

Le même jour encore, l'an 1613, le P. Antoine Morgues mourut dans le petit village de Saint-Germain, près du Puy. Dieu récompensa les vertus de ce fidèle serviteur par une faveur qui fut regardée comme miraculeuse. Sentant que sa dernière heure était arrivée, et désirant vivement mourir entre les bras de ses frères, il demanda à plusieurs reprises si l'on n'apercevait aucun Jésuite du haut de la maison où il allait rendre le dernier soupir.

Contre toute attente, deux Pères de notre collège du Puy apparurent alors et arrivèrent bientôt. Après les avoir tendrement embrassés, et avoir reçu d'eux une dernière absolution, le P. Morgues s'endormit doucement dans la paix du Seigneur.

Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 10ª *april.*, *p.* 193.

XI AVRIL

Le onzième jour d'avril de l'an 1706, mourut à Vesoul le P. Claude de Romeville, humble et laborieux missionnaire de la Province de Lyon, en qui Dieu prit plaisir à faire éclater sa gloire, aux yeux des hérétiques et des catholiques du Midi de la France, de la Suisse et de la Savoie. Grand ami des pauvres et des ignorants, des prisonniers et des malades, joignant au travail de l'apostolat dans les montagnes, à l'âge de plus de soixante ans, des réunions de prêtres du voisinage, auxquels il donnait les Exercices de saint Ignace, pour rendre plus durables les fruits de ses missions ; conduit en procession de village en village à travers les Alpes, Claude de Romeville se vit tout-à-coup revêtu par le Saint-Esprit de la puissance des miracles, à l'égal des plus surprenants thaumaturges des temps modernes. Malgré l'oubli de près de deux siècles, le doute est impossible, devant les témoignages des contemporains, tels que ceux par exemple des journalistes de Trévoux. Dans leurs débats publiés sur la vertu incessante des miracles dans la sainte Église, contre les calvinistes de Hollande, ils engageaient ceux-ci à consulter leurs frères de Genève sur cet homme tout miraculeux. Nous avons eu le bonheur de retrouver quelques relations inédites, de la même

époque, sur les seuls prodiges qu'il opéra dans les deux villes de la Roche-sur-Arve et de Vienne; ne pouvant ici les donner tout entières, nous en formulons du moins l'abrégé avec les propres termes de ceux qui nous ont transmis de telles merveilles.

Ce fut au moyen d'une bague, mise à l'un des doigts de la main de saint François-Xavier conservée à Rome, que le P. de Romeville, inspiré par sa charité, commença, dans un hôpital, à guérir les malades, comme le faisait à Naples, dans le même temps, avec la relique de saint Cyr, saint François de Hiéronymo. Ne soupçonnant pas qu'il dût lui en revenir le moindre honneur, l'homme de Dieu ne tarda pas à multiplier les merveilles, au nom et à la gloire du grand apôtre des Indes et du Japon; et l'on vit alors un spectacle peut-être inouï. « Des milliers de malades » (c'est l'expression même d'un protestant) étaient amenés de toute part, « de trente ou quarante lieues à la ronde » . Il en venait « de Suisse, d'Italie, d'Allemagne, de France », suppliant le saint missionnaire qu'il les délivrât de leurs maladies, « boiteux, aveugles, borgnes, sourds et muets, paralytiques, gens contrefaits dès leur naissance » . Ni l'éloignement, ni la dépense, ni les mauvais chemins, ni la cherté des vivres ne les arrêtaient. De nombreuses troupes de pèlerins se présentaient aux portes de Genève, pour franchir le Rhône, à tel point que les magistrats en prirent ombrage. Mais n'osant refuser l'entrée et la traversée de leur ville, par crainte sans doute du roi de France, « ils font en sorte, ajoute un de nos narrateurs, qu'on ne s'y arrête point : et pour cet effet, ils ont des soldats qui ont soin de conduire (les pèlerins) d'une porte à l'autre, sans permettre même d'y acheter aucune nouriture » , les ministres de l'hérésie étant « fort en intrigue pour prévenir les impressions que pourraient

faire sur leur peuple » les récits de tant de prodiges. Et en effet, lisons-nous dans l'article des journalistes de Trévoux, « plusieurs ont eu la curiosité de l'éprouver. Quelques-uns de leurs malades sont allés à lui, avec une ferme résolution de renoncer à l'erreur s'ils guérissaient. Il les a guéris, et ils se sont convertis ».

Moins de deux ans après ces premiers faits, un des compagnons mêmes du saint thaumaturge, le P. Mascarany, écrivait de Vienne les lignes suivantes, peut-être encore plus surprenantes; c'est la relation fidèle des scènes dont il venait d'être le témoin oculaire, en moins d'un seul mois: « Après ce que j'ai vu, rien ne me surprendra. On n'était pas plus accoutumé aux miracles, du temps des Apôtres ». Il y en a eu « plus de trois cents, la plupart sur-le-champ, d'autres par succession de temps. Notre prélat a écrit une circulaire aux archiprêtres de son diocèse, avec une instruction pour faire des enquêtes dans toutes les paroisses qui en dépendent. On a vu presque tout Lyon venir à Vienne. Il y a eu, dans un seul jour, vingt-cinq bateaux, chargés de sains et de malades de cette grande ville. A vingt lieues à la ronde, c'était un hôpital déambulatoire, de carosses, coches, brancards, le chemin étant plein de monde, qui venait pour avoir la consolation de voir et d'être guéri du saint Père..... Si la voix du peuple est celle de Dieu, le voilà canonisé ». — « Les rues servaient de logis aux artisans et aux pauvres, de bons bourgeois s'estimant heureux de coucher sur la paille dans des fenils et dans des écuries ». — Mais, ajoute le P. Mascarany, le plus grand miracle, selon moi, a été que Dieu conservât « le bonhomme en vie, dans l'accablement où il était, tout le jour et une partie de la nuit, sans prendre presque point de nourriture ou de repos, exposé au soleil, au serein, à la pluie et à la pous-

sière, tête nue, dans l'infection des plaies et de la sueur de tant de gens ».

La guérison des âmes, le bien spirituel, la dévotion à saint François-Xavier, que cherchait avant tout le saint missionnaire, n'étaient pas moindres. Dans la seule église de la Compagnie, on avait compté, dans le même temps, plus de trente mille communions; « et il y en a bien eu autant dans toutes les autres de la ville. Soyez assuré que je n'ajoute rien à la vérité ». Ce qui nous paraît toutefois, après tant d'honneurs et tant de prodiges, plus touchant et plus digne d'admiration; ce qui mit vraiment le dernier trait à la vie, à l'apostolat, à la vertu du P. Claude de Romeville, c'est l'humilité de ses derniers jours. Dix-sept mois avant qu'il rendît à Dieu sa sainte âme, les ministres du roi, sans doute importunés « de l'éclat et du fracas que cela faisait » (c'est le terme employé par le rédacteur d'une note ajoutée à nos relations), voulurent que l'homme de Dieu fût comme relégué dans une petite maison du Comté de Bourgogne, « où il demeura de bon cœur, humblement soumis à la défense de ne plus faire baiser ni toucher » l'anneau, sanctifié par le doigt de son cher et glorieux père saint François-Xavier.

Histor. Provinc. Lugdun., Ann. 1697, 1700, 1709 (*Archiv. Rom.*). — *Lettre du* R. P. Mascarany, *de Vienne, le* 10 *juin* 1704, *à Monsieur son frère (Arch. dom., cop.).* — *Mémoires de Trévoux, suite du mois de Janv.* 1704, *p.*. 87. — Vaullet, *Histoire de la ville de la Roche-en-Faucigny, p.* 401, 402. — Grillet, *Histoire de la ville de la Roche, p.* 85. — *Mémoire concernant le R. P. de Romeville, jésuite, le thaumaturge de nos jours (Archiv. nationales, carton* M, 240). — *Biblioth. germanique, t.* xix, *p.* 208-221: « *Lettre sur les miracles que l'on répandit en Savoie en* 1703 ».

Le même jour de l'an 1680, mourut, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, le F. Coadjuteur Pierre Brunet. Il était l'un des riches commerçants de la ville d'Alep, et dans la fleur de l'âge, lorsque Dieu l'appela à la religion. La vue du dénuement et des vertus héroïques de nos premiers Pères qui, pendant les trente-cinq premières années de cette mission, ne possédèrent ni une chambre ni un mauvais toit pour se mettre à couvert, et la lecture de la vie des saints, qui avait été si puissante autrefois sur le cœur de notre Bienheureux Père Ignace, l'embrasèrent d'une sainte ardeur pour se dépouiller aussi de tout, et solliciter instamment l'humble degré de Coadjuteur temporel, afin de mieux fouler aux pieds toutes les vanités du monde. Il mena parmi nous une vie si parfaite, que dans les quarante-neuf années qu'il passa en religion, nul ne se souvenait avoir entendu sortir de sa bouche un regret, une plainte, ou la plus légère parole qui pût tant soit peu blesser la charité.

Elogia defunctor. Prov. Franc. (Arch. Rom.).

XII AVRIL.

—

Le douzième jour d'avril, veille du saint jour de Pâques, de l'an 1653, mourut à Paris le P. Charles Paulin, dans la soixantième année de son âge. Il avait singulièrement contribué, avec les Pères Suffren et Caussin, à répandre dans la cour de Louis XIII cet esprit de ferveur et de charité qui semblait rappeler les plus beaux siècles de l'Église ; mais parmi les services les plus signalés qu'il rendit à la religion, on doit mettre au premier rang l'éducation chrétienne et la foi si vive de Louis XIV dès sa plus tendre jeunesse, ainsi que la réforme des chanoines réguliers de Sainte-Croix de la Bretonnerie, à Paris. L'autorité ecclésiastique et la puissance civile travaillaient vainement depuis plus d'un siècle à faire refleurir dans cette maison la règle primitive et les vertus religieuses, qui lui avaient donné sous saint Louis une si haute réputation de vertu, alors que l'occupation principale des pieux compagnons de Théodore de Celles était de méditer sur la passion du Sauveur. Mais enfin cédant aux conseils du pieux cardinal de la Rochefoucauld, les religieux demandèrent et obtinrent comme supérieur le P. Charles Paulin, qui leur fut accordé avec

trois autres de nos Pères et deux Frères Coadjuteurs, pour les diriger pendant trois ans. Ce saint homme, devenu leur Maître des novices et leur Père, ranima tellement leur ferveur par ses exhortations et ses exemples, pratiquant le premier et avec une extrême rigueur pour lui-même, tout ce qui pouvait s'accorder avec les constitutions de la Compagnie, que la communauté des Chanoines de Sainte-Croix fut toujours regardée dans la suite comme une des plus édifiantes, jusqu'à la suppression des ordres religieux. Peu de temps après, il fut nommé confesseur de Louis XIV, âgé de onze ans, et le prépara à sa première communion. Le jeune roi avait un respect et une affection extraordinaire pour le serviteur de Dieu, et lui dut en grande partie cette vivacité de foi et de religion qui ne l'abandonna jamais, même dans les années les plus critiques de sa vie.

Le fruit des travaux du P. Paulin et les nombreuses faveurs qu'il reçut de Notre-Seigneur, furent regardés comme la juste récompense de son zèle et de ses vertus ; et l'on a tout lieu de croire qu'il eut une connaissance surnaturelle de sa mort prochaine. La dernière semaine de sa vie, au témoignage de ses frères, fut vraiment pour lui une semaine sainte, dans toute la plénitude de ce mot. Après avoir reçu, le jeudi saint, le viatique des mourants, et avoir uni ses dernières souffrances et son agonie à celle du Sauveur le vendredi saint, il expira doucement le lendemain, la veille de Pâques de l'an 1653. Il était âgé de soixante ans, et en avait passé quarante-trois dans la Compagnie. Un grand nombre d'évêques, de maréchaux, de secrétaires d'état, d'officiers de la maison du roi, et de personnages du plus haut rang assistèrent à ses obsèques ; et les religieux de Sainte-Croix lui firent un servi-

ce solennel, pour témoigner hautement de leur reconnaissance et de leurs regrets.

Elogia defunctor. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — Litter. ann. Soc. Jesu, ann. 1653, *p.* 166 *(Arch. Rom.). — Lettre circulaire du* P. Alain de Launay *sur la mort du P. Charles Paulin (Arch. dom.).* — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jesu, p.* 132. — Nadasi, *Ann. dier. memorab., p.* 203. — Rapin, *Mémoires, t.* 1, *p.* 276 ; *t.* 2, *p.* 141. — *Voir dans les Études religieuses, ann.* 1891, *des articles très intéressants du* P. H. Chérot, *S. J., sur « Le premier confesseur de Louis XIV, le P. Charles Paulin, d'après sa correspondance inédite ».*

Le même jour, en 1660, mourut le P. Claude de Lingendes, supérieur de la maison professe de Paris. Le P. de Lingendes avait été, de l'aveu même de nos plus grands ennemis, le prince des orateurs sacrés de son temps, et l'un des plus excellents directeurs dans les voies de la perfection. Pendant les trente-sept ans qu'il exerça le ministère de la parole, et dont il passa vingt-sept à Paris avec un succès toujours croissant, il arracha au vice et à l'hérésie une multitude innombrable d'âmes, et il en conduisit un grand nombre à une éminente sainteté. On peut citer entre autres Madame de Montmorency, dont il ne craignait pas de dire aux religieuses de la Visitation : « Vous verrez en elle tout ce que vous verrez de meilleur dans la vie des plus grands saints » ! Sainte Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal voulut aussi l'avoir à son lit de mort, pour expirer, comme son bienheureux Père saint François de Sales,

entre les bras de la Compagnie de Jésus ; et après lui avoir rendu compte une dernière fois de toute sa vie, peu de moments avant de remettre son âme à Dieu, elle lui dit ces belles paroles : « Mon très cher Père, nous vous avons tant d'obligations, à vous et à votre sainte Compagnie, que nous ne les saurions jamais assez reconnaître ».

Au milieu de ses immenses travaux, le P. de Lingendes remplissait encore les charges les plus importantes et qui semblaient demander à elles seules les talents et les forces d'un homme tout entier. Recteur des collèges de Moulins et de Tours, Préposé de la maison professe de Paris, Provincial de France, choisi, entre tant d'hommes d'un rare mérite, comme député de sa Province à trois congrégations générales, il suffisait à tant et de si graves affaires, sans en négliger aucune et sans jamais plier sous le faix. Mais aussi l'on admirait en lui un soin extrême à ménager son temps : et l'on disait hautement qu'il n'en perdait jamais une minute. Dieu couronna ses mérites et ses travaux par les souffrances et la sainte mort qu'il n'accorde qu'à ses plus fidèles serviteurs. Après dix-huit mois de douleurs sur la croix de son Maître, dont il avait fait comprendre et goûter à tant d'âmes l'onction et les amertumes toutes divines, le P. de Lingendes expira, l'esprit et le cœur ravis en Dieu. Il était âgé de soixante-neuf ans et en avait passé cinquante-trois dans la Compagnie.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (*Arch. Rom.*). — *Lettre circulaire sur la mort du P. Claude de Lingendes* (*Arch. dom.*). — Ribeyrète. *Scriptor. Provinc. Franc., p.* 44. — Sotvellus, *Biblioth. Soc. Jesu, p.* 453.

— DE BACKER, *Biblioth. des écriv. de la Compagn.*, 1ere *édit.*, *t.* 1, *p.* 461. — RAPIN, *Mémoires*, *t.* 2, *p.* 153. — HENRY DE MAUPAS, *Vie de la V. Mère Jeanne-Françoise Frémiot.* . , *Paris*, 1646, *p.* 375. — *Vie de Madame de Montmorency (Visitandine)*, *p*, 89, 138, 140, 159, 268. — *Vie de la V. Mère Jeanne-Marie de Matel*, *p.* 105, 108.

Le même jour encore de l'an 1726, mourut au Caire le P. CLAUDE SICARD, le plus célèbre de nos missionnaires d'Orient par sa science, son zèle et sa charité. Parti de France pour la Syrie à l'âge de vingt-neuf ans, il avait déjà si bien mis à profit les premières années de sa vie religieuse, qu'il était également préparé aux travaux de l'érudition et de l'apostolat. Durant les deux premières années qu'il passa dans le Levant, ses entretiens familiers, ses catéchismes, son habileté dans la médecine, et surtout deux petits ouvrages arabes, chefs-d'œuvre de controverse, contribuèrent puissamment à la conversion des dix mille hérétiques et schismatiques de la ville d'Alep. En même temps il faisait l'apprentissage de tout ce que doit souffrir un véritable apôtre ; chargé souvent d'outrages et de coups, les plus mauvais traitements ne furent jamais capables de le décourager ; et bientôt la moisson qu'il arrosait de ses sueurs et de son sang, fut si abondante, qu'il fallut lui donner un compagnon pour l'aider à la recueillir.

Mais l'obéissance ne tarda pas à lui ouvrir un champ plus vaste encore et plus fertile en toute sorte de croix. Nommé supérieur des, missions de l'Égypte et de la Thébaïde, il visita, pendant dix-huit années de courses incessantes, jusqu'aux plus profondes solitudes

prêchant dans tous les monastères de la vieille Égypte, ramenant à l'unité de l'Église les successeurs dégénérés des Paul, des Antoine et des Macaire, dont il partagait les jeûnes, les veilles et toutes les austérités, pour les gagner à Jésus-Christ ; travaillant à faire des hommes et des chrétiens de la grossière et malheureuse nation des Coptes, si rebelle à la lumière, que dix années d'efforts incessants semblèrent dépensées en pure perte, avant qu'elle commençât à s'ébranler. En même temps, pour répondre aux désirs de l'Europe savante et aux ordres du Régent et du Général de la Compagnie, il s'occupe d'arracher aux ravages des sables, du temps et de l'oubli, les antiques monuments de la terre des Pharaons, explore et décrit, sans interrompre ses missions, le Sinaï et les rives de la Mer Rouge, les bords du Nil, depuis son embouchure jusqu'aux cataractes les plus reculées, les ruines de Thèbes et de Memphis, d'Élephantine et de Philæ, des solitudes où n'avait pénétré jusqu'alors aucun missionnaire connu ; il jette, en annonçant partout le nom de Jésus-Christ, les fondements de cet ouvrage colossal dont les grandes découvertes de notre siècle n'ont pas même encore réalisé toutes les promesses. Puis tout à coup, apprenant que la peste vient d'éclater au Caire, il accourt exposer sa vie pour son troupeau, le console, le prépare à la mort, et frappé lui-même du fléau, persévère dans son ministère de charité jusqu'au moment où l'épuisement de la nature ne répond plus à l'invincible énergie de son âme. Ce grand apôtre n'était âgé que de quarante-neuf ans, dont il avait passé trente-quatre dans la Compagnie et près de vingt dans les missions d'Orient.

Lettres édifiantes, 1ere *édit., t.* 25, *p.* XXIII. — *édit.* 1780, *t.* 1, *p.* XXII; *t.* 5, *comprenant plusieurs lettres et mémoires du* P. SICARD. — *Lettre du* P. PIERRE FROMAGE *sur la vie et la mort du P. Claude Sicard, Tripoli,* 1er *juin* 1726. — CARAYON, *Bibliographie historique. . ,* n° 2594. — *Mercure de France, Sept.* 1727, *p.* 1981, 1988 *et suiv. Cf.* CARAYON, *ibid.* — DE BACKER, *Biblioth. des écrivains. . ,* 1ere *édit., t.* 6, *p.* 638. — CRÉTINEAU-JOLY, *Hist. de la Compagnie de Jésus, édit. Casterman,* 1846, *ch.* 32, *p.* 683. — FELLER, *Dictionn. histor.* — MICHAUD, *Biographie universelle, à l'article* SICARD.

XIII AVRIL

Le treizième jour d'avril de l'an 1652, mourut à La Flèche le P. Georges Fournier, l'auteur de la *Dévotion des gens de mer*, l'ami, le compagnon, le maître et le père d'un grand nombre de nos marins, durant les expéditions maritimes des règnes de Louis XIII et de Louis XIV, très digne fils de saint Ignace et par sa science et par sa vertu. Sous les dehors les plus modestes et les plus affables, il cachait, dit le P. Henri Rybeyrète, une vraie et très éminente sainteté. Or pour trouver un plus facile accès auprès des hommes de mer, qu'il voulait gagner à Jésus-Christ, il s'était rendu maître en tous les genres de connaissances qui pouvaient les intéresser, et en donnait des leçons aux plus habiles. « Le premier traité de navigation vraiment didactique, lisons-nous dans les Nouvelles Annales de Mathématiques de Terquem, fut un ouvrage du P. Georges Fournier », promptement adopté dans les écoles maritimes de l'Europe. L'histoire des rapports de la Compagnie avec la marine française, au dix-septième et au dix-huitième siècles, devait donc placer au premier rang le nom du P. Fournier. On peut voir en détail, dans les lettres du P. Champion et du P. Tachard, à quel prix s'exerçait parfois le saint ministère sur les escadres, surtout à l'at-

taque des ports et dans les naufrages. Et c'est au dévouement de ces premiers et vaillants aumôniers de mer, que la Compagnie dut en France l'édit par lequel Louis XIV lui confiait le soin et l'instruction des aumôniers, gardes, soldats, matelots et malades dans les séminaires, casernes et hôpitaux des grands ports militaires de Brest et de Toulon.

Rybeyrète, *Scriptor. Provinc. Franc.*, *p.* 87. — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu*, *p.* 288. — de Backer, *Biblioth. . .* 1ère *édit.*, *t.* 1, *p.* 316. — Terquem, *Nouvelles Annales de mathématiques*, *t.* 8 (*apud de Backer*, *l.c.*). — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, *t.* 33, *p.* 252. — Huet, *Origines de Caen*, *p.* 370. — Carayon, *Établissement de la Compagnie de Jésus à Brest . . .*, *Paris*, 1864, *p.* 4 *et suiv.* — Champion, *Cf. apud P. Carayon, op. cit.*, *p.* 8 *et suiv.* (*note*). — Tachard, *Cf. Lettres édifiantes, édit.* 1781, *t.* 10, *p.* 288-338; *t.* 12, *p.* 5-55.

Le même jour, l'an 1657, mourut le P. Charles de Lessau, Recteur du collège d'Alençon, encore plus uni par la même ardeur du zèle et de l'amour divin que par les liens du sang au saint P. Simon de Lessau dont nous avons rappelé la mémoire le onzième jour de mars. L'un et l'autre, par les paroles brûlantes qui sortaient de leur cœur, embrasaient également leurs inférieurs et les étrangers du feu qui les consumait. La ville d'Alençon tout entière

accourut aux funérailles du P. Charles, pour vénérer ses restes et se recommander aux prières de celui dont on disait à haute voix : « Il n'a jamais cherché que Dieu » !

Elog. defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.).

XIV AVRIL

—

Le quatorzième jour d'avril de l'an 1671, mourut au collège d'Arras le P. Jean Bihannic, du diocèse de Saint-Pol-de-Léon, dont le P. Judde aimait à citer l'exemple, pour faire comprendre à ses novices ce que vaut, aux yeux des saints, le salut d'une âme. Il n'était âgé que de trente-six ans, et l'on admirait en lui les plus beaux exemples de zèle et de perfection religieuse. Mais l'héroïsme de sa mort effaça l'éclat de tout le reste, Dieu sembla vouloir lui donner la palme du martyre de ses propres mains. Quelques années auparavant, frappé d'un mal terrible et sans remède, Jean Bihannic s'était vu guéri par l'invocation du grand thaumaturge des Gaules, saint Martin, dont il était allé vénérer le tombeau. Or, comme il travaillait, au collège d'Arras, à la conversion des pécheurs, il rencontra un jour une âme en si grand danger de damnation et si endurcie, que pour la sauver, il s'offrit de grand cœur à endurer tous les martyres qu'il plairait à Dieu d'accepter de lui ; et à l'instant, une voix intérieure lui fit entendre ces paroles : « Quoi ! même les douleurs dont tu as été autrefois guéri » ? Cette seule pensée le glaça d'une horreur subite ; mais bien loin de se laisser vaincre : « Oui, mon Dieu, reprit-il, oui, pourvu que vous m'accordiez cette âme, pour laquelle vous avez versé votre

sang ». Le pécheur fut réconcilié avec Dieu. Mais dès le jour suivant, Jean Bihannic sentit que son héroïque offrande était acceptée. Ses intestins commencèrent à se tordre avec des douleurs vraiment effroyables. Bientôt la gangrène les attaqua. Durant plus d'une semaine entière, des matières putrides lui sortirent par la gorge, jusqu'à ce que la violence du mal leur eût ouvert, un peu au-dessus de l'estomac, quatre issues sanglantes. Et ce fut au milieu de ces horribles tourments, que ce jeune et vaillant zélateur des âmes, couché sur son lit de douleur comme sur la croix qui sauva le monde, agonisa durant trente-six jours avant d'expirer, sans jamais cesser de bénir la bonté divine, qui lui avait donné d'arracher à l'enfer un pécheur de plus.

Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — P. Judde, *Œuvres spirituelles, recueillies par l'Abbé* Le Noir Duparc, *Paris* 1781, *t.* 2, *p.* 336, 337 ; *Exercices, méditat. du zèle des âmes.*

Le même jour, l'an 1622, mourut à Paris le P. Antoine le Gaudier, du diocèse de Soissons. Son grand ouvrage sur la nature, les degrés, les moyens et les obstacles de la perfection, mérite d'être comparé à ce que l'Église possède en ce genre de plus parfait. Aussi le R. P. Roothaan, de pieuse mémoire, le regardait-il comme un des plus beaux monuments élevés à la gloire de Dieu par les enfants de la Compagnie, et regrettait vivement qu'il fût si peu connu et si peu étudié même parmi nous. Mais ce qui est plus glorieux encore au P. Le Gaudier, c'est qu'il avait passé

le premier par ces voies admirables avant de les enseigner aux autres ; et comme les plus célèbres auteurs ascétiques de la Compagnie, tels que les Pères Alvarez, Dupont et Lancicius, il en avait atteint lui-même la perfection. Il avait surtout un merveilleux talent pour découvrir, par rapport à lui et aux autres, les plus secrètes ruses du démon, qui n'a rien tant à cœur que d'empêcher les serviteurs de Dieu de parvenir à la véritable sainteté. Aussi cet ennemi des âmes lui avait juré une haine mortelle. Souvent il lui apparaissait sous les formes les plus horribles et déployait contre lui toute sa rage ; mais le P. Le Gaudier, comme son bienheureux patron saint Antoine, se riait de ses vaines fureurs, et n'en faisait pas plus de cas que d'un épouvantail d'enfants. Un jour l'esprit de ténèbres déclara hautement que le Père était un de ses plus grands ennemis ; et une autre fois, par la bouche d'un énergumène, il témoigna sa joie d'une chute qui lui avait brisé la jambe, ajoutant avec un rire infernal : « Il n'a pas tenu à moi qu'il ne se soit brisé la tête en même temps » ! Cet admirable serviteur de Dieu eut la consolation de conduire un grand nombre de ses frères à une éminente vertu. Il s'attachait surtout, avec un succès extraordinaire, à en faire des hommes d'oraison et d'abnégation, et à leur inspirer cette connaissance et cet amour de Notre-Seigneur qui semblaient faire toute sa vie.

Le Gaudier, *De natura et statibus perfectionis, opus posthumum, Parisiis* 1643. — Cordara, *Histor. Soc. Jes., lib.* 7, *n.* 107, *p.* 374. — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jes., p.* 73. — de Backer, *Biblioth. . .* 1ere *édit., t.* 1, *p.* 331. — Patrignani, *Menol.*, 14 *April., p.* 129. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 14a *April., p.* 208.

XV AVRIL

—

Le quinzième jour d'avril de l'an 1663, mourut dans les flots, à la pointe des Iles Sorlingues, le P. François Héard, supérieur de la mission des Antilles françaises. On disait de lui qu'il travaillait à l'instruction et au salut des nègres de Saint-Christophe et de la Martinique, avec autant de respect et d'affection, que si on lui eût confié des princes et des enfants de rois à gouverner. Or tel fut le prix de ses fatigues que, de son propre aveu, Dieu lui donna la joie de voir un grand nombre de ces pauvres gens devenir chastes comme des anges, et souffrir mille cruautés, avec un courage héroïque, plutôt que de consentir à un seul péché. Quand il les visitait, soit au travail des plantations, en pleine campagne, soit dans leurs pauvres cases, une de leurs demandes les plus ordinaires était qu'il voulût bien prier avec eux; et c'était une chose ravissante, dit l'auteur d'une relation contemporaine, de les entendre alors remercier avec lui Notre-Seigneur de leur avoir donné leur corps, leur âme, leur santé; d'avoir souffert pour eux les liens, les fouets, les clous, les épines; et de leur préparer le paradis. Aussi lisons-nous après ces détails : « Il est dans l'estime et l'admiration de tout le monde »! On a peine à comprendre comment, avec un pareil apostolat, cet

homme de Dieu trouvait encore le temps et la force de s'appliquer à une mission presque incessante, près des équipages et des passagers d'environ quatre-vingts vaisseaux, de plusieurs nations et de plusieurs langues, qui abordaient chaque année à la Martinique. Mais il avait vraiment le cœur d'un François-Xavier et d'un Claver, et ne demandait qu'à pénétrer plus loin, jusque chez les tribus sauvages, où il espérait trouver encore plus à souffrir et à travailler. Nommé supérieur général des missions françaises dans l'Amérique Méridionale, et rappelé momentanément en Europe, pour y traiter plus efficacement des intérêts et de la propagation de l'Évangile, le P. François Héard touchait presque au port, lorsqu'une fausse manœuvre du pilote jeta le vaisseau qui le ramenait, sur les rochers voisins des côtes de l'Angleterre ; et il perdit la vie dans ce naufrage, après dix années de mission, et n'ayant pas encore quarante-trois ans.

Lettre circulaire sur la vie et la mort du P. François Héard (Arch. dom.). — Relation du P. Héard *sur l'évangélisation des nègres de S.-Christophe et de la Martinique (Archiv. dom.). — Elog. defunct. Prov. Franc. (Archiv. Rom.).*

XVI AVRIL

—

Le seizième jour d'avril de l'an 1598, mourut à Bordeaux le P. Clément du Puy, auquel il ne manqua, ce semble, qu'un historien, pour transmettre son nom à la postérité, comme un des plus grands de la Compagnie au seizième siècle. Presque chaque fois en effet que ses contemporains parlent de lui, c'est pour lui donner, en tout genre, le pas à côté des plus illustres. Par ses travaux littéraires, sa science théologique, son érudition, il soutient le parallèle avec les Perpinien, les Maldonat, et les Fronton du Duc. Son éloquence est égalée à l'éloquence même d'Émond Auger ; et Florimond de Rémond, les réunissant dans un même éloge, ne craint pas de les appeler « les deux plus grands prêcheurs que la France ait vus, propres à pétrir les âmes à toutes formes ». — « Son âme est toute du ciel », ajoute-t-il. — Sa fidélité à la Compagnie, jointe à son talent, jette dans Rome un si grand éclat, que pour détromper Clément VIII et faire avorter les complots des perturbateurs, la congrégation générale de 1593 le choisit pour porter l'expression de ses craintes et de ses désirs aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ. Enfin la sagesse surnaturelle de son gouvernement semble si conforme au plus pur esprit de saint Ignace,

qu'un grand nombre de Pères de la même congrégation, inquiets pour la vie de Claude Aquaviva, songent à lui donner pour successeur, en cas de mort, ce jeune Provincial de Paris, âgé seulement de trente-neuf ans. « De plus, au témoignage du P. de la Vie, doué d'éminentes vertus, très dévot, très uni à Dieu, grand mépriseur de toutes les choses du monde, se faisant tout à tous et ravissant en sa conversation, jusqu'avec les petits enfants, dont je puis parler, ajoute-t-il, pour l'avoir éprouvé ; de très douce modestie et condescendance ; tel enfin que, sans rien de particulier en apparence, il était, d'accord unanime, tenu pour parfait, de tous et en tout. Il demandait chaque jour instamment trois choses à Notre-Seigneur, en le tenant entre ses mains et l'élevant au milieu du saint sacrifice : persévérer jusqu'à la mort dans sa bienheureuse vocation, vivre et mourir vierge et pur comme les anges, verser son sang pour la cause de Dieu ».

Ce dernier vœu de tant de saints ne fut exaucé pour Clément du Puy que par le martyre du cœur, et une large part aux amertumes du calice de Jésus-Christ. Il était encore Provincial, lorsque dans la nuit du vingt-sept au vingt-huit décembre de l'an 1594, il fut arrêté soudain par la force armée, et conduit à travers les rues de Paris, avec trente-six autres membres de la Compagnie, au milieu d'une foule émue et ameutée, qui les accusait à grands cris d'être les complices de Châtel, et les chargeait d'injures ; tandis que les soldats qui les conduisaient en prison, ne leur épargnaient pas les coups de hallebardes. Onze jours plus tard, exilé de France, il partait à pied pour la Lorraine, suivi des Pères et des Frères de la maison professe et du collège. Mais déjà le peuple était détrompé et témoignait hautement son regret de les voir s'éloigner.

Calme au milieu de ce terrible orage, le P. du Puy consolait ses frères, et les exhortait à souffrir volontiers les derniers outrages, pour le nom qu'ils avaient l'honneur de porter ; et pas un d'eux, malgré les supplications de leurs familles, n'eut un mouvement de défaillance. Pendant les loisirs que lui fit l'exil, le P. du Puy, de concert avec le P. Fronton du Duc et quelques autres théologiens de la Compagnie, revisa et publia la première édition des commentaires de Maldonat sur les saints Évangiles. Puis il quitta la Lorraine, et prit, à pied selon sa coutume, la route de Bordeaux, par Lyon et Toulouse. Son éloquence remportait, dans cette dernière ville, ses derniers et ses plus éclatants triomphes, lorsqu'il succomba, épuisé de forces, quinze jours après Pâques l'an 1598. Il avait à peine quarante-quatre ans.

Franç. de la Vie, *Mémoires historiq. et apolog. . . ., Ann.* 1598. *La mort et l'éloge du P. Clément du Puy (mss.).* — Juvencius, *Histor. Societ., part.* 5. *lib.* 12, *n.* 37, *et lib.* 24. *n.* 52, *p.* 821. — Abram, *L'Université de Pont-à-Mousson, édit.* Carayon, *l.* 3, *p.* 185-191. — Prat, *La Compagnie de Jésus en France du temps du P. Coton, t.* 1, *p.* 171, 172, 198 *et suiv.; t.* 5, *p.* 11, 52 *et suiv.* — Id., *Maldonat et l'Université de Paris au* XVI^e^ *siècle, l.* 4, *c.* 4, *p.* 492 *et suiv.* — Florimond de Rémond, *L'histoire de l'hérésie de ce siècle, p.* 531. *Cf.* Prat *et* Carayon, *ll. cc.*

Le même jour de l'an 1742, mourut à Paris le P. Pierre Brumoy, l'un des savants les plus dignes d'être cités et les plus modestes des derniers temps de l'ancienne Compagnie. Professeur de mathé-

matiques au collège Louis-le-Grand, il ne se délassait des fatigues de sa classe que par un changement de travail, et consacrait une partie de ses loisirs à de remarquables ouvrages de littérature et d'érudition. C'est ainsi qu'il composa son Théâtre des Grecs, dont l'apparition fut saluée comme celle d'un chef-d'œuvre, même par les plus savants hommes de l'université de Paris ; entre autres par le célèbre Rollin, qui n'hésita pas à se dire, aussi bien que Jean-Baptiste Rousseau, Louis Racine et un grand nombre de personnages du plus haut rang et du plus rare mérite, l'admirateur et l'ami du P. Brumoy. Ce fut encore sur lui que l'assemblée générale du clergé de France jeta les yeux, pour continuer l'Histoire de l'Église Gallicane, après la mort des PP. Longueval et de Fontenay. Dans cette difficile carrière, qui était pour lui toute nouvelle, il justifia la confiance et les libéralités d'une aussi illustre compagnie.

L'éclat des plus nobles amitiés et la réputation la plus brillante n'altérèrent jamais la modestie du P. Brumoy, ni cette simplicité évangélique, tant recommandée par Notre-Seigneur à ses disciples, et si belle quand elle s'allie aux dons les plus éclatants. Véritablement humble, il s'estimait aussi heureux d'achever et de publier les ouvrages de ses frères, que de faire paraître les siens; plus jaloux de rendre service et de faire quelque bien, que d'en retirer aucune gloire parmi les hommes. Dans une position où il devait à chaque instant donner au public l'analyse et la critique d'une foule de productions de tout genre, ses collaborateurs au Journal de Trévoux, rendant hommage à ses rares vertus et à la délicatesse de sa conscience, assurent que jamais il ne prononça une parole dont pût s'alarmer la plus attentive charité.

Lettre circulaire du P. Roger *sur la mort du P. Pierre Brumoy, « a Paris, de la Maison professe, 17 avril 1742 »* (*Archiv. dom.*). — *Elogia defunct. Provinc. Franc.* (*Archiv. Rom.*). — *Hist. de l'Égl. gallic., t.* 11, *Préf.* — *Mémoires de Trévoux, juill.* 1742, *p.* 1198-1208. — Prat, *Lettres du P. Brumoy au marquis de Caumont* (1730-1740). *Cf.* Carayon, *Bibliographie histor.*, *n.* 1678. — *Biogr. univers., à l'article* Brumoy. — Feller. *Dictionn. histor., t.* 1, *p.* 633.

XVII AVRIL

Le dix-septième jour d'avril de l'an 1784, le P. Jean Sérane mourut à Toulouse, en si haut renom de sainteté, que moins de vingt-quatre heures après sa mort, le Parlement de Toulouse, l'un des plus acharnés naguère contre les Jésuites, ne pouvait se refuser à autoriser son inhumation dans l'église de Nazareth. Le même jour, lisons-nous dans nos plus récents historiens, au tribunal de l'Officialité diocésaine, commençait l'enquête préliminaire pour la béatification de cet héroïque serviteur de Dieu. Né à Perpignan, Jean Sérane dut à la foi et à la piété de ses père et mère, d'aimer Dieu dès qu'il fut capable de le connaître. Confié par eux à la Compagnie vers l'âge de neuf ans, il donna bientôt à ses condisciples de tels exemples de vertu, que le souvenir de son influence mérita d'être consigné dans les annales du collège. Sa ferveur surtout à se préparer pour sa première communion fit sur tous ceux qui devaient partager son bonheur, une impression si vive, et alluma dans leur cœur de si ardentes flammes de l'amour divin que, par un privilège digne de leur sainte émulation et de leurs désirs, le Recteur du collège de Perpignan crut devoir cette année devancer l'époque ordinaire, en faveur de Jean et de

ses amis. « Ce chœur tout céleste, ajoute l'historien du P. Sérane, fit éclater en témoignages d'affectueuses actions de grâces les religieux de la Compagnie et les assistants ». Soixante ans plus tard, on signalait encore, dans notre ancienne église de Perpignan, la chapelle de Notre-Dame, où l'on avait souvent admiré dès lors ce petit enfant, se consacrant à la Reine des anges et des apôtres.

Parvenu au terme de ses études, Jean obtint, à l'âge de dix-sept ans, d'être admis à Toulouse, au nombre des fils de saint Ignace : et sous l'impulsion vigoureuse du Vénérable Jean-Pierre Cayron, il acheva bientôt d'acquérir cette trempe d'âme qui fait les saints. Sa joie dans les humiliations ravissait surtout le cœur de son maître. On remarqua, dès son pèlerinage, qu'à l'exemple de saint Ignace, non seulement il répandait partout la bonne odeur de Jésus-Christ, mais qu'il terminait tous ses entretiens et ses catéchismes par ces paroles, dont l'impression était presque irrésistible sur ses lèvres : « Aimons Dieu, mes chers Frères. Il mérite bien que nous l'aimions » ! Appliqué à l'enseignement des lettres humaines, il ne se permit jamais, dit son biographe, une simple lecture qui pût alanguir en lui l'esprit de prière, sans être revêtu, durant tout le temps qu'il lui accordait, de ses plus rudes armes de pénitence. Le seul frein de l'obéissance modérait son ardeur à se crucifier. Mais ce fut à partir de son élévation au sacerdoce, que Jean Sérane devint, entre tous ses frères et à l'égal, ce semble, du Père Cayron, le saint et l'apôtre de Toulouse, l'homme de toutes les œuvres de zèle, de foi et de charité, le père des pauvres, des malades, des prisonniers et des suppliciés. On cite des âmes rebelles et obstinées jusqu'au pied du gibet, dont les derniers efforts de sa tendresse triomphaient enfin, et qui dans l'horreur des tourments en-

core en usage à cette époque, devinrent de vives images du bienheureux larron mourant sur la croix.

La voix du peuple de Toulouse l'avait canonisé bien avant sa mort. Aussi, quand se répandit la nouvelle qu'il venait de rendre son âme à Dieu, toutes les rues voisines de la pauvre demeure où il était mort, d'après plusieurs récits de témoins oculaires, se remplirent durant deux jours d'une multitude si compacte, qu'à peine était-il possible de la traverser. Au jour des funérailles, longtemps avant l'heure, non seulement l'église de Nazareth, désignée pour la sépulture, était déjà comble, à tel point qu'on craignit de voir s'écrouler sur la foule les tribunes encombrées; mais le long des rues et des places, les portes, les fenêtres, les balcons et la voie publique étaient envahis. « Vous n'en serez pas étonné, dit un des témoins; mais j'ose assurer que jamais vous n'avez rien vu de semblable ». Et ne trouvant pas de terme assez expressif, pour manifester le sentiment unanime de tout ce grand peuple, un autre spectateur ose bien ajouter : « S'il ne s'opère pas autant de miracles à cette tombe qu'à celle du saint mendiant de Rome, Joseph Labre, ce ne pourra être, croyez-le bien, qu'en punition de nos péchés ».

Vie du P. Jean Sérane, de la Province de Toulouse, mort en odeur de sainteté le 17 *avril* 1784 *(mss., Archiv. Rom.). — Vita del P. Giov. Serane (traduct. italienne).* — CABALLERO, *Bibliothecæ Scriptor. Societ. Jesu Supplement. alter., p.* 94. — DE BACKER, *Biblioth. . . .*, 1ere *édit., t.* 6, *p.* 633. — *On peut consulter aussi la notice publiée par le P. Émile Bouniol, « Le P. Jean Sérane. . . , mort à Toulouse en odeur de sainteté ». Toulouse* 1884.

Le dix-septième jour d'avril rappelle encore la mémoire d'un autre disciple du V. P. Cayron, le P. Paul Antoine Dauphin, missionnaire du collège du Puy, mort glorieusement au milieu même de ses travaux apotoliques en 1744, à peine âgé de trente-cinq ans. Bien avant d'entrer dans la Compagnie, le P. Dauphin avait puisé dans sa famille une tendre dévotion pour saint François-Régis, et s'efforçait déjà de l'imiter dans la mesure de ses forces. Mais ce fut surtout à partir de son noviciat, qu'il ne mit plus de bornes à cette émulation. « Je veux, disait-il, je veux faire une mort semblable à celle du B. Régis. Je dois donc faire ce qu'il a fait, vivre comme il a vécu » ! Dieu parut vouloir exaucer à la lettre les désirs de son serviteur, et dans les ministères auxquels le P. Dauphin fut appliqué par l'obéissance, et jusque dans l'occasion de sa dernière maladie, les circonstances de sa mort et la gloire de son tombeau. Par une singulière providence, ce fut même presque toujours aux lieux consacrés par la présence et la vertu de saint François-Régis, que le P. Dauphin se vit appelé à remplir les mêmes fonctions. On le regardait comme un si parfait imitateur de ce grand modèle, qu'il n'était pour ainsi dire connu des Nôtres et des étrangers que sous le nom de nouveau Régis et de saint. Il faut lire dans sa vie si édifiante le détail de ses travaux et de ses vertus ; ses pieuses industries pendant le temps de ses études et de son enseignement, pour ne rien perdre de tout ce qu'il pouvait acquérir de vertu et de science; son tendre amour pour les pauvres, dont il obtint dès lors le soin, et qui firent ses plus chères délices durant tout le cours de sa vie; ses missions dans les montagnes du Vivarais, du Velay et de l'Auvergne, toujours à pied,

malgré la glace et la neige, mendiant son pain dans les villages, souvent à jeun jusqu'au soir, et passant encore en prière la plus grande partie de la nuit; la multitude des hérétiques et des pécheurs dont il gagna les âmes au prix de ses sueurs et de son sang. Partout, ce pieux récit montrera, dans une harmonie bien rare, ce qu'il y a de plus admirable et de plus imitable tout à la fois, dans la vie des plus grands serviteurs de Dieu.

Prat, *Le disciple de S. Jean François Régis, ou la Vie du P. Paul Ant. Dauphin, Lyon* 1850. — *Lettre du* P. Pradal, *Recteur du collège du Puy sur la mort du P. Dauphin*, « *Le Puy, 24 avril* 1744 » *(Arch. dom.)*.

---

* Le dix-septième jour d'avril de l'an 1709, mourut à Québec l'humble et apostolique P. Claude Chauchetière, de la Province d'Aquitaine. Il n'avait que sept à huit ans quand il fut témoin de la précieuse mort d'un prêtre qui se disposait à partir pour le Canada : « Cela me fit goûter, dit-il, qu'il faisait bon de se donner à Dieu ». Admis au noviciat de la Compagnie à l'âge de dix-huit ans, son attrait ne fit que grandir ; dès qu'il entendit parler de la mission du Canada, « il se sentit appelé », dit-il. Ce qui l'attirait surtout, c'est que sur ces rivages arrosés de tant de sueurs et de sang, il y avait plus à souffrir et plus à se renoncer. En attendant, il s'appliqua de toutes ses forces au travail de sa perfection. Mais malgré sa ferveur « et son désir constant de faire toujours la volonté de Dieu », il lui semblait que ses progrès étaient lents et

que chaque jour, selon son expression, il défaisait l'œuvre de la veille. « Alors, dit-il, je m'imaginais que je pourrais bien mieux suppléer par l'humilité à ce qui me manquait, et qu'ayant pour principe que je ne suis capable de rien, je mériterais devant Dieu tout ce que méritent ceux qui peuvent beaucoup . . . Cette humilité, ajoute t-il, a été tout mon bonheur ». Les emplois les plus laborieux et les plus obscurs étaient ceux qu'il recherchait avec une sorte d'avidité ; et quand l'obéissance les lui présentait sans qu'il les eût demandés, il triomphait d'aise d'entendre dire qu'on les lui donnait parce qu'on ne le jugeait pas capable de faire davantage. Dieu et les hommes semblaient conspirer à l'envi à lui procurer d'étranges confusions; il les savourait à longs traits, heureux d'avoir cette ressemblance avec Jésus humble de cœur.

Des faveurs extraordinaires dont il a laissé le récit dans des notes intimes communiquées à son frère, le P. Jean Chauchetière, et qu'il n'aurait pu cacher « sans se rendre coupable d'ingratitude », récompensèrent magnifiquement cette faim et cette soif de l'abjection : c'étaient des transports d'amour dont il avait peine à soutenir la violence, et qu'il avait besoin d'exhaler dans la solitude ; des lumières si vives dans ses méditations, qu'il voyait en quelque sorte les mystères du Sauveur se dérouler sous ses yeux ; des ravissements ineffables qui l'inondaient de consolation ; une union presque continuelle de cœur et d'esprit avec Dieu, que la nuit elle-même ne pouvait interrompre.

Ainsi préparé par la prière et par l'humilité, le P. Chauchetière partit pour le Canada à l'âge d'environ trente ans. Il reçut alors, dit-il, « la plus grande grâce que Dieu lui ait faite pendant toute sa vie ». Ce fut d'être le témoin et le confident des merveil-

les de grâce et de vertu répandues dans l'âme d'une humble fille de la tribu des Iroquois, l'illustre vierge Catherine Tégakouita, morte en odeur de sainteté le 17 avril 1680 et glorifiée par la vertu des miracles. « Oh ! que la moisson est grande, s'écria-t-il avec admiration, quand on donne des saints au Paradis » !

Le P. Claude Chauchetière se dépensa trente années entières au salut des pauvres tribus de la Nouvelle-France ; épuisé de fatigue, il rendit paisiblement son âme à Dieu le même jour que sa sainte pénitente, dans la soixantième année de son âge et la quarante-deuxième depuis son entrée dans la Compagnie.

Notes autobiographiques du P. Claude Chauchetière, *Montréal, août* 1695 *(Copie, Arch. dom.). — Lettres du* P. Chauchetière *à son frère (Arch. dom.). — Lettre du* P. Cholenec *au P. Augustin Le Blanc, au Sault de Saint-Louis, le* 27 *août* 1725, *notice sur Catherine Tégakouita. — Lettres édif.,* 1ère *édit, t.* 12, *p.* 119 *et suiv.*

XVIII AVRIL

—

Le dix-huitième jour d'avril de l'an 1711, mourut au Sault Saint-Louis, près de Montréal, le P. Jacques de Lamberville, « l'un des plus saints missionnaires de la Nouvelle-France, écrit Charlevoix, consumé de travaux et de pénitences », et d'une telle ardeur à se crucifier, que les Iroquois, disait-on, n'auraient pas été plus ingénieux et plus impitoyables à son égard, qu'il ne l'était à se préparer lui-même au martyre. Aussi comptait-il pour bien peu de chose de n'avoir d'autre lit que la terre nue, ou de passer à genoux les nuits entières. Les sauvages eux-mêmes l'appelaient un homme divin. Sa sérénité au milieu des plus grands dangers montrait assez que son unique joie était de faire et de souffrir tout ce qui pourrait plaire à la bonté divine. La courte notice sur ses trente-sept ans d'apostolat, envoyée à Rome, ajoute qu'après sa sainte mort, Notre-Seigneur daigna le glorifier, en communiquant une vertu miraculeuse aux moindres objets qui avaient été à son usage.

Elogia defunctor. Provinc. Franciæ (Arch. Rom.). — *Lettres édifiantes, édit.* 1781, *t.* 6, *p.* 50. — *Relations inédites de la Nouvelle-France. Paris,* 1861, *t.* 2, *p.* 104.

Le même jour, l'an 1742, mourut à Pont-à-Mousson le P. Louis La Guille. Il possédait dans un haut degré le talent de gouverner les religieux de la Compagnie selon le plus pur esprit de saint Ignace, et il consuma dans la direction des Nôtres la plus grande partie de sa vie, tour à tour Recteur de nos principaux collèges, Vice-Provincial, Visiteur, Provincial à trois reprises différentes des Provinces de Champagne et de Paris. Cette merveilleuse sagesse, jointe à une rare piété, lui avait gagné l'affection et la confiance d'un grand nombre de hauts personnages de l'Église et de l'État ; mais il n'en usa que pour procurer le salut des âmes et pour rétablir la paix entre les puissances divisées. Il travailla même à cette dernière œuvre avec tant de zèle et de succès au congrès de Bâle, que les princes crurent devoir lui donner des témoignages solennels de leur satisfaction. Mais ce qui semble prodigieux, c'est qu'au milieu de ces continuelles et si graves occupations, pendant qu'il se livrait sans réserve aux devoirs de sa charge, à la direction de ses inférieurs, à l'exécution incessante de tout ce qui pouvait contribuer à la plus grande gloire de Dieu, il trouvait encore dans son zèle et dans son amour du travail, les forces et le temps de composer des ouvrages de piété, d'érudition et de controverse, tels que sa remarquable Histoire de la province d'Alsace, ses Préservatifs pour un jeune homme de qualité contre l'irréligion et le libertinage, et son Exposition des sentiments catholiques sur la soumission due à la bulle *Unigenitus*, où il confondit, par les textes mêmes de Bossuet, les Appelants Jansénistes qui cherchaient à s'autoriser dans leur révolte du nom, des doctrines et de la gloire de l'illustre évêque de Meaux.

Litteræ ann. Provinc. Campan., ann. 1742 (*Archiv. Rom.*). — DE BACKER, *Biblioth. des écrivains de la Compagn.*, 1ère *édit.*, *t.* 1, *p.* 444. — *Biographie univers.*, *t.* 23, *p.* 179. — *Nouvelle Biographie générale*, *t.* 28, *p.* 872. — FELLER, *Dictionn. histor.*, *t.* 4, *p.* 25. — PAPILLON, *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne.*

XIX AVRIL

* Le dix-neuvième jour d'avril de l'an 1790, le P. Julien Despréaux mourut à Nantes, au jour et à l'heure qu'il avait prédits, en si grande réputation de vertu et de sainteté, que l'auteur d'une notice sur sa vie, écrite au lendemain de sa mort, ne craignit pas de lui donner le titre de *Bienheureux*. Dès sa plus petite enfance, Julien Despréaux avait montré un attrait extraordinaire pour la pénitence et pour l'oraison. Élève de la Compagnie au collège de Rennes, il se flagellait chaque jour en secret avec une rigueur qui faillit compromettre gravement sa santé. Arrêté dans ses pieux excès, il forma le projet de se réfugier dans une Trappe pour donner librement carrière à son amour de la mortification. Il n'avait pas encore compris la parole des saints Livres, que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice. Instruit des avantages d'une règle, il sollicita et obtint son admission dans la Compagnie. Le même attrait l'y suivit, comme il avait suivi autrefois saint Louis de Gonzague, mais dirigé et modéré par la prudence des supérieurs.

Les ministères les plus humbles et les plus laborieux l'attiraient de préférence; sa parole, soutenue par l'exemple de sa vie pénitente et crucifiée, avait une force irrésistible et opérait les conver-

sions les plus extraordinaires. Comme il traversait une forêt pendant la nuit, il entendit une voix qui appelait au secours: c'était un malheureux qu'on venait de blesser à mort ; il vole auprès de lui, le dispose à paraître devant Dieu, et reçoit son dernier soupir. Au bruit de ses paroles, les assassins reviennent sur leurs pas pour achever leur victime. A sa vue, ils sont un moment interdits, mais ils se remettent bientôt, lèvent le bras pour frapper: « Attendez, leur dit le P. Despréaux, et découvrant son crucifix: « Voilà votre juge, ajouta-t-il ; vous ne pouvez lui échapper, il me vengera ; je vous assigne à comparaître devant lui ». A cette apparition inattendue et à ces menaces terribles, ces hommes abaissent leurs poignards et tombent à genoux en demandant grâce; mais l'un d'eux plus acharné s'obstinait à consommer son crime et à faire disparaître ce témoin importun, quand la maréchaussée, lancée à leur poursuite, fait main basse sur eux et les entraîne en prison. Condamnés au dernier supplice, ils furent assistés par l'homme de Dieu, qui acheva leur conversion et les aida tous à mourir en prédestinés.

Une autre fois, le P. Despréaux faisait le pèlerinage des Lieux Saints. Une horrible tempête s'élève pendant la traversée, et menace à chaque instant d'engloutir le navire. Comme saint François-Xavier sur la mer des Indes, il demeure seul calme et serein au milieu du désespoir de l'équipage et des passagers. Il se met en prière, et la fureur des flots s'apaise presque subitement. A cette vue, les matelots se jettent à ses pieds en proclamant sa sainteté, et trois Juifs qui avaient pris passage sur le même bord, confessent hautement la divinité de Jésus-Christ et demandent le baptême.

A la suppression de la Compagnie en France, le P. Despréaux se retira à Nantes. Il y connut volontairement les privations et

même les souffrances de la pauvreté ; la maigre pension que les arrêts des Parlements accordaient aux profès, passait tout entière entre les mains des pauvres. Recueilli par de généreuses chrétiennes, les demoiselles de Châtillon, de la rue Beau-Soleil, il ne voulut rien relâcher de sa vie pénitente et mortifiée. Quand parut le Bref de Clément XIV, il fut rempli d'une douleur immense, et l'on a su par son confesseur, qu'à partir de cette année 1773 jusqu'à la fin de sa vie, il ne coucha plus que sur la terre nue, comme s'il avait voulu offrir à la justice de Dieu une hostie de réparation.

Cependant sa fin approchait. Ce vrai disciple de Jésus-Christ pauvre et humilié voulut mourir, comme son Maître, dans la pauvreté et l'humiliation. Averti sans doute par une lumière surnaturelle, il déclara sans hésiter qu'il expirerait dans trois jours, à six heures du matin. Laissant alors, malgré toutes les prières, la demeure commode où il avait été accueilli, il se rendit lui-même à l'hôpital, demanda le lit le plus pauvre, dans la salle la plus misérable, en ajoutant qu'il ne serait pas longtemps un embarras ; et en effet, trois jours après, à l'heure dite, après avoir prié la Sœur qui l'assistait d'entr'ouvrir le rideau de son lit, afin qu'il pût contempler le ciel, il remit paisiblement son âme entre les mains de Dieu. Le bruit se répandit bientôt qu'un saint venait de mourir à l'hôpital, et il se fit autour des humbles restes du pauvre volontaire, un concours immense de peuple ; de nombreux miracles, assure-t-on, firent éclater la puissance de son intercession. Une émeute épouvantait Nantes ce jour-là même ; une troue de forcenés parcourait la ville en criant : Mort aux prêtres. Mais en arrivant à l'hôpital, ils sont saisis par la contagion commune, et ils tombent à genoux en louant et bénissant Dieu dans ses saints.

Louis Leroux, *Vie du Bienheureux (sic) P. Despréaux, ex-Jésuite, mort à Nantes en odeur de sainteté, le 19 avril 1790.* — L'Abbé Tresvaux, *Les Vies des Saints de Bretagne, t. 5, p. 487.* — *Quelques lettres contemporaines (Archiv. dom.).* — *Témoignages de quelques prêtres du diocèse de Nantes dont l'un avait fait office de diacre aux obsèques du P. Despréaux, recueillis par le P. Aug. Laurent, S. J. (Arch. dom.).*

Le même jour de l'an 1657, le P. Louis Magnet, de la Province de Champagne, mourut à Pont-à-Mousson, en grande réputation de sainteté. La pénitence et la prière furent les deux fondements de la haute perfection à laquelle il était parvenu. Dès les premières années de sa vie religieuse et jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, à peine réveillé, il se flagellait cruellement pendant près d'une demi-heure, et courait ensuite se prosterner aux pieds du Sauveur dans l'oraison, se comparant à un petit chien affamé qui attend quelque miettes de pain, sans détourner les yeux de dessus son maître. Cette faim toute céleste le ramenait souvent dans la journée en présence du saint Sacrement. Quelquefois, quand il se croyait seul, il se prosternait, une corde au cou et la face contre terre, priant le Sauveur et lui témoignant son amour avec d'ineffables gémissements. Dans les charges les plus importantes de Recteur et de Provincial de Champagne, son humilité lui faisait dire que toute sa confiance était, après Dieu, dans les lumières de ses Consulteurs. Cette même vertu l'engageait à se mêler souvent à nos Frères Coadjuteurs, surtout pendant les huit dernières années de sa vie, pour recevoir avec eux chaque soir les points de la méditation du lendemain. Lorsque le P. Magnet rendit le dernier

soupir, sa chambre s'illumina tout à coup d'une lumière miraculeuse; et la nuit suivante, il apparut tout brillant de gloire, avec un air doux et majestueux, à l'un de nos Pères qui lui avait témoigné le plus de charité pendant sa dernière maladie.

Elogia defunctor. Provinc. Campan. (Archiv. Rom.). — NADASI, *Ann. dier. memorab.*, 19ª *april.*, *p.* 217. — DREWS, *Fasti Soc. Jes.*, 19ª *apr.*, *p.* 148. — PATRIGNANI, *Menologio*, 19 *april.*, *p.* 178. — SOTUELLUS, *Biblioth. Script. Soc. Jes.*, *p.* 567. — DE BACKER, *Biblioth. des écriv.*, 1ère *édit.*, *t.* 1, *p.* 474.

Le même jour encore de l'an 1747, mourut en exil à Macao, le P. FRANÇOIS BEUTH, victime, à l'âge de quarante ans, après moins de trois années d'apostolat, de la cruauté d'un mandarin, qui l'avait fait mettre à la torture, en haine de la foi. Contraint de fuir devant les flammes d'un incendie et de quitter sa retraite en emportant ses vases sacrés, le P. Beuth avait été reconnu et fait prisonnier par les idolâtres du Hou-Kouang. Traduit devant le tribunal, il ne fut condamné d'abord que comme étranger, grâce à la bienveillance de son premier juge, et remis à la garde d'un simple valet du prétoire, qui devait le conduire à Macao. Comme ils traversaient tous deux la dernière ville de l'empire, un ennemi acharné des missionnaires, le gouverneur de Hiang-Tchan, arrêta l'exilé au passage, et commença par l'abandonner, durant plusieurs heures, aux jeux les plus barbares de la populace.

Ce n'était là qu'un prélude ; quand il fut monté sur son tribunal, il demanda au prisonnier d'exposer la doctrine de l'Évangile sur le Dieu des chrétiens, Créateur du ciel et de la terre, et sur Jésus-Christ, Fils de Dieu, Rédempteur du monde. Chaque réponse du missionnaire avait aussitôt pour récompense dix soufflets, appliqués avec l'instrument de torture destiné en Chine à cet usage. Quand le P. Beuth, les joues lacérées par le cuir, toute la tête enflée et défigurée à faire horreur, sembla ne pouvoir souffrir sans danger de mort un plus long martyre, on lui permit, comme par grâce, de s'embarquer pour Macao, où la charité de ses frères ne parvint à lui prolonger la vie que de quelques jours. Dans cette agonie, l'humble religieux ne pouvait assez, disait-il, s'étonner de la paix et de la confiance dont son âme surabondait, si près de paraître au tribunal du souverain Juge ; et ne les attribuant, comme il le devait, qu'au sang et à la mort de Jésus en croix, il demanda que, jusqu'à son dernier souffle, on ne cessât de le fortifier par la lecture des quatre Évangiles de la Passion.

Lettres édifiantes, édit. 1781, *t.* 23, *p.* 80-86. — P. Pfister, *Notices, n.* 356.

XX AVRIL

—

Le vingtième jour d'avril de l'an 1666, le P. Henri de la Borde mourut glorieusement aux Antilles, de la main des Anglais hérétiques. Issu d'une famille illustre, il montra de bonne heure une âme grande et généreuse, pour laquelle les travaux, les obstacles et les périls n'étaient rien. Son intrépidité était si grande, qu'un de ses compagnons d'apostolat assurait ne l'avoir pas vu une seule fois inquiet ou ému, durant dix années entières, même dans les plus grandes adversités. Détaché de tout sur la terre, il avait si pleinement brisé tous les liens de la chair et du sang, que passant un jour près du château de son père, dans une de ses courses apostoliques, on ne put jamais le déterminer à y mettre le pied ; et comme saint François-Xavier, dans une circonstance semblable, il alla chercher un asile pour la nuit dans quelque cabane du village voisin. Tour à tour dans les camps et sur les champs de bataille, au milieu des hérétiques et des catholiques, auprès des marins, des esclaves, des sauvages, des pauvres, des malades, des enfants, prêchant et faisant le catéchisme jusqu'à trois et quatre fois par jour, donnant jusqu'aux heures de la nuit à tous les malheureux qui avaient besoin de consolation, de secours, d'asile

contre la misère ou le péché, il suffisait à tout ; et ce qui peut être regardé comme un prodige, au milieu d'une vie si agitée, il s'était, dès les premières années de sa vie religieuse, tellement adonné à la prière, qu'il ne perdait pas un moment la présence de Dieu, et même pendant son sommeil, il semblait prier encore et jouir de cette divine union.

Lorsque en 1666, les Anglais envahirent l'Ile de Saint-Christophe, le P. Henri de la Borde, après avoir animé la petite garnison française à la défense de la patrie et de la foi, et entendu jusqu'au moment même de la bataille les confessions de ces braves gens, marcha à leur tête, le crucifix à la main, contre un ennemi quatre fois plus nombreux, et les remplit d'une si vive ardeur, qu'ils remportèrent une éclatante victoire. Mais au milieu même du triomphe, ce vaillant missionnaire fut surpris par quelques soldats hérétiques ; percé d'un coup de feu, et le visage affreusement mutilé à coups de sabres et de poignards, il fut retiré mourant, mais plein de joie, du champ de bataille, et rendit à Dieu son âme glorieuse, au milieu des embrassements de ses frères, et des larmes de tous ses enfants dans la foi. Les peuples de l'Amérique du Sud, dit l'historien de la Compagnie, n'ont jamais perdu le souvenir du P. de la Borde ; et son nom, vénéré dans les tribus, servit plus d'une fois de sauvegarde à ses successeurs dans l'apostolat.

Elogia defunct. Prov. Franc., *Summar. vitæ* (*Arch. Rom.*). — Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagn.*, 3e *édit.*, *t.* 5, *ch.* 2, *p.* 103.

Le même jour, l'an 1735, le P. Jean Chauveau mourut à l'âge de quatre-vingts ans, dont il avait passé près de soixante dans la Compagnie. Jusqu'à la plus extrême vieillesse, il ne cessa de traiter son corps avec une impitoyable cruauté. Les jeûnes, les veilles, l'usage continuel des plus affreux instruments de pénitence faisaient ses délices, sans qu'il cessât jamais de travailler au salut des âmes ; et son éloge nous assure que, pour l'union à Dieu par la prière, les œuvres de zèle et la pénitence, il était la vivante image des premiers Pères de la Compagnie. Il mérite aussi surtout d'être signalé par les services qu'il rendit à la Province de France dans la charge si difficile de Père spirituel, où sa charité et sa prudence lui donnaient un talent bien rare pour animer les âmes au service de Dieu.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Arch. Rom.).

Le même jour, l'an 1696, dans la nuit du vendredi saint, mourut au Canada, le F. Coadjuteur François Malherbe, engagé volontaire des missions huronnes dès sa jeunesse. C'est lui qui en 1649, à l'âge de dix-huit ans tout au plus, avait eu « l'honneur et la charité », dit son supérieur, de rapporter sur ses épaules, au bourg le plus voisin, éloigné de deux lieues, les corps grillés et mutilés des Pères Lallemant et de Brébeuf. On croit qu'il fut redeva-

ble à ces glorieux apôtres de sa vocation et de son amour des souffrances ; sa longue vie au milieu des sauvages ne fut, au témoignage de ses compagnons, qu'un cruel martyre. En un seul voyage, il pensa périr de faim, de froid et d'épuisement, au fond des bois, où, par providence divine, il fut retrouvé gisant à terre. Mais il ne put être si bien traité, qu'il ne perdît deux doigts et deux orteils, le froid lui ayant gelé les pieds et les mains, « ce qu'il souffrit, comme toutes les autres croix de sa vie, avec force et même avec joie ». Il était homme « de bon conseil et de grand exemple, doux et d'une rare patience », joignant constamment le travail à la dévotion, et de grandes austérités à la charité la plus aimable. Quand il sentit que la mort approchait et que déjà le souffle expirait sur ses lèvres, il se fit réciter une fois encore trois belles oraisons très affectueuses, qu'il adressait chaque soir, depuis bien longtemps, au Sauveur, à sa sainte Mère et à saint Joseph, et rendit aussitôt son âme entre leurs mains.

Lettre circulaire du P. François de Crepieul *sur la mort du F. François Malherbe, décédé au Lac S.-Jean, le* 19 *avril* 1696 (*Arch. dom.*).

XXI AVRIL

Le vingt-et-unième jour d'avril de l'an 1665, mourut dans la maison professe de Bordeaux, le P. Jean-Joseph Surin, « consommé dans la spiritualité, dit Bossuet, et incomparable dans les épreuves » ; « un des grands saints du paradis, et l'homme de ce siècle le plus éclairé », ose ajouter l'auteur de la vie du P. Lallemant. De si hauts témoignages, simple résumé d'un grand nombre d'autres, que la plus récente vie de cet homme de Dieu a mis en lumière, n'offrent pourtant, ce semble, rien d'exagéré, lorsqu'on entre dans le détail des épreuves et des vertus de cette sainte âme, toute cachée en Dieu avec Jésus-Christ. A peine avait-il entrevu les premiers rayons de la grâce, qu'à huit ans il consacrait à Dieu sa virginité ; à dix ans, les entretiens d'une fille de sainte Thérèse, l'une des fondatrices du Carmel en France, Isabelle des Anges, lui avaient appris à faire oraison, avec de grands attraits de Dieu. A seize ans, résolu d'entrer dans la Compagnie de Jésus, mais retenu quelque temps par son père, qui lui offrait de combler tous ses désirs, pourvu qu'il restât dans le monde, il triompha par ces énergiques paroles : « Donnez-moi le paradis et préservez-moi de l'enfer, ou souffrez que j'aille porter ma demande à celui qui seul pour-

ra l'exaucer » ! Religieux de la Compagnie, il ne respirait que Jésus crucifié, même avant que Notre-Seigneur lui fît la grâce d'avoir pour directeur dans sa troisième probation le P. Louis Lallemant. Son attrait pour la pénitence alla si loin, que l'on ne saurait, croyons-nous, pouvoir expliquer sans miracle que sa vie ait pu résister à de si étranges rigueurs, puisque de son propre aveu, durant une année, il n'avait pas consacré chaque jour moins de trois heures à se flageller. Mais ce n'était là toutefois qu'une ombre de ce qu'il devait souffrir pour l'amour de Dieu.

Envoyé à Loudun par l'obéissance, pour chasser les démons qui possédaient la Mère Jeanne des Anges, il apprit un jour que des mains infâmes avaient dérobé trois saintes hosties, les destinant à d'affreux sacrilèges. Aussitôt il s'offrit au Père Éternel, comme rançon du corps de son Seigneur, avec un extrême désir d'être à sa place et pour son amour esclave de la tyrannique puissance des esprits d'enfer. Puis il leur commanda de lui rapporter le corps du Sauveur, et fut obéi. Mais dès lors il devint, et demeura plus de vingt ans, non pas simplement le martyr, mais le possédé, corps et âme, de ces anges maudits. En cet état, toutes ses puissances naturelles furent enchaînées ; et le démon seul sembla mouvoir son esprit et ses sens, lui imprimant tout ce qu'il ressent en lui-même, et jusqu'à son désespoir éternel. Il était, disait-il, écrasé sous la main et sous la malédiction vengeresse de Dieu. Et dans le même temps, par un héroïsme d'amour dont il ne pouvait avoir conscience, il disait, tout en attendant cet enfer, « *où il n'y a plus d'amour, où je ne n'aimerai point Dieu* : Tous nos intérêts sont perdus ! Mais l'intérêt de Dieu subsiste ! Si nous ne le pouvons aimer, travaillons, parlons, écrivons, afin qu'il soit

loué, aimé et glorifié ! Mais alors les démons lui ôtaient l'usage des mains, des pieds, des yeux et de la parole, ou lui faisaient faire mille extravagances qui contraignaient même les plus charitables et les plus sages à le tenir pour fou et à le traiter en fou.

Sur son lit de mort, ce fut un de ses plus doux sujets d'allégresse, d'avoir si longtemps vécu le rebut du monde ; et il mettait cette grâce, assurait-il, au dessus de tous les dons sensibles, de toutes les faveurs miraculeuses dont furent comblés ses derniers jours. Les démons s'étaient vus contraints de lui annoncer qu'après ses épreuves, il aurait plus de joie, dès cette vie, qu'il n'en pourrait porter ; et en effet elle se répandit en lui comme une mer qui le submergeait de toute part. Jésus lui avait promis ses plaies sacrées, et il les lui imprima, en y ajoutant une communication ineffable de sa vie divine. A l'autel il fut blessé du feu dont brûlent les séraphins. Enfin plusieurs fois sa transformation en Jésus-Christ alla jusqu'à lui faire perdre sa forme extérieure ; et des témoins dignes de foi virent son visage changé en celui de Jésus. Mais en surabondant de cette divine béatitude, « les bons jours de sa vie », comme il les appelait, furent toujours pour lui ceux qu'il avait passés dans les derniers abîmes de l'ignominie, et ceux où il avait blessé d'autres cœurs des flammes du divin amour qui le consumait.

Vie du P. Jean-Joseph Surin, publiée par le P. Marcel Bouix, *Paris* 1876. — Patrignani, *Menologio,* 22 *april., p.* 215. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc. Jes., p.* 527. — de Backer, *Biblioth.*, 1ere *édit., t.* 2, *p.* 604.

— Champion, *Cf.* Bouix, *préface, ouvrage cité, p.* 14. — Boudon, *L'homme de Dieu en la personne du R. P. Jean-Joseph Surin. Paris* 1689. — *Histoire des Filles Notre-Dame, t.* 1, *p.* 442. — *L'Ami de la Religion, t.* 44, *p.* 305-310; *t.* 45, *p.* 79-87. — Bossuet, *Cf.* Bouix, *ouvrage cité, p.* 12.

XXII AVRIL

—

Dans la nuit du vingt-deux avril de l'an 1673, mourut saintement à Paris, martyr de la charité, après vingt-deux ans de vie religieuse, le P. Ignace-Gaston Pardies, né à Pau, et reçu à l'âge de quinze ans au noviciat de Bordeaux. Il avait une sœur, à peu près du même âge, qui se consacra comme lui à Notre-Seigneur ; les annales de Notre-Dame racontent que tous deux, dès leur plus tendre enfance, s'animaient avec une ferveur et une émulation tout angéliques, aux saints exercices de la prière et de la pénitence. Ils choisissaient certains jours, auxquels ils jeûnaient au pain et à l'eau, ils se cachaient à l'heure des repas et faisaient oraison dans leur retraite, préparant ainsi leur cœur à suivre la voix du Saint-Esprit. A ce double attrait d'oraison et de pénitence, Ignace joignit dans la Compagnie une perfection d'obéissance à ses supérieurs, que l'un d'eux, le P. Pierre de Verthamon, ne craint pas d'appeler « tout à fait admirable ». — « Il leur était merveilleusement commode, ajoute-t-il, faisant toujours avec joie et plaisir tout ce qu'ils demandaient de lui ». C'est avec cet élan et cette vigueur d'obéissance, qu'il s'appliquait constamment à l'étude. Il y fit de si rares progrès, que la Province de Paris crut devoir supplier celle

de Bordeaux de le lui céder, pour lui confier sa première chaire de mathématiques. Sa présence y fit en effet le plus grand honneur à la Compagnie. On a vu souvent, lisons-nous encore dans divers éloges consacrés à son souvenir, de hauts personnages, des ambassadeurs, et les plus savants mathématiciens de toute l'Europe, même schismatiques ou hérétiques, venir en ce collège et le consulter sur les plus beaux secrets de la science. Sans se relâcher de ses travaux, Ignace Pardies n'en gardait pas moins, au fond de son cœur, un ardent désir d'aller sur les traces du grand apôtre des Indes et du Japon, évangéliser les infidèles au delà des mers. Mais Dieu lui demandait de mourir à son poste ; et il y resta de bon cœur. Son seul délassement était de consacrer parfois quelques heures à la visite des prisons et des hôpitaux, ou au pieux opuscule qu'il nous a laissé sur saint François-Xavier. Ce fut dans le premier de ces exercices, en exhortant, consolant et soignant les pauvres prisonniers et les malades de Bicêtre, qu'il contracta le germe de la maladie dont il mourut. Il allait atteindre sa trente-septième année.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — *Lettre circulaire du* P. DE VERTHAMON *sur la mort du P. Ignace-Gaston Pardies, « à Paris, le 22 d'avril 1673 » (Arch. dom.).* — SOTUELLUS, *Bibl. Script. Soc. Jesu, p.* 394. — DE BACKER, *Biblioth. des écrivains de la Compagnie,* 1ère *édit., t.* 1, *p.* 541. — *Histoire des Filles Notre-Dame, t.* 1, *p.* 603. — *Mémoires de Trévoux, avril* 1726. — FELLER, *Dictionn. histor., t.* 4, *p.* 704. — *Biographie universelle, article* PARDIES.

XXIII AVRIL

—

Le vingt-troisième jour d'avril de l'an 1708, mourut le P. Jacques Gravier, premier missionnaire des Illinois, dont le salut devait lui coûter la vie, par deux ans d'un cruel martyre. Il avait choisi pour centre de ses travaux le principal village des Péorias, à cinq cents lieues environ de Québec : il y était resté seul près de dix-neuf ans, à cent vingt lieues des plus rapprochés de ses frères ; et c'est à peine, écrivait-il au Père Général de la Compagnie, si tous les ans ou tous les deux ans nous pouvons nous voir une fois. Là il se trouvait exposé à de continuels dangers de mort, au milieu d'un peuple brutal, adonné à d'étranges superstitions et aux vices les plus honteux. Rien de plus difficile que la conversion de ces sauvages, disait son successeur le P. Gabriel Marest; c'est un miracle de la miséricorde du Seigneur. « Il faut d'abord en faire des hommes. Lâches, traîtres, inconstants, sans honneur, sans parole, sans reconnaissance », leur fait-on quelque bien sans en demander un salaire, ils se figurent qu'on les craint, puisqu'on les recherche, et deviennent encore plus insolents. C'était là le troupeau que le P. Gravier avait entrepris de gagner à Dieu, à force de douceur et de patience. Mais si la ferveur de ses

néophytes le comblait de joie, les jongleurs et les charlatans lui faisaient une rude guerre. « Je ne vous dis pas, ajoute en parlant de lui-même le P. Marest, combien de fois j'aurais expiré sous leurs coups, si Dieu ne m'eût préservé de leur fureur ». Le P. Gravier eut l'honneur d'y perdre la vie.

Un des principaux chefs, nommé la Tête d'Ours, ayant animé à sa mort deux cents Illinois infidèles, l'un d'eux, lisons-nous dans la relation de cet attentat, courut aussitôt chercher son arc ; et dès qu'il aperçut l'homme de Dieu, il lui tira cinq flèches, dont deux effleurèrent sa poitrine, une fut amortie par le collet de sa soutane, une autre lui perça l'oreille, mais la dernière fut mortelle. La pointe de la pierre s'enfonça dans les nerfs du poignet, et les traversant jusqu'au coude, s'y brisa et y demeura. Feignant de vouloir guérir le blessé, un autre sauvage non moins perfide, cicatrisa bientôt la plaie et y renferma le mal, qui en peu de jours devint comme un feu dévorant, aussi douloureux que les flammes des bûchers iroquois, et dont le saint missionnaire fut consumé sans relâche pendant près de deux ans. Il fit le voyage de France pour essayer d'y trouver un remède, mais on ne parvint pas à retirer la pierre restée dans le bras. Il voulut aller mourir dans sa mission ; et bien que Dieu lui prolongeât la vie, la blessure qu'il avait reçue, fut la vraie cause de sa mort, juste prix de son zèle pour l'amour des âmes et l'honneur de Dieu.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (*Archiv. Rom.*). — *Relation ou journal du voyage du* P. Jacques Gravier, *de la Compagnie de Jésus, en* 1700, *depuis le pays des Illinois jusqu'à l'embouchure du Mississipi. Nouvelle-*

York, 1859. *Cf.* CARAYON, *Bibliograph. histor., n.* 1413. — *Lettre du* P. GRAVIER *au P. Général, 6 Mars* 1707 *(trad. du latin, Arch. dom.).* — *Lettre du* P. MERMET *sur la blessure du P. Gravier aux Cascaskias, 2 mars* 1706 *(Arch. dom.).* — CASSANI, *Ilustres Varones, t.* 1, *p.* 674. — *Lettres édif., édit.* 1781, *t.* 6, *p.* 339, 354, 371. — MAREST, *Lettre au P. Germon. Cf. Lettres édif., édit.* 1781, *t.* 6, *p.* 320 *et suiv.* — CHARLEVOIX, *Hist. de la Nouvelle-France, t.* 3, *p.* 393.

Le même jour de l'an 1688, mourut au collège de Moulins le P. CLÉMENT DE LA VILLE, illustre par sa tendre dévotion envers la personne adorable de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Tout son bonheur sur la terre était de faire connaître aux hommes l'amour ineffable du Sauveur, toujours présent dans nos tabernacles. Il eut la consolation d'établir et de voir fleurir dans un grand nombre d'églises l'adoration perpétuelle du saint Sacrement.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Arch. Rom.).

XXIV AVRIL

—

Le vingt-quatrième jour d'avril de l'an 1628, mourut au collège de Billom le P. François de Canillac, fondateur des missions françaises de l'empire Turc, dans ses possessions d'Europe et d'Asie. Il appartenait à une ancienne et puissante famille de l'Auvergne et du Gévaudan. Aussi quand il se présenta pour entrer dans la Compagnie, à l'âge de seize ans, sa mère y mit un obstacle invincible. Dans l'état où se trouvait la France, vers la fin du règne de Henri III, ce fut en vain que François de Canillac alla deux fois à Rome demander la grâce d'être admis au noviciat de Saint-André. Son entrée, après la mort de sa mère, fit un tel éclat, qu'Antoine Arnaud, plaidant pour l'Université contre les Jésuites, les accusa, devant le Parlement, d'avoir volé, disait-il, ce jeune homme, pour s'emparer un jour de sa fortune, de son marquisat, et se substituer « à l'une des plus grandes, plus riches, et plus illustres maisons de l'Aquitaine », attentat qui leur méritait bien les foudres de la justice. Il fallut que le P. Richeôme répondît à cette brutale et absurde calomnie.

Lorsque, à la prière du P. Coton, Henri IV fonda la mission française de Constantinople, le P. de Canillac se trouvait à Rome;

Claude Aquaviva le donna pour chef à ceux qui allaient tenter les premiers cette difficile entreprise. Il y fallait une rare énergie, une prudence consommée, une connaissance approfondie, non seulement des dogmes de l'Église, mais des erreurs de tous les schismes et de toutes les sectes de l'Orient, des livres de leurs liturgies et de leurs docteurs ; il y fallait surtout le zèle des apôtres et l'amour des saints pour la croix. Parlant des avanies, des prisons, des liens, des ordres d'exil, des coups et des menaces qui les ont accueillis, dès les premiers mois, de la part des Turcs, des Grecs, des ambassadeurs de Venise, des envoyés de Hollande et d'Angleterre, des Moresques chassés d'Espagne et réfugiés à Constantinople : « Nous n'avons encore, écrivent-ils, presque point d'autre consolation que celle de souffrir pour Jésus-Christ ». Mais bientôt, par son merveilleux esprit d'organisation et sa charité, François de Canillac fonda des œuvres pleines d'avenir.

Sa Congrégation de la sainte Vierge, dont le premier centre est l'ambassade française, et dont tous les membres se consacrent au salut des âmes ; sa première école, où viennent s'instruire les clercs et les moines schismatiques ; son œuvre secrète de pieuses femmes, qui, au péril des plus affreux supplices, ouvrent le ciel par le saint baptême aux petits enfants moribonds des sectateurs même de Mahomet ; ses égards pour les patriarches des Grecs et des Arméniens, les honneurs qu'il leur rend, les éloges qu'il prodigue en toute rencontre aux grands et saints docteurs de toutes les églises orientales, ses litanies des Saints de Constantinople, et jusqu'aux scènes de leurs vies, représentées publiquement par nos écoliers : enfin les soins prodigués aux pestiférés et aux pauvres esclaves des galères ; tout cela forme un ensemble qui attend encore

un historien, mais peut soutenir le parallèle avec les origines des plus belles missions de la Compagnie. Ce fut en revenant, pour la quatrième ou cinquième fois, chercher à Rome et en France de nouveaux secours, que ce grand ouvrier de Dieu fut arrêté par la mort à Billom, où il avait conçu ses premiers désirs de vie religieuse et apostolique. Nous lisons dans les vies des filles de saint François de Sales, que l'une d'entre elles, issue de la même race, vit dans la lumière divine ce glorieux fils de saint Ignace, l'invitant à gravir jusqu'au plus haut sommet de la sainteté, à laquelle il était lui-même parvenu.

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, l.* 17, *n.* 27. — Cordara, *Hist. Societ. Jes., t.* 2, *part.* 6, *lib.* 15, *p.* 402 *et suiv.* — *Litteræ Ann. Soc. Jes., Ann.* 1612, *p.* 664 *et suiv.* — Carayon, *Relations inédites des missions de la Compagnie de Jésus à Constantinople, Document K, p.* 1 *et suiv.* — Fleuriau, *État des missions de Grèce...*, *p.* 33, 46-52. — Prat, *Recherches histor. sur la Compagn... en France, t.* 3, *p.* 104-114, 680-697. — *Vies de huit Vénérables Veuves de la Visitation, p.* 246, 279. — Richeome, *Montanus, Apologia, p.* 145. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie,* 3e *édit., t.* 3, *ch.* 4, *p.* 219.

Le même jour de l'an 1693, mourut à la Martinique le P. Jacques Hesdin, supérieur de cette mission. Pour se préparer de loin à la vie de missionnaire, et en même temps pour obtenir du ciel la grâce d'y consumer sa vie, il s'habitua de bonne heure à ne

reculer devant aucune souffrance, quand il s'agirait de la gloire et de l'amour de Dieu. Bien avant de quitter l'Europe, il avait obtenu de ses supérieurs la permission de se livrer aux plus rudes macérations ; il ne couchait que sur la dure, ne s'approchait jamais du feu, même dans la rigueur des plus grands froids, se déchirait chaque matin par de sanglantes disciplines, portait continuellement le cilice, s'exerçait à souffrir la faim et la soif, par l'usage d'une nourriture grossière et par des jeûnes prolongés. L'esprit de Dieu qui l'embrasait était si visible, que les supérieurs n'osèrent s'opposer ni à cet amour de la croix, ni à cet ardent désir des missions, malgré les espérances que donnaient dès lors à toute la Province ses talents et ses vertus. Au bout de treize années de vie religieuse, il obtint enfin de passer les mers ; et pendant quinze ans, il unit à cette vie de pénitence un travail incessant que ne purent jamais interrompre, jusqu'à la mort, de nombreuses et cruelles infirmités. Avec le glorieux nom d'apôtre, le P. Hesdin conquit bientôt celui de père des pauvres et des pécheurs. Dieu semblait lui avoir accordé un don particulier pour gagner les âmes les plus coupables et les plus désespérées, qui venaient à lui de toutes parts le prier de les réconcilier avec Dieu. Sa charité pour les malheureux était si industrieuse et si inépuisable, que dans des années de disette, il en nourrit parfois jusqu'à douze cents et au delà. Quand Dieu le rappela à lui, il n'était âgé que de quarante-sept ans et en avait passé vingt-huit dans la Compagnie.

Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — *Lettre circulaire du* P. Pierre Combaud *sur la mort du P. Jacques Hesdin, « à la Martinique, 25 avril » (Arch. dom.).*

Le même jour encore, l'an 1719, au collège d'Alençon, le P. Hyacinthe d'Avrigny, à peine âgé de quarante-quatre ans, termina par une heureuse mort une vie d'infirmités et de vertus religieuses, digne d'un véritable enfant de la Compagnie. Cet éloge que lui donnent les archives du Gesù, est dû surtout à sa patience et à son humilité ; car la maladie le retint pendant la plus grande partie de sa carrière dans l'obscurité d'une procure, malgré les talents extraordinaires qu'il avait reçus de Dieu. Aucun écrivain de la Compagnie n'a poursuivi, avec plus de verve et de victorieuse ironie, les honteuses menées du Jansénisme sous le règne de Louis XIV, que le P. d'Avrigny dans ses Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique; bon nombre de ces pages mériteraient de figurer parmi les meilleures de la langue française. Mais on se hâta d'étouffer un si redoutable ennemi. Profitant de quelques taches légères sur les événements si délicats qui troublaient encore la paix de l'Église, et de quelques jugements inexacts sur les cérémonies chinoises, les ennemis des Jésuites le dénoncèrent avec indignation et, grâce aux malheurs des temps, vinrent à bout de le faire condamner. Mais il n'en est pas moins vrai que l'ouvrage du P. d'Avrigny est un des plus curieux et des plus remarquables que nous possédions sur l'Église de France au XVII[e] siècle, aussi bien que sur l'histoire du Jansénisme et de la Compagnie.

Elogia defunct. Prov. Franc. (*Arch. Rom.*). — de Backer, *Biblioth. des écrivains...*, 1[ère] *édit.*, *t.* 1, *p.* 30. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 1, *p.* 311. — Picot, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique du XVIII[e] siècle*, 3[e] *édit.*, *t.* 2, *p.* 414.

XXV AVRIL

—

Le vingt-cinquième jour d'avril de l'an 1630, mourut au noviciat de Nancy, après cinquante ans de vie religieuse, le P. Jean Guéret, né à Laval, célèbre dans les annales de la Compagnie comme victime des haines parlementaires, qui l'avaient livré aux bourreaux et à la torture, ne pouvant trouver de faux témoignages pour le faire périr sur un gibet. Le seul délit dont on put jamais le trouver coupable, était d'avoir compté, parmi ses élèves de philosophie, le régicide Jean Châtel. Tel fut l'éclat de son innocence, que les plus furieux ennemis de la Compagnie se virent enfin contraints de lui rendre hommage. Jeté dans un cachot de la Conciergerie où se trouvaient trois condamnés à mort, le pauvre captif, en attendant que Dieu disposât de lui selon son bon plaisir, avait employé près de dix jours, en digne fils de saint Ignace, à les préparer au dernier supplice. Puis quand on vint le chercher à son tour pour l'appliquer à la question, avant de se remettre aux mains des exécuteurs, il se jeta à genoux devant eux et devant ses juges ; et il adressa cette prière à Jésus, divin modèle des persécutés : « Jésus, qui avez souffert pour l'amour de moi, ayez pitié de moi.

et faites que je souffre avec patience le tourment qui m'est préparé. Je l'ai mérité, Seigneur, et bien plus encore. Vous le savez cependant, je suis innocent de ce péché que l'on m'impute » ! Le souvenir de Jésus souffrant charma tellement toutes ses douleurs, qu'il n'en fit paraître aucun signe.

Peu de jours avant cette tempête, à laquelle il était bien loin de s'attendre, le serviteur de Dieu s'était rendu au tombeau de sainte Geneviève ; et la sainte lui avait appris par révélation qu'il aurait bientôt à subir d'étranges épreuves. Il en était digne par ses vertus, surtout par sa douceur et son filial abandon à la bonté divine, dont il sembla plus que jamais, depuis cette époque jusqu'à sa mort, ne pouvoir parler sans verser des larmes d'amour et d'actions de grâces. Reçu avec honneur à la cour des ducs de Lorraine, qui lui confièrent même la direction de leur conscience et de leur famille ; Recteur du collège de Nancy ou Maître des novices durant vingt-quatre ans, bienfaiteur insigne des pauvres, des églises, et en particulier de tous les ordres religieux, dont il regardait la concorde et la sainteté comme important souverainement à l'honneur de Dieu et au bien des âmes ; ange de paix auprès des princes, qu'il ne cherchait qu'à unir entre eux et avec Dieu ; enfin parmi tant d'œuvres de zèle et de charité, aussi recueilli d'esprit et de cœur que dans la solitude, ne cessant de recommander chaque jour à l'autel tous ceux dont il avait reçu quelque outrage : ce grand et saint religieux laissa en mourant le souvenir d'un parfait serviteur et ami de Dieu, favorisé de dons surnaturels et de communications angéliques, et néanmoins si humble que, dans les douleurs de son agonie, se croyant indigne, disait-il, d'en faire accepter à Notre-Seigneur sa re-

connaissance, il pria la Reine des anges d'en rendre à sa place mille actions de grâces à son divin Fils.

Annuæ Litter. Provinc. Campan., ann. 1630 *(Arch. Rom.).* — *Elogia defunct. Prov. Camp. (Arch. Rom.).* — *Liber annal. Domus probationis Nanceianæ Soc. Jes., ann.* 1630 *(Arch. dom.).* — Juvencius. *Histor. Soc. Jes., part.* 5, *lib.* 12, *n.* 20-26, *p.* 48-51. — Carayon, *Documents inédits concernant la Compagnie de Jésus, Docum.* 1 : « *Commencements de la Compagnie de Jésus en l'Université de Paris* », *p.* 67, 80 ; *Doc.* 2: « *Récit des choses arrivées en France, p.* 10, 15, 21. — Prat, *La Compagnie de Jésus en France, t.* 1, *p.* 189. — Abram, *L'Université de Pont-à-Mousson, éditée par le* P. Carayon, *p.* 322, 479, 495. — Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie. . .*, 3e *édit., t.* 2, *ch.* 7, *p.* 372. — Nadasi, *Annus dier. memor.* , 24a *april., p.* 225. — Drews, *Fasti Societ. Jes.*, 24a *april., p.* 155. — de Backer, *Biblioth. des écrivains. . .*, 1ere *édit., t.* 6, *p.* 196. — *De l'attentat de Jean Châtel et du bannissement des Jésuites. Cf. Collect. de* Saint-Victor *:* « *Documents. . . concernant la Compagn. de Jésus* », *t.* 1. — Feller, *Dictionn. histor., articl.* Guéret *et* Jean Chatel.

XXVI AVRIL

—

Le vingt-sixième jour d'avril de l'an 1635, mourut à Toulouse le P. Alexandre Regourd, né dans le diocèse de Saint-Papoul, l'un des missionnaires les plus éminents du Languedoc, de l'Armagnac et du Quercy. L'histoire nous a conservé le récit détaillé d'un de ses combats contre le plus fameux peut-être des athlètes du calvinisme dans toute la France méridionale, Daniel Chamier, qui se proclamait partout invincible. Ce fut à Lectoure, sous la présidence du seigneur de Fontrailles, Sénéchal d'Armagnac, lieutenant du Roi, et à cette époque le plus ferme appui de l'hérésie, qu'Alexandre Regourd, en 1618, engagea une lutte publique de cinq jours entiers contre Chamier suivi de neuf ministres. Mais au bout des cinq jours, Chamier confondu déclara que pour sa défense il avait besoin de quelques livres ; et sous ce prétexte il repartit pour Montauban, avec une escorte d'archers calvinistes. Puis semant partout sur sa route le bruit qu'il revenait vainqueur, il entra dans la ville en triomphateur sur un cheval chargé de lauriers, aux cris de joie de tous ses partisans ; mais son brillant auditoire de Lectoure l'attendit en vain. Seulement, beaucoup des nombreux témoins hérétiques de cette

prétendue victoire, et en particulier le seigneur de Fontrailles et la sénéchale, abjuraient bientôt leurs erreurs entre les mains d'Alexandre Regourd, et revenaient à la sainte Église leur mère.

Ce vaillant défenseur de la vérité était aussi un grand et saint religieux, attirant avant tout la bénédiction de Dieu sur lui et sur les pécheurs, par la prière et par la pénitence. Comme les anciens anachorètes, il jeûnait presque tous les jours, sans rien prendre avant le repas du soir. La rigueur de ses flagellations semblait excessive. Quand on le priait de se modérer : « Il n'importe guère, répondait-il, que je perde ou gagne vingt ans de vie ; mais ce qui importe par dessus tout, c'est que ma vie ne soit pas une vie lâche et inutile ». Toutefois animé du plus pur esprit de saint Ignace, il ajoutait avec son bienheureux Père : « Oui, très volontiers, pour le seul amour et honneur de Dieu, si j'avais le choix de monter au ciel dès aujourd'hui, ou de demeurer ici-bas et de rendre ainsi plus de gloire à Notre-Seigneur, même avec l'incertitude de la récompense, je lui demanderais de me laisser vivre » ! Quand il sentit, après trente-deux ans de vie religieuse, que sa mort approchait, il tressaillit d'une sainte allégresse : « Le mur de ce corps mortel va s'écrouler disait-il, et je verrai mon Dieu ». Puis un instant avant son dernier soupir : « Je meurs, ajouta-t-il, en adorant la Très Sainte Trinité, et en rendant à la Mère de mon Sauveur le culte d'amour et d'honneur qui lui est dû ».

Litteræ annuæ Provinc. Tolos., ann. 1635 *(Arch. Rom.).* — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jes., p.* 23. — Nadasi, *Pretiosæ occup. morientium in Soc. Jesu, c.* 6, *p.* 52. — Prat, *La Compagnie de Jésus en France, t.* 4, *p.* 105-114. — de Backer, *Biblioth. des écrivains...,* 1ere *édit., t.* 4, *p.* 627.

* Le même jour de l'an 1638, mourut dans la maison professe de Toulouse, le P. Jacques Déliot, l'homme de toutes les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle. A l'époque de sa régence, il avait, suivant l'usage, composé un drame, dans le but non seulement d'offrir à ses élèves un exercice de déclamation, mais encore d'élever leurs âmes, de les détacher du mal et de les porter à Dieu. Et tel fut l'effet, disent nos annales, produit par le dénouement de ce drame, que beaucoup d'acteurs et même de spectateurs, frappés d'une crainte salutaire, dirent adieu au monde et coururent mettre leurs intérêts éternels en sûreté dans la Compagnie et dans d'autres Ordres religieux.

Le P. Déliot était dévoré de zèle. Souvent dans ses oraisons, on l'entendait pousser des soupirs et se plaindre que les hommes fissent si peu de cas de Dieu. Aussi pour convertir les âmes ou les conduire à la plus haute perfection, nulle fatigue ne lui coûtait. Il faisait le catéchisme dans l'église métropolitaine de Toulouse, et le peuple entourait sa chaire à flots pressés; il allait dans les hôpitaux et les prisons instruire et consoler les malades et les captifs; il accompagnait à l'échafaud les criminels condamnés au dernier supplice, et c'était une opinion reçue qu'aucun de ces malheureux ne résistait aux sollicitations de sa charité, et qu'on n'en voyait point qui ne mourussent en prédestinés; il avait au reste une grâce particulière pour préparer les malades à paraître devant Dieu, et on considérait comme une faveur insigne de l'avoir à son chevet dans ce moment redoutable, et de rendre le dernier soupir entre ses bras.

Toutes les souffrances et les privations de la pauvreté, et celles qui s'étalent au grand jour, et celles surtout que la honte s'efforce de cacher, étaient l'objet de sa sollicitude; il était l'appui, le conseil de

tous les faibles et de tous les délaissés, et la reconnaissance publique lui avait donné le beau nom de père des veuves et des orphelins.

C'est dans la prière et le commerce intime avec Dieu, que le P. Déliot puisait cette tendresse et cette libéralité de cœur envers le prochain; les sentiments dont il était rempli s'exhalaient alors en tendres colloques qu'il ne pouvait contenir, et les larmes jaillissaient de ses yeux. Atteint de la maladie dont il mourut, il en supporta les ennuis et les douleurs avec une résignation et une paix admirables; son crucifix était son inséparable compagnon; il ne se lassait point d'appliquer ses lèvres sur les plaies sacrées du Sauveur; il lui adressait les plus touchantes supplications; et c'est ainsi sur le cœur même de Jésus que ce bon et fidèle serviteur rendit le dernier soupir; il était dans la soixante-dixième année de son âge et la quarante-septième depuis son entrée dans la Compagnie.

Histor. Soc. Jes., part. 6, *lib.* 1, *n.* 111, *p.* 44. — *Litter. Ann. Prov. Tolos. (copie).* — Sotuellus, *Bibliotheca Scriptor., p.* 363.

Le même jour encore nous rappelle la mémoire du saint martyr le P. Siméon Le Bansais, breton, tour à tour victime de la barbarie des sauvages et des bourreaux de la révolution. Il avait obtenu, jeune encore, la grâce de partager les travaux et les souffrances des apôtres du Canada, et les forêts des Algonquins étaient le théâtre de son zèle, lorsqu'il tomba entre les mains d'une troupe vic-

torieuse d'Iroquois. Ces féroces ennemis du nom chrétien, entre autres mauvais traitements, inventèrent pour lui un nouveau et horrible supplice; ils l'enterrèrent jusqu'au menton, lui clouèrent la langue sur un pieu fixé en terre, et se préparaient à le faire expirer dans les plus affreuses tortures, lorsqu'il fut tout à coup délivré par les Hurons. Peu de temps après, les Anglais s'étant rendus maîtres du Canada, et craignant l'influence du P. Le Bansais sur les tribus qui combattaient encore pour la France, n'eurent pas honte de mettre sa tête à prix; mais pour épargner de plus grands maux à ses chers sauvages, l'intrépide missionnaire se livra généreusement lui-même aux fers de ses ennemis. Revenu en France, et nommé chanoine et curé de Saint-Didier d'Avignon, ce glorieux vétéran de l'apostolat, toujours animé du même zèle et plein de la même fermeté, ne se laissa pas intimider par les menaces des schismatiques, et refusa sans hésiter le serment à la constitution civile du clergé. Jeté alors pour la troisième fois dans les fers, il fut conduit dans les prisons d'Aiguesmortes, puis, sans égard pour sa vieillesse et ses infirmités, déposé nu sur les plages de Villefranche, dans le comté de Nice. Recueilli et transporté dans l'hôpital de cette dernière ville, il y expira bientôt de misère et d'épuisement, pour l'amour et le nom de Jésus-Christ.

DE BACKER, *Biblioth. des écriv. de la Compagn.*, 1ère *édit.*, *t.* 4, *p.* 38.

XXVII AVRIL

—

Le vingt-septième jour d'avril de l'an 1641, mourut dans la maison du noviciat de Paris, le P. Jean Darde, né à Vendôme, l'un des enfants de prédilection de la Mère de Dieu. Ce fut à la suite d'un vœu fait à Notre-Dame de Chartres, que ses pieux parents l'obtinrent de la Reine du ciel ; dès sa naissance, il fut consacré par eux au service de Marie, et l'on peut dire qu'il suça avec le lait de sa mère, cette dévotion à la très sainte Vierge, qui fut pour lui jusqu'à la mort la source d'une multitude de grâces, au milieu d'innombrables dangers pour la santé du corps et l'innocence du cœur. Il se montra digne de telles faveurs par sa générosité sans bornes et son amour pour la pureté. Plus d'une fois, pour conserver sans tache cette angélique vertu, il se roula au milieu de la neige, de la glace et des épines, à l'exemple de saint François d'Assise et de saint Benoît ; ou remplit ses chaussures de pointes aigües pour émousser par les plus vives douleurs du corps l'aiguillon de la volupté. En même temps, il conçut le désir de se consacrer tout entier au service de Notre-Seigneur et de sa Mère dans la Compagnie de Jésus.

Un jour qu'il demandait avec larmes à la très sainte Vierge ces deux grâces de la vocation religieuse et de la pureté des anges,

il fut ravi au ciel, et vit la bienheureuse Mère du Sauveur, qui présentait à son divin Fils cette double requête, en le suppliant, par amour pour elle, de l'exaucer. Puis se tournant vers son jeune et fervent serviteur : « Courage, mon fils, lui dit-elle, vous serez admis dans la Compagnie de Jésus ; et pour peu que vous ayez de courage à résister au démon, je vous promets que vous ne perdrez jamais la fleur de votre innocence ». Les vingt-trois années de vie religieuse du P. Darde furent dignes de si beaux commencements. Entre autres œuvres de zèle, il consacra ses loisirs à enflammer l'ardeur de ses frères, par la traduction des lettres du Japon, du Malabar, du Brésil et de l'Éthiopie, et par l'abrégé des méditations du Vén. P. Louis Dupont, coopérant ainsi jusqu'à la mort, selon la mesure de ses forces, aux travaux des apôtres et des saints, pour la plus grande gloire de Dieu.

Rybeyrète, *Scriptor. Provinc. Franc., p.* 156. — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jes., p.* 435.

Le même jour mourut à Paris, l'an 1699, le P. Mathias de la Bourdonnaye, breton, confesseur du duc d'Orléans, illustre par son intégrité et son humilité religieuse au milieu de la faveur des princes, par sa sainte haine pour les nouveautés anticatholiques, et sa modeste mais noble intrépidité à défendre l'Église et la foi en présence même de la cour, contre le libertinage et l'impiété.

Elogia defunct. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.).

XXVIII AVRIL

—

Le vingt-huitième jour d'avril de l'an 1631, mourut dans la maison professe de Toulouse, à l'âge de trente-huit ans, le P. Charles de Lorraine, un peu moins de neuf ans après s'être démis de la dignité épiscopale, et avoir refusé la pourpre romaine, pour entrer dans la Compagnie de Jésus. Neveu de la reine de France, Louise de Vaudémont, du grand duc de Mercœur, fameux par ses victoires sur les Ottomans, et du saint évêque de Verdun, le cardinal Eric de Lorraine, Charles se destina d'abord à marcher sur les traces de son père et de son oncle, et à refouler loin des plaines de la Hongrie les terribles janissaires de Mahomet III. Après de vives résistances au second de ses oncles, qui le voulait comme successeur en son évêché de Verdun, il finit par céder, et porta sur le trône épiscopal, avec la même grandeur d'âme, la ferme résolution d'être un saint évêque, à l'imitation de Charles Borromée. Sacré, par dispense pontificale, dès le lendemain même de son élévation au sacerdoce, à l'âge de vingt-quatre ans, en présence de toute la cour de Lorraine, il appela près de lui, pour le guider dans les voies de la perfection, le saint et apostolique P. Pierre Le Brun, bien assuré qu'un pareil serviteur de Dieu n'hésiterait ja-

mais à lui rappeler ses moindres devoirs ; et il fit sous sa direction, comme le grand archevêque de Milan sous la direction du P. Ribera, les Exercices de saint Ignace.

Ce fut alors qu'il entreprit la visite de son diocèse, désolé par le passage et le séjour des troupes luthériennes ou calvinistes. Constamment précédé ou accompagné de quatre religieux de la Compagnie, il en parcourut jusqu'aux paroisses les plus abandonnées et les plus sauvages, ranimant partout la foi et la piété, réformant les abus, et faisant lui-même le catéchisme aux plus grossiers habitants de la campagne, qui n'avaient jamais vu une telle image du bon Pasteur.

Mais Dieu, qui lui parlait plus vivement au cœur à mesure qu'il le trouvait plus fidèle à sa grâce, prétendait donner au monde, en ce jeune prince, de bien autres exemples de sainteté. Instruit de son zèle et de ses vertus, le Souverain Pontife Grégoire XV l'avait fait prévenir qu'il lui destinait prochainement la succession des grands cardinaux de Lorraine dans le Sacré Collège ; mais Charles nourrissait d'autres desseins. Après avoir, contre toute espérance, triomphé d'abord de son directeur, puis du duc de Lorraine et du prince Erric, il parvint à triompher encore du Vicaire de Jésus-Christ, et Grégoire XV cédant à la seule force du Saint-Esprit, lui permit d'embrasser à vingt-neuf ans la vie des enfants de saint Ignace. Peu s'en fallut qu'à cette nouvelle le peuple de Verdun, dans un transport de fureur, ne mît le feu au collège de la Compagnie, pour se venger de ceux qu'il accusait de lui enlever son évêque. Tous, hommes, femmes, enfants, tombaient à genoux sur son passage, le suppliant de ne pas les abandonner. Ce fut la plus rude épreuve de sa vocation. Mais bientôt Dieu lui fit

goûter tant de joies parmi les plus humbles exercices du noviciat de Saint-André, qu'il écrivait peu après à sa mère : « Je vous laisse à penser si un homme comme moi, qui a mérité mille enfers, doit être content de se trouver dans un paradis » ; paroles et exemple qui la touchèrent si vivement, que peu de mois après elle embrassait elle-même la vie religieuse. Dans une autre lettre adressée à un religieux de la Compagnie : « Si je n'étais pas encore novice, lui dit-il, je passerais volontiers au Japon pour le devenir ; si je ne le pouvais être qu'aux galères, je deviendrais forçat ; si on ne voulait me recevoir qu'à condition de m'exposer aux pestiférés, j'accepterais de tout mon cœur ».

Tout en lui rappelait l'esprit d'humilité, d'oraison, de pénitence des Louis de Gonzague et des François de Borgia. Pour se lier plus étroitement à son divin Maître, au jour de sa profession solennelle, il obtint du Père Général, Mutius Vitelleschi, d'ajouter à ses quatre vœux de religion celui de chercher toujours et en toute chose de quelque importance la plus grande gloire de la Très Sainte Trinité. Enfin l'on peut dire qu'à l'exemple du Bienheureux Pierre Le Fèvre, il mourut martyr de l'obéissance ; car dans sa dernière maladie, averti par les médecins que le changement de climat pouvait seul lui rendre la santé : « Il importe peu que je vive, répondit-il ; mais il importe infiniment que j'obéisse jusqu'à la mort avec Jésus-Christ » ! La ville de Verdun, que rien n'avait pu consoler du départ de Charles, fit du moins valoir, après sa mort, les droits de la Lorraine à posséder son cœur, et crut ne pouvoir attribuer qu'à la puissance du saint évêque et du saint religieux auprès de Dieu, d'être délivrée de la peste, le jour même

où elle recevait en triomphe dans ses murailles ce saint et précieux dépôt.

DE LAUBRUSSEL, *Vie du P. Charles de Lorraine . — Réflexions spirituelles et sentiments de piété du R. P. Charles de Lorraine, publiés par le* P. BALTUS. *Cf. Vie du P. Charles. de Lorraine, revue par le* P. POSSOZ, 1873. — *Compendiosa enarratio de vita P. Caroli a Lotharingia (Arch. dom.).* — CORDARA, *Histor. Societ., part.* 6, *lib.* 16, *n.* 264, *p.* 518 *seqq.* — CASSANI, *Ilustres Varones, t.* 8, *p.* 562. — PATRIGNANI, *Menologio,* 28 *april., p.* 257. — NADASI, *Ann. dier. memorab.,* 28ª *april., p.* 232. — ID., *Annales Mariani, p.* 386. — DREWS, *Fasti Soc. Jes.,* 28ª *april., p.* 161. — ABRAM, *L'Université de Pont-à-Mousson, l.* 7, *passim.*

XXIX AVRIL

—

* Le vingt-neuvième jour d'avril de l'an 1773, quelques mois à peine avant la suppression de la Compagnie par le pape Clément XIV, mourut à Dax, avec la réputation d'un thaumaturge et d'un saint, le P. Charles-Auguste Nectoux, né à Saint-Laurent-sur-Sèvre, dernier Provincial de l'ancienne Province d'Aquitaine. Les annales manuscrites de sa Province font en quelques mots de lui un éloge magnifique : « Entre tous les autres, disent-elles en parlant de l'époque où il était Recteur du collège de Poitiers, se distingue le P. Charles-Auguste Nectoux, religieux d'une sainteté éminente, homme de Dieu, prêt à toute bonne œuvre ». C'est alors, au témoignage de ses confidents, qu'il parut avoir été éclairé de ces lumières prophétiques qui lui découvrirent, dans un même tableau, la ruine prochaine et totale de la Compagnie et sa résurrection glorieuse dans tout l'univers, et qu'il annonça à un jeune écolier de sept à huit ans, d'Aviau du Bois de Sanzai, assis en ce temps-là sur les bancs du collège, qu'il porterait un jour la crosse et la mitre, et le premier de tous rappellerait les Jésuites dans sa ville épiscopale. Telle était la vénération qui s'attachait à sa personne, qu'une mère désolée accourut un jour déposer devant lui, pour qu'il le res-

suscitât, son enfant qui venait de mourir ; et l'homme de Dieu, touché de sa douleur et de sa foi si vive, le lui rendit plein de vie.

Quand la tempête se déchaîna contre la Compagnie de Jésus en France, le P. Nectoux gouvernait la Province d'Aquitaine avec autant de fermeté que de sagesse ; il fut un des adversaires les plus déclarés du malencontreux projet, imaginé par Louis XV, de placer les Jésuites de son royaume sous l'autorité d'un Vicaire général résidant en France, tentative odieuse et stérile, qui tomba bientôt devant leurs protestations unanimes et indignées. Chassé par les arrêts des Parlements, le P. Nectoux se retira d'abord à Avignon, puis en Espagne, où les enfants de saint Ignace continuaient de vaquer en paix à toutes les œuvres de leur vocation. Il se fixa près de la frontière, à Saint-Sébastien. L'histoire de la Province de Castille a conservé le souvenir des exemples d'humilité, d'abnégation, de fidélité à la règle et de zèle qu'il donna dès le premier jour. « Entre tous ses compagnons, dit-elle, il doit être mis au premier rang ».

A peine eut-il appris l'espagnol, il s'offrit au P. Idiaquez, Provincial de Castille, « pour tout travail auquel on le croirait apte, et notamment à faire une classe de grammaire ». Sa demande n'ayant pas été agréée, il se livra tout entier au ministère des âmes. « Les jours de fête, afin d'être, au premier moment, à la disposition de tous, il se constituait, pour ainsi dire, le gardien de l'église du collège ». On assure que ses pénitents, comme ceux de plusieurs grands serviteurs de Dieu, se reconnaissaient entre les autres par leur constance et leur générosité, et un prêtre du pays aimait à répéter qu'il avait peu à faire avec ceux que le P. Nectoux avait entendus même une seule fois. Le saint exilé était prêt à passer toute sa vie dans cet humble et fécond apostolat ; il avait

même sollicité la faveur d'être incorporé à la Province de Castille, quand l'orage éclata tout à coup avec une violence inouïe contre la Compagnie de Jésus en Espagne, et la ruina en un jour avec toutes ses œuvres. Obligé de fuir de nouveau, le P. Nectoux rentra en France, et fut accueilli avec un pieux empressement par l'évêque de Dax dans son grand séminaire. Il paya son hospitalité par des conseils de direction donnés aux jeunes gens qui suivaient les cours de théologie et se préparaient au sacerdoce, et plus encore par les admirables exemples d'une vie toute sainte et tout abîmée en Dieu. Chaque jour, il ne passait pas moins de douze à treize heures en oraison devant le saint Sacrement, presque constamment à genoux; sa conversation était véritablement au ciel.

Averti par un mal soudain que sa fin ne pouvait être éloignée : « Ce qui me tranquillise, dit-il, c'est que depuis l'âge de quinze ans, je n'ai pensé qu'à Jésus-Christ et n'ai cherché que Dieu ». Le souvenir de sa dissolution prochaine ne le quittait plus : « Nous mourrons bientôt », répétait-il sans cesse ; et la veille de son bienheureux trépas, il ajouta : « Ce sera demain ». Il se levait tous les jours à quatre heures ; mais ce jour-là, il interrompit son sommeil une heure plus tôt, fit son oraison et célèbra le saint sacrifice avec une ferveur extraordinaire ; puis sentant déjà les atteintes de la mort, il demanda et reçut l'extrême-onction ; et bientôt après, portant encore dans sa poitrine le corps et le sang divins, gage de l'immortelle vie, il s'endormit paisiblement et sans agonie dans le baiser du Seigneur.

Histor. Prov. Aquit., ann. 1754 *(Arch. Rom.). — Histor. Prov. Castil. (Arch. dom.). — Lettre du* P. Nectoux *au P. Général, Bordeaux,* 26 *janv.*

1762 *(Arch. Rom.)*. — *Notice ms. sur le P. Nectoux (Arch. dom.)*. — *Lettre de* Mgr GILLIS, *Vicaire Apostol. d'Édimbourg, à Mgr Soyer, évêque de Luçon, Lyon,* 30 *déc.* 1833 *(copie, Arch. dom.)*. — *Vie de* Mme *Geoffroy, Religieuse du Sacré-Cœur, Poitiers,* 1854. — *Vie de Mgr d'Aviau du Bois de Sanzai, par* Mgr LYONNET, *t.* 1, *ch.* 7, *p.* 110 *et suiv.*

Le même jour de l'an 1618, mourut en odeur de sainteté, au collège de Dôle, le P. CLAUDE BARAT, né à l'Isle-Adam, laborieux et humble religieux, reçu selon toute apparence comme indifférent, par les premiers compagnons de saint Ignace. Il avait d'abord étudié quelque temps à Paris, parmi les boursiers du collège du Cardinal Le Moine, puis avait quitté la carrière des lettres pour celle des armes et à l'âge de vingt-trois ans, avait demandé avec une ferveur et une constance admirable, de se consacrer au service de ceux qui portaient le nom de Jésus. Ses premières années de vie religieuse rappellent ce que nous lisons dans la vie du P. Alvarez, sur le saint Frère Coadjuteur Jean Ximénès : il cumulait les offices de cuisinier, de boulanger, de charretier, au collège de la rue Saint-Jacques, et il les remplissait avec autant de joie, dit l'auteur de sa courte notice biographique, et avec la même dévotion, qu'il en montrait à chanter au chœur les jours de fête. Admirable en sa promptitude et son humilité à contenter ses supérieurs, et vrai fils de saint Ignace pour l'obéissance, avenant, d'une belle taille, hardi pour entreprendre, habile à inventer, constant et généreux à exécuter, toujours au travail, jamais oisif, Claude Barat

était le parfait modèle des Coadjuteurs de la Compagnie ; lorsque en 1569, le P. Éverard Mercurian, Visiteur des maisons de France, le vit et lui commanda au nom de Dieu de reprendre et de terminer ses études. Claude obéit ; mais durant tout le cours des quarante-huit ans qu'il vécut encore, le lieu et l'emploi de ses préférences furent constamment et uniquement ceux qui lui semblaient offrir le plus d'occasions d'unir, suivant le conseil de saint Ignace, et l'humilité et la charité.

C'est ainsi qu'à Bordeaux, pendant qu'il se préparait au sacerdoce, il accepta volontiers l'emploi de ministre et de procureur, travaillant de ses mains avec les maçons, qu'il dirigeait, et s'exposant aux coups et aux injures pour aller parmi les hérétiques, « retirer comme à la pointe de l'épée, ce peu de revenu, dit encore son biographe, d'où dépendait la vie de tout le collège ». C'est ainsi que plus tard, travaillant au salut des âmes à Paris et à Chambéry, il prétendit avoir un droit particulier, comme celui dont la mort importait le moins, à affronter trois fois, au chevet des mourants, toutes les horreurs de la peste. La dernière fois qu'il en revint, lisons-nous dans nos relations, « il était tellement hâlé et défait, qu'il portait la face d'un Arabe ou Ethiopien , et toutefois, sous cet extérieur défiguré, ce vaillant personnage était plus joyeux que jamais ». Le duc de Savoie lui fit rendre grâces des services qu'il avait prodigués à ses sujets. La cour souveraine de Chambéry approuva par arrêt solennel, sur la seule parole de l'homme de Dieu, tous les actes que lui avaient remis ou dictés ceux dont il avait reçu le dernier soupir. Au grand jubilé de Thonon, il prit part à l'apostolat de saint François de Sales, et convertit entre autres, « par quelques paroles gracieuses, le plus aca-

riâtre huguenot de toute la ville ». Arrêté dans ses courses apostoliques, vers l'âge de soixante-dix ans, par de violents accès de goutte, le P. Claude Barat passa dans un confessionnal les huit dernières années de sa sainte vie. Seulement les jours de récréation, dit un des témoins de ces derniers temps, il sollicitait humblement la grâce de garder la porte, ou même s'il le pouvait, de faire la cuisine, afin de remplacer quelqu'un de ses plus jeunes frères, et de lui donner le loisir de la promenade. Enfin les exemples et les paroles que lui inspira sa très douce et très cordiale humilité, sur son lit de mort, embaumèrent longtemps le collège de Dôle. Contraint par l'obéissance de bénir tous ceux qui l'environnaient : « Dieu vous donne longue et heureuse vie, dit-il, et à moi pardon et part en son paradis ». Puis baisant les pieds de Jésus en croix, il ne fit plus que dire jusqu'au dernier souffle : « Mon Jésus, mon confort et mon espérance, quand est-ce que je jouirai de vous » ?

Éloge du P. Claude Barat, mort en 1618 *(Collect.* Rybeyrète, *Arch. dom.)*.

—

Le trentième jour d'avril de l'an 1657, mourut à Paris le P. Jean-Baptiste de Saint-Jure, l'émule des Du Pont, des Rodriguez et des Lancicius, dans l'art divin de répandre par ses écrits la connaissance, l'amour et l'imitation de Jésus-Christ. Cet apostolat de la plume lui fut confié à l'autel, par une inspiration soudaine, pendant qu'il tenait entre ses mains le corps du Sauveur. Quelque temps après, dans une de ses visions les plus merveilleuses, la Vénérable Jeanne des Anges, que le P. Surin, durant ses épreuves, avait confiée au P. Saint-Jure, aperçut le Sauveur Jésus, la plaie de son divin Cœur tout ouverte, bouillonnant de sang et jetant des flammes. L'homme de Dieu était enchaîné à ce Cœur sacré par une triple chaîne d'or. Il recevait dans ses mains le sang adorable que son divin Maître y versait à flots, et dans sa bouche une flamme dévorante. Alors Jésus, s'adressant à sa servante : « Regarde, ma fille, lui dit-il, comme je donne à ton père mon sang précieux, et comme sa langue et son cœur sont embrasés des flammes de mon amour, pour qu'il les répande sur les âmes » ! Aussi, dit le P. Jacques Renault, ne se mettait-il jamais à composer, qu'après une humble et fervente prière, où il demandait chaque fois à Notre-Sei-

gneur, de lui suggérer les sentiments et jusqu'aux paroles les plus capables d'éclairer et de toucher les cœurs. Mais il ne lui suffisait pas de communiquer aux âmes l'amour de Jésus, s'il ne faisait encore de chacune d'elles un apôtre de cet amour. Il parvint à établir une association dont chaque membre s'engageait à faire aimer Jésus-Christ par tous les moyens en son pouvoir; et tous les jeudis, il offrait à cette intention le saint sacrifice. Lui demandait-on par quelle industrie il était parvenu à ce degré d'amour, il croyait que Notre-Seigneur avait daigné le lui accorder comme la récompense d'une exactitude absolue à ses exercices spirituels, grand sujet de consolation pour ceux qui ne consentiraient sous aucun prétexte à les différer ou à les négliger.

Dans les derniers temps de sa vie, après avoir gouverné les collèges d'Alençon, d'Amiens, d'Orléans, et le noviciat de Paris, ce grand homme, tout entier à la composition d'importants ouvrages et à la direction d'un grand nombre d'âmes d'élite, donna encore à ses frères un bel exemple d'humilité. Sachant que le Père Provincial se trouvait dans un embarras extrême pour fournir de jeunes professeurs à quelques-uns de nos collèges, il s'offrit à lui, sans balancer, ainsi que le vénérable P. Julien Hayneufve, pour une des classes élémentaires. Nous ignorons si son offre fut acceptée, comme celle du P. Hayneufve, qui enseigna l'année suivante la classe de cinquième au collège d'Amiens. Nous savons seulement que les deux demandes furent d'une grande édification, et dans les Provinces de France, et même en dehors de la Compagnie. Arrêté par la maladie cinq jours seulement avant sa mort, toute son application, dit un de ceux qui le soignaient, fut de bien souffrir : « Oh ! si j'endurais comme il faut ! redisait-il en s'accusant lui-même ; je

suis sur la croix, je suis donc bien ; mais il ne suffit pas d'y être ; il faut y être comme Jésus et souffrir comme lui ! O mon Sauveur, souffrez à présent en moi, de la même façon que j'ai souffert en vous dans votre Passion » ! Et quelqu'un cherchant à lui suggérer d'autres sentiments : « Ne troublez pas, reprit-il doucement, les pensées et les sentiments que Dieu met en moi. Suivons son attrait ». Puis quand il vit près de lui tous ses frères : « Jésus crucifié, dit-il encore, a été, je l'avoue, mon unique attrait toute ma vie » ; et il ajouta : « Je vous en prie tous, aimez Jésus-Christ ».

Dans plusieurs occasions, Jeanne des Anges avait appris de son ange gardien combien ce serviteur fidèle était grand devant Dieu. « Dieu se délecte en son âme, lui avait-il dit ; il fait vraiment connaître l'esprit de Jésus ». Un des esprits célestes d'ordre supérieur, du chœur des Puissances, lui avait même été donné, ajoutait-il, pour l'éclairer et l'aider dans ses travaux, afin qu'il fît mieux connaître le Sauveur. Enfin, après la mort de son cher directeur, Jeanne ayant demandé à son saint ange de lui faire connaître, si tel était le bon plaisir de Dieu, l'état présent de ce digne fils de saint Ignace : « Il a traversé le purgatoire, mais comme un éclair, répondit-il ; et maintenant il jouit d'une grande gloire, pour s'être fortement et assidûment attaché à faire connaître et aimer la sainte humanité de Jésus-Christ ».

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — *Lettre circulaire sur le décès du R. P. J.-Bapt. de St-Jure, arrivé le* 30 *avril* 1657, *par le* P. Jacques Renault *(Arch. dom.).* — *Quelques particularités de la maladie et du décès du P. de St-Jure, remarquées par son infirmier (Arch.*

dom., coll. Rybeyrète*).* — Rybeyrète, *Scriptor. Provinc. Franc., p.* 136. — Sotuellus, *Bibl. script. Soc. Jesu., p.* 418. — de Backer, *Biblioth. des écriv. de la Comp., 1ere édit., t.* 1, *p.* 671. — *Quelques détails merveilleux sur la vie de la Mère Jeanne des Anges, apud* Surin, *La Guide spirituelle pour la perfection, Paris,* 1824. *Cf.* de backer. *Biblioth., 1ere édit., t.* 2, *p.* 608, *n.* 7.

Le même jour, l'an 1763, le P. Jean-Sylvain de Neuvialle expira d'épuisement et de souffrances, entre les mains des satellites de Pombal, sur les côtes de la Cafrerie. Il s'était consacré depuis plus de trente ans à la mission française de la Chine; et dans l'admirable chrétienté du Nord, il avait baptisé plus de six mille personnes en six ans, au milieu même des persécutions. « J'ai été réduit, écrivait-il à propos d'une de ses nombreuses alertes, à errer au milieu des bois, des rochers et des précipices, avec les ours, dont il y a un grand nombre dans cette sauvage contrée; malheureusement il y a trois mois que ma santé était assez mauvaise: mes jambes étaient extraordinairement enflées; et il s'y était formé jusqu'à sept abcès, qui me causaient de vives douleurs ». Mais Dieu veillait sur son généreux serviteur; après avoir marché durant une nuit par les plus rudes sentiers, tout pénétré de la pluie, qui n'avait pas cessé depuis son départ: « Je trouvai, ajoutait-il, mes jambes désenflées et mes plaies à demi-guéries ».

La vertu de ses néophytes le dédommageait surabondamment de tant de peines. Leur innocence de mœurs, leur amour pour la prière et pour la pénitence avait quelque chose de prodigieux.

« La plupart, écrivait-il encore, jeûnent trois fois par semaine, le mercredi en l'honneur de saint Joseph, le vendredi en mémoire de la passion du Sauveur, et le samedi en l'honneur de la Mère de Dieu. Quant aux ceintures de fer et autres instruments de pénitence, ils sont d'un usage ordinaire parmi eux ». Le P. de Neuvialle avait choisi les plus fervents pour former une congrégation, dont le but était de multiplier à l'infini, dans toute la province, les travaux et les fruits de son apostolat. Les uns présidaient aux prières publiques, partout où il ne pouvait se trouver lui-même ; les autres étaient chargés de l'instruction des jeunes gens, des nouveaux fidèles, des catéchumènes ; quelques-uns étaient désignés pour assister les malades et les mourants, et veiller à leurs intérêts spirituels et temporels ; plusieurs étaient choisis pour combattre les superstitions des infidèles et leur enseigner les vérités de la foi. En un mot, cette église était devenue célèbre jusqu'aux extrémités de l'empire ; et les autres missionnaires la citaient avec admiration, comme la plus fidèle image de la perfection des premiers chrétiens.

Contraint par de douloureuses maladies de suspendre ses travaux, et nommé supérieur général de toutes les missions de la Chine, le P. de Neuvialle avait dû se retirer à Macao pour y veiller plus facilement sur les besoins de ses frères, lorsqu'il se vit tout à coup chargé de fers, par l'ordre de Pombal, et jeté au fond d'un vaisseau pour être emmené captif à Lisbonne avec tous les Pères Portugais de nos missions d'Orient. Les privations excessives de cette longue et douloureuse navigation, jointes aux ravages de la maladie, achevèrent d'épuiser ses forces, sans néanmoins altérer sa constance et sa joie de souffrir pour Jésus-Christ. Tombé à

terre, de faiblesse, sur les côtes d'Afrique, et ne pouvant plus se relever, il reçut en cet état les derniers sacrements et rendit son âme à Dieu. Il était âgé de soixante-neuf ans.

Lettres édifiantes, édit. 1781, *t.* 22, *p.* 457-475; *t.* 23, *p.* 91, 92. — DU GAD, *Relation abrégée de ce qui est arrivé aux Jésuites qui étaient à Macao . . . , apud* CARAYON: « *Les prisons du marquis de Pombal, p.* 126 *et suiv. (note)* ». — PFISTER, *Notices biograph., n.* 320 *(Arch. dom.)*.

Le même jour encore, l'an 1609, mourut au collège du Puy, le P. CLAUDE PONCEOT, dont Notre-Seigneur récompensa merveilleusement, à l'heure de sa mort, l'innocence, le zèle et le dévouement. Il avait passé vingt-cinq ans dans la Compagnie, et il était regardé comme un des plus savants et des plus saints religieux de son temps. Au milieu des cruelles douleurs de l'agonie, il vit apparaître auprès de son lit de mort deux anges qui lui présentaient un calice rempli d'un amer breuvage, qu'il devait épuiser jusqu'à la lie; mais tout à coup un troisième ange se présenta, au nom de la Reine du ciel, et lui annonça que cette tendre Mère venait de lui obtenir la fin prochaine de ses maux; et peu d'instants après il la vit entrer elle-même, avec son divin Fils, accompagné de saint Ignace, de saint Claude son patron et de quelques Pères de la Compagnie qui jouissaient déjà de la gloire; et plein d'une ineffable joie, il rendit doucement le dernier soupir dans le baiser du Seigneur.

Litter. ann. Soc. Jes., ann. 1609, *p.* 205. — NADASI, *ann. dier. memorab.*, 30ª *april., p.* 235. — DREWS, *Fasti Soc. Jes.*, 30ª *april., p.* 164.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE FRANCE.

Ier MAI

Le premier mai 1700, mourut au collège d'Agen le P. Claude Chastain, de la Province d'Aquitaine, propagateur insigne du culte de la sainte Eucharistie, des bords de la Vienne et de la Loire jusqu'aux Pyrénées. Dans un document officiel, publié sept ans avant sa mort par autorité diocésaine, nous apprenons que le P. Chastain avait déjà fait établir l'adoration perpétuelle du saint Sacrement dans les diocèses de Bordeaux, de la Rochelle, de Luçon, de Saintes, de Bazas, de Sarlat, et qu'il l'établissait, à ce moment même, dans le diocèse de Poitiers. Il en avait exposé la fin, les motifs, les avantages et le mode, dans un pieux opuscule tout animé de l'esprit de Dieu, où l'on retrouve en grand nombre les saintes pratiques, les actes de vertus, et jusqu'aux vieilles litanies et aux vieux cantiques, alors en usage dans nos missions des pro-

vinces de France. La vie apostolique du P. Chastain fut consacrée presque tout entière à cet apostolat de l'amour de Jésus dans son tabernacle. C'est en le poursuivant que mourut épuisé de forces, disent les témoins de sa mort, ce grand ouvrier, digne d'un impérissable souvenir auprès de tous ceux qui aiment le Sauveur Jésus. Aussi après l'avoir visité à plusieurs reprises et béni sur son lit de mort, l'évêque d'Agen proclamait-il que, depuis les premiers apôtres de son diocèse, bien peu d'hommes semblaient avoir mérité plus d'actions de grâces et travaillé avec plus de succès à faire refleurir la foi et la piété.

Histor. Provinc. Aquit. ad ann. 1700 *(Archiv. Rom.).* — *La pratique de l'adoration perpétuelle de Jésus-Christ dans le saint Sacrement de l'autel. Cf.* Sommervogel, *Dict. des anonymes*, t. 1, *p.* 740. — *Instruction de* Jacques Rabreul, *chanoine de l'église cathédrale de Poitiers . . . . . Poitiers,* 28 *mai* 1693.

Le même jour de l'an 1662, mourut aux Antilles le P. René de la Vigne, âgé de soixante-six ans. Malgré le poids de la vieillesse, que des travaux excessifs, souvent de jour et de nuit, rendaient encore plus accablant, il provoquait par son exemple la sainte émulation des plus jeunes et des plus vigoureux ; s'il n'eut pas le bonheur de verser son sang pour Jésus-Christ, il obtint du moins la glorieuse mort de

la fatigue et du travail. Son union à Dieu le soutenait seule dans cette rude carrière ; il en avait le cœur si plein, qu'il ne cessait pas d'en parler avec transport, au milieu même du délire de l'agonie.

Lettre du P. Jean Grillet *au P. André Castillon, Provincial de France, sur la mort du P. René de la Vigne,* « *à St-Christophe, ce* 12 *de may* 1662 » *(Arch. dom.).*

II MAI.

—

Le second jour de mai de l'an 1837, mourut à Metz le P. Nicolas-Dieudonné Potot, dont la vie militaire, le retour à Dieu, la pénitence et le zèle des âmes semblent avoir fait en notre siècle un des plus fidèles imitateurs du saint fondateur de la Compagnie. Engagé à l'âge de dix-neuf ans dans le métier des armes, Nicolas Potot, après avoir oublié peu à peu les pieuses leçons de sa mère, ne conserva au milieu des camps, durant dix années, qu'une horreur instinctive du vice et un sentiment de l'honneur qui, sous la Convention, mit plus d'une fois sa vie en danger. Nul avantage humain ne l'eût fait descendre à ce qu'il considérait comme une bassesse; et dans un temps où l'intrépidité sur les champs de bataille était si commune, il était signalé hautement parmi les plus braves, lorsque sous les murs de Mannheim, une balle autrichienne lui brisa la jambe, et il fallut l'emporter mourant au delà du Rhin, sur les fusils de ses grenadiers.

Cette cruelle blessure n'abattit cependant ni son courage ni ses vaines idées d'honneur militaire. Sans rien connaître de l'héroïsme mondain d'Ignace, mais plein d'une égale énergie, et voulant éviter, s'il était possible, jusqu'à l'ombre d'une difformité, il exigea

que le chirurgien lui brisât de nouveau sa jambe mal guérie; et pour tromper les longs ennuis de sa convalescence, il eut recours à la lecture, non de la vie des Saints et de Jésus-Christ, mais de Raynal et de Voltaire, comme pour s'affermir dans son aversion des prêtres et de l'Église. Une telle lecture finit cependant par révolter ses sentiments d'honnêteté naturelle : « Je ne pus me dissimuler, répétait-il plus tard, que la vérité n'était certainement pas dans cette boue ». Il se croyait néanmoins de force à rendre muets tous les défenseurs de l'Évangile ; et ce fut dans cette espérance que, pour se débarrasser des importunités de sa sœur, il accepta, presque mourant, la visite d'un prêtre. Mais après une première discussion où il s'était cru triomphant, il se sentit tout à coup terrassé comme un autre Paul; il adora Jésus, qu'il blasphémait depuis dix ans, et il s'engagea à ne plus servir et aimer que Lui.

A partir de ce jour et durant près de trente-sept ans, son cœur, sa fortune, sa vie furent en effet tout à Dieu. Les souffrances de sa blessure ne suffisant pas à son désir d'expiation, il embrassa si généreusement les saintes pratiques de la pénitence, qu'au témoignage d'un de ses serviteurs, elles abrégèrent ses jours au moins de dix ans. Cet admirable changement n'était de la part de Dieu qu'une préparation à de nouvelles grâces. Frappé de la pensée que le meilleur moyen de réparer les outrages faits à la divine Majesté, était de lui gagner des âmes en franchissant les degrés du sanctuaire, Nicolas Potot hésita longtemps, retenu par le sentiment profond de son indignité. Enfin, la voix intérieure du Saint-Esprit ne lui laissant plus aucun doute sur sa vocation au sacerdoce et à l'apostolat, on le vit à l'âge de quarante ans, revêtu de l'uniforme de chef de bataillon, se rendre deux fois chaque jour, pendant près

de neuf mois, au grand séminaire, pour y étudier les éléments des sciences sacrées, jusqu'au moment où il échangea les livrées militaires contre la grossière soutane des plus pauvres prêtres de campagne.

Deux ans plus tard, il devenait l'apôtre de Metz. On aurait peine à citer une œuvre de piété, de zèle ou de bienfaisance, une communauté qui ait fleuri sous la Restauration dans cette grande ville, et dont il n'ait été ou le créateur, ou le directeur dans les voies de la perfection, ou le soutien par ses conseils et ses inépuisables bienfaits. La bibliothèque populaire et chrétienne, qui s'est répandue depuis dans toute la France, l'œuvre des orphelines, les associations de persévérance, l'exercice public du chemin de la croix, la neuvaine de l'Assomption, le Rosaire vivant, furent en particulier le fruit de cet amour de Dieu et des âmes qui le consumait. Mais il soupirait après le jour où serait exaucé l'un de ses désirs les plus ardents, celui de consommer sa pénitence et son apostolat par le sacrifice de sa liberté sous la règle de saint Ignace. Il offrit d'abord sa propre maison, et dès que la fondation d'une résidence lui eut assuré des héritiers tels qu'il les désirait pour la gloire de Dieu, il alla frapper humblement à la porte du noviciat de la Compagnie. Quatre années de vie religieuse devaient couronner dignement les desseins de la Providence sur cette âme héroïque.

Rendu par ses supérieurs à la ville de Metz, il lui donna le spectacle de la mort des saints. Lui-même s'étonnait de trouver si doux ce redoutable passage ; il expira plein de confiance : « Notre-Seigneur, disait-il, voudra bien souffrir mon cœur près du sien pendant toute l'éternité ». La pompe de ses funérailles égala tout ce qu'on

raconte de celles des plus grands serviteurs de Dieu. Sur le passage du saint corps, écrit un témoin oculaire, les fenêtres étaient garnies comme au jour de la procession du Saint-Sacrement. La troupe nombreuse des orphelins et des vieillards qu'il avait nourris, le chapitre et le clergé de toute la ville, une imposante escorte militaire et des officiers de tout grade, enfin près de trois mille personnes accompagnèrent, sous une pluie torrentielle, cet humble cercueil, que surmontaient en croix l'épée du soldat et l'étole du prêtre de Jésus-Christ.

Vie du R. P. Potot, de la Compagnie de Jésus, Paris, 1847. — *Éloge funèbre du P. Potot, prononcé à la cathédrale de Metz le* 22 *mai* 1837. — *Lettre sur les funérailles du P. Potot (Arch. dom.).*

Le même jour de l'an 1610, mourut au collège de Rouen le P. Antoine Dufour, en qui Dieu parut vouloir glorifier le saint et pénible ministère de la confession. C'était vraiment l'homme de Dieu au tribunal de la miséricorde. Il y demeurait comme enchaîné du matin au soir et d'un bout de l'année à l'autre, avec une patience, une charité, un zèle de la sanctification des âmes, et un oubli de lui-même, portés jusqu'à l'héroïsme. Nous ne savons pas autre chose de sa sainte vie. Mais environ douze ans après sa mort, son cercueil fut ouvert, et l'on retrouva l'humble confesseur sans la plus légère trace de corruption, exhalant un parfum très doux. Plusieurs habiles médecins, dont on conserve en-

core les témoignages à Rome, aux archives de la Compagnie, n'hésitèrent pas à déclarer qu'un pareil état ne pouvait avoir d'autre cause que l'intervention de Dieu même. Et le linceul où reposait depuis si longtemps le P. Dufour, appliqué aussitôt à l'un de nos Frères Coadjuteurs, qui se mourait victime de la peste, lui rendit soudain la santé.

Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 2ª *maii, p.* 241. — Drews. *Fasti Soc. Jes.*, 2ª *maii, p.* 167.

III MAI

* Le troisième jour du mois de mai de l'année 1833, mourut à Annecy le P. Nicolas de Mac Carthy, un des plus saints religieux dont s'honore la nouvelle Compagnie. Il appartenait à une ancienne et illustre famille d'Irlande, qui, pour conserver intact le trésor de sa foi, était venue quelques années avant la Révolution se fixer à Toulouse.

Ses inclinations portèrent de bonne heure le jeune de Mac Carthy vers l'état ecclésiastique, et dès l'âge de quatorze ans, il reçut la tonsure au séminaire de Saint-Magloire à Paris. Mais la Révolution et plus tard une infirmité contractée au service des pauvres et qui l'empêchait de se tenir longtemps debout à la même place, retardèrent l'accomplissement de ses désirs. Il consacra ce repos forcé à se préparer par l'étude à rendre un jour son ministère plus utile.

Sa santé s'étant remise peu à peu, il entra au séminaire de Chambéry en 1813, et l'année suivante il reçut la prêtrise. Mais déjà il se sentait attiré vers la Compagnie de Jésus. On assure que dans sa jeunesse il avait recueilli de la bouche du P. Nectoux, le saint Provincial d'Aquitaine, l'assurance qu'il serait un

jour au nombre des enfants d'Ignace. Vainement ses amis essayèrent d'ébranler sa résolution, vainement le roi Louis XVIII fit briller à ses yeux l'éclat d'une mitre : Nicolas de Mac Carthy sollicita son admission au noviciat de Montrouge, à l'âge de quarante-neuf ans.

A cette école de la perfection, nul ne se montra plus petit à ses yeux, plus humble, plus obéissant. Les novices aimaient à se presser autour de lui, comme autrefois ceux de Saint-André autour de saint Stanislas et de saint Louis de Gonzague, et sa conversation les enflammait de l'amour de Dieu plus que les plus ferventes oraisons. Le Père Maître se déchargeait quelquefois sur lui du soin de leur adresser la parole : « Il est impossible, dit un témoin, de rendre l'impression qu'il faisait sur les cœurs » ; après l'avoir entendu dans une de ses exhortations familières, le P. Barruel s'écriait ravi d'admiration, « qu'il réunissait la triple plénitude de science, de sagesse et d'esprit de Dieu qui en faisait un orateur accompli ».

Cependant le temps était arrivé où les supérieurs allaient lui ouvrir la carrière apostolique. Pendant près de quinze ans, le P. de Mac Carthy parut successivement dans les chaires des principales villes de France, et partout son éloquence, non seulement provoqua des applaudissements, mais fit naître en abondance des fruits de conversion et de salut. Il parlait en apôtre et ne visait qu'au bien des âmes. « Pourquoi ne nous prêche-t-on pas toujours de cette manière » ? disait la duchesse d'Angoulême, après son sermon sur la confession prononcé aux Tuileries. C'est à la méditation et à la prière que le P. de Mac Carthy demandait ses inspirations. Mais ses plus beaux triomphes étaient souvent

précédés d'une sorte d'agonie. La composition était pour lui comme un martyre ; parfois il s'épuisait des journées entières dans un travail stérile ; il s'étendait alors la face contre terre devant son crucifix ; puis au moment de partir, il se jetait à genoux aux pieds de son supérieur pour lui demander sa bénédiction ; « et jamais, disait-il à un de ses plus intimes amis, je ne me suis relevé sans ressentir une force particulière ».

En effet, ses vertus religieuses étaient plus admirables encore que son éloquence. Les témoignages contemporains exaltent à l'envi et d'un accord unanime son humilité, qui se plaçait sans peine au dernier rang, qui soumettait ses compositions les plus étudiées au jugement des autres et acceptait avec reconnaissance toutes leurs critiques ; sa modestie, que le moindre éloge effarouchait, et sa charité qui s'étendait à tous ; sa dévotion envers le saint Sacrement, qui la nuit, pendant ses insomnies, le retenait au pied de l'autel ; son admirable esprit de foi, qui ne voyait que les intérêts de Dieu en toute chose ; son dévouement sans réserve à la sainte Église, et sa tendresse filiale pour la Compagnie, qui jusque dans les bras de la mort mettait sur ses lèvres la formule répétée de ses vœux et ces paroles de saint François-Xavier : *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui, Societas Jesu !*

Sa dernière station fut celle d'Annecy. Prévoyant que sa fin était prochaine, il s'y dépensa presque sans mesure. En effet, elle était à peine terminée, qu'il tomba d'épuisement, et bientôt il annonça lui-même qu'il mourrait le trois mai, fête de l'Invention de la Sainte Croix. L'évêque d'Annecy, Monseigneur Rey, ne voulut laisser à aucun autre la consolation de lui porter les derniers sacrements de l'Église. L'humble religieux ne put se refuser à

cet honneur, mais il fit prier le vénérable prélat de ne rien lui dire du bien qu'il pouvait avoir opéré dans les âmes, parce qu'à ce moment redoutable, il ne découvrait en lui que misères et sujets d'humiliation. Le peuple salua sa mort comme celle d'un saint, et suivant l'expression d'un autre évêque de Savoie, les témoignages de vénération dont il entoura sa dépouille, furent « une sorte de canonisation, comme celle des premiers siècles de l'Église » Le P. de Mac Carthy fut inhumé dans le caveau des évêques, au lieu même où avait reposé pendant vingt ans le corps de saint François de Sales. L'année suivante, *l'ordo* du diocèse consacrait cet éloge à sa mémoire : « Le Révérend Père Nicolas de Mac Carthy, né en Irlande, religieux de la Compagnie de Jésus, évêque nommé de Montauban, illustre par sa naissance, son éloquence et sa piété, après avoir terminé, au milieu des témoignages de l'admiration générale, la station du carême à Annecy, a été atteint d'une maladie mortelle dans le palais épiscopal. Cet homme, si puissant dans la chaire sacrée par sa parole et par sa science, a paru plus grand encore par sa foi sur son lit de mort : et plein de mérites plutôt que d'années, le troisième jour de mai, suivant son désir et sa prédiction, il a pris son essor vers la bienheureuse éternité ».

Notice historique sur le P. de Mac Carthy, en tête des sermons, édit. 1834, *t.* I, *p.* I-LXXII. — *Lettre du* P. Pichon, *Recteur du collège de Chambéry (Arch. dom.).* — *Notes sur le P. de Mac Carthy par les* Pères Delvaux, de Villefort, Loriquet, Guyon, Barthès, Guby, Deschamps, *etc*

(*Arch. dom.*). — *Mémoires sur le noviciat de Montrouge, p.* 75, 90, 121, 122, 126, 159, 262. — *Lettre de Mgr. L'Évêque de Saint-Jean de Maurienne au P. Pichon, Recteur du collège de Chambéry,* 4 *juin* 1833 (*Arch. dom.*).

Le même jour de l'an 1697, mourut saintement à Québec le P. Claude Dablon, épuisé par plus de quarante années consacrées aux missions de la Nouvelle-France, qu'il gouverna près de dix-sept ans. Il faut lire les détails de ses premières courses apostoliques à travers les bois et les marais, « en la fâcheuse saison des neiges fondantes, par des chemins de glaçons et de rochers hauts comme des tours, ou l'on avance autant des mains que des pieds » ; on comprend alors, suivant l'expression d'une relation contemporaine, qu'il était de ceux qui avaient souffert plus que les martyrs. Aussi écrit-il, en parlant de quelques journées qu'il se contente d'appeler assez fâcheuses : « C'est dans les fatigues que Dieu est fort, et dans l'amertume qu'on le trouve doux ». — « En cet état, une nuit semblerait bien longue, si Dieu ne l'éclairait ». — Et parlant d'une de ces nuits, la plus rude peut-être de toutes, où il n'avait eu « pour réconfort ni pain, ni vin, ni lit » : « En vérité, dit-il, Dieu y est tout entier ». Plus tard, faisant appel à ses frères d'Europe, il les invite à venir partager cette joie céleste de sauver des âmes qui s'achètent « par des famines qui réduisent le missionnaire au gland et à la mousse, par des épuisements et des périls presque continuels de jour et de nuit ; car, ajoutait-il, voilà les attraits que nous présentons à ceux que nous invitons à venir. Mais ils le reconnaîtront par expérience, jamais nulle part ils n'auront

goûté de si douces délices ; on trouve Dieu si pleinement dans ces chétives cabanes, quand on peut aboucher un pauvre sauvage, lui parler au cœur, et le mettre au chemin du ciel » ! Or il avait ainsi évangélisé plus de vingt nations barbares, depuis l'embouchure du Saint-Laurent jusqu'aux derniers rivages des grands lacs et aux régions voisines de la mer du Nord ; et longtemps avant sa sainte mort, il pouvait écrire : « Dès à présent, dans toutes nos forêts retentit le nom de Jésus » !

Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — Creuxius, *Histor. Canadens., l.* 10, *p.* 748 ; *l.* 11, *p.* 793. — *Lettres de la* B. Marie de l'Incarnation, *p.* 519, 531, 639. — *Relations de la Nouvelle-France, édit. Québec,* 1858, *t.* 2 *et* 3, *ann.* 1655, 1656, 1657, 1658, 1661, 1669, 1670, 1671 *et* 1672. — *État présent de l'Église de la Nouvelle-France, par M. l'Évêque de Québec, Paris* 1688, *p.* 16 *et* 17. *Cf. apud* de Montézon *rom.* « *Relations inédites de la Nouvelle-France, Paris,* 1861, *t.* 2, *appendice, p.* 336.

IV MAI

* Le quatrième jour de mai de l'an 1660, mourut à Paris le P. Jacques Renault, vénéré comme un saint par les Nôtres et par les étrangers. Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire mot à mot la lettre circulaire du P. André Castillon sur « la mort heureuse du R. P. Jacques Renault, Provincial de la Compagnie de Jésus de la Province de France ».

« Il y avait plusieurs années, dit le P. Castillon, que le P. Renault s'était blessé à cheval » ; il portait son mal « comme une croix continuelle, sans y avoir jamais cherché de remède, jusqu'à ce que le voyage qu'il fit ce carême trop diligemment, pour exécuter les ordres de N. R. P. Général, à Bourges, le lui augmenta en sorte que, ne croyant pouvoir continuer ses visites s'il n'y recevait du soulagement, après avoir pris l'avis des médecins, il résolut de s'exposer à une opération très rude et très dangereuse. Il y a souffert des douleurs très aiguës, pendant lesquelles on n'a jamais entendu sortir de sa bouche un soupir, quoique plusieurs fois on ait été obligé de mettre les ciseaux et autres instruments dans la chair vive ; on avait toutes les plus belles espérances de le sauver, mais soit la violence des douleurs, soit l'application extraordinaire qu'il appor-

ta à écrire à N. R. P. Général un jour presque entier, pour ne pas manquer à sa charge, lui causèrent une fièvre de laquelle il a été emporté... Les médecins, voyant leurs remèdes sans effet, ne firent point difficulté, quatre jours avant sa mort, de lui en donner la nouvelle, assurés qu'elle lui serait très agréable, ainsi qu'elle fut... Il fit une confession générale de toute sa vie; il demanda et reçut, trois jours avant que de mourir, le viatique et l'extrême-onction en même temps, mais avec tant de piété et des sentiments si tendres, qu'il tira les larmes à la plupart des Nôtres, lors nommément qu'il fit la profession de foi et renouvela ses vœux, et qu'après nous avoir recommandé les deux choses qu'il estimait être plus nécessaires à ceux de la Compagnie, savoir l'esprit intérieur et l'indifférence aux lieux et aux emplois, se tenant indigne de bénir personne, tant il était humble, il prit son crucifix et pria Notre-Seigneur de bénir tous ceux qui étaient présents et toute la Province ...

« Tout le temps de sa maladie, il fit paraître une paix et une tranquillité inaltérable, une constance et patience invincible, une égalité d'humeur et de visage en toute rencontre, une sagesse qui prévoyait tout et ordonnait tout sans se troubler; un esprit réglé qui ne faisait rien que par mesure, et par dessus tout une habitude de traiter avec Dieu si familière, qu'étant sur la croix, il n'a pas été un moment diverti de ce doux entretien. Il avait les yeux et le cœur presque toujours attachés à son crucifix, et passait sans peine les heures entières dans des colloques amoureux à la vue de ce divin objet... Comme il parut, le jour qui précéda sa mort, un petit rayon d'espérance, il n'agréa pas qu'on voulût faire quelque vœu pour le recouvrement de sa santé, et témoigna autant d'impatience et de désir d'aller à Dieu, que l'on appréhende ordinairement de

sortir de la vie. Il est mort le quatrième de ce mois, dans la soixante-troisième année de son âge et la quarante-sixième depuis son entrée dans la Compagnie, l'esprit sain jusqu'à la fin et si présent qu'il a pensé à tout et disposé des moindres choses avec sa circonspection ordinaire.

« Je ne m'étends point, continue le P. Castillon, sur les divers emplois de sa vie. Il a paru avec honneur dans les lettres humaines, dans la philosophie, dans la prédication. Il a gouverné la Congrégation des Messieurs dans cette maison avec une satisfaction merveilleuse ; il a été Recteur du collège d'Orléans, Maître des novices à Paris durant dix ans, Supérieur de la maison professe, enfin Provincial de cette Province ; et partout il a fait paraître une douceur, une fermeté et une prudence singulière... »

Lettre du P. André Castillon, « à Paris, le 8 de may 1660 *(Archiv. dom., coll.* Rybeyrète, *n°* 60.*)*. — *Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.)* — Rybeyrète, *Scriptor. Provinc. Franc., p.* 121.

Le même jour de l'année 1749 mourut au collège Louis-le-Grand, dans la pleine maturité de l'âge et du talent, le P. Joseph du Baudory, digne successeur du P. Porée, dont la perte avait paru d'abord irréparable. Sa réputation ne fit que grandir dans cette chaire, regardée comme la première du royaume, autour de laquelle se pressait une jeunesse d'élite accourue de toutes les provinces. Le P. du Baudory relevait l'éclat de son enseignement par toutes les

vertus religieuses. « Depuis son entrée dans la Compagnie jusqu'à sa mort, dit un de ses supérieurs, le P. Le Gallic, on l'a toujours vu marcher d'un pas égal dans les voies de la perfection propre de son état, sans se démentir un seul jour » ; et, ajoute avec raison le P. Le Gallic, « c'est tout dire en peu de mots ».

Quant à l'obéissance, poursuit-il, « ses supérieurs n'avaient aucune occasion de lui en parler, que quand il fallait ou modérer ses austérités secrètes, ou l'engager à prendre quelque soulagement dans ses maux, ou arrêter les excès d'une délicatesse de conscience qu'il portait quelquefois trop loin ». Ses derniers jours se passèrent dans une paix admirable, Dieu dissipant lui-même ses inquiétudes et ses frayeurs, en récompense de sa grande fidélité à le servir et à se garder des moindres fautes. Il n'était âgé que de quarante ans, et en avait passé vingt-deux dans la Compagnie.

Lettre circulaire du P. Le Gallic *sur la mort du P. Joseph du Baudory, « à Paris, le 7 mai* 1749 » (*Archiv. dom.*). — de Backer, *Biblioth. des écrivains*, 1ere *édit.*, *t.* 1, *p.* 49.

Le même jour encore rappelle l'heureuse fin de trois grands serviteurs de Dieu, les Pères Charles Dubreuil, Mathurin du Demaine et Antoine Dalmas.

Le P. Charles Dubreuil, né en Bretagne, mourut à Paris, à l'âge de quatre-vingts ans, dont il avait passé soixante-quatre dans la Compagnie. L'histoire ne nous a conservé presque aucun détail sur la vie et les vertus héroïques de ce vrai fils de saint Ignace,

sous prétexte que l'on n'aurait pu les renfermer en quelques pages; mais elle nous assure que sa sainteté et les lumières toutes divines qu'il avait reçues du ciel pour la direction des âmes, lui méritaient une place à part, entre tant de saints et savants religieux que possédait alors la Province de France. C'est particulièrement au pied du saint Sacrement, dans une oraison qu'il prolongeait bien avant dans la nuit, et par beaucoup de larmes, de jeûnes et d'austérités, que le P. Dubreuil obtenait de Dieu une communication si riche des dons les plus précieux de l'Esprit-Saint, et cette plénitude d'amour de Dieu, qu'il répandait si abondamment autour de lui. Parmi les plus beaux monuments de son zèle, nous ne devons pas oublier la fondation des Hospitalières de la Flèche, qui lui durent en grande partie leur origine et leur ferveur.

Le P. Mathurin du Demaine mourut à Brest en 1691, épuisé par sept années de travail consacrées aux missions bretonnes, et par son ardeur à se dévouer dans les hôpitaux, en temps de maladie contagieuse. Il n'aspirait qu'à l'apostolat lointain des contrées infidèles, quand il eut le bonheur d'assister le Vénérable Père Julien Maunoir à sa dernière heure. Après avoir reçu de ses mains le corps de Notre-Seigneur, le saint mourant le bénit, et au nom de Dieu lui transmit une part de son héritage, en l'invitant à étudier sans délai la langue bretonne. Le P. du Demaine obéit et fut bientôt en état de partager les travaux du dernier compagnon de Maunoir, le P. Vincent Martin, avec ce double esprit de zèle et de sainteté, joint souvent au don des miracles, qui, jusqu'à la destruction de la Compagnie, fut comme un des traits distinctifs transmis à tous ses successeurs par le grand apôtre des Bretons.

Le P. Antoine Dalmas périt en 1693 sur les rives de la baie d'Hudson, frappé d'un coup de hache par un misérable auquel il avait témoigné la plus tendre affection, après vingt-deux années d'apostolat, fécondées par la prière, la pénitence, le dénuement de toute consolation humaine et des choses mêmes les plus nécessaires à la vie, uniquement soutenu par l'espoir de sauver quelques âmes errantes dans ces régions désolées.

P. Dubreuil. — *Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.).* — *Annales des Religieuses Hospitalières de S. Joseph, p.* 67, 182, 183.

P. du Demaine. — *Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.).* — Boschet, *Vie du R. P. Julien Maunoir*, 1697, *p.* 403.

P. Antoine Dalmas. — *Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.).* — Cassani, *Varones ilustres, t.* 1, *p.* 669.

V MAI

—

Le cinquième jour de mai de l'an 1711, mourut à Fontenay-le-Comte, en très haut renom de sainteté, le P. Jean Girard, ancien missionnaire de Saint-Christophe de la Martinique, et premier supérieur de la mission de Saint-Domingue, confiée en 1704 à la Compagnie. Il s'était consacré à Dieu dès l'âge de seize ans, et quand vint le jour de ses premiers vœux, il avait donné de tels gages d'une vertu à toute épreuve, qu'on put lui permettre sans imprudence de faire à dix-huit ans le vœu du Vénérable Claude de la Colombière, vœu signé de son sang et déposé après sa mort au trésor de reliques de la procure des Antilles. Il y promettait, disait-il, à la divine Majesté, en présence et sous la protection de son glorieux Père saint Ignace, non seulement de ne violer jamais volontairement une de ses règles, mais d'accomplir toujours ce qu'il croirait être le plus parfait dans les devoirs de la vie religieuse, à moins que devant Dieu il ne le crût au-dessus de ses forces. Puis s'adressant à saint François-Xavier, qu'il prenait dès lors pour patron de sa vie apostolique, il se vouait, sous le bon plaisir de l'obéissance, au salut des infidèles, s'engageant à souffrir pour eux de bon cœur les fatigues, la faim, la soif, les prisons,

les tourments, la mort, si la bonté de Dieu daignait lui en accorder la grâce, objet de ses plus ardents désirs.

Vingt ans plus tard, à trente-huit ans, il n'avait pas encore obtenu de franchir les mers. Mais appliqué tour à tour à l'étude et à l'enseignement, puis ministre dans un collège, et préludant aux travaux de l'apostolat dans la maison de retraites de Vannes, sous la direction du P. Huby, bien loin de regretter, comme un joug trop pesant ce vœu qu'il avait constamment gardé avec un amour inaltérable, il le confirmait de nouveau, dans un transport d'allégresse, au moment de partir pour les Antilles. Il allait consacrer la seconde moitié de sa sainte vie au salut des nègres et des sauvages, des soldats et des matelots, des pauvres et des moribonds de Saint-Christophe de la Martinique et de Saint-Domingue, où son vœu d'aller au-devant de toute souffrance aurait plus largement encore à s'exercer. Son apostolat des noirs de la Martinique rappelle à la lettre celui de saint Pierre Claver à Carthagène. Il n'y trouvait ni des corps moins fétides ni des âmes moins abruties, et il ne s'était pas moins obligé, devant son Seigneur, à vivre, autant qu'il dépendrait de lui, comme leur esclave. Ses premiers efforts en réunirent bientôt plus de six mille, dont il fit d'admirables enfants de Dieu. Il eût demeuré près d'eux jusqu'à la mort, si Notre-Seigneur ne lui eût destiné une mission encore plus pénible. Ce fut celle de Saint-Domingue, où le climat était si dévorant, que les héroïques fils de saint François furent contraints, par la mortalité, d'en laisser l'héritage à qui viendrait le prendre. Avec leur agrément, le P. Girard y dépensa, pendant près de six ans, ce reste de forces que l'âge, la fatigue et la douleur n'avaient pas encore épuisé. Ses jambes, couvertes de plaies et d'ulcères,

ne l'empêchaient pas d'arriver constamment le premier de tous, là où pouvaient l'appeler le salut d'une âme et l'honneur de Dieu. Le retour de plusieurs religieux apostats qui avaient cru trouver dans l'île un refuge, lui coûta des peines infinies. Les premiers et les plus célèbres monuments de la charité chrétienne à Saint-Domingue furent son ouvrage ; et le recueil des Lettres édifiantes nous en a gardé le souvenir. Il fallut encore la vertu d'obéissance pour l'arracher à ce sol et à ce ciel de feu, où il pouvait dire avec saint Paul: ma vie n'est plus qu'une mort de chaque jour. Mais il ne revit un moment la France que pour s'y reposer du sommeil des prédestinés, n'ayant pas dit un mot pour éloigner de lui ce dernier sacrifice, d'expirer loin de ceux qu'il avait engendrés à Jésus-Christ.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Patrignani, *Menolog., p.* 20. — *Lettres édifiantes,* 1ere *édit.*, XXVIIe *recueil, Lettre du* P. Margat, *p.* 67 *et suiv.*

Le même jour, mourut à Sens, l'an 1634, le P. Anne de Maupeou, de la Province de Paris. Le souvenir de son nom, de ses richesses et des honneurs dont il avait joui dans le monde, et la vue des contrées infidèles de l'Orient qu'il avait autrefois parcourues, lui faisaient sentir et goûter plus vivement le don de la foi et du renoncement à toutes les choses créées pour l'amour de Jésus-Christ. On ne pouvait entendre sans admiration cet homme

de Dieu, qui avait joui de toutes ses aises, parler avec une onction vraiment divine des trésors de la pauvreté et du bonheur de souffrir pour Dieu. Il avait reçu du Saint-Esprit, dans un degré très rare, le don de recueillement et de prière, et celui des larmes, qu'il répandait en abondance à la seule pensée de la bonté de Dieu ; mais on regardait ces deux grâces comme la récompense de son détachement et de la rigueur dont il usait envers son corps, qu'il ne cessa de déchirer jusqu'à la mort avec une inexorable cruauté.

Elogia defunct. provinc. Campan. (Arch. Rom.). — Histor. Provinc. Campan. (Arch. Rom.). — Nadasi, *Ann. dier. memor., p.* 248.

VI MAI

—

Le sixième jour de mai de l'an 1650, mourut à Metz le saint Frère Coadjuteur Louis Mimeur, du diocèse d'Autun, homme de foi, de travail et d'obéissance, dans un degré véritablement héroïque. On peut dire qu'il fut le martyr de ces vertus, après trois années seulement de vie religieuse. Dieu le permettant ainsi, comme l'histoire des saints en offre de fréquents exemples, l'épuisement prématuré de Louis Mimeur ne fut remarqué par ses supérieurs, que lorsqu'il n'était plus temps d'y remédier ; et ceux-ci s'étonnèrent trop tard de lui avoir confié à la fois, dans sa dernière année, les emplois d'acheteur, de cuisinier, de compagnon du prédicateur de carême et du procureur, d'excitateur et de linger. Il allait toujours, sans rien refuser, sans jamais se plaindre, trouvant que Notre-Seigneur était bien en droit de disposer de lui à son bon plaisir. Le seul ménagement auquel il se crut obligé, en ce qui était de son choix, était d'avoir, pour chaque jour, quelque pratique différente de pénitence. A son dernier compte de conscience, il avoua que Dieu lui avait fait la grâce de n'enfreindre aucune de ses règles. Tous les jours de fêtes ou de dimanches, il priait un Père du collège de vouloir bien lui en expliquer quelques-unes, afin qu'il les

observât dans leur perfection. L'amour de ce saint Frère pour les exercices de la vie intérieure, lui avait fait ressentir dans les premiers temps quelque tristesse de n'avoir plus un seul moment libre du matin au soir, pour le consacrer à l'oraison en dehors des heures fixées par la règle. Mais dès qu'il eut appris que travailler pour Dieu, par sa volonté et en sa présence, était, d'après la doctrine de saint Ignace, une vraie prière, il retrouva toute sa joie. Il put faire encore ce touchant aveu, bien peu de temps avant sa mort, que dans sa lingerie et dans sa cuisine, il ne se rappelait pas avoir préparé ni un vêtement, ni un aliment, sans voir en celui de ses frères auquel il l'offrait, la personne adorable de Jésus-Christ.

Elogia defunct. Provinc. Campan. (Archiv. Rom.).

Le même jour de l'an 1636, mourut, à l'âge de soixante-dix-sept ans, dont il avait passé soixante dans la Compagnie, le P. Antoine de Rhodes, de la Province de Lyon. On l'appelait communément l'apôtre et le restaurateur de la croix, tant était grand le nombre des villes et des villages désolés par l'hérésie, où il avait fait relever avec honneur le signe adorable du salut, et le zèle dont il était embrasé et dont il embrasait les âmes des catholiques pour faire partout refleurir le culte et l'amour de Jésus crucifié. Ce zèle, joint à une science éminente, faisait du P. de Rhodes le fléau des

ennemis de la foi. On raconte que, dans une dispute célèbre dont l'histoire a gardé le souvenir, la véhémence de sa parole et la force victorieuse qu'avait dans sa bouche la vérité, suffit pour renverser à terre, écumant de rage et comme écrasé par la foudre, un des plus fiers ministres de Calvin.

Nadasi, *Ann. dierum memor.*, 6ª *Maii, p.* 248.

VII MAI

—

Le septième jour de mai de l'an 1627, mourut après cinquante ans révolus de vie religieuse, le P. Jean Suarez, Recteur du collège de Toulouse. Il était né dans le diocèse d'Avignon, et avait été reçu avant l'âge de seize ans dans la Compagnie. Il y était entré pur comme un ange, et nul souffle de tentation ne ternit jamais en lui l'innocence de son baptême. Mais il n'en était que plus humble, et le souverain mépris de lui-même fut peut-être la plus surprenante de ses vertus. Ceux qui pénétraient au fond de son âme admiraient d'autant plus son inaltérable douceur, qu'elle n'était en lui rien moins que le fruit de la nature. Il appartenait bien plutôt à cette race des François de Sales et des Ignace, au caractère ardent et impétueux, dompté et transfiguré par la grâce. Aussi écrivait-il après de nombreuses victoires : « Voici plus de trente ans que, par la prière et par la lutte, je travaille à devenir humble ; mais j'en suis encore bien loin » ! Le P. Armand Voisin, Provincial, le trouvant un jour à la cuisine, où il avait obtenu de passer le temps des vacances, pendant qu'il étudiait la philosophie, lui dit d'un air sérieux pour l'éprouver : « Vraiment, mon cher frère, ne seriez-vous pas mieux à votre place ici que dans une

classe » ? C'en fut assez pour inspirer au jeune Suarez les plus vifs désirs du degré de Coadjuteur. Au Collège Romain, où il étudia la théologie, Dieu lui ménagea la faveur insigne d'avoir pour compagnon et pour ange gardien saint Louis de Gonzague ; et ce fut à Jean Suarez que Louis, peu d'heures avant sa mort, adressa ces paroles : « Mon Frère, *Lætantes imus*, nous nous en allons avec joie » !

De retour en France, le P. Suarez y partagea le reste de sa vie entre l'enseignement des hautes sciences, la direction des âmes dans les voies de Dieu, le gouvernement de plusieurs collèges, parmi lesquels celui de Tournon, et de la Province de Toulouse à deux reprises différentes, toujours en réputation croissante de sainteté. Les plus grands religieux, tels que le P. Pierre Coton et le P. Balthasar, Assistant de France, ne savaient comment exprimer l'idée qu'ils avaient de ses vertus. Ce dernier même, après avoir reçu la visite du P. Suarez, allait jusqu'à se prosterner, pour baiser les traces de ses pas. On recueillit après sa mort quelques-unes de ses pratiques les plus familières, qui montrent vraiment une âme toute remplie de Dieu ne cherchant qu'à verser de sa plénitude. Il était entre tous ses frères celui qui faisait le mieux aimer Dieu; pour faire régner Dieu dans les âmes rebelles ou indifférentes, il luttait contre Dieu même. Un jour à l'autel, il était demeuré près de trois heures, priant pour un pécheur, et répétant au Sauveur présent dans la sainte hostie : « Non, Seigneur, non, je ne partirai point, avant que vous ne l'ayez béni ». Quand il acheva le saint Sacrifice, le pécheur était là, présent et converti.

Sa cellule était un temple ; il y consacrait le premier tiers de chaque jour à la personne adorable du Père, le second à celle du

Fils, et le troisième au Saint-Esprit. Il voyait Dieu dans l'âme de tous ses frères, et ne passait jamais devant leurs chambres sans répéter dans un saint transport d'allégresse : « Vous tous qui servez le Seigneur, bénissez-le, *Ecce nunc benedicite Dominum, omnes servi Domini* » ! Mais entre les paroles et les pieuses pratiques du P. Suarez, celles que ses compagnons nous ont conservées en plus grand nombre et avec plus de complaisance, ont pour sujet son amour de l'humilité. Il ne trouve en lui que le néant, sur lequel Dieu seul se glorifie de pouvoir et de savoir faire éclater sa gloire, sa puissance et sa bonté. Il est le néant, auquel rien n'est dû par qui que ce soit, ni honneur, ni vie, ni subsistance, et qui ne peut être comparé, au milieu de la grâce et de l'immensité divine, qu'au vide dans le creux d'un globe d'or. Si Dieu se sert de lui pour le bien des âmes, il se trouve heureux d'être le fumier jeté dans les champs et dans les jardins, sur les blés et sur les semences des fleurs. Comme une âme très chère à Notre-Seigneur fondait en larmes, en apprenant la mort du P. Suarez, et qu'on lui demandait si elle avait le bonheur d'être sous la direction d'un si admirable serviteur de Dieu : « Je ne l'ai vu qu'une seule fois, répondit-elle, mais rien n'effacera de mon souvenir l'accent avec lequel il m'a priée de lui obtenir la connaissance et l'amour de son néant » !

Elogia defunct. Prov. Tolos. (Arch. Rom.). — Cordara, *Hist. Societ., part.* 6ª, *lib.* 12, *n.* 49, *p.* 111. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 7ª *maii*, *p.* 252. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 7ª *maii*, *p.* 175. — Patrignani, *Menolog.*, 7 *Maggio*, *p.* 42.

Le même jour de l'an 1758, mourut à la maison professe de Paris le P Guillaume Le Brun, âgé de quatre-vingt-cinq ans, dont il avait passé soixante-neuf dans la Compagnie. Quatre de ses frères avaient embrassé comme lui l'Institut de saint Ignace, et tous se sont signalés par leurs vertus et l'amour des devoirs de leur vocation. Le P. Guillaume peut être proposé comme un modèle dans l'art si difficile et si nécessaire de bien employer son temps. Professeur de littérature, de philosophie et de théologie pendant les premières années de sa vie religieuse, et plus tard préfet des études, Recteur, ouvrier apostolique à la maison professe de Paris, il était attentif jusqu'au scrupule à n'en pas dissiper une parcelle. Il ne s'empressait jamais, remarque le P. Castillon; mais en mettant à profit tous ses moments, « il venait à bout de faire tout et de bien faire tout ce qu'il faisait ». C'est dans les heures qu'on appelle perdues, « qu'il entreprit et acheva son excellent dictionnaire, qui a reçu du public un si favorable accueil, et qu'il corrigeait encore à l'âge de quatre-vingt-quatre ans ». Il était d'ailleurs « régulier, exact, doux, modeste, obéissant, respectueux pour les supérieurs, grand amateur de la pauvreté et de la vie commune, ennemi des distinctions ». — « Mais, continue le P. Castillon, c'est surtout pendant sa longue maladie, que la vertu du P. Le Brun a brillé du plus vif éclat. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu une patience plus admirable, une résignation plus parfaite aux volontés du Seigneur. Représentez-vous un homme étendu sur un lit, n'ayant la liberté ni de remuer, ni de se tourner d'aucun côté, obligé de supporter régulièrement tous les jours deux opérations très douloureuses, pendant près de cinq mois, non seulement sans qu'il lui soit jamais

échappé un mot de plainte ou de murmure, mais encore avec un air toujours égal, paisible et tranquille. Un crucifix, qu'il tenait à la main et sur lequel il avait constamment les yeux, était la source de cette force et de cette douce sérénité qui ne l'a jamais abandonné. Consolant ceux qui s'attristaient de ses douleurs : « Eh ! pourquoi s'en affliger, disait-il, c'est Dieu qui m'a envoyé cette croix; il est le maître ; il faut donc la recevoir avec soumission. Mais de plus, c'est un père plein de tendresse, il faut donc l'embrasser avec actions de grâces ».

« Comme je lui témoignais un jour ma suprise de le voir soutenir si longtemps et avec tant de courage un état si fâcheux : « Je n'aurais jamais cru le pouvoir, me répondit-il, mais ce qu'on ne peut pas faire par soi-même, on en demande à Dieu la force et il la donne » Il n'y avait qu'un saint qui pût souffrir et mourir de la sorte ; aussi tous ceux qui l'avaient connu l'invoquaient comme tel après sa mort.

Lettre circulaire du P. Castillon *sur la mort du P. Guillaume Le Brun « à la maison professe,* 18 *mai* 1758 » *(Arch dom.).*

VIII MAI

—

Le huitième jour de mai de l'an 1764, mourut saintement à fond de cale d'un vaiseau portugais, après vingt-deux mois de captivité, le P. Gabriel Boussel, de la Province de Toulouse, ancien Procureur des missions françaises de Chine, associé aux martyrs de Pombal, du collège de Macao. Il s'était consacré depuis trente ans au salut des Chinois, et ses infirmités l'avaient contraint de se retirer à Macao, lorsque dans la nuit du cinq juillet 1762, au mépris de la France et du droit des gens, l'exécuteur des haines de Pombal dans l'extrême Orient, le fit arrêter, et avec lui les Pères du Gad et de Neuvialle, des deux Provinces de Lyon et d'Aquitaine. Le premier nous a conservé le récit de leur déportation commune et de leurs souffrances. Pour le P. Boussel, écrit-il, c'était véritablement un arrêt de mort. Il l'accepta en parfait religieux, qui ne refusait pas la croix de son Maître. Lentement consumé par l'infection, la vermine, la faim et la soif, l'entassement dans un cachot sans air, enfin par les intempéries d'une atmosphère brûlante et pestilentielle, qui faillit consumer tous ses compagnons, cet homme de Dieu termina en paix sa sainte agonie, en face des rivages de l'Afrique Australe, s'estimant

bienheureux d'avoir pu du moins recevoir le corps du Sauveur avant d'expirer.

Carayon, *Documents inédits...* « *Les prisons du Marquis de Pombal* », *p.* 127 *et suiv.* (*note*).

Le même jour nous rappelle le souvenir de deux Pères de la Province de Toulouse, dont l'histoire n'a pas conservé les noms, mais dont les annales du collège de Rodez racontent la mort précieuse devant Dieu. Peu de temps auparavant, ils jouissaient encore d'une parfaite santé, lorsque l'un d'eux, éclairé d'une lumière surnaturelle, s'adressant à son compagnon : « Mon Père, lui dit-il, bientôt nous serons assis l'un et l'autre au divin banquet du Père céleste ». Et peu de jours après, tous deux, à la même heure, allaient recevoir la récompense d'une vie toute consacrée à l'amour et à la gloire de Dieu.

Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 8ª. *maii, p.* 254.

IX MAI

—

Le neuvième jour de mai de l'an 1631, mourut à l'âge de trente-sept ans, au collège d'Auxerre, le P. Adrien Chessoy, né en Picardie, célèbre dans les annales de la Compagnie par sa dévotion aux saints Anges. Lorsqu'il fut admis au noviciat de Rouen, son ange gardien, qui le favorisait déjà de sa présence, lui avait révélé les desseins de Dieu sur sa vocation. Son angélique simplicité, sa pureté de cœur, son humilité l'élevaient dès lors comme sans effort au-dessus des choses de la terre ; rien ne lui était plus facile et plus doux que d'avoir sa conversation dans le ciel. Des dix-sept années de sa vie religieuse, Adrien Chessoy en consacra la plus grande partie à l'éducation de la jeunesse ; et l'on peut bien dire qu'il en donna la totalité à l'apostolat du culte des saints Anges. Dans la sainte Écriture, l'histoire de l'Église, les œuvres des Saints Pères et la vie des Saints, il recueillait assidûment tout ce qui touchait à leur nature, à leur dignité, à leur puissance, à leur intervention auprès de Dieu et des hommes ; et il semblait, pour ainsi dire, ne pouvoir parler d'autre chose. On croyait, lisons-nous dans les lettres d'Auxerre, que pas un de ses plus petits écoliers n'eût voulu passer un seul jour sans réciter le petit office de l'Ange gardien.

Mais ce fut surtout à partir de son élévation au sacerdoce, que le P. Chessoy fut comblé des plus signalées faveurs des saints Anges. D'après la déposition irrécusable de son Instructeur du troisième an, chaque jour ce bienheureux Père des Anges, comme on l'appelait vulgairement, se voyait conduit à l'autel et assisté durant tout le saint Sacrifice par deux de ces esprits célestes. Souvent même, le voile transparent des saintes espèces lui laissait voir le divin Roi des Anges, et son visage enflammé offrait un spectacle ravissant. Plus d'une fois pourtant, ces délices du ciel et cette assistance merveilleuse ne garantirent pas le saint religieux contre la rage des démons; nous apprenons du même témoin, qu'ils le flagellèrent souvent et cruellement, mais sans ébranler jamais son courage. Huit jours avant de rendre son âme à Notre-Seigneur, averti par révélation du temps et du mode de sa mort : « Mon Père, dit-il à un de ses compagnons pour le consoler, par la divine volonté, je vais passer mes huit derniers jours dans le délire, mais vous pouvez être sans inquiétude, Dieu en soit béni ! je suis prêt ».

Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 9ª *maii, p.* 255. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 9ª *maii, p.* 177. — Patrignani, *Menolog.*, 9 *Magg., p.* 54.

Le même jour, l'an 1655, mourut à Caen, épuisé par les fatigues du saint ministère, le P. Gabriel Potier vaillant ouvrier qui ne pouvait consentir à se dépenser à demi pour le service de Dieu. A ce

dévouement sans bornes, il joignait au plus haut degré l'indifférence que saint Ignace demande de ses enfants. Malgré sa science théologique bien connue, une méprise, née de la ressemblance de deux noms, lui ayant fait assigner le degré de Coadjuteur Spirituel, il se garda bien de laisser échapper une occasion aussi chère à son amour pour l'humilité, jusqu'à ce que le P. Général, ayant reconnu l'erreur, lui fît prononcer peu de temps après sa profession solennelle, en présence des mêmes témoins.

Lettre circulaire du P. Leconte *sur la mort du P. Gabriel Potier, « à Caen, ce 9 mai* 1655 *(Arch. dom., collect.* Rybeyrète, *n°* 59.*)* — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 9ª *maii, p.* 255. — Drews., *Fasti Societ. Jesu,* 9ª *maii, p.* 177.

X MAI

—

* Le dixième jour de mai de l'an 1833, mourut à Laval, où sa mémoire, après plus d'un demi-siècle, est encore en vénération, le P. Nicolas-Joseph Coince, le plus illustre peut-être de cette troupe d'ouvriers apostoliques qui, après le rétablissement de la Compagnie de Jésus en France, furent envoyés à Laval, et dont plusieurs sont dignes d'être proposés comme modèles, à côté des enfants de saint Ignace les plus saints et les plus favorisés de Dieu. Né à Metz, le 11 septembre 1764, Nicolas Coince, après avoir étudié quelque temps la médecine, s'était engagé dans l'état ecclésiastique et avait exercé le saint ministère dans plusieurs diocèses de France et d'Allemagne. Mais à l'âge de plus de quarante ans, épris du désir d'une perfection plus haute, il alla frapper à la porte du noviciat de la Compagnie, à Dunabourg, et son temps d'épreuves terminé, il fut envoyé à Saint-Pétersbourg. Il ne resta que peu de mois dans cette ville, la Providence lui destinait un autre théâtre. Les catholiques de Riga, capitale de la Livonie, étaient réduits à l'état le plus lamentable ; privés de tous les droits civils, exclus de toutes les charges publiques par l'intolérance des luthériens, ils pouvaient à peine se réunir pour prier dans une église trop étroite et dénuée de tout

Sur leurs instances réitérées, que le mauvais vouloir de leurs ennemis réussit longtemps à intercepter, le gouvernement impérial, enfin éclairé, leur accorda quelques prêtres de la Compagnie, qui vinrent s'établir au milieu d'eux en 1804. Les progrès de restauration furent lents; l'arrivée du P. Coince leur imprima un nouvel essor.

Il est difficile de dire tout ce que cet homme de Dieu sut accomplir dans l'espace de quelques années, en faveur non seulement des catholiques, mais de tous les malheureux de Riga. En peu de temps, il retira du désordre plusieurs centaines de pécheresses, dont beaucoup revinrent sincèrement à Dieu ; il remit en honneur la fréquentation des sacrements de pénitence et d'eucharistie ; en une seule année, par le moyen des Exercices spirituels, il convertit plus de mille pécheurs et ramena au sein de l'Église une multitude d'hérétiques. Les écoles faisaient défaut: le P. Coince en établit sans autre ressource que son invincible confiance en Dieu, et il se fit aider dans cette œuvre, par des âmes généreuses du plus haut rang, comme la comtesse de Cossé-Brissac et d'autres, que la tempête révolutionnaire avait jetées sur ces terres lointaines.

Les malades n'excitèrent pas moins son zèle et sa sollicitude. Il institua en leur faveur une société de dames dites de la Miséricorde ; malgré des difficultés de toute nature, il fonda un hôpital, qu'il pourvut de tous les secours alors en usage, et enrichit même de perfectionnements nouveaux pour lesquels, après l'examen officiel de la faculté de médecine, il reçut un brevet d'invention du gouvernement de Saint-Pétersbourg. Il couronna tant de marques de son dévouement envers les pauvres catholiques de Riga, en les tirant de l'espèce de servitude dans laquelle ils gémissaient depuis plu-

sieurs siècles. Grâce à ses démarches infatigables et à la faveur dont il jouissait à la cour impériale, l'ostracisme qui pesait sur eux fut levé ; ils rentrèrent en possession de tous les droits de citoyens ; il leur fut permis d'acheter des propriétés, de posséder des charges. Aussi leur reconnaissance et leur vénération pour celui qu'ils appelaient justement leur bienfaiteur et leur père, étaient-elles sans bornes. On le vit bien quand parut l'ukase de 1820 qui chassait les Jésuites de toute l'étendue des terres de la Russie. « On ne peut se figurer, dit un témoin oculaire, la foule extraordinaire de peuple qui assaillit alors notre résidence. Les pauvres se prosternaient, se collaient au seuil de la porte du P. Coince, jetant les hauts cris ». Les exilés durent s'esquiver pendant les ténèbres de la nuit, pour éviter peut-être une émeute, et allèrent prendre la mer à un petit port éloigné de plusieurs milles ; mais près de deux cents personnes les y rejoignirent, et plusieurs les accompagnèrent en larmes jusqu'au vaisseau qui les emportait loin d'eux.

Le P. Coince, rentré en France, fut envoyé à Laval, où il porta la même ardeur de zèle apostolique. Dans la courte notice consacrée à sa mémoire, le P. Varin, son supérieur, le caractérise d'un mot en l'appelant « un ouvrier inconfusible ». Sa parole était simple et sans apprêt, mais vive, ardente, échauffée au vrai foyer de l'éloquence chrétienne, l'amour des âmes et l'amour de Jésus-Christ. Un témoin assure qu'il ne s'adressait jamais au peuple sans opérer quelque grande conversion. C'est au tribunal de la pénitence qu'il recueillait les fruits préparés dans la chaire. Plus d'une fois, Dieu lui accorda la faveur de lire dans les consciences : tel pécheur qui était venu se jeter à ses pieds avec l'intention de cacher des fautes plus graves ou plus humiliantes, demeurait tout confus

d'entendre le serviteur de Dieu lui dévoiler ses misères et ses faiblesses. Au reste, la grâce des miracles lui était presque familière, et des témoignages contemporains dignes de foi en citent plusieurs très extraordinaires, sans en excepter même la résurrection des morts. Le P. Coince était surtout un saint, homme de prière et d'abnégation. Un court sommeil, qu'il prenait tout habillé sur une planche, un seul repas par jour, suffisaient à réparer ses forces ; et jusque dans la vieillesse, il ne consentit jamais à rien diminuer de la rigueur de ses austérités. A la première nouvelle qu'il était en danger de mort, toute la ville, pour ainsi dire, se mit en prière afin d'obtenir la guérison de l'homme de Dieu ; les membres de la Congrégation se disputèrent l'honneur de le veiller jour et nuit ; mais l'heure du repos était venue pour l'infatigable ouvrier ; il s'endormit doucement et presque sans agonie dans le baiser du Seigneur, laissant une mémoire en bénédiction.

Letre du P. Varin *pour annoncer la mort du P. Coince, Laval,* 11 *mai* 1833 *(Arch. dom.). — Summarium vitæ P. Josephi Coince (Arch. dom). Notes recueillies par le* P. Jacques Perron *en* 1858. — P. Zacharie Ledergew, *Notes historiques sur l'établissement des Jésuites à Riga et leur expulsion de cette ville. . . Cf.* Carayon, *Documents inédits. . , Document T, Missions des Jésuites en Russie, p.* 185 *et suiv.* — Don Louis Paquelin, *Vie et souvenirs de Madame de Cossé-Brissac, Paris,* 1876, 1ere *part., ch.* 4, *p.* 33; *ch.* 5, *p.* 43; *ch.* 12, *p.* 139; *ch.* 20, 21 *et* 22, *p.* 232 *et suiv.* — Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie , t.* 6, *ch.* 1, *p.* 34 *et suiv.*

Le même jour de l'an 1652, mourut sous la hache des Iroquois, près des rives du Saint-Maurice, après dix-huit ans d'apostolat parmi les Algonquins et les Montagnais, le P. Jacques Buteux, « d'une complexion fort délicate, mais ne pouvant jamais rassasier les grands désirs qu'il avait de souffrir », dit la relation de son martyre par le P. Paul Ragueneau. L'amour de la croix était en effet l'un des traits distinctifs du P. Buteux, parmi tant d'hommes héroïques. Loin de ressentir la plus légère émotion de trouble ou d'effroi, lorsqu'on parlait des plus affreux tourments infligés par les Iroquois à leurs victimes : « Ces cruautés sont grandes, répondait-il ; mais les actes d'amour de Dieu ne sont-ils pas plus purs, au milieu des flammes » ? Jamais la vue d'aucun danger ne le fit pâlir ou ne l'arrêta, quand il était question de Dieu ou d'une âme. Lui-même nous a tracé le tableau de ses courses apostoliques, parfois au milieu des neiges et glaces fondantes, où il enfonçait à chaque pas, « sans dételer, dit-il, sinon peut-être un petit quart d'heure » en douze heures, et où « la chair succomberait », si l'esprit ne goûtait la force de Dieu. Mais rappelant une de ces journées, au terme de laquelle il avait baptisé la petite fille mourante d'un pauvre sauvage : « Ce sont là, dit-il (chose étrange), non des jours de peine, mais de douceur, où le corps semble mettre en oubli toutes ses faiblesses ». Et à propos d'un autre petit ange, il exprima sa sainte allégresse par cette parole : C'est là « un bien dont on jouira dans l'étendue de tous les siècles. Pouvait-on payer trop cher un pareil honheur » ? En dernier lieu, il venait d'évangéliser les Poissons-Blancs, « les enfants de son cœur », comme les appelle le P. Ragueneau, et « dans l'âme desquels il avait

imprimé des sentiments de dévotion si puissants et si efficaces, qu'il semblait que ces bonnes gens ne fussent nés que pour le ciel, que l'innocence fût leur partage, et que le péché fût banni de tout leur pays, depuis que la croix du Sauveur du monde y était plantée ».

Du reste, sa vie de prière, toute plongée en Dieu et ne respirant que la croix, lui avait obtenu un don fort extraordinaire d'inspirer toute sa tendresse de dévotion à ses néophytes. Il en était surpris et ravi lui-même, et ne se lassait pas de répéter dans les relations de ses travaux : « Oh ! que le Saint-Esprit est donc un grand maître » ! Quand il partit pour ne plus revenir, en adressant par lettre ses derniers adieux à son supérieur : « Mon Père, lui dit-il, que le ciel soit le terme de notre voyage ! *Reposita est hæc spes in sinu meo.* Notre équipage est faible. Les provisions de cette petite troupe sont entre les mains de celui qui nourrit les oiseaux du ciel. Je pars accompagné de mes misères. Mais le cœur me dit que le temps de mon bonheur approche. *Dominus est* » ! Ce bonheur, c'était le martyre. Le lendemain de l'Ascension, quelques Iroquois en embuscade le perçaient de deux balles, au bras droit et à la poitrine, et l'achevaient à coups de hache, tandis qu'il invoquait le nom de Jésus. Il était né à Abbeville ; il avait cinquante-deux ans, et en avait passé trente-deux dans la Compagnie.

Elogia defunct. Provinc. Franc. (Arch. Rom.). — *Relations de la Nouvelle-France, édit. Québec,* 1858, *ann.* 1634 *à* 1652; *récit de sa mort, ann.* 1652, *p.* 1 *et* 2. *Le P. Martin a inséré ce récit dans « Les Jésuites martyrs du Canada », p.* 233 *à* 236. — Creuxius, *Hist. Canadensis, lib.* 5, *p.* 364, 365;

lib. 8, *p.* 619, *seqq.* — Patrignani, *Menologio*, 10 *magg.*, *p.* 57. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 10° *maii*, *p.* 257. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 10° *maii*, *p.* 179. — *Lettres de la* B. Marie de l'Incarnation, *p.* 462. — Ferland, *Hist. du Canada*, *t.* 1, *l.* 3, *ch.* 9, *p.* 403.

XI MAI

—

Le onzième jour de mai, mourut saintement à Paris, l'an 1718, après soixante-quatre ans de vie religieuse, le P. Jacques Le Picart, deux fois Recteur du collège Louis-le-Grand, et Provincial de Paris, que l'on appelait encore à quatre-vingt-quatre ans « la règle vivante ». Il s'était trouvé, dit un de ses successeurs, le P. Labbe, dans des conjonctures très délicates, où il avait tout sacrifié au bien et à l'honneur de la Compagnie : toujours droit, sincère, ayant en horreur les intrigues et les artifices du monde, ne se préoccupant que de plaire à Dieu, persuadé qu'on ne va jamais mieux à ses fins que quand on prend pour guide la vérité, et qu'on ne trouve Dieu que quand on le cherche avec simplicité. Cette droiture toute surnaturelle inspirait à ses inférieurs et même aux étrangers autant d'affection que de respect. Aussi donnait-il de nouveau à la Compagnie les plus brillantes espérances, lorsque, près de vingt ans avant sa sainte mort, il devint à peu près complètement aveugle ; et le P. Thyrse Gonzalez dut lui accorder, bien à regret, de déposer sa charge de Provincial.

Redevenu simple religieux, Jacques Le Picart n'en parut que plus grand et plus vénérable, tant il témoigna d'humble et douce

joie de revivre sous le joug béni de l'obéissance. Il ne travailla pas avec moins de zèle qu'auparavant à soutenir, autant qu'il en eut la force, les intérêts de Dieu en toute rencontre. Jamais les sollicitudes du gouvernement n'avaient altéré en lui l'esprit intérieur. Mais quand il se trouva privé de la vue, il ne s'occupa plus pour ainsi dire que de la prière. Bien loin de se plaindre ou de s'attrister de l'état affligeant où il était réduit, il bénissait Dieu de lui éclairer de plus en plus, disait-il, les yeux de l'esprit, pour la contemplation des choses divines, à proportion que les yeux de son corps s'obscurcissaient pour tous les objets terrestres. L'on était profondément touché de l'entendre souvent, lorsqu'il se croyait seul, exhaler son cœur en actes d'amour et de filiale reconnaissance, ou de le voir presque tout le jour, dans la posture la plus humble, devant le tabernacle. Jusqu'à sa dernière maladie, non content de ne vouloir aucune dispense à un seul exercice de la vie commune, il pratiquait encore « les plus grandes austérités », lisons-nous dans la relation de sa mort : voulant « mourir comme il avait vécu, attaché à la croix de Jésus-Christ ».

De si saints désirs furent couronnés par un lent martyre de trois mois. Ce fut d'abord une plaie à la jambe, où se mit bientôt la gangrène, qui envahit peu à peu le reste du corps, et dont il était brûlé comme à petit feu : tourment bien capable de déconcerter une âme moins ferme. Mais son amour pour Dieu « le lui rendait aimable. Il savait pour qui il souffrait. Il était content et nous consolait ». Le corps de Jésus crucifié, qu'il recevait chaque matin, était jour et nuit sa joie aussi bien que sa force. Quelques accès de délire, qu'il eut par intervalles avant d'expirer, montrèrent mieux encore qu'il ne lui restait point d'autre pensée,

ni d'autre désir ; car oubliant alors que depuis à peine quelques heures on lui avait apporté le pain de vie, il suppliait ses frères d'aller le lui chercher encore, pour apaiser les ardeurs de la faim divine qui le consumait.

Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — *Lettre circulaire du* P. Labbe *sur la mort du P. Jacques Le Picart, « au collège de Paris, onzième mai* 1718 » *(Arch. dom.).*

XII MAI

Le douzième jour de mai de l'an 1646, mourut saintement près de Québec, dans la résidence de Sillery, le P. Ennemond Masse, un des fondateurs de la mission du Canada. A peine élevé au sacerdoce, sa vertu l'avait fait choisir pour accompagner à la cour le P. Pierre Coton, confesseur et prédicateur de Henri IV. Mais bientôt, suivant la remarque du P. Jérôme Lallemant, son zèle lui fit préférer à l'air des palais les grandes forêts des sauvages, où il espérait trouver à souffrir et à travailler selon l'étendue de ses désirs ; car même avant ses premiers vœux, il avait recouru à l'intervention miraculeuse de Notre-Dame, pour obtenir des humiliations et des croix, comme un gage de sa tendresse : son espoir ne fut point trompé. il partit pour la Nouvelle-France dès 1611, avec le P. Pierre Biard. « Il n'est pas croyable, lisons-nous dans la relation de sa mort, combien ces deux pauvres Pères souffrirent. Le gland fut quelques mois leur nourriture. Ceux qui les devaient protéger les couvraient d'outrages ». Puis au bout de deux ans, devenus la proie d'un pirate anglais hérétique, ils se voyaient contraints de repasser en France, « en l'équipage de deux pauvres

gueux tout délabrés ». C'en était toutefois assez pour le P. Masse d'avoir vu et goûté « le pays de la croix ».

Aussi dès lors et durant près de onze années, selon l'expression de son supérieur, confident intime de tous ses secrets, tandis que son corps était dans l'ancienne France, son cœur était en la nouvelle; et « pour la revoir », voici le plan de vie qu'il se traça. « Si Jacob, disait-il, a servi quatorze ans pour Rachel, à combien plus forte raison dois-je servir pour mon cher Canada, embelli d'une si grande variété de croix très aimables »! Et comme les délices d'un si grand bien ne peuvent s'obtenir que par des dispositions conformes à la croix, il s'engagea à ne plus jamais donner à son goût les délices de la nature; à ne jamais coucher que sur la dure, ayant toutefois un lit dans sa chambre, pour n'être connu « que des yeux auxquels on ne se peut cacher »; à ne jamais offrir le saint sacrifice que revêtu de la haire, en souvenir des douleurs de son Maître; à se flageller chaque jour et à jeûner au moins trois fois par semaine. « Voilà, dit encore le P. Lallemant, la monnaie dont il rachetait les croix du Canada ». Reparti en 1625, il les y retrouva en abondance. Dieu permit néanmoins qu'il en fût chassé de nouveau; et c'est alors que « se tenant comme un banni dans son pays natal », il fit à Dieu « un vœu tout solennel » de n'épargner aucun effort, « pour mourir en la croix de la Nouvelle-France ». Il rentra en 1633, pour n'en plus sortir, « dans son pays de bénédiction », et durant encore plus de douze années, il y fit éclater sa sainte joie de s'immoler pour son bon Maître et ses chers sauvages. Il est à regretter qu'on ait laissé perdre après sa mort le recueil des grâces signalées qu'il avait reçues du Sauveur et de sa divine Mère, surtout au saint sacrifice

de la messe, qu'il célébrait avec tant de ferveur, et dont fait mention expresse l'un de ses biographes, le P. François-Joseph Bressani.

Relations de la Nouvelle-France, édit. Québec, 1858, *ann.* 1611, 1633, 1635-1637, 1642, 1643, 1646. — Carayon, *Documents inédits. Première mission des Jésuites au Canada, p.* 39. *Lettre du* P. Ennemond Masse *au P. Aquaviva, Général de la Compagnie.* — Creuxius, *Hist. Canadensis. ib.* 6, *p.* 445. — Patrignani, *Menol.*, 12 *magg.*, *p.* 86. — Cassani, *Varones ilustres, t.* 1, *p.* 552 *et suiv.*, 618 *et suiv.* — Prat, *La Compagnie de Jésus en France du temps du P. Coton, t.* 3, *p.* 502-510, 512; *t.* 4, *p.* 548 *et suiv.* — *Lettres de la Vénér. Mère* Marie de l'Incarnation, *p.* 411, 413. — Ferland, *Histoire du Canada, t.* 1, *l.* 3, *ch.* 4, *p.* 340.

Le même jour, l'an 1631, mourut en Lorraine, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, le F. Coadjuteur Mathias Le Coussy, pauvre tisseur de laine dans sa jeunesse, et dont la vocation à la vie religieuse semble rappeler celle de son saint patron à l'apostolat. Aussi nos annales lui appliquent-elles ces mots de saint Luc au Livre des Actes : *Cecidit sors super Mathiam*, *le sort tomba sur Mathias.* Il s'était mis en route pour Verdun avec un jeune candidat de la Compagnie qui se rendait au noviciat. Mais celui-ci, peu ferme dans ses desseins de renoncer à tout pour suivre Jésus-Christ, regarda bientôt en arrière, et, sous un prétexte frivole, laissa Mathias franchir seul les portes de la ville, en le priant de vouloir bien remettre à sa destination une lettre adressée au Maître des novices de Verdun. Or cette lettre ne contenait autre

chose que l'éloge et la recommandation de celui qui la présenterait, comme très digne d'être reçu en qualité de Frère Coadjuteur. Ravi au premier abord de la charité avec laquelle il était accueilli, puis interrogé selon l'usage s'il voulait vivre et travailler au service de Dieu et de la Compagnie dans les emplois domestiques les plus humbles : « Oui, bien volontiers », répondit-il, sans même soupçonner encore la grâce qui lui était faite. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs mois qu'il s'aperçut avec ravissement de son bonheur d'être, sans le savoir, non pas un serviteur, mais un vrai novice de la Compagnie. Dieu, qui se complaisait dans une âme si simple, ne tarda pas à l'élever à un degré très rare d'oraison, et lui communiqua un don fort extraordinaire de parler des choses divines à ceux qui ne connaissaient pas plus que lui les lettres humaines ; et de savants docteurs avouaient n'avoir pas tiré moins de fruit des conversations de cet humble Frère. On en peut voir de curieux exemples dans l'histoire de l'université de Pont-à-Mousson par le P. Abram.

Quand le P. Jean Fourier, Recteur de l'université, eut résolu, selon la règle, d'aller faire le catéchisme aux petits enfants des campagnes environnantes, il prit pour compagnon le F. Mathias Le Coussy, et l'avertit de tenir prêt ce qui leur serait nécessaire pour déjeûner de bonne heure avant de partir. « Mon Père, lui dit humblement et ingénument le F. Mathias, dont la pensée était si étrangère aux choses terrestres, est-ce que les Apôtres déjeûnaient aussi le matin avant d'aller annoncer l'Évangile » ? — « Vous avez raison », reprit Jean Fourier, sachant bien discerner l'esprit qui inspirait la parole du saint Frère ; et durant une année, ils parcoururent ainsi à jeun et à pied, chaque dimanche, trois ou quatre bourga-

des, où Jean Fourier faisait le catéchisme : et non contents de rentrer le soir au collège sans avoir rien accepté nulle part, souvent, quand ils rencontraient sur leur route quelque taillis épais et peu fréquenté, ils y prenaient tous deux une rude et longue discipline, pour le salut de ceux vers qui Notre-Seigneur les envoyait. Le saint Frère eût été au comble de ses vœux s'il avait pu obtenir de ses supérieurs la grâce de partir pour le Japon. Car là du moins, on pourrait mourir brûlé ou crucifié pour l'amour de Dieu, comme les lettres de l'Orient venaient d'en apporter l'heureuse nouvelle. Mais il avait alors quatre-vingts ans, et il dut se contenter d'être martyr de désir et de pénitence. Dieu voulut qu'après sa mort on sût combien l'âme de Mathias avait été précieuse devant lui. Le P. Thouvenin Garaudel, religieux de haute vertu, crut devoir déclarer, pour l'honneur de l'humble et fervent Coadjuteur, qu'il lui était apparu rayonnant de gloire, en possession de la joie des Saints.

Elogia defunct. Provinc. Campan. (*Arch. Rom.*). — *Histor. Prov. Campan., Ann.* 1631 (*Archiv. Rom.*). — Abram, *l'Université de Pont-à-Mousson, édit. du* P. Carayon, *l.* 3, *p.* 203 *et suiv.* — Nadasi, *ann. dier. memor.*, 12ª *maii*, *p.* 263. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 12ª *maii*, *p.* 181-182.

XIII MAI

—

Le treizième jour de mai de l'an 1704, mourut dans la maison professe de Paris le P. Louis Bourdaloue, âgé de soixante-douze ans, dont il avait passé cinquante-six dans la Compagnie. Ce grand homme, une des gloires les plus éclatantes et les plus pures de la Compagnie, a porté devant les princes et les peuples la parole de Dieu, avec tant de noblesse, de lumière et de force, que les plus grands ennemis de la religion n'ont jamais osé l'attaquer, ni même pu contenir et cacher l'admiration qu'il leur inspirait. Il serait superflu de reproduire ici le magnifique ensemble des témoignages que lui ont rendus ses contemporains et la postérité depuis près de deux cents ans. Notre génération a entendu les juges littéraires les plus estimés lui reconnaître sur son siècle une autorité de parole que « nul n'a surpassée, dit l'un d'eux, pas même Bossuet ».

Digne fils de saint Ignace, cet admirable orateur était en même temps un saint religieux, et la prière était, avec l'étude, la plus féconde source de son éloquence. Son apostolat dans les prisons, dans les hôpitaux, dans les villages, surtout au lit des mourants, qui le demandaient en foule, et près d'un pauvre paysan aussi vo-

lontiers que près d'un Luxembourg ou d'un Condé, montrait assez qu'il ne cherchait que des âmes à gagner à Dieu. Dès l'âge de quinze ans, il s'était enfui pour suivre sa vocation. Ramené dans la maison paternelle, il avait montré durant trois mois entiers tant d'énergie et de foi, que son père consentit enfin à le laisser s'éloigner, ajoutant que son plus vif regret était de ne pouvoir l'accompagner au noviciat. C'est dans les notices consacrées à sa mémoire, qu'il faut lire les détails de ses études, de son union à Dieu, de son zèle et de sa pénitence ; et toutefois, après une carrière si belle et si remplie, le P. Bourdaloue demandait humblement à se préparer dans la retraite, par une vie plus régulière et plus sainte, à mourir en religieux. « Je sens, écrivait-il au Général de la Compagnie, en sollicitant cette grâce, je sens que mon corps s'affaiblit et tend vers sa fin ; j'ai achevé ma course ; et plût à Dieu que je pusse ajouter : J'ai été fidèle » ! Mais la volonté du Seigneur était qu'il mourût pour ainsi dire les armes à la main. Peu de jours avant de rendre le dernier soupir, il annonçait encore la parole de Dieu, et quoique ressentant déjà les premières atteintes de la mort, il passait de longues heures au saint tribunal de la pénitence. Enfin le jour de la Pentecôte, après être monté une dernière fois à l'autel, ne pouvant plus résister à la violence du mal : « Il faut maintenant, dit-il, que je fasse ce que j'ai tant de fois prêché et conseillé aux autres ». Et après avoir offert sa vie en sacrifice à la Majesté divine, unissant sa mort à la mort de Jésus-Christ sur la croix, il alla recevoir la récompense du bon et fidèle serviteur qui n'a rien laissé perdre des talents que Dieu lui avait confiés.

Elogia defunct. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Martineau, *Lettre sur la vie du P. Bourdaloue, Cf. Mémoires de Trévoux, Août* 1704. — Bretonneau, *Œuvres de Bourdaloue,* 1ere *édit.,* 1707. — Lauras, *Bourdaloue, sa vie et ses œuvres, Paris* 1881. — *Notices sur Bourdaloue. Cf.* Carayon, *Bibliograph. histor., n°* 1650. — Mme de Pringy, *Vie du P. Bourdaloue.* — *Biographie univers., t.* 5, *p.* 357. — *Nouvelle Biog. génér., t.* 7, *p.* 518. — Feller, *Dict, historiq., t.* 1 , *p.* 585. — de Backer, *Biblioth. des écriv..,* 1ere *édit. , t.* 2, *p.* 78 *et suiv.* — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi, t.* 9, *p.* 219. — Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie, t.* 4, *ch.* 1, *p.* 64 ; *ch.* 4, *p.* 257 ; *ch.* 5, *p.* 310 *et suiv.* — Louis Veuillot, *Molière et Bourdaloue.*

XIV MAI

—

Le quatorzième jour de mai de l'an 1636, mourut à Toulouse, à l'âge de soixante-et-un ans, le P. Jean Arnoux, né en Auvergne, insigne défenseur de la foi catholique contre l'hérésie dès le règne de Henri IV, digne successeur du Père Coton dans le double emploi de confesseur et de prédicateur de Louis XIII, religieux d'une ferme et sainte liberté avec son royal pénitent, pour tout ce qui touchait à l'honneur et à la loi de Dieu. Le cardinal Ubaldini, de retour à Rome après sa nonciature de France, affirmait que nul homme, dans tout le royaume, n'avait plus de droits que le P. Arnoux à la reconnaissance de l'Église, tant il lui avait rendu de services, surtout dans le Dauphiné, dans le Languedoc, et à Paris. L'histoire a gardé en particulier le souvenir de son triomphe sur les quatre ministres de Charenton, de sa généreuse intervention pour réconcilier le roi et sa mère, de sa fermeté dans sa disgrâce, de son zèle à préparer au dernier supplice le jeune Henri de Montmorency, dont la mort fut celle d'un saint, et à sanctifier les douleurs et le dénuement de sa veuve, en butte à la redoutable colère de Richelieu. La condition qu'il avait mise en entrant au Louvre, que si jamais il était question de l'élever à une dignité ecclésiasti-

que, il partirait sans prendre congé du roi, montrait assez la trempe de son caractère ; aussi la cour de France tout entière professait la plus haute estime pour sa vertu. Cette estime ne fit que s'accroître, quand le connétable de Luynes, sentant qu'il ne pouvait compter sur la complicité de sa parole ou de son silence, l'éloigna brusquement au bout de cinq ans, sans parvenir toutefois à lui enlever le respect et la confiance du roi.

Le P. Arnoux profita de sa liberté pour reprendre, avec une ardeur nouvelle, ses luttes contre l'hérésie. Les évêques de France le demandaient à l'envi au P. Général, qui s'était réservé de disposer lui-même d'un si grand homme ; il ne lui donna enfin un peu de repos, qu'en lui confiant le gouvernement, d'abord de la maison professe, puis de la Province entière de Toulouse. Ce fut en rendant ce dernier service à la Compagnie, que cet homme de Dieu vit approcher la fin et le couronnement de ses travaux. Mais en dépit des fables semées sur son compte après sa mort, pour livrer sa prétendue folie à la dérision, il parut alors plus grand que jamais, à tel point que les scènes de sa dernière maladie furent envoyées à Rome, sous ce titre : « *L'heureux trépas du R. P. Jean Arnoux* ». Dès les premiers symptômes de sa mort prochaine, voulant poursuivre jusqu'au bout l'œuvre que Dieu lui avait confiée, il convoqua près de son lit, durant les jours de la semaine sainte, les jeunes religieux qui étudiaient les belles-lettres, puis ceux qui suivaient les cours de philosophie, pour leur adresser, sur l'amour et l'imitation de Jésus souffrant et mourant, deux exhortations en latin, « qui furent, dit le narrateur, les dernières harangues de cette bouche d'or ». Puis quand on lui apporta le saint viatique, après avoir témoigné à Dieu sa reconnaissance de l'inestima-

ble faveur de sa vocation, s'adressant à tous ceux qui l'environnaient : « Mes Pères et mes Frères, leur dit-il, voilà plus de quarante années qu'il plut à Notre-Seigneur de m'appeler à son service en cette sainte Compagnie de Jésus ; c'est la grâce des grâces. Nous ne saurions assez priser ce bienfait ; car une des plus grandes choses que j'ai reconnues en l'Église de Dieu, c'est l'esprit de la Compagnie ». Et quand il renouvela pour la dernière fois sa profession, en présence de son Sauveur : « Oh ! si j'eusse vécu, ajouta-t-il, selon l'esprit de cette Compagnie, combien n'eussè-je pas accumulé de saintes œuvres et rendu de grands services à Dieu » !

Sentant que sa fin était proche, il remit ses pouvoirs au P. de Mauléon, et ne fit plus dès lors que s'entretenir tour à tour avec les Personnes divines, la Reine du ciel, les anges et les saints, et particulièrement avec saint Ignace et saint François-Xavier ; protestant de sa foi à tous les mystères, de son espérance, de sa soumission, dans des colloques où l'humilité, l'adoration, la prière et l'action de grâces, offraient un ensemble vraiment incomparable. Visité alors par deux Pères, qui revenaient des missions du Bas-Languedoc, il se contenta de leur dire : « *Quærite Dominum et confirmamini ; quærite faciem ejus semper, semper, semper* ». Enfin le lundi de la Pentecôte, pendant qu'on récitait près de lui la prose du Saint-Esprit, il fit trois fois le signe de la croix à ces mots : *Da salutis exitum, da perenne gaudium*, et répéta encore fort distinctement : *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti* ; ce furent ses dernières paroles et son dernier signe de connaissance, avant d'entrer en agonie et de remettre paisiblement sa sainte âme à Dieu.

Litteræ annuæ Provinc. Tolos., ann. 1636 *(Arch. Rom.).* — « *De l'heureux trespas du R. P. Jean Arnoux, Provincial de la Compagnie de Jésus en la Province de Tolose* » *(Archiv. Rom.).* — Cordara, *Histor. Societ., part.* 6, *lib.* 6, *n.* 93 *seqq., p.* 305; *lib.* 11, *n.* 122, *p.* 41; *lib.* 16, *n.* 253 *seqq., p.* 515. — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jes., p.* 405. — de Backer, *Biblioth. des écriv. ..,* 1ere *édit., t.* 1, *p.* 25. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 14a *maii, p.* 266. — Drews, *Fasti Societ. Jes.*, 14a *maii, p.* 184. — Biner, *Apparatus eruditionis . . , t.* 8, *p.* 556. — Bonnefoy, *Histor. hæresis in Gallia ortæ. . , t.* 2, *p.* 113. — Prat, *La Compagnie de Jésus en France du temps du P. Coton, t.* 3, *p.* 749 *et suiv.; t.* 4, *p.* 41 *et suiv.; p.* 79, 148 *et suiv.; p.* 208 *et suiv.; p.* 276 *et suiv.; p.* 302 *et suiv.; p.* 437 *et suiv.* — Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie de Jésus, t.* 3, *ch.* 6, *p.* 335 *et suiv.; ch.* 7, *p.* 351. — Grégoire, *Histoire des confesseurs des rois, p.* 331-336. — Gramond, *Histor. prostratæ a Ludov.* XIII *Sectarior. in Gallia rebellionis, Tolos.* 1623, *p.* 136, 471, 476.

Le même jour, moururent les Pères Claude Donguy à Toulouse en 1697, et Nicolas Nau en 1670 à Rouen. Ils donnèrent l'un et l'autre des exemples insignes de l'amour des souffrances et de la croix: le P. Nau, dans les longues et cruelles maladies qui l'éprouvèrent comme l'or dans la fournaise durant une grande partie de sa vie, et lui ouvrirent enfin les portes du ciel la veille même de l'Ascension, comme il l'avait instamment demandé pour célébrer avec les anges et les saints le triomphe du Sauveur; le P. Donguy, en portant assidûment sur sa chair la mortification et les douleurs de Jésus crucifié, dont on ne put voir sans étonnement et sans larmes les traces profondes et sanglantes sur son corps, lorsqu'il eut rendu le dernier soupir.

P. Nau. — *Elogia defunctor. Provinc. Franc.* (*Archiv Rom.*). — Rybeyrette. *Scriptor. Prov. Franc., p.* 210. —

P. Donguy. — *Elogia defunct. Provinc. Tolos.* (*Archiv. Rom.*).

Le même jour encore, l'an 1650, mourut le F. Joseph de Ruffec, Scholastique, âgé seulement de vingt-trois ans. Avant même d'entrer dans la Compagnie, il prenait à tâche d'imiter tout à la fois l'innocence et la pénitence de saint Louis de Gonzague. Les disciplines et les chaînes de fer avaient été comme les jeux de son enfance : et dans la Compagnie, il se serait livré à de pieuses mais excessives rigueurs, s'il n'eût été retenu par l'obéissance, comme son angélique patron. Un amour filial pour Notre-Seigneur, la très sainte Vierge et saint Ignace, était comme l'âme de toute sa vie religieuse : et il mérita par sa ferveur de connaître et d'annoncer d'avance le jour de son bienheureux trépas.

Elogia defunct. Provinc. Franc. (*Archiv. Rom.*). — *Litteræ annuæ Societ. Jes., ann.* 1650, *p.* 190.

XV MAI

—

*Le quinzième jour de mai de l'an 1737, au noviciat de Toulouse et entre les bras du Vénérable P. Cayron, comme il l'avait désiré, mourut saintement le P. Pierre Lassudrye, l'apôtre du Périgord et du Quercy. Avant de se donner à Dieu dans la vie religieuse, Pierre Lassudrye, entraîné par son amour de la pénitence et de la prière, avait longtemps hésité entre la Compagnie et un Ordre contemplatif; la seule pensée de l'abandon de tant d'âmes qui périssent faute de secours, l'attira sous l'étendard de saint Ignace. Dès lors, il n'eut plus en vue que le salut et la perfection du prochain, l'étude et sa sanctification propre ; il ordonna tout à cette fin apostolique. Avant d'entrer dans la carrière, il fit un long séjour en Bretagne, « pour voir par lui-même, dit le P. Cayron, la méthode qu'on y garde dans ces maisons de retraite qui sont si fameuses dans toute la France ».

Ainsi préparé, le P. Lassudrye se mit à l'œuvre, suivant le plan particulier qu'il s'était formé à lui-même. Si nous n'avions le témoignage exprès du vénérable P. Cayron et d'autres documents contemporains et authentiques, nous pourrions hésiter à ajouter foi à ce qu'on raconte des travaux de cet infatigable ouvrier et des fruits « prodigieux » recueillis par son zèle. Jamais on ne vit mieux éclater la vertu des Exercices et la puissance

d'un apôtre animé de l'esprit de Dieu. Chacune des missions données par le P. Lassudrye, était une véritable retraite de huit à dix jours, pendant lesquels le silence était imposé à des paroisses entières, et où les instructions, les conférences retenaient les fidèles dix et douze heures par jour à l'église, sans qu'il fût permis à qui que ce soit, pas même aux plus hauts personnages, de s'absenter une seule fois, sous peine d'être ensuite inexorablement exclu. « Or, affirme le P. Cayron, je ne crains pas d'exagérer en disant qu'il a donné la retraite à cent mille âmes et bien davantage, dont pas une, durant huit jours entiers, ne manqua jamais à un seul de ces longs exercices » ; et il ajoute avec admiration : « Plusieurs ouvriers de ce caractère ne feraient-ils pas changer de face à tout l'univers » ?

On a peine à comprendre comment un homme pouvait suffire à tant de fatigues. L'année entière n'était qu'une suite ininterrompue de retraites, sans un seul jour d'intervalle de l'une à l'autre. « Je ne sais, dit encore le P. Cayron, si dans les saints on vit en ce genre quelque chose de plus héroïque ». Plusieurs fois cependant la nature fléchit sous ce poids excessif, et la maladie conduisit le missionnaire jusqu'aux portes du tombeau : mais dès qu'il était relevé, « il courait à ses chères retraites ». Enfin les supérieurs l'obligèrent à prendre un peu de repos, et lui confièrent le gouvernement du collège d'Aurillac ; mais même alors, il obtint plus d'une fois, à force d'instances, « de retourner là où l'appelait son cœur », et de s'abandonner aux derniers élans « de ce zèle si constant, écrit son biographe, si généreux, si ferme, si fécond, et d'une si abondante moisson, et dont enfin on voit peu d'exemples ».

Quand la Congrégation provinciale se tint à Toulouse au mois de mai 1737, le P. Lassudrye y prit part en qualité de Recteur. Mais il eut à peine le temps d'assister à quelques séances, bientôt il se sentit frappé à mort. Le P. Cayron, juste appréciateur de sa vertu, réclama la faveur de l'emmener à la maison du noviciat ; nulle invitation ne pouvait être plus agréable au malade ; mais toujours intrépide, il refusa la chaise qu'on lui offrait et s'y rendit à pied ; dès le lendemain, il reçut le saint viatique. Les plus belles vertus brillèrent alors en lui. Sa confiance en celui dont il n'avait cherché que la plus grande gloire, était sans bornes : « Oui, disait-il, je mets en Dieu toute ma confiance ; quand tout paraîtrait désespéré, j'espérerais toujours ». A cette confiance, il joignait un amour digne d'un saint François-Xavier : « J'aime mon Dieu, s'écriait-il deux jours avant sa mort, d'un amour de préférence, d'un amour de complaisance, d'un amour de bienveillance, par dessus toutes choses ». C'est dans ces sentiments qu'il expira ; il était dans la soixante-huitième année de son âge et la quarante-quatrième depuis son entrée dans la Compagnie. « Je ne doute point, dit son biographe, que s'il fût mort au milieu des pays qu'il avait évangélisés, il n'eût attiré le concours du peuple à son tombeau, comme au tombeau d'un apôtre et d'un saint ».

Lettre circulaire du P. Cayron *pour annoncer la mort du* P. Pierre Lassudrye, *Toulouse*, 16 *mai* 1737 *(Arch. dom., copie)*. — Cabrol, *Annales de Villefranche, t.* 2, *p.* 675 *et suiv.*

L'extrait suivant des annales de Villefranche de Rouergue donnera une idée des missions ou retraites du P. Lassudrye. « Cette année 1718, raconte l'annaliste, on fit en la présente ville, dans la chapelle de saint Jérôme de MM. les pénitents bleus, une retraite spirituelle et bien régulière pendant cinq heures du matin et cinq heures de l'après-dîner chaque jour, tant pour les hommes que pour les femmes, durant un mois et demi sans discontinuer, quelque rude froid qu'il fît. Ce fut M. Astruc, prêtre chanoine... qui s'offrit d'en soutenir toute la dépense ..., pour y appeler et entretenir chez lui le R. P. Lassudrye, prêtre religieux de la Compagnie de Jésus, très habile homme pour cette sorte de choses pieuses. Ce Jésuite infatigable et fort zélé pour le salut des âmes, s'attirait une si grande affluence de peuple qui le suivait partout, qu'étant arrivé en cette ville le 1er février au dit an, il fut obligé de donner cinq séances de retraite de neuf jours chacune, afin de contenter tout le monde ; il en fit trois pour les hommes et deux pour les femmes. Ce même jour, il était parti de Drulhe, où il avait achevé une autre retraite ; il arriva entre trois et quatre heures après-midi, nonobstant la rigueur de la saison. Il ne laissa pas, ce soir même, de commencer les exercices spirituels de cette retraite d'hommes, où il y eut 900 personnes de toute condition ; la deuxième, qui fut encore pour les hommes, commença le 10 février l'après-dînée ; à celle-ci il y eut 800 personnes, où assistèrent en corps MM. les officiers et magistrats du présidial en robe de palais, avec MM. les quatre consuls en livrées rouges, et leurs massiers aussi, chacun d'eux placé dans leurs sièges, le banc tapissé de fleurs de lis ; MM. les conseillers de l'élection y assistèrent aussi de même, celle-ci ayant fini le 19 dudit mois au matin. La troisième fut pour les Dames et Demoiselles, que ce Révérend Père commença l'après-dînée du même jour, à laquelle il y eut 650 femmes ou filles, et elle finit le 28 dudit mois au matin ; et il en commença une quatrième cette même après-dînée, qui fut encore pour les hommes au nombre de 770, parmi lesquels il y eut trente curés ou vicaires ou autres prêtres de la campagne, laquelle séance finit le 9 de mars au matin. Et cette même après-dînée, il fit encore une cinquième retraite pour les femmes et filles, tant de celles de la dite ville que de celles de la campagne, jusqu'au nombre de 1200 personnes, qu'il finit le 18 du dit mois à 8 heures et demie du matin, sans que personne s'ennuyât jamais de l'entendre durant ces quarante-cinq jours et demi ; après il partit pour aller commencer

une retraite le même jour à Moyrasez ce soir. Il s'attira en cette ville ici beaucoup d'estime et de considération de gens qui assistèrent à ses exercices spirituels, tous en général témoignant être bien repentants de leurs péchés passés, et résolus de mener à l'avenir une vie plus chrétienne, parce qu'ils avaient été fort touchés par la force et la véhémence de ses discours savants quoique familiers; il leur parla, à trois de ces séances, en langage vulgaire, pour se faire mieux entendre au petit peuple, et en langue française à celle des M^rs^ et à celle des Dames; ce qui fut la cause que ce carnaval se passa en cette ville dans la dévotion . . . .». (E. Cabrol, *Annales de Villefranche, t.* II, *p.* 675 *et suiv.*).

Le même jour de l'an 1689, mourut à Auch, le P. Jean-Paul Médaille, formé à l'école de saint François Régis, et l'un des plus illustres missionnaires du Velay, de l'Auvergne, du Languedoc et de l'Aveyron. Partout où il annonçait la parole de Dieu, il créait de ferventes congrégations d'hommes et de femmes, pour conserver et multiplier les fruits de ses missions, par toutes les œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle dont il leur confiait le soin. Mais ce n'était pas encore assez pour son zèle. S'appropriant une des plus chères idées du saint fondateur de la Visitation, il forma une communauté de pieuses femmes qui, tout en travaillant avec ferveur à leur perfection, se consacrèrent à visiter les malades et les prisonniers, à consoler les affligés, à soulager les pauvres, à instruire les ignorants, à réunir les jeunes filles pour travailler en commun, à fonder et à diriger les congrégations de la Miséricorde, « alliant ensemble la vie de Marthe et de Marie, les œuvres extérieures de charité et le repos de la contemplation ». Tel fut l'origine des Sœurs de Saint-Joseph du Puy, qui se répandirent en

peu d'années dans les diocèses de Clermont, de Vienne, de Lyon, de Grenoble, d'Embrun, de Gap, de Viviers, de Sisteron, d'Uzès, etc., et fleurissent encore aujourd'hui dans la plus grande partie du Midi de la France.

Prat. — *Le disciple de S. Jean-François Régis, Notes supplément., p.* 180.

XVI MAI

—

Le seizième jour du mois de mai, mourut dans la maison professe de Paris, en 1706, le P. Antoine Verjus, longtemps Procureur des Missions françaises du Levant, des Indes et de la Chine, avec un dévouement incomparable à tous les intérêts des apôtres de Jésus-Christ. Le désir du salut des âmes l'avait possédé dès son enfance. Avant d'entrer, à l'âge de dix-huit ans, dans la Compagnie de Jésus, il avait déjà soutenu victorieusement de violentes luttes pour sa vocation. Comme il se trouvait un jour chez un gentilhomme, ami de son père, et que celui-ci faisait valoir tous les motifs qu'il croyait capables de l'ébranler, Antoine Verjus à son tour lui représenta si vivement le bonheur d'avoir part à la conversion des infidèles, qu'il le décida presque sur-le-champ à donner en aumône deux mille écus pour élever de jeunes missionnaires. L'arrivée d'un des grands apôtres de l'Orient, le P. Alexandre de Rhodes, pendant son noviciat, ne fit qu'enflammer encore son ardeur ; et il écrivit alors au Père Général, Goswin Nickel, une lettre admirable, dont l'original se conserve à Rome, au trésor des archives de la Compagnie. Mais tout en approuvant les pieux désirs du novice, son supérieur lui fit comprendre qu'il fallait d'abord s'appliquer à l'acquisition de la scien-

ce, aux humbles exercices des vertus solides, et songer, non à partir pour le Nouveau Monde dans l'espoir d'y devenir un saint, mais à se rendre saint pour travailler avec succès au salut des peuples du Nouveau Monde.

Antoine Verjus reçut humblement cet ordre de Dieu, qui le destinait en effet à devenir un saint, et qui ne parut lui refuser les travaux de la vie apostolique, que pour faire de lui le père et la providence des apôtres. Ce fut vraiment lui qui les fit vivre, durant environ trente années, et qui par ses soins égala nos missions aux plus florissantes. Jusqu'alors, presque toutes gémissaient dans la plus extrême misère; et ses prédécesseurs avaient refusé, faute de ressources, la plupart des ouvriers qui se présentaient. Le P. Verjus suivit une voie contraire. S'inspirant de la foi et de la confiance de saint Ignace, il crut que Dieu ferait plutôt éclater sa puissance et sa libéralité par des miracles, que de laisser périr, par défaut d'aumônes, la propagation de l'Évangile: et le trésor divin sur lequel il comptait, ne tarit jamais entre ses mains. Du reste il se consumait sans relâche, avec un dévouement digne des apôtres et malgré d'étranges infirmités, à créer partout des amis et des bienfaiteurs à ses chères missions ; et Dieu lui en suscitait parfois de magnifiques. Un d'entre eux, l'évêque de Paderborn, Ferdinand de Furstemberg, s'était engagé à lui seul à fonder l'entretien perpétuel de huit missionnaires aux extrémités de l'Orient. Mais le P. Verjus s'appliquait encore plus à trouver ou à former des hommes véritablement apostoliques, et capables par leur mérite de faire honneur, même devant les hommes, à la foi qu'ils allaient prêcher. Les lettres qu'il leur écrivait respirent l'esprit le plus pur du saint fondateur de la Compagnie. Aussi lorsqu'il succomba à la peine, ce fut un deuil

universel dans toutes les églises d'Asie, et pour les consoler, il fallut que le P. Le Gobien, son successeur, leur retraçât le fidèle tableau de la vie, des vertus et du dévouement de ce grand homme, l'un des plus saints religieux de la Compagnie.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Le Gobien, *Lettres aux Jésuites Français, missionnaires à la Chine et aux Indes, sur la mort du R. P. Verjus, avec un abrégé de sa vie, Paris*, 1708. *Cf. Lettres édifiantes,* 1ere *édit., t.* 8, *préface.* — Patrignani, *Menolog.*, 16 *maggio, p.* 119. — de Backer, *Biblioth. des écrivains de la Compagnie,* 1ere *édit., t.* 5, *p.* 728.

---

*Le même jour de l'an 1739, le P. René de Tournemine termina, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, dans notre maison professe de Paris, une vie consacrée tout entière au service de l'Église et des âmes. Aucune branche des connaissances humaines ne paraissait lui être étrangère : Écriture sainte, théologie, philosophie, belles-lettres, antiquité profane et sacrée, éloquence ; il avait tout embrassé, et beaucoup de savants, même des pays étrangers, recouraient à ses lumières et recevaient ses décisions comme des oracles. Les études bibliques lui doivent en particulier une nouvelle édition des commentaires du P. Ménochius, qu'il enrichit de plusieurs dissertations savantes. A un talent facile, le P. de Tournemine joignait un travail opiniâtre, justement persuadé que c'est le devoir d'un ouvrier apo-

stolique de fuir la médiocrité et de faire valoir, pour soutenir l'honneur de Dieu et de la sainte Église, toutes les ressources qui lui ont été départies par la Providence. Au témoignage de son supérieur, « sa chambre avec ses livres lui tenaient lieu de tout ».

Mais si chère que lui fût l'étude, le P. de Tournemine la quittait sans balancer dès qu'il s'agissait de porter secours aux âmes : l'apostolat de la parole ne lui paraissait pas moins fructueux et moins digne d'un enfant de saint Ignace, que l'apostolat de la plume. De grandes missions dans des villes importantes, Caen, Poitiers, Chartres, Soissons ; des retraites aux jeunes gens, aux soldats, aux hommes du monde, « qu'il avait un talent particulier de porter à Dieu », aux ecclésiastiques de plusieurs diocèses, firent tour à tour éclater son zèle. Et telles étaient l'onction et la force tout apostoliques de sa parole, qu'on ne se lassait pas de l'entendre. Pendant plus de trente-cinq ans de suite, ce fut lui qui donna les Exercices spirituels aux pensionnaires du collège Louis-le-Grand.

Sa dernière maladie fut sanctifiée, dit le P. de Belingan, son supérieur, par l'exercice de toutes les vertus : « abandon de lui-même à la miséricorde divine, patience inaltérable dans ses douleurs, douceur pleine de charité à l'égard de tout le monde ». Chaque jour, il purifiait son âme de ses moindres fautes par le sacrement de pénitence, et la fortifiait contre les appréhensions et les assauts de la dernière heure, par la réception du corps et du sang de Jésus-Christ ; enfin, chargé des mérites de sa longue vie, il alla plein de confiance se présenter au Maître qu'il avait si fidèlement servi.

Lettre circulaire du P. DE BELINGAN *pour annoncer la mort du P. de Tournemine, « à Paris, de la maison professe, le 17 mai 1739 ». Cf. Observations sur les écrits modernes, t. 18, p. 116. . . — Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — Mémoires de Trévoux, sept. 1739, p. 1964 et suiv.* — DE BACKER, *Bibliothèque des écriv... — 1ere édit., t. 3, p. 709. — Biblioth. franç., t. 31, p. 115 et suiv.* — NICÉRON, *t. 42, p. 167 et suiv.* — PICOT, *Mémoires. ., t. 4, p. 171.* — FELLER, *Diction. histor., au mot* TOURNEMINE.

Le même jour encore mourut à Rennes, l'an 1756, le F. Scolastique JEAN-FRANÇOIS HAREL, jeune professeur déjà riche de science, de vertus, et même de travaux apostoliques auprès des enfants qui lui avaient été confiés. Le P. Joseph Fiérard son supérieur, dont la France et l'Italie admirèrent la sagesse et la vertu, le regardait comme un ange d'innocence et de piété, dont toute la joie était de travailler pour Dieu, ou de se reposer près de Dieu. Plus de six mois avant sa mort, et lorsque rien ne pouvait encore la faire prévoir, Notre-Seigneur lui en avait donné un pressentiment intime, qui ne fit que redoubler son zèle et sa ferveur à remplir en peu de temps une longue et sainte carrière. Il mourut en prédestiné, à l'âge de vingt-cinq ans, dont il avait passé près de sept dans la Compagnie.

Lettre circulaire du P. Jos. FIÉRARD *sur la mort du F. François Harel, « à Quimper, le 24 mai 1756 ». (Arch. dom.).*

XVII MAI

—

Le dix-septième jour de mai de l'an 1720, mourut au collège Louis-le-Grand, où il remplissait depuis quarante ans l'emploi d'infirmier, le F. Coadjuteur François du Soleil, homme d'un dévouement, d'une habileté, d'une dévotion consommés. C'est l'éloge que lui donnait, après avoir reçu son dernier soupir, le P. Honoré Gaillard, l'émule et le successeur de Bourdaloue, ajoutant que la mort du F. François pouvait justement être regardée comme une perte publique. Les soins qu'il donnait aux malades, comme aux membres souffrants de Jésus-Christ, n'avaient d'autres bornes et d'autres règles que la charité ou l'obéissance. Et s'il les prodiguait plus volontiers aux pauvres, aux religieux du collège et aux écoliers, son humble soumission ne lui permit pas de les refuser à des personnages « dont la santé, dit le P. Gaillard, précieuse à toute la France, ayant été dans le péril confiée à ses soins, a été sauvée ». Mais toujours et partout, « il fut tout à fait irrépréhensible », et en « singulière vénération », ne perdant rien, parmi les dangers de dissipation et les louanges, de son rare degré d'esprit intérieur et d'humilité.

« Enfin, dit la relation de sa mort, après avoir tout à fait épuisé

ses forces » à ce pénible service de tant de malades, se traînant encore à leur chevet, lorsqu'il ne le pouvait plus « sans grandes souffrances », il passa quatre mois entiers, qui furent « le dernier état de sa vie », dans des douleurs aiguës et continuelles, épreuve de son invincible patience. On ne pouvait sans compassion le voir tant souffrir, ni sans admiration le voir souffrir avec tant de douceur et de soumission aux ordres de Dieu. A chaque moment, il en produisait les actes, et les animait de la plus fervente charité. Toujours en garde contre les plaintes, les impatiences, les dégoûts, les ennuis d'une nature accablée et défaillante, car l'expérience lui avait appris combien peu de mourants savent s'en garantir, le F. François du Soleil ne témoignait d'autre désir que d'être avec Jésus-Christ et de jouir de sa bienheureuse présence. « Plusieurs fois, il en a reçu le gage ». Et ce fut un spectacle de grande et touchante édification pour tous ses frères, que cette persévérance et simplicité de patience, « à mourir lentement », uni de cœur à Jésus crucifié, le priant sans cesse et le bénissant du bonheur d'avoir vécu et d'expirer dans la Compagnie qui portait son nom.

Lettre circulaire du P. Honoré Gaillard *sur la mort du F. François du Soleil (Archiv. dom.).*

Le même jour, l'an 1739, mourut dans les missions de l'Amérique du Sud, le P. Siméon Ramette, après avoir évangélisé pendant trente-deux ans les esclaves, les sauvages et les colons de

la Guyane Française et des Antilles, sur une étendue de plusieurs centaines de lieues. Le premier, avec le P. Lombard, il essaya de se fixer sur le continent. Pendant plusieurs années, sans guide, sans interprète, sans connaissance de la langue et des mœurs, il vécut au milieu de nombreuses tribus infidèles, travaillant à gagner leur confiance et à comprendre leurs idiomes barbares, au prix des rebuts les plus durs et des services les plus humiliants. Bientôt la fatigue, le climat, les privations de toute espèce ruinèrent sa santé. Mais rien ne put le résoudre à revenir chercher en France un soulagement à ses maux. Seulement il dut par obéissance borner ses travaux apostoliques à l'île de Cayenne et à celle de Saint-Domingue, où il se consuma jusqu'à la mort, laissant partout des monuments impérissables de son dévouement, de son zèle et de son amour de la croix.

Lettres édifiantes, édit. 1781, *t.* 7, *p.* 264-266. *Lettre du* P. Crossard... *au P. de la Neuville, Procureur des missions de l'Amérique.* — de Montézon, *Mission de Cayenne et de la Guyane française, Paris,* 1857. *Lettre du* P. Lombard *à son frère, p.* 290 *et suiv.*

XVIII MAI

—

Le dix-huitième jour de mai de l'an 1675, le samedi avant l'Ascension, mourut au bord du lac des Illinois, à l'entrée de la rivière qui porte son nom, le P. Jacques Marquette, de la Province de Champagne, à l'âge de trente-huit ans seulement, après vingt-et-un ans de vie religieuse et un peu moins de neuf d'apostolat. Il avait porté le nom de Jésus à plus de huit cents lieues, dans les forêts de la Nouvelle-France, annoncé l'Évangile aux envoyés de trente nations sauvages, qui se succédaient chaque année sur les bords du lac Supérieur, fondé les deux importantes missions de Michillimachinoc et des Illinois, découvert le premier les rives du Mississipi, et parlé aux peuples qui les habitaient du royaume de Dieu et de la voie qui mène au ciel. Aussi, bien peu de missionnaires ont laissé dans le Nouveau Monde une mémoire plus vivante encore aujourd'hui, et plus chère à l'histoire de l'apostolat et de la science.

Il s'était signalé dès sa jeunesse par une dévotion très tendre pour la sainte Vierge Immaculée, comme il l'appelait en toute rencontre, et pour le glorieux apôtre des Indes, saint François-Xavier. Dès lors, il récitait tous les jours le petit office de l'Immaculée Conception, et jeûnait tous les samedis. Lorsqu'il put mon-

ter à l'autel, jamais il ne manqua, les jours où la sainte Église le lui permettait, de célébrer la messe ou de dire au moins l'oraison de l'Immaculée Conception. C'est par ce mystère de prédilection qu'il sollicitait toute grâce, et en particulier la grâce de la croix. Dans une de ses dernières lettres à son supérieur, envisageant les périls qui l'attendaient : « Je n'ai point, dit-il, d'autre pensée, sinon de faire ce que Dieu veut. Je n'appréhende rien. L'abord des nations ne m'étonne pas. Ou Dieu me punira de mes lâchetés, ou bien il me fera part de sa croix, que je n'ai point portée encore, mais qui m'est peut-être obtenue par la sainte Vierge Immaculée ». Il suppliait pareillement Marie de lui obtenir la vie et les vertus de saint François-Xavier, mais surtout sa mort, ne trouvant rien qui eût pour lui plus de charmes que d'expirer sans secours, au milieu des bois ou des déserts, dans l'abandon absolu de toutes choses. Cette insigne faveur lui fut accordée.

Rien n'est plus touchant que les deux dernières scènes de sa sainte vie, racontées en détail par le P. Dablon : celle de son agonie, et auparavant la consécration solennelle de la mission naissante des Illinois à la Vierge Immaculée. Il venait en effet de la visiter de nouveau, moins de deux mois avant sa mort; après avoir exposé en pleine campagne, près du bourg, quatre grandes images de Notre-Dame, aux yeux de cinq cents chefs ou vieillards assis en conseil, et environnés des jeunes guerriers, des femmes et des enfants, il avait achevé, le saint jour de Pâques, de prendre possession de tout le pays, au nom de Jésus et de sa Mère. Peu de jours après, il rendit son âme à Notre-Seigneur, en présence de deux pauvres rameurs seulement, qui venaient de le déposer mourant sur la rive; on apprit d'eux comment, après les avoir instruits de sa mort pro-

chaine, et de ce qu'ils devaient faire de son corps, il se mit à les consoler, et leur administra une fois encore, à tous deux, le sacrement de pénitence. Puis, joignant les mains, et tenant les yeux doucement fixés sur son crucifix, il fit sa profession de foi, et rendit au Sauveur les plus vives actions de grâces de ce qu'il mourait dans la Compagnie, de ce qu'il mourait missionnaire, de ce qu'il mourait dans l'abandon de tout secours humain, selon ses désirs. Il rentra ensuite dans le silence, s'entretenant seul avec Dieu, et ne l'interrompit plus que par ces paroles : *Sustinuit anima mea in verbo ejus! — O Mater Dei, memento mei!* Puis il prononça les saints noms de Jésus et de Marie. A ces mots sacrés, il leva tout à coup les yeux au-dessus de son crucifix, et les attacha avec tant de joie comme sur un spectacle ravissant, que l'on ne peut guère douter, d'après le récit du P. Dablon, qu'en expirant il n'ait vu descendre du ciel, au-devant de lui, sa divine Mère la Vierge Immaculée.

L'année suivante, abordaient à la même plage trente barques huronnes, qui recueillaient avec respect les ossements du serviteur de Dieu, et les reportaient solennellement à la mission de Saint-Ignace. Mais son souvenir demeura fixé à la rivière de la Robe Noire, comme l'appelaient les sauvages ; et au temps du P. Charlevoix, pas un navigateur ne bravait les tempêtes qui se déchaînaient sur les grands lacs, sans invoquer encore le nom et la protection du P. Marquette ; et beaucoup d'entre eux attestèrent qu'il les avait seul sauvés du naufrage où ils périssaient.

Elogia defunctor. Provinc. Campan. (*Archiv. Roman.*). — *Relations de la Nouvelle-France. édit.* 1858, *Québec. ann.* 1668, 1669, 1670, 1671, 1672. — Dablon, *Relation des années* 1677 *et* 1678 *et récit des voyages et des découvertes du P. Jacques Marquette . . . en l'année* 1673. *Cf.* de Montézon. *Relations inédites de la Nouvelle-France, Paris,* 1861, *t.* 2, *p.* 195 *et suiv.* — *Récit du second voyage. . . aux Illinois et de la glorieuse mort du même Père dans les travaux de cette mission. Cf. ibid., p.* 290 *et suiv.* — *Lettre inédite du* P. Pierre Cholenec *sur la mort du P. Marquette* (*Archiv. dom.*). — Cassani, *Varones ilustres, t.* 1, *p.* 673. — Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France, t.* 1, *l.* 10, *p.* 254. — de Backer, *Biblioth., 1re édit., t.* 5, *p.* 521. — Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie. . . édit. Casterman, t.* 2, *p.* 722. — Brasseur de Bourbourg, *Hist. du Canada, t.* 1, *p.* 133-159. — Bancroft, *History of the United States. . . t.* 2, *p.* 805-812. — Shea, *History of the catholic missions among the indian Tribes . . .* 1529-1854. *New-York,* 1855, *p.* 408. — Devisme, *Hist. de la ville de Laon, t.* 2, *p.* 356.

Le même jour de l'an 1761, mourut en odeur de sainteté à Gandelour, le P. Michel Artaud, de la Province de Toulouse, l'apôtre, pendant près de vingt ans, des parias de Pondichéry. On sait ce qu'était l'apostolat des parias, le rebut et la balayure du monde, selon l'expression de saint Paul. Il y fallait un héroïsme dont se déclarèrent incapables, comme trop au-dessus des forces humaines, ceux qui recueillirent aux Indes, après le bref de Clément XIV, le magnifique héritage de la Compagnie. Michel Artaud consuma dans cette abjection toute sa vie de missionnaire : on comptait par milliers les parias qu'il avait gagnés à Jésus-Christ. Dieu, qui se plaisait à le voir porter si vaillamment la croix de son Fils, voulut redoubler encore ses épreuves. Les souffrances de ses chré-

tiens, durant le siège et à la prise de Pondichéry par les Anglais, l'arrêt d'exil des missionnaires, le sac de son église, œuvre sacrilège accomplie le premier vendredi du mois d'avril, par deux cents idolâtres, sous la conduite d'un ingénieur et d'un ministre protestant, le remplirent d'une douleur inconsolable et hâtèrent sa fin. Chassé hors des portes de la ville avec ses fidèles parias, Michel Artaud se retira vers le village de Gandelour ; et là, sans ressources, sans asile, couchant en plein air, il fut bientôt réduit à une sorte d'agonie. De plus, la déplorable ignorance du médecin que l'on appela pour le soigner, acheva de rendre son mal sans remède. Il le laissa faire toutefois, s'estimant heureux s'il mourait par obéissance, et continua, durant quelques jours encore, à exhorter, à catéchiser, à baptiser, tant qu'il lui resta la force de dire un mot, de faire un pas, de se tenir debout ; et il ne s'étendit enfin sur sa natte qu'au moment de rendre sa sainte âme à Dieu.

Lettres édifiantes, édit. 1781, *t.* 15, *p.* 149. — *Nouvelles de l'Inde, « à Méliapur, ce* 25 *sept.* 1761 » *(Archiv. nation., M.* 240 *).*

XIX MAI

—

Le dix-neuvième jour de mai de l'an 1596, mourut en odeur de sainteté, dans la Province d'Aquitaine, le P. François de Bordes, Recteur dn collège de Périgueux, laissant l'héritage de son zèle à ses trois neveux, qu'il avait gagnés ainsi que leur père à la Compagnie de Jésus. Il était né à Périgueux, et faisait partie du chapitre de la cathédrale; mais dans un voyage à Rome, où il était allé pour vénérer la tombe des saints Apôtres, témoin de la vie et des œuvres de nos premiers Pères, il obtint d'être admis au nombre des novices. Par malheur, sa santé parut bientôt défaillir, et les supérieurs de la Compagnie songeaient à le congédier. Au premier soupçon qu'il en conçut, François de Bordes alla se jeter aux pieds du Recteur de Saint-André, et protesta devant Dieu que, s'il était contraint de quitter ses frères, dès qu'il aurait franchi le seuil de la maison, il resterait là, nuit et jour, vivant de ce que lui donnerait la charité, et attendant qu'on le reprît par miséricorde. La trempe bien connue de son caractère assurait qu'il tiendrait parole. Cet héroïque amour de sa vocation, triomphant de toutes les craintes, lui valut le bonheur de pouvoir prononcer ses premiers vœux.

Sur ces entrefaites, on apprit à Rome que le Périgord était en-

vahi par les hérétiques ; et le P. de Bordes déclara que, si l'obéissance le lui permettait, il irait volontiers, puisqu'il n'était pas bon à autre chose, mourir en soutenant la foi de ses compatriotes. Il reprit donc le chemin de la France ; et après toutes les misères d'un long et pénible voyage, après mille dangers au travers des bandes calvinistes, sous le déguisement et les haillons d'un pauvre mendiant, il rentra dans les murs de Périgueux, parvint, sans éveiller les soupçons des gardes, jusqu'aux dépendances de la cathédrale, et de là, faisant avertir sous main les restes dispersés du troupeau catholique demeurés sans pasteur, il reparut soudain au milieu d'eux, comme un autre Esdras, selon l'expression de nos annales, sans que les frémissements de rage des calvinistes, quand ils le reconnurent, fussent jamais capables de l'effrayer. C'était du reste une des plus constantes pratiques de toute sa vie : il se tenait toujours prêt à mourir ; et dans ses derniers jours, il disait lui-même que, depuis son entrée dans la Compagnie, il ne croyait pas en avoir passé un seul sans mettre son âme en état de paraître devant Dieu. Quand la ville de Périgueux eut secoué le joug de l'hérésie, les catholiques, afin de mieux assurer le triomphe de la foi romaine, et de témoigner aux fils de saint Ignace leur reconnaissance, s'occupèrent d'établir un collège de la Compagnie. Le principal fondateur fut le propre frère du P. de Bordes, vieillard vénérable, dont les trois enfants venaient de suivre l'exemple de leur saint oncle ; et lui-même, sentant approcher sa fin, demanda humblement au Père Provincial la grâce d'être reçu en qualité de Frère Coadjuteur. Quelques jours après, comme il allait mourir : « Mon cher Frère, lui dit le P. François, quand vous jouirez de la vue de Notre-Seigneur, suppliez-le, je vous en prie, qu'il

m'appelle aussi à le voir » ! Dès le lendemain matin, pendant qu'il offrait le saint sacrifice pour l'âme du défunt, il entendit très distinctement une voix du ciel qui lui disait : « *Exaudita est oratio tua* : votre prière est exaucée » ! Il descendit donc de l'autel tressaillant de joie, fit part aussitôt à son confesseur de la bienheureuse assurance qu'il avait reçue, et après quelques heures à peine de douce agonie, voyant son frère venir glorieux au-devant de lui : « Eh bien ! partons », dit-il en se soulevant dans un saint transport ; et à l'instant même, il expira.

Elogia defunctor. Provinc. Aquitan. (*Archiv. Rom.*). — *Litteræ annuæ Societ. Jes., ann.* 1596, *p.* 417. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 19ª *maii*, *p.* 273. — Drews, *Fasti Societ. Jes.*, 19ª *maii*, *p.* 191.

XX MAI

—

* Le vingtième jour de mai de l'an 1617 s'éteignit saintement au collège du Puy le P. Jean Pujol, modèle accompli de toutes les vertus religieuses, mais surtout de celles que saint Ignace a le plus recommandées à ses enfants, l'humilité, le renoncement, la sainte haine de soi-même, qui foule aux pieds toutes les aises et les commodités de la vie, et un amour véritablement filial pour l'obéissance et la pauvreté. Pressé un jour par son supérieur d'échanger contre des vêtements neufs une vieille soutane tout usée et toute rapiécée, il demanda en grâce et au nom de Dieu qu'on voulût bien du moins lui accorder une faveur en retour, c'était de flageller ce misérable corps, digne de toute abjection, toutes les fois qu'il serait obligé de le parer. Dans toute disposition de l'obéissance, il voyait et vénérait la volonté de Dieu lui-même, et si quelque religieux moins détaché des préoccupations de l'amour-propre, laissait paraître devant lui quelque sentiment trop humain ou trop naturel, à l'occasion d'une mesure prise à son égard, il n'hésitait pas à rappeler les vrais principes. Quand il fut sur le point de rendre le dernier soupir, il déclara bien haut que, dans ce moment redoutable, ses meilleurs motifs de consolation et de confiance lui venaient de la pensée qu'il n'avait jamais dit un mot pour incliner la volon-

té de ses supérieurs à le changer de l'office et du lieu où ils l'avaient placé, parce que partout et en toutes choses, il importe uniquement, disait-il, d'avoir en vue le bon plaisir de Dieu.

Après la mort du P. Pujol, on trouva dans ses papiers, écrit de sa main, un recueil de quelques courtes maximes dont il avait fait la règle de sa vie, et dans lesquelles, au témoignage de ceux qui vécurent avec lui, il s'est dépeint lui-même. Elles sont dignes d'être proposées à tous les enfants de la Compagnie : « Garde-toi, disait-il, d'estimer qu'aucune de tes règles est peu importante, ou d'une observation très difficile ; que parmi tes frères aucun est plus imparfait ou plus négligent que toi ; que tu as travaillé assez longtemps ; que tes péchés ne sont ni graves ni nombreux ; qu'il suffit de t'abstenir du péché ; qu'il est avantageux pour toi d'avoir un supérieur indulgent ; que la perfection n'est pas pour toi ; qu'il n'est pas bon d'être repris et corrigé par tout le monde ; que les autres doivent être tenus strictement et que tu peux te donner du large ; enfin garde-toi bien de te relâcher jamais et de prétendre à aucune dispense ; car la perfection est une œuvre de longue haleine, et la vie est courte. » Le P. Pujol mourut à l'âge de soixante-dix ans : il en avait passé quarante-cinq dans la Compagnie.

Litt. ann. Prov. Tolos., ann. 1617 (*Arch. Rom.*).

Le même jour encore nous rappelle la mort édifiante de deux Frères Coadjuteurs de la Province de Champagne, le F. Jean Cre-

VEL, mort à Reims en 1628, et le F. FRANÇOIS RIGAULT en 1635 au collège de Pont-à-Mousson.

Le F. RIGAULT se fit admirer surtout par son amour pour l'exactitude et pour le silence ; l'on assure que, dans l'espace de vingt ans, on ne le vit pas manquer une seule fois à ces deux vertus.

Le F. CREVEL était particulièrement adonné à l'oraison ; toujours uni de cœur à Dieu, il puisait tant de ferveur dans cette divine présence, qui ne lui permettait pas de perdre jamais une minute, qu'il remplissait à lui seul et parfaitement l'office de trois hommes laborieux ; et il trouvait encore chaque jour et chaque nuit un long temps à passer au pied du saint tabernacle, où il renouvelait ses forces et prenait son plus doux repos. Il demandait souvent et instamment à Notre-Seigneur la grâce de donner sa vie pour la foi, et ne pouvait entendre sans des transports de joie et sans une sainte envie, le récit des tourments et de la mort des saints, surtout quand il entendait lire le martyrologe au réfectoire. Mais en même temps, dit le P. Nadasi, il agissait en homme qui désire sérieusement souffrir et mourir pour Jésus-Christ, ne cessant de dompter, par l'abnégation, toutes les affections de la nature, et d'affliger son corps par la faim et la soif, le froid et le chaud, le dénuement absolu de toutes les choses de la terre et la perpétuelle effusion de son sang.

NADASI, *Ann. dier. memor.*, 20ª *maii, p.* 276.

XXI MAI

*Le vingt-et-unième jour de mai de l'an 1570 rappelle la précieuse mort, au collège de Billom, du P. Guy Roilet, que l'histoire de la Compagnie glorifie du nom de religieux d'une vertu insigne, oublieux de ses intérêts, toujours à la chasse des âmes, infatigable au travail. Le P. Roilet fut le premier professeur de philosophie du Collège Romain ; envoyé de là à Ferrare, il y travailla quelques années au salut des âmes avec un zèle véritablement apostolique. Rappelé en France, il fut nommé Recteur du collège de Billom, récemment fondé par Guillaume du Prat, ce grand et illustre bienfaiteur de la Compagnie.

On sait au milieu de quelles agitations religieuses et politiques se débattait alors le royaume. La Compagnie, fidèle à sa mission, s'opposait partout comme un rempart aux envahissements du calvinisme. La noblesse catholique d'Auvergne, dans une adresse au roi, avait hardiment déclaré que l'unique moyen de sauver la foi dans cette province, c'était « d'admettre la Compagnie de Jésus ». Le P. Roilet prit une part active dans cette grande lutte : on ne saurait dire combien d'âmes il préserva de la contagion des nouvelles doctrines, et combien il en ramena de l'erreur à la vérité. En même temps, il rétablissait la paix et l'union dans les fa-

milles que les factions avaient divisées ; il corrigeait les abus et les vices, fruit trop ordinaire des troubles publics ; il portait remède à la misère, devenue générale à la suite des déprédations et des ruines de la guerre. La vue de tant de calamités l'avait ému d'une immense compassion ; « et ne pouvant, dit l'auteur de son éloge, donner ni or ni argent, il avait résolu de dépenser au moins en faveur des pauvres toutes les ressources de son esprit et toutes les forces de son corps ». Sous son inspiration, les premières dames de la ville se formèrent en association, prirent l'engagement non seulement de contribuer à l'œuvre de miséricorde par des offrandes plus ou moins larges et généreuses, mais d'aller elles-mêmes mendier de porte en porte pour les membres souffrants de Jésus-Christ; de plus, à force de démarches et de sollicitations, il obtint du corps des magistrats l'institution d'un officier public ou procureur chargé de prendre en main la cause des indigents et de veiller à tous leurs intérêts. Ces œuvres extérieures ne nuisaient en rien à la sollicitude que le P. Roilet devait avant tout au collège dont il était chargé, et on se demandait comment il pouvait suffire à tant de travail, avec une santé épuisée et un corps tellement amaigri qu'il ressemblait à un squelette.

Longtemps sa force d'âme et sa charité le soutinrent ; mais à la fin, il dut rendre les armes, et au bout de trois jours seulement, il fut réduit à la dernière extrémité. On vit alors briller avec un éclat admirable sa foi et son amour pour le divin Sacrement de l'autel. Ne pouvant, à cause des convulsions de son estomac, recevoir le saint viatique, il voulut au moins faire la communion spirituelle, et il demanda en grâce qu'on approchât de sa couche le corps du Sauveur ; quand il le vit sous ses yeux, il l'a-

dora avec une foi si vive, et se répandit à haute voix en de telles protestations de respect, de confiance et d'amour, que tous les assistants fondirent en larmes ; puis continuant ses colloques amoureux avec Notre-Seigneur et pressant sur ses lèvres son image bénie, il expira dans l'acte même de la charité. Parmi les témoins de cette scène, se trouvait un citoyen de Billom, homme dur et intraitable, que le P. Roilet avait souvent essayé de ramener à Dieu, mais dont il n'avait recueilli que des injures et des rebuts. A la vue de cette mort de prédestiné, le pécheur obstiné sentit son âme s'amollir, et tombant à genoux, il demanda publiquement pardon à Dieu et aux hommes de sa vie criminelle ; et ainsi celui qui avait mérité le glorieux surnom de chasseur des âmes, remporta jusque dans la mort une illustre victoire.

Sacchini, *Histor. Soc. Jes.*, *Part.* 3ª, *lib.* 6, *n.* 73 *seqq.*, *p.* 286. — Nadasi, *ann. dier. memor.*, 21ª *maii*, *p.* 276. — Patrignani, *Menol.*, 21 *magg.*, *p.* 140. — Crétineau-Joly, *Hist. de la Comp. de Jésus*, *t.* 1, *ch.* 7, *p.* 329.

---

*Le même jour, l'an 1680, mourut dans notre maison professe de Paris, le P. Jacques Nouet, né au Mans, l'un des auteurs ascétiques du XVII^e^ siècle les plus justement estimés. Il était régent d'une basse classe au collège de Bourges, avec le P. Paul Ragueneau, le futur apôtre du Canada, quand le Recteur du collège, le P. Louis Lallemant, zélateur ardent de la dévotion à saint Joseph,

voyant les admirables dispositions des deux jeunes religieux pour la plus haute perfection, promit de leur faire obtenir, par l'intercession du glorieux patriarche, tout ce qu'ils demanderaient, s'ils voulaient exhorter leurs élèves à célébrer la fête du saint par quelque pratique extraordinaire. Les deux régents acceptèrent avec empressement la proposition, et le jour de la fête, après avoir conduit tour à tour leurs élèves à la Table sainte, ils allèrent l'un et l'autre confier leurs désirs au P. Recteur. Le P. Nouet avait demandé la grâce de parler et d'écrire dignement de Notre-Seigneur. Mais le lendemain, il eut quelque scrupule d'avoir sollicité cette faveur ; il lui semblait que telle autre servirait bien plus efficacement les intérêts de la gloire de Dieu et de sa perfection, et il exprima le désir de la recevoir de préférence à la première. Le P. Lallemant lui répondit que c'était trop tard, il avait déjà reçu ce qu'il avait souhaité.

Les œuvres spirituelles du P. Nouet, sans parler de ses controverses avec les jansénistes et les protestants, montrent avec éclat que cette grâce avait été répandue en lui dans sa plénitude. L'homme d'oraison, ses Méditations et ses Entretiens, ses Lectures spirituelles ou sa dévotion envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, souverainement bon, souverainement grand, souverainement saint, forment toute une bibliothèque d'une doctrine également sûre et solide, puisée aux plus pures sources de l'Écriture sainte et des saints Pères, où l'auteur développe, dans un style simple, plein de piété et d'onction, les mystères de la Vie du Verbe incarné, ses exemples, ses enseignements, ses amabilités infinies. Le signe le moins douteux du mérite de ces œuvres, c'est qu'elles partagent la gloire réservée au petit nombre, d'être toujours ac-

tuelles et vivantes, et qu'après plus de deux siècles, elles sont encore, avec celles des Saint-Jure et des Rodriguez, la nourriture privilégiée des âmes qui suivent sérieusement Notre-Seigneur. Le P. Nouet consacra à leur publication les dernières années de sa longue carrière, couronnant ainsi par un apostolat plus durable et non moins fécond, une vie dont il avait consumé la plus grande partie dans les travaux de la régence, de la prédication et du gouvernement des collèges d'Arras et d'Alençon. Nos annales ne nous ont laissé que peu de détails sur ce grand serviteur de Dieu, « qui serait digne, affirment-elles, d'un plus long panégyrique ; car il fut littérateur habile, orateur distingué, qui attaqua le premier du haut de la chaire les erreurs du jansénisme, écrivain pieux, maître sûr dans la science des saints, qu'il avait d'abord apprise à l'école du Saint-Esprit, religieux d'une oraison et d'une mortification continuelle ». Après une cruelle maladie, dans laquelle il fit briller sa patience et son amour de la croix, le P. Nouet remit joyeusement son âme entre les mains de celui qu'il avait uniquement aimé et glorifié ; il était dans la soixante-quinzième année de son âge et la cinquante-septième depuis son entrée dans la Compagnie.

Elog. defunct. Prov. Franc. (*Archiv. Rom.*). — P. Nouet, *L'homme d'oraison, t.* 1, *nouvelle édit.* 1878, *préface.* — P. Champion, *vie du P. L. Lallemant. Cf. Doctrine spirit. du P. Louis Lallemant, p.* 15, *Avignon.* — Sotuellus, *Biblioth. . . , p.* 380. — Rybeyrète, *Scriptores Prov. Franc., p.* 118. — Hauréau, *Hist. littér. du Maine, t.* 4, *p.* 297. — Feller, *Dictionn. histor., au mot* Nouet.

Le même jour encore de l'an 1670, mourut à Vannes, en odeur de bénédiction, le P. Adrien Daran, né en Normandie, ancien missionnaire des Hurons, et dans ses dernières années l'un des fondateurs de l'œuvre des retraites en Bretagne. Il était parti pour le Canada à l'âge de trente ans. Lorsqu'il se rendit à la mission huronne, avec le futur martyr Gabriel Lallemant, leur supérieur écrivait de Québec : « C'est une grande bénédiction de voir le courage et le zèle de ces bons Pères. Le sang et la mort de ceux qui les ont précédés les animent. Leur joie paraissait si grande sur leurs visages, qu'on eût dit qu'ils s'en allaient prendre possession d'une couronne et d'un empire ». C'est qu'ils étaient sûrs d'aller goûter les fruits de la croix. Si le P. Daran ne mourut point consumé par les flammes des Iroquois, la Vénérable Marie de l'Incarnation n'en écrivait pas moins : « Il a souffert tout ce qui se peut souffrir sans mourir. Il n'y a point de langue humaine qui le puisse exprimer. Je n'exagère point ».

A ce grand courage, Adrien Daran joignait une tendre piété, une admirable confiance en Dieu, une douceur et une simplicité tout aimables, une modestie angélique. Quand l'obéissance le contraignit à s'éloigner de sa chère mission, entièrement détruite par les Iroquois, il se dévoua de préférence au salut et à la sanctification des pauvres. On assure qu'à Vannes, sa congrégation des artisans changea la face de la ville ; on regardait son confessionnal comme une école de sainteté, tant il était habile et attentif à détacher les âmes de l'amour du monde. Ce fut sous sa direction et par ses conseils, qu'une de ses plus zélées pé-

nitentes, Mademoiselle de Francheville, fonda la première maison des retraites de femmes, dont les fruits égalèrent ceux des retraites d'hommes du P. Huby. Le P. Champion, directeur de ces mêmes retraites à Nantes, en a retracé les origines ; et nous lui devons encore quelques précieux détails sur le P. Daran. Il rappelle en particulier la confiance de ce saint homme en la divine libéralité, pour toute œuvre qui lui semblait importer au salut des âmes, et il raconte comment après avoir commencé avec dix écus seulement les fondations de l'église de Vannes, il fut si merveilleusement aidé par Notre-Seigneur à en achever la construction, qu'il fit graver sur le portail ces mots du Psalmiste : « *Ipse fundavit eam Altissimus*. C'est le Très-Haut qui l'a fondée ».

Elogia defunctor. Provinc. Franciæ (*Archiv. Rom.*). — *Relation de la Nouvelle-France, ann.* 1648, *p.* 14. — Champion. *La vie des Fondateurs des maisons de retraite. Nantes*, 1698, *p.* 364. — *Lettres de la* Vénérable Marie de l'Incarnation, *p.* 129.

XXII MAI

—

Le vingt-deuxième jour de mai, fête de l'Ascension de Notre-Seigneur, en 1659, mourut au milieu de ses néophytes, dans la province chinoise du Chen-si, le P. Étienne Le Fèvre, couronnant, par une mort triomphante, la vie d'apostolat et de miracles d'un Xavier. Il était né près d'Avignon, dans le petit village de Mourières, d'une humble et indigente famille, où la pauvreté était accueillie comme une des béatitudes évangéliques. Dès qu'il put connaître l'excellence du sacerdoce, il soupira après le bonheur d'être prêtre ; mais sa misère semblait opposer à ses désirs un obstacle insurmontable ; il ne lui fallut rien moins, pour en triompher, qu'une âme déjà héroïque. Pour se procurer le maigre salaire qui lui permettrait du moins d'acheter son morceau de pain noir de chaque jour, tout en étudiant les premiers éléments de la grammaire, le petit Étienne conçut le projet d'aller au collège d'Avignon solliciter quelque modeste emploi : il y fut admis, tout à la fois comme externe et comme balayeur des classes. Les documents recueillis plus tard avec soin sur les épreuves et les vertus de sa première enfance, et conservés aux archives de la Compagnie, nous le montrent ainsi, pendant plusieurs années, manquant à peu près de tout, mais soutenu toujours par ce même dé-

sir du sacerdoce ; cruellement éprouvé par les hivers sous un simple et grossier vêtement de toile ; réduit alors, par la longueur des nuits, à lire ses leçons ou à écrire ses devoirs à la faible lueur de la lampe du sanctuaire, au pied de quelqu'un de ces autels où il aspirait à monter un jour. Ainsi Dieu se préparait cette âme angélique et la faisait croître en ferveur, en science et en vertus. Ce pauvre petit balayeur des classes devint l'objet du plus affectueux respect de ses condisciples, et pendant son année de rhétorique, il fut choisi par eux comme préfet de la principale congrégation.

Tels furent les humbles et touchants débuts de ce grand homme, et sa première initiation aux rudes labeurs, au dénuement et aux épreuves des apôtres. Aussi lorsque, ses études littéraires terminées, Étienne Le Fèvre sollicita la grâce d'être admis au nombre des novices, la Province de Lyon s'estima heureuse d'accueillir en son sein une âme de cette trempe, et qui donnait de telles espérances. Onze ans plus tard, après des essais de zèle et des exemples de vertu dont l'honneur suffirait à une autre vie, la générosité de ses supérieurs le cédait de grand cœur aux missions d'Orient, où Dieu ne lui réservait rien moins que l'héritage même de François-Xavier. Nul ne semble en effet, parmi les plus grands ouvriers de la Chine, supérieur à Le Fèvre, pour l'extension et l'organisation du royaume de Jésus-Christ, aussi bien que pour la puissance miraculeuse et la sainteté. L'Église de Pékin, si florissante dans les années qui précédèrent l'invasion tartare, celles de la ville de Si-gan et de toute la vaste province du Chen-si, furent en particulier le fruit de son zèle. Là, tout néophyte de Le Fèvre, d'après les vieilles relations portu-

gaises, semblait animé de son esprit, revêtu de sa toute-puissance sur les démons, et bien souvent favorisé des visites et des faveurs célestes les plus surprenantes. Tous les membres de son troupeau appartenaient, sans exception, à l'une des congrégations qu'il fondait partout sur son passage, dès qu'il avait réuni les éléments d'une nouvelle église ; et il les organisait de telle sorte que l'on montait de l'une à l'autre, suivant le degré de vertu et de connaissance des choses divines, auquel on était parvenu après de longs et généreux efforts. Chacune de ces réunions était présidée par un catéchiste formé des mains du P. Le Fèvre, et digne de servir à tous les chrétiens de maître et de modèle : institution si forte, que les églises du Chen-si, privées après sa mort de l'assistance d'un prêtre, purent demeurer de longues années et à travers d'étranges persécutions, sans le plus léger signe de défaillance, et jetèrent dans la stupeur le premier missionnaire qui les visita de nouveau après la tempête.

Du reste, aux yeux mêmes des infidèles, Le Fèvre était considéré comme un homme divin. On l'avait surnommé, dans tout le Chen-si, *le donneur de santé*. Des villes entières, des mandarins de premier ordre l'appelaient pour obtenir de lui la délivrance des fléaux qui les désolaient. Les anges le transportaient au delà des fleuves et des torrents qu'il ne pouvait franchir. Contraint de traverser un jour dans les montagnes un dangereux passage, où l'on trouvait presque à chaque pas des ossements de voyageurs dévorés par les tigres, il n'hésita pas ; et parvenu en face d'une bande de ces redoutables animaux, il leur ordonna, au nom de Jésus et en faisant le signe de la croix, d'affranchir désormais la contrée de leur présence. Il fut obéi : depuis plus de

deux cents ans, les tigres n'ont pas reparu ; en souvenir d'un tel prodige, lisons-nous dans les lettres d'un récent évêque missionnaire, les infidèles eux-mêmes bâtirent un temple, où l'on voit encore de nos jours la statue du P. Le Fèvre, vêtu de ses ornements sacerdotaux, auquel ces pauvres idolâtres rendent leurs hommages.

Près de trente années d'une pareille vie apostolique avaient mérité leur récompense. Parvenu à l'âge d'environ soixante-trois ans, Étienne Le Fèvre apprit par révélation que le glorieux jour de l'Ascension de Notre-Seigneur serait celui de son bienheureux départ pour le ciel. Convoquant donc une dernière fois ses chers néophytes pour célébrer avec eux cette sainte fête, il leur adressa ses adieux, leur rappela la grâce de leur élection et les engagements de leur baptême, leur donna rendez-vous au ciel ; puis montant à l'autel pour offrir le saint sacrifice, il prit en viatique le corps et le sang du Sauveur, et prosterné ensuite en action de grâces, un rameau vert en main, symbole de son espérance, à l'heure de midi que la tradition croit être celle où le Sauveur quitta la terre, il rendit sans effort sa sainte âme pour entrer dans l'éternelle joie des bienheureux.

Litteræ P. Car. Fabri, *Avenione*, 6 *jan.* 1683 (*Arch. Rom.*). — Bartoli, *Cina*, *t.* 2, *p.* 961, 1117, 1125. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 10ª *maii*, *p.* 258. — Drews, *Fasti Societ. Jes.*, 10ª *maii*, *p.* 179. — Patrignani, *Menolog.*, 10 *magg.*, *p.* 59. — Gabiani, *Incrementa ecclesiæ Sinicæ*, *p.* 103. — Greslon, *Histoire de la Chine*. — Le Comte, *Nouveaux Mémoires sur l'état present de la Chine*, *t.* 2, *p.* 180. — Andrada, *Varones ilustres*, *t.* 2 (*t.* 6 *de la Collect.*), *p.* 289. — Feister, *Notices biographiq.* nº 58. — Mgr Rizzolati, *Les Missions catholiques*, *Ann.* 1872, nº 183, *p.* 702.

Le même jour de l'an 1667, mourut à Rouen le P. Honoré Nicquet, d'Avignon, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. dont il avait passé soixante-cinq dans la Compagnie. L'éclat de sa science et de sa vertu, joint à un rare talent pour la direction des âmes, le fit regarder comme un des plus parfaits enfants de saint Ignace, dès le temps de son noviciat et de ses études, et tour à tour dans les fonctions de professeur et d'écrivain, de théologien du P. Mutius Vitelleschi, de Recteur des collèges de Caen, de Rouen et de Bourges, et enfin d'Instructeur des Pères du troisième an. Il établit à Rouen la confrérie des Dames de la Miséricorde, et mérita le nom de père des pauvres, par les témoignages de tendresse et les secours qu'il leur prodiguait. Après les travaux de l'apostolat, qui se partageaient avec la prière presque tous les moments de sa vie, il se reposait en composant pour le bien des âmes des ouvrages pleins de science et de piété, contre les ennemis de l'Église, ou bien en l'honneur des anges et des saints et surtout de la très sainte Vierge, qu'il aimait comme sa mère, et qu'il travailla jusqu'à l'heure de sa mort à faire de plus en plus connaître, aimer et prier. Nous citerons particulièrement le livre où il réunit et explique près de douze cents titres d'honneur donnés à la Reine du ciel par la Sainte Écriture, les Pères, les Docteurs, et les plus vénérables liturgies des églises d'Orient et d'Occident. Mais sa plus ardente et filiale dévotion était le culte et l'amour de l'adorable Trinité, source de tout bien, et de l'Humanité sacrée du Sauveur, dont il étudiait et retraçait dans toute sa vie les vertus et surtout la charité et les douleurs. Son agonie ne fut pour ainsi dire qu'un long acte d'amour de Dieu et comme un sommeil extatique

plein de délices qui changea le deuil de ses frères en une ineffable joie de son bonheur.

Elogia defunct. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Rybeyrète, *Scriptor. Provinc. Franc., p.* 102. — Sotuellus, *Biblioth. Script. Societ. Jes., p.* 350. — de Backer, *Biblioth., t.* 1, *p.* 522.

XXIII MAI

—

Le vingt-troisième jour de mai de l'an 1669, mourut à Dijon, après huit années seulement de vie religieuse, le saint et illustre P. Anne-François de Beauvau-Novian, en qui l'Esprit-Saint fit éclater toutes les merveilles de sa grâce pour briser les liens qui l'attachaient au monde. Son père descendait d'une des plus nobles maisons de l'Anjou et de la Lorraine ; celle de sa mère, qui appartenait au Dauphiné, avait compté jusqu'à dix-sept chevaliers grands-croix de l'Ordre de Malte ; dès son entrée dans le monde, il ne songeait lui-même qu'à soutenir dignement l'honneur de son nom. A peine fut-il en âge de porter les armes, qu'il alla s'offrir à son oncle le comte de Fontaine, commandant de l'armée catholique en Flandre et qui devait plus tard être le noble vaincu de Rocroy. Mais la santé chancelante d'Anne de Beauvau le contraignit bientôt de regagner la maison paternelle. Marié à l'âge de vingt ans, il s'acquit en peu de temps la réputation du seigneur le plus fier et le plus magnifique de la Lorraine. Cette fierté faillit le perdre. Dans l'impuissance où se trouva un jour le Recteur des Jésuites de Pont-à-Mousson de lui accorder un prédicateur pour ses vassaux de Novian, il crut voir une offense préméditée ; et dès lors il conçut une si étrange aversion pour la Compagnie, que son château de-

vint comme le centre de toutes les calomnies semées contre les Jésuites. Le récit détaillé en serait trop long. Mais la guérison inattendue de son fils aîné par un de nos Frères Coadjuteurs, apaisa enfin sa colère ; et sur le conseil d'un saint religieux étranger à la Compagnie, s'étant décidé, non sans résistance, à commencer une vie plus chrétienne par les Exercices de saint Ignace, il parut soudain un homme nouveau. Il avait alors trente-quatre ans.

Jusque là, il est vrai, François de Beauvau avait toujours eu le vice en horreur On le citait presque comme le modèle d'un gentilhomme chrétien selon le monde ; il voulait que tous ceux qui lui étaient soumis fussent pareillement obéissants à la loi de Dieu. Mais dès qu'il eut connu l'esprit de Jésus-Christ, François de Borgia sembla devenir son modèle. La prière, la pénitence, la pauvreté volontaire, et les saintes pratiques de la vie la plus humble firent ses délices . Il voulut s'engager par vœu à embrasser, dès qu'il le pourrait, la vie des enfants de saint Ignace, et à partir pour les Indes, en qualité de serviteur des successeurs de saint François-Xavier. Dieu même cependant semblait s'opposer à ses désirs. Le lien le plus fort et le plus sacré l'enchaînait, celui du mariage ; et quoique sa femme, jeune encore, fût une admirable chrétienne, elle n'était point appelée de Dieu à la vie religieuse. De concert, ils menaient ensemble une vie angélique et attendaient l'heure de la Providence. Elle vint enfin contre tout espoir. André du Saussay, évêque de Toul, consentit à ordonner prêtre François de Beauvau, pourvu que la Marquise de Novian fît d'abord publiquement entre ses mains vœu de continence perpétuelle, et de son côté le Père Général avait promis de recevoir le nouveau prêtre au nombre des novices, aussitôt après son ordination. Ainsi

fut accomplie cette vraie merveille de l'Esprit-Saint, à la souveraine édification de la France entière. Un seul des pieux désirs du nouveau religieux n'avait pu se réaliser, celui de n'être admis qu'en qualité de Frère Coadjuteur dans la Compagnie. Il lui fallut même accepter, par obéissance, avant les délais ordinaires, et presque aussitôt après sa théologie, le degré de Profès, que lui conféra le Père Général, en considération de sa sainteté toujours croissante, et des fruits de salut que sa seule vue produisait partout où il portait la parole de Dieu. L'humble apostolat des campagnes lui avait été accordé, à défaut de celui des Indes ; et ce fut dans cet exercice de zèle, qu'épuisé de travail et de pénitence, il contracta le mal dont il mourut.

Les quatre derniers mois de cette sainte vie devaient embellir encore d'un nouvel éclat la couronne de gloire que le Roi des martyrs réservait à son serviteur. L'excès des douleurs qu'il y endura fut porté si loin, qu'il hésita parfois entre « le plaisir de souffrir » sans vouloir qu'on retranchât rien, disait-il, de la croix dont Notre-Seigneur l'avait honoré, et l'appréhension d'offenser Dieu, en finissant par perdre patience ; car c'était là sa seule crainte. Il céda formellement dans ses derniers jours, tout ce qui serait offert pour lui à Notre-Seigneur après sa mort, aux autres saintes âmes captives du Purgatoire, « qui méritent bien mieux que moi, disait-il encore, d'être délivrées ». Il prit donc saint Francois-Xavier pour intercesseur, et lui demanda humblement la juste mesure de souffrances qui lui permettrait jusqu'à la fin de mieux s'unir à Jésus crucifié. Puis, comme autrefois un saint prêtre l'avait pris en ses bras et offert sur l'autel à Notre-Seigneur dès sa plus tendre enfance, il témoigna, au moment de son agonie, le désir qu'un de ses amis

allât tenir sa place auprès du tabernacle ; et peu d'instants après il mourut.

— *Histoire d'une sainte et illustre famille de ce siècle, par le* P. Jacques Lempereur, *Paris* 1698. — *La vie du R. P. Anne-François de Beauvau, par le* P. Louis Nyel, S. J. — Tanner, *Societas Jesu Apostolorum imitatrix, p.* 877. — Patrignani, *Menologio,* 23 *Maggio, p.* 164. — Drews, *Fasti Soc. Jes.,* 23ª *maii, p.* 196. — Cassani, *Varones ilustres, t.* 3, *p.* 661 *et suiv.*

---

* Le même jour de l'an 1717, mourut au collège Louis-le-Grand le P. Jean Martine, dont les Lettres annuelles de la Province de France font en quelques mots le plus magnifique panégyrique. Écrivain, professeur d'humanités, de philosophie et de théologie pendant de longues années, le P. Martine, disent-elles, « joignait à une science peu commune une sainteté éminente ». Il était d'une conscience si délicate, qu'il s'alarmait de la seule ombre du péché ; pénétré du sentiment de la présence de Dieu, il récitait tout son bréviaire à genoux, même au temps de sa dernière maladie. Nul n'était plus diligent à demander les plus légères permissions, et n'entourait la sainte pauvreté de plus de respect et d'amour. Mais le caractère dominant de la vertu du P. Martine semble avoir été le mépris de lui-même ; toute son ambition était, dit son supérieur, « de se cacher, se mettant au-dessous des plus petits et se regardant comme indigne de vivre au milieu de ses frères ». Entièrement mort à la nature, il poursuivait son corps d'une haine irré-

conciliable, se refusait toutes les satisfactions, même les plus légitimes et quelquefois les plus nécessaires, et se flagellait presque sans mesure jusqu'au sang. « Nous le regardions comme un saint, ajoute la courte notice consacrée à sa mémoire, et nous croyions notre jugement bien fondé, parce que nous trouvions en lui les caractères les plus marqués de la véritable sainteté ». Aussi les funérailles de cet homme de Dieu furent-elles honorées par les témoignages de la vénération publique ; des personnages du plus haut rang s'empressèrent de réclamer, comme autant de reliques précieuses, les moindres objets qui lui avaient appartenu. Le P. Jean Martine était dans la soixante-et-onzième année de son âge et la cinquante-deuxième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litter. ann. Prov. Franc., ann. 1717 *(Arch. Rom.).* — *Lettre du* P. Louis Labbe *pour annoncer la mort du P. Jean Martine, « à Paris, ce* 23 *mai* 1717 » *(Arch. dom.).*

XXIV MAI

—

Le vingt-quatrième jour de mai de l'an 1596, le P. Charles Sager, de Beauvais, mourut glorieusement au collège de Tournon, empoisonné par les hérétiques du Vivarais. Depuis quarante ans, il travaillait avec une ardeur infatigable à la gloire de Dieu ; et il avait eu le bonheur de voir ses trois frères et son père entrer après lui dans la Compagnie de Jésus. Admis au noviciat à l'âge de dix-sept ans, au milieu des premières persécutions qui accueillirent à Paris les enfants de saint Ignace, il y puisa ce mâle courage et cette sainte émulation de travail et de vertu qui ne se démentirent jamais. Son nom se rattache aux principales fondations de cette mémorable époque. Avec le P. Maldonat, il défendit victorieusement la foi catholique contre les calvinistes du Poitou ; avec le P. Auger, il fonda le collège de Bordeaux, dont il fut le premier Recteur. Mais il se fit surtout admirer dans l'enseignement des lettres grecques, de la philosophie et de la théologie. Il les professa successivement à Paris, à Billom et à Tournon, toujours prêt à y revenir après les avoir quittées, avec une religieuse indifférence qui ne cherchait que le bon plaisir de Dieu, et avec une telle supériorité, que les disciples de Calvin confessaient ne pas avoir dans toute la France un homme de la science et du mérite du P. Sager.

Juvencius, *Histor. Societ.*, *part.* 5ª, *lib.* 14, *n.* 36, *p.* 260. — Alegambe, *Mortes illustres*, *p.* 207. — Patrignani, *Menol.*, 24 *magg.*, *p.* 169. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 24ª *maii*, *p.* 282. — Drews, *Fasti Societ. Jes.*, 24ª *maii*, *p.* 197. — Sotuellus, *Biblioth. script. Soc. Jes.*, *p.* 132. — de Backer, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 584. — Prat, *Maldonat et l'Université de Paris au* XVI^e *siècle*, *l.* 2, *ch.* 3, *p.* 235 *et suiv.* — Abram, *l'Université de Pont-à-Mousson*, *édit.* Carayon, *l.* 2, *p.* 107 - 113. — Dorigny, *La vie du P. Émond Auger*. *Lyon*, 1716, *l.* 4, *p.* 255.

XXV MAI

—

Dans le courant du mois de mai de l'an 1693, mourut à Mozambique le P. Marcel Le Blanc, au moment où il repassait les mers pour aller en Chine partager, avec ses anciens compagnons de captivité, les fatigues et les périls de l'apostolat. Déjà il avait eu le bonheur, à trois reprises différentes, d'être chargé de chaînes pour le nom de Jésus-Christ, dans les trois parties de l'Ancien Monde, en Europe, en Afrique et en Asie. D'abord à son arrivée dans les états du roi de Siam, ce prince, le prenant en affection d'une manière toute particulière, lui avait assigné pour demeure un magnifique couvent de talapoins, ordonnant à ces prêtres des idoles de lui enseigner la langue du pays. Mais une révolution de palais ruina bientôt les plus belles espérances de la foi. Les Pères furent traînés devant les tribunaux infidèles, accablés d'outrages et de mauvais traitements, condamnés à une dure captivité, et même voués à la mort. « Pendant près de deux mois, écrivait le P. Le Blanc, nous n'avons pas quitté nos vêtements et notre crucifix, même la nuit, attendant à chaque minute que l'on nous conduisît au supplice, priant ensemble au moins trois fois chaque jour, et jeûnant au riz et à l'eau, pour obtenir cette grâce du martyre, dont hélas! nous n'avons pas été jugés dignes » !

Délivré par l'intervention des vaisseaux français, le P. Le Blanc tomba sur mer entre les mains des Hollandais, qui le retinrent deux mois prisonnier au Cap de Bonne-Espérance, et le transportèrent ensuite en Hollande, où il languit encore quelque temps dans les cachots de Middelbourg. C'est de là qu'il écrivit au P. Général une lettre admirable, où il lui rendait compte de sa mission, et lui témoignait sa joie de souffrir pour Jésus-Christ. « Que Votre Paternité ne s'inquiète pas de nous, disait-il en finissant. Le Seigneur veille sur nos besoins; et quand il voudra se servir de nous, il connaît le lieu de notre demeure. Serviteurs inutiles, nous ne devons pas être plus pressés de recouvrer la liberté pour travailler à sa gloire, qu'il ne l'est lui-même d'agréer nos travaux. Ne devons-nous pas nous trouver bien là où il nous veut ? N'est-il pas avec nous, au milieu même de nos ennemis ? Et ne sommes-nous pas bien plus véritablement entre ses bras et sur son cœur que dans la captivité » ?

Epistol. P. Marc. le Blanc *ad adm. R. P. Gener.* « *e carcere Midelburgi Zelandiæ,* 21ª *nov.* 1689 » *(Arch. Rom.).* — P. d'Orléans, *Histoire de M. Constance, p.* 234, 243. — Tachard, *Second voyage à Siam, p.* 3, 13. . . 202 *et suiv.* — Girault, *Essais historiques et biographiques sur Dijon, p.* 447.

XXVI MAI

—

Le vingt-sixième jour de mai de l'an 1698, mourut à Paris le P. César-Joseph de la Trémouille, célèbre par le mépris des grandeurs humaines et des dignités de l'Église, dont les offres les plus séduisantes le poursuivirent vainement jusque dans le sein de la Compagnie. Le souvenir de sa famille et de son nom ne faisait que l'exciter davantage à chercher en toute chose la dépendance et l'humiliation. Il honorait si visiblement Jésus-Christ dans la personne de son supérieur, et il fut si fidèle jusqu'à la mort à demander les moindres permissions, qu'il semblait impossible de porter plus loin l'esprit d'obéissance, que saint Ignace aimait tant à voir dans ses enfants. Parmi ses œuvres de zèle, on doit particulièrement signaler la congrégation des élèves du collège Louis-le-Grand, qui fut entre ses mains une pépinière de fervents chrétiens et de saints religieux, et l'amour pour les pauvres, surtout pour les

pauvres honteux, qui le regardaient comme leur père. Notre-Seigneur sembla vouloir le récompenser de son humilité et de sa charité sans bornes, en l'appelant à lui presque au moment où il venait de célébrer le saint sacrifice et d'exhorter une dernière fois ses chers pauvres à aimer Dieu de tout leur cœur.

Lettre circulaire du P. LE PICART *sur la mort du P. César-Joseph de la Trémouille, « à Paris le* 26 *mai » (Arch. dom.). — Elogia defunct. Provinc. Franc. (Arch. Rom.).*

XXVII MAI

—

Le vingt-septième jour de mai de l'an 1725, le P. Charles de la Rue mourut à Paris, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, laissant la réputation d'un des plus grands hommes et des plus saints religieux de la Compagnie. Dans toutes les positions qu'il occupa durant les soixante-cinq années de sa vie religieuse, il fut regardé, à juste titre comme le modèle accompli de ceux qui cherchent avant tout, selon l'avis de saint Ignace, à se rendre parfaits dans leur degré et dans le poste que l'obéissance leur confie. Dès qu'il fut appliqué à l'enseignement, ses travaux littéraires, ses explications, ses harangues, et même les catéchismes qu'il faisait en latin à ses élèves, furent regardés comme des pièces achevées. A peine âgé de vingt-quatre ans, il publiait déjà sur les victoires de Louis XIV, ce poème célèbre, si plein de patriotisme et de religion, que le grand Corneille ne dédaigna pas de traduire et d'offrir au roi, en lui disant que son travail n'égalait pas l'original du jeune Jésuite ; et ce fut là le commencement de l'estime dont ce prince honora toujours depuis le P. de la Rue. L'auteur du Cid n'appréciait pas moins les tragédies du jeune professeur, et se plaignait de le voir donner trop peu de temps à ces compositions de collège, ajoutant qu'il ne connaissait pas de poète plus capable de

faire parler les héros sur le théâtre, et d'en soutenir la noble majesté.

Mais le P. de la Rue, bien plus désireux encore d'acquérir la perfection de la vertu et de l'apostolat, que la perfection de la science, tournait alors tous ses désirs et toutes ses espérances vers les forêts du Canada. Il sollicitait avec larmes la grâce d'aller ensevelir ses talents au milieu des sauvages, et verser son sang dans les supplices à la suite des Brébeuf et des Lallemant. Son amour pour l'obéissance put seul le consoler d'un refus qu'il attribuait en gémissant à son indignité. Après les travaux de l'enseignement, il consacra près de quarante années à la chaire chrétienne ; et dans les élans de son éloquence, soutenue par un travail prodigieux, nul orateur, disent ses contemporains, n'approchait plus de la grandeur et du génie de Bossuet. Ses oraisons funèbres des ducs de Bourgogne et de Luxembourg, ses sermons sur les calamités publiques, sur le pécheur mourant et le pécheur mort, ont été regardés par les plus grands maîtres comme des chefs-d'œuvre. Il avait prêché plusieurs Avents et plusieurs Carêmes à la cour, quand Louis XIV, effrayé des ravages que l'hérésie avait faits parmi les populations du Languedoc, lui fit proposer cette belle et difficile mission. Le P. de la Rue accepta l'offre avec empressement, et durant trois années entières, il parcourut la province, s'abandonnant à toute l'ardeur de son zèle et récueillant des fruits immenses. Sa parole n'était pas moins efficace au tribunal de la pénitence et dans les entretiens intimes, pour ramener les âmes à Dieu ou les conduire à la plus haute perfection. Le duc de Berry, la Dauphine et d'autres personnages de la cour lui avaient remis le soin de leur conscience ; le Dauphin avait en lui

une confiance qui « allait, dit la relation de sa vie et de sa mort, jusqu'à la tendresse, et qui semblait n'avoir rien de secret » ; le Régent lui-même, en sa considération, « voulut être la ressource » de la maison professe, à l'époque où le P. de la Rue en était le supérieur.

Rien ne paraissait manquer au bonheur du P. de la Rue, quand la main de Dieu vint s'appesantir sur lui et le marquer du sceau de l'épreuve. Tout lui fut retiré, excepté « la raison, dit son supérieur, pour lui faire sentir toute l'humiliation de son état, et la foi, pour lui donner la consolation d'en faire un saint usage ». C'est alors que l'admirable vieillard parut plus grand que jamais, et que toutes les vertus religieuses brillèrent en lui du plus vif éclat. Son obéissance était celle d'un enfant ; elle allait « jusqu'au scrupule », et pas un novice n'eût été plus exact à demander les moindres permissions. . . . Notre-Seigneur Jésus-Christ lui tint lieu de tout ; il ne pensa plus qu'à s'unir à lui sur la croix ». Le saint sacrifice de la messe, et la dernière année de sa vie la sainte communion reçue tous les jours, furent sa force et sa consolation, et il y puisa « une tendresse de dévotion » admirable. Enfin le jour arriva où ce grand serviteur de Dieu allait recevoir sa récompense. Les Pères de la maison entouraient l'humble couche sur laquelle il paraissait étendu sans connaissance, quand on le vit tout à coup lever les yeux au ciel et, avec une ferveur touchante, réciter distinctement pendant une heure entière certaines prières qu'il avait composées lui-même, jusqu'à ce que les forces lui manquant, il entra dans une douce agonie et remit paisiblement son âme entre les mains de Dieu.

Elogia defunct. Prov. Franc. (Archiv. Rom.). — *Lettre circulaire du* P. DE CANAPPEVILLE *sur la mort du P. Ch. de la Rue, « à Paris, ce 6 juin* 1725 . *(Archiv. dom.).* — DE BACKER, *Biblioth., t.* 1, *p.* 658-665. — *Éloge du P. de la Rue, Mercure de France, juin* 1725, *p.* 1324 - 1332. — FELLER, *Dictionn. histor., t.* 5, *p.* 350. — CORNEILLE, *Cf. apud* DE BACKER, *l. c., n.* 12, *p.* 663.

Le même jour de l'an 1702, mourut à Paris le P. DOMINIQUE BOUHOURS, l'un des humanistes et des critiques les plus distingués du règne de Louis XIV, mais dont la valeur littéraire n'est ni le seul, ni le plus beau titre au souvenir de la Compagnie et de la France. Il avait embrassé la vie religieuse à l'âge de seize ans, bien résolu à n'en négliger aucun devoir, et à se signaler également suivant sa vocation, par le renoncement, la prière, et le travail de l'étude. Il éprouva de bonne heure de vives et continuelles douleurs de tête, qui le rendaient parfois, comme il en fit l'aveu, presque insupportable à lui-même, et ne le quittèrent qu'avec la vie. Il n'en était pas moins accessible en tout temps, et de l'abord le plus affable, toujours prêt à rendre service ; et Dieu seul, qui le soutenait, connut les trésors de patience qu'il amassa durant sa longue vie. Le monde, qui l'applaudissait, ne soupçonnait point que le travail lui fût une si pesante croix, et qu'il fût souvent dans une impuissance absolue de le poursuivre. Ainsi Dieu le tenait-il dans la dépendance de sa grâce.

Des écrivains tels que La Fontaine et Racine, se montraient jaloux de ses jugements, et l'appelaient un des plus excellents maîtres de notre langue. L'honneur qui en rejaillissait sur l'enseigne-

ment de la Compagnie, lui tenait seul au cœur ; et l'on eût trouvé difficilement un homme plus modeste. En vain les docteurs du jansénisme, Arnauld et Nicole à leur tête, attribuaient-ils ses ouvrages à des motifs peu dignes d'un religieux. Ils ne pouvaient lui pardonner d'avoir porté un coup mortel à leur réputation littéraire et théologique. Son premier opuscule contre leur Nouveau Testament jeta un tel éclat, qu'en une seule année, suivant une mordante expression de Boileau lui-même, bien que leur ami, deux fois les Jésuites avaient vaincu en bataille rangée l'armée janséniste, l'une par la lettre de Bouhours à un seigneur de la cour de Louis XIV, l'autre par l'apparition en chaire de Bourdaloue. Plus tard la fureur de ses adversaires alla même si loin, qu'ils tentèrent de l'accabler sous les calomnies les plus odieuses, capables de flétrir à jamais son nom. On vit alors à quel degré de patience héroïque, d'humilité, de pardon des injures, d'abandon à Dieu, ce vrai disciple de Jésus-Christ était parvenu. Parmi les plus ardents auteurs de cette infamie, ce fut à qui la désavouerait plus hautement, tant elle fut confondue jusqu'à l'évidence et devint promptement l'objet du mépris public. Pour lui, il se contentait de répondre : « Je n'avais été, ce me semble, ni assez pervers, ni assez saint, pour m'attendre à une telle épreuve ». Dieu seul l'en avait trouvé digne.

Après la mort du P. Bouhours, on trouva écrit de sa main le touchant recueil, non de ses souffrances, mais des divines paroles de l'Écriture, adressées aux âmes affligées, pour leur faire accepter et aimer tour à tour leurs douleurs et leurs peines, comme le don de Dieu, comme la voie du paradis, la part au calice, à la croix, aux ignominies de Jésus, en esprit de pleine soumission,

d'humble pénitence, d'amour, de confiance et d'une paix profonde, à la pensée des joies de l'éternité.

Elogia defunct Prov. Franc. (Archiv. Rom.). — DE BACKER, *Biblioth. des écrivains de la Compagn., t.* 1, *p.* 119-124. — RAPIN, *Mémoires, t.* 3, *p.* 410. — FELLER, *Dictionn. histor., p.* 576. — *Biographie universelle, art.* BOUHOURS.

---

* Le même jour encore de l'année 1821, mourut au collège de Sainte-Anne d'Auray le F. Scolastique QUENTIN SAUBINET, digne par son innocence et sa piété d'être le frère de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas. Élevé d'abord dans un lycée de l'université impériale, il était resté pur au milieu de cette atmosphère trop souvent malsaine, et quand il vint frapper à la porte de Saint-Acheul après les Cent jours, il y apporta un cœur paré de tout l'éclat de la vertu. Ses études terminées, il fut reçu dans la Compagnie par le P. Simpson, et dès le premier jour il se signala parmi les plus fervents, comme si, remarque le P. Gury, il avait pressenti que Dieu ne tarderait pas à l'appeler.

C'est à Sainte-Anne, dans une humble classe de sixième, qu'il acheva de se sanctifier. Pensant avec raison que nul ministère n'est plus utile à l'Église et plus cher à la Compagnie que celui de l'enseignement de la jeunesse, il s'y consacra tout entier, et suivant la belle expression d'un de ses compagnons, il se fit l'*ange tutélaire* de ses élèves. Il n'est aucune industrie qu'il ne mît en œuvre, au-

cun travail qu'il ne s'imposât pour les aider à s'avancer dans les lettres et dans la vertu. Mais sa santé, depuis longtemps chancelante, ne résista pas à des fatigues au-dessus de ses forces. Condamné au repos, il ne cessa pas de s'occuper de ceux que Dieu lui avait confiés ; et quand après quelques mois de souffrances, il fut sur le point de recevoir les derniers sacrements, il conjura le P. Recteur de permettre qu'ils fussent présents à la douloureuse cérémonie : « Je crois, disait-il, qu'ils seront sensibles aux derniers avis de leur professeur mourant ».

Rien n'est plus touchant que le récit de cette mort de prédestiné. Le F. Saubinet appelait de toute l'ardeur de ses désirs le moment où il irait se réunir à Dieu. Près d'entrer en agonie : « Ah ! dit-il, voici le râle à la fin, tant mieux » : et il demanda qu'on récitât les prières des agonisants, auxquelles il répondit avec une dévotion admirable. « Mon Père, dit-il un peu plus tard à son confesseur, mon heure n'est pas éloignée ; le bon maître va venir. Au moment où je sentirai qu'il m'appelle, je serrerai votre main, que vous me permettrez de tenir toujours entre les miennes ; j'inclinerai la tête ; vous me donnerez une dernière absolution, et nous nous en irons ». Et vers minuit le bienheureux moribond serra fortement la main de son confesseur, il inclina la tête, reçut l'absolution, et son âme s'envola dns le sein de Dieu.

a

Mémoires sur le noviciat de Montrouge, ann. 1818. *p.* 96. — *Notices mss. sur le F. Quentin Saubinet (Arch. dom.).*

XXVIII MAI

—

Le vingt-huitième jour de mai de l'an 1719, mourut à Rome le P. Joseph de Jouvancy, le digne successeur des Pères Perpinien, Sirmond, Petau, Cossart et de la Rue, dans la chaire de rhétorique du collège Louis-le-Grand, et le continuateur de l'histoire de la Compagnie, commencée par les Pères Orlandini et Sacchini. Aucun écrivain peut-être, depuis le siècle d'Auguste, n'a mieux connu toutes les délicatesses de la langue latine et n'en a fait un plus heureux usage que le P. de Jouvancy. Le comte de Maistre regarde ses éditions des poètes latins, « avec une traduction en prose latine et des notes qui lui servent de complément, comme l'idée la plus heureuse qui soit tombée dans la tête d'un homme de goût ».

Lorsque la quatorzième Congrégation générale ordonna au P. Thyrse Gonzalez de faire composer un ouvrage qui pût servir de règle aux jeunes religieux dans leurs études littéraires, celui-ci ne crut pouvoir trouver un homme plus capable que le P. Jouvancy pour un travail de cette importance, et qui intéressait à un si haut degré l'avenir et l'honneur de toute la Compagnie. Aussi le *Ratio discendi* fut-il salué, dès son apparition, comme un chef-d'œuvre. Au témoignage même peu suspect de Rollin, « ce livre est écrit

avec une pureté et une élégance, avec une solidité de jugement et de réflexion, avec un goût de piété, qui ne laissent rien à désirer sinon que l'ouvrage fût plus long ». Lorsque les Jésuites eurent disparu, l'université impériale, alors sans crainte de concurrence, n'hésita pas à le traduire pour l'usage de ses élèves, et à l'adopter elle-même, ainsi que la plupart des autres ouvrages du célèbre religieux. Rome, qui posséda ce grand homme pendant les vingt dernières années de sa vie, lui donna ce magnifique éloge, que sa piété n'était pas au-dessous de sa réputation littéraire ; et l'on ajoutait que son livre était l'image et le témoin le plus fidèle de l'esprit qui inspira toujours ses travaux et son enseignement. Nul ne savait mieux, comme il le recommande avec tant de zèle et de charme, « faire des auteurs même profanes des prédicateurs de Jésus-Christ, et mieux voir dans les enfants confiés à sa sollicitude, les traits de l'image divine, le sang de Jésus-Christ, le prix de sa croix et son héritage éternel, dont la vue suffit bien, ajoute-t-il, pour nous faire embrasser avec joie, désirer même avec ardeur, l'humble et laborieux ministère de l'enseignement ».

Elog. defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — Jouvancy. *De ratione discendi et docendi.* — de Backer, *Biblioth. . , t.* 1, *p.* 411-419. — Feller, *Dictionn. historiq., t.* 3, *p.* 703. — *Biographie univers., t.* 22, *p.* 65. — *Nouvelle Biogr. génér., t.* 27, *p.* 83. — Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie, t.* 1, *ch.* 1, *p.* 19 ; *t.* 4, *ch.* 4, *p.* 261 ; *ch.* 6, *p.* 409 *et suiv.* — de Maistre, *De l'Église gallicane, liv.* 1, *ch.* 8, *p.* 61, *édit. Lyon,* 1821.

---

* Le même jour, de l'an 1822, mourut à Laval le P. Marc Follope, âgé de cinquante-neuf ans, dont il avait passé dix-sept dans la

Compagnie. C'était un religieux à qui l'on n'a pu reprocher qu'un excès d'humilité et de charité. Il était né en Normandie, et était entré de bonne heure dans l'état ecclésiastique. Chassé de France par la Révolution, il se réfugia d'abord en Allemagne, et bientôt pressé par le désir d'une vie plus parfaite, il se rendit en Russie et sollicita son admission dans la Compagnie. « Il y devint en peu de temps, racontent les témoins de sa vie, un saint religieux, grand amateur de l'obéissance, de l'humilité et de la pauvreté ».

Cependant la Compagnie commençait à se reconstituer en France, sous le gouvernement du P. de Clorivière. Le P. Folloppe y fut envoyé et fut nommé Recteur du collège de Saint-Acheul. Peu de sacrifices lui furent plus pénibles, tant était profond le sentiment de son impuissance. Il obtint en 1818 d'être déchargé, et partit en qualité de Père spirituel pour Bordeaux, « qu'il embauma de l'odeur de ses vertus ». C'est alors surtout qu'il donna libre carrière à ses vertus de prédilection. Sans égard pour sa faiblesse et les exigences d'une santé depuis longtemps délabrée, il se faisait le serviteur de tous. Il lisait au réfectoire pour soulager les professeurs épuisés par le travail des classes et de la surveillance ; il nettoyait même les chaussures des écoliers; car, disait-il, « il n'est rien de si humiliant que je ne fisse volontiers pour obtenir la plus petite des grâces ».

Un acte de charité envers le prochain hâta le terme de cette belle vie. Le P. Folloppe avait été envoyé à Laval pour essayer d'y réparer ses forces. Il fit route avec quatre religieux trappistes, dont l'un souffrait cruellement de la fièvre et du froid. A cette vue, sa compassion s'émeut, et sans souci de lui-même, il se dépouille d'un vêtement de laine que ses infirmités l'obligeaient de

porter, et il contraint le malade à s'en revêtir. Mais il est aussitôt saisi d'un refroidissement; il arriva presque mourant à Laval et il expira peu de jours après, victime de la mortification et de la charité.

Documents inédits sur le P. Folloppe (Archiv. dom.). — Annales de Saint-Acheul, p. 47, 51, 82, 212. — Gagarin, *Vie du P. Marc Folloppe, Paris*, 1877.

Le même jour encore de l'an 1582, mourut à Paris, à la fleur de l'âge, parmi les jeunes étudiants de la Compagnie, le F. Pierre Monier, ange de ferveur, d'innocence et de perfection religieuse. L'éloge de sa vie se borne par malheur à ce peu de mots. Mais sa mort, telle que nous l'ont transmise nos annales, fut pour tous ses frères, d'une très douce et intime consolation. Comme il touchait presque à sa dernière heure, soudain le démon lui apparut, voulant au moins le troubler par sa présence. Pierre en avertit son confesseur ; et celui-ci lui ordonna de demander hardiment au tentateur ce qu'il pouvait avoir devant Dieu à lui reprocher : « Rien », répondit le démon, en disparaissant ; et délivré de cette importune visite, le jeune moribond, rayonnant de joie, rendit presque aussitôt son âme à Notre-Seigneur.

Litter. annuæ Societ. Jes., ann. 1582, *p.* 149. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 28ª *maii, p.* 287. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 28ª *maii, p.* 203.

XXIX MAI

—

Le vingt-neuvième jour de mai de l'an 1699, mourut à Avignon le P. Pierre Polla, un des plus zélés missionnaires des populations protestantes de la Province de Lyon. Il avait travaillé plus de vingt-cinq ans à leur conversion, avant et après la révocation de l'Édit de Nantes ; et l'on attribue en particulier à sa patience, à sa charité, à la vive impression de sa sainteté sur les âmes les plus rebelles, le retour d'un grand nombre de faux convertis, qui en abjurant de bouche l'hérésie, n'avaient cédé qu'à la force et en apparence. Avec de pareils auditeurs, l'éloquence humaine était peu de chose. Le dénuement, l'épuisement et la pénitence avaient un tout autre pouvoir. Il y fallait visiblement un homme de Dieu, et Pierre Polla l'était au plus haut degré. Pour donner une idée de sa perfection religieuse, l'auteur de son éloge dit que, malgré les travaux et les exigences du ministère apostolique, il ne se dispensa jamais d'une seule règle, pas même, ajoute-t-il, d'un seul examen de conscience ou d'une abstinence du vendredi. Il semblait faire vraiment revivre saint François Régis, et il mérite un des premiers rangs parmi les héritiers de l'esprit de zèle et de sainteté de l'apôtre du Velay. Ce fut lui encore qui, dans le midi de la France, eut la plus large part à la diffusion de l'œuvre des retraites, fon-

dée en Bretagne par le P. Huby ; et il mérita le glorieux nom d'homme des Exercices, que lui attribuent nos annales, en signalant les transformations merveilleuses du clergé, du peuple, de la noblesse et même des soldats, auxquels il ne craignait pas de les donner.

Litter. ann. Provinc. Lugdun., ann. 1699 *(Archiv. Rom.).*

Le même jour de l'an 1655, le F. Jean Liégeois, Coadjuteur temporel, fut massacré par les Iroquois dans la mission de Sillery au Canada. « C'était, dit la relation de sa mort, un homme de cœur, tout plein d'amour pour les pauvres sauvages ». Les services qu'il leur avait rendus pendant plus de vingt ans, ainsi qu'à la colonie française, surtout en qualité de maçon et d'homme de peine, lui avaient gagné l'affection universelle. Mais il n'aspirait qu'à se dépenser tout entier et à donner sa vie même pour les âmes. Plus d'une fois il avait déjà bravé tous les périls de la captivité et du martyre ; et pour veiller à la sûreté des néophytes, il faisait la garde autour de leurs cabanes, et parcourait seul tous les points de la forêt d'où l'on pouvait découvrir l'approche des ennemis. Ce fut dans cet exercice de charité, qu'un Iroquois le surprit tout à coup, le frappa au cœur et à la tête de deux coups de feu et de hache, et lui donna cette mort sanglante, unique objet de ses vœux.

Relations de la Nouvelle-France, ann. 1655, *p.* 2. — *Diarium tenu par les Pères Jésuites, Supérieurs à Québec. . . depuis* 1645 *jusqu'en* 1668 *(copie, Arch. dom.).* — Cassani, *Varones ilustres, t.* 1, *p.* 591. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.,* 29ª *maii, p.* 289. — Ferland, *Histoire du Canada, t.* 1, *l.* 3, *ch.* 10, *p.* 421. — Creuxius, *Histor. canad., l.* 10, *p.* 733, 734.

Le même jour encore, l'an 1692, mourut à La Flèche le P. François Lucas, âgé de soixante-dix-neuf ans, dont il avait passé cinquante-neuf dans la Compagnie et vingt-trois dans les missions de Syrie. Les infirmités qu'il avait contractées dans ce pénible apostolat, et particulièrement la perte de l'ouïe, l'avaient forcé de revenir en France et condamné à une solitude presque absolue. Il en profita pour consacrer uniquement à la prière les dernières années de sa vie ; et c'était un touchant spectacle que la vue de ce saint vieillard, toujours serein, toujours invoquant et bénissant Dieu avec des transports de joie, jusqu'à son dernier soupir.

Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — Richard, *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable en l'ile de Sant-Erini, p.* 56.

XXX MAI

—

Le trentième jour de mai, mourut en 1840, à Idəïcattour dans le Marava, le P. Alexandre Martin, la première victime de la mission renaissante du Maduré, et dont le tombeau n'a cessé, depuis cinquante ans, d'être l'un des plus glorieux de la Compagnie. Sans l'intervention divine des miracles, qui éclata dès qu'il eut rendu le dernier soupir, peut-être n'eût-on remarqué en lui qu'un religieux fidèle à tous ses devoirs, et un intrépide missionnaire, semblable à tant d'autres, sans soupçonner un saint digne d'être élevé sur les autels; l'héroïsme de ses vertus n'eût été connu que de Dieu. Les luttes intérieures qu'il avait sans cesse à soutenir, n'apparaissaient point aux regards des hommes. La simplicité et la perfection de son obéissance ne voilaient que mieux le sacrifice de ses goûts les plus légitimes. C'était vraiment, au plus rare degré, l'homme crucifié à lui-même et vivant en Dieu avec Jésus-Christ; l'homme qui n'aspirait qu'à la perfection de la patience, de l'humilité, de l'abandon à la volonté divine, lisant et relisant sans cesse la onzième règle du Sommaire, et sincèrement décidé à tout souffrir plutôt que de reculer. Voilà le tableau que nous offre le compte rendu de son âme, tracé sous le regard de Dieu; c'est le fidèle résumé de ses vingt-et-un ans de vie religieuse, en France, au no-

viciat de Montrouge, aux collèges de Montmorillon et de Bordeaux, au Collège Romain, en Portugal, aux Indes ; le but auquel « j'arriverai, coûte que coûte », se répétait-il à lui-même, durant les exercices de son troisième an.

Dans les ambulances portugaises, parmi les horreurs du typhus et du choléra, Alexandre Martin venait de montrer de quel dévouement il était capable. Les prisons du fort Saint-Julien l'avaient initié à d'autres épreuves qui trempent le cœur des hommes apostoliques. Mais ce n'était là toutefois qu'une ombre légère des maux qu'il allait souffrir dans le Maduré. Là, l'esprit de révolte, le schisme, le vice, avaient peu à peu, depuis soixante ans, envahi l'héritage des successeurs de saint François-Xavier. De mauvais chrétiens perdus d'avarice, de mauvais prêtres portugais livraient bataille au missionnaire presque à chaque pas, le faisaient chasser et condamner par les magistrats protestants ; et il lui fallait s'inspirer de toute la vigueur de saint Paul contre les premiers perturbateurs de l'Église naissante, non moins que de sa plus tendre charité. La calomnie l'accusait de zèle indiscret, près de son supérieur, qui ne savait trop à quoi s'en tenir, et lui faisait quitter la mission du Sud pour le Marava, tout en écrivant peu après : « Je suis tenté parfois de regretter que le P. Martin n'ait pas été laissé pour soutenir la lutte contre le schisme ». Pour lui, à cette voix de Dieu, comme toujours, il avait obéi, non sans souffrir, mais de grand cœur, et sans le plus léger murmure. « Il acceptait l'humiliation, dit l'auteur de sa vie, le P. Saint-Cyr, comme les saints savent l'accepter ». Sept mois plus tard, il tombait épuisé, après avoir célébré avec ses chrétiens du Marava l'Ascension de Notre-Seigneur, et couronnant sa sainte vie par un plus grand et der-

nier sacrifice, celui de n'être pas même assisté durant son agonie par un de ses frères, à l'exemple de son glorieux Père saint François-Xavier. Cette assistance toutefois, il la désirait vivement. Mais quand il vit approcher la mort : « A la volonté de Dieu, reprit-il, que mes frères viennent ou ne viennent pas, je suis content. Dieu est là pour m'aider. Dieu me suffit ».

Bertrand, *Lettres édifiantes et curieuses de la nouvelle Mission du Maduré, Paris*, 1865, *t.* I, *p.* 51, 201, 213, 233, 261. — *Mémoires sur le noviciat de Montrouge*, *p.* 113, 143-145. — Saint-Cyr, *Les nouveaux Jésuites français dans l'Inde*, « *Le P. Alexandre Martin* », *p.* 277-318.

---

* Le même jour de l'année 1741 mourut à Paris le P. François Bretonneau, le célèbre et judicieux éditeur des sermons des Pères Bourdaloue, Cheminais et Giroust, auquel le P. de la Rue, qui devait plus tard lui devoir aussi le même service, aimait à appliquer ces paroles de l'Église en l'honneur de saint Martin : *Trium mortuorum suscitator magnificus*. A ce travail, dont la postérité devait recueillir les fruits, le P. Bretonneau, uniquement jaloux de la gloire de Dieu et du salut des âmes, consacra sans regret et sans le moindre retour d'intérêt personnel, la rare souplesse de son talent et ses meilleures années ; et il fallut un ordre exprès de ses supérieurs pour l'obliger, sur la fin de sa vie, à s'occuper de ses propres ouvrages et à les repasser en vue de l'impression. Mais plus que les qualités de son esprit, les contemporains du P. Bretonneau louent ses vertus religieuses, son zèle, son humilité,

sa droiture, son amour du travail et de la solitude ; et dans le gouvernement des Nôtres, sa prudence et sa douceur, qui lui avaient gagné tous les cœurs. De pénibles et douloureuses infirmités assiégèrent ses derniers jours, sans étonner ni ébranler sa patience ; épuré dans ce creuset, fortifié et réjoui par la vertu des sacrements, il rendit paisiblement son âme à Dieu ; il était âgé de quatre-vingt-un ans, et en avait passé soixante-six dans la Compagnie.

Elogia defunct. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — DE BACKER, *Bibliothèque. . , t.* 1, *p.* 128. — BERRUYER, *Sermons du P. Bretonneau, Paris* 1749, *t.* 1, *préface.* — FELLER, *Dictionnaire historique, t.* 1, *p.* 610. — CHALMEL, *Histoire de Touraine, Paris* 1828, *t.* 4, *p.* 57.

XXXI MAI

—

Dans le courant du mois de mai de l'année 1735, le P. Lavernie, jeune encore, mourut à Pondichéry. Il est le premier missionnaire qui, dans son ardeur à chercher de nouvelles industries pour le bien des âmes, ait introduit dans les Indes l'usage de donner les Exercices de saint Ignace aux catéchistes et aux nouveaux chrétiens. Les fruits en furent si consolants, que son église devint bientôt une des plus florissantes de l'Orient, par la ferveur et le nombre toujours croissants de ses néophytes. Quoique le P. Lavernie n'eût cultivé cette terre bénie que bien peu de temps, sa vie et sa mort, au témoignage du P. Calmette, son émule de zèle et de vertu, exhalèrent un parfum de sainteté qui devait embaumer longtemps toute la mission du Maduré.

Lettres édifiantes, édit. 1781, *t.* 13, *p.* 459, 460. *Lettre du* P. Calmette *au P. Delmas, à Ballapouram, ce* 17 *septembre* 1735.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE FRANCE.

Ier JUIN

Le premier jour de juin de l'an 1676, mourut saintement à Paris le P. Jacques de Machault, religieux de grande vertu, d'une rare prudence dans l'art de gouverner, mais célèbre surtout par sa dévotion pour la très sainte Eucharistie, dont il fut l'apôtre aussi bien que le disciple. Il s'était engagé par un vœu exprès à ne se jamais épargner pour la faire mieux connaître, aimer et honorer, autant qu'il serait en son pouvoir. Le soin d'y préparer les enfants et les ignorants faisait son bonheur. Les âmes qui se mettaient sous sa direction et voulaient apprendre de lui les voies de la vie intérieure, étaient bientôt embrasées de la même flamme. On ne croyait pas que jamais il fît une simple exhortation, sans en laisser échapper quelques étincelles. Le Trésor des grands biens

de la très sainte Eucharistie ; La Semaine dédiée à l'honneur de la très sainte Eucharistie ; La Manière de visiter le Saint Sacrement, continuent encore de nos jours son apostolat, et sont autant de fruits de son vœu et de son amour. Aussi, quand au terme de sa sainte vie, il se sentit appelé au bonheur d'aller jouir de la présence et de l'amour éternel du Dieu de l'Eucharistie, prenant entre ses mains le bienheureux acte par lequel il s'était depuis tant d'années voué à ne vivre que pour sa gloire, il demanda humblement qu'après sa mort on le plaçât sur sa poitrine, pour reposer avec lui dans le tombeau.

Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jes.*, *p.* 377. — Rybeyrète, *Scriptor. Prov. Franc.*, *p.* 110. — de Backer, *Bibliothèque. . , t.* 3, *p.* 465.

II JUIN

Le second jour de juin de l'an 1692, mourut à Ou-Tchang fou, dans le Hou-Kouang, le P. Jacques Motel, qui s'était consacré, depuis plus de trente-cinq ans, avec ses deux frères, les Pères Claude et Nicolas Motel, à porter aux Chinois le saint Évangile. Ils étaient nés tous les trois à Compiègne ; et dès leur enfance, Dieu leur avait révélé, par la bouche d'une de ses plus fidèles servantes, qu'ils s'enrôleraient tous les trois dans la Compagnie de Jésus, qu'ils partiraient tous les trois pour la Chine, et qu'après leur mort, ils reposeraient ensemble tous les trois dans le même tombeau. L'aîné des trois, le P. Nicolas Motel, était mort le premier, entre les bras du P. Jacques Le Favre, moins de trois mois après son arrivée en Chine, juste à temps pour réaliser la prophétie, et bien loin de Vou-Cham, où fut transporté plus tard son saint corps. Dieu lui donna, pour prix de son sacrifice, les sept mariniers païens qui le conduisaient sur le Kiang avec ses compagnons : et tel fut, aussitôt après sa mort, leur désir d'être baptisés, que durant le reste du voyage, ils passaient la moitié des nuits à étudier le catéchisme, et le jour à chanter les prières chrétiennes. Le second, le P. Claude Motel, eut le bonheur de recueil-

lir une partie de l'héritage du P. Étienne Le Fèvre, la plus belle part des missions de Chine. Mais bientôt la persécution des quatre Régents de l'empire lui valut les derniers outrages et de si cruels traitements, que les seuls fers de ses mains et de ses bras l'avaient mis tout en sang au bout de trois jours.

Le dernier et le plus illustre des trois, le P. Jacques Motel, survécut encore plus de vingt ans à l'exil de Canton, qu'il avait partagé avec son frère. Il était en si grande vénération, même parmi les idolâtres, que tous, jusqu'aux soldats qui le conduisaient en prison, le traitaient avec honneur. Dès ses débuts, il avait seul triomphé des assauts de plus de trois cents bonzes devant les tribunaux des plus grands mandarins ; et ce fut alors qu'un néophyte vit, au-dessus de l'assemblée, la Reine du ciel, portant en ses bras son divin Enfant, et souriant maternellement à l'homme de Dieu, en lui promettant la victoire. Quand il était à bout de ressource humaine, il passait à prier et à consulter Notre-Seigneur les nuits tout entières, bien sûr que par de tels moyens la lumière ne lui manquerait pas. A l'heure des persécutions, le grand souci de ses chrétiens était de se montrer dignes de lui, et de redoubler publiquement leurs supplications, leurs flagellations, leurs veilles et leurs jeûnes, pour obtenir la grâce du martyre. Du reste, sur ses lèvres apostoliques, les paroles de foi avaient un empire irrésistible. Comme un malheureux chrétien, poussé par les plus impétueux et les plus aveugles désirs de vengeance, était sur le point de trahir ses frères et de mettre en péril le salut de toute une chrétienté, Jacques Motel se contenta de le conduire seul au tabernacle, en lui remettant sous les yeux combien de fois et dans quels sentiments il avait reçu, à la même place, le corps du Sauveur, mort pour

ses ennemis et pour ses bourreaux, et il le vit à l'instant comme foudroyé tomber à ses genoux.

COUPLET, *Histoire d'une dame chrétienne de la Chine, Paris* 1688, *p.* 46, 89. — JACQ. DE MACHAULT, *Relation de ce qui s'est passé dans les Indes orientales, p.* 178, 181. — TISSANIER, *Relation de son voyage, p.* 7, 46, 69, 72. — GABIANI, *Incrementa sinicæ Ecclesiæ.* — GRESLON, *Histoire de la Chine sous la domination des Tartares..., Paris,* 1675. — PFISTER, *Notices biographiques..., n.* 98.

III JUIN

—

Dans les trois ou quatre premiers jours de juin de l'an 1669, mourut à l'île Saint-Christophe, l'une des Antilles, le P. Louis Charpentier, épuisé avant l'âge de trente-quatre ans, par un travail excessif de deux années pour le salut de près de sept mille nègres et de six cents Anglais prisonniers de guerre. Les uns et les autres, même les plus rebelles à la foi, bénissaient la bonté divine de leur avoir donné un tel consolateur et un tel père. Sa charité pourvoyait à tous leurs besoins, veillait à l'adoucissement de toutes leurs douleurs du corps et de l'âme ; il gagna tellement le cœur de ces malheureux, que beaucoup moururent dans ses bras en vrais chrétiens et en vrais catholiques, sans en excepter même ceux des esclaves noirs qui avaient jusqu'alors vécu sous la domination anglaise hérétique, plus démoralisante pour eux que l'état sauvage. Le travail de l'infatigable apôtre redoublait encore quand abordaient chaque année à Saint-Christophe des cargaisons vivantes destinées à d'autres colonies. Bien qu'il n'eût pas alors le temps de leur conférer le saint baptême, il les y préparait cependant de loin, en leur donnant quelque connaissance de Dieu, et en leur faisant aimer par sa charité les apôtres de Jésus-Christ. Les autres saisons étaient employées en grande partie à visiter les mil-

liers d'esclaves répandus sur toutes les plantations, au prix de fatigues si accablantes, qu'on le supplia de diminuer le nombre de pareilles courses apostoliques. « Mais comment pourrais-je m'y résoudre ? répondait-il d'un cœur digne de saint Ignace ; je n'ai pas encore achevé une seule de mes visites, que Notre-Seigneur ne m'ait fait la grâce d'empêcher au moins cent péchés mortels » ! Le P. Brion, son supérieur, ajoute même qu'il avait un don merveilleux pour faire pénétrer l'esprit et la vie de Dieu dans ces âmes grossières, jusqu'à leur inspirer l'amour et la pratique, inouïe jusqu'alors, des plus délicates vertus, tels que les conseils évangéliques ; et beaucoup lui rendaient compte de leur conscience, avec une pureté de cœur et une simplicité de vrais religieux.

Le martyre de la charité au chevet des mourants couronna dignement cette héroïque vie du P. Charpentier. Une maladie pestilentielle éclata au bourg Saint-Christophe, où l'on compta en peu de jours jusqu'à six cents malades, et parmi eux tous nos Pères et Frères. L'homme de Dieu resta seul debout, sans que son courage fléchît. Mais il apprit soudain que « la grande Saline » était envahie pareillement, et n'avait pas un prêtre pour ouvrir le ciel aux moribonds. Il dut alors se faire amener par mer, chaque jour, ceux qui se trouvaient en plus grand péril, pour leur administrer les derniers sacrements sur le rivage ; et pourtant ce moyen lui-même, devant les progrès du fléau, se trouva bientôt insuffisant. Après avoir consulté Dieu dans cette terrible alternative, il crut pouvoir laisser, pour quelques jours, à ses frères malades le soin des mourants de Saint-Christophe ; et se rendant à « la grande Saline », sans prendre le temps de manger, de boire ou de dormir, dit la relation de sa sainte mort, il en prépara tous les habitants sans ex-

ception à paraître devant Dieu, s'ils étaient frappés ; puis quand il revint épuisé, après avoir encore régénéré, par le saint baptême, quelques-uns de ses bien-aimés esclaves noirs, n'ayant plus à la lettre qu'un souffle de vie, il demanda les derniers sacrements, reçut à genoux le corps de son Sauveur, s'écriant avec une vive joie dès qu'il l'aperçut : « Voici l'Époux ! *Ecce Sponsus venit* » ! Et il lui remit sa vaillante âme, chargée de tant et de si riches dépouilles enlevées à l'enfer au prix de sa vie.

Lettre du P. Gérard Brion, *Ile Saint-Christophe*, 21 *juin* 1669. (*Arch. Rom.*).

IV JUIN

—

Le quatrième jour de juin de l'an 1621, mourut à Paris, après cinquante-deux ans de vie religieuse, le P. Alexandre Georges, né à Fumay au diocèse de Reims, Recteur du collège de Clermont, au temps de la Ligue, exilé en Lorraine après l'attentat de Châtel, Provincial d'Aquitaine à la mort du P. Clément du Puy, enfin après l'édit de Henri IV et le rétablissement de la Compagnie, rappelé à Paris pour y gouverner la maison professe. Le rapprochement de ces simples dates et des fonctions confiées au P. Alexandre Georges suffit à faire entrevoir l'importante place qui lui appartient dans le premier siècle de notre histoire. Il en était digne, et par sa prudence, et par son courage, et plus encore peut-être par sa charité ; car, selon la belle expression d'un de nos annalistes, à propos du siège de Paris et des horreurs de la famine, il semblait avoir constamment le regard fixé sur cette vertu. Le soulagement des malheureux et la vie des pauvres étaient véritablement sa vie et sa joie.

Parmi les épreuves de tout genre, en face des ennemis de la sainte Église, ou des assauts donnés à la Compagnie par la haine universitaire et les parlements, il montrait une âme si vaillante à tout entreprendre et tout supporter, que l'on disait de lui, comme par manière de proverbe : « Ce que ne pourrait aucun autre, Alexandre Georges le peut ». C'est qu'avec la force de Dieu et surtout avec la grâce de l'obéissance, il ne connaissait ni crainte, ni refus, ni lâcheté. Quand sa qualité de Recteur, après le crime de Châtel, le fit tout à coup jeter en prison, et le mit au risque de partager la mort du P. Guignard sur la place de Grève, ou du moins la torture du P. Guéret, son cœur débordait d'une joie si vive, qu'il en versa les plus douces larmes de sa vie ; et lorsqu'il parut devant ses juges, son air, son maintien, son langage furent tellement d'un homme de Dieu, qu'en le déclarant innocent, plusieurs des membres du Parlement ne purent lui refuser des témoignages de respect et d'admiration.

Parvenu au terme de sa sainte vie, souffrant des douleurs de la pierre, qui le torturaient cruellement, ce grand religieux, rien que par sa parole et par sa présence, inspirait l'amour et offrait l'exemple des plus héroïques vertus. Il se complaisait à rappeler un mot de son cher maître, le P. Maldonat, qui le lui avait donné pour règle dès sa jeunesse : « Qu'un véritable enfant de la Compagnie ne devait mettre aucune différence entre ce qui semblerait ou grand ou petit aux regards des hommes ; car tout devenait grand et méritait le même soin pour Dieu » ! Axiome dont les moindres mouvements, les moindres paroles du saint vieillard, gardèrent l'empreinte fidèle jusqu'à sa mort. Dans les défaillances de son agonie, on l'entendait redire encore : « *Sursum corda !* Les cœurs en haut ! que nous vi-

vions, que nous mourions, nous vivons et nous mourons pour le Seigneur ! Que son divin nom soit béni » !

Summarium vitæ P. Alex. Georgii (Arch. Rom.). — Litter. ann. Prov. Franc., ann. 1621 *(Arch. Rom.).* — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 4ª *jun.*, *p.* 297. — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jes.*, *p.* 21. — Prat, *La Compagnie de Jésus en France du temps du P. Coton*, *t.* 4, *p.* 220-226.

V JUIN

—

Le cinquième jour de juin de l'an 1662, mourut saintement à La Flèche le P. Jean de Riennes, né en Normandie, et reçu à l'âge de vingt-et-un ans dans la Compagnie, où il professa les mathématiques pendant quarante ans. Ce fut un parfait religieux, plein de l'esprit de Dieu, tout dévoué à ses élèves, n'aspirant qu'à se dépenser sans réserve et à mourir au poste où la volonté divine le plaçait. Sa charité surtout semblait égaler tout ce que nous offre en ce genre l'exemple des saints ; les pauvres externes en particulier l'aimaient comme leur père et leur apôtre. Pour en soutenir plusieurs durant leurs études, il allait volontiers mendier de porte en porte ; il les nourrissait de ses propres mains, recueillait pour eux et leur préparait, avec la permission de ses supérieurs, les restes de la communauté ou du pensionnat. Souvent même, et bien plus par motif de charité que de pénitence, il se privait en leur faveur de la portion qu'on lui servait à table. En retour, il ne désirait d'autre récompense que de les voir plus laborieux, plus fervents, plus fidèles à tous les devoirs de la vie chrétienne ; car son dévouement pour leurs âmes ne connaissait pas de limites. Dans ses entretiens familiers, dans les congrégations de la sainte

Vierge, dans ses exhortations, ses catéchismes, au saint tribunal de la pénitence, il ne perdait aucune occasion de leur inspirer l'amour des plus belles vertus de la jeunesse. Si on lui apprenait quelque scandale, il en séchait de douleur devant Dieu, selon l'expression du Psalmiste, que lui applique le P. Rybeyrète, *Tabescere me fecit zelus meus* ! Et l'on savait qu'alors il redoublait ses austérités et répandait son sang et ses larmes pour effacer l'injure faite à la divine Majesté. Il conservait lui-même et avec tant de soin la pureté de son âme que, bien longtemps avant sa mort, il ne laissait plus passer un seul jour sans s'approcher du tribunal de la pénitence, afin de monter à l'autel et d'offrir le saint sacrifice, sans une ombre qui pût blesser les regards des anges du ciel.

Elogia defunct. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Rybeyrète, *Scriptor. Prov. Franc.*, *p.* 169. — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Societ. Jes.*, *p.* 438.

VI JUIN

L'an 1691, on ignore quel mois et quel jour, mourut, dans la mission d'Alep, le P. Joseph Besson, de la Province de Lyon, après trente-deux années d'apostolat parmi les catholiques et les schismatiques de Perse et de Syrie. Dès l'âge de quinze ans, il avait soupiré après cette rude vie de missionnaire, qu'il ne devait obtenir que trente ans plus tard. Il gouvernait depuis quelque temps le collège de Nîmes avec autant de succès que de zèle, quand ses désirs, contre toute espérance, furent exaucés. Durant la visite du collège, le P. Provincial ayant raconté en récréation l'état de détresse où se trouvait alors la mission de Syrie, et le besoin qu'elle avait d'hommes dévoués : « Mon Révérend Père, lui répondit aussitôt le saint Recteur, me voici prêt à partir, envoyez-moi : *Ecce ego, mitte me* » ! Peu de jours après, il quittait Nîmes, et faisait voile vers l'Orient, pour y goûter, selon son expression, « le bonheur d'une vie tout abandonnée à la Providence ».

La liberté des mers et les progrès de la navigation ne laissent plus soupçonner aujourd'hui ce qu'étaient alors les seules épreuves d'un pareil voyage, rien que de la part des corsaires, qui avaient réduit en esclavage plus d'un missionnaire de la Compagnie : « Nous comptâmes, dit-il, jusqu'à quinze ou seize grandes voiles qui s'op-

posèrent à notre passage en diverses attaques ; plusieurs fois en face de la mort, j'appris, ajoute-t-il, la nature des actes héroïques de la conformité à la volonté de Dieu, du sacrifice de moi-même et d'une divine abnégation, mieux que durant plusieurs années de méditation ». Jugeant avec raison que, pour des âmes apostoliques, les souffrances n'étaient qu'un attrait de plus, dès son arrivée en Syrie, tout en étudiant l'arabe, qu'il posséda bientôt dans la perfection, le P. Besson recueillit de la bouche même de ses compagnons les éléments de son beau livre sur la Syrie sainte, où le premier il révélait à ses frères de France, à quel point le sceau de la croix était sur toutes les œuvres de la Compagnie dans le Levant. Il n'y cherchait pas lui-même autre chose ; et plus il en sentait le poids, plus il se montrait doux et affable ; car rien ne manquait alors à ses désirs.

A des travaux de tout genre vraiment excessifs, lisons-nous dans un rapport du P. Antoine Nacchi au Père Général, il ajoutait encore toutes les œuvres de la plus austère mortification, ne quittait jamais le cilice, couchait constamment à terre ou sur une planche, veillait en oraison une grande partie des nuits, et ce qui n'est pas moins admirable, se faisait tout à tous, sans que jamais rien pût le rebuter. Mais Dieu récompensait la générosité de son serviteur par des bénédictions tout extraordinaires, et des faveurs insignes, qui ne furent connues, avant sa mort, que de ceux auxquels il manifestait les plus intimes secrets de sa conscience. L'un d'eux révéla plus tard, entre autres merveilles, les fréquentes visites que recevait de son ange gardien l'humble religieux.

Le martyre de la charité devait couronner une vie si sainte. Le P. Besson l'avait souvent demandé à Notre-Seigneur, et il ressentait,

disait-il, le plus vif attrait pour mourir au chevet des pestiférés, parmi les soulèvements de la nature ; et lorsque épuisé de travail et de pénitence, il revit, en 1691, la ville d'Alep en proie aux ravages du fléau qu'il avait déjà bravé plusieurs fois, avec la bénédiction de l'obéissance, il y consomma son sacrifice, après avoir eu le bonheur de consoler encore et d'envoyer à Dieu toute une légion de pauvres mourants.

Lettre du P. Antoine Nacchi *au T. R. P. Michel-Ange Tamburini, Général de la Compagnie de Jésus. Cf. Nouveaux Mémoires du Levant, t. 4, p.* 39-44. — Besson, *La Syrie Sainte. Cf. Nouv. édit.* 1862, « *La Syrie et la Terre Sainte* », 2ème *part., p.* 212 *et suiv.*

VII JUIN

* Le septième jour de juin de l'an 1692 mourut au pays des Outaouais, dans la Nouvelle-France, le P. Pierre Bailloquet, de la Province d'Aquitaine, consumé par quarante-cinq années de souffrances et de travaux, au milieu des tribus sauvages qui s'échelonnent sur une étendue de plus de mille lieues, depuis la pointe orientale de l'Acadie jusqu'aux terres des Illinois. « Quoiqu'il soit mort après une maladie de deux ans entiers, on peut bien, écrit le P. Dablon, son supérieur, le considérer comme martyr ».

En effet, sans parler de fatigues immenses et de privations inouïes au milieu de ces peuplades, où il n'avait souvent, raconte une relation, que « la terre pour lit et pour matelas, et des escorces pour palais moins remply d'air que de fumée », il fut bien des fois en danger d'être tué par les sauvages ou brûlé par les Iroquois, parce qu'il faisait entendre à leurs oreilles, avec une intrépidité que nulle menace n'effrayait, les enseignements de l'Évangile. A l'âge de près de quatre-vingts ans, il ne consentait encore à prendre aucun repos, et malgré des infirmités très douloureuses, il se traînait tous les jours à travers les neiges l'espace de plusieurs lieues, pour aller dans les cabanes chercher ceux qui ne pouvaient venir le trouver. L'amour de Notre-Seigneur et des âmes

rachetées par son sang, lui donnait des forces. Un jour, comme il tonnait avec un zèle apostolique contre le vice, un sauvage outré de colère, lui décocha une flèche ; et comme il n'en fut pas atteint : « Ah ! s'écria-t-il avec tristesse, je ne méritais pas de mourir pour Jésus-Christ » !

« Notre-Seigneur, ajoute le P. Dablon, a voulu augmenter sa couronne par des douleurs plus longues ». Ce furent celles d'une paralysie presque générale, supportées avec une héroïque patience une année entière, au milieu de la privation de tous les secours et de tous les adoucissements humains ; mais « pour son âme, il la tenait dans une union continuelle avec Dieu, qu'il cherchait uniquement ». Enfin la Providence lui ménagea la consolation de voir un de ses frères, et fortifié par la vertu des sacrements, riche de ses mérites et de ses nombreuses conquêtes sur l'enfer, le vaillant ouvrier s'endormit dans le Seigneur ; il était dans la quatre-vingtième année de son âge et la cinquante-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

Lettre du P. Dablon *au P. Bonnier, Assistant de France, sur la mort du P. Pierre Bailloquet. . ., à Québec, ce* 1er *sept.* 1692 *(Arch. Rom.).* — *Relations de la Nouvelle-France, ann.* 1654, *p.* 31 ; *ann.* 1661, *p.* 29 ; *ann.* 1662, *p.* 5 *et suiv.* — de Montézon, *Relations inédites de la Nouvelle-France, t.* 1, *p.* 90 ; *t.* 2, *p.* 6, 8.

Le même jour de l'an 1649, mourut après quarante ans de vie religieuse, le saint F. Coadjuteur Nicolas de Reyna, victime de son

dévouement au chevet des pestiférés. Rome et l'Espagne avaient pu juger de ses vertus ; le P. Jean Nadasi dit qu'il possédait le plus pur esprit des Coadjuteurs formés par les mains et selon le cœur de Notre Bienheureux Père Ignace : ferveur au travail et à la prière, promptitude à l'obéissance, amour de ses règles et en particulier de la modestie et du silence, oubli de lui-même, surtout quand s'offrait l'occasion de servir ses frères ; enfin sainte joie dans les mépris et désir passionné d'affliger son corps. Aussi n'eut-il aucune peine à s'exposer aux horreurs de la peste, s'estimant heureux de pouvoir trouver la mort dans la charité.

Alegambe, *Heroes et victimæ charitatis, ann.* 1649, *p.* 457.

Le même jour encore, à Paris, l'an 1704, le P. Jean Maillard, un des plus habiles maîtres de la vie spirituelle, mourut en odeur de sainteté à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. La théologie ascétique lui doit un grand nombre d'ouvrages distingués, tels que *Les occupations intérieures de l'âme chrétienne*, *La Direction des âmes qui aspirent dans le monde à la perfection*, *ses Méditations et ses Retraites ;* mais surtout la traduction des Œuvres spirituelles de saint Jean de la Croix. Ce saint homme était parvenu lui-même, par une prière continuelle du jour et de la nuit, au plus haut degré de la contemplation, et l'habitude de la présence de Dieu répandait sur son visage et sur ses moindres mouvements, comme un reflet de la vie et de la contemplation des bienheureux.

Elogia Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — *Lettre circulaire du* P. Jacques Le Picart *sur la mort du P. Jean Maillard, « à Paris, ce 13 juin 1704 ».* — de Backer, *Bibliothèque. . ., t. 3, p. 469.* — *Vie de M^elle^ du Tronchay, p. 171, 329.*

VIII JUIN

—

Le huitième jour de juin, aux dernières heures de l'octave du Saint-Sacrement, mourut en 1825, à Montmorillon, après huit années de vie religieuse, le P. Antoine Gruffat, né en Savoie, et déjà prêtre quand il entra dans la Compagnie à l'âge de trente-trois ans. Le collège, la ville et les campagnes voisines de Montmorillon gardèrent un profond souvenir des vertus et du dévouement de cet homme de Dieu, dont le tombeau, longtemps après sa mort, était encore un lieu de pèlerinage. Au témoignage des Pères Brumauld et Pernet, les étrangers, les élèves, les religieux le vénéraient à bon droit comme un saint. Sa parole ardente et pleine de foi pénétrait jusqu'au fond des âmes, et tout en laissant apercevoir la vivacité naturelle de son caractère, montrait à quel degré il l'avait soumise à la grâce. Il travaillait avec une rare énergie à se dompter lui-même ; et s'il croyait avoir cédé envers quelqu'un de ses frères à quelque mouvement trop vif, il allait au plus tôt lui en demander pardon à genoux, comme plusieurs d'entre eux l'attestèrent par écrit après sa mort.

Les pauvres de Montmorillon disaient qu'il avait été envoyé de Dieu pour le salut de leurs corps et de leurs âmes. Il était facile, ajoutait-on, de reconnaître à leur esprit de foi, à leur piété ferme

et vraiment éclairée, les âmes qui se mettaient sous sa direction au saint tribunal de la pénitence. Un trait tout à fait singulier de la dévotion du P. Gruffat, signalé par les témoins de sa vie, et dont la date de sa mort fut peut-être la récompense, c'était l'ardeur de son amour pour Jésus à l'autel et au tabernacle. Durant tout le saint sacrifice, mais surtout lorsqu'il contemplait de ses yeux et tenait dans ses mains le corps du Sauveur, il était hors de lui. « Une fois, lisons-nous dans les notes du P. Brumauld, c'était le jour de l'octave du Saint-Sacrement, je ne l'oublierai jamais, il chantait la grand' messe ; quand il fut à la préface, il la chanta d'un ton qui annonçait un si grand transport de ferveur, que tous les élèves en furent saisis ; et plusieurs croyaient le voir élevé de terre ». Deux années de souffrances, dont un excès de zèle et d'oubli pour lui-même avait été cause, achevèrent d'épurer son âme. Quand on lui apporta les derniers sacrements, ce fut à genoux, malgré son épuisement complet, qu'il voulut recevoir des mains de son supérieur, et au milieu de tous ses frères, la sainte victime. Enfin Notre-Seigneur lui-même sembla suggérer au clergé des paroisses qu'avait évangélisées son serviteur, d'offrir aussitôt après sa mort, ne fût-ce que pour augmenter sa joie dans le ciel, le divin sacrifice, qui avait été si cher à son cœur.

Notes sur le P. Antoine Gruffat (*Archiv. dom.*).

IX JUIN

Le neuvième jour de juin de l'an 1794, mourut après un lent et affreux martyre dans l'entrepont du vaisseau *Les deux Associés*, près de Rochefort, le P. Joseph Imbert, de la Province de Lyon, religieux de la Compagnie pendant vingt-cinq ans avant le bref de Clément XIV, et digne de sa vocation jusqu'à son héroïque mort. Il était en si haut renom de vertu, de savoir et de dévouement à la sainte Église, que quand la Terreur eut fait disparaître, par l'échafaud, le massacre ou l'exil, tous les évêques et plusieurs milliers de prêtres fidèles, l'intrépide vétéran de la Compagnie reçut du Souverain Pontife Pie VI les pouvoirs de Vicaire Apostolique pour le diocèse de Moulins ; et il y soutint aux plus mauvais jours la cause de Dieu. Mais enfin surpris et enchaîné par les espions de Danton et de Robespierre, il fut condamné à subir les lois révolutionnaires, qui soumettaient à la déportation tout prêtre, quel que fût son épuisement ou son âge, à moins qu'il ne fût apostat marié. Joseph Imbert, suivi de quatre-vingts prêtres dévoués à Dieu, fut donc dirigé sur Rochefort ; dans cette voie douloureuse, ce qu'ils endurèrent de douleurs et d'ignominies est presque sans exemple dans les plus étranges scènes des martyrs. On en peut juger par

un seul trait, que nous empruntons mot à mot à la relation d'un déporté d'un autre diocèse.

« Aux portes de Limoges, les ecclésiastiques de l'Allier trouvèrent une multitude immense, que la curiosité avait rassemblée pour considérer un spectacle d'un genre nouveau. C'était une grande quantité d'ânes et de boucs couverts d'ornements sacerdotaux et qui s'avançaient en formant une longue file. Un énorme porc, revêtu d'ornements pontificaux, et la tête coiffée d'une mitre sur laquelle était cette inscription, *Le Pape,* fermait la marche. Celui qui présidait à cette fête irréligieuse, dont il était l'inventeur, fit arrêter les charrettes qui voituraient les ecclésiastiques déportés, et donna l'ordre à ces hommes vénérables d'en descendre ; il les mit ensuite deux à deux en rang avec les animaux. L'ignominieuse procession entra dans la ville. Quand elle fut parvenue à la place principale, on la rangea en cercle autour de l'échafaud sur lequel était l'instrument de mort, appelé *guillotine.* Alors le cercle s'ouvrit pour donner passage à la gendarmerie qui amenait un prêtre non assermenté que le tribunal révolutionnaire de la ville venait de condamner à mourir de ce genre de supplice. L'exécution se fit aussitôt. Le bourreau, montrant au peuple la tête qu'il venait d'abattre, dit à haute voix, en parlant des déportés : Les scélérats que vous voyez ici, méritent d'être traités comme celui que je viens d'exécuter. Par lequel voulez-vous que je commence ? Le peuple cria : Par celui que tu voudras. Après que la multitude eut savouré le plaisir de les effrayer par l'apparence d'une mort prochaine, on les conduisit en prison pour y passer la nuit ».

Parvenus enfin à Rochefort, ces quatre-vingts confesseurs de Jésus-Christ furent enfermés sur un bâtiment appelé *Les deux Asso-*

ciés », et joints aux compagnons qui de jour en jour leur arrivaient de tous les diocèses de France. Bientôt il s'y trouvèrent au nombre de quatre cents. Nous ne croyons pas exagérer, en comparant l'horreur de leur prison flottante à tout ce que le bienheureux Charles Spinola nous raconte des pauvres captifs d'Omura. Le jour, ils étaient parqués sur le pont, serrés les uns contre les autres, dans une sorte de claire-voie sans abri, comme de véritables bêtes fauves, exposés à toutes les injures de l'air, à peu près mourants de faim et de soif, en butte aux propos obscènes ou menaçants et à tous les outrages de leurs gardiens. La nuit on les entassait dans l'entrepont, dont la seule infection et le manque d'air faisaient un supplice si intolérable, que le médecin du vaisseau alla jusqu'à dire : « Si l'on réunissait ici quatre cents chiens pour une seule nuit, je crois en vérité que le lendemain on les trouverait tous morts ou enragés ». L'âge ou les infirmités du P. Imbert ne lui permirent de vivre que peu de semaines dans cet enfer, ou plutôt dans ce purgatoire ; car la patience des serviteurs de Dieu fut admirable. Ceux qui échappèrent à la mort lui attribuent hautement une large part de cet héroïsme ; tant le saint vieillard, par ses conversations et par ses cantiques, savait les animer à la sainte joie de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ.

Guillon, *Les Martyrs de la foi pendant la Révolution française*, *t.* 3, *p.* 333 *et suiv.* — Picot, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le* XVIII^e^ *siècle*, *Paris* 1815, *t.* 3, *p.* 235 *et suiv.*

X JUIN

—

Le dixième jour de juin l'an 1623, mourut en odeur de sainteté, au collège de la Très-Sainte-Trinité, à Lyon, après soixante-et-un ans de vie religieuse, le P. Michel Coyssard, né dans la Haute-Auvergne, et reçu à l'âge de quinze ans dans la Compagnie par le P. Pascase Broet. Il fut l'un des premiers héritiers de Pierre Perpinien, à Paris, dans la chaire de rhétorique, puis tour à tour défenseur de la foi contre les hérétiques, vice-Provincial de Lyon durant la tempête que souleva le crime de Jean Châtel, et Recteur des collèges de Tournon, du Puy, de Besançon, de Vienne et de Lyon. Dans sa vie privée et publique, on admira constamment en lui cet esprit de vigueur et de charité dont la génération formée par saint Ignace avait donné de si éclatants exemples. L'amour filial le plus dévoué pour la gloire divine était en toute chose comme le trait distinctif de son caractère. Aussi, dans sa dernière maladie, priait-il instamment ses frères de lui parler bien moins des jugements que des bontés de Dieu, trouvant dans la mort une intime joie d'aller vers son Père, qu'il avait tâché, disait-il, d'aimer et de servir en véritable fils depuis sa jeunesse.

Au milieu de ses travaux au dehors ou des préoccupations du gouvernement, son zèle lui faisait consacrer encore au salut des

âmes par l'apostolat de la plume, les moindres moments de loisir qu'il venait à bout de se ménager. C'est ainsi que la Compagnie lui fut redevable des traductions du *Sommaire des Constitutions*, des *Règles communes*, de la *Lettre de saint Ignace sur l'obéissance*, des *Devoirs du prince chrétien* de Bellarmin, de l'*Art de méditer* du P. Loarte, et de plusieurs autres opuscules d'un rare mérite. Mais le plus important peut-être de ses ouvrages, au point de vue de la sanctification des âmes, fut le *Sommaire de la doctrine chrétienne* mis en vers français, et les *Hymnes sacrés*, avec un *Petit Traité du profit qu'on en tire*. Sous une forme aujourd'hui surannée, ce petit livre fut bientôt l'un des auxiliaires les plus puissants de l'œuvre des missions et des catéchismes, et popularisa de toute part l'enseignement de la vérité catholique. A ce titre, il pourrait encore servir de modèle. Vers la fin de sa vie, ce saint religieux consacra ce qui lui restait de forces à guider les fidèles dans les voies de Dieu au saint tribunal de la pénitence. Il y passait souvent jusqu'à huit heures entières sans interruption, ne se lassant jamais d'écouter les pécheurs, d'exhorter les justes, d'inspirer à tous pour Notre-Seigneur l'amour dont son cœur débordait; et parmi les âmes ferventes qui s'étaient placées sous sa direction, beaucoup attestèrent après sa mort qu'il semblait encore veiller sur elles, près du trône de Dieu, et leur obtenir de la bonté divine des grâces signalées pour leur perfection.

Litter. annuæ Provinc. Lugdun., ann. 1623 *(Archiv. Rom.)*. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 10ª *jun.*, *p.* 307. — Drews, *Fasti Societ. Jes.*, 10ª *jun.*, *p.* 221. — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Societ. Jes.*, *p.* 611. — de Backer, *Bibliothèque. . .*, *t.* 4, *p.* 158.

Le même jour de l'an 1709, mourut à Tulle, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, le saint évêque Gilles de la Baume Le Blanc de la Vallière, placé d'abord par Dieu sur le siège de Nantes, et devenu dans sa vieillesse, avec la permission du Souverain Pontife Clément XI, religieux de la Compagnie de Jésus. Malgré sa haute dignité, comme il ne s'occupait que de Dieu et des âmes, il était toujours demeuré profondément humble ; et il est signalé, dans la série des évêques de Nantes, comme un prélat « d'une merveilleuse simplicité, d'une grande frugalité, d'un travail étonnant, allant aux missions comme un simple prêtre » — « Ses visites diocésaines n'embarrassaient point ; sa suite n'était pas nombreuse ; il se contentait de peu ». Pour achever son portrait, le même auteur ajoute que nul ne l'avait entendu se plaindre, « si comme la glose marque qu'on doit le pratiquer envers l'évêque (pendant la visite de son diocèse), on ne lui avait servi que du bœuf et du lard, un peu de vinaigre et de l'eau pure ». C'est dans le précieux recueil de ses « Statuts et ordonnances », qu'il faut voir sa sollicitude pour la sanctification de son peuple et de son clergé. Il avait aussi publié un livre intitulé *Lumière du chrétien*, mais son successeur le fit supprimer comme trop entaché d'ultramontanisme. Enfin le diocèse de Nantes lui fut redevable de l'adoration perpétuelle du saint Sacrement. Trente ans avant sa mort, ce grand évêque obtint du Souverain Pontife la grâce de déposer le fardeau de l'épiscopat. Mais il demeura dans le diocèse, en qualité de simple missionnaire, se joignant souvent à nos Pères, prêchant et confessant comme l'un d'entre eux, jusqu'au temps où son affection toujours croissante pour les fils et la personne de saint Ignace, jointe au désir d'une

vie encore plus parfaite, lui fit solliciter le joug de l'obéissance, qu'on le vit porter avec joie durant les dernières années de sa sainte vie.

L'abbé Travers, *Histoire civile, politique et religieuse de la ville et du comté de Nantes, t. 3, p. 416, 438.* — Baluze, *Historia Tutelensis, p. 287, 288.* — Feller, *Dictionn. histor., t. 5, p. 698.* — Chalmel, *Histoire de Touraine, t. 4, p. 277.* — *Gallia christiana, t. 14, p. 837.* — Picot, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique, 2^e édit., 1815, t. 4, p. 40.*

XI JUIN

Le onzième jour de juin de l'an 1727, le P. Honoré Gaillard mourut dans la maison professe de Paris à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, dont il avait passé soixante-sept dans la Compagnie. Pas un seul orateur du siècle de Louis XIV, pas même Bourdaloue, ne fut aussi souvent que le P. Gaillard appelé à faire entendre la parole de Dieu devant le grand Roi. Il prêcha onze fois le carême à Versailles. Il y avait paru, pour la première fois, l'année même où il était entré dans la carrière apostolique, tant son éloquence avait eu de retentissement et d'éclat. Il y remontait encore à l'âge de soixante-dix ans, sans que la vieillesse eût affaibli l'élan de sa parole et de son zèle. Après ses études, l'obéissance lui avait confié l'éducation du prince Louis de Turenne et de ses frères : et l'histoire n'a pas oublié l'émotion profonde qu'il excita dans son auditoire, lorsqu'il prononça l'oraison funèbre de ce jeune héros, mortellement blessé au milieu d'une victoire. Un grand nombre de personnes les plus distinguées de la cour s'étaient mises sous la direction du P. Gaillard, entre autres la reine d'Angleterre, qui recevait alors dans son exil la magnifique hospitalité de Louis XIV :

mais il n'usa jamais de cette haute influence que pour le bien des âmes, l'honneur de l'Église et la gloire de Dieu.

Elogia defunct. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — DE BACKER, *Bibliothèque, t.* 1, *p.* 323. — *Mercure de France*, 1727, *t.* 3, *p.* 1742.

Le même jour, l'an 1703, mourut dans la mission de Damas le P. RENÉ PILLON, confesseur de la foi et martyr de la charité au service des pestiférés. Pour prix de son dévouement apostolique, il s'était vu traîné devant les tribunaux, enchaîné par un collier de fer à ses compagnons, bâtonné et rassasié d'ignominies. Mais les douleurs de ce dur esclavage, qu'il avait partagé avec le P. Nau et le F. Hilaire, ne purent le rendre moins prompt à tous les ministères de zèle et de charité, de quelque nouveau péril qu'il fût menacé. Dans une relation envoyée au P. Général, le supérieur des missions de Syrie appelle le P. René Pillon un « homme toujours prêt à tout faire pour la gloire de Dieu » ; « les bonnes œuvres le venaient pour ainsi dire chercher, ajoute-t-il, et quelque laborieuses qu'elles fussent, il s'y employait volontiers ». Attaqué de la peste au chevet des mourants, ce vaillant missionnaire témoigna une extrême joie d'offrir à Dieu pour son troupeau le sacrifice da vie ; et ses disciples, en lui rendant les derniers devoirs, montrèrent à quel

point la reconnaissance filiale l'emportait en leur cœur sur les terreurs de la contagion.

Nouveaux mémoires du Levant, t. 4, p. 106. Lettre du P. Nacchi, *Supérieur des missions S. J. en Syrie et en Égypte, au Très Révérend Père Michel-Ange Tamburini, Général S. J.*

XII JUIN

—

Le douzième jour de juin de l'an 1690, mourut saintement à la Martinique le P. François le Mercier, vétéran des missions de la Nouvelle-France et des Antilles, qu'il avait cultivées durant environ cinquante-cinq ans. Il en avait passé un peu plus des deux tiers au Canada, à l'époque où la cruauté des Iroquois faisait couler de toute part le sang des martyrs. « Nous n'ignorons pas qu'ils en ont encore les mains et les lèvres teintes, et que les feux dont ils ont rôti leurs membres ne sont pas éteints, écrivait-il en allant se mettre à la discrétion de ces barbares. Mais si les apôtres, ajoutait-il, eussent consenti à ne s'engager parmi les infidèles, que lorsqu'ils étaient en assurance de leur propre vie, ils n'auraient pas rempli ce digne nom d'apôtres ». Nommé supérieur des missions du Canada à deux reprises différentes, il faisait appel « aux cœurs généreux qu'anime la vue du péril et qui ne craignent rien où tout est à craindre », et il ajoutait pour les encourager : « Quoi qu'il en soit de la paix ou de la guerre, il y aura beaucoup à travailler pour Dieu et beaucoup à souffrir ». Parmi les œuvres de miséricorde fondées en faveur des fidèles et des infidèles, nos relations nous signalent, au milieu des Hurons, un hôpital où brillè-

rent du plus vif éclat le zèle et la charité du P. Le Mercier. « Cette maison est vraiment la maison de Dieu et non des infirmes, disait un sauvage qui en avait fait l'expérience. Jusqu'à présent, jamais je n'avais reconnu que la maladie fût un bien, et maintenant je la préfère à la santé. Les dons du ciel me sont venus avec mon mal, et c'est ici que Dieu me fait connaître que lui seul est capable de contenter tous nos désirs ».

Il y avait déjà plus de trente-sept ans que cet intrépide missionnaire menait une pareille vie de dévouement ; et il avait bien droit d'aspirer enfin au repos, lorsque un nouvel ordre de ses supérieurs l'envoya prendre en main le gouvernement de la mission des Antilles. Il en eût partagé de grand cœur les plus durs travaux, mais affaibli par l'âge, il voulut du moins s'en réserver les plus humbles, et en particulier le catéchisme des petits enfants. Son seul aspect d'ailleurs, dit la relation de sa mort, était une prédication vivante et très efficace, qui faisait aimer et désirer les nobles joies d'une âme toujours conversant avec Dieu. C'était là, croyait-on, un des fruits les plus précieux de la pureté de cœur du saint vieillard ; et l'on apprit avec admiration, mais sans surprise, après sa bienheureuse mort, qu'il emportait intacte, au tribunal divin, l'innocence de son baptême, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Litter. annuæ Prov. Franc., ann. 1690 *(Arch. Rom.)*. — Rybeyrète, *Scriptor. Provinc. Franc., p.* 73. — *Relations de la Nouvelle-France, édit. Québec*, 1858, *ann.* 1635-1642, 1653-1656. — Charlevoix, *Vie de la Mère Marie de l'Incarnation, p.* 340. — Cassani, *Varones ilustres, t.* 1, *p.* 594. — de Backer, *Bibliothèque, t.* 4, *p.* 421. — Shea, *History of the catholic missions among the Indian Tribes. . . . New-York*, 1855, *p.* 241.

Le même jour de l'an 1719, mourut à Turin le P. Jean Brun, l'un des premiers et des plus illustres membres de l'académie de Lyon. « Il avait réuni dans sa personne, dit le P. de Colonia, des qualités qui se trouvent rarement ensemble, l'universalité avec l'éminence des talents ; beaucoup de profondeur et de pénétration dans les sciences purement spéculatives, avec un goût exquis pour les belles-lettres ; une répugnance à se produire qui alla certainement jusqu'à l'excès, avec une haute réputation, mais encore plus grande qu'étendue ». Il avait enseigné à Lyon la rhétorique, la philosophie, les mathématiques et la théologie avec éclat et durant plus de vingt ans. Le seul de ses écrits dont il ait souffert l'impression, uniquement pour la gloire de Dieu, *Les cent une propositions de Quesnel qualifiées en détail*, a un caractère de force, de solidité et de précision, qui marque une main de maître. Le P. Brun accompagnait en Italie le P. de Galliffet, alors Provincial et depuis Assistant de France, lorsqu'il fut surpris à Turin d'un mal qui l'emporta en deux jours. Mais, dit encore le même historien, les honneurs funèbres qu'on lui rendit dans cette ville où il était étranger, et où il aurait dû être presque inconnu, eurent quelque chose de bien extraordinaire. Son éloge fut prononcé du haut de la chaire, devant une nombreuse et brillante assemblée ; tandis que la ville de Lyon prenait le deuil à la nouvelle de sa mort, et regardait comme une calamité publique la perte d'un homme si éminent par sa science et sa piété.

Epicedium extemporale ..... Lugdun. 1719. — *Hist. de l'Acad. de Lyon, t.* 1, *p.* 236. — Pernetti, *Nécrol. mss. des Académiciens de Lyon.* — Baroni, *Vita del P. Prever, p.* 136. — Colonia, *Hist. litt. de Lyon, t.* 2, *p.* 748. — Zaccaria. *Dissertazione della Passion de' SS. MM.* — de Backer, *Biblioth., t.* 4, *p.* 71.

XIII JUIN

—

Le treizième jour de juin, mourut en 1627, au collège de Sens, après trente-six années de vie religieuse, le P. Imbert Boet, né en Auvergne, homme du plus rare mérite, également ennemi de sa propre gloire et dévoué à la gloire de Dieu. Il n'était venu chercher dans la Compagnie que la dernière place, et la plus conforme à l'humilité de Jésus-Christ. Mais contre ses désirs, il n'en devint que plus grand, même aux yeux du monde. Il s'était présenté comme un homme capable tout au plus d'aspirer un jour à enseigner le catéchisme et entendre les confessions. On l'admit à ce titre, et l'humble novice parvint à cacher si bien ses talents sous le voile de la modestie et du silence, qu'après ses premiers vœux, on lui donna l'ordre d'étudier les cas de conscience, pour se préparer au sacerdoce. Mais ses réponses ne tardèrent pas à le trahir malgré lui. Ne pouvant, sans désobéir à ses règles, refuser de dire son avis sur les questions de morale, il fit preuve d'une pénétration d'esprit si surprenante, que ses supérieurs se hâtèrent de l'appliquer aux plus hautes études. Dès qu'il les eut achevées, le P. Boët dut, en véritable fils d'obéissance, se soumettre à l'honneur de les enseigner. Son talent pour la controverse lui fit toutefois obtenir, au bout de quelques années, la vie plus dure et sujette à bien des ignominies,

de prédicateur et de missionnaire parmi les populations hérétiques de la Province de Lyon, où le Vénérable P. Jacques Salez avait donné son sang pour Jésus-Christ. Là du moins, il put à son gré mener la vraie vie des apôtres, souvent dans le plus complet dénuement, et si crucifié que dans ses plus rudes voyages, qu'il faisait constamment à pied, aussi bien qu'en chaire et au confessionnal, il était toujours armé d'une douloureuse chaîne de fer.

Mais là encore les honneurs vinrent le chercher. S'il vint à bout de fléchir le Père Général, qui voulait le nommer Provincial de Lyon, il lui fallut toutefois accepter le gouvernement, d'abord du collège de Dijon, puis de ceux d'Auxerre et de Sens, dont il fut le premier Recteur. On disait de lui vulgairement qu'il était né pour gagner tous les cœurs. A Troyes, où l'ancienne Compagnie ne put jamais s'établir, nos ennemis jurés, l'ayant vu quelque temps exercer le saint ministère, avouaient que si on l'y eût laissé six mois de plus, son humilité et sa douceur auraient triomphé de tous les obstacles. Jamais on n'avait entendu sortir de sa bouche un mot qui pût blesser les susceptibilités les plus délicates; il s'exhalait de sa personne comme le parfum de la charité du Sauveur. C'est le témoignage que lui rendent les différentes relations de sa sainte vie. Enfin pénétré de la pensée d'une de ses règles, qu'un vrai supérieur de la Compagnie doit soutenir et porter à Dieu sa communauté par la force de sa prière, le P. Boët retranchait deux heures, chaque matin, du temps destiné au sommeil, pour le consacrer à l'oraison, dont il sortait tout pénétré de la vertu et de la sagesse divines. Le saint Recteur de Sens était au moment de recevoir du P. Vitelleschi l'ordre de prendre en main le gouvernement de la Province de Champagne, la mort l'en préserva. A

ses derniers moments, après avoir fait éclater sa joie de mourir dans la Compagnie de Jésus, il supplia ses frères de le déposer sur la cendre et sur un cilice, et de l'y laisser expirer en pénitent contrit et humilié. C'était mourir comme il avait vécu et comme il s'en croyait uniquement digne, bien loin de supposer que la voix du peuple le mettait au rang des bienheureux, ou que la cérémonie de ses funérailles dût être honorée, comme elle le fut, par la présence de l'archevêque de Sens, de son chapitre, des magistrats de la ville, et des religieux de saint Pierre Célestin et de saint François.

Elogia defunctor. Provinc. Campan. (Archiv. Rom.). — Histor. Provinc. Campan. ann. 1627 *(Archiv. Rom.). Elogium P. Imberti Boatii (Archiv. dom. Coll.* Rybeyrète, *n.* 21*).* — Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª *l.* 12, *n.* 48, *p.* 110. — Nadasi, *Pretiosæ occupation. morient. in Societ. Jes., Tyrnaviæ,* 1753, *cap.* 23, *n.* 5, *p.* 248. — Prat, *La Compagnie de Jésus en France du temps du P. Coton, t.* 2, *p.* 585-587 ; *t.* 4, *p.* 121.

XIV JUIN

—

Le quatorzième jour de juin de l'an 1631, mourut dans un hôpital de Poitiers le célèbre P. François Garasse, dont le dévouement à la sainte Église ne semble avoir eu pour salaire, depuis plus de deux siècles, de la part des hommes, que les outrages promis par Notre-Seigneur à ceux qui ne rougiraient pas de porter son nom. Tous les ennemis de Dieu qu'il avait vaincus, le bafouèrent à l'envi, pour se consoler de leurs défaites ; et leurs héritiers, de Pascal à Bayle, à Voltaire et aux lettrés de notre temps, l'ont voué aux mêmes ignominies. Les soutenants de l'hérésie, du libertinage et du jansénisme ne pouvaient surtout épargner celui qui avait confondu leurs maîtres, et travaillé avec un pareil courage à sauver la

France catholique. Car tel est le vrai point de vue où doivent se placer les juges équitables de ce grand défenseur de la vérité et de la morale évangélique. L'histoire littéraire de François Garasse réclamerait à elle seule une étude à part, d'un juge impartial et bien informé, tel qu'il n'en a pas encore eu. Né sous Henri III, devait-il prétendre à la sobriété de style, à l'élégance, au goût des contemporains de Louis XIV ? Pour lui, la langue de son temps était la seule arme dont il pût frapper à coups redoublés le vice et le mensonge ; et il n'y réussit que trop au gré de ses plus ardents adversaires, tels que Étienne Pasquier, Pierre Dumoulin, les libertins de cour, le poète infâme Théophile, condamné au feu par le Parlement, et l'abbé de S^t^-Cyran, dont l'hypocrisie lui reprochait de déshonorer par son style la majesté de Dieu.

Pour mieux assurer leur vengeance et parvenir à lui fermer la bouche, ceux qui ne pouvaient autrement le vaincre, eurent l'audace de le dénoncer au roi, à la reine, et à Richelieu, comme l'auteur d'un livre auquel il n'avait aucune part, mais dont le seul nom mettait en fureur le redoutable cardinal ; car il alla jusqu'à jurer que l'auteur en mourrait, s'il venait à le découvrir (1). Pour suspendre les effets de son implacable ressentiment, Garasse dut prêter serment, à genoux, et la main sur les saints Évangiles, devant la

(1) Le livre ou plutôt le pamphlet dont il s'agit ici, est le *Quæstiones quodlibeticæ*. . . , recueil de soixante-et-onze questions, dans lesquelles on résumait les principaux griefs imputés au cardinal Richelieu par les partisans de l'Autriche et de l'Espagne, et par un bon nombre de catholiques français. — Cf. P. Prat, *op. cit.*, *t.* 4, *p.* 601 *et suiv.*, et surtout le P. Garasse, *Récit au vrai*. . . etc.

maison professe réunie, et sur sa part de paradis, ajoute-t-il, qu'il n'avait ni directement, ni indirectement contribué à la composition d'un pareil libelle. Il y allait du salut de la Compagnie. De nobles et inébranlables amitiés le dédommageaient cependant de tant de calomnies et de tant d'outrages ; mais ce qui soutenait pardessus tout le cœur de ce vaillant athlète, c'était la conscience d'avoir encouru ces excès de haine pour la cause de Jésus-Christ, et de pouvoir graver au frontispice de chaque nouveau livre qu'il publiait, quelle qu'en fût la forme, parfois excellente, ces deux vers que Malherbe lui adressa pour sa Somme théologique :

Cette œuvre est une œuvre de Dieu,
Garasse n'a fait que l'écrire.

Une des plus belles et des plus saintes morts, celle du martyre de la charité, couronna dignement cette intrépide vie, et les historiens les moins bienveillants ont été contraints de lui rendre hommage. Éloigné de Paris, où il blessait les yeux de Richelieu, il venait de rentrer dans la Province d'Aquitaine, à laquelle il appartenait par sa naissance, et de reprendre à Bordeaux, puis à Poitiers, le cours de ses prédications apostoliques, lorsque la terrible peste de 1630 envahit le Poitou. Le fléau n'avait rien qui pût l'intimider ; et l'impétueux élan de sa charité lui fit demander instamment à ses supérieurs l'autorisation d'aller s'enfermer dans l'hôpital, où l'on entassait les pestiférés. Son vœu fut exaucé, à sa grande joie, et suivant l'expression d'un des historiens de la Compagnie, « il expira dans ce lit d'honneur, entouré des pauvres malades qu'il assistait », en répétant ces touchantes paroles de l'Écriture : Que vos miséricordes, ô Seigneur, se hâtent de nous pré-

venir, car notre indigence est extrême ; — *Anticipent nos misericordiæ tuæ, Domine, quia pauperes facti sumus nimis* » !

Cordara, *Histor. Societ., part.* 6ª, *lib.* 16, *n.* 165, *p.* 520. — Garasse, *Récit au vrai des persécutions soulevées contre les Pères de la Compagnie de Jésus, édit.* Carayon, 1864. — Alegambe, *Heroes et victimæ charitatis, ann.* 1631, *cap.* 3, *p.* 351. — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jes., p.* 229. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 14ª *jun., p.* 314. — Drews, *Fasti Societ. Jesu,* 14ª *jun., p.* 226. — Patrignani, *Menolog.*, 14 *giugno, p.* 87. — Prat, *La Compagnie de Jésus en France du temps du P. Coton, t.* 4, *p.* 472-512 ; *p.* 584 *et suiv.* — de Backer, *Biblioth., t.* 1, *p.* 326. — *Biographie univers., article* Garasse. — Nisard, *apud* P. Carayon, *édit. du P. Garasse, préface.* — Id., *Les gladiateurs de la République des lettres aux XV*ᵉ, *XVI*ᵉ, *XVII*ᵉ *siècles, Paris*, 1860. — Pascal, 11ᵉ *Provinciale.*

Le même jour, l'an 1670, mourut à Paris le P. François Annat, âgé de quatre-vingts ans, dont il avait passé soixante-trois dans la Compagnie. Nous transcrivons mot à mot la relation de sa mort.

« Dans les charges les plus considérables, de Réviseur, de Recteur, de Provincial et d'Assistant, il s'est toujours comporté avec tant de sagesse, de prudence et de vertu, qu'il serait difficile de dire ce qui excellait en lui davantage, ou son éminent savoir ou son éminente vertu. Son savoir a paru dans ses livres, et sa vertu

dans toute la conduite de sa vie, avec tant d'éclat, que son humilité, quoique très profonde, n'en a jamais pu cacher le brillant ; de sorte que l'on peut dire avec vérité que son grand mérite lui a toujours fait tenir le premier rang, lorsque sa rare modestie le mettait au-dessous de tout le monde.

« Il était si pauvre, qu'à peine a-t-on trouvé dans sa chambre après sa mort une petite image pour donner à Messieurs ses parents, qui en demandaient quelques reliques. Il pratiquait la mortification avec autant d'étude qu'un fervent novice ; et quoique son grand âge demandât quelque singularité, il n'en a néanmoins jamais voulu recevoir aucune. . . Personne ne peut ignorer le zèle qu'il a eu pour l'Église, ni son grand courage à combattre la nouvelle doctrine, qu'il a toujours persécutée, autant par ses savants écrits que par ses sages conseils.

« Un si grand mérite, continue la relation, ne pouvait pas être longtemps caché... C'est ce qui l'approcha... de notre grand monarque, dans une fonction la plus délicate de la cour. Il a toujours vécu auprès de lui comme un ange de bon conseil, sans autre intérêt que l'honneur de l'Église, estimé et chéri de ce grand prince, en qualité des plus sages et des plus hommes de bien de son royaume. Comme il était entré dans cette éminente charge sans brigue, aussi y est-il demeuré sans attache, et il en est sorti avec le regret de son prince et le déplaisir de toute la cour. Cette retraite a achevé la couronne de sa gloire et ne lui a donné qu'un peu de loisir pour vaquer à soi et pour se préparer à une bonne mort... Il s'est disposé à ce dangereux passage par une réception toute religieuse des sacrements, et il nous a laissé à tous un aussi rare exemple d'une sainte mort, qu'il

nous avait donné durant sa vie un véritable portrait d'un saint religieux ».

Lettre circulaire du P. J. Bordier *sur la mort du P. François Annat, « à Paris, ce* 16 *juin » (Archiv. dom.. Collect.* Rybeyrète, *n.* 84*). — Elogium P. Franc. Annat, a* P. Alano de Launay, *Socio P. Deschamps Provincialis (Archiv. dom.. Collect.* Rybeyrète, *n.* 85*). — Elogia defunct. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.).* — Rybeyrète, *Scriptor. Provinc. Franc., p.* 65. — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor., p.* 211. — de Backer, *t.* 2, *p.* 25. — Drews, *Fasti Societ. Jesu,* 14ª *jun., p.* 226. — Patrignani, *Menolog., 14 giugno, p.* 89. — *Bibliographia critica..., auctore R. P. Michaele a S. Joseph.. , p.* 269. — Rapin, *Mémoires sur... le Jansénisme*, 1664-1669, *t.* 1, *p.* 535 ; *t.* 2, *p.* 410. — *Biographie univers., articl.* Annat. — Pascal, 11e *Provinc.*

---

*Le même jour encore de l'an 1727, mourut à Canton, où la persécution l'avait obligé de chercher un asile, un saint et vaillant ouvrier de la mission de Chine, le P. Gabriel-Ignace Baborier, emportant au ciel l'innocence de son baptême. Il avait pénétré dans les provinces intérieures de l'empire, au péril de sa vie, couché pendant de longues journées dans une espèce de bière ou de cercueil, pour échapper à la surveillance des mandarins, qui faisaient garder avec une sévérité extrême l'entrée des villes et des villages. Pendant près de trente ans, il ne cessa de se dé-

penser au salut des infidèles, avec des fatigues inouïes, malgré des infirmités très douloureuses. On rapporte, entre autres fruits de son zèle, qu'après avoir évangélisé une province où les chrétientés dépérissaient, faute d'un missionnaire qui résidât au milieu d'elles, il eut la consolation d'y laisser, quand il la quitta, plus de cinq mille chrétiens.

C'est par l'oubli de lui-même et de ses intérêts, qu'il attirait de si abondantes bénédictions sur ses travaux. Il ne cherchait vraiment en toute chose que la seule gloire de Jésus-Christ ; et son supérieur a pu rendre de lui ce beau témoignage, « qu'il faisait peu d'état de tout ce qui ne le menait point à Dieu », et qu'il n'avait nulle « curiosité de savoir ce qui n'était pas pour lui ou pour le prochain de quelque utilité spirituelle ».

Forcé de s'éloigner de son cher troupeau, le P. Baborier se retira à Canton, où les édits de l'empereur avaient exilé tous les missionnaires, à l'exception des seuls Jésuites de Pékin. Il apparut au milieu de ces proscrits comme le modèle de toutes les vertus apostoliques et religieuses ; on admirait surtout sa charité, qui s'interdisait toute parole comme toute interprétation blessante, sa douceur inaltérable, son affabilité joyeuse, qui lui gagnait tous les cœurs. Frappé subitement d'une paralysie sans remède, il inclina humblement la tête sous la main de Dieu, et montra bien que toujours et partout, dans la mort comme dans la vie, il n'avait eu et ne voulait avoir en vue que le bon plaisir de Notre-Seigneur ; car sa langue, liée par la maladie et impuissante à prononcer toute parole, ne recouvra de liberté que pour faire entendre distinctement ces mots, à la grande surprise des assistants : « *Fiat voluntas Dei*, la volonté de Dieu soit faite » ; et peu après, il expira. Il était

dans la soixante-quatrième année de son âge et la quarante-sixième depuis son entrée dans la Compagnie.

Lettre du P. Julien-Placide Hervieu *sur la mort du P. Gabriel-Ignace Baborier, au P. d'Entrecolles, Supérieur de la Résidence française à Pékin, Canton,* 16 *juin* 1727 (*copie, Arch. dom.*). — *Lettres édifiantes, t.* 17, *p.* 86, 132, 139, 359; *t.* 22, *p.* 401.

XV JUIN

—

Le quinzième jour de juin nous rappelle le souvenir de deux vaillants ouvriers du Canada, le P. Jean-Marie de Ville, mort en 1720 dans la mission des Natchez, à l'âge de quarante-huit ans, dont il avait passé dix-neuf au milieu des sauvages ; et le P. Jacques Bruyas en 1712, après plus de quarante-cinq ans d'apostolat.

Le P. Bruyas avait tout souffert, à l'exception de la mort, pour le nom de Jésus-Christ ; il était en si haute réputation de sainteté, que jamais les Iroquois ne consentirent à rendre ses précieux restes, quelque instance qu'on leur en fît. Il fut envoyé, dès son arrivée dans la Nouvelle-France, vers la plus fière et la plus insolente de toutes les tribus. A la férocité naturelle de ces sauvages, se joignaient encore, grâce au commerce des hérétiques d'Angleterre et de Hollande, tous les excès de la plus dégradante ivrognerie. Pendant plusieurs années, au milieu des rebuts et des mépris, sa seule consolation fut le baptême de quelques moribonds, d'un grand nombre d'enfants, et de pauvres prisonniers, auxquels il ouvrit le ciel au milieu des flammes de leurs supplices. Voici le tableau que nous trace de ce saint homme la relation de 1669, lorsqu'il n'était encore qu'à ses débuts : « Ce mélange de bien et de mal, d'espérance et de crainte pour le salut de ces âmes, ra-

chetées du sang d'un Homme-Dieu, fait recourir continuellement le Père à la prière, et le fait veiller sans cesse. Il est occupé tous les jours à visiter les cabanes, et à faire en sorte que les malades ne meurent point sans recevoir le baptême ; et il lui faut pour cela souffrir les menaces des insolents et des ivrognes, qui ont plusieurs fois presque abattu à coups de hache sa nouvelle église, et qui ont ensuite attenté à sa vie. Il n'a, pendant la plus grande partie de l'année, que des grenouilles sèches. Encore est-ce, en ce pays-là, faire bonne chère que d'en avoir. C'est néanmoins cette sorte de vie qui donne la vocation aux missionnaires, et qui leur fait demander à l'envi ces lieux les plus abandonnés et les plus destitués des consolations humaines, parce qu'ils sont les plus remplis de souffrances toujours accompagnées des consolations divines » ! — « Il faut, écrivait-il lui-même, que nous soyons ici disposés à tout, à la mort, autant qu'à une vie persécutée ; mais c'est une grande consolation que ce soit pour l'amour de Dieu » !

Le P. de Ville avait tour à tour évangélisé les Abnaquis, les Illinois et les colons de la Louisiane, faisant à pied des milliers de lieues, à travers les glaces, les neiges, les déserts et les forêts. Plusieurs fois il fut sur le point de périr dans les flots, qu'il traversait au milieu de l'hiver et dont la glace se brisait sous ses pas. Il y contracta même des infirmités telles, qu'il se vit bientôt perclus d'une jambe, et dans l'impossibilité de bouger. Mais Notre-Seigneur le guérit miraculeusement, pour qu'il pût de nouveau travailler et souffrir encore davantage. Sa charité, son abnégation et son zèle ne le mirent pas à l'abri des outrages et même des plus noires calomnies ; mais Dieu se chargea encore de sa défense ; et son accusateur, blessé à mort dans un combat, demanda haute-

ment pardon de son crime, en attestant que le serviteur de Dieu était un saint, dont il n'avait reçu que des bienfaits !

P. Bruyas. — *Cf. Relations de la Nouvelle-France. ann.* 1667-1670. — Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France, t.* 3, *p.* 363 *et suiv.* — de Montézon, *Relations inédites de la Nouvelle-France, t.* 2. *p.* 10. — Shea *History of the catholic missions. . ., p.* 274.

P. de Ville, — *Cf. Lettre circulaire sur la mort du P. de Ville. (Archiv dom.).* — *Lettres édifiantes, édit.* 1781, *t.* 6, *p.* 373.

XVI JUIN

Le seizième jour de juin, fête du glorieux apôtre de la Louvesc, mourut en 1760, dans la petite ville d'Apt en Provence, après cinquante-trois ans de vie religieuse, le saint et apostolique P. Henri Mérigon, l'un des derniers et des plus dignes héritiers de François Régis, à la veille même des arrêts de mort qui allaient frapper la Compagnie. Depuis trente-deux ans, il évangélisait les pauvres dans toute la contrée environnante, et faisait une perpétuelle violence au Cœur adorable de Jésus, pour racheter un plus grand nombre d'âmes, au prix de ses sueurs, de ses prières et de son sang; ses délices étaient d'affliger sa chair ; il ne trouvait rien au-dessus de ses forces, dès qu'il s'agissait d'un pécheur de plus à convertir et de faire aimer Dieu.

Frappé, à l'exemple de Régis, dans l'exercice même du saint ministère, le P. Mérigon eut une mort également sainte et glorieuse. Durant les sept jours de sa maladie, dit la relation de son supérieur, le P. Ange Clément, « dans toutes les églises, on ne vit que flambeaux allumés devant les autels, et personnes de tout état prosternées en prières » ; et depuis qu'il a rendu le dernier soupir, « tout a servi de reliques, même les draps dans lesquels il est mort ». Mais bien que la dévotion universelle n'eût pas besoin de

témoignages, Dieu voulut aussi rendre gloire à l'héroïque sainteté de son serviteur, par un signe que la science humaine ne put expliquer. Au moment de l'ensevelir, on trouva sur son côté gauche, et parfaitement imprimée, l'image d'un cœur, sans que nulle trace de fer ou de feu pût faire soupçonner, même aux médecins, que dans un élan de ferveur il l'eût gravée lui-même ; durant les trente heures qui précédèrent ses funérailles, bien loin de s'effacer, cette sainte image parut de plus en plus brillante. Monseigneur l'évêque de Conserans, les plus notables personnages de la ville d'Apt, plusieurs hommes de l'art, d'une sincérité à toute épreuve, la virent de leurs propres yeux, aussi bien que nos Pères. Les innombrables témoins de la sainte vie du P. Mérigon crurent facilement que, par ce symbole, Dieu daignait attester et glorifier la merveilleuse dévotion de ce grand apôtre au Cœur de Jésus.

Lettre du P. Clément *au P. Provincial, Apt,* 17 *juin* 1760 *(Arch. dom., Collect. du* P. Prat).

Le même jour de l'an 1667, mourut à Nègrepont le P. François Rossiers, né à Bar-le-Duc, l'un des plus saints apôtres de la Grèce et de l'Archipel, qu'il évangélisait depuis vingt-trois ans. Il y avait passé par d'étranges alternatives de luttes, de persécutions et de triomphes, si tendrement aimé des populations, que le voyant se dévouer pour le salut de leurs corps et de leurs âmes, elles ne

pouvaient se consoler de son départ; si redouté des ennemis de la sainte Église, que ne parvenant pas à lui donner la mort comme ils le tentèrent plus d'une fois, ils avaient du moins obtenu de lui infliger à plusieurs reprises de sanglantes flagellations. Quant aux fatigues inséparables du saint ministère, il les appelait ses délices; et nous lisons dans une de ses lettres : « Je viens de passer six jours et six nuits à parcourir une de nos îles, exposé constamment aux injures du ciel, couchant à terre sans abri. Mais les fruits de salut que j'ai recueillis, et le souvenir toujours présent de Jésus cloué sur la croix pour ces pauvres âmes, me rendaient l'épreuve bien douce ».

Ces fruits en effet étaient immenses. Dans une autre île, affligée de haines si enracinées et si furieuses, qu'une guerre d'extermination était imminente, le saint missionnaire, au bout de dix-huit jours, avait fait de ce peuple un seul cœur et une seule âme en Jésus-Christ, à tel point que les plus fiers ennemis se demandaient pardon, même en pleine rue, et c'était à qui le premier tomberait à genoux pour baiser les pieds de son nouveau frère. Dieu se chargea, du reste, d'autoriser plusieurs fois la parole de son serviteur et de le glorifier aux yeux des hommes. Pendant qu'il tenait à l'autel le corps du Sauveur entre ses mains, on vit un jet de flamme ardente s'échapper de la sainte hostie, embraser les lèvres et la bouche du serviteur de Dieu; et le crucifix sur lequel il fixait doucement ses yeux pendant son agonie, lui envoya une flamme semblable qui fit, devant tous les assistants, resplendir son visage au moment où il expira.

Fleuriau, *État des missions de Grèce, Paris,* 1695, *p.* 271. — Richard, *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable en l'île de Sant-Erini, Paris,* 1657, *p.* 53, 128, 242, 290, 320, 365, 368, 380, 421. — Rybeyrète, *Scriptor. Prov. Franc., Supplem., p.* 291. . . — Sotuellus. *Biblioth. Script. Societ. Jesu, p.* 249. — de Backer, *Biblioth. des écrivains de la Compagnie, t.* 1, *p.* 643. — *Relations mss. des missions de Grèce (Archiv. dom. coll. Ste Genov.).*

XVII JUIN

—

Le dix-septième jour de juin de l'an 1712, le P. Jean Brignon mourut dans la maison du noviciat de Paris, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, dont il avait passé soixante-six dans la Compagnie. Son zèle pour le salut et la perfection des âmes lui fit consacrer une grande partie des moments libres de sa longue vie à traduire ou à publier de nouveau les ouvrages des plus grands maîtres de la perfection chrétienne. C'est à lui que nous devons en particulier le Guide spirituel et les Méditations sur les mystères de la foi du Vénérable P. Louis Dupont, les admirables opuscules de Bellarmin, les Preuves de la religion du saint martyr Edmond Campian, et quelques opuscules du P. Eusèbe Niéremberg, entre autres son Traité de la différence du temps et de l'éternité, dont on a dit qu'il avait converti plus de pécheurs qu'il ne contenait de lettres.

Mais ce qui est moins connu, c'est que cet homme si modeste et si heureux de procurer la gloire de Dieu sans en acquérir lui-même aux yeux des hommes, était un véritable saint. Les supérieurs de la Compagnie le laissèrent pendant de longues années sous les yeux des novices, pour leur offrir en sa personne un modèle vivant de modestie, d'abnégation, de recueillement et de tou-

tes les vertus religieuses. Il n'est pas possible, écrivait un témoin oculaire de sa vie et de sa mort, de vivre dans un plus grand détachement des choses de la terre, et dans une plus intime union à Dieu. Il avouait humblement à son supérieur, en lui rendant compte de son âme, que Notre-Seigneur lui accordait la consolation de pouvoir se dire chaque soir en s'examinant, qu'il avait passé tout le jour à prier Dieu, ou à penser à Dieu et à travailler pour son amour. Réduit dans les dernières années de sa vie à ne pouvoir plus se soutenir, ni même s'aider de ses mains, il passait les jours entiers immobile, sans laisser entendre une plainte, ne faisant plus autre chose que s'entretenir doucement avec le Sauveur et sa sainte Mère, réciter son chapelet, bénir Dieu avec une tendresse qui tirait les larmes des yeux, et lui demander uniquement d'accomplir en lui sa très sainte et très aimable volonté à la vie et à la mort.

Elogia defunct. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — *Lettre circulaire du* P. Bodin *sur la mort du P. Jean Brignon, « à Paris, ce* 18 *juin* 1712 ». — de Backer, *Bibliothèque. . .*, *t.* 1, *p.* 132.

Le même jour de l'an 1655, mourut en odeur de sainteté, au collège d'Amiens, le P. Claude Bernier, né dans le diocèse d'Orléans, prévenu dès ses plus tendres années des bénédictions divines, à l'égal des Louis et des Stanislas. Il était entré dans la Compagnie à l'âge de dix-sept ans, et ne remplit aucun poste éclatant, durant ses trente-sept années de vie religieuse. Mais dans l'obscu-

rité d'une modeste classe de grammaire, ou du saint tribunal de la pénitence, son âme fut, aux yeux des anges et des saints, le perpétuel théâtre des merveilles de Dieu. Il nous semblerait presque téméraire d'y ajouter foi, sans l'autorité de témoins tels que les Pères Pierre Coton, Antoine Le Gaudier, Louis Lallemant, Barthélemy Jacquinot et plusieurs autres, dont le P. François Chauveau, aumônier des troupes de Louis XIV, rassembla en secret les attestations, du vivant même de l'humble serviteur de Dieu.

Aux premières lueurs de la raison et de la grâce, Claude Bernier avait eu le bonheur de comprendre le prix de la pureté du cœur, et s'était engagé à garder intacte l'innocence de son baptême. Sa fidélité à ce premier vœu fut si ferme que dès lors, s'il lui échappait quelque légère faute de surprise, il demandait aussitôt à s'en purifier par le sacrement de pénitence. Lorsqu'il voulut plus tard repasser, dans une revue générale, toutes les fautes de son enfance et de sa jeunesse, il ne parvint pas à en trouver une, même vénielle, commise de propos délibéré. Un des fruits de cette innocence fut dès lors aussi l'entretien et la familiarité habituelle des saints anges ; il dut à ces bienheureux esprits des faveurs innombrables : préservation en péril de mort, communication des secrets divins, encouragements et victoires sur l'enfer. Souvent il les voyait en adoration près du tabernacle durant le saint sacrifice, témoignant tour à tour leur joie ou leur tristesse, suivant les états de grâce, de ferveur ou de tiédeur de ceux qui s'approchaient des divins mystères. Il reçut même de leurs mains à plusieurs reprises, pour satisfaire l'ardeur de sa dévotion, les saintes parcelles tombées par mégarde, et privées ainsi, de la part des hommes, du respect qui leur était dû.

Presque au début de ses études, ayant lu les vies de nos deux premiers Bienheureux honorés à Rome d'un culte public, Louis et Stanislas, il résolut naïvement de les imiter en tout, sans réserve. En attendant l'occasion de se procurer un cilice, il fabriqua de ses propres mains une cuirasse de carton qu'il sema de clous, et dont il faisait un fréquent usage. Dès qu'il eut obtenu de s'enrôler dans la congrégation de la sainte Vierge, cherchant quelle offrande plairait le plus à cette divine Mère, il résolut de lui offrir le vœu de chasteté perpétuelle, et il choisit pour le prononcer la fête de l'Annonciation, après s'y être préparé en jeûnant au pain et à l'eau la moitié du carême. Peu de temps avant son entrée dans la Compagnie, Claude Bernier vit un jour le Sauveur, qui l'invitait à porter sa croix. Il accepta de bon cœur ce précieux gage des prédilections du Sauveur. Aussi celles de nos règles qui lui rappelaient cette invitation, semblaient lui offrir un attrait dont il ne pouvait se défendre. Parcourant, dès son entrée, les neuvième et dixième règles, qui nous exhortent à trouver bon que tous nos défauts soient connus, il écrivit le détail de tout ce qu'il remarquait d'imparfait en lui, pour le lire devant ses frères. Du reste les faveurs insignes dont il était comblé, furent pour lui la source d'épreuves, d'examens et d'humiliations étranges. Le P. Vitelleschi lui-même, cet homme de Dieu si ferme et si prudent, s'en préoccupa. Mais le P. Antoine Le Gaudier déclarait avec assurance que jamais il n'avait vu d'homme plus apte à recevoir les dons surnaturels, par son humble simplicité, sa défiance de lui-même, sa soumission absolue à ses directeurs. De leur consentement, il avait consacré une année entière à se mettre sous la dépendance complète et universelle du Saint-Esprit. Ce fut sans doute cette même année, qu'au

jour de l'Assomption, il fut admis à contempler le triomphe de Notre-Dame, et que Marie obtint à son serviteur, avec la bénédiction du Verbe incarné, l'effusion des dons de l'Esprit divin. Enfin, parmi tant de faveurs extraordinaires, nous ne saurions en omettre une que signale son biographe : il eut une connaissance intime de la gloire de saint Ignace, et Notre-Seigneur lui déclara, en différentes circonstances, qu'il avait donné plusieurs fois à notre Bienheureux Père, comme à sainte Catherine de Sienne, son propre Cœur.

Histor. Provinc. Franc., ann. 1655 *(Archiv. Rom.).* — Jean Maillard, *La Vie de M. Litaud, prêtre, modèle des ecclésiastiques et père des pauvres.*

XVIII JUIN

—

Le dix-huitième jour de juin de l'an 1675, mourut à la Martinique le P. Joseph-Antoine Poncet, né à Paris, proche parent du glorieux martyr Gabriel Lallemant, dont il suivit héroïquement les traces. Voici en quels termes l'historien des Pères Rigoleuc et Vincent Huby a résumé les traits principaux des vertus de ce grand apôtre : « C'était un esprit excellent, un homme héroïque, un prodige de mortification. Je puis assurer que je n'ai encore vu personne en qui j'aie reconnu de plus sensibles marques de sainteté qu'en lui, une foi plus vive, une piété plus tendre, une simplicité plus évangélique, une humilité plus profonde, un si rare don d'oraison, un plus grand désintéressement, et un zèle plus ardent et plus infatigable. Dieu l'avait prévenu dès le berceau de ses grâces les plus extraordinaires ; et pendant tout le cours de sa vie, Notre-Seigneur, la sainte Vierge, les anges et les saints le visitaient souvent et traitaient si familièrement avec lui, qu'on peut dire que sa conversation était plus dans le ciel que sur la terre. Notre-Dame lui fit des faveurs qui égalent ou qui surpassent tout ce que nous lisons dans les vies de ses plus illustres favoris ».

Entré à l'âge de vingt ans dans la Compagnie, et parvenu neuf ans plus tard au terme de ses études théologiques, Joseph Poncet

partagea presque tout le reste de ses quarante-cinq années de vie religieuse entre le Canada, la sainte maison de Lorette et les Antilles. L'attrait du martyre, qui le consumait d'un feu dont il embrasait lui-même le cœur de ses frères, l'avait entraîné, à vingt-neuf ans, dans les missions huronnes, où il ne voulait pour témoin de ce qu'il avait à souffrir, que le seul « roi des crucifiés », selon l'expression de son supérieur. Mais l'obéissance le contraignit à écrire du moins la relation d'une partie des cruautés exercées sur lui par les Iroquois, et dont il rapportait l'empreinte trop visible, après une captivité de plus d'un mois. « Ses mains mutilées en reluiront dans l'éternité, aussi bien que les autres parties de son corps, qui ont porté tant de meurtrissures », écrivait la Vénérable Marie de l'Incarnation. Quand il fut pris, il avait sur son cœur, en un papier écrit de son propre sang, les noms de nos martyrs, et une fervente prière, où il suppliait Notre-Seigneur de lui accorder un sort pareil. On peut dire qu'il en savoura les horreurs, et qu'il but le calice d'opprobre jusqu'à la lie. Chacun le traitait, dit-il, à sa fantaisie ; et pendant qu'on le mutilait au moyen du fer ou de la flamme, il offrait tour à tour chacun de ses membres à Jésus et, pour obéir à ses bourreaux, chantait au milieu de ses tortures, tantôt le *Veni Creator*, tantôt le *Vexilla Regis*, ou les litanies de la sainte Vierge. Mais il n'en crut pas moins jusqu'à la mort, que son indignité, aux yeux de Dieu, l'avait seule privé de la couronne des martyrs.

Après dix-huit années de cet héroïque apostolat, l'amour du serviteur de Dieu pour la Reine du ciel, lui fit goûter d'autres délices dans le lieu de repos qui lui fut assigné par ses supérieurs. Pénitencier de Notre-Dame à la sainte église de Lorette, il y partageait

ses journées et la plupart des heures de ses nuits, entre le soin spirituel des pèlerins et l'oraison, qui n'était pour lui qu'un doux entretien avec la sainte Famille de Nazareth. Mais pour suppléer aux souffrances que ne lui offraient plus ses chères missions du Canada, il se flagellait si cruellement chaque jour, que sa cellule en était, à la lettre, teinte de son sang. Il garda nuit et jour, près de vingt ans, dit un de ses biographes, un douloureux vêtement de crin et de fer que la seule obéissance lui fit déposer, moins d'une année avant sa sainte mort ; car il n'avait pas jusqu'alors consenti de lui-même à s'en dépouiller, même sous le ciel brûlant des Antilles, où il avait repris, avec l'autorisation du Père Général, les travaux de l'apostolat, dans l'espoir de porter le nom de Jésus sur les plages inexplorées et chez les tribus infidèles du continent.

Elog. defunct. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Champion, *Vie du P. Rigoleuc*, *p.* 126, 127. — *Lettres de la* V. Mère Marie de l'Incarnation, *p.* 74, 162, 250, 274, 281, 295, 311, 347, 444, 506, 508, 657. — Charlevoix, *Vie de la Mère Marie de l'Incarnation*, *p.* 194. — *Relations des Jésuites de la Nouvelle-France*, *ann.* 1641, 1642, 1643, 1653, 1657. — Patrignani, *Menol.*, 18 *giugno*, *p.* 122. — Charlevoix, *Hist. de la Nouvelle-France*, *t.* 2, *p.* 49-52. — Creuxius, *Histor. Canadens.*, *lib.* 9, *p.* 672. — Cassani, *Varones ilustr.*, *t.* 1, *p.* 656.

XIX JUIN

Le dix-neuvième jour de juin de l'an 1730, mourut à Pékin le P. Joachim Bouvet, âgé de soixante-quatorze ans, dont il avait passé près de quarante-cinq dans les missions d'Orient. Après avoir annoncé l'Évangile à la cour du roi de Siam, et souffert les outrages et la plus dure captivité pour le nom de Jésus-Christ, il fut placé comme mathématicien de Louis XIV au service de l'empereur de la Chine Cang-Hi, et partagea avec le P. Gerbillon l'honneur de donner à ce prince, pendant plusieurs années, des leçons de mathématiques, de physique et de philosophie. L'empereur lui témoigna bientôt une confiance et même une familiarité extraordinaire ; il fit composer en son honneur un éloge magnifique, que l'on exposa solennellement dans une des salles du palais. Il le choisit ensuite pour son ambassadeur près du roi de France, et lui ordonna de ramener une troupe nombreuse de missionnaires et de savants. Mais cette faveur ne dura pas longtemps.

Tandis que l'on accusait en Europe les Pères de Chine d'une excessive condescendance pour l'idolâtrie, le P. Bouvet encourait la disgrâce de l'empereur par son extrême délicatesse de conscience ; et après avoir été menacé du châtiment des esclaves et de la mort, il était privé de toutes les distinctions dont la bien-

veillance impériale l'avait comblé. Il en profita, plein de joie, pour se livrer tout entier aux fatigues de l'apostolat pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie. Contentons-nous de citer, parmi ses œuvres de zèle, la belle confrérie du Saint-Sacrement, formée des chrétiens les plus fervents de Pékin, et divisée en quatre classes qui se partageaient toutes les œuvres de charité. La première, sous la protection de saint Ignace, se dévouait au service des chrétiens adultes, à l'instruction des néophytes et à la conversion des pécheurs ; la seconde, consacrée aux saints anges gardiens, veillait au baptême des enfants exposés ou en danger de mort, et à l'instruction des jeunes chrétiens ; la troisième, sous le patronage de saint Joseph, avait pour objet la visite des malades l'assistance des moribonds, la sépulture des morts et les œuvres expiatoires en faveur des âmes souffrantes des défunts ; enfin la quatrième, celle des apôtres, sous la protection de saint François-Xavier, travaillait à éclairer le plus d'âmes possible des vérités de la foi, pour les arracher à l'idolâtrie.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (*Archiv. Rom.*). — *Lettres édifiantes*, 1ere *édit.*, *t.* 21, *p. XIII.* — *Lettres édifiantes*, 2eme *édit.*, *t.* 16, *p.* 372 ; *t.* 17, *p.* 276, 284, 331, 401 ; *t,* 18, *p.* 12, 17-24, 68, 77 *et suiv.* — Pfister, *Notices biograph.*, *n.* 163. — Le Comte, *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine*, *t.* 3, *p.* 108, 118, 169, 214.

XX JUIN

—

Le vingtième jour de juin 1694, mourut à la Guadeloupe le P. Charles de Kerenor, âgé de cinquante-quatre ans, dont il avait passé trente-six dans la vie religieuse, et près de vingt dans le pénible apostolat des esclaves noirs. La faiblesse de sa santé ne lui permit pas d'aller, comme il le désirait ardemment, porter la lumière de la foi dans les forêts de la Guyane ; mais il sut bien s'en dédommager au service des pauvres esclaves, dont il se fit l'esclave lui-même, pour les amener à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ. L'oraison, l'obéissance et la charité faisaient toute sa vie et tout son repos. Épuisé de veilles et de travaux, privé souvent même du nécessaire, le bonheur d'une âme consolée ou gagnée à Dieu lui semblait une récompense surabondante de ses fatigues et du plus extrême dénuement. Mais il renvoyait toute la gloire de ses travaux à la très sainte Vierge, qu'il aimait comme sa mère, et à laquelle il ne manqua pas un seul jour de payer un

humble tribut d'hommage, depuis son enfance jusqu'à sa mort, en récitant l'office de l'Immaculée Conception.

Elogia defunctor. Prov. Franc. (Archiv. Rom.). — Lettre circulaire sur la mort du P. Charles de Kerenor (Archiv. dom. coll. S^te^ Genov.).

Dans la nuit du vingt au vingt-et-un juin 1617, mourut au noviciat de Toulouse, à l'âge de dix-neuf ans, le jeune et saint Frère Scolastique François Revoulz, plein de joie d'aller au ciel, le jour de la fête de son angélique patron Louis de Gonzague. Né à Béziers, d'une sainte mère qui s'estima bienheureuse de l'offrir à Dieu, et d'un père chrétien dont la tendresse lutta contre sa vocation quatre années entières, François Revoulz avait employé les mêmes armes que Louis pour triompher de la nature et s'arracher au monde. Mais formé à l'amour de toutes les vertus dans la congrégation de la sainte Vierge, où il dut avoir pour modèle et pour condisciple François Régis, plus âgé que lui d'environ deux ans, ce fut à la maternelle protection de la Reine des anges qu'il se crut surtout redevable de la victoire. Pour elle rien ne lui semblait difficile ; parmi les hommages qu'il lui rendait avec une tendresse toute filiale, il s'était imposé la douce pratique de réciter ses litanies trois fois chaque jour.

Depuis son entrée dans la Compagnie, François s'appliqua sans relâche à imiter les vertus de Louis ; et la date, aussi bien que la

joie de sa mort, semble avoir été la récompense de cette dévotion. Quatre jours d'avance, il annonça sa fin ; puis le matin même de son dernier jour : « Ce soir, dit-il à ses frères, j'ai la confiance que je verrai Dieu » ! Et comme un de ceux qui l'assistaient crut bon de lui dire quelques mots sur le purgatoire : « Oh ! reprit-il humblement, ce n'est pas en moi et en mes mérites que je me fie ; mais c'est par les prières et les mérites de mes frères, et surtout de ma Mère qui est au ciel, que j'espère cette grâce ». Et il expira doucement le soir, comme il l'avait dit, après avoir souvent répété durant tout le jour : « Au ciel ! au ciel ! moi qui ai fait si peu pour vous, ô mon Dieu » !

Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 20ª *jun.*, *p.* 325. — Id., *Pretiosæ occupat. morient. in Societ. Jesu*, *cap.* 10, *p.* 99.

XXI JUIN

* Le vingt-et-unième jour de juin de l'an 1636 rappelle la précieuse mort du P. Claude Gédoyn, le catéchiste de la ville d'Alençon, et le fidèle imitateur de saint Louis de Gonzague. Il est à regretter, dit avec raison le Père Patrignani, que l'auteur de son éloge ait été si sobre de détails sur un religieux qui pourrait servir de modèle et que ses supérieurs après son scolasticat ne craignaient pas de signaler au Père Général de la Compagnie comme le parfait et vivant miroir de toutes les vertus, *vivum pene ac spirans virtutum omnium exemplar*.

Après sa troisième année de probation, le P. Gédoyn fut envoyé au collège d'Alençon, fondé depuis peu d'années. Aux occupations ordinaires d'un ouvrier apostolique, il joignit bientôt l'office de catéchiste, pour lequel il avait reçu du ciel une grâce toute particulière. Comme le collège n'avait pas encore de chapelle, il réunissait les fidèles dans une des églises paroissiales de la ville ; et tel était le charme qui s'attachait à sa parole, le parfum qui s'exhalait de son humilité, de sa modestie, de toutes ses manières, que le peuple accourait en foule pour l'entendre ; et que nombre de personnes, après avoir assisté le matin au saint sacrifice, demeuraient à l'église jusqu'à une heure tardive de l'après-

midi, pour être plus assurées d'avoir leur place parmi ses auditeurs. A l'exemple de saint Bonaventure, le P. Gédoyn avait entrepris d'écrire le psautier de la Bienheureuse Vierge : « Mon Père, avait-il dit résolument à son confesseur, je ne mourrai point avant d'avoir achevé cette œuvre ». Sa prédiction se réalisa. Le jour même où il y mit la dernière main, il fut frappé de la maladie qui devait l'emporter. A la première nouvelle qui s'en répandit au dehors, on vit quelle était la vénération de toute la ville pour le saint catéchiste. Ce fut une sorte de consternation ; les personnes pieuses multiplièrent les vœux en sa faveur ; une dame de haut rang alla jusqu'à offrir la vie de son fils, afin qu'il plût à Dieu de sauver celle de son serviteur. Mais l'heure de la récompense était venue : le vingt-et-un juin, fête de saint Louis de Gonzague, le fervent ouvrier s'endormit paisiblement dans le Seigneur. Les témoignages de la douleur publique se donnèrent alors carrière presque sans mesure ; tout le clergé, les ordres religieux, les confréries, la noblesse, une foule immense de peuple, et surtout les enfants, qu'il avait tant aimés, honorèrent ses funérailles et en firent une sorte de triomphe ; la paroisse où il avait annoncé la parole de Dieu, s'engagea solennellement à faire célébrer chaque année un service pour le repos de son âme. Le P. Claude Gédoyn, qui, par l'éclat de son zèle et de sa sainteté, avait su mériter de tels hommages, ne comptait que trente-deux ans d'âge et seize de Compagnie.

Patrignani, *Menologio, 21 giugno, p.* 167.

Le même jour de l'an 1720, mourut dans la maison du noviciat de Paris, le P. Nicolas Sanadon, âgé de soixante-neuf ans, dont il avait passé quarante-six dans la Compagnie. Il avait enseigné trois ans les humanités et dix ans la philosophie, lorsque le P. Le Valois le demanda aux supérieurs pour travailler avec lui à l'œuvre des retraites récemment fondée. Le P. Sanadon devait consacrer trente ans de sa vie à cet important ministère ; il avait reçu du ciel tous les dons qui pouvaient le rendre fructueux : l'autorité, la facilité, l'onction, un jugement droit, le don de persuader, joints à un grand amour du travail et à un zèle admirable pour le salut des âmes. Aussi ne tarda-t-il pas à être connu et estimé, à la cour, en province, et jusque dans les pays étrangers. On accourait à ses retraites de tous les rangs de la société; on y voyait des seigneurs de la cour, des prélats, d'illustres magistrats, des ecclésiastiques et des gens du peuple de tout âge et de toute profession. Une des qualités qui le rendaient cher à tout le monde, était la facilité avec laquelle il se prêtait à accueillir et à écouter tous ceux qui s'adressaient à lui. Sa charité vis-à-vis des malades n'était pas moindre. « Il allait, dit la relation de sa mort, aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, ordinairement à pied, jusqu'aux extrémités de la ville; et il passait auprès d'eux une partie des jours et les nuits même tout entières, lorsque leur besoin le demandait ».

Au milieu de ses travaux si multipliés, il trouvait encore le temps de s'occuper de la direction des communautés religieuses, de prêcher des missions et de donner des retraites à la campagne; et partout il laissait après lui une haute estime de sa vertu,

de sa discrétion, de son zèle, en sorte que les moins affectionnés à la Compagnie ne pouvaient s'empêcher de reconnaître en lui « un homme sans reproche et un véritable ministre de Jésus-Christ ». L'œuvre des retraites le regarde comme son second fondateur. Il fit construire un bâtiment plus vaste que l'ancien et assez grand pour recevoir soixante-dix personnes à la fois. Il fit plus encore, il fonda des places gratuites pour un assez bon nombre d'ecclésiastiques, de gentilshommes peu fortunés, de bourgeois et même d'artisans.

Le P. Sanadon consacrait tous les jours à la prière les trois premières heures de la journée, de quatre à sept heures du matin. Huit mois de langueur n'affaiblirent point son courage ; il continua son ministère, fit le carême tout entier, dit son biographe, jusqu'au dernier jour ; et après une douce agonie, remit son âme à Dieu, au moment où il se préparait, malgré son épuisement, à monter encore à l'autel.

Lettre circulaire du P. Claude Judde *sur la mort du P. Nicolas Sanadon, au noviciat de Paris, « ce 24 juin 1720 » (Archiv. dom.).* — de Backer, *Bibliothèque, t.* 1, *p.* 681.

Le même jour encore de l'an 1670, mourut dans la mission de Damas, où il travaillait avec ferveur depuis vingt-six ans, le F.

Coadjuteur Valrad Bangen, né sur les bords du Rhin, en 1617, et entré à l'âge de vingt ans dans la Province de Paris. C'est à propos de lui que l'auteur de la *Syrie Sainte* écrivait, dix ans avant sa mort : « J'ai remarqué, dans les Mémoires des missions du Levant, que Dieu a donné une bénédiction particulière à nos Frères dans leurs travaux ». Il y voyait avec raison un des fruits de la croix, qui là peut-être plus que partout ailleurs, se rencontrait en tout temps et à chaque pas.

Avant son départ pour l'Orient, sa rare modestie l'avait fait choisir, malgré sa jeunesse, car il avait à peine vingt-cinq ans, pour accompagner à la cour le confesseur du roi. Mais elle n'inspira pas les mêmes égards aux sectateurs de Mahomet, qui le traitèrent sans pitié. A Damas, « ils se saisirent de lui et le mirent dans un cachot, où les incommodités et les mauvais traitements lui causèrent une maladie dont il ne put guérir en plusieurs années ». Dieu l'en récompensa par un don fort extraordinaire pour l'instruction de la jeunesse, dans les petites écoles de Damas. Il possédait sept langues différentes, dont il pouvait enseigner les éléments : et il faisait si parfaitement le catéchisme, que ses nombreux élèves devenaient bientôt à leur tour les apôtres de leurs familles. Un mot, sorti des lèvres de Notre-Seigneur, semblait adoucir toutes ses fatigues : « Ce que vous aurez fait à l'un de ces petits enfants, c'est à moi que vous l'aurez fait ». Or, quand il se présenta devant le Sauveur, il en avait instruit plus de mille, sans s'être accordé un jour de relâche. Car la charité de ses supérieurs lui ayant offert quelques semaines de repos pour aller visiter le tombeau de Jésus, en un temps où nul de ses frères n'était en état de le remplacer : « Non, répondit-il humblement : j'attendrai la bien-

heureuse heure, où il me sera donné de voir Jésus lui-même dans le paradis » !

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Besson, *la Syrie et la Terre Sainte, p.* 70. — *Nouveaux Mémoires du Levant, t.* 4, *p.* 93.

XXII JUIN

—

Le vingt-deuxième jour de juin de l'an 1610, mourut au collège de Chambéry le F. Coadjuteur Claude Voley, âgé de soixante-cinq ans, dont il avait passé trente-six dans la Compagnie. Son supérieur résumait en trois mots toute sa vie religieuse, en l'appelant un modèle parfait d'obéissance, de travail et de prière. Tout en s'appliquant aux devoirs de son office, le F. Voley ne cessait du matin au soir de s'entretenir avec Dieu ; affligé de longues insomnies, il continuait encore la nuit ce saint exercice, et le goût des choses célestes suppléait au repos qu'il ne pouvait trouver dans le sommeil. Mais pour éprouver sa constance, Dieu sembla se cacher soudain à son serviteur, et aux approches de la mort le laissa quelque temps en proie à une profonde désolation. Puis une troupe de démons vint l'assaillir visiblement, sous les mêmes formes monstrueuses, disent nos annales, qu'ils avaient assailli jadis le grand patriarche de la Thébaïde, rugissant à l'envi de joie et de rage, pour lui persuader qu'il était perdu sans ressource. Claude Voley se mit alors à invoquer, sans perdre courage, le secours des anges et des saints, celui de la Reine du ciel et de son divin

Fils, se tenant sûr avec eux de la victoire. Et en effet, au plus fort de la lutte, Jésus en croix lui apparut tout à coup et le remplit d'une sainte allégresse, en lui donnant l'assurance qu'il serait avec lui jusqu'à la mort et le recevrait parmi ses élus.

Litteræ annuæ Societ. Jesu, ann. 1610, *p.* 194. — Nadasi, *ann. dier. memorab.,* 22ª *Jun., p.* 328. — Drews, *Fasti Societ. Jesu,* 22ª *jun., p.* 237.

N. B. — Les Pères Nadasi et Drews disent que le F. Voley était belge; c'est une inadvertance due sans doute à la similitude des noms *Cameracum,* Cambrai, de la Province de Gaule-Belgique, et *Camberium,* Chambéry, de la Province de Lyon.

XXIII JUIN

—

*Le vingt-troisième jour de juin de l'an 1750, mourut en mer, sur le vaisseau qui le ramenait dans son pays, le F. Scolastique Philippe Stanislas Cang, chinois, quelques moments après avoir prononcé les vœux de religion. Stanislas Cang appartenait à une famille depuis longtemps chrétienne et fermement attachée à la foi ; son père avait confessé le nom de Jésus-Christ devant les tribunaux et avait généreusement supporté les prisons, les mauvais traitements, la perte de ses charges et de ses biens. Élevé à cette école, Stanislas n'aspirait qu'à suivre de si beaux exemples, et dès l'âge de douze ans, il sollicita la faveur d'aller faire ses études en France, pour travailler ensuite plus efficacement au salut de ses compatriotes.

Au collège Louis-le-Grand, où il fut envoyé avec quatre autres jeunes chinois, il conquit dès l'abord une des places les plus brillantes ; et à la distribution des prix, on ne vit pas sans étonne-

ment cet étranger, venu de l'extrême Orient, remporter les plus belles victoires. En même temps, par l'aménité de son caractère et sa tendre piété, il se conciliait le respect et l'affection de tous. Ses études terminées, Stanislas Cang entra au noviciat de la Compagnie. Mais bientôt ses forces dépérirent, et l'air natal parut aux médecins le seul moyen capable de lui rendre la santé. En s'embarquant avec le P. Amyot et un autre Père qui retournait en Chine, le novice ne sut pas se défendre d'un sentiment très vif de joie, à la pensée qu'il allait revoir son pays ; car, remarque l'auteur de son éloge, l'amour de la Chine était la seule passion humaine qui fût restée dans son cœur : « Excepté la Chine, tout lui était indifférent au monde ». Dieu devait lui demander de faire le sacrifice de ne plus la revoir.

Pendant une longue et pénible traversée de six mois, toute consacrée à la prière, comme au noviciat, et à quelques distractions d'étude et de poésie, le mal dont il portait le germe dans son sein, ne fit que se développer ; la mort venait à grands pas. Le Frère ne pouvait se le dissimuler ; pensant alors à sa patrie, encore perdue dans le lointain : « Serai-je comme Moïse ? disait-il avec une douce tristesse au P. Amyot ; verrai-je la terre promise, sans pouvoir y entrer » ? Et il ajoutait aussitôt : « Je suis parfaitement résigné à la volonté de Dieu ; j'ai suivi sa voix, j'espère tout de sa miséricorde ». En effet, le suprême appel allait se faire entendre ; le F. Cang se revêtit lui-même de l'habit de la Compagnie, prononça ses vœux entre les mains du P. Amyot, et quelques heures après s'endormit paisiblement du sommeil des justes, emportant au ciel l'innocence de ce second baptême et le mérite de s'être sacrifié de cœur et d'esprit pour la gloire de Dieu. Tout l'é-

quipage pleura et envia cette belle fin ; et le capitaine, quand la sainte dépouille fut confiée aux flots, l'honora de plusieurs salves d'artillerie. Le F. Stanislas Cang était dans la vingt-deuxième année de son âge et la deuxième depuis son entrée au noviciat.

Lettres édifiantes, 1ère *édit.*, *t.* 28, *préface*, *p.* LXX *et suiv.*

Le même jour de l'an 1746, mourut à Paris le P. Joseph de Courbeville, vénérable vieillard de soixante-dix-huit ans, que son éloge nous représente comme parlant à Dieu cœur à cœur, et puisant en lui ce zèle, cette affectueuse charité, et cette science des choses divines, qui semblaient déborder de son âme comme d'une source inépuisable. Un grand nombre de communautés religieuses lui durent des sujets d'une rare perfection ; et pour perpétuer en quelque sorte son apostolat, il se reposait des fatigues du saint ministère en composant des ouvrages de piété, ou en traduisant ceux des plus grands maîtres de la vie spirituelle, tels que les Pères Segneri, de Salazar, Arias, Niéremberg et Pinamonti.

Lettre circulaire du P. de la Grandville *sur la mort du P. Joseph de Courbeville.* « *à Paris, ce* 23 *juin* 1746 » (*Archiv. dom.*).

Le même jour, mourut à Paris, l'an 1728, le P. Gabriel Daniel, un des hommes du siècle de Louis XIV qui firent le plus d'honneur et rendirent le plus de services à la Compagnie. Ses talents, dit le P. Griffet, sont assez connus par ses ouvrages. On y trouve partout un homme que nul travail n'effraya jamais, quand il s'agissait de faire prévaloir la vérité. Il avait un don merveilleux pour répandre la lumière sur les questions les plus obscures, et les mettre à la portée des esprits les moins pénétrants. Appelé à défendre plus d'une fois, contre les ennemis de l'Église, les questions si délicates de la liberté, de la grâce et de la morale, il s'exprima toujours avec tant de justesse, d'exactitude et de précision que, malgré la puissance et l'habileté de ses adversaires, aucune de ses paroles ne fut jamais exposée à la plus légère censure. S'il avait possédé à un plus haut degré l'art d'écrire, la Compagnie aurait été pleinement vengée des calomnies de Pascal, et son Histoire serait au rang des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Mais elle n'en est pas moins, de l'aveu même de ses détracteurs et des plus savants historiens modernes, tels que MM. Walckenaer et Augustin Thierry, le plus vaste et le plus parfait monument historique élevé à la gloire de la France.

Elogia defunct. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — de Backer, *Bibliothèque. . .*, *t.* 1, *p.* 241-248. — Henri Griffet, *Histoire de France*, 1755, *Avertissement*, *p.* xviii-xxxiv. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 2, *p.* 479. —

Mercure de France, août 1728, *p.* 1775. — Picot, *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastiq., t.* 4, *p.* 128. — Moreri, *articl.* Daniel. — *Biographie univers., t.* 10, *p.* 511, *Article de* Walckenaer. — *Nouvelle Biographie générale, t.* 12, *p.* 946. — Joly, *Éloge de quelques auteurs français. Dijon*, 1742.

XXIV JUIN

Le vingt-quatrième jour de juin de l'an 1758 mourut à La Flèche le P. Antoine de Limoges, à l'âge de soixante-douze ans, dont il avait passé près de cinquante dans la Compagnie. La tendre piété que sa vertueuse mère lui avait inspirée dès l'enfance, ne l'abandonna pas au milieu même du tumulte des armes. Après plusieurs campagnes, où sa valeur brilla du plus vif éclat, et lui valut le grade de capitaine au régiment des carabiniers, à l'âge de vingt-trois ans, il obtint de Louis XIV, en 1709, la permission de renoncer au service militaire pour se consacrer généreusement au service de Jésus-Christ, humble, pauvre et souffrant, dans la Compagnie. La longue et brillante carrière apostolique du P. de Limoges donna la plus haute idée de ses talents, de son zèle et de sa vertu. Mais ce fut surtout dans les cruelles douleurs des vingt-six dernières années de sa vie, qu'il parut un prodige de sainteté. Il y déploya une incroyable force d'âme, ajoutant encore croix sur croix, sans que l'obéissance crût devoir s'opposer à l'inspiration visible du Saint-Esprit. Non content de jeûner rigoureusement chaque jour jusqu'à sa mort, il s'était encore interdit de toucher à la viande ; jamais, dans les plus grandes rigueurs de l'hiver, il ne s'approchait du feu ; l'usage qu'il faisait des instruments de pénitence pour

crucifier sa chair, inspirait à la fois de l'horreur et de la compassion. Mais il puisait dans la prière et surtout dans ses longues et fréquentes visites au saint Sacrement, l'amour pratique de la Passion du Sauveur. Lorsque l'épuisement de ses forces ne lui permit plus de travailler au salut des âmes, son plus doux repos était au pied de son crucifix ou près du saint tabernacle, qu'il ne quittait pour ainsi dire ni jour ni nuit.

Lettre circulaire du P. DE SERVIER *sur la mort du P. Antoine de Limoges, « à La Flèche, ce 25 juin 1758 » (Archiv. dom.).*

Le même jour de l'an 1636, mourut à Verdun le P. ANSELME ANDRÉ, né à Chaumont, l'un de ces grands ouvriers de la Compagnie qui régénérèrent la Lorraine à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. C'était l'homme de foi antique, dont la seule pensée, l'unique désir était d'établir dans les âmes le règne de Dieu. Mort au milieu des fléaux de la guerre, de la peste, des incendies, et de la dispersion même des religieux, dont toute la Lorraine fut affligée sur la fin du règne de Louis XIII, cet ardent et infatigable apôtre, ainsi que plusieurs de ses compagnons, n'eut pas d'historien ; quelques mots expressifs, mais insuffisants, sont à peu près tout ce qui nous reste du souvenir de ses travaux et de sa sainteté. Un précieux détail nous a cependant été conservé, sur sa participation décisive à la réforme de l'Ordre de saint Norbert. C'est lui qui dirigea dans les voies de la per-

fection l'illustre serviteur de Dieu, Servais de Lairuels, et le voyant, comme le Bienheureux Pierre Fourier, presque sans espoir de vivre saintement au milieu de ses frères dégénérés, le détourna du projet d'embrasser la règle de saint Bruno ou de saint François, lui conseilla d'entreprendre héroïquement l'œuvre de la réforme, lui fournit ses premiers disciples, et travailla si efficacement avec lui à leur communiquer l'esprit de leur saint fondateur, que les noms d'André et de Lairuels nous semblent avoir eu un titre presque égal aux bénédictions et à l'affection du saint fondateur des Prémontrés.

Elogia defunctor. Provinc. Campan. (Arch. Rom.). — *Histor. Provinc. Campan., ann.* 1636 *(Archiv. Rom.).* — Abram, *L'Université de Pont-à-Mousson, l.* 4, *p.* 316; *l.* 6, *p.* 427.

XXV JUIN

—

Le vingt-cinquième jour de juin 1820, mourut au collège de Saint Acheul, dans la soixante-dix-huitième année de son âge, le P. Louis-Antoine Simpson, entré dans l'ancienne Province de Paris en 1756, à l'âge de quatorze ans, successeur du P. de Clorivière en 1818, et premier Provincial de la Compagnie renaissante en France. Des soixante-quinze premières années de cette longue et sainte vie, à peine est-il resté quelque souvenir. Il en avait passé la plus grande partie en exil, parmi les vétérans de la Province d'Angleterre, jouissant d'une haute réputation de religieux parfait, conversant avec Dieu plus qu'avec les hommes, et par-dessus tout homme du devoir. L'Angleterre, qui lui avait donné l'hospitalité, ne le vit partir qu'à regret, et après la bulle de Pie VII le garda encore trois années entières. Mais quand le vénérable P. de Clorivière, plus âgé que lui de sept ans, et d'ailleurs devenu aveugle et infirme, eut réuni les premiers éléments de la nouvelle Compagnie, ce fut à Louis Simpson que Dieu confia le soin de les organiser : et l'ordre

lui fut alors donné par le P. Général de rentrer en France. Tous les souvenirs de nos premiers Pères que nous avons pu interroger, semblent d'accord pour reconnaître en lui au plus haut degré l'esprit de sagesse surnaturelle et de bonté paternelle de saint Ignace. Son premier compagnon, écrivant au Père Général, le lui représentait « grave, imposant, actif, pénétrant, de peu de paroles, mais précises et douces, connaissant très bien l'Institut, d'une mémoire sûre, qui lui rappelait les anciens usages », et n'aspirant qu'à relier la chaîne des vieilles traditions de nos deux premiers siècles, sans rien qui en pût altérer l'esprit. Lorsqu'on lui proposait d'établir ou de propager parmi nous quelque nouvelle pratique digne de louange, mais étrangère jusqu'alors à nos usages : « Mes Pères et mes Frères, disait-il avec une douce fermeté, quand j'entrerai au ciel, comme je l'espère, notre bienheureux Père Ignace me demandera, non pas si je vous ai légué quelques nouvelles pratiques de dévotion, mais si je vous ai transmis fidèlement la pratique et l'esprit de l'Institut qu'il a reçu de Dieu » !

Sa sollicitude et sa patience à former suivant cet esprit les nouveaux supérieurs et les inférieurs, étaient surprenantes. Il voulait connaître par lui-même ce que chaque instrument pouvait valoir pour le service et pour l'honneur de Dieu. Par son exemple, mieux encore que par sa parole, il enseignait à donner à chaque chose sa grandeur véritable, et à ne rien laisser perdre du trésor des moindres exigences de nos règles. Sur son lit de mort, l'esprit et le cœur parfaitement libres, mais ne pouvant plus se faire entendre qu'à l'oreille d'un de ses consulteurs, qui devant lui transmettait sa parole aux autres, il leur donnait encore ses derniers avis, dans le plus grand calme, en attendant l'appel de Dieu. Enfin lorsque après

avoir reçu le saint viatique, il vit autour de lui ses nombreux enfants, qui le priaient de leur pardonner leurs fautes et de les bénir : « Que celui-ci vous bénisse et vous pardonne, dit-il en faisant sur eux le signe de la croix avec son crucifix, *Ipse vobis ignoscat et benedicat, in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti. Amen.*

Diarium Ministri domus Acheolanæ, ann. 1820 *(Archiv. dom.).* — *Annales de Saint-Acheul, p.* 82, 136 *(Archiv. dom.).* — *Litteræ et ordinat. Mss.* Ant. Simpson *(Arch. Prov. Franc.).* — Guidée, *Vie du P. Varin, chap.* 23, *p.* 219, *note.* — *Mémoires mss. sur le noviciat de Montrouge, ann.* 1820, *p.* 127, 149 *et suiv.*

Le même jour de l'an 1656, mourut à Bar-le-Duc le P. Léonard Dimittre, de la Province de Champagne, l'un de ces modestes ouvriers dont les travaux obscurs, mais bénis de Dieu, font refleurir la foi pour de longues années dans toute une ville. Son désir de se consumer au salut des âmes lui avait fait instamment demander les missions des Indes ; mais l'obéissance lui désigna, au lieu de l'apostolat des idolâtres, celui d'une petite classe d'enfants, du saint tribunal de la pénitence, de l'assistance des pauvres et des mourants ; et il y consacra sa vie tout entière, laissant à la ville de Bar-le-Duc, entre autres monuments de zèle et de dévotion, une confrérie insigne de la bonne mort, sous le patronage de sainte

Barbe, et à toutes les portes de la ville la statue de Notre-Dame, placée par ses soins et honorée par les pieux hommages des magistrats et des enfants du peuple.

Elogia defunctor. Provinc. Campan. (Archiv. Rom.).

XXVI JUIN

—

Le vingt-sixième jour de juin de l'an 1782, mourut en odeur de sainteté, à Pondichéry, le P. François Busson, l'un des derniers survivants de l'apostolat dans l'ancienne mission du Maduré. Sur cet héroïque fils de saint Ignace, nous n'avons pu retrouver d'autres détails qu'une courte notice, rédigée par un missionnaire étranger à la Compagnie. Cette notice n'en est que plus digne de foi et nous la donnons ici tout entière. « Le P. Busson, âgé de quarante-cinq ans lorsque je le vis pour la première fois, était si pénitent que, pendant une année entière, il ne prenait pas d'autre repos pendant la nuit que celui que la nature lui dérobait : mais, afin qu'elle n'eût pas tout l'avantage, il se tenait debout, appuyé contre un mur, et passait les nuits à prier dans cette posture gênante, ou prosterné sur le marchepied de l'autel de son église. Il ne se nourrissait que de pain trempé dans l'eau, et de quelques herbes amères comme assaisonnement ; et malgré un genre de vie aussi austère, ce saint missionnaire travaillait continuellement, sans jamais se permettre de récréations. Seul il gouvernait un collège,

administrait une chrétienté fort nombreuse, donnait tous les jours un certain temps au travail des mains, et aidait encore tous ses confrères, en se chargeant de ce qu'il y avait de plus pénible et de plus rebutant dans le ministère. Quoique couvert de plaies et d'ulcères, il semblait être impassible : toujours doux, calme et d'une gaieté modeste, il attirait les pécheurs avec un air d'intérêt qui les lui attachait sans retour. Doué d'une charité vive et compatissante, il expiait sur lui-même les crimes des autres, afin de ne pas rebuter leur faiblesse. Digne copie du plus parfait modèle, il fut obéissant jusqu'à la mort.

« Il était à Oulgaret, peuplade indienne, éloignée d'une lieue de Pondichéry, lorsqu'il tomba malade. Il eut grand soin de défendre à ses élèves d'avertir ses confrères de son état, par la crainte qu'on ne lui procurât des soulagements qu'il croyait incompatibles avec l'esprit de pénitence. Il était donc étendu sur le carreau, dans un corridor, abandonné de toute la terre, et sans autre soulagement que quelques gouttes d'eau qu'il avalait pour tempérer sa fièvre. Cependant les élèves du collège eurent des alarmes sur son état et résolurent de ne plus respecter sa défense. Ils firent avertir l'évêque, supérieur de la mission, qui envoya aussitôt son palanquin pour transporter le malade en ville. Ce vertueux prêtre n'eut pas plus tôt entendu l'ordre de se rendre à Pondichéry, qu'il recueillit le peu de forces qui lui restaient encore, pour les sacrifier à l'obéissance ; mais pénétré d'horreur, jusqu'au dernier moment, pour tout ce qui pouvait adoucir l'amertume de ses maux, il voulut faire le voyage à pied. Il arriva ; il alla remercier l'évêque avec un ton d'éducation qu'il avait eu toute la vie. Le prélat l'ayant envisagé, fut effrayé de la pâleur mortelle qui couvrait son visage,

et lui dit de se coucher promptement, pour recevoir les derniers secours de l'Église. On l'administra en effet sur-le-champ ; mais à peine eut-il reçu les derniers sacrements, qu'il se leva, et alla expirer au pied d'un crucifix. On trouva sur son corps un rude cilice qu'il n'avait pas quitté, dit-on, depuis quinze ans qu'il était arrivé dans l'Inde ; et nous apprîmes de ses disciples plusieurs autres particularités édifiantes qui nous persuadèrent que nous n'avions pas connu la moitié de ses vertus... »

Perrin, *Voyage dans l'Indoustan*, *cf.* Jos. Bertrand. « *Lettres édifiantes et curieuses de la nouvelle mission du Maduré* », *Paris* 1865, *t.* 1, *Introduct.*, *p.* 10-12.

Le même jour rappelle la mémoire du P. Pierre Le Valois et du F. Coadjuteur Jacques Frémont, tous deux morts au collège de La Flèche, le premier en 1711, le second en 1680. A l'âge de quatre-vingt-douze ans, le F. Jacques Frémont était encore regardé comme le modèle parfait de tous les Frères Coadjuteurs de la Province, par son amour pour le travail, la prière et la mortification.

Le P. Pierre le Valois s'éteignit, à l'âge de cinquante-neuf ans, dans les humbles fonctions de professeur de septième et de catéchiste des petits enfants et des domestiques de la maison ; mais

avec la réputation d'un parfait religieux, d'un apôtre dévoré du zèle des âmes et de l'amour de Jésus-Christ, d'un ange d'innocence et de paix. Ses moindres paroles et même sa seule vue, la modestie de sa démarche, son profond recueillement et l'ardeur toute divine qui brillaient sur son visage, avaient une incroyable puissance pour attirer à l'amour des choses célestes ; et l'on en vit des effets qui tenaient du prodige, dans ses élèves, ses frères, les étrangers mêmes, mais surtout parmi les congréganistes de la sainte Vierge, dont le soin lui avait été confié. Dieu inonda de joie son âme à l'approche de la mort, et il expira en s'écriant : « O quel bonheur d'aller au ciel ! Et combien est douce la joie des Saints ». !

Elogia defunct. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.).

Le même jour encore, deux vaillants ouvriers des missions de Syrie allèrent recevoir au ciel la récompense de leur zèle et de leurs fatigues : le P. Claude Haudiquer à Damas en 1684, et le P. Arnoudie à Alep en 1719.

Le P. Claude Haudiquer fut l'un des premiers apôtres des montagnes du Kesroan. Pour gagner plus sûrement ces pauvres peuples à Jésus-Christ, il se condamna avec joie à tout ce que leur vie offrait de plus dur. Il observait rigoureusement chaque année leurs quatre carêmes et leurs continuelles abstinences ; ou plutôt sa vie n'était qu'une abstinence et un jeûne non interrom-

pus ; son dénuement était même si grand, qu'il manquait des choses les plus nécessaires à la vie. Mais Dieu lui faisait goûter, disait-il, dans cette pauvreté absolue, une joie divine que l'abondance et la possession de toutes les aises de la vie ne connaîtront jamais ; et il ne quittait qu'avec douleur les âpres rochers et les cabanes informes de ses pauvres montagnards, pour aller évangéliser les villes où il avait à souffrir moins de fatigues et de privations. Il introduisit le premier, et avec un grand succès, dans la mission du Kesroan, les pieuses industries du Vén. P. Maunoir, pour instruire et toucher les populations les plus ignorantes, par la vue des tableaux du péché, de la mort, du jugement, de l'enfer et du paradis.

*Le P. Arnoudie expira dans l'exercice même de la charité. Victime de la peste contractée au chevet des malades. C'était le désir de rencontrer une fin si glorieuse, comme il le déclare lui-même à un de ses amis, qui l'avait surtout entraîné vers les missions du Levant. « Il avait moins de santé que de zèle », dit la courte notice consacrée à sa mémoire ; et on ne comprenait pas comment avec des forces si délicates, il pouvait soutenir tant de fatigues. Au milieu des occupations absorbantes du ministère apostolique, il sut trouver assez de loisir pour entreprendre et conduire à terme un commentaire arabe sur l'Écriture sainte, en trois volumes in-folio.

Mais la prière paraît avoir été le trait distinctif de sa vie. Il retranchait de son sommeil pour donner plus d'heures à l'oraison. « A le voir prier, dit son supérieur, on concevait de l'amour pour la prière ». Quand il fut atteint du fléau, la violence du mal lui ôta d'abord l'usage de la raison ; une relique du Bienheureux Ré

gis, placée sur sa tête, l'ayant fait revenir à lui, aussitôt, comme par un mouvement naturel, son âme s'éleva vers Dieu, et c'est en formant des actes de charité qu'il expira.

P. Haudiquer. — *Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.).*

P. Arnoudie. — *Nouveaux mémoires du Levant*, *t.* 4, *p.* 85. *Lettre du* P. Nacchi... *au P. Tamburini, Général de la Compagnie de Jésus.* — de Backer, *Biblioth...*, *t.* 6, *p.* 20.

XXVII JUIN

Le vingt-septième jour de juin de l'an 1640, mourut au collège de La Rochelle le P. Raymond Destrictis, vaillant athlète de la foi au temps d'Henri IV et de Louis XIII, épuisé par plus de quarante années de luttes contre l'hérésie. Né dans le diocèse de Mende en 1565, il était entré au noviciat à l'âge de dix-sept ans. Dès ses premiers pas dans la carrière apostolique, où il devait être un des fléaux du calvinisme, des extrémités du Dauphiné à celles de l'Aunis et de la Saintonge, il recueillit la double récompense la plus chère au cœur des apôtres, c'est-à-dire une très riche moisson d'âmes et la haine des blasphémateurs du nom de Jésus. Des innombrables calomnies semées contre lui par les ministres, une des plus étranges, mais dont ils espéraient le plus de succès pour neutraliser leurs défaites, fut de proclamer dans leurs églises, que ce grand homme, si renommé pour son savoir et pour son éloquence, venait enfin d'ouvrir les yeux à la vérité, et d'embrasser le parti de Genève ; calomnie qui d'abord ébranla un grand nombre d'âmes, mais retomba bientôt sur ses auteurs.

Pendant que le P. Destrictis soutenait à Nîmes, en 1601, la lutte ouverte avec tant d'éclat l'année précédente par le P. Coton, les huguenots célébrèrent, dans tout le midi, un jeûne funèbre, pour dé-

tourner la colère du ciel ; mais ce jour fut, pour Nîmes et pour six autres villes environnantes, un jour de terreur panique et universelle, dont l'histoire nous a conservé le souvenir, et qui parut leur présager les prochains triomphes de la foi romaine. L'homme de Dieu n'eut pas moins de succès dans les Cévennes, où il rétablit en divers lieux le culte catholique, entièrement banni de la contrée depuis environ un demi-siècle : « Là sont nos modernes Chananéens et nos Jébuséens, écrivait-il au P. Claude Aquaviva ; là nous trouverons Balylone et un peuple à demi-sauvage, livré depuis cinquante ans à l'hérésie ; là, pour le salut de ces pauvres âmes et avec le secours de Dieu, je sacrifierai tout, selon votre parole, et me sacrifierai moi-même volontiers ; mais j'ai besoin que Votre Paternité, comme un autre Moïse, soutienne mes efforts et mon courage par ses prières ». Le livre des *Préservatifs contre la peste et l'hérésie,* publié d'abord dans le Dauphiné, puis de nouveau pour les calvinistes de la Guyenne, seconda puissamment la parole vivante du P. Destrictis, et la suppléa, quand l'âge et les infirmités eurent suspendu ses luttes et ses courses apostoliques. Il ne cessa pas toutefois de travailler vaillamment jusqu'au bout au salut des âmes, ne s'arrêtant qu'épuisé, la dernière année de sa vie, qu'il passa presque tout entière sur la croix.

Quand les armes victorieuses de Richelieu et de Louis XIII eurent brisé les portes de La Rochelle dans les derniers jours d'octobre 1628, le roi, d'après le conseil de son ministre, jugea que nulle citadelle n'assurerait mieux son triomphe sur l'esprit d'hérésie et de rébellion, que l'éducation de la jeunesse, confiée à la Compagnie ; et dès le mois suivant, il fit publier ses lettres patentes pour la fondation du collège. Ce fut là le dernier théâtre

de l'apostolat du P. Destrictis. Par l'enseignement du catéchisme et de la controverse, il soumit peu à peu au joug de la foi des esprits que semblait n'avoir rendus que plus opiniâtres le ressentiment de leur défaite ; et lorsqu'il s'arrêta, n'ayant plus qu'un souffle de vie, de nombreux retours à la sainte Église avaient payé au centuple ses derniers efforts. Il ne lui restait plus qu'à recueillir, ou mieux à embellir par la patience, la prière et une obéissance pleine d'abandon, sujet de l'admiration constante de tous ses frères, la couronne que lui préparait le Roi des apôtres ; et l'auteur du récit de sa sainte mort le termine dar ce seul mot, d'une brièveté si expressive : « Il expira, vraiment digne de Dieu » !

Hist. Provinc. Aquitan., ann. 1640 (*Archiv. Rom.*). — Prat, *La Compagnie de Jésus en France*, *t.* 1, *p* 477, 622 *et suiv.*. *t.* 4, *p.* 82 *et suiv.*; 423 *et suiv.*

XXVIII JUIN

Le vingt-huitième jour de juin de l'an 1701, le P. Pierre Champion mourut à Nantes, en grande réputation de sainteté. La dévotion qu'il avait eue, dès sa plus tendre enfance, pour la Mère de Dieu, semble avoir été la principale source de ses héroïques vertus et des faveurs dont il fut comblé durant tout le cours de sa vie. A peine âgé de dix ans, tandis que ses jeunes condisciples se livraient aux divertissements de leur âge, il allait, tous les jours de congé, chez les religieux de saint Dominique et de saint François, et les priait de lui prêter les annales de leur Ordre ; il y recueillait avec soin toutes les pratiques de dévotion que l'amour de la sainte Vierge avait inspirées à ses serviteurs, parmi les enfants de ces deux grands saints ; et il tâchait de les imiter, selon la mesure de ses forces, donnant chaque jour un temps considérable à la prière, châtiant son corps innocent par de rudes flagellations, et préludant dès lors, par de pieux discours et même par l'enseignement du catéchisme, à son laborieux et fécond apostolat.

Entré dans la Compagnie de Jésus à l'âge de dix-neuf ans, il eut le bonheur de voir et d'entendre, pendant son noviciat, le P. Alexandre de Rhodes, ce grand apôtre de l'Orient, comme l'appelait M. Olier ; et tout embrasé, à cette vue, du zèle des âmes, il

demanda sur-le-champ au R. P. Goswin Nickel la grâce des missions du Levant. Après quinze années de sollicitations et d'épreuves, il venait enfin d'obtenir une réponse favorable, et semblait toucher au terme de ses désirs. Déjà même il s'était rendu à Marseille et avait fait ce voyage à pied, au milieu des plus excessives chaleurs de l'été, comme pour s'essayer aux fatigues et au brûlant climat de l'Égypte ou de la Syrie. Mais il y arriva tellement épuisé, que les médecins regardèrent comme une imprudence de le laisser passer outre ; et l'obéissance lui imposa le sacrifice de ses espérances de martyre et d'apostolat. Pour s'en dédommager, il s'appliqua durant quelques années aux missions de la Normandie et de la Bretagne, et accompagna ensuite le Maréchal d'Estrées, qui l'avait obtenu pour aumônier des vaisseaux du roi. C'est dans un de ces voyages que, pour ne pas abandonner de pauvres matelots naufragés avec lui dans les mers des Antilles, il résista aux instances des officiers, qui le pressaient de se sauver avec eux, et passa deux jours et deux nuits sur des roches aiguës, au milieu des flots, sans nourriture, sans sommeil, les pieds nus et tellement déchirés, qu'il fallut plus d'un mois pour fermer ses plaies.

Mais ce fut surtout pendant les dernières années de sa vie, dans la direction des maisons de retraite et des communautés de Nantes, qu'il sembla parvenu au comble de la perfection. Averti miraculeusement que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors n'était rien pour ainsi dire auprès de ce que Dieu attendait de lui, il devint comme un holocauste vivant à la Majesté divine, se consumant peu à peu par la pénitence, la prière, et un amour si ardent pour la personne adorable du Sauveur, que les flammes de sa charité se communiquaient à tous ceux qui s'approchaient de lui. En même

temps, Notre-Seigneur, la sainte Vierge et les saints semblaient vivre avec lui dans une familiarité ineffable, surtout ceux qu'il avait le plus honorés, comme les dévots serviteurs de la Mère de Dieu : saint Dominique et sainte Catherine de Sienne, qui l'appelaient, l'un son fils bien aimé, et l'autre son frère ; saint François de Sales, qui lui envoyait des âmes de la plus haute sainteté, en leur ordonnant de se mettre sous sa direction; saint Thomas d'Aquin, qui lui avait même obtenu, dès l'enfance, un merveilleux don de chasteté ; saint Ignace, saint François Xavier, et le Vén. P. Surin, qui semblait avoir été spécialement choisi pour son protecteur et son guide, avec deux autres de nos Pères morts depuis peu de temps, et dont Dieu lui avait révélé le haut degré de gloire dans le ciel. Après dix-huit années de cette vie, où l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, des croix, des vertus, ou des consolations divines de ce saint homme, il expira doucement la veille de la fête des saints Apôtres, comblé de jours et de mérites, à l'âge de soixante-neuf ans, dont il avait passé cinquante dans la Compagnie.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — *Vie mss. du* P. Pierre Champion *(Archiv. dom.).* — de Backer, *Bibliothèque. . . , t.* 1, *p.* 190.

---

*Le même jour de l'an 1748, mourut à Pékin le P. Joseph de Maillac, d'une ancienne et illustre famille du Bugey. Il pouvait se promettre les plus brillants avantages dans le monde ; mais il sacrifia généreusement toutes les espérances humaines à l'amour de Jésus-Christ et des âmes, et s'enrôla dès l'âge de dix-sept ans sous l'étendard de saint Ignace. A peine arrivé en Chine, il se signala par un tel zèle, que le Père Général l'admit à la profession solennelle des trois vœux. Quelques années plus tard, les supérieurs l'adjoignirent aux PP. Régis et Hinderer, chargés, à la demande de l'empereur Cang-Hi, de dresser la carte des provinces du Honan, du Kiang-nan, du Tché-Kiang, du Fo-Kien, de l'île Formose et des îles adjacentes. « A la faveur de ces cartes, dit l'auteur de son éloge, le P. de Maillac fit une mission presque continuelle ». Son travail terminé, il en rendit compte à l'empereur, et ce prince s'en montra si satisfait, qu'il attacha le missionnaire à son service et le retint à la résidence française de Pékin.

Éloigné ainsi contre ses désirs de la carrière apostolique, le P. de Maillac n'en travailla pas avec moins de zèle à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Au témoignage de l'abbé Grosier, qui publia plus tard son Histoire générale de la Chine, « peu d'Européens ont poussé aussi loin la connaissance de l'histoire et de la littérature des Chinois. Une étude opiniâtre, secondée d'une mémoire heureuse, lui avait rendu familiers leurs caractères, leurs arts, leurs sciences, leur mythologie. Il possédait tous les anciens livres et étonnait les lettrés mêmes, lorsqu'il en discourait avec eux ». En même temps qu'il travaillait à ce grand ouvrage, le P. de Maillac en publiait d'autres plus directement ordonnés au bien de la reli-

gion : un Abrégé de la dévotion au Cœur de Jésus, les Exercices de saint Ignace, les Vies des Saints pour tous les jours de l'année, ouvrage qui, au jugement d'un grand nombre de lettrés chinois, est un chef-d'œuvre et qui aujourd'hui encore est un des plus répandus parmi les chrétiens de toutes les provinces.

A la mort de l'empereur Cang-Hi, la persécution s'était déchaînée avec une violence inouïe contre les chrétiens ; tous les missionnaires avaient été exilés à Canton, et bientôt même avaient dû quitter cet asile pour se réfugier à Macao ; les missionnaires de Pékin avaient seuls trouvé grâce. Le P. de Maillac et les autres Pères multiplièrent les démarches auprès du nouvel empereur et de ses ministres, pour détourner ou du moins adoucir les coups de la tempête ; à la vue de tant de ruines, son cœur est navré d'amertume : « Comment vous écrire, dit-il dans une de ses lettres, dans l'accablement où nous sommes, et le moyen de vous faire le détail des tristes scènes qui se sont passées sous nos yeux ? . . . Tous les missionnaires, à la réserve de ceux de Pékin, chassés de l'empire, notre sainte religion entièrement proscrite de la Chine, plus de trois cents églises ou démolies ou destinées à des usages profanes, plus de trois cent mille chrétiens sans prêtres, sans pasteurs, destitués de tout secours spirituel . . . Que nous serions heureux, ajoutait-il, si nous pouvions, par l'effusion de tout notre sang, rendre à Jésus-Christ cette belle portion de son héritage » !

Malgré les édits de persécution et les peines très rigoureuses portées contre ceux qui embrasseraient la foi, le P. de Maillac n'oubliait pas qu'il était venu en Chine pour annoncer l'Évangile, et sa parole, comme celle de l'Apôtre, n'était pas enchaînée. « Quelque tristes que soient les circonstances, nous ne laissons pas, écrivait-

il encore, de recueillir de temps en temps de solides fruits de nos travaux. Sans parler des autres, j'ai eu la consolation, dans le fort même de cet orage, de baptiser plus de cinquante adultes et un nombre d'enfants encore plus considérable ». Ce vaillant apôtre mourut le 28 juin, dans la soixante-dix-neuvième année de son âge et la soixante-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie. Par reconnaissance pour ses services, l'empereur voulut faire les frais de ses funérailles, et plus de sept cents personnes, parmi lesquelles on distinguait plusieurs grands mandarins en habit de deuil, accompagnèrent au cimetière les restes de l'homme de Dieu.

Lettres édifiantes, 1ere *édit.*, *t.* 28, *Épitre du* P. Patouillet, *p.* lix *et suiv.* ; *t.* 17, *Lettre du* P. de Maillac, *p.* 164 *et suiv.* ; *t.* 22, *p.* 112 *et suiv.* — Pfister, *Notices biograph. et bibliogr.*, *n.* 264. — de Backer, *Bibliothèque . . .*, *t.* 4, *p.* 369. — Grosier, *Histoire générale de la Chine. . .*, *Paris*, 1777, *t.* 1, *Discours préliminaire, et note ibid.*, *p.* xxv.

XXIX JUIN

—

Le vingt-neuvième jour de juin 1716, mourut à Rome le P. Pierre Martin, de la Province de Lyon, après plus de vingt-sept années d'apostolat dans les missions de la Perse et du Maduré. Pour gagner plus facilement les infidèles à la foi, il s'était condamné, dès son entrée dans les Indes, à la vie des pénitents les plus austères. Il faisait tous ses voyages à pied, sous le ciel le plus brûlant de l'Asie, ne mangeait ni pain, ni viande, ni œufs, ni poisson, ne buvait jamais de vin, et était regardé, au milieu même de tant de saints apôtres, comme un prodige de mortification. Plusieurs fois il eut la consolation d'être jeté dans les fers par les mahométans, les rajas de l'Inde et les Badages ; et tout ce que l'esprit de Dieu lui permettait pour obtenir la gloire du martyre, on peut dire qu'il le tenta.

Envoyé à Rome en 1716 pour les affaires de sa mission, cette grande ville, si riche en saints personnages, fut tellement ravie de l'éclat de ses vertus, que le pape Clément XI, qui mettait alors saint François Régis au rang des Bienheureux, ne put s'empêcher de dire du P. Martin : « Celui-là aussi est un saint ! Nous le mettrons sur les autels » ! Ayant appris que le Souverain Pontife allait faire donner une mission aux galériens de Cività-Vecchia, le servi-

teur de Dieu sollicita instamment la grâce d'y être envoyé ; et au moment de son départ, il dit à un de nos Pères : « Je n'ai pas eu le bonheur de mourir martyr de la foi ; mais j'aurai du moins celui de mourir martyr de la charité » ! Ainsi éclairé d'une lumière divine, et ne voulant rien perdre pour Dieu de ce qui lui restait de vie, après quelques semaines de fatigues incroyables, qu'il n'interrompait ni jour ni nuit, et de si sanglantes macérations pour le salut de ces pauvres âmes, que l'on ne comprenait pas comment il pouvait y résister, on dut le rapporter à Rome, épuisé de forces et tout mourant. Enfin le vingt-septième jour de juin, comme un de nos Pères lui disait que dans deux jours l'Église allait célébrer la fête du prince des Apôtres : « C'est ce jour-là, répondit-il, qu'il m'ouvrira les portes du ciel » ! Et il expira saintement, le matin même de cette belle fête, pour aller recevoir la récompense de son apostolat, de ses souffrances et de ses héroïques vertus.

Lettres édifiantes, *t.* 10, *p.* 36 *et suiv.*; *t.* 11, *p.* 80 *et suiv.*, 240 *et suiv.*; 349 *et suiv.*; *t.* 12, *p.* 109 *et suiv.* — *Lettre de* Mgr lafitau, *évêque de Sisteron, au P. Faget, « à Lurs, le* 26 *février* 1759 » (*Archiv. dom.*). — Patrignani, *Menologio*, 29 *giugno*, *p.* 211. — Prat, *Histoire du B. Jean de Britto. . .* , *p.* 394. (*Le* P. Prat *donne en note la lettre de Mgr Lafitau*).

Le même jour de l'an 1684, mourut en odeur de sainteté, dans la maison professe de Paris, un des maîtres les plus éminents de la vie spirituelle au dix-septième siècle, le P. François Guilloré. Dieu l'avait destiné, ce semble, à tracer des règles de conduite, surtout pour les âmes sorties des voies ordinaires, et peut-être encore plus pour ceux qui les dirigent. Il avait lui-même traversé les états d'épreuves les plus terribles, sans que sa fidélité fléchît jamais. Né au Croisic, au milieu de la nuit du vingt-cinq décembre 1615, François Guilloré célébra jusqu'à la mort l'anniversaire de cette bienheureuse nuit, avec le plus doux sentiment de reconnaissance, et le plus vif désir d'imiter la très sainte vie du Sauveur. Mais ce fut surtout aux plus douloureux mystères de la Passion et au calice intime de Jésus, qu'il eut une part à peu près constante. On en peut voir quelques détails dans la vie de la bonne Armelle, l'humble et extatique servante de Vannes, à qui Dieu montra son serviteur en proie à toute la rage des démons, pour prix de son incroyable ardeur à procurer la sainteté des âmes. Le zèle du P. Guilloré allait en effet si loin, qu'en dix-huit mois, dans un de nos collèges, cinquante de ses élèves avaient embrassé la vie religieuse. Or, par une étrange permission de la Providence, ceux qui semblaient devoir le plus de respect et d'admiration à ce grand sauveur d'âmes, se tournaient contre lui, et prêtaient l'oreille à des calomnies, auxquelles Jésus rassasié d'opprobres lui défendait de répondre un seul mot; et par un martyre plus affreux encore, il demeura plusieurs années sous l'impression constante de sa réprobation. Dans l'impuissance où il se croyait d'aimer Dieu, il voulait s'immoler du moins pour le faire aimer. Et l'on ne peut s'é-

tonner vraiment que Dieu ait révélé, après sa mort, à de très saintes âmes, qu'il l'avait placé pour l'éternité dans le chœur de ses séraphins.

Abrégé de la Vie du R. P. François Guilloré (Mss., Arch. dom.). — *Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.).* — Sotuellus, *Bibliotheca Scriptor. Societ. Jesu, p.* 230. — de Backer, *Bibliothèque. . ., t.* 1, *p.* 366. — Feller, *Dictionn. historiq., t.* 3, *p.* 435. — *Biographie universelle, t.* 19, *p.* 169, *article de* Picot.

XXX JUIN

—

Le trentième jour de juin de l'an 1705, le P. Louis Boileau mourut au collège d'Eu, où il exerçait les fonctions de Père spirituel, et dirigeait la congrégation de la sainte Vierge depuis vingt ans. Il est impossible de redire toutes les œuvres de charité, tous les actes de vertus héroïques dont lui fut redevable la ville d'Eu et tout le pays environnant. La noblesse, le clergé, les enfants, le peuple l'aimaient et le vénéraient comme leur père. Toujours et partout, dans ses conversations aussi bien qu'en chaire, mais surtout au saint tribunal de la pénitence, il avait un art admirable pour conduire les âmes à Dieu. Les jours de récréations et de vacances, il parcourait les villages et les campagnes, prêchant, confessant, catéchisant les ignorants et les pauvres, consolant les malades, regardé partout comme un ange de paix et un fidèle imitateur du zèle et de la charité de Jésus-Christ. A la nouvelle de sa dernière maladie, les églises se remplirent d'une multitude immense, qui venait offrir à Dieu, pour sa guérison, des vœux, des larmes et des prières. Et lorsque Notre-Seigneur, qui ne voulait pas différer sa récompense, l'eut enfin appelé au ciel, la ville entière et les campagnes accoururent pour vénérer les restes du saint homme une dernière fois. Le clergé, réuni en foule à ses obsèques, ne voulut

céder à personne l'honneur de porter son corps. La congrégation qu'il dirigeait lui fit un service solennel : l'éloge de sa sainteté était dans toutes les bouches ; et son souvenir fut longtemps, pour ceux qui avaient eu le bonheur d'être ses enfants, le plus puissant aiguillon à la pratique de toutes les vertus.

Lettre circulaire du P. Paillet *sur la mort du P. Louis Boileau, « d'Eu, ce 1^er^ juillet* 1705 » *(Archiv. dom.).*

TABLE DES MATIÈRES [1]

ASSISTANCE DE FRANCE

(PREMIÈRE PARTIE)

JANVIER

1. P. Jean Pelletier . . . 1
P. François Le Grand . 5
P. Robert Jacquesson. . 10
2. P. Jean Bérardier. . . 11
P. Ignace Martignac . . 11
F. Jean Fhiedot, C. . . 12
P. Antoine Vivien. . . 13
P. Gaspar Willin . . . 14
P. Pierre-Joseph Dunod. 14
3. P. Claude Maltret. . . 16
P. Pierre Le Camus . . 17
P. Noël Hochet. . . . 17
P. Jérôme Michel . . . 18
4. P. Jean Crasset . . . 19
5. P. Joseph Sermonet . . 24
P. Claude de Bèze . . 26
6. P. Pierre Fédon . . . 28
P. Jean Levert. . . . 30
7. P. Jean Guignard. . . 33
* P. Eustorge Soulier. . 35
P. Guillaume Bougeant . 36
P. Jacques Croiset . . 37
8. P. Guillaume Thomas . 39
P. Nicolas Roy. . . . 40
9. P. Pierre de Clorivière . 43
* P. Guillaume Sarrazin . 48
P. Edmond de Joyeuse . 48
P. Pierre Moury . . . 48
10. P. Charles Boilesve . . 50
F. Étienne Belvaux,* C. . 52
11. F. Jean Renard, Sc. . 55
P. Charles Porée . . . 57
12. P. Denis Guillier . . . 60
P. Jacques Longueval . 62
P. Timothée Chauchon . 64
13. P. Bernard Roillet . . 68
P. Sébastien Chanon. . 70
14. P. Jacques Villotte . . 74
P. Étienne Souciet . . 76
F. Antoine Guillet, C. . 77

(1) Les notices marquées d'un astérisque ont été ajoutées par l'éditeur.

15. P. Jean-Joseph Séguin. . 79
P. Pierre Roger . . . 80
16. P. Martin de Lyonne . 83
P. Isaac d'Aultry . . . 84
P. Jean de Fontaney. . 86
17. P. Emmanuel Berthold . 89
P. Arnaud de Ste-Marie . 91
P. Jean Leurechon . . 92
18. P. Nicolas Hénart. . . 94
P. Charles de St-Bonnet. 97
P. Jacques Laurent. . . 97
19. P. Émond Auger. . . . 98
P. François Albert. . . 102
20. P. François de la Chaise. 104
21. P. Jean-Baptiste Hervieu. 108
P. Claude Menestrier. . 109
22. P. Jacques Commolet . 111
P. Nicolas Aubertin . . 112
P. Guillaume Muret . . 113
P. Paul-Gabriel Antoine . 115
23. P. Jacques Salian . . . 117
P. Guillaume Aubergeon. 119
P. François Gueymu. . 120
24. P. Claude Dufour. . . 122
P. François Vrévin . . 124
P. Jean Pommereuil . . 124
P. Jacques Portier. . . 125
25. P. Pierre Bernard. . . 128
P. Louis de Boissy . . 129
* P. François de Gournay . 130
26. P. Jean Fourier. . . . 132
P. Jérôme Lallemant . . 136
P. Martin Nicodeix . . 138
P. Elzéar Fauque. . . 140
* P. Jean Astorg. . . . 142
27. P. Jacques Le Favre . . 144
P. Louis Séguin . . . 148
28. Vén. P. Julien Maunoir . 150
P. Jean Bouvet. . . . 154
P. Bernard Pruvot . . 156
F. Jean Pélissier, Sc. . 159
29. * P. Guill. de Sommyèvre. 163
P. Jean-Baptiste Gisbert. 165
P. Pierre Bonnet . . . 165
P. Pierre Faure . . . 165
30. P. Jean-Baptiste Pujol . 167
P. Guillaume Thiersault. 168
P. Joseph de Limoges . 169
P. Charles Lattaignant . 170
31. P. Julien Hayneufve . . 171
P. Jean Croiset . . . 174
P. Jean-Pierre Cayron . 176
P. Jean-Baptiste du Parc. 178

FÉVRIER

1. P. François Braconnier . 179
P. André Rollin . . . 181
P. Fr.-Xav. de Charlevoix. 182
2. P. Anne de Nouë. . . . 184
F. Nicolas Haguays, Sc . 187
P. Pierre Poussines . . 189
3. P. Jean de la Mousse. . 191
4. P. Marcellin Bompar . . 193
P. Louis d'Avaugour . . 194
P. Esprit Pézenas . . . 194
5. P. Charles Malval . . . 196
F. Valentin Sanier, C. . 197
F. Claude Esrangin, C. . 198
F. Christophe Regnault, C. 199

6. P. Nicolas Pingré . . . 200
P. Jean de la Chaussée . 202
7. P. Jacques Salez . . . 204
F. Guill. Sautemouche, C. 204
* P. Simon Rivière . . . 208
P. Gérard Carrière. . . 210
8. P. Charles Charré. . . 211
P. Jacques Cothereau. . 212
9. P. Gaspar Masius . . . 214
P. Louis de Bussy. . . 215
F. Louis Dussol, Sc. . 218
P. Robert Planterose. . 221
10. P. François d'Aix . . . 222
P. Jean de Lambervilie . 225
P. Léonard Perrin. . . 227
11. P. Alexandre Chevalier . 229
P. Joseph de Menoux. . 230
P. Dominique Ferry . . 230
P. François de Pey . . 231
12. P. Jacques Grandami . . 232
P. Étienne Pétiot . . . 233
P. Gabriel Brotier . . . 234
13. P. Nicolas Munier. . . 236
14. P. Césaire Le Pois. . . 238
Cardinal François de la Rochefoucauld. . . . 241
P. Jacques Desbans . . 242
15. Vén. P. Claude de la Colombière. 244
P. Michel Sonnet . . . 247
16. P. Jean Pierron. . . . 250
P. Louis Bouillet . . . 253
17. P. François Nepveu . . 255
18. P. Gabriel Dupleix. . . 257
P. François Diez . . . 259
F. Emm. Temmerman, Sc. 260
19. P. Pierre Le Brun . . 262
P. Jean Portalier . . . 265
P. Louis Le Mairat . . 268
20. F. François Falloux, Sc. 270
21. P. Joseph Chaumonot. . 273
P. Hervé Malvais . . . 276
22. P. Henri Griffet. . . . 279
F. Antoine Courbon, Sc. 281
P. Pierre Caullier. . . 282
23. P. Étienne du Parc . . 285
F. Louis Frèredoux, Sc. 287
24. P. François Rigordi . . 289
P. Vital Théron . . . 291
25. F. Philippe Le Fort, C. . 293
26. P. Franç. de Haraucourt . 295
P. Augustin Le Blanc. . 297
P. Jean Canaye. . . . 298
27. P. Jean Rigoleuc . . . 300
28. P. Jean Bonnet. . . . 304
P. Jérôme de Gonnelieu . 305
29. F. Guillaume Le Fèvre, C. 307

MARS

1. P. Léopold Boissard . . 309
* P. Martin Doujat . . . 313
* P. Jean Maltrait . . . 313
P. Armand de Montesquieu. 314
2. P. Jacques Coton . . . 316
P. Pierre du Jarric. . . 317
3. P. Daniel Rouxel . . . 319
P. Jacques d'Anjou . . 320
4. P. Jean-Baptiste de la Maze. 322
5. P. Charles Le Gobien. . 324

P. Désiré Colin. . . . 325
6. F. François Pignot, Sc. . 326
P. François de l'Estringant. 327
7. F. Jean de L'Isle, C . . 328
P. Antoine Beauvollier . 328
8. P. Michel Nau 330
P. Louis Jobart . . . 332
9. P. François Baltus . . . 333
P. Jean de Bélingan . . 334
* P. François Bonald . . 335
* P. Gilbert Jonin. . . . 336
* P. Odon de Gissey. . . 336
* P. Honoré Fabri . . . 336
* F. Pierre de la Noë, Sc. . 336
* F. Jean Langlois, C. . . 336
* F. Guillaume Cornet, C . 336
* F. Claude Vitton, C . . 336
10. P. Jean Voëlle 338
11. P. André Baiole . . . 340
P. Simon de Lessau . . 340
P. Claude Judde . . . 340
F. Roger Le Moine, C. . 341
12. P. Guillaume Lévêque . . 342
13. P. Jean Bienaise. . . . 346
P. François Tacon . . . 347
P. Jean-Baptiste Godefroy. 347
14. P. Valère Réginald . . 349
15. P. Jean-Pierre Chapelle . 353
F. Louis Bazin, C. . . 355
16. P. Jean de Brébeuf. . . 357
P. Joseph Cazot . . . 361
17. P. Gabriel Lallemant . . 362
P. Philippe Labbe . . . 364
18. P. Nicolas Lançart. . . 368
P. Jean-Jacques Rocher . 369
19. P. Pierre Coton. . . . 371
P. Pierre Sandret . . . 373
P. Amable Bonnefons. . 374
P. Jean du Doy. . . . 377
P. Claude de Lidel. . . 377
20. P. Pierre Blein. . . . 380
P. Jean-Baptiste Maurice. 382
21. P. Étienne Joublet. . . 384
P. Vincent Houdry. . . 385
22. P. Vincent Huby . . . 386
P. Antoine Gette. . . . 389
P. François Gerbillon . . 391
F. Pierre Collet, C . . . 393
P. Jean Couturier . . . 393
23. P. Antoine Thomas. . . 395
P. Bonav. Le Seigneur . 396
24. P. Hervé Guimond . . . 398
* P. Thomas Gouye . . . 400
25. P. Antoine Sénat . . . 402
P. Louis du Gad. . . . 404
P. André Castillon . . . 405
26. P. Jean Lorin 407
F. Étienne Linot, C. . . 409
P. de Kérivon 410
27. P. J.-B. de la Fontaine . 411
P. Emmanuel Vallet . . 413
P. Léonard Dumans . . 415
P. Bertrand Parra . . . 417
P. Gilbert Petit 417
F. Pierre Laberie, C. . . 418
28. P. Ignace Restaurand . . 420
P. Louis Olivier. . . . 422
P. Vincent Franchomme . 423
P. Jean Lhermite. . . . 425
29. P. Nicolas Adam . . . 427

P. Nicolas Talon . . . 429
30. P. Alexandre Fichet . . 430
P. Nicolas de Ste-Geneviève 432
31. P. Louis Chiquet . . . 435
P. Joseph d'Orléans . . 436

AVRIL

1. P. François Nail . . . 439
F. Louis de Beaurein, Sc. 441
F. René d'Auvergne, Sc. . 441
2. P. Jean de Bordes . . . 442
* F. Jean Mauger, C. . . 446
* F. Guillaume Pierre, C. . 446
P. Richard Gorré . . . 447
3. F. François Berger, C. . 449
P. Anne de la Neuville. . 451
P. Toussaint Braissoud. . 452
4. P. Étienne Le Gac . . . 454
P. Charles Le Roi . . . 456
P. Pierre Maillefer. . . 457
P. Pierre Marnat . . . 457
P. Charles Despréaux. . 458
5. P. Louis Lallemant . . 460
6. * F. Claude Brand, C. . . 464
P. Christophe Clémenson. 466
7. P. Philippe Moreau . . 469
8. P. Gabriel Druillettes . . 471
* P. Sauveur Durand . . 474
9. P. Pierre Chénart . . . 476
* P. René de Chateigneraye. 477
10. P. Antoine Kohlmann. . 478
P. Antoine Morgues . . 480
11. P. Claude de Romeville . 482
F. Pierre Brunet, C. . . 486
12. P. Charles Paulin . . . 487
P. Claude de Lingendes . 489
P. Claude Sicard . . . 491
13. P. Georges Fournier . . 494
P. Charles de Lessau . . 495
14. P. Jean Bihannic . . . 497
P. Antoine Le Gaudier . 498
15. P. François Héard. . . 500
16. P. Clément du Puy. . . 502
P. Pierre Brumoy. . . 504
17. P. Jean Sérane. . . . 507
P. Paul-Antoine Dauphin. 510
* P. Claude Chauchetière . 511
18. P. Jacques de Lamberville. 514
P. Louis La Guille. . . 515
19. * P. Julien Despréaux . . 517
P. Louis Magnet . . . 520
P. François Beuth . . . 521
20. P. Henri de la Borde . . 523
P. Jean Chauveau . . . 525
F. François Malherbe, C. 525
21. P. Jean-Joseph Surin . . 527
22. P. Ignace-Gaston Pardies. 531
23. P. Jacques Gravier. . . 533
P. Clément de la Ville . 535
24. P. François de Canillac . 536
P. Jacques Hesdin. . . 538
P. Hyacinthe d'Avrigny . 540
25. P. Jean Guéret 541
26. P. Alexandre Regourd. . 544
* P. Jacques Déliot . . . 546
P. Siméon Le Bansais. . 547
27. P. Jean Darde 549
P. Mathias de la Bourdonnaye. 550

28. P. Charles de Lorraine. . 551
29. P. Charles Nectoux. . . 555
P. Claude Barat. . . . 558
30. P. J.-B. de Saint-Jure. . 561
P. Jean de Neuvialle. . 564
P. Claude Ponceot. . . 566

MAI

1. P. Claude Chastain. . . 567
P. René de la Vigne . . 568
2. P. Nicolas Potot . . . 570
P. Antoine Dufour. . . 573
3. * P. Nicolas de Mac Carthy 575
P. Claude Dablon 579
4. * P. Jacques Renault. . . 581
P. Joseph du Baudory. . 583
P. Charles Dubreuil. . . 584
P. Mathurin du Demaine. 585
P. Antoine Dalmas. . . 586
5. P. Jean Girard 587
P. Anne de Maupeou . . 589
6. F. Louis Mimeur, C. . . 591
P. Antoine de Rhodes. . 592
7. P. Jean Suarez 594
P. Guillaume Le Brun. . 597
8. P. Guillaume Boussel . . 599
Anonymes. 600
9. P. Adrien Chessoy. . . 601
P. Gabriel Potier . . . 602
10. * P. Joseph Coince . . . 604
P. Jacques Buteux. . . 608
11. P. Jacques Le Picart. . . 611
12. P. Ennemond Masse. . . 614
F. Mathias Le Coussy, C. 616
13. P. Louis Bourdaloue. . . 619
14. P. Jean Arnoux 622
P. Claude Donguy . . . 625
P. Nicolas Nau 625
F. Joseph de Ruffec, Sc. . 626
15.* P. Pierre Lassudrye. . . 627
P. Jean-Paul Médaille. . 631
16. P. Antoine Verjus . . . 633
* P. René de Tournemine . 635
F. Jean-François Harel, Sc. 637
17. F. François du Soleil, C. . 638
P. Siméon Ramette. . . 639
18. P. Jacques Marquette . . 641
P. Michel Artaud . . . 644
19. P. François de Bordes. . 646
20.* P. Jean Pujol. 649
F. Jean Crevel, C. . . 651
F. François Rigault, C. . 651
21.* P. Guy Roilet 652
* P. Jacques Nouet . . . 654
P. Adrien Daran. . . . 657
22. P. Étienne Le Fèvre . . 659
P. Honoré Nicquet. . . 663
23. P. Anne de Beauvau . . 665
* P. Jean Martine. . . . 668
24. P. Charles Sager . . . 670
25. P. Marcel Le Blanc . . . 672
26. P. Joseph de la Trémouille. 674
27. P. Charles de la Rue . . 676
P. Dominique Bouhours . 679
* F. Quentin Saubinet, Sc. 681
28. P. Joseph de Jouvancy. . 683
* P. Marc Folloppe . . . 684
F. Pierre Monier, Sc . . 686
29. P. Pierre Polla. . . . 687

F. Jean Liégeois, C . . 688
P. François Lucas. . . 689
30. P. Alexandre Martin . . 690
* P. François Bretonneau . 692
31. P. Lavernhe. 694

JUIN

1. P. Jacques de Machault . 695
2. P. Jacques Motel . . . 697
3. P. Louis Charpentier . . 700
4. P. Alexandre Georges. . 703
5. P. Jean de Riennes . . 706
6. P. Joseph Besson . . . 708
7. * P. Pierre Bailloquet . . 711
F. Nicolas de Reyna, C. 712
P. Jean Maillard . . . 713
8. P. Antoine Gruffat. . . 715
9. P. Joseph Imbert . . . 717
10. P. Michel Coyssard . . 720
Mgr Gilles de la Baume. 722
11. P. Honoré Gaillard. . . 724
P. René Pillon 725
12. P. François Le Mercier . 727
P. Jean Brun 729
13. P. Imbert Boët. . . . 731
14. P. François Garasse . . . 734
P. François Annat. . . 738
* P. Gabriel Baborier . . 740
15. P. Jean-Marie de Ville . 742
P. Jacques Bruyas. . . 742
16. P. Henri Mérigon . . . 745
P. François Rossiers . . 746
17. P. Jean Brignon . . . 749
P. Claude Bernier . . . 750
18. P. Joseph Poncet . . . 754
19. P. Joachim Bouvet. . . 757
20. P. Charles de Kerenor . 759
F. François Revoulz, Sc . 760
21. * P. Claude Gédoyn . . . 762
P. Nicolas Sanadon . . 764
F. Valrad Bangen, C. . 766
22. F. Claude Voley, C. . . 768
23. * F. Stanislas Cang, Sc. . 770
P. Joseph de Courbeville. 772
P. Gabriel Daniel . . . 773
24. P. Antoine de Limoges . 775
P. Anselme André. . . 776
25. P. Louis-Ant. Simpson . 778
P. Léonard Dimittre . . 780
26. P. François Busson . . 782
F. Jacques Frémont, C. . 784
P. Pierre Le Valois . . 785
P. Claude Haudiquer. . 785
P. Pierre Arnoudie. . . 785
27. P. Raymond Destrictis . 788
28. P. Pierre Champion . . 791
* P. Joseph de Maillac . . 794
29. P. Pierre Martin . . . 797
P. François Guilloré . . 799
30. P. Louis Boileau . . . 801

ERRATA

Page	*Ligne*	*Au lieu de*	*lire*
137	1	présence	personne
237	17	ruelle, la rue	ruelle, près la rue
241	6	le grand Cardinal, Erric de Lorraine, fils du duc de Mercœur et frère de la reine...	l'évêque de Verdun, le prince Erric de Lorraine, frère du duc de Mercœur et de la reine...
360	24	Crétineau-Joly, Ch. 4...	Crétineau-Joly, t. 3, ch 4 .
385	4	treize	trois
547	15	Hist. Societ. Jesu, part. 6, lib. 1, n. 111, p. 44.	Cordara, Hist. Societ. Jesu, part. 6, lib. 1, n. 107 seqq.
580	10	lib. 10, p. 748 ; lib. 11, p. 793.	lib. 10, p. 748, 793
580	14	rom.	à effacer.

REGIS COLLEGE LIBRARY
3 1761 05029729 0

1497

REGIS C... ...RARY
100 Wellesley Street West
Toronto, Ontario
Canada M5S 2Z5